



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



**TAYLOR
INSTITUTION**

Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

MYLNE 171

**OXFORD
1992**





coll
 14p
 213
 235
 En. 490
 512
 8
 61
 147
 170+

Swainsim 194

(2)-X-725-(7) 1/1

21/66
 4

21

Berardier né à Paris en 1720, député
à l'assemblée constituante, mort en 1794. Camille
Desmoulins, son frère, lui fit béni son
mariage, quoique Berardier fût un prêtre
indemne, en présence de St. Just et de Robespierre.

ESSAI
SUR
LE RÉCIT,
OU
ENTRETIENS
SUR
LA MANIÈRE DE RACONTER.

Par M. l'Abbé BERARDIER DE BATAUT, *Licentié
en Théologie, Prieur de Notre-Dame de Serqueux & ancien
Professeur d'Eloquence en l'Université de Paris.*

Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui.
La Font. Fab. 104.



A PARIS,
Chez CHARLES-PIERRE BERTON, Libraire,
rue Saint-Victor, vis-à-vis le Séminaire
Saint-Nicolas, au Soleil Levant.

M. DCC. LXXVI.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

Nota. Le même Libraire prévient le Public, que vu les Contrefactions qui se font journellement dans les différentes Villes du Royaume, il a fait, pour prévenir cet inconvénient, apposer à tous les Exemplaires de ce Livre, la marque & paraphe de sa signature, telle qu'on la voit au bas de ce *Nota*; qu'ainsi on doit s'adresser directement à Paris, si on ne veut pas s'exposer à être trompé, & on doit regarder comme contrefait, & très-défectueux, tous les Exemplaires qui n'auront pas cette Signature.

A decorative flourish featuring a central sunburst motif with radiating lines, flanked by symmetrical scrollwork. Below this, the name "Berton" is written in a large, elegant, cursive script. A long, horizontal, slightly wavy line extends from the end of the signature.



P R É F A C E.

L'AMOUR du Récit est , pour ainsi dire , une passion naturelle à l'homme. Observez cet enfant , dont le corps chancelant peut à peine se soutenir encore sans le secours d'une main étrangère ; s'il est question d'entendre raconter , il quitte brusquement ses jeux , ses amusemens ; il s'attache à la personne qui parle ; les yeux fixés sur sa bouche , il demeure immobile ; rien n'est capable de le distraire. Aussi-tôt que la première histoire est finie , il en desire , il en demande une autre. Il est malheureux , sans doute , que cette

ij *P R É F A C E.*

avidité ne soit communément ras-
fasiée que du faux, du ridicule,
de l'incroyable répandus dans les
contes, dont on amuse ce pre-
mier âge. Quel profit ne pourroit-
on pas faire de cette curiosité pour
jetter dans ces jeunes esprits les
semences du beau & de l'honnête;
pour y graver, par la main du plai-
sir, des principes puisés dans cette
religion toute divine, qui les re-
connoît déjà pour ses enfans? Les
fables de la Fontaine, qu'on leur
met en main, sont un excellent
livre, sans doute. Mais l'expérience
a dû nous apprendre, qu'elles sont
au-dessus de leur portée, & que
l'obligation qu'on leur impose de
les imprimer dans leur mémoire,
sans les entendre, suffit quelque-
fois pour les dégoûter de les lire
dans un âge plus formé, & plus
capable d'en tirer quelque utilité.
Ne seroit-il pas à désirer qu'une

P R É F A C E. *iiij*

plume habile & zélée pour le bien public fit un recueil de faits & d'anecdotes vraies, intéressantes, extraites de nos meilleurs historiens, & propres à inspirer le goût de toutes les vertus morales & chrétiennes, ainsi que l'horreur du vice. Ce petit ouvrage écrit d'une manière simple & naïve, serviroit d'abord aux personnes chargées de cette tendre enfance. Elles se nourriroient elles-mêmes de ce trésor, pour le faire passer ensuite dans l'âme de leurs élèves. Ceux-ci bientôt après en jouiroient par eux-mêmes; & ce prélude les conduiroit, sans peine, à des lectures plus sérieuses.

Cette inclination pour le récit n'est pas un privilège de l'enfance: elle nous accompagne pendant toute notre vie. Dans tous les états, l'art de raconter est un de nos amu-

iv *P R É F A C E.*

semens les plus délicieux ; il affaï-
sonne tous nos plaisirs. Il nous inf-
truit même & nous forme. (1)
» Ignorer , dit Cicéron , ce qui s'est
» fait avant nous , c'est être tou-
» jours enfant. Qu'est-ce en effet
» que la durée de l'homme , si le
» souvenir des choses passées n'u-
» nit point sa vie avec les temps
» qui l'ont précédé ? » Il seroit inu-
tile de s'étendre ici sur les avan-
tages infinis de l'histoire , de la
fable & des autres objets du récit.
Mille autres les ont détaillés , dans
tous les temps. Mais il est néces-
saire d'en conclure , qu'un genre
de littérature si propre à contri-
buer à la douceur de notre vie &

(1) Nescire quid antea quàm natus sis , ac-
ciderit , id est semper esse puerum. Quid enim
est ætas hominis , nisi quum memoriâ rerum
veterum cum superiorum ætate contextitur.
Cic. orator. c. 21.

P R É F A C E. v

même à la perfection de nos mœurs , mérite une attention particulière. Les défauts d'un ouvrage le rendent ordinairement stérile ; & plus encore dans notre siècle , que dans tout autre. Souvent on y considère moins le sujet dont l'Auteur s'est occupé , que la manière dont il est écrit.

On sçait assez quelle influence a sur les esprits la manière de raconter. L'art de présenter les faits d'un certain côté , d'affoiblir certaines circonstances & d'en fortifier d'autres , sans altérer essentiellement la vérité , enfin d'y insérer quelques courtes réflexions , fait voir aux lecteurs les objets revêtus des mêmes couleurs sous lesquelles le préjugé ou l'entêtement les montre à l'écrivain lui-même. C'est ainsi que Rapin Thoiras (1) invec-

(1) Dissert. sur les Wigs & les Toris.

vj *P R É F A C E.*

tive contre Laud, Archevêque de Cantorbéry, qui prêchoit *l'Obéissance passive*, sous le règne de Charles premier, & que l'Auteur du Dictionnaire Historique en six vol. (1) se croit obligé d'excuser la résistance de S. Thomas, Archevêque de la même ville, aux entreprises de Henri II. Il est donc essentiel, même aux lecteurs, de ne pas ignorer les principes & les règles qui concourent à former un bon récit, soit pour éviter de semblables écueils, lorsqu'ils sont obligés de raconter, soit pour ne point donner dans les pièges où conduit souvent la lecture. A l'aide de ces lumieres on découvre l'artifice, & l'on punit l'Auteur qui veut nous tromper, par le mépris qu'il mérite.

(1) Art. Thomas de Cantorbéry.

P R É F A C E. vij

Cependant, comme les préceptes ont toujours un air austere, & semblent menacer de quelque sécheresse, il a fallu les déguiser sous le voile d'une conversation dont le stile familier & sans appareil n'auroit rien de rebutant, & pourroit même procurer un utile délassement. La liberté de ce stile doit autoriser quelques digressions, qui se rencontrent dans ces entretiens, sur des objets qui semblent se présenter d'eux-mêmes. Elles peuvent contribuer à la variété, & elles ne sont point assez longues pour faire perdre de vue le principal sujet que l'on traite.

On ne trouvera point ici de ces traits piquans, de ces réflexions hardies, empruntés de la prétendue philosophie moderne, si fort à la mode. C'est pourtant là, dira-t-on, le vrai moyen pour qu'un

viii *P R É F A C E.*

livre fasse fortune. Sans cet affaïsonnement , il sera peu goûté : vous serez renvoyé dans la classe des hommes crédules ; & ce terme est devenu synonyme, avec celui d'imbécille. Je sens tout le poids de cette réflexion. Néanmoins je puis encore douter , (car qu'est-ce que ces Messieurs ne nous ont pas permis de révoquer en doute ?) Je puis douter que ce goût soit celui du public , c'est-à-dire , de la plus saine partie de la littérature ; & dans ce doute , qui me paroît assez bien fondé , je ne veux pas acheter les suffrages d'un certain genre de lecteurs , au prix de tout ce qu'il y a de plus respectable. Si tous les grands hommes des siècles passés étoient des imbécilles, il vaut mieux l'être avec eux & comme eux , que de prendre pour la lumière le Pirrhonisme ténébreux de nos jours.

Ces entretiens ne sont point un

traité complet sur l'art de raconter. Pour l'exécuter, il eut fallu des volumes; & je crains les ouvrages volumineux, autant que le public. C'est un essai, c'est-à-dire, quelques réflexions, quelques observations sur le récit, empruntées plutôt du goût, que des règles. Les règles doivent leur naissance aux chefs-d'œuvres des meilleurs écrivains. Homere & Virgile ont donné l'idée de celles de l'Epopée: les Sophocles, les Euripides, les Aristophanes, les Térences, ont été les législateurs du théâtre: & ainsi des autres. Un succès constant est un maître infailible, & l'autorité dont il jouit dans la république des lettres, est un espece d'empire absolu, qui porte avec lui le sceau de l'immortalité. Sur ce principe, j'ai cru devoir appuyer ce que j'ai dit des différens genres de narrations, sur un grand nombre d'e-

x *P R É F A C E.*

xemples. Les Auteurs de qui ils
sont tirés feront les garans de ce
que j'avance; & , en amusant le
lecteur, ils peuvent former ou sa-
tisfaire son goût.



ESSAI



ESSAI
SUR
LE RÉCIT,
OU
ENTRETIENS
SUR
LA MANIERE DE RACONTER.

PREMIER ENTRETIEN.

Nature du Récit.

EUPHORBE & TIMAGENE avoient
passé ensemble , dans une éducation
commune , les premières années de leur
vie. Une émulation égale , des succès à
peu-près semblables avoient formé en-

A

tr'eux une étroite liaison. L'estime réciproque produisit bientôt l'amitié la plus sincère & la plus inviolable. Les différens intérêts de leur famille, & leur goût particulier les avoient enfin séparés. Le premier, à l'aide d'une fortune honnête, s'étoit livré tout entier à l'étude des belles-lettres, &, pour suivre plus aisément en cela son inclination, il s'étoit retiré dans une agréable maison de campagne, qu'il avoit héritée de ses peres. L'autre, après avoir consacré à son Prince & à sa Patrie, au milieu des combats, ses travaux & ses jours, avoit reçu la récompense de ses belles actions & de ses longs services. Impatient de revoir un ami, que l'éloignement lui avoit encore rendu plus cher, il s'empresse de le rejoindre dans sa retraite, pour y goûter pendant quelques mois avec lui les douceurs de l'amitié & de la solitude. Après les premiers embrassemens & les épanchemens de cœur, naturels dans une pareille entrevue, la conversation tomba bientôt sur les belles-lettres. C'étoit, après la vertu, l'objet le plus capable de les occuper. On traita bien des sujets; on agita bien des questions; on critiqua bien des écrivains; on en loua quelques-uns. Enfin un jour, Euphorbe dit à son

S U R L E R É C I T. ;

ami : J'admire , en vérité , votre modeste indifférence. Nous sommes ici depuis quelques semaines , & vous ne m'avez pas encore dit un mot de vos campagnes. Pensez-vous , que le détail de vos exploits guerriers n'auroit pas pour moi des charmes tout particuliers ? Eloigné des villes , comme je le suis , je n'apprends les événemens que par l'écho de la renommée , qui ne parle qu'après la voix : encore ne répète-t-il qu'imparfaitement les dernières syllabes.

Jamais , reprit Timagene , je n'eus la démangeaison de raconter mes expéditions militaires. J'ai pris part à bien des sièges , à bien des combats aussi intéressans par leur objet , que par les belles actions dont j'ai été le témoin. Mais tant d'autres , sans moi , se chargent tous les jours d'en faire les détails les plus circonstanciés , que je leur abandonne volontiers ce soin , qui favorise ma paresse. Voulez-vous que je vous parle franchement ? L'ennui que causent souvent ces conversations historiques , & que l'on déguise sous des complimens affectés , est une leçon pour moi. Je ne veux point courir les risques de déplaire , pour satisfaire ma vanité.

Vous n'avez assurément rien à craindre d'un pareil écueil , interrompit Euphorbe.

Plus qu'un autre , continua Timagène. Lorsque j'entends quelqu'un de ces conteurs éternels , je souffre , je m'agite , je me tourmente , dans l'impatience de voir finir un récit qui , dès son début , me paroïssoit déjà trop long ; & si je me demande à moi-même la raison de ces dégoûts involontaires , je suis fort embarrassé de me la rendre.

Je n'en suis point étonné , reprit Euphorbe. Rien de plus ordinaire que de raconter : rien de plus rare & de plus difficile que de raconter , comme il faut. La délicatesse de votre goût est révoltée par un récit sans grace & sans art , quoiqu'elle n'en ait point encore apperçu les défauts. Un peu de loisir & de réflexion vous les feroient bientôt découvrir. Cette matiere est également curieuse & agréable. Si vous y consentez , pendant que j'ai l'avantage de vous posséder ici , elle fera le sujet de nos entretiens.

Vous me ferez un véritable plaisir , dit alors Timagène , de me donner des connoissances sur ce sujet. Je profiterai

S U R L E R É C I T. 5

de vos lumières avec reconnoissance ,
mais sans ménagement.

Ce n'est pas ainsi que je l'entends ,
répliqua Euphorbe. Je compte bien que
vous fournirez à ces entretiens , autant &
plus que moi. Vous trouverez chez vous
des trésors , que vous n'avez point encore
aperçus , & que votre modestie n'a ca-
chés jusqu'ici qu'à vous seul. Mais , sans
nous amuser à des complimens qui vous
ennuieroient encore plus , que les récits
dont vous me parliez tout-à-l'heure ,
donnons quelque ordre aux conversa-
tions que nous nous proposons d'avoir
ensemble sur cet objet. Si vous m'en
croyez , nous considérerons d'abord le
récit en général selon sa nature & sa fin ;
de-là nous passerons à ses qualités ; en-
suite à ses ornemens ; enfin nous exami-
nerons les différentes especes de récits ,
en particulier. Ma bibliothèque , sans
être nombreuse , suffira pour fournir les
exemples nécessaires au sujet que nous
traitons.

C'est un procédé bien noble de votre
part , dit en riant Timogene , de me
prêter des armes , pour vous combattre.
Vous craignez peu mon bras dans cette
espece de guerre.

Non , non , mon cher , répondit Eu

phorbe , ce n'est point à vous que je prétends la faire , c'est au mauvais goût. Unissons-nous pour l'attaquer : & , pour entrer d'abord en matiere , je crois apercevoir beaucoup de ressemblance entre la nature du récit , & celle de la peinture. L'un & l'autre se propose de nous instruire d'un fait , que nous ignorons , ou que nous ne connoissons qu'imparfaitement. Mais il est bien des degrés différens , dans la connoissance que l'on peut avoir du même événement. Le peintre qui se propose de me représenter une bataille , n'atteindroit point son but , s'il se contentoit de mettre sous mes yeux une multitude d'hommes aux prises les uns avec les autres ; si le costume des habillemens & des armes , la forme des enseignes ne m'apprenoient pas quels sont les peuples rivaux ; si les Généraux ne se faisoient pas reconnoître , à leur air , à leurs attitudes ; si les traits du visage , dans les combattans , n'étoient pas l'image des passions qui agitent leur cœur. Il en est de même du narrateur. Quelle impression fera-t-il sur moi , s'il me raconte un fait dépouillé de ses circonstances ? Le bruit court qu'un combat s'est livré entre deux puissances ennemies : des gens dignes de foi me l'assurent ; ils nomment le vain-

queur : je fais en substance ce qui s'est passé ; mais , comme dit Quintilien, c'est un courrier , qui , dans la rapidité de sa course, me jette , comme en passant, une nouvelle. Cette légère esquisse ne fait qu'irriter ma curiosité, & augmenter l'impatience où je suis d'apprendre des détails plus particuliers ; & cette impatience est d'autant plus violente, que je prends un intérêt plus vif à l'action, dont il s'agit.

Ces derniers mots rappellerent à Timagene ce qui s'étoit passé sous ses yeux. Ne pourroit-on pas, dit-il à son ami, appliquer le principe que vous venez d'établir, au touchant & magnifique spectacle dont nous fumes les témoins, il y a quelques années ? Un écrivain me rapportera que le Souverain d'un grand Royaume, à la tête de ses armées, fut attaqué subitement d'une maladie mortelle, qui le mit aux portes du tombeau ; & que son rétablissement inespéré le rendit à ses sujets. Ce peu de mots indique rapidement un fait, sans nous éclairer, ni nous instruire. Mais si cet historien expose la douleur de toute une grande ville à cette affreuse nouvelle ; s'il peint les progrès de cet abattement

général, à mesure que le péril augmente ; si, dans les derniers momens, il représente le désespoir gravé sur le front de tous les citoyens, les uns prosternés au pied des autels, offrant au Très-Haut leurs jours pour racheter ceux du Prince, les autres, sans songer à leurs familles, à leurs épouses, à leurs enfans, passant les journées entières à l'entrée de ces lieux publics, où leur tendre inquiétude se flatte à tout moment de recevoir quelque nouvelle plus heureuse ; s'il fait succéder à ce tableau, celui de l'allégresse & des transports de ce même peuple instruit que son roi est enfin échappé au bras de la mort ; s'il me montre ces fidèles sujets livrés, aux accès d'une joie, qui, dans toute autre occasion, auroit passé pour une espèce d'ivresse, je conçois combien ce Monarque étoit aimé & méritoit de l'être. Les mêmes temples que ces habitans éplorés avoient baignés de leurs larmes, retentissent de leurs chants & de leurs actions de grâces : dans les places, dans les cercles, dans les promenades publiques, la vie rendue au Monarque est la matière de tous les entretiens : le fils s'en félicite avec son pere, l'épouse avec son époux : cent fois ils ont entendu ces détails intéressans ; ils les écoutent

encore avec un plaisir nouveau : jamais ils ne les ont assez appris ; jamais ils ne les ont assez répétés. A cette peinture, je vois quel empire a sur des cœurs généreux la bonté d'un Souverain digne de tant d'amour : à ces traits, je reconnois des François.

L'exemple que vous venez d'apporter, répliqua Euphorbe, est plus capable, qu'aucun autre, de prouver ce que j'avance. Présenter rapidement les parties les plus essentielles d'un fait, ce n'est donc pas proprement raconter. L'homme, toujours esclave de l'amour-propre, ne s'attache qu'à ce qui l'intéresse personnellement. Tout objet étranger fait peu d'impression sur nous, si l'art ne fait le rapprocher des idées qui nous plaisent, & lui prêter des traits conformes à nos inclinations. Il faut les chercher ces traits, dans les différentes circonstances, qui accompagnent un événement. Les ornemens sont un secours subalterne. Du choix des circonstances, naît cette espèce d'enchantement, qui nous transporte au-delà des temps & des lieux, & qui nous passionne dans des choses qui n'ont aucun rapport avec nous. Que m'importe à moi, que César ait péri, au milieu d'un Sénat, dont il opprimoit la liberté ? Cette

catastrophe est un des jeux ordinaires de la Fortune. Les Romains eux-mêmes l'oublièrent bientôt ; & , deux ans après, ils répandirent des larmes sur la mort de ses assassins : je ne puis être plus sensible qu'eux à la perte d'un de leurs citoyens. Mais si l'historien prépare habilement mon esprit ; s'il me fait appercevoir dans cet usurpateur , à travers une ambition sans bornes, des talens rares, un génie vaste & prévoyant , un cœur intrépide dans le danger, un homme que le Ciel sembloit avoir formé pour commander, parce qu'il sembloit l'avoir formé pour faire des heureux : s'il me le dépeint seul, au milieu d'une foule de meurtriers comblés de ses bienfaits ; s'il me montre un Brutus , armé d'une fureur Stoïque contre celui à qui la nature, ou du moins la reconnoissance devoient l'attacher par des nœuds éternels , cet attentat n'est plus indifférent pour moi. Je pleure le sort de ce grand homme ; je deviens son partisan, son ami ; parce que le mérite & la grandeur d'ame sont de tous les pays, comme de tous les âges.

Je n'ai qu'un petit embarras sur tout ce que vous venez de dire, interrompit Timagene. Vous établissez que le détail des circonstances est nécessaire au récit.

Que penserons-nous donc des abrégés chronologiques, historiques, des annales, des chroniques?

Que ce ne sont point des histoires, répondit Euphorbe, mais des matériaux pour servir à l'histoire. Un écrivain de nos jours a su répandre des agrémens tout nouveaux dans une compilation de cette nature; il a trouvé le rare talent d'attacher par le plaisir à la lecture d'un ouvrage, qui semble n'être pas fait pour être lu de suite. Il a eu bien des imitateurs, & bien peu de rivaux. Mais, malgré cette espèce de charme, je ne puis l'appeller un récit. Ce sont des membres détachés, dont les contours sont gracieux & parfaits, mais qu'il faudroit rapprocher & réunir, pour en faire un beau corps.

Vous voulez donc, reprit vivement Timagene, que je juge du prix d'un Auteur, par la longueur de son récit, & que je le mesure, pour ainsi dire, à la toise? N'est-ce pas retomber dans le défaut que nous reprochions à ces conteurs éternels, dont nous parlions il n'y a qu'un instant?

Ce n'est pas-là ma pensée, lui dit Euphorbe. Je fais que, dans tous les ouvrages d'esprit, il est des bornes étroites,

dans lesquelles il faut se renfermer, pour atteindre la perfection (1). C'est ce juste milieu que je cherche ; & , pour y parvenir dans le sujet que nous traitons , distinguez avec moi deux especes de circonstances. Les unes , que j'appelle circonstances principales , contribuent à faire connoître l'objet que l'on veut peindre. Sans elles , il ne fait qu'effleurer notre esprit ; & , quelque différentes qu'elles puissent être , elles sont essentielles : les autres , que j'appelle circonstances d'ornement , jettent , dans le récit de l'intérêt & de l'agrément ; mais il peut absolument s'en passer. L'écrivain ne peut se dispenser d'employer les premières ; & , s'il veut faire un grand effet , il n'omettra pas les autres.

Je voudrois bien savoir, interrompit Timagene, quel rang vous donneriez à celles qu'employa dernièrement un homme de ma connoissance, pour me décrire son voyage & son embarquement ? « Je vins au port , dit-il ; j'y trouvai plusieurs vaisseaux ; je les examinai tous ; je m'arrêtai à un ; je demandai combien on prenoit par place ; nous con-

(1) Horace , Liv. 1 , Sat. 1 ,

»vinmes du prix; j'entrai; on leva l'ancre,
 »& nous nous mîmes en mer.»

Faites-moi grace du reste, reprit Euphorbe. De pareils faits sont trop inutiles, pour qu'on puisse les admettre dans un récit. Il est heureux qu'un tel homme ne s'avise pas d'écrire ses voyages : il donneroit un volume par lieue. Mais, pour revenir à ce que je vous disois, examinons un même sujet traité par trois écrivains différens : nous y découvrirons ces circonstances, dont les unes sont inséparables du récit; les autres en font la richesse & l'ornement. Vous connoissez la fable du chat & des souris. Voyons comment elle a été racontée par trois Auteurs bien faits pour nous servir de modèle, Esope, Phèdre & la Fontaine. La voici, telle qu'elle est dans Esope.

« Un chat, ayant su qu'une maison du
 » voisinage étoit pleine de souris, s'y
 » transporta, & dévora une grande par-
 » tie de ces animaux. Les souris, voyant
 » que de jour en jour leur nombre di-
 » minuoit, dirent entr'elles : Ne des-
 » cendons plus, si nous ne voulons périr
 » toutes. Le seul moyen de nous garantir
 » de la mort, est de rester ici; puisque
 » le chat n'y peut monter. Le chat, les
 » voyant obstinées à rester chez elles,

» résolut de les en faire sortir par artifice.
 » Il grimpa sur une cheville fichée dans
 » la muraille, & s'y pendit par la patte,
 » comme s'il fût mort. Mais une des
 » souris, mettant la tête hors de son trou,
 » & voyant le chat ainsi suspendu, lui
 » dit : Vas, vas, quand tu serois sac, je
 » ne voudrois pas t'approcher. » Rien
 de si clair & de si naturel que ce ré-
 cit ; mais aussi rien de si simple. Tout
 y est nécessaire. L'Auteur ne se permet
 d'autres détails, que ceux dont dé-
 pend l'action qu'il raconte. Il s'en tient
 aux circonstances principales. Phèdre
 a répandu quelques couleurs sur cette
 première esquisse. Voici comme il s'ex-
 prime. (1)

« Une belette, chargée d'années &
 » affoiblie par la vieillesse, ne pouvoit
 » plus atteindre les souris plus légères

(1) *Mustela, cum annis & senectâ debilis mu-
 res veloces non valeret assequi, involvit se fa-
 rinâ, & obscuro loco abjecit negligens. Mus
 escam putans adfluit, & compressus, occubuit
 neci. Alter similiter : dein perit tertius. Ali-
 quot secutis, venit & retorridus, qui sæpè la-
 queos & muscipula effugerat ; proculque insidias
 cernens hostis callidi, sic valeas, inquit, ut
 farina es, quæ jaces.*

» qu'elle à la course. Elle se couvrit de
 » farine, & s'étendit négligemment, dans
 » un endroit obscur. Un rat, croyant que
 » c'étoit de la pâture, accourut : il fut
 » pris & mis à mort. Un second eut le
 » même sort : un troisieme périt encore.
 » Quelques autres ayant été traités de
 » même, il en vint un dont les rides at-
 » testotent l'expérience, & qui souvent
 » étoit échappé aux pièges & aux fouri-
 » cieres. Découvrant de loin l'artifice &
 » la ruse de son ennemie : O toi, lui cria-
 » t-il, que je vois couchée là-bas, puisse
 » le Ciel t'aider, comme il est vrai que
 » tu es farine. » Vous voyez quel affranchi
 d'Auguste embellit plus sa matiere, que
 l'esclave Phrygien, & qu'il nous présente
 quelques circonstances d'ornement. Sans
 parler de l'artifice de la belette, différent
 de celui du chat, l'épithète *veloces* est
 un agrément qu'on auroit pu absolument
 retrancher. Mais, dans ce que les deux
 Auteurs ont de commun, le dernier fait
 un détail qui ne se trouve point dans
 l'autre. « Un rat croyant que c'étoit de
 » la pâture, accourut : il fut pris & mis
 » à mort. Un second eut le même sort :
 » un troisieme périt encore. » Tout cela
 n'est point dans le Fabuliste Grec. Le mot
retorridus, qui caractérise le rat défiant

& précautionné, est un coup de pinceau qui fait seul un portrait achevé, & que l'Auteur rend encore plus frappant, en ajoutant, que *souvent il étoit échappé aux pièges & aux fouricières.*

Je vois, dit alors Timagene, que la Fontaine a mis à profit les deux modèles qu'il avoit sous les yeux, en réunissant le double artifice qu'ils employent. Je me souviens encore de cette fable, que j'ai toujours lue avec un nouveau plaisir : car je pense que c'est celle-ci, que vous voulez citer.

J'ai lu chez un conteur de fables ,
Qu'un second Rodilard , l'Alexandre des
chats ,

L'Attila , le fléau des rats ,
Rendoit ces derniers misérables.

J'ai lu , dis-je , en certain Auteur ,
Que ce chat exterminateur ,
Vrai Cerbere , étoit craint une lieue à la
ronde.

Il vouloit de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger ap-
pui ,

La mort aux rats , les fouricières ,
N'étoient que jeux au prix de lui.

Comme il voit que dans leurs tanieres

S U R L E R É C I T. 17

Les souris étoient prisonnières,
Qu'elles n'osoient sortir, qu'il avoit beau
chercher ;
Le galant fait le mort , & du haut d'un
plancher
Se pend la tête en bas. La bête scélérate
A de certains cordons se tenoit par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châti-
ment,
Qu'il a fait un larcin de rot ou de fromage,
Egratigné quelqu'un, causé quelque dom-
mage ,
Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement :
Toutes , dis-je , unanimement
Se promettent de rire à son enterrement ;
Mettent le nez à l'air , montrent un peu la
tête ;
Puis rentrent dans leurs nids à rats ,
Puis ressortant font quatre pas ,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête.
Le pendu ressucite , & , sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
Nous en savons plus d'un, dit-il , en les go-
bant :
C'est tour de vieille guerre , & vos cavernes
creuses
Ne vous sauveront pas ; je vous en avertis :

Vous viendrez toutes au logis.

Il prophétisoit vrai. Notre maître Mitis

Pour la seconde fois les trompe & les af-
fine ;

Blanchit sa robe , & s'enfarine ;

Et de la sorte déguisé ,

Se niche & se blotit dans une huche ouverte.

Ce fut à lui bien avisé.

La gent trotte-menu s'en vint chercher sa
perte.

Un rat , sans plus , s'abstient d'aller flairer
autour.

C'étoit un vieux routier ; il savoit plus d'un
tour ;

Même il avoit perdu sa queue à la bataille.

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille ,

S'écria-t-il de loin au général des chats :

Je soupçonne dessous encor quelque ma-
chine.

Rien ne te sert d'être farine ;

Car quand tu serois sac , je n'approcherois
pas.

Il faut avouer que le Fabuliste Fran-
çois a bien enchéri sur ses deux rivaux.
Je ne trouve point dans ceux-ci le por-
trait du chat par lequel débute notre
Poète. Esope ne nous dit rien de ce que

S U R L E R É C I T. 19
pensent les souris à la vue du chat suspendu. Quoi de plus naturel que cette peinture ,

Mettent le nez à l'air , montrent un peu la tête ;

Puis rentrent dans leurs nids à rats ;

Puis ressortant font quatre pas ;

Puis enfin se mettent en quête ;

L'apostrophe ironique du chat n'est pas dans Phèdre , non plus que cette réflexion à l'occasion du rat défiant ; *même il avoit perdu sa queue à la bataille*. Si la Fontaine n'a pas le mérite de l'invention, il a certainement celui de l'embellissement & de la richesse.

Vous avez raison , répliqua Euphorbe. Mais remarquez aussi que c'est un accessoire , & que le récit pouvoit s'en passer , sans rien perdre de sa nature. Peut-être même est-on en droit quelquefois de reprocher à cette abondance un peu de prodigalité : c'est le défaut des grands esprits , comme des grandes âmes. Mais ne nous arrêtons point ici à cette réflexion. Il me suffit maintenant de vous avoir montré , que le récit exige certains détails , à moins que le fait dont il s'agit ne soit connu parfaitement de tous ceux à qui l'on parle.

Mais , après tout , poursuivit Timagene, les Auteurs, que vous venez de citer, étoient maîtres de leur matiere. Dans une fable, ils pouvoient inventer telles circonstances que bon leur sembloit. Il n'en est pas de même par-tout. La sévérité de l'histoire rend l'historien esclave des mémoires qu'il consulte , & des événemens qu'il écrit. La fiction même n'a-t-elle pas ses bornes dans l'Epopée , la Tragédie & la Comédie ? Les deux premières semblent exiger que leur sujet soit connu , & ne laissent à l'invention de l'Auteur , que certaines circonstances subalternes : l'autre , dans les portraits qu'elle emprunte de la vie commune , demande une vraisemblance tellement revêtue des couleurs de la vérité , qu'on la confond presque avec elle. La Fable seule se met au-dessus même de la vraisemblance ; tout lui est permis ; elle peut inventer l'action qu'elle traite , & les circonstances qui l'accompagnent : elle prête de la voix & du raisonnement aux animaux ; elle étend même ce privilège aux êtres inanimés.

Je conviens avec vous , dit alors Euphorbe , que la Fable a plus de liberté dans l'invention, qu'aucun autre récit ; & je comprends ici , sous le nom de Fable , le Conte & le Roman. Pour l'historien,

il n'est le maître que de décider le sujet qu'il veut traiter ; & c'est là-dessus qu'il doit consulter son génie & ses forces : *quid ferre recusent , quid valeant humeri.* L'un a l'imagination plus propre au bruit des combats , au tumulte des guerres ; l'autre , entendra mieux à manier une négociation , & à en développer toutes les intrigues : celui-ci réussira dans le détail des actions de quelques particuliers ; celui-là traitera mieux l'histoire des peuples & des empires : mais tous sont les interpretes de la vérité , & n'ont d'autre choix à faire , que celui des circonstances qu'il faut admettre ou rejeter. Vous croyez que c'est une contrainte fort gênante de travailler sur un sujet déjà connu. Je suis fâché que vous ne soyez pas du sentiment d'Horace. (1) « Il » est difficile , dit cet habile critique » en parlant de la tragédie , d'appliquer » à un personnage particulier de votre » invention , un de ces caractères généraux , livrés , pour ainsi dire , à la dis-

(1) *Difficile est proprie communia dicere ; tuque
 Rectius Iliacum carmen deducis in actus ,
 Quam si proferres nova indicæque primus ,*
 Hor. Art. Poët.]

» création du public, tels que l'ambition,
» la vengeance ; & vous ferez mieux
» d'emprunter un sujet dans l'Iliade, que
» de mettre sur la scène des portraits
» nouveaux & inconnus jusqu'alors. »
Vous voyez qu'il regarde comme un embarras ce que vous appelez une liberté. Je n'oserois condamner un Auteur qui auroit inventé son sujet tout entier dans l'Epopée, ou dans la Tragédie ; mais je condamnerai toujours celui qui n'aura pas observé la vraisemblance des mœurs & des caractères ; vraisemblance, qui s'étend jusqu'à la fiction dans la Fable poétique & dans l'Apologue. Junon doit être vindicative ; Mars, impétueux ; Momus, plaisant. La fierté ne convient pas mieux à l'âne, que la timidité au lion.

Eh-bien ! soit, interrompit Timagene. Je ne veux point me faire d'affaires avec Horace. Je conçois que celui qui travaille sur la vérité, a moins d'objets qui l'occupent, que celui qui doit tirer de son fonds le sujet qu'il traite, les circonstances dont il est revêtu, les mœurs des différens personnages qu'il introduit. Celui-ci est responsable des causes qu'il fait agir, & des effets qu'il leur prête. D'un autre côté, le premier, qui n'est point maître de sa matière, doit se donner

bien des peines pour la rendre moins ingrate ; pour éviter la sécheresse, la monotonie & les autres écueils qui l'environnent. D'où je conclus, que le récit n'est pas aussi aisé que bien des gens se l'imaginent. Mais je voudrois m'en faire une idée nette & distincte : & , sur ce que nous avons dit jusqu'ici , je pense que le récit n'est autre chose que l'exposition détaillée d'un fait véritable ou inventé.

J'ajouterois, dit alors Euphorbe, dont le but est d'instruire ses lecteurs, ou ses auditeurs.

Comment l'entendez-vous , reprit Timagene ? Quand je rapporte les fureurs d'un Néron ; les folies d'un Caligula , les superstitieuses dévotions d'un Louis XI, puis-je chercher à instruire ? Prétendez-vous que nos Romans soient une école propre à nous former ?

Quelle vivacité est la vôtre, continua Euphorbe ! Vous mettez ici presque autant de feu, que vous en aviez dans les combats. Voici quelle est ma pensée. Il y a deux manières d'instruire , qui conviennent toutes deux au récit. La première , que je regarde comme la moins importante , consiste à nous faire connaître des événemens que nous ignorions , ou dont nous n'avions qu'une légère idée. Cette première qualité forme

l'essence de toute narration. L'autre, bien plus utile, & presque aussi indispensable, dépend des leçons que nous donne cette espèce d'ouvrage pour nous inspirer l'amour de la vertu, & régler notre conduite. Le récit des actions des fameux scélérats, n'est pas moins propre à produire cet effet, que l'histoire des hommes les plus vertueux; à moins que l'historien ne se fasse un plaisir criminel de déguiser le vice, & de le rendre aimable. On lit avec horreur le récit des désordres & des cruautés; on s'intéresse pour la vertu persécutée par les tyrans; on s'applaudit de juger avec la postérité, qui les condamne sans appel; & l'on prend insensiblement l'heureuse habitude d'aimer le juste & le beau, & de haïr tout ce qui choque la nature & la raison. Le Roman lui-même est un monstre dans la littérature, si l'on n'en peut tirer aucun fruit pour les mœurs.

Il faut avouer, continua Timagene, que le stile d'un écrivain & sa façon de penser influent beaucoup, non-seulement sur sa manière de raconter, mais encore sur l'effet que produit son récit. J'ai été souvent étonné & même indigné de trouver tant de différence dans le même fait rapporté par divers Auteurs, sans pouvoir

pouvoir les accuser néanmoins d'avoir altéré les circonstances principales.

Il en est de ces Auteurs , reprit Euphorbe , comme d'un peintre chargé de faire le portrait d'un homme louche , ou privé d'un œil : il le représente de profil. S'il grossit ou allonge les traits , il peut rendre hideuse la plus belle personne. Sous la plume d'un homme gai & naturellement doux , tout est riant , tout est au moins excusable : sous celle d'un mélancholique & d'un attrabilaire , tout est vicieux , & si l'action est indifférente , les vues seront criminelles. Mais ce mérite , ou ce défaut appartient plus particulièrement à l'histoire qu'à tout autre récit : & nous aurons occasion de nous en entretenir plus à loisir. Le sujet le mérite bien.

Il me semble , dit alors Timagene , qu'il faut réunir bien des qualités pour former un excellent narrateur. Outre la droiture , la fermeté & le désintéressement , quelle étendue de connoissance ne doit-il pas avoir ! Il faut qu'il soit instruit de la morale & de la théologie , qui en est le fondement & la règle ; qu'il connoisse les loix des différens peuples. S'il ignore la chronologie & la géographie , il confondra les temps & les lieux. La physique doit l'éclairer sur les évé-

nemens naturels , sur les penchans & les inclinations propres aux différens âges & à chaque espece d'animal. Il ne doit point être neuf dans toutes les parties de la science militaire , qui fournit tant de sujets à tous les récits. Il seroit même à desirer qu'il eût quelque teinture des arts mécaniques. Que d'occasions ne peut-il pas avoir d'en parler ! Et s'il ne le fait pas en homme instruit , il s'expose à la censure des gens du plus bas étage.

Votre réflexion est juste , répondit Euphorbe. De - là vient que nous trouvons si peu de récits parfaits. Au reste , l'homme ne peut être universel ; il faut avoir quelque indulgence pour sa foiblesse , & dire de cette espece de composition ce qu'Horace dit du poëme :

*Verum ubi plura nitent in carmine , non ego
paucis*

*Offendar maculis , quas aut incuria fudit ,
Aut humana parum cavit natura. (1)*

Mais je m'apperçois qu'on vient nous avertir de nous mettre à table. La compagnie nous attend. Remettons à demain à continuer la matiere que nous avons entamée.

(1) Art. Poët. v. 351.

SECOND ENTRETIEU.

Qualités du Récit.

A PEINE le soleil eut-il commencé à paroître , que Timagene se rendit à l'appartement de son ami. Il le trouva auprès de son bureau. Quoi ! déjà , lui dit-il , en conversation avec vos livres ! En disant ces mots , il ouvrit un volume qui se présenta sous sa main. C'étoient les fables de la Fontaine. Vous vous amusez donc encore , ajouta-t-il , à la lecture de cet Auteur ?

Oui , répondit Euphorbe , & j'y prens tous les jours un nouveau goût. J'y trouve toutes les qualités que l'on peut désirer dans un excellent récit ; une clarté qui le met à la portée de tous ses lecteurs ; une brièveté qui ne laisse aucun lieu à l'ennui.

Il me semble , interrompit Timagene , que ce sont là les objets sur lesquels nous devons nous entretenir aujourd'hui ; & je m'en suis occupé depuis que je vous ai eu quitté. Au reste , je trouve que c'est une assez bonne fortune de rencontrer dans un même Auteur toutes ces

qualités que vous cherchez. Commençons, si vous le trouvez bon, par celle que vous avez nommée la première. Je conçois qu'un écrivain doit être clair. Il n'écrit sans doute que pour être entendu; & je ne peux me persuader qu'il se fasse une gloire de son obscurité.

Cela n'est pas si étrange que vous le croyez, reprit Euphorbe. (1) Sénèque reproche aux imitateurs de Salluste ce défaut, dont il n'étoit pas trop exempt lui-même. « Du temps de Salluste, dit » cet Auteur, on se fit un mérite de tronquer sa pensée, & d'envelopper la vérité d'un nuage épais.

Cette pensée de Sénèque, dit alors Timagene, me rappelle l'épigramme que Maynard a faite contre un écrivain obscur,

Charles, nos plus rares esprits
Ne sauroient lire tes écrits,
Sans consulter Muret ou Lipse,
Ton Phébus s'explique si bien,
Que tes volumes ne sont rien
Qu'une éternelle Apocalypse,

Ces jours derniers, poursuivit Eu-

(1) *Sallustio vigente, amputatæ sententiæ & obscura veritas fuere pro cultu. Ep. 114.*

phorbe, j'en lisois, dans le même poëte
& sur le même sujet, une autre dont la
pensée me paroît avoir quelque chose de
plus frappant. La voici :

Mon ami, chaste bien loin
Cette noire ~~réthorique~~ :
Tes ouvrages ont besoin
D'un Devin qui les explique.
Si ton esprit veut cacher
Les belles choses qu'il pense,
Dis-moi, qui peut t'empêcher
De te servir du silence ?

Vous voyez que, dans tous les temps,
des esprits médiocres ont cru se rendre
estimables, en se rendant impénétrables.
La cause de cette erreur est qu'ils n'ont
point assez de génie, pour distinguer ce
qui est admirable par soi-même, de ce
qui ne l'est que par notre foiblesse. L'ad-
miration stupide est fille de l'ignorance
& de l'amour-propre. Tout effet dont le
vulgaire ignore la cause & qui n'est pas
ordinaire, il l'attribue à un ordre de
causes élevées au-dessus de l'humanité,
par la seule raison qu'il est supérieur à
ses forces & à son entendement. De-là
on s'est persuadé que, pour mériter des
applaudissemens, il suffisoit de se voiler

aux yeux du peuple , & de parler en oracle. Je ne pardonne point à Muret (1) d'avoir fait l'éloge de l'obscurité , pour défendre Tacite. C'est une espèce d'enthousiasme à peine excusable , même dans un orateur ; & , quoiqu'il en puisse dire , les connoisseurs désapprouvent cette façon d'écrire , & n'y voient que l'impuissance de donner du jour à une pensée que l'Auteur lui-même a mal conçue , ou l'affectation ridicule d'un savoir déplacé.

N'est-ce pas cette démangeaison de paroître savant , reprit Timagene , qui a introduit le stile singulier dont se servent aujourd'hui la plupart de nos Auteurs ? Je me fais assurément bon gré d'avoir eu quelque teinture des mathématiques. Sans ce secours , je n'entendrois rien dans des ouvrages purement académiques , & qui devoient être , ce semble , à la portée de tous les lecteurs. Je ne rencontre partout que sommes , produits , chocs , réactions , proportions , équilibre , & cent autres idées empruntées de la géométrie & de la physique , qui jettent une merveilleuse obscurité dans toute la composition.

Ouvrez ce Quintilien , dit alors Eu-

(1) Or. 12.

S U R L E R É C I T. 31
phorbe ; vous y verrez au chap. 3 du liv. 2 , à quel principe ce fameux rheteur attribue ce stile énigmatique.

Timagene , après avoir cherché un moment, lut ce passage. « Moins on a de mérite , plus on fait d'efforts pour se faire remarquer & tenir un rang. Ainsi , les gens d'une petite taille se dressent sur la pointe du pied ; ceux qui sentent leur foiblesse font plus de menaces que les autres. L'obscurité du stile dans un écrivain est donc la preuve & la mesure de son incapacité. » (1)

Je suis fâché , poursuivit-il , de la justesse de la comparaison , pour l'honneur de ceux dont il s'agit ici. La conclusion qu'il en tire est encore plus humiliante : mais j'ai peine à l'accorder avec l'estime que les savans ont faite de tout temps de deux Auteurs anciens , connus par leur obscurité ; je veux dire Tacite & Perse. Qu'en pensez-vous ?

Ce que j'en pense , répondit Euphorbe ? Premièrement , que ce défaut de clarté n'est point ce qu'on estime dans

(1) *Quo quisque ingenio minus valet , hoc se magis attollere & dilatare conatur ; ut statura breves in digitos eriguntur , & plura infirmi minantur. Erit ergo obscurior etiam , quo quisque deterior.*

leurs ouvrages. D'ailleurs, je croirois volontiers que Tacite n'est tombé dans cet écueil, que pour n'avoir pas été assez en garde contre son propre esprit. C'étoit un génie profond : il s'appliquoit tout entier à exprimer les sentimens, les passions & les vues des principaux personnages dont il écrivoit l'histoire. Jaloux de les peindre avec la même force qu'il les concevoit lui-même, il craignit d'affoiblir son coloris, & de détourner l'attention de son lecteur par la multitude de ses expressions : il en devint avare. *Brevis esse laboro ; obscurus fio.* Perse eut une autre raison de s'envelopper dans un stile mystérieux. Ses traits satyriques s'adressoient à Néron lui-même. Il n'étoit pas sûr d'attaquer ce prince farouche. Il falloit donc s'exprimer de manière à n'être point entendu de tout le monde, & laisser ignorer, du moins au peuple, quels étoient les originaux des portraits qu'il présentoit sous des couleurs aussi odieuses. D'ailleurs, peut-être l'éloignement des temps nous a-t-il fait perdre la connoissance de certains faits qui étoient publics alors, & qui nous auroient donné la clef de plusieurs passages, dont l'obscurité nous fait peine. Quoi qu'il en soit de ces deux ouvrages, il faut dire, avec

un Auteur ingénieux du siècle dernier, (1)
 « qu'il en est du récit comme des dia-
 » mans, qui doivent leur prix à leur soli-
 » dité, & à la netteté de leur eau. » Un
 écrivain à la mode a dit que l'enthousiasme d'esprit avoit produit les fureurs d'un Luther. Je crois pouvoir dire, à plus juste titre, que l'enthousiasme d'esprit a produit le phébus. Quand on n'a point de grandeur naturelle dans l'esprit, on enfle son expression, on affecte un stile singulier : c'est un nain qui monte sur des échâsses, pour se faire remarquer. Le stile de Bossuet & de Corneille est toujours clair & sans prétentions : quelquefois même il paroît négligé.

Je m'imagine, reprit Timagene, qu'il n'est pas si difficile d'écrire avec clarté. Car enfin, on se fait aisément entendre lorsqu'on conçoit nettement ce qu'on veut peindre, lorsqu'on donne une juste étendue à sa pensée, & qu'on emploie des expressions naturelles. L'Auteur des mœurs de ce siècle dit (2) sur les ouvrages d'esprit : « Qu'un bon Au-
 » teur, & qui écrit avec soin, éprouve
 » souvent que l'expression qu'il cherchoit

(1) Maniere de bien penser.

(2) Chap. I.

« depuis long-temps , sans la connoître ,
 « & qu'il a enfin trouvée , est celle qui
 « étoit la plus simple , la plus naturelle ,
 « & qui sembloit devoir se présenter d'a-
 « bord & sans effort. » En réfléchissant
 sur cette pensée , je crois appercevoir que
 l'obscurité vient quelquefois de la crainte
 d'être obscur , & presque toujours d'un
 excès de travail produit par le desir de
 parler ou d'écrire mieux que les autres.
 L'un enrichit sa diction de comparaisons ,
 mais il les va chercher trop loin ; l'autre
 emploie les métaphores , mais il les con-
 tinue trop long-temps , ou les enchâsse
 les unes dans les autres ; celui-là , pour
 s'exprimer avec énergie , emprunte des
 termes étrangers à sa matière & peu con-
 nus. Il ne dit pas assez , parce qu'il veut
 trop dire.

Je suis ravi , répliqua Euphorbe , que
 vous vous rencontriez si bien avec un ex-
 cellent juge en cette matière. C'est de Quin-
 tilien que je veux parler. Voici sa pensée.
 (1) « Le récit ne manquera ni de clarté , ni

(1) *Erit aperta narratio atque dilucida ; si fuerit exposita verbis propriis & significantibus , & non sordidis quidem , non tamen exquisitis , & ab usu remotis : tum distincta rebus , personis temporibus , locis , causis. Quint. liv. 4 , ch. 2.*

» de netteté , si l'on y emploie des termes
 » propres & expressifs , qui , sans avoir
 » rien de bas & de trivial , ne soient pas
 » non plus trop recherchés & peu en
 » usage ; si l'on place dans un beau jour
 » & sans confusion les événemens , les
 » personnages , les temps , les lieux &
 » les causes. » Dans ce peu de mots ,
 nous trouvons les principales sources de
 l'obscurité du stile. Les uns , pour éviter
 le langage du peuple , ont recours à des
 figures outrées. Un nuage , qui passe dans
 les airs , est un océan qui flotte au-dessus
 de la terre. Un certain Furius , du temps
 d'Horace , (1) appelloit la neige , la sa-
 live de Jupiter. L'expression propre est
 celle qui peint le mieux l'objet. Ho-
 race , (2) en décrivant le départ du rat
 de campagne , dit de lui : *Levis exilit*.
Exit eût été trop foible ; *erumpit* eût été
 trop fort. L'expression qu'il emploie
 étoit la meilleure pour nous faire con-
 cevoir sa légèreté & son impatience.
 D'autres veulent tout dire à la fois , &
 jettent dans leur récit un désordre qui
 le rend inintelligible. Par des digressions

(1) Hor. sat. 5 , liv. 2 , v. 41.

(2) Hor. sat. 6 , liv. 2 , v. 98.

sans fin , ils font oublier à tout moment le principal objet dont ils devoient s'occuper. Théodore est un homme instruit ; il parle purement sa langue : il aime à raconter ; mais il le fait d'une manière qui impatiente tous ceux qui l'entendent. Il nous rapportoit dernièrement l'entrevue qu'il avoit eue avec Eugene , dont il vouloit obtenir une lettre de recommandation dans une affaire qui l'intéressoit beaucoup : voici comme il s'y prit.

« Comme Eugene demeure fort loin de
» chez moi , je partis de bonne heure ,
» & j'arrivai chez lui entre cinq & six.
» Il étoit absent. Je fus reçu par son
» épouse. C'est la fille de ce riche né-
» gociant qui a rapporté tant de bien du
» Nouveau Monde. Je voudrois me rap-
» peller son nom : certainement vous le
» connoissez aussi bien que moi. On dit
» que cette femme est haute , & d'une
» humeur difficile. Cependant elle me
» fit politesse. En entrant , j'avois admiré
» la beauté de la maison. Elle a été
» bâtie par Chrysolite , qui a dépensé ,
» dit-on , cent mille écus à la décorer ,
» & qui a été obligé de la vendre trois
» ans après. Lorsqu'Eugene fut arrivé ,
» je lui exposai ma demande ; & , pen-
» dant que nous faisons un moment de

« conversation , on expédia la lettre ; il
 « la signa , & me la remit. C'étoit pré-
 « cisément le jour que vous vîntes me
 « demander à souper , ajouta-t-il , en
 « s'adressant à une personne de la com-
 « pagnie. » Tout cela fut encore entre-
 coupé de plusieurs pauses qui paroissent
 l'effet d'une distraction presque conti-
 nue. Vous avouerez sans doute avec
 moi qu'après un pareil récit , on n'est pas
 plus instruit qu'auparavant. L'objet prin-
 cipal , qui est la recommandation d'Eugene dans une affaire qu'on feroit cu-
 rieux de connoître , est celui sur lequel
 on passe le plus légèrement. Ne sentez-
 vous pas combien il est intéressant de
 savoir que la maison d'Eugene a été bâ-
 tie par Chrysolite , qui s'est ruiné ; que
 sa femme est haute ; qu'elle est fille d'un
 négociant dont on a oublié le nom ?
 Ajoutez qu'on ne songe à nous décrire
 la maison , que quand on est prêt d'en
 sortir ; qu'on ne donne la date de l'évé-
 nement qu'après l'avoir raconté : encore
 ne l'indique-t-on qu'à une personne de
 la compagnie. N'est-ce pas là du désordre ?

Oui , sans doute , répondit Timagene ;
 & je ne crois pas qu'il soit un effet de
 l'art. Je me rappelle d'avoir entendu

reprocher autrefois à Homere ces digressions déplacées. En voici un exemple. (1) Nestor , pour animer les Grecs au combat , leur rappelle sa victoire sur Ereuthalion , revêtu des armes d'Areïthous. A l'occasion de ces armes, il raconte la maniere dont cet Areïthous combattoit , avec une massue d'airain , & comment il fut tué par Lycurgue , qui le surprit , le perça de sa lance , & le dépouilla de ses armes. Toute la vieillesse de Nestor ne suffit pas pour excuser cet écart : celle d'Homere lui-même y suffiroit à peine.

Il faut donc , continua Euphorbe , pour qu'un récit soit clair , non pas simplement que le lecteur puisse l'entendre au prix d'une application longue & pénible , mais qu'il soit , comme dit (2) Quintilien , dans une espece d'impossibilité de ne pas concevoir ce qu'on lui raconte. Le vrai secret , pour produire cet effet , consiste à ne point s'écarter de son objet principal ; à éviter les digressions trop longues & trop fréquentes ;

(1) Il. liv. 7.

(2) *Non ut intelligere possit (auditor) sed ne omnino possit non intelligere curandum.*
 Quint. liv. 8 , c. 2.

à faire un usage modéré des figures ; à se servir d'expressions propres , & à donner à ses phrases l'arrangement le plus naturel qu'il est possible. Rien ne contribue davantage à ce bel ordre que les transitions. Elles conduisent l'esprit doucement , & , pour ainsi dire , sans secousse , d'un objet à l'autre : elles aident la mémoire à les retenir l'un & l'autre ; c'est un lien réciproque qui rapproche & réunit les idées les plus différentes ; car toute bonne transition doit avoir une liaison également sensible avec ce qui a été dit & avec ce que l'on va dire. Cet art des transitions est aussi précieux dans le stile , que la dégradation des couleurs dans la peinture , & ces demi-teintes qui font passer insensiblement de la lumière aux ombres.

Je pense comme vous , interrompit Timagene , & je crois qu'un récit dépourvu de transitions ne ressemble pas mal à un pays coupé de fossés & de ravines , qu'il faut franchir à chaque instant ; mais je crois aussi qu'il faut beaucoup de réserve dans l'usage que l'on en fait. Lorsqu'elles sont trop fréquentes , elles jettent dans le stile une monotonie ennuyeuse. Je m'indigne contre un Auteur qui veut toujours me conduire par la main. Je découvre son artifice , &

je lui en fais mauvais gré. C'est peut-être un tour de l'amour - propre : mais il faut ménager cette passion dans les autres.

Ménageons-là dans ces objets indifférens, poursuit Euphorbe : j'en suis d'accord ; & quand je dis qu'il faut des transitions, je n'entends point qu'elles soient prodiguées sans goût & sans mesure. Je mets même sur ce sujet une grande différence entre le stile oratoire & celui de la narration. La pompe & l'appareil de l'éloquence semble exiger que toutes ses parties soient enchâssées, pour former un tout capable de plaire & de persuader. L'art s'y déploie & s'y laisse appercevoir. La simplicité du récit ne lui permet point d'ornemens trop étudiés. S'il a recours aux transitions, il faut qu'elles ne soient pas trop multipliées. Lorsqu'elles sont rares & heureuses, elles raniment l'attention, & rendent le sujet plus intéressant. Dans nos bons Auteurs il s'en trouve beaucoup qui ont ces qualités. Je me contente de vous en citer deux, tirées de l'histoire des révolutions d'Angleterre. L'historien, après avoir raconté la conquête que fit Edouard I du pays de Galles, & la mort de Léolyn, passe à la paix qui suivit cette guerre, &

s'exprime ainsi : (1) « La gloire que le
 » Roi s'étoit acquise par l'heureux suc-
 » cès de la guerre de Galles, reçut un
 » nouvel éclat par l'emploi qu'il fit de
 » la paix, dont elle fut suivie. » Quel-
 ques lignes après, pour nous conduire
 de cette même paix au mariage qui fut
 conclu entre le fils de ce même Edouard I
 & l'héritière d'Ecosse, & à la guerre qui
 fut occasionnée par ce mariage, il em-
 ploie cette belle transition. (2) « Pen-
 » dant que la prudence d'Edouard lui
 » faisoit prévoir cette guerre (avec la
 » France,) sa bonne fortune lui en pré-
 » paroît une autre bien plus avantageuse
 » pour lui, puisqu'avec beaucoup de
 » gloire, il y acquit une nouvelle cou-
 » ronne. »

Il faut avouer, répartit Timagene,
 que ces sortes de phrases servent tout-
 à-la-fois d'ornement au stile, & de liai-
 son à des événemens détachés par eux-
 mêmes. Mais je crois qu'il faut non-seu-
 lement les bannir du récit familial, mais
 que, dans les grands sujets mêmes, si
 elles sont trop répétées, elles rendent la
 diction languissante & affectée.

(1) Révol. d'Angl. liv. 4.

(2) *Ibid.*

Ajoutez , dit Euphorbe , qu'elles nuisent à la brièveté , autre qualité nécessaire au récit. Une des louanges qu'Horace donne à Homère , c'est de s'avancer toujours à grands pas vers son but :

Semper ad eventum festinat. (1)

Affurément, répliqua Timagene, voilà un éloge qui me paroît bien déplacé. Peut-on faire un mérite de sa brièveté à un écrivain qui a composé deux poèmes de vingt-quatre livres chacun ? J'accorderois encore plus volontiers cette gloire à Virgile , qui a su les renfermer tous deux dans les douze livres de son *Ænéide*. Je ne vois pas bien clairement ce qu'on entend par cette qualité. Peut-on la trouver dans un ouvrage de longue haleine ?

N'en doutez pas, répondit Euphorbe ; comme elle peut manquer dans un écrit d'une heure de lecture. Cette qualité , plus nécessaire encore au récit qu'aux autres genres d'écrire , se trouve , comme toutes les vertus , placée entre deux vices : d'un côté , l'obscurité ; de l'autre , la prolixité. Nous avons examiné quels moyens

(1) Hor. Art. Poët. v. 148.

il falloit prendre pour ne pas tomber dans le premier écueil : on évite le second , lorsqu'on ne dit rien qui n'ait rapport au sujet qu'on traite , lorsqu'on retranche tous les détails inutiles , & qui ne contribuent point à faire mieux connoître l'objet dont il s'agit. Je ne dirai point qu'un tel prit son fusil , y mit de la poudre & une balle ; qu'il l'arma ; qu'il mit en joue ; qu'il déchargea son coup sur tel autre , qui en fut renversé & mis à mort : tandis que je puis dire , sans tous ces détours , qu'il le tua d'un coup de fusil. La brièveté consiste donc à dire tout ce qu'il faut , mais à ne dire que ce qu'il faut. Cette règle , toute sévère qu'elle paroît ; s'accommode fort bien quelquefois avec la longueur du récit. Elle n'exclut pas même les ornemens. Le plaisir qu'ils nous procurent est une espèce de charme qui nous fait paroître la narration moins étendue. Une route unie sur un tapis de verdure , quelque longue qu'elle soit , nous fatigue moins qu'un sentier plus court , mais rude & escarpé. Tout ce que je dis ici est emprunté de Quintilien , (1) dans un endroit où il conseille même de ne point

1) Quint. liv. 4.

se proposer pour modèle le stile concis de Salluste. Il l'approuve dans cet historien; mais il craint, avec raison, qu'il ne fasse de mauvais imitateurs.

Je crois saisir votre pensée, reprit Timagene. Ne dire que ce qu'il faut, c'est élaguer tous les détails superflus, traînants, ennuyeux; ne point noyer dans une foule d'expressions, ce qui peut être renfermé dans un mot: dire tout ce qu'il faut, c'est n'omettre aucune des circonstances nécessaires ou utiles au sujet, & qui puisse contribuer à le faire connoître ou à l'orner. De-là, il est aisé de conclure qu'un récit peut être court, & renfermer grand nombre de circonstances. Vous me réconciliez avec la brièveté. Je m'imaginois qu'elle proscrivoit bien des morceaux d'histoire, dont la lecture me faisoit grand plaisir, & où je vois aujourd'hui qu'elle avoit beaucoup de part. Je veux vous en remettre un sous les yeux, qui me semble sur-tout dans ce genre. En disant ces mots, il prit, dans la bibliothèque, un volume de l'histoire de France, par le P. Daniel, & lut cet endroit où l'historien raconte la mort du fameux Henri, duc de Guise. (1) & Les

(1) Hist. de France, Henri III, an. 1588.

» mesures furent prises pour le 23 de
 » Décembre. Le Roi fit dire au duc de
 » Guise qu'il vouloit tenir conseil le ma-
 » tin ce jour-là , & expédier beaucoup
 » d'affaires , pour aller passer les fêtes à
 » Notre-Dame de Cléry , où il préten-
 » doit faire ses dévotions. Le soir du 22 ,
 » Larchant alla trouver le duc de Guise ,
 » & lui dit que , pressé par les Officiers
 » & par les Gardes de sa compagnie , il
 » venoit le supplier d'employer son au-
 » torité pour leur faire donner leur paye ;
 » qu'ils n'avoient rien reçu depuis long-
 » temps ; que , sans cela , les Gardes pour
 » la plupart , seroient obligés de se reti-
 » rer , & plusieurs d'entr'eux contraints
 » de vendre leurs chevaux , pour avoir de
 » quoi faire leur voyage à pied : & , sur
 » ce que le duc lui promit de faire ce
 » qu'ils demandoient , il le supplia de
 » trouver bon qu'il lui présentât un pla-
 » cet lorsqu'il entreroit au conseil. Le
 » lendemain dès le grand matin , le Roi
 » fit venir dans son cabinet Ornano , Bo-
 » nivet , la Grange Montigny & d'En-
 » tragues , qui , depuis quelque temps ,
 » avoit quitté le parti du duc de Guise
 » pour se donner au Roi , au prix du
 » gouvernement d'Orléans : il étoit fort
 » irrité contre le duc , qui , s'obstinant

» à vouloir que cette place fût du nombre
» des villes de sûreté qu'on lui avoit ac-
» cordées, empêchoit qu'il ne se mît en
» possession de ce gouvernement. Loi-
» gnac s'y rendit pareillement avec neuf
» des plus résolus des Quarante - cinq ,
» qu'on y avoit fait entrer avant le jour
» par un escalier dérobé , & à qui ce
» seigneur dit alors de quoi il s'agissoit.

» Dès qu'ils furent tous assemblés, le
» Roi leur parla en peu de mots, sur le
» service qu'il attendoit de leur courage
» & de leur fidélité. Ils l'assurèrent
» tous de la disposition où ils étoient de
» se sacrifier pour Sa Majesté, & qu'ils
» répondroient parfaitement à la con-
» fiance dont il les honoroit. Il se fit ap-
» porter autant de poignards que Loi-
» gnac avoit choisi d'hommes dans sa
» compagnie, & leur dit, en les leur
» mettant en main : *C'est une exécution*
» *de justice que je vous recommande de*
» *faire sur l'homme le plus criminel de*
» *mon Royaume , & que les loix divines*
» *& humaines me permettent de punir :*
» *& , ne le pouvant faire par les loix*
» *ordinaires de la Justice , je vous autorise*
» *à le faire par le droit que me donne*
» *ma puissance royale.* Il les plaça, avec
» Loignac , à l'entrée d'un cabinet qui

« étoit à gauche en entrant dans la cham-
 bre, pour y attendre le duc de Guise,
 & se retira dans un autre plus avancé,
 suivi des seigneurs que j'ai nommés.

« Si le duc de Guise n'évita pas ce
 péril, ce ne fut point faute d'en avoir
 été averti : car, quelques précautions
 que le Roi eût prises, pour tenir son
 dessein caché, bien des gens s'en dé-
 fierent, soit qu'ils jugeassent que le
 Roi feroit enfin ce que son intérêt de-
 mandoit qu'il fît, soit qu'attentifs à
 tout ce qui se passoit, ils eussent en-
 trevu & deviné quelque chose qui
 leur eût donné cette pensée. Le sieur
 de Vins, chef de la Ligue dans la
 Provence, écrivit au duc, en désap-
 prouvant sa trop grande confiance,
 ayant tant de sujets de se défier du
 Roi, quelque bonne mine qu'il lui fît :
 à quoi il répondit, qu'il ne comptoit
 nullement sur la bonté du Roi, dont
 il connoissoit la dissimulation ; mais
 sur la crainte & le bon sens de ce
 prince, qui n'ignoroit pas que s'il en-
 treprenoit sur sa personne, il se per-
 droit lui-même sans ressource. »

« Après tout, il ne laissoit pas quel-
 quefois de faire ses réflexions sur ce
 sujet avec ses confidens ; & peu de

» jours avant son malheur, comme il
 » s'entretenoit avec le cardinal de Guise
 » son frere, l'archevêque de Lyon, le
 » sieur de Mandreville, gouverneur de
 » S. Menehoult, le président de Neuilly,
 » & la Chapelle Marteau, prévôt des
 » marchands, chacun disant les con-
 » jectures sur je ne fais qu'elles apparen-
 » ces qui leur faisoient juger qu'il se
 » tramoit quelque chose, tous lui con-
 » seillerent de s'éloigner sous quelque
 » prétexte. Il n'y eut que l'archevêque
 » de Lyon qui soutint que ce seroit
 » quitter la partie, & par conséquent
 » la perdre, & que le Roi, du génie
 » dont il étoit, ne feroit jamais une
 » entreprise si hasardeuse, où il cou-
 » roit lui-même risque de sa vie; sur
 » quoi Mandreville s'emportant, traita
 » de folie un si mauvais raisonnement,
 » dans une conjoncture où il s'agissoit
 » de tout perdre. »

» Mais le duc de Guise ne répondit
 » point autre chose à tout cela, sinon
 » qu'il étoit trop avancé pour reculer;
 » & que le Roi & lui étoient comme
 » deux armées en présence, dont l'une
 » en se retirant, donnoit la victoire à
 » l'autre. »

« Le jour qui précéda l'exécution,
 se

» se mettant à table , il trouva sous sa
 » serviette un billet , par lequel on lui
 » donnoit avis de prendre garde à lui,
 » & qu'on lui préparoit un mauvais
 » tour. L'ayant lu , il prit son crayon &
 » écrivit au bas ; *on n'oseroit* , & le jeta
 » sous la table. C'est ainsi que ce mal-
 » heureux prince , dominé par son am-
 » bition , se cachant à lui-même tous les
 » dangers , ou les méprisant trop , s'o-
 » piniâtroit à sa perte , jusqu'à ce qu'en-
 » fin le moment fatal arriva. Le 23 de
 » Décembre , ceux qui étoient du con-
 » seil , suivant l'ordre du Roi , se trou-
 » verent de grand matin dans l'anti-
 » chambre. Les cardinaux de Vendôme
 » & de Gondi , les maréchaux d'Au-
 » mont & de Retz , les sieurs Nicolas
 » de Rambouillet & d'O s'y rendirent
 » les premiers , & un peu après vinrent
 » le cardinal de Guise & l'archevêque
 » de Lyon. »

« Le duc de Guise arriva le dernier ,
 » & trouva au sortir de son appartement
 » Larchant , avec la plupart de sa com-
 » pagnie des Gardes , pour lui présen-
 » ter le placet dont il lui avoit parlé le
 » soir précédent, Ils le suivirent jusqu'à
 » la porte de l'anti-chambre , les Gar-
 » des s'étant rangés des deux côtés de

» l'escalier, selon l'ordre qu'ils en avoient
» de leur capitaine, comme pour faire
» honneur au duc de Guise, & rendre
» le passage libre. Le duc, avec son
» honnêteté & ses manieres ordinaires,
» leur promit de ne les pas oublier, &
» entra dans l'anti-chambre. L'archant
» demeura sur l'escalier avec les Gardes
» rangés comme ils étoient, & fit des-
» cendre dans la cour les pages, les
» valets-de-pied, & tous ceux de la
» suite du duc & des autres seigneurs
» qui étoient entrés. Le duc s'étant ap-
» proché du feu, sentit une espece de
» foiblesse qui le prenoit. Quelques-uns
» prétendent qu'elle ne venoit que d'u-
» ne débauche de la nuit précédente,
» qu'on dit qu'il avoit passée avec une
» maîtresse; d'autres l'attribuerent à une
» peur subite qui le saisit, au sujet des
» fréquens avertissemens qu'on lui avoit
» donnés. Car à cela près, il s'étoit trouvé
» tant de fois sans Gardes dans cette anti-
» chambre pour le conseil qu'il n'y avoit
» rien de particulier qui dût plus l'effrayer
» qu'en un autre temps. Saint-Prix, valet-
» de-chambre du Roi, lui présenta des
» prunes de Brignoles, dont il goûta,
» & un mouchoir pour s'essuyer l'œil,
» qui étoit souvent humide du côté de

» la plaie qu'il avoit reçue autrefois à
 » la joue. On dit, à cette occasion ,
 » que Pericard, son secrétaire, ayant su
 » que Crillon, colonel du régiment
 » des Gardes, avoit fait fermer les por-
 » tes du château, entra dans une grande
 » appréhension, & lui envoya un page
 » pour lui porter son mouchoir qu'il
 » avoit oublié, & que dedans il mit un
 » billet, où ces mots étoient écrits : sau-
 » vez-vous, Monsieur, ou vous êtes
 » mort : mais on ne le laissa pas pas-
 » ser. »

« Sur les huit heures du matin ,
 » Revol, secrétaire d'état, vint dire
 » au duc de Guise, que le Roi le de-
 » mandoit dans son cabinet ; il y alla &
 » entra dans la chambre par une courte
 » galerie qui la séparoit de l'anti-cham-
 » bre. La porte ayant été aussi-tôt fer-
 » mée, comme c'étoit la coutume, il
 » tourna vers le cabinet de la gauche,
 » où on lui avoit fait entendre que le
 » Roi étoit. Ayant levé la tapisserie, &
 » s'étant un peu penché, parce que la
 » porte étoit basse, il fut à l'instant at-
 » teint de six coups de poignards, qui
 » ne lui laisserent que le temps de crier,
 » mon Dieu, ayez pitié de moi. »

« D'autres disent que Saint-Malin, un

» des Quarante-cinq , fut celui qui lui
» porta le premier coup , & que de crain-
» te qu'il ne fût armé sous ses habits ,
» il s'étoit placé de telle sorte qu'il pût
» de haut en bas lui plonger son poi-
» gnard dans la gorge , au défaut de la
» cuirasse , & que le duc ne poussa qu'un
» grand soupir , sans dire mot ; que tous
» les autres se jetterent en même-temps
» sur lui , & le percerent d'une infinité
» de coups. »

« Il y en a qui racontent , qu'ayant ap-
» perçu Loignac assis sur un coffre , & jugé
» à sa contenance , qu'il avoit un mau-
» vais dessein contre la personne , il porta
» la main à son épée , marchant droit à
» lui ; mais qu'ayant le bras embarrassé
» de son manteau , & ayant été prévenu
» par les coups qu'on lui porta , il ne
» put la tirer qu'à moitié. »

« Quoi qu'il en soit de ces diverses
» circonstances ; car l'on en feint sou-
» vent dans ces sortes de rencontres , il
» est certain que la chose fût faite en
» un moment. Le Roi en étant averti ,
» sortit de son cabinet , & ayant fait jet-
» ter un tapis sur le corps , rentra pour
» attendre qu'on eut achevé d'exécuter les
» autres ordres qu'il avoit donnés. »

Assurément on pouvoit donner à ce

S U R L E R É C I T. 53
récit beaucoup moins d'étendue , & se
contenter de dire avec l'Auteur de la
Henriade :

« Le Roi le fit lui-même immoler à sa vue.
» De cent coups de poignard indignement
» percé
» Son orgueil en mourant ne fut point abaissé ;
» Et ce front , que Valois craignoit encor peut-
» être ,
» Tout pâle & tout sanglant sembloit braver
» son maître. »

Il semble même que le P. Daniel s'arrête à des circonstances petites en elles-mêmes : car , sans parler du détail de tous les avertissemens que reçut le duc , & qu'il méprisa , des entretiens qu'il avoit eus avec ses confidens , & de ses craintes particulières , quoi de plus inutile en apparence , que de nous dire qu'il arriva le dernier au conseil ; qu'il eut une foiblesse dans l'anti-chambre du Roi ; que son secrétaire lui envoya un page , qui ne put pas lui parler ; qu'on vint l'avertir que le Roi le demandoit ; qu'il passa par une galerie pour arriver au cabinet ; qu'il leva la tapisserie , & qu'il se pencha pour entrer ? Cependant cette description ne m'a jamais

causé le moindre ennui , & je ne puis disconvenir qu'elle m'a toujours attaché plus puissamment , & ma causé un plaisir bien plus vif , que le court & pompeux récit du poëte , malgré les ornemens dont il le charge.

Il est évident , dit alors Euphorbe , que cet espece d'enchantement est dû à l'adresse de l'écrivain , qui sçait habilement se faire oublier , pour nous tenir attachés tout entiers à l'objet qu'il nous présente. Il nous fait suivre pas à pas un homme fameux , dans un moment critique qui va décider de son sort & de celui de l'Etat. Ce n'est plus une simple lecture ; c'est un spectacle très-intéressant pour moi. L'exposé des plus minces circonstances favorise cette illusion , & cet intérêt les ennoblit : il n'en est plus alors d'inutiles : uniquement attentif à l'événement qui se passe , pour ainsi dire , sous mes yeux , je ne m'aperçois pas de la longueur d'un récit qui me charme. Le poëte se montre à découvert : il travaille à me plaire , sans déguiser l'envie qu'il a d'y réussir. Je pense trop à lui , pour m'occuper beaucoup du héros qu'il chante.

Je m'étois imaginé , interrompit Timagene , que la petitesse de ces détails

n'étoit relevée que par l'importance des personnages qui sont introduits sur la scène. Tout paroît grand dans les gens d'un certain rang. L'éclat du trône réfléchi sur eux frappe les yeux du peuple, & attire son admiration & ses respects.

Vous avez raison, repliqua Euphorbe : cette grandeur attire l'admiration ; mais elle ne forme pas le plaisir & l'agrément. Au reste , on se lasse bientôt d'admirer ; témoins ces récits pompeux de Lucain , qui fatiguent peut-être autant par leur continuelle magnificence , que par leur longueur. Mais pour vous convaincre que c'est moins la noblesse de l'action , & des acteurs , que l'intérêt qu'on sçait y mettre , qui soutient l'attention dans un récit , qui en rend les détails agréables , & qui le fait paroître court , quelque long qu'il puisse être , je veux vous citer un morceau d'un ancien poëte , qui vous plaira assurément. Permettez que je vous lise l'histoire de Philémon , & Baucis , dans Ovide. Jupiter & Mercure voyageoient. Fatigués de la route , ils cherchent une retraite dans le premier bourg où ils se trouvent. Tous les habitans ferment leurs portes , excepté les deux heureux époux , que je viens

de nommer. Ecoutez maintenant le récit du poëte. (1)

Ergo ubi cælicolæ parvos tetigêre penates,
 Summissoque humiles intrarunt vertice postes,
 Membra senex posito jussit relevare sedili,
 Quod super injecit textum rude sedula Baucis.
 Inde foco tepidum cinerem dimovit, & ignes
 Suscitât hesternos, foliisque & cortice sicco
 Nutrit, & ad flammâ animâ perducit anili:
 Multifidasque faces, ramaliaque arida, testâ
 Detulit, & minuit, parvoque admovit aheno.
 Quodque suus conjux riguo collegerat horto,
 Truncat olus foliis. Furcâ levât ille bicorni
 Sordida terga suis, nigro pendentia tigno,
 Servatoque diu refecat de tergore, partem

(1) Les deux Divinités abordent donc cette chétive demeure, & la porte trop basse, les oblige à courber la tête en y entrant. A l'instant le vieillard invite les Dieux à se reposer, & leur présente un siège, sur lequel Baucis, toujours attentive, jette un mauvais tapis. Delà, elle va écarter les cendres du foyer; elle ranime le feu de la veille; elle le nourrit avec des écorces & des feuilles bien séchées, & elle trouve encore assez d'haleine pour y faire naître la flamme. Elle apporte alors, du lieu le plus élevé de la maison, des éclats de bois, des branches desséchées; elle les brise en morceaux & les range sous une petite chaudière.

Exiguam , sectamque domat ferventibus undis.
 Interea medias fallunt sermonibus horas,
 Sentirique moram prohibent. Erat alveus illic
 Fagineus , durâ clavo suspensus ab ansâ.

Is tepidis impletur aquis , artusque fovendos
 Accipit. In medio torus est de mollibus ulvis
 Impositus lecto spondâ pedibusque salignis.

Vestibus hunc velant , quas non nisi tempore
 festo

Sternere consuevant , sed & hæc vilisque vetus-
 que

Vestis erat , lecto non indignanda saligno.

Accubuerunt Dei. Mensam succincta tremensque
 Ponit anus , mensæ sed erat pes tertius impar :

Cela fait , elle nettoye quelques légumes , que son mari avoit cueillis dans le jardin. Philémond lui-même prend une fourche ; détache d'un pieu noirci par la vétusté , un quartier de lard bien enfumé & gardé depuis longtemps ; il en coupe une légère tranche , & la met dans l'eau bouillante. Tous les deux cependant tâchent , par leurs propos , d'amuser leurs hôtes , & de faire disparaître la longueur de ces préparatifs. Dans la chambre , il y avoit un bassin de bois , suspendu par l'anse à un clou ; on le remplit d'eau tiède , & on donne à laver aux deux étrangers. Au milieu de ce réduit , une couchette de bois de saule portoit un matelas remplis d'herbages tendres & mol-

Testa parem fecit , quæ postquam subdita cli-
vum

Sustulit , æquatam menthâ extersere virenti.
Ponitur hîc bicolor sinceræ bacca Minervæ ,
Conditaque in liquidâ corna autumnalia fæce ,
Intybaque & radix & lactis massa coacti ,
Ovaque non acri leviter versata favillâ :
Omnia fîctilibus. Post hæc cœlatus eodem
Sistitur argento crater , fabricataque fago
Pocula , quæ cava sunt flaventibus illita ceris.
Parva mora est , epulasque foci misere calentes.
Nec longæ rursus referuntur vina senectæ ;
Dantque locum mensis paulum seducta se-
cundis.

lets ; on le couvre d'une housse , qu'on ne dé-
ployoit qu'aux jours de fêtes : elle étoit vieille
& grossière ; mais elle alloit assez bien sur un
lit de saule. Les Dieux y prirent leur place.
Baucis se prépare au service , & d'une main
tremblante , dresse la table. Mais l'un des
trois pieds étoit plus court que les autres : le
remède fut un éclat de brique glissé sous le pied
inégal : il mit la table de niveau , & dans cet
état , on l'essuye avec des herbes fraîches. Aus-
si-tôt , on la couvre de figues des deux couleurs ,
de cornouilles conservées dans la lie , de chi-
corée , de racines , de fromages & d'œufs
passés légèrement dans la cendre chaude. Tout
cela est servi sur de la vaisselle de terre. Cette ar-

Hic nux, hîc mixta est rugosis carica palmis,
Prunaque, & in patulis redolentia mala can-
nistris,

Et de purpureis collectæ vitibus uvæ.

Candidus in medio favus est. Super omnia vul-
tus

Accessere boni, nec iners pauperque voluntas.

Interea, quoties haustum cratera repleti

Sponte suâ, per seque vident succrescere vina,

Attoniti novitate pavent, manibusque supinis

Concipiunt Baucisque preces timidusque Phi-

lemon,

Et veniam dapibus nullisque paratibus orant.

genterie est accompagnée d'une coupe de mê-
me métal, & de deux tasses de bois de hêtre
enduites de cire en-dedans. Bientôt après, on
voit paroître les mets chauds, & l'on remet
sur la table du vin dont la date n'étoit pas fort
ancienne. Ce service étant levé, fait place au
dessert. Il étoit composé de noix, de dattes
de palmier, de plusieurs corbeilles de diffé-
rens fruits d'une odeur charmante, & de grap-
pes de raisin, qui auroient fait pâlir la pour-
pre. Au milieu, étoit un rayon de miel. A
tout cela, se joignoit un air d'ouverture &
de franchise, & une bonne volonté, qui ne
se sentoit en rien de leur âge & de leur pau-
vreté. Cependant, ils s'apperçoivent que la
coupe n'est pas plutôt vidée, qu'elle se rem-
plit d'elle-même, & qu'une nouvelle liqueur

Unicus anser erat minimæ custodia villæ,
Quem diis hospitibus domini mactare parabant.

Ille celer pennâ tardos ætate fatigat,
Eluditque diu, tandemque est visus ad ipsos
Confugisse Deos. Superi vetuere necari;
Dîque sumus, meritasque luet vicinia pœnas
Impia, dixerunt : vobis immunibus hujus
Esse mali dabitur : modo vestra relinquitte tecta,
Ac nostros comitate gradus, & in ardua montis
Ite simul.

succède toujours à la première. Ce prodige nouveau les surprend, les effraye l'un & l'autre. Ils ont recours aux prières, & d'un air humble & timide, ils demandent grace pour un repas aussi mal apprêté. Il ne leur restoit qu'une seule oye, l'unique gardien de ce petit héritage. Déjà ses maîtres se préparoient à l'immoler aux Dieux qui les avoient visités. L'animal, aidé de ses aîles, fatigue à la course les deux vieillards; il élude long-temps leurs poursuites; il semble même aller chercher un asyle sous les pieds des deux Divinités. Elles s'opposèrent à sa mort; & prenant alors la parole, nous sommes des immortels, dirent elles; vos voisins sont des impies; ils recevront le châtimement qu'ils méritent. Vous seuls serez exempts de ces maux. Abandonnez seulement ce séjour: suivez nos pas, & rendez-vous l'un & l'autre, au sommet de cette montagne.

Voilà un grand détail de circonstances & même des plus minces. Quoi de plus frivole en apparence que cette remarque ; *Summissoque humiles intrarunt vertice postes*, & que celle-ci, *quod super injecit textum rude sedula Baucis* ? La peinture de cette table boiteuse qu'il faut étayer pour lui donner son à-plomb, a quelque chose qui approche du comique : la fuite de cette oye, qui va chercher un asile sous les pieds de Jupiter, ne paroît pas digne d'occuper un esprit raisonnable. Malgré tout cela, dites-moi quelle impression a fait sur vous cette lecture ?

Une impression fort agréable, répondit Timagene ; mais bien différente de celle que j'ai éprouvée dans le récit de la mort du duc de Guise. Ici, le plaisir étoit accompagné de trouble & d'alarmes : l'esprit étoit inquiet ; & cette inquiétude avoit des charmes. Là, c'est un je ne sçais quoi de doux & de paisible, que je ne peux définir.

C'est-là précisément, ajouta Euphorbe, l'effet de ces circonstances détaillées à propos, & qui allongent le récit sans nuire à sa brièveté. Les unes plus sérieuses, m'attachent à un objet important, excitent ma curiosité & me donnent une agréable impatience de voir l'issue d'un évé-

nement intéressant par lui-même, ou par les personnages qui y figurent : les autres peignent la nature toujours belle, même lorsqu'elle est sans ornemens, & cette vue fait naître un sentiment délicieux, qui répand dans le cœur le calme & la joie. Dans ces superbes jardins, où l'art déploie toutes ses richesses, les compartimens des parterres, la beauté des terrasses, le fini des statues, l'abondance des eaux jaillissantes sous cent formes différentes, l'ingénieux tissu des bosquets obtiennent notre admiration & nos suffrages : dans un vallon tapissé d'un gazon émaillé de mille fleurs, fermé par des côteaux couronnés de verdure, rien ne nous surprend ; mais cette belle nature enchante nos sens, & nous invite à goûter la fraîcheur & le repos sur les bords d'un ruisseau dont l'onde claire disparoît souvent sous l'épaisseur de la pelouse qui l'environne. Voilà l'image des deux especes de récit dont nous parlons.

Je vois, repris Timagene, que la plus grande difficulté consiste ici à bien distinguer les occasions où ce détail peut faire un bon effet, d'avec celles où il deviendrait ennuyeux : c'est en quoi l'auteur doit consulter & suivre son goût. Mais, outre cette brièveté qui regarde

plus particulièrement les faits qu'il faut décrire, n'en est-il point une autre qui n'appartient qu'à l'expression?

Sans doute, repartit Euphorbe; & cette dernière est toujours belle, lorsqu'elle n'est point outrée. Quintilien nous en donne la définition, lorsqu'il nous dit que la perfection de la brièveté consiste à renfermer beaucoup de choses dans peu de mots. *Pulcherrima brevitatis est, cum plura paucis compleximur.* Lorsque Tite-Live, en décrivant le combat des Horaces & des Curiaces, dit de ces six héros; *Magnorum exercituum animos gerentes*; qu'elle foule d'idées ne fait pas naître dans l'esprit ce peu d'expressions, qui peint tout-à-la-fois leur contenance, leur résolution, les grands intérêts dont ils sont dépositaires, & les espérances même de ceux dont ils défendent la cause? C'est-là une de ces façons de parler fécondes, qui donnent à penser plus qu'on ne dit.

S'il est beau de faire penser plus qu'on ne dit, répliqua Timagene, il s'ensuit qu'il ne faut pas revenir à plusieurs reprises sur ce que l'on a déjà dit, & le répéter en différentes façons. Sur cela, j'ai une petite querelle à faire à l'auteur que vous venez de citer. Il n'est jamais content de sa première expres-

sion : il revient sur ses pas, & retourne cent fois une même pensée. Selon lui, le chaos est une masse informe & grossière ; il n'a d'autre force qu'une oisive pesanteur ; c'est un amas confus de principes désunis, sans ordre & sans harmonie (1).

*Rudis indigestaque moles ;
Nec quidquam , nisi pondus iners , congestaque
eodem*

Non bene junctarum discordia semina rerum.

Parle-t-il du Déluge ? Ce n'est pas assez d'avoir dit, que la terre & les eaux ne formoient plus deux élémens distingués. (2) « Il ajoute ; tout étoit mer ; & » cette mer n'avoit pas même de riva- » ge. » Dans la belle description qu'il fait de cette peste, qui emporta tous les habitans de la petite Isle d'Ægine, il répète encore jusqu'à trois fois la même idée. « Ces malheureux citoyens, » dit-il, dans leur désespoir fuyent les » lieux qui les ont vû naître ; chacun » d'eux regarde sa maison comme un fé- » jour funeste, & ne pouvant découvrir » la cause de leurs maux, ils en accu- » sent la demeure qu'ils habitent. »

(1) Métam. l. 1, v. 7.

(2) Ibid. l. 1, v. 291.

*Fugiuntque penates**Quisque suos : sua cuique domus funesta videtur :**Et quia causa latet , locus est in crimine.*

Je pourrois citer une foule d'autres exemples.

Il me paroît , reprit Euphorbe , que vous n'avez pas oublié vos anciens Auteurs , & que vous les'avez lus avec bien du goût. Au reste , sans parler des deux Sénèques , combien est il d'écrivains aussi verbeux qu'Ovide , & qui ne rachètent pas comme lui ce défaut par la richesse de leur diction & la beauté de leur esprit ? Un historien moderne , qui jouit d'une réputation bien méritée , tombe souvent dans le défaut que vous reprochez au poëte latin. Laisant à part ces dissertations & ces réflexions , soit morales , soit critiques , que l'on rencontre à toutes les pages de son ouvrage , voici quelques endroits où vous verrez qu'il prodigue les phrases & les expressions pour la même pensée (1). Il dit ,
 « qu'un Roi , doit se regarder comme
 » un pasteur ; qu'il doit en avoir la vi-
 » gilance , l'attention , la bonté ; veiller
 » afin que les peuples soient en sûreté ,
 » se charger des soins & des inquiétudes ,
 » afin que les autres en soient exempts ;

(1) Hist. Anc. t. 2 , p. 309.

» choisir tout ce qui leur est salutaire ;
» écarter tout ce qui leur peut nuire ;
» mettre sa joie à les voir croître &
» multiplier, & s'exposer avec courage
» pour les défendre. » Et plus bas,
il ajoute, « en effet, c'est la même cho-
» se d'être à la république & d'être
» Roi, d'être pour le peuple, & d'être
» souverain. On est né pour les au-
» tres, dès qu'on est né pour comman-
» der ; parce qu'on ne leur doit com-
» mander que pour leur être utiles. C'est
» le fondement & comme la base des
» princes de n'être point à eux : c'est le
» caractère même de leur grandeur ,
» d'être consacrés au bien public. Il en
» est d'eux, comme de la lumière, qui
» n'est placée dans un lieu éminent, que
» pour se répandre par-tout. » Quelques
pages après, en parlant des conquérans,
voici comme il les dépeint. (1) « Ces en-
» nemis publics du genre humain, qui
» ne connoissent d'autre droit que la
» force ; qui regardent les règles com-
» munes de la justice, comme des loix
» qui n'obligent que les particuliers, &
» qui aviliroient la Majesté Royale ; qui
» ne bornent leurs desseins & leurs pré-
» tentions, que par l'impuissance d'aller

(1) *Ibid.* p. 315.

» aussi loin que leurs desirs; qui sacri-
 » fient à leur ambition la vie d'un mil-
 » lion d'hommes; qui mettent leur gloire
 » à tout détruire, comme les torrens &
 » les embrasemens, & qui regnent com-
 » me le feroient les lions & les ours, s'ils
 » étoient les maîtres. Voilà ce que sont
 » dans la vérité la plupart de ces pré-
 » tendus héros que le siècle admire. »
 Je n'apperçois que deux idées distinctes
 noyées dans cette profusion de paroles;
 le mépris des loix & celui des autres
 hommes. Dans le premier morceau tout
 se réduit à dire, que le souverain est
 né pour travailler au bien public, com-
 me le berger est fait pour veiller sur
 son troupeau. C'est-là l'unique pensée
 qu'on répète cent fois.

J'aime fort, interrompit Timagene,
 la repartie de ce bel esprit, à qui on
 reprochoit la longueur d'un discours qu'il
 avoit composé à la hâte. Je n'ai pas eu,
 répondit-il, le temps de le faire plus
 court. Ce mot me fait comprendre qu'un
 homme de goût, en retouchant son ou-
 vrage, fait main-basse sur beaucoup d'i-
 nutilités dans l'expression, que le feu
 de la composition & la fécondité de l'i-
 magination avoient laissé échapper. L'Au-
 teur de l'histoire ancienne avoit pro-

fessé long-temps l'éloquence , avec les plus grands applaudissemens. Peut-être dans le cabinet trouva-t-il quelque peine à se débarrasser de ce stile classique , où l'on donne souvent des mots pour des choses. Mais je crois qu'on peut lui pardonner ce petit défaut , en faveur des bons ouvrages dont il a enrichi les belles-lettres.

Quand ils n'auroient , répliqua Euphorbe , d'autre mérite , que les excellentes maximes , qui s'y rencontrent , ils seroient toujours pour les belles-lettres des morceaux précieux. Mais , en traitant de la brièveté , je crains que nous ne tombions enfin dans le stile diffus. Si vous m'en croyez , nous profiterons du beau temps , & nous irons faire un tour dans le jardin.

TROISIEME ENTRETIEN.

Ornemens du Récit.

SUR LE SOIR , Euphorbe & Timagene , allèrent se promener le long d'une terrasse qui dominoit sur une vaste prairie entrecoupée de quelques ruisseaux. Elle étoit partagée en deux , par une grande route. Dans le lointain des

collines médiocrement élevées, & parsemées de plusieurs villages, bornoient agréablement la vue. A droite & à gauche, l'œil découvroit des jardins & des parterres émaillés de fleurs. Charmé de ce spectacle, Timagene se retourne vers son ami, & d'un air animé; en vérité, lui dit-il, attribuer au hasard cette superbe ordonnance, c'est bien parler & raisonner soi-même au hasard.

Dites plutôt, reprit Euphorbe, c'est parler le langage des passions & du vice. Mais permettez-moi ici une autre réflexion. Ces mêmes objets, qui nous enchantent, dans quelques mois d'ici, seront aussi tristes & aussi hideux qu'ils sont charmans aujourd'hui. Vous le voyez; tout dans la nature a besoin d'un peu d'ornement pour mériter l'attention des gens de goût, & les ouvrages d'esprit plus que toute autre chose.

Vous avez raison, lui dit Timagene:
La bergere

En un beau jour de fête
De superbes rubis ne charge point sa tête;
Mais elle
Cueille en un champ voisin ses plus beaux or-
nemens; (1)

(1) Boil. art. Poët. 1. 2.

& ce négligé champêtre dans lequel elle se montie, ne laisse pas d'ajouter à ses graces naturelles. Que voulez-vous conclure de-là ?

Que le récit, répondit Euphorbe, ne peut se passer d'une certaine parure, qui fait son plus grand prix. Lorsque j'interroge mon jardinier sur une aventure du village ; c'est un homme de bon sens ; il m'expose fort bien le fait ; mais le ton maussade, qui accompagne tout ce qu'il dit, les répétitions éternelles des mêmes termes & des mêmes phrases, sont si fatigantes, que j'aimerois mieux avoir toujours ignoré l'histoire qu'il me conte, que d'en avoir acheté la connoissance, au prix de l'ennui qu'il me cause.

Cependant, repartit Timagene, j'entends dire tous les jours, que la nature est belle dans sa simplicité : qu'elle l'emporte infiniment sur l'art. Cette maxime a même l'autorité d'une loi dans les belles-lettres & dans les arts.

Vous dites fort bien dans sa simplicité, interrompit Euphorbe ; mais non pas dans sa négligence & sa grossièreté. La même Nature dont la main conduit dans la prairie un ruisseau plus transparent que le cristal, dépose dans le lac

de Camarine , ce limon fétide , ces eaux bourbeuses qui portent l'infection dans tous les lieux d'alentour. L'art est vaincu par la nature , lorsqu'il est en guerre avec elle ; lorsqu'il veut l'éclipser , & prendre sa place. C'est un rébelle alors , qui s'oublie. Né pour la servir , il ne doit point usurper ses droits. L'harmonie est parfaite , lorsqu'il ne cherche qu'à relever son prix. L'art ne réussit jamais mieux , que quand il ne se laisse point appercevoir. Semblable à ces ressorts , qui font mouvoir les machines d'un grand théâtre , il est l'auteur de tout le jeu , dans le temps où il se cache avec le plus de soin. Le détail des ornemens qu'exige le récit , achevera de vous convaincre , qu'ils lui sont nécessaires. Un des premiers & des plus indispensables , à mon avis , c'est la variété.

Je me souviens , reprit Timagene , de ce qu'à dit , je ne sçais quel auteur ,

L'ennui , naquit un jour de l'uniformité.

C'est elle qui vient enfin à bout de nous détacher des plus belles choses. Le Monarque se dégoûte de la magnificence & des plaisirs qui assiègent tous les jours son trône ; le Financier cesse d'admirer

l'or qui l'environne, parce qu'il en est trop souvent ébloui : dans ces objets, comme dans mille autres, le terme de la nouveauté est le terme du plaisir. Cette espèce de contagion, s'étend jusqu'aux chefs-d'œuvres de l'art. L'habitude nous rend insensibles à ceux qui sont sans cesse sous nos yeux, tandis qu'ils font l'admiration de l'étranger, que notre indifférence irrite autant qu'elle l'étonne. Cette inconstance me paroît prouver clairement que nous sommes faits pour chercher toujours le vrai bien, sans jamais le trouver sur la terre.

Nous tombons insensiblement dans la morale, mon cher, interrompit Euphorbe, & nous oublions notre objet. Quoi qu'il en soit de cet amour du changement, un Auteur doit s'y conformer, s'il veut réussir, & jeter de la variété, soit dans les faits qu'il rapporte, soit dans le stile qu'il emploie.

Dans les faits, repartit vivement Timagene ? Comment l'entendez-vous ? Lorsque j'écris, ne suis-je pas obligé de rapporter les événemens tels qu'ils se sont passés ? Et s'ils ont trop de ressemblance, suis-je le maître de les dénaturer, pour les rendre plus variés ?

Non, sans doute, répondit Euphorbe ;
mais,

Mais je pense , que sans cela , on peut encore y répandre de la variété. La nature ne suit-elle pas des règles inviolables dans la production des plantes ? Rien n'est plus varié néanmoins , que le spectacle qu'elle nous offre dans une riche campagne. Distinguez avec moi deux sortes de récits ; l'un , fruit de l'imagination , est une pure fiction , ou s'unit avec elle ; l'autre , n'a de fondement que l'austère vérité. Dans la première espèce , l'Auteur assurément est inexcusable , s'il donne trop de conformité à des événemens qu'il est le maître d'inventer à son gré , en tout , ou du moins en partie. C'est à lui à rassembler des matériaux qui ne présentent pas toujours le même objet à la vue. Virgile est un modèle achevé dans ce genre. Quoi de plus uniforme en soi , que les voyages d'Énée , depuis les côtes de la Troade , jusqu'aux rivages de Carthage. Le poëte cependant fait donner à ce détail des grâces , par les épisodes qu'il y répand. C'est une riche broderie , sous laquelle il déguise une étoffe commune. Dans la Thrace , l'aventure de Polydore nous cause une religieuse horreur : dans les îles des Strophades , les Harpies forment une scène plus amusante : celle

d'Andromaque , qui lui succède , fait renaître ces sentimens de tendresse & de compassion , qui ont tant de charmes : enfin la terrible description du mont Etna & de Polyphème qui l'habite , trouve encore un ornement dans la triste situation d'Achemenides , abandonné sur ces rochers , & dans le discours pathétique qu'il adresse aux Troyens.

Puisque vous faites tant valoir le troisieme livre de l'Ænéide , ajouta Timagene , en riant , je me déclare moi , pour le cinquieme ; & je prétends que le poëte n'y montre pas moins d'adresse & de goût , que dans le vôtre. Des voyages présentent naturellement des objets qui se succèdent , sans se ressembler ; mais dans des jeux & des combats , il en est tout autrement. Un vainqueur l'emporte sur un , ou plusieurs vaincus. Voilà en deux mots tout leur succès. L'imagination riche & féconde de notre poëte a fait disparoître cette monotonie. Dans le combat des vaisseaux , la victoire échappe à Gyas , par la timide précaution de son pilote , & par son propre emportement ; dans celui de la course , l'adresse de Nifus fait passer à Euryale , son ami , le prix qu'un

accident imprévu lui avoit enlevé à lui-même , & qu'il sembloit d'abord qu'on ne pouvoit lui disputer. Le prix du pugilat paroît assuré au Troyen Darès ; il triomphe déjà de ne point trouver d'adversaire , qui ose se mesurer avec lui ; mais sa présomption est sévèrement punie par le vieillard Entelle. Enfin l'exercice de la flèche a une issue encore plus singulière : tous les combattans y ont part à la victoire : le premier , perce l'extrémité de l'arbre ; le second , coupe la corde ; & le troisième , atteint l'oiseau dans les airs. Aceste , qui ne peut plus prétendre au prix , mérite d'être couronné à cause du prodige dont les Dieux récompensent ses efforts. Ces différens spectacles sont terminés par un autre moins pénible & plus amusant. C'est le magnifique carrousel de la jeune noblesse de Troye. Avouez que cela vaut bien vos Harpies & votre Polyphème.

J'avouerai tout ce qu'il vous plaira ; répliqua Euphorbe , & bien loin de contester avec vous là - dessus , j'ajouterai à vos réflexions , que ce livre avec celui qui le précède , & celui qui le suit , renferment tout ce qui ne nous enchante que trop sur

sur nos théâtres. Dans le quatrième ; j'affiste à une action tragique , qui m'arrache des larmes ; le cinquième , est une espèce de comédie agréablement diversifiée ; & le sixième , par la magnificence de ses machines , répond assez bien à nos Opéra. Comparez maintenant cette riche composition , avec celle du versificateur de Cordoue. Son poëme , si vous en exceptez le huitième & le neuvième livre , n'est qu'un tissu de guerres continuelles , pompeusement racontées. Mais sans nous arrêter plus longtemps à un principe , qui n'est point contesté par ceux qui ont du goût , il faut répondre à votre difficulté , sur les faits historiques , dont la vérité est le seul fondement. Ici , je l'avoue , il est moins facile de prévenir les dégoûts d'un lecteur , qui veut toujours qu'on l'amuse , sans tenir aucun compte des obstacles qu'il faut surmonter pour y parvenir. Privé du secours de l'invention , l'écrivain ne peut rejeter ce qui lui déplaît , & le remplacer par des objets plus propres à réveiller l'attention. Il faut donc qu'il y supplée par son adresse. L'abbé de S. Réal , dans l'histoire de la conjuration contre Venise , entremêle habilement dans le cours des intrigues du

marquis de Bedmar , tantôt une courte description de la guerre que les Vénitiens soutenoient contre la Maison d'Autriche , tantôt le caractère du fameux capitaine Jacques Pierre , & l'artifice dont il se servit , pour obtenir de l'emploi sur la flotte de Venise ; plus bas , l'épisode de Spinosa , envoyé par le viceroy de Naples , pour observer la conduite du capitaine. Ces especes d'intermèdes soulagent l'attention du lecteur , qui n'est pas toujours appliquée au même objet. Un autre moyen , qui ne réussit pas moins , est de passer rapidement sur les faits qui ont trop de ressemblance , de n'en dire que ce qu'il faut pour les faire connoître , & de s'étendre davantage sur ceux qui forment des tableaux plus variés. C'est ce qu'a pratiqué avec succès l'abbé de Vertot dans son excellent ouvrage des Révolutions Romaines. Les guerres continuelles de la République avec les peuples voisins de son territoire , & par-là même jaloux de sa puissance , ne lui offroient que des événemens à-peu-près les mêmes ; mais les dissensions du peuple & des Patriciens fomentées par les Tribuns , fournissoient des scènes toujours nouvelles & toujours différentes. Il s'arrête donc

avec complaisance à celles-ci, & se contente souvent d'indiquer les premières. Je ne vous en citerai que deux exemples. L'an 322 de Rome, T. Quintius fut nommé dictateur pour faire la guerre aux Eques & aux Volsques, qui avoient défait les deux consuls. Voici tout ce que dit l'Auteur de cette expédition: (1)
 « Il sortit bientôt de Rome, marcha aux
 » ennemis, les défit dans une bataille
 » sanglante, prit leur camp, & ramena
 » son armée victorieuse à Rome. » Et plus bas, sous l'année 327 (2), il décrit ainsi la victoire d'un autre dictateur sur les Véïens. « Mamercus Emilius, en
 » moins de seize jours, tailla en pièces
 » une partie de l'armée des ennemis, fit
 » un grand nombre de prisonniers, qui
 » servirent de récompense aux soldats,
 » ou qui furent vendus comme des esclaves au profit du trésor public. Le
 » Dictateur, après un triomphe solennel, se démit de la Dictature. »

Ces derniers mots, reprit Timagene, me font souvenir de l'ennui que m'ont causé quelquefois, en lisant l'histoire

(1) Révol. Rom. L. 6.

(2) *Ibid.*

Romaine du P. Catrou, les descriptions fréquentes de ces pompes triomphales, avec la liste de tout ce qui les accompagnoit. Au reste, je crois que vous avez omis un autre moyen de varier un récit. Ce sont certaines digressions intéressantes. Il me semble qu'elles détournent un moment l'attention du lecteur, pour la ramener ensuite, avec un plaisir plus vif, à l'objet principal. Ces morceaux détachés produisent le même effet dans le récit, que dans un vaste jardin, font ces bosquets écartés, dont la vue est d'autant plus délicate, qu'elle est moins attendue. Le portrait de Coriolan, dans l'Auteur que vous venez de citer, me paroît sur-tout avoir ce mérite. Il ne m'est jamais sorti de l'esprit. (1) « Avant que de rapporter les suites de cette affaire, dit cet historien, je ne crois pas que nous puissions nous dispenser de faire connoître un peu plus particulièrement un homme qui va jouer un si grand rôle dans cet endroit de l'histoire, & dont la fortune eut plus d'éclat que

(1) Révol. Rom. 1. 2.

» de bonheur..... Coriolan étoit sa-
» ge , frugal , désintéressé , d'une pro-
» bité exacte , attaché inviolablement à
» l'observation des loix. Avec ces ver-
» tus paisibles , jamais on n'avoit vu une
» si haute valeur , & tant de capacité
» pour le métier de la guerre. Il sem-
» bloit qu'il fût né général. Mais il étoit
» dur & impérieux dans le commande-
» ment ; sévère aux autres , comme à
» lui-même , ami généreux , implacable
» ennemi , trop fier pour un républicain.
» Content de la droiture de ses inten-
» tions , il alloit au bien sans ménage-
» ment , & sans ces insinuations si né-
» cessaires dans un état , dont l'égalité
» & la modération , faisoient le fonde-
» ment. » Voilà dans un seul exemple ,
une digression & un caractère. Je crois
que vous devez être content de moi.

Assurément , repartit Euphorbe ; je
le suis autant que de l'Auteur. Le por-
trait qu'il nous donne , est bien fait ;
les couleurs en sont vives & brillantes ;
mais il a un mérite de plus ; il forme un
espece d'intermède , qui dégage un mo-
ment notre esprit des éternelles contesta-
tions entre le Sénat & les Tribuns du peu-
ple , & le prépare admirablement bien aux

événemens qui vont être racontés. Larréy, dans son histoire de Louis XIV, auroit fait plus sagement de suivre cette route, que d'entasser l'un sur l'autre, à l'entrée de son ouvrage, tous les portraits de ceux qui devoient y paroître avec éclat, tels que la reine Anne, le prince de Condé, le cardinal Mazarin, le duc de Beaufort, l'abbé de la Riviere, & plusieurs autres. Il nous auroit épargné l'ennui que fait naître cette espece de galerie, trop uniforme, malgré la diversité des peintures qu'elle présente; & il se seroit réservé, pour ainsi dire, des pieces de rapport, qu'il auroit pu enchasser ensuite habilement, dans les endroits qui auroient eu besoin de ce secours. Les descriptions procurent le même avantage, quand elles sont bien placées. Nous avons remarqué avec quelle précipitation l'abbé de Vertot passe sur les guerres des Romains avec les peuples voisins: le même Auteur néanmoins ne manque pas de décrire avec plus d'étendue celles qui renferment quelque chose de singulier & d'intéressant, & qu'il juge capables de soulager l'attention du lecteur, trop longtemps fixée sur le même objet. Pour

s'en convaincre, il suffit de lire, le détail de l'expédition de Sempronius (1), contre les Volsques, ou l'armée du consul fut sauvée par la résolution & l'habileté d'un simple capitaine de cavalerie, nommé Tempanius. Sa précision dans le premier cas, & son abondance dans le second, ont le même but, de prévenir le dégoût, dont l'uniformité fut toujours la mere, comme dit l'Orateur Romain. (2) Mais dans cette espèce d'ornement, il faut éviter de se jeter dans des lieux communs, si vagues, si généraux, qu'on pourroit les faire entrer dans toutes sortes de sujets. Vos digressions produisent encore un très-bon effet dans le récit, si elles ne sont ni trop longues, ni trop fréquentes. Par exemple, celle du phœnix, que nous lisons au sixième livre des annales de Tacite, se trouve bien placée pour interrompre le spectacle odieux du sang que Tibere fait couler dans Rome.

(1) Révol. Rom. t. 2, l. 6, p. 157.

(2) *De invent. l. 1^o. n^o. 59. omnibus in rebus similitudo est satietatis mater.*

A propos de ce que vous venez de condamner dans l'histoire de Louis XIV., dit alors Timagene, pensez-vous qu'il ne soit jamais permis de débiter, dans un récit, par quelques portraits? Il me semble cependant, que Salluste commence son histoire de la guerre de Catilina, par le portrait de ce fameux scélérat, & que ce beau morceau n'ouvre pas mal la scène.

J'en conviens, répondit Euphorbe; mais vous remarquez ici, aussi bien que moi, une grande différence entre les deux ouvrages dont il s'agit. Le portrait que l'Auteur Latin met à la tête du sien, est celui du principal personnage, qui doit figurer dans toute l'action, &, pour ainsi dire, du héros de la pièce. Par-tout il agit; par-tout il se présente. Il n'étoit donc pas à craindre que des objets étrangers fissent oublier dans la suite au lecteur les traits sous lesquels on l'avoit peint. Rien de plus utile, & même de plus nécessaire, avant d'entrer dans le récit d'un complot fameux, que de faire connoître les inclinations & les talens de celui qui en a été l'ame. Mais dans l'Auteur François, lorsque les événemens viennent se ranger à leurs places, je suis obligé de faire un effort de

mémoire , pour me rappeler les caracteres de chaque personnage , qu'il a rassemblés , comme dans une espece de préface , ou de revenir sur mes pas , pour les consulter ; & cette pénible distraction n'est dédommée par aucun agrément. Au reste , c'est la nature de l'ouvrage , & le goût de l'Auteur qui décident de quelle façon il doit débiter dans son récit. Nous en avons des exemples de différente espece. Sans parler de Salluste , César commence sa guerre des Gaules , par la description de ces provinces : Tite-Live entre dans le récit de la guerre des Romains contre Philippe , (1) par le détail des causes qui ont fait naître l'action , & il a été imité en cela , par l'abbé de S. Réal , dans sa conjuration contre Venise. Notre fabuliste pourroit lui seul servir de modèle en ce genre. Souvent il vient tout de suite au fait ; quelquefois , il met en avant une réflexion morale :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Dans un autre endroit , une remarque physique.

Les loups mangent gloutonnement.

(1) Dec. 1 , l. 4.

Enfin il a répandu sur cette partie du récit, une admirable variété. Mais en parlant des digressions, je ne m'aperçois pas que j'en fais une ici moi-même ; & j'allois oublier de rapporter un dernier moyen, fort propre à bannir une trop grande uniformité dans les ouvrages dont nous parlons. Il consiste à ne pas suivre trop servilement l'ordre des temps. Il est bon quelquefois de laisser en arriere certains événemens, pour y revenir dans la suite ; de paroître les avoir oubliés, pour les rappeler au lecteur, dans une circonstance plus avantageuse.

Ces jours derniers, ajouta Timagene, je relisois les révolutions Romaines. Il me semble que l'Auteur a mis en usage l'adresse dont vous venez de parler, particulièrement au commencement de son dixieme Livre (1). Après avoir raconté l'expédition de Marius, contre les Cimbres & les Teutons, & sa conduite dans Rome, depuis cette victoire, il retourne sur ses pas, pour nous apprendre la part qu'avoit eue Sylla à cette guerre fameuse, ses deportemens dans

(1) Rév. Rom. l. 10, p. 22.

le camp de Catulus, & la contestation avec le vainqueur des Cimbres, au sujet des statues d'or de Bocchus. Je m'ap-
çois que cette transposition forme une
agréable diversité, & que ces objets font
un meilleur effet rapprochés de la guer-
re civile, que s'ils étoient à leur place
naturelle; & je conçois par-là, que la
variété peut trouver place même dans
les faits historiques, & qui ne sont point
soumis à la volonté de l'écrivain. Il ne
lui reste plus que de la répandre dans
son stile, & cela n'est pas fort diffi-
cile.

Pas si facile que vous vous l'imagi-
nez peut-être, reprit Euphorbe. C'est
ici qu'on peut appliquer en particulier
la pensée d'Horace; (1) écrivons de ma-
nière que chacun se flatte de nous éga-
ler, & qu'il commence à en désespé-
rer, après des efforts aussi longs qu'inu-
tiles.

Mais, après tout, repartit Timagene,
il me semble que, pour obtenir l'effet

(1)

Ut sibi quivis

*Speret idem; multum sudet frustra que laboret,
Ausus idem.*

Hor. de Art. Poët. v. 241.

que nous desirons , il suffit d'être attentif à ne pas répéter les mêmes pensées, & à mettre en usage différentes expressions , & différens tours de phrases.

Et c'est-là , précisément , répliqua Euphorbe , ce qui demande beaucoup de goût & de délicatesse. Est-il donné à tout le monde de se métamorphoser , pour ainsi dire , comme un Protée , & de prendre , selon les circonstances , la façon de penser , & le langage de toutes les conditions , de tous les âges & de tous les pays ? Voilà cependant ce qu'exige le récit. On ne raconte point un fait historique de la même manière qu'une fable ; le stile de la narration dans la poésie , n'est pas le même , que dans une lettre. Le sujet est-il une fiction ? Il faut que le stile soit proportionné à l'état & aux mœurs des personnages qu'on introduit. Agamemnon doit agir & parler avec hauteur & fierté , comme le souverain de cent Rois ; Achille , en guerrier violent & emporté ; Ulysse , en homme fin & rusé. Le lion ne doit pas penser comme le renard , ni le singe comme l'âne (1). « Ne met-

(1) *Ne quicumque Deus quicumque adhibebitur heros ,*

« tons point , dit Horace , dans la bou-
 « che des Dieux & des héros , le stile
 « de la vile populace ; il s'accorde mal
 « avec l'éclat qui les environne. Mais
 « aussi , dans la crainte de ramper , n'al-
 « lons point nous perdre dans les nues. »
 Chaque âge à ses idées & ses affections
 particulières. On les trouve rassemblées
 dans les beaux portraits que nous a tra-
 cés le même poète que je viens de ci-
 ter (1). S'agit-il de l'histoire ? Il n'est
 pas permis de faire la description d'une
 bataille , de la même façon que le dé-
 tail d'une négociation. Une anecdote
 entre des particuliers , demande plus de
 simplicité que les délibérations d'un
 conseil souverain. De tout cela , je crois
 qu'on peut conclure avec Quintilien ,
 que le récit n'a point de stile qui soit
 à lui , mais qu'il doit les adopter tous.
 Voici comment s'exprime ce savant
 Rhéteur , en parlant de la narration

*Regali conspectus in auro nuper & ostro ,
 Migret in obscuras humili sermone tabernas ;
 Aut , dum vitat humum , nubes & inania captet.*

De Art. Poët. v. 227.

(1) De Art. Poët. v. 156.

SUR LE RÉCIT. 89
oratoire (1). « Le stile grand & ma-
»gnifique n'est pas plus particulier à
»la narration, que le stile pathétique,
»que celui qui nous arrache des lar-
»mes, que celui qui rend odieux nos
»adversaires, que le stile sérieux, le
»stile plaisant, le stile gracieux. Cha-
»cun d'eux mis à sa place, fait un ef-
»fet admirable; mais aucun n'est telle-
»ment affecté à cette partie du discours,
»qu'il soit pour ainsi dire son appanage.»
Ne peut-on pas appliquer cette maxime
à toute espece de narration, aussi-bien
qu'à celle de l'orateur?

Je suis charmé, poursuit Timagene,
que Quintilien admette dans le récit
le stile plaisant. Les bons mots, les
plaisanteries produisent une espece de
variété qui déride le front; & je vous
avoue que j'ai peine à soutenir long-
temps la lecture d'un Auteur, toujours
aussi sérieux qu'un magistrat sur les
fleurs de lys.

Vous voulez qu'on vous égaye, re-

(1) *Non magis proprium est narrationis mag-
nifice dicere, quam miserabiliter, invidiose,
graviter, dulciter, urbane, quæ cum suo quæque
loco sint laudabilia, non sunt huic parti propriè
assignata & velut dedita. Quint. l. 4, c. 2.*

partit Euphorbe ? Il faut vous l'accorder , pourvu que ce soit à propos. Remarquez , s'il vous plaît , ces mots de notre Auteur , *Suo quæque loco*. La plaisanterie contribue à varier le récit ; mais elle a sa place marquée , hors de laquelle elle ne doit point être admise. Elle peut figurer dans une fable , dans une lettre , dans une conversation ; mais elle doit communément être bannie des sujets grands & majestueux , tels que sont l'histoire , la narration oratoire , épique , ou tragique. Si Quintilien permet de l'associer quelquefois à l'éloquence , il faut que la singularité des conjonctures excuse cette liberté. Vous me répondrez , peut-être , que le personnage de Thersites , dans l'Iliade , vaut bien une plaisanterie. Je vous avoue , que quand ce portrait ridicule seroit retranché , je crois que ce beau poëme n'y perdrait rien. Peut-être est-ce un ombre qu'Homere a voulu jeter sur son tableau , pour en faire mieux sortir les parties saillantes ; mais cette ombre est un peu chargée. Virgile , qui fait son profit de tout ce qu'il y a de beau dans ce prince des poëtes , n'a pas jugé à propos de s'approprier cet épisode ; & Virgile avoit du goût.

Pour le coup, interrompit Timagene, je crois vous trouver en défaut. Virgile ne plaïsante-t-il pas dans l'aventure de Gyas, qui jette son pilote dans la mer, dans celle des Troyens, qui mangent leurs tables? L'abbé de Vertot, votre ami, ne se permet-il pas des bons mots dans ses révolutions Romaines? Témoin, celui que Sertorius dit à l'occasion de Métellus, qui l'avoit empêché de défaire les troupes de Pompée, près de Suocrône (1): *Que si cette vieille n'eût retiré ce jeune enfant de ses mains, il alloit le renvoyer à Rome à ses parens, après l'avoir corrigé comme il le méritoit.* Enfin l'Orateur Romain lui-même, a cru pouvoir les allier avec la plus sublime éloquence. Tout le monde fait que, profitant de la consonnance du nom de Verrès avec le mot latin, *Verrere*, qui signifie balayer, il nomme cet honnête préteur, le balai de la Sicile.

Permettez-moi, reprit Euphorbe, de répondre par ordre à vos difficultés, & vous conviendrez, peut-être, que je n'ai pas tout-à-fait tort. En vous accordant que les deux endroits de l'Æ-

(1) Révol Rom. l. 11.

néide, dont il est question, sont des plaisanteries, observez, s'il vous plaît, ou le poète les a placées. La première, est dans un spectacle, qui forme une espèce de scène comique & amusante; l'autre, dans un repas: encore se trouve-t-elle dans la bouche d'un enfant, à qui son âge peut permettre des réflexions pareilles. Ce n'est point ici un conseil de cent Rois, qui délibèrent sur les objets les plus importants. Ainsi, la poésie épique peut se relâcher de sa sévérité ordinaire, dans certaines circonstances fort rares, qui naissent du sujet; & cette exception sert à confirmer la règle, en la faisant mieux remarquer. L'histoire interdit les bons mots, mais seulement à l'écrivain qui la compose, sans lui défendre de rapporter ceux des différens acteurs qu'il fait paroître successivement. Souvent ils sont fort utiles pour dévoiler le caractère de ceux qui agissent. Celui que vous venez de rapporter, est de ce genre. Nous voyons dans ce peu de mots, ce qu'un capitaine consommé, tel que Sertorius, pensoit alors du jeune Pompée. Pour Cicéron, je vous l'abandonne sur cet article. Il aimoit à plaisanter, & n'y réussissoit pas toujours également bien. Il a employé très-ra-

rement les jeux de mots dans les harangues ; mais il y en a encore trop. En général , le sérieux ne s'impatise point avec les pensées puériles , les jeux de mots , les bouffonneries. Peut-on pardonner à un Auteur de dire , (1) que *Descartes, qui exclut le vuide de la nature , en met quelquefois dans ses écrits ? Que , pour peu qu'on soit délicat , on n'aime point à voir les passions en déshabillé ? Que la république de S. Marin , semble garder l'in-cognito ; mais que les plus petites boîtes renferment souvent les meilleurs onguents ? N'est-ce pas là prêter à la raison le persiflage d'Arlequin ?*

Je vois bien , répliqua Timagene , que vous me forcerez toujours d'être de votre avis ; mais je me console , puisque vous laissez encore quelque place à la plaisanterie , dans les sujets les plus graves : & je crois , comme vous , qu'il faut user rarement de cette permission. C'est un assaisonnement ; il déplaît , s'il est répandu avec trop de profusion.

Ne vous est-il point arrivé , dit alors Euphorbe , de lire l'*Ænéide* travestie ?

Sans doute , répondit Timagene ; & ce poëme m'a beaucoup amusé dans ma jeunesse.

(1) Voyage de la raison , 1771.

Eh bien , continua Euphorbe , dites-moi franchement , combien vous en pouviez lire à chaque fois.

J'avois bien de la peine à fournir deux cent vers , repartit Timagene ; encore les derniers m'ennuyoient-ils à périr.

Vous éprouviez , ajouta Euphorbe , l'effet infailible de toute plaisanterie continuelle , sur-tout quand elle devient bouffonne & triviale. Les Auteurs burlesques prétendent s'excuser , en se donnant pour les imitateurs des anciens , tels que Plaute & Aristophane ; mais ils ne leur ressembtent qu'en ce qu'ils ont de défectueux , au jugement des gens de bon goût ; pareils à cet empereur Romain , qui ne copioit dans Alexandre le grand , que la mauvaise habitude de porter la tête de côté. Revenons donc : la variété seule a le droit de plaire. Elle doit regner par-tout dans les faits , dans les pensées , & dans l'expression ; & cette dernière n'est pas moins nécessaire , ni moins difficile , peut-être , que celle dont nous venons de parler. Le lecteur ne s'apperçoit pas combien il en a coûté à l'écrivain , pour lui présenter cent fois le même objet , sous des livrées différentes : mais ce travail

n'en est pas moins réel ; & il n'y a que dans les procès-verbaux , où il soit permis de répéter sans cesse le même terme , accompagné de l'épithète *susdit*.

Il est vrai , reprit Timagene : j'ai souvent éprouvé la difficulté dont vous parlez. Si je veux écrire une lettre , le même mot vient toujours se présenter sous ma plume ; & si je n'y fais une sérieuse attention , je suis surpris de voir , en relisant , que je me suis répété plusieurs fois. Je me rappelle à cette occasion , qu'un homme de beaucoup de goût me fit remarquer autrefois dans une fable de Phèdre , cette variété d'expressions , qui ne m'avoit jamais frappé jusqu'alors. C'est dans la fable des grenouilles , qui demandent un Roi. Le poëte se sert d'abord du mot ordinaire , *ranæ* ; bientôt après , il désigne , ces animaux , sous l'expression de *pavidum genus* ; & plus bas , il les appelle , *turba petulans*.

Permettez - moi , dit Euphorbe , de vous faire ici une demande. Puisque ces deux façons de parler , *pavidum genus* , & *turba petulans* , signifient également les Grenouilles , pourroit on les substituer l'une à l'autre , & les employer indifféremment & sans choix dans les

deux endroits de la fable que vous citez ?

Non assurément, répondit Timagene. Ce seroit choquer le bon sens, que d'appeller troupe insolente, les grenouilles effrayées par la chute d'un soliveau : & il ne seroit pas moins ridicule de leur donner le titre de nation timide & peureuse, dans le moment où elles ont l'audace de sauter sur l'épaule de leur nouveau Roi. Je comprends par-là ce que vous voulez dire : que ces différentes dénominations doivent se rapporter aux temps, aux lieux, au sujet & à l'action dont on parle, & qu'on ne doit pas s'en servir au hasard. Il ne seroit pas plus raisonnable d'appeller Mahomet, un *Apôtre armé*, dans le temps où il se déroba aux poursuites du magistrat de la Mèque, que de le traiter de *Prophète fugitif*, lorsqu'il emporta cette même ville l'épée à la main.

Il ne suffiroit pas que les termes fussent différens, ajouta Euphorbe, si le tour de la phrase étoit le même. J'ai toujours admiré avec quelle fécondité inépuisable, Virgile nous peint les replis de ces affreux serpens qui déchirerent Laocoon & ses enfans.

D'abord

D'abord, il exprime ainsi leur arrivée; *immensis orbibus angues incumbunt pelago* (1). Bien-tôt après, il ajoute, *pars cætera sinuat immensa volumine terga* (2). Plus bas, il présente encore le même objet, en ces termes, *corporum serpentis amplexus uterque, implicat* (3). Lorsqu'il s'agit du pere, ce sont encore de nouveaux tours, pour la même idée. Ici, *spiris ligant ingentibus* (4). Là, *manibus tendit divellere nodos* (5). Il faut assurément bien posséder sa langue, pour suffire à une abondance pareille, & dans cette conformité d'idées n'admettre aucun mot qui soit répété deux fois, à l'exception d'une seule épithète.

Je ne crois pas, repliqua Timagene,

(1) Ils chargent les flots de leurs immenses contours.

(2) L'extrémité de leur corps se recourbe en tortueux replis.

(3) L'un & l'autre monstre saisit & enveloppe ses malheureux enfans.

(4) Leur énormes corps, forment des chaînes redoublées qui le serrent.

(5) Il fait effort pour se dégager de ces horribles nœuds.

qu'il y ait plus de variété dans ce morceau de Virgile, que dans celui d'un poëte de nos jours, que vous me permettez de vous rappeler ici. Le sujet est badin, & je pense que c'est un nouveau mérite pour l'Auteur, qui s'est trouvé obligé de relever la bassesse de sa matiere, par l'élégance de la diction. C'est du Lutrín vivant, que je veux vous parler. Il s'agit de décrire l'invention de dame Barbe, qui s'avise d'employer les feuillets de l'antiphonier, pour réparer le haut de chausses d'un enfant de chœur. Cet objet trivial revient sans cesse, & toujours le poëte le dépeint avec des graces nouvelles. Il entre ainsi en matiere.

« L'enfant de chœur Lucas

» Avoit usé l'étui des pays-bas. »

Il falloit y remédier, & l'enfant trop pauvre, n'avoit pas les moyens nécessaires pour cela. Dame Barbe devient sa ressource.

« Enfin, pourtant, l'habile gouvernante

» Sçut lui forger une armure décente. »

Elle détache quelques pages d'un vieux antiphonier,

« Et les coud proprement ,
 » Pour relier un volume vivant. »

Ces feuillets renfermoient l'office du Patron. Le jour de la fête , le chanteur , après avoir inutilement cherché dans le livre , apperçoit par hasard l'enfant de chœur ,

« Qui de grimauds renforçant une troupe ,
 » Sans le sçavoir , portoit l'office en croupe.

Voilà de suite quatre façons de parler différentes , aussi élégantes que nobles , pour exprimer un même objet , qui ne l'est assurément pas par lui-même. Elles ont encore l'avantage d'être placées , chacune dans l'endroit qui lui convient. Je crois que Virgile lui-même accorderoit son suffrage à cette riante fécondité ?

Quel homme de lettres , repartit Euphorbe , ne goûte pas dans l'Auteur que vous citez , cette facilité de stile , ce beau négligé , & cette aimable paresse qui semblent caractériser ses poésies ? Mais sur-tout la variété & l'abondance des expressions y sont admirables ; il sçait déguiser si parfaitement son travail , qu'on seroit tenté de lui appliquer,

ce qu'Ovide dit de lui-même, & *quidquid tentabam dicere, versus erat*. Je n'ouvrais la bouche, que pour parler en vers.

Par ce déguisement, reprit Timagene, ne court-on pas risque de faire des ingrats? La plupart des lecteurs s'imaginent que rien n'est plus aisé que d'écrire ainsi, & n'en sçavent aucun gré à l'Auteur. Il me semble qu'il vaudroit mieux imiter ces anciens écrivains du temps de François I, ou de Henri II, qui chargeoient leurs ouvrages de citations Latines & Grecques. Cela avoit un air sçavant, & annonçoit beaucoup d'étude & de lecture.

Cette méthode pouvoit être bonne, interrompit Euphorbe, dans des siècles où l'on lisoit & où l'on étudioit. Nous en sommes dispensés aujourd'hui. Nous avons des dictionnaires & des abrégés: cela nous suffit. Je ne prétends pas justifier le mauvais goût de ces temps reculés. On citoit trop & trop souvent; le prédicateur dans la Chaire, s'appuyoit sur Aristote & Sénèque; l'avocat au Barreau, alléguoit S. Chrysostôme & S. Thomas. Mais ne donnons-nous pas dans l'excès contraire? & ne renonçons-nous pas à être sçavans, dans la crainte

de le paroître ? Notre siècle est éclairé, & se flatte beaucoup de l'être : s'il se trouvoit aujourd'hui un nouvel Amiot, qui s'avisât de présenter à quelque grand seigneur, une épigramme Grecque, croyez-vous qu'il eût une réponse différente, de celle que Henri II fit au premier ; *c'est du Grec : à d'autres ?* Quoiqu'il en soit, si nous voulons plaire dans le récit, évitons toutes les citations qui ne sont pas indispensables, ou d'une utilité évidente.

Vous mettez, sans doute, dans ce dernier genre, repliqua Timagene, celles qui se rencontrent dans nos meilleurs historiens, lorsqu'ils rapportent les faits dans les mêmes termes, & dans le vieux langage où ils ont été écrits par les Auteurs qu'ils consultent, tels que Joinville, Philippes de Comines & autres. Il y en a quelques-unes de cette espece dans le président Hénault, quoiqu'il n'écrive qu'un abrégé.

De ces citations, répondit Euphorbe, si elles sont distribuées avec prudence, on retire un double avantage. Elles servent de preuve à ce que l'on avance, en montrant les sources où l'on a puisé ; & elles répandent dans le récit une variété qui plaît, en nous remettant sous

les ieux les expressions simples, naïves & énergiques de nos ancêtres. Mais il me semble qu'elles doivent toujours renfermer quelque chose de frappant, soit pour l'expression, soit pour la pensée, qui puisse excuser la liberté qu'on prend de changer, pour ainsi dire, de langage. Telle est celle par où débute la Fontaine, dans la fable du rat & de la grenouille.

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui

Qui souvent s'engeigne soi même.

J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui,

Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.

Telles sont les paroles que Comines met dans la bouche de Louis XI, pour excuser sa familiarité, & que rapporte le président Hénault : *Lorsque orgueil chemine devant, honte & dommage suivent de bien près.* Dans le fabuliste, la force d'une expression surannée, & dans l'historien, la richesse de la pensée, présentée sous un air simple & naïf, surprennent agréablement le lecteur.

Il faut convenir, ajouta Timagene, que dans les ouvrages d'esprit, comme

dans toutes les autres productions de l'art, la variété contribue beaucoup à prévenir le dégoût & l'ennui. Mais je trouve cependant, que par elle-même, elle n'a pas un certain je ne sçais quoi qui nous attache. Ce parterre émaillé de mille fleurs différentes, charme les yeux : pourroit-on les tenir fixés un quart-d'heure seulement sur cet objet, tout agréable qu'il est ? Il en est de même, selon moi, de ces livres intitulés : *Pensées Diverses, Recueils de Pièces Fugitives*. Il y règne une prodigieuse diversité : cependant, on en abandonne la lecture, avec autant de facilité qu'on l'avoit commencée. Je crois en appercevoir la cause dans le défaut d'intérêt. Ces sortes d'ouvrages parlent toujours à l'esprit & jamais au cœur. C'est un bouquet qui flatte un moment l'odorat, & qui se fane aussi-tôt. Tout ce qui nous intéresse, au contraire, a des graces constantes, & qui ne fatiguent jamais. Je vous avoue mon foible ; c'est l'intérêt qui me plaît dans un ouvrage. C'est un charme divin, un art magique, qui s'empare de notre ame, & la conduit à son gré. Plus puissant que la baguette des Fées, tantôt il arrache des larmes, tantôt il répand dans les cœurs

la joie , la tristesse , ou l'horreur. Envain prétendrait-on lui résister : plus on fait d'efforts pour combattre , plus on est assuré d'être vaincu.

C'est cela précisément , interrompit Euphorbe , qui rend les spectacles dangereux , sur-tout à la jeunesse. Un poëme dramatique , sans intérêt , est une espèce d'automate : on n'en soutient pas même la lecture. Ce sont donc ceux qui intéressent le plus , qu'on recherche avec le plus d'empressement. Jugez maintenant quel effet ces représentations doivent faire sur un cœur jeune encore & qui n'est point en garde. Que l'illusion théâtrale ne produise point le plaisir que nous y éprouvons , comme le prétend M. l'abbé Dubos , & qu'il ne soit dû qu'à l'émotion qu'excite en nous l'imitation d'un objet intéressant , c'est une question qu'il est inutile d'examiner ici. Ce qu'il y a d'incontestable , c'est que pour nous attacher , il faut mettre en jeu des passions , qui tout artificielles qu'on les suppose , ressemblent si bien aux véritables , qu'on peut s'y tromper. L'intérêt seul peut faire jouer ces ressorts , & s'il ne s'attachoit qu'à réveiller des passions légitimes , telles que l'horreur pour le vice & la compassion pour les

innocens malheureux, son utilité égaleroit ses charmes. Au reste, pour nous former une idée juste de ce qu'on appelle intérêt, on peut dire, je crois, que c'est un penchant secret du cœur, qui nous rend sensibles aux événemens heureux ou malheureux que nous entendons raconter, ou dont nous sommes les témoins.

Je vous passe aisément la définition, repartit Timagene, pourvu que nous examinions comment on le fait naître.

Tout l'artifice, reprit Euphorbe, consiste à faire agir le sentiment. La variété dont nous nous entretenons tout-à-l'heure, fait les délices de l'esprit; & le sentiment est l'ame de l'intérêt, qui l'augmente à son tour & le fortifie. L'imagination est une faculté vive & impétueuse; bien-tôt elle cesse de s'occuper de ce qui lui plaisoit le plus; son feu demande sans cesse un nouvel aliment. Le sentiment est constant & durable; & plus l'émotion qu'il éprouve est forte & bien ménagée, plus il se fixe à l'objet qui en est la cause. On lit avec plaisir, pendant un quart-d'heure, un ode pleine de chaleur, & bien versifiée; mais tout un peuple, pendant plus de deux heures, demeure

attentif à la représentation d'Athalie ; il y verse des larmes ; il en sort à regret. L'un & l'autre de ces ouvrages attache par l'attrait du plaisir ; mais le premier n'a que des charmes , & le second met en mouvement les passions ; & par-là même , il intéresse. Car tout ce qui produit en nous une vive émotion , a le droit de nous attacher.

Sur ce principe , ajouta Timagene , je ne vois rien de si contraire à l'intérêt , que cette affectation d'esprit trop familière à beaucoup d'écrivains. L'éclat des pensées , la richesse du stile , l'harmonie même & la cadence des phrases occupent l'esprit presque tout entier , & nuisent à l'impression qu'auroit fait l'objet lui-même , sans tout cet appareil étranger. Vous vous rappelez , peut-être , l'éloge funèbre du cardinal de Fleury qui fut fait , il y a quelques années , dans la capitale de ce Royaume. Tout y étoit au profit de l'orateur , & rien , ou presque rien , pour le ministre. Les portraits , les pensées ingénieuses , les descriptions brillantes , les antithèses recherchées y étoient prodiguées. Après la lecture de cet ouvrage , on s'écrioit , quel stile ! quelle abondance ! que d'esprit ! Mais presque personne ne

songeoit à dire, quelle perte a fait la France ! Le sentiment, sans doute, étoit étouffé sous les ornemens de l'éloquence. Cherchons donc, s'il vous plaît, quels sont les moyens les plus propres pour exciter cette douce émotion du sentiment, dont les chaînes, pour être de roses, n'en sont pas moins invincibles.

On peut bien dire ici, avec l'abbé du Bos, repartit Euphorbe, que le goût décide mieux du mérite d'un ouvrage, que les raisonnemens les plus exacts. La règle la plus sûre pour sçavoir si l'on a réussi, est d'examiner si le récit nous affecte nous-mêmes, & fait impression sur les autres. Essayons néanmoins d'analyser, le moins mal qu'il sera possible, ces affections de notre ame, qui produisent l'intérêt. Le ressort le plus puissant & le plus général de nos actions est cet amour de nous-mêmes qui veille à notre conservation particulière & à notre bien être. Nous démêlons encore dans notre cœur une inclination secrète qui nous attache à nos semblables, & qui fait le lien de la société. L'assassin, qui dans les détours d'une forêt poignarde le voyageur pour lui ravir son argent, en travaillant à son propre bien, est obligé de vain-

cre la répugnance naturelle qu'il éprouve pour ce crime affreux. De ces divers sentimens , naît dans tous les hommes un double intérêt. L'un est général : nous le connoissons sous le nom d'humanité : il nous rapproche de tous les êtres raisonnables , & nous rend citoyens de l'univers. Le Huron le plus farouche , à la vue d'un étranger qu'on égorge , devient sensible , & se porte machinalement à le secourir. L'autre est particulier , & varie selon nos passions , nos caractères , nos habitudes & les différentes situations où nous nous trouvons. Parmi tous les hommes , il nous donne plus d'inclination pour ceux d'un certain état , d'un certain pays , d'une certaine ville , d'une certaine condition : il nous affectionne à nos parens , à nos amis , à notre argent même , à nos possessions & à tout ce qui peut avoir rapport à ces objets.

Que de gens , interrompit Timagene , que l'intérêt particulier rend les fléaux de l'univers , dont ils devroient être les citoyens !

C'est l'abus de l'amour-propre ; j'en conviens , continua Euphorbe : mais c'est dans cet abus même que l'Auteur d'un récit peut trouver de quoi rendre intéressant son ouvrage.

Fort bien, reprit Timagene, je vous entends : nous mettrons sous les yeux du lecteur, un héros qui périt de douleur de voir l'objet de sa passion engager sa foi à un autre, & nous nous efforcerons de le rendre sensible à ce malheureux sort : nous l'intéresserons pour un scélérat adroit, qui vient à bout, à force d'artifices, de détrôner son Souverain, & de se faire un grand nom : nous obtiendrons son estime, pour un jeune libertin qui emploie son esprit & son habileté à tromper un pere crédule, afin de satisfaire une passion aveugle, & qui se trouve enfin réduit à la plus honteuse misère. Je suis votre serviteur. J'aimerois mieux ne lire jamais, que de m'intéresser pour de pareils évènements.

Vous me faites injure, repartit Euphorbe, si vous croyez que ce soit là ma façon de penser. Quand je dis qu'un Auteur doit profiter des scènes que donnent les passions & les vices des hommes, afin de rendre son ouvrage intéressant, j'entends bien que cet intérêt sera tout en faveur de la vertu. Si la fidélité de l'histoire l'oblige à rendre justice aux talens & à l'habileté d'un scélérat, l'adresse du récit doit inspirer

de l'horreur pour l'abus qu'il en fait ; & je condamne avec vous ces écrivains malheureux qui font goûter à leurs lecteurs le poison le plus funeste , en les prenant par leur foible ; je veux dire en flattant leurs penchans déréglés. Mais avec cela , il n'en est pas moins vrai que l'écrivain le plus jaloux d'être utile , trouve dans ces désordres même une source inépuisable d'intérêt. S'intéresse-t-on autant pour la vertu , lorsqu'elle est libre & sans obstacle , que quand elle gémit sous les coups du crime heureux & puissant ? Pour être utile aux hommes , il faut leur plaire ; & pour leur plaire , il faut les intéresser.

Pourvu qu'on s'y prenne de cette manière , repliqua Timagene , je suis d'accord avec vous. Ainsi , en mettant à part tout ce qui peut flatter la malignité où les affections déréglées du cœur humain , je crois que dans le genre d'écrire dont nous parlons , pour s'assurer du succès , il faut préférer l'intérêt particulier au général. Ce qui nous touche personnellement a sur notre ame un tout autre empire , que ce qui nous est commun avec le reste des hommes. Cet empire est si puissant , qu'il nous fait trouver du plaisir dans le spectacle des

dangers les plus affreux , où les autres
sont exposés , par l'assurance où nous
sommes d'en être nous-mêmes exempts.
Vous connoissez ces vers fameux d'un
Poëte Latin. (1)

*Suave mari magno , turbantibus æquora ventis ,
E terrâ alterius magnum spectare laborem.*

« C'est un objet charmant , pour un
» homme placé sur le rivage , d'apper-
» cevoir un vaisseau battu de la tem-
» pête , & d'être témoin du péril & du
» désespoir de tout l'équipage. »

Tout le monde n'est pas du même
avis que Lucrece , interrompit Euphorbe.
Le poëte rejette ce sentiment sur la
malignité du cœur humain , jointe à la
persuasion où l'on est que le péril ne
nous regarde point ; mais d'autres l'at-
tribuent à l'émotion vive & animée
qu'excite en nous la vue d'un objet aussi
pittoresque , qui s'empare de toutes les
facultés de notre ame , & les tient en
suspens. Je me rangerois volontiers du
côté de ceux-ci : car enfin , personne
ne s'avise de réfléchir dans cette circon-
stance , s'il est à couvert des maux aux-

(1) Lucr. de Nat. Rer. Lib. 2^o.

quels les autres sont en proie. On y pense même si peu, que quand un intérêt vif & particulier vient alors se joindre à ce trouble, où l'on trouve des charmes, on ne balance pas à s'exposer soi-même aveuglément à la mort la plus certaine. Une épouse, un pere, se précipiteront au milieu des eaux ou des flammes, pour en arracher un époux ou un fils, & ne s'appercevront pas qu'ils vont périr eux-mêmes, sans pouvoir secourir ceux dont le danger les effraye.

Tout cela est fort bon, reprit Timagene : mais pouvez-vous en dire autant de ce plaisir barbare que goûtoient les Romains, en voyant des Gladiateurs s'égorger sous leurs yeux, & l'arène baignée de leur sang ?

Sans doute, continua Euphorbe. Un Romain, dès l'âge le plus tendre, accoutumoit sa vue à ces spectacles sanglans ; dans des combats presque continuels il fortifioit cette habitude, & la peinture où la simple description de ces jeux cruels, qui suffiroit pour vous émouvoir avec plaisir, n'auroit effleuré que la superficie de son ame, & l'auroit trouvé insensible. Ne commençons-nous pas nous-mêmes à nous apprivoiser avec ces

objets ? Nos tragiques du siècle dernier avoient grand soin de ne point mettre sous les yeux du spectateur, des héros expirans. Nous devenons plus intrépides aujourd'hui ; nous imitons nos voisins, & nous voulons voir par nous-mêmes l'effet du poison & du fer. Le grand art, pour rendre un récit intéressant, est donc d'examiner avec soin, quelle impression feroit l'objet lui-même sur ceux qui doivent en lire ou en entendre le détail : ce qu'on ne peut découvrir qu'en étudiant leur caractère, leurs usages & leurs mœurs. Les Grecs, plus délicats & plus sensibles que les Romains, & moins faits aux horreurs du carnage, ne se prêtèrent que fort tard aux divertissemens de l'arène. En adoptant les usages de leurs vainqueurs, ils en prirent la férocité. Ainsi, ce qui amusera tout un peuple, en révolteroit un autre. C'est à quoi le narrateur doit faire une sérieuse attention, en observant d'ailleurs, que la représentation d'un objet a bien moins de force pour émouvoir l'esprit & le cœur, que n'auroit la présence de l'objet lui-même. Nous entendons avec un sentiment de compassion, mêlé de plaisir, la description de la mort de Mithridate ou de Pompée ; si nous eus-

sions été dans le sénat aux Ides de Mars ; le corps de César percé de vingt-deux coups de poignard , & couvert de sang , nous eût causé de l'horreur. En un mot , c'est le mouvement que l'on donne à nos passions qui nous captive & nous intéresse , pourvu que cette agitation ne soit pas assez violente pour devenir désagréable. L'action du feu est douce & gracieuse à une certaine distance ; si l'on s'en approche de trop près , elle divise , elle déchire & produit la plus vive douleur.

De tout ce que vous venez de dire , poursuivit Timagene , il est aisé de conclure qu'il y a certaines personnes plus difficiles à ébranler que d'autres ; ce qui me persuade encore davantage , qu'il faut préférer l'intérêt particulier au général. Le Tartare le plus sauvage , s'il a des enfans , ne pourra refuser des larmes au sort de Brutus , forcé d'immoler ses deux fils à la liberté publique. Les Romains , tout insensibles qu'ils étoient aux spectacles les plus barbares , ne voyoient qu'avec la plus vive émotion , un de leurs citoyens traîné dans les prisons pour dettes , parce que cet objet les intéressoit tous en particulier.

Il est incontestable , reprit Euphorbe ,

que ce qui nous touche personnellement, agit avec bien plus de force que tout ce qui n'a que des rapports généraux & communs avec nous. Mais reconnoissez aussi que dans cette circonstance, on perd, pour ainsi parler, en largeur, ce que l'on gagne en profondeur. On fait une impression plus forte & plus durable : mais il y a moins de personnes qui en éprouvent les effets. La mort d'un Visir étranglé à la Porte, met en mouvement ses parens, ses amis, peut-être une bonne partie de Constantinople ; au-delà, elle sert seulement d'entretien aux nouvellistes.

Eh bien, repliqua Timagene, pour terminer le différend, unissons l'un & l'autre intérêt, autant qu'il nous sera possible. Sans doute, alors vous serez content. Il est peu de poëtes, selon moi, qui les ait mieux rapprochés tous les deux, que Virgile dans son *Ænéide*. Un héros de la plus illustre naissance, vertueux, aussi intrépide qu'il est humain & généreux, capable d'une faiblesse, mais incapable d'un crime, éprouve tous les malheurs & tous les revers qui semblent devoir être réservés aux scélérats. Il en triomphe enfin par sa constance, & fonde un grand empire. Il

n'est point d'homme , quand on le supposeroit né dans l'épais climat de la Bœotie , qui ne prenne part aux dangers que court le fils d'Anchise , soit dans ses longs voyages , soit dans les guerres qu'il est obligé de soutenir en Italie. Mais pour les Romains , l'intérêt étoit encore bien plus vif. Dans *Ænée* , Auguste retrouvoit l'auteur de sa race , son propre caractère , & jusqu'à ses défauts. Le peuple de Rome voyoit avec plaisir dans l'aventure de Didon la naissance de Carthage , cette fiere rivale qu'il avoit vaincue , & la source de ses démêlés avec elle. Quel objet plus flatteur pour les Patriciens & les grands , que d'appercevoir leurs noms & leurs familles annoncés si long-temps auparavant , tantôt par les oracles , tantôt dans les champs Elisées , tantôt sur le bouclier d'*Ænée* , & le ciel tout entier , occupé de leur grandeur ? Par-tout , l'empire du monde , promis par les destins à la ville que devoit bâtir le prince Troyen , appuyoit merveilleusement l'opinion favorite de ces Républicains. Assurément , Madame Dacier avoueroit ici elle-même , que le chantre de Mantoue l'emporte sur son modèle.

Je suis fort de votre avis , poursuivit

Euphorbe ; ces deux attrait réunis agissent puissamment sur l'ame , & d'ailleurs , nous assurent les suffrages de tous les lecteurs tels qu'ils puissent être. (1)
 « Rien n'est plus propre , dit Cicéron ,
 » à faire sur un lecteur une impression
 » agréable , que la variété des évènements & les vicissitudes de la fortune.
 » A-t-on été malheureux ? Le souvenir
 » de ces maux dont on est délivré , a des
 » charmes. Ceux mêmes qui n'ont jamais éprouvé de revers , lorsqu'ils
 » sont les tranquilles témoins des mal-

(1) *Nihil est aptius ad delectationem lectoris, quam temporum varietates, fortunæque vicissitudines. . . . Habet enim præteriti doloris securæ recordatio delectationem. Cæteris verò nulla perfundis propriâ molestiâ, casus alienos sine ullo dolore intuentibus etiam ipsa misericordia est jucunda. Quem enim nostrum ille moriens apud Mantineam Epaminondas non cum quadam miseratione delectat : qui tum denique sibi avelli jubet spiculum, postea quam ei percontanti dictum est, clypeum esse salvum ; ut etiam in vulneris dolore æquo animo cum laude moreretur. . . . Viri sæpè excellentis ancipites varique casus habent admirationem, expectationem, lætitiâ, molestiam, spem, timorem. Si verò exitu notabili concluduntur, expletur animus jucundissimæ lectionis voluptate. Cic. ep. l. 5. ep. ad Luceium.*

» heurs d'autrui, trouvent du plaisir dans
» la compassion que ces infortunes font
» naître. Qui de nous, n'éprouve pas
» ce sentiment tout-à-la-fois triste &
» gracieux, en voyant Epaminondas
» blessé à mort, à la journée de Man-
» tinée, ne permettre qu'on arrachât le
» fer de sa blessure, qu'après avoir ap-
» pris que son bouclier étoit retrouvé,
» & avec cette tranquillité au milieu
» des plus vives douleurs, mourir sans
» peine en emportant toute sa gloire
» dans le tombeau? Les hasards, ajou-
» te-t-il, que court un homme d'un
» mérite distingué, enfantent la sur-
» prise, la curiosité, la joie, l'in-
» quiétude, l'espérance, la crainte: &
» si la catastrophe a quelque chose de
» frappant, l'esprit goûte alors un plai-
» sir parfait dans la lecture de ces
» événemens. » L'Orateur Romain,
comme vous voyez, s'accorde avec vous,
& renferme sous un seul coup-d'œil,
ce double intérêt dont nous parlons: il
veut que notre récit affecte non-seule-
ment ceux qui se sont trouvés dans des
circonstances à-peu-près semblables à
celles que nous décrivons, mais qu'il
puisse faire impression sur les cœurs les
plus indifférens.

Je vois parfaitement, reprit Timagene, ce qu'il exige de nous. Mais quel moyen, s'il vous plaît, d'agir également sur tant de caractères différens dans les différens hommes, & même dans les différens peuples. L'Espagnol est fier jusque dans la misère; il demande l'aumône, du ton dont il exigeroit une dette. L'Anglois est profond, froid & réservé jusque dans ses plaisirs; il rit sérieusement. Le François est délicat & léger, même dans la sensibilité: pour peu qu'on ne s'y prenne pas bien, en voulant lui arracher des larmes, on le porte à rire, où l'on excite ses dégoûts.

Je l'avoue, répondit Euphorbe, il n'est pas aisé d'intéresser tout le monde. Cependant, pour y réussir, autant qu'il est possible, je voudrois, dans les ouvrages de pure fiction, imaginer des événemens analogues, d'abord aux sentimens que la nature a gravés dans le cœur de tous les hommes, & d'ailleurs capables de faire une impression plus particulière encore, sur telle ou telle société pour laquelle je me proposerois d'écrire. Dans les récits où l'exactitude de la vérité ne laisseroit plus de liberté à mon choix, je rapprocherois certai-

nes circonstances frappantes ; j'entrerois dans certains détails intéressans ; je m'entendrois plus volontiers sur certains faits de l'espece de ceux dont vous venez de parler. Ces faits sont ceux qui ont plus de rapport , non seulement avec les idées de tout ce qui pense , mais qui sont plus conformes aux goûts , à la situation , aux usages d'un grand peuple , & propres à les affecter par les conséquences qu'ils peuvent avoir pour lui. La vie des hommes en présente toujours un grand nombre de ce genre. C'est à l'habileté de l'écrivain d'en faire son profit.

Voilà précisément , interrompit Timagene , ce que j'admirois , il n'y a qu'un moment , dans Virgile. J'avois douté long-temps s'il convenoit à un Auteur , sur-tout dans la carrière sérieuse de l'histoire , d'étudier les goûts de ses lecteurs ; mais je vois maintenant que , sans blesser la vérité , on peut flatter certains préjugés légitimes , ou innocens , pour rendre la vertu plus aimable , & peindre le vice sous les couleurs odieuses qu'il mérite. Les Insulaires , nos voisins & nos rivaux , sont jaloux de la liberté plus qu'aucun autre peuple. C'est peut-être un fantôme ; mais enfin , ils en sont épris. Seroit-il défendu de chercher

cher à leur plaisir, en peignant avec plus de force les hauts faits de ceux qui ont combattu pour elle ? Ne peut-on pas même les faire convenir adroitement des malheureux effets que produit cet enthousiasme, lorsqu'il est aveugle, & qu'il n'a plus de règle ? Nous naissons avec l'amour pour nos Souverains : ne doit-on pas savoir gré à un Auteur, qui s'attache à rapprocher sous les yeux des François, ces prodiges de dévouement dont leur histoire fait mention ? L'héroïsme des anciens habitans de Calais a produit sur la scène un espece d'enchantement ; il a rendu des milliers de spectateurs émules de leur gloire, & leur a fait sentir qu'ils étoient disposés à agir comme eux, si leur fidélité étoit mise à la même épreuve. Passer légèrement sur des détails de cette espece, ce seroit dérober au lecteur la partie la plus agréable & la plus utile de l'histoire. Ce fut-là, je n'en doute pas, l'espece de magie qu'employa Tyrtée, pour ramener au combat les Spartiates découragés, & leur faire effacer, par une victoire éclatante, leurs premières défaites. En effet on se passionne alors, on prend parti dans des objets dont on est séparé par les temps & par

lieux, & l'on conçoit une vive impatience d'apprendre le succès d'un événement qu'on regarde comme sa propre affaire.

Cette impatience dont vous parlez, reprit Euphorbe, & qui naît de l'intérêt, peut quelquefois tenir sa place, & le suppléer. Elle a même souvent une origine différente de la sienne : elle est produite par la curiosité naturelle à l'homme. Si l'écrivain sçait bien ménager cette passion, elle attache ; elle produit presque tous les effets que vous venez de détailler avec complaisance ; on la prendroit pour l'intérêt lui-même.

C'est, sans doute, pour exciter cette curiosité, poursuit Timagene, que la plupart des Auteurs font des préfaces, des prologues, des avant-propos ; & qu'ils annoncent leur sujet le plus magnifiquement qu'il est possible ; tel que cet écrivain du dernier siècle, qui débute dans une histoire Romaine à-peu-près par cette phrase : Je vais suivre dans son vol cet aigle rapide, qui couvrit l'univers entier de ses aîles. Un mauvais plaisant auroit pu dire, qu'il faisoit bon alors : qu'on avoit rien à craindre de la pluie, ni du soleil.

Vous avez raison de dire un mauvais plaisant, repliqua Euphorbe ; car la plaisanterie ne seroit pas des meilleures.

Au reste, la pensée gigantesque de l'Auteur mérite bien une raillerie. Il est bon, sans doute, d'exposer le sujet qu'on traite: mais, selon le précepte d'Horace, (1) il faut le faire avec modestie. C'est se ruiner d'avance, que de prendre de trop grands engagements. Le lecteur se met en garde contre ces magnifiques promesses; ils deviennent plus difficile, ou peut-être il conçoit une si haute idée du sujet, qu'il est presque impossible à l'Auteur d'y répondre dans la suite. En effet, avoir à remplir l'attente du public trop prévenu en faveur d'un ouvrage, & succéder dans une place éminente à un homme du premier mérite, sont deux situations à-peu-près pareilles: l'une & l'autre demande des efforts extraordinaires. Il est, je crois, un moyen plus adroit & moins dangereux d'exciter la curiosité. Il consiste à imiter ces peintres, qui d'un beau morceau d'architecture ne laissent appercevoir qu'une partie de l'entablement & quelques colonnes, & jettent sur tout le reste un grand voile. Un objet qui ne se découvre qu'à moitié, irrite les desirs, & met en jeu l'imagination, qui se figure dans

(1) Art. Poët. v. 136.

ce qu'elle ne voit pas, plus de beautés, peut-être, qu'il n'en renferme. Ainsi, je conseillerois à un écrivain, d'exposer son sujet de manière à en donner une idée générale, mais qui fasse désirer beaucoup plus que ce qu'on en dit : surtout d'être très-attentif à ne point présenter trop tôt le succès des grands événemens, le dénouement d'une intrigue importante, l'issue d'un projet intéressant. Si on les laisse entrevoir, ce doit être à travers un nuage épais, & dans un point de vue si éloigné, que ce coup d'œil augmente l'impatience qu'avoit déjà le lecteur de les examiner à loisir & de plus près.

N'est-ce point là, reprit Timagene, ce que les rhéteurs appellent sustentation, ou suspension ?

Précisément, répondit Euphorbe.

Ainsi, poursuivit Timagene, ce que l'orateur doit pratiquer dans quelques endroits de son discours, ou même dans quelques phrases en particulier, le narrateur est tenu de l'observer dans tout le cours de son ouvrage ?

N'en doutez pas, reprit Euphorbe, s'il veut fixer l'attention toujours volage & sujette à l'ennui. C'est-là ce qui nous tient en suspens, en lisant un récit sorti de la plume d'un bon Auteur. Puisque

nous voici arrivés près du logis, entrons dans mon cabinet; nous y verrons, dans différens Auteurs, des exemples qui confirmeront cette règle.

Euphorbe étant entré, prit dans sa bibliothèque un volume de Sénèque, & poursuivit de la sorte. Voici une lettre que le fameux précepteur de Néron écrit à un de ses amis. (1) *Omnis dies, omnis hora, quàm nihil finis ostendit, & aliquo argumento recenti admonet fragilitatis oblitus, cùm æterna meditates respicere cogit ad mortem. Quid sibi istud principium velit quæris? Senecionem Cornelium equitem Romanum splendidi & officiosum noveras: ex tenui principio se ipse promoverat, & jam illi de-*

(1) Chaque jour, chaque heure nous démontre notre néant, & nous donne quelque nouvel avertissement qui nous rappelle notre fragilité, en nous portant au-delà du temps, & nous forçant de fixer les yeux sur la mort. Que signifie ce début, direz-vous? Vous connoissiez Sénécion Cornélius, ce généreux Chevalier Romain, cet ami toujours prêt à rendre service: il se devoit à à lui-même tout ce qu'il étoit; & la carrière qui lui restoit encore à fournir, étoit aisée; car les premiers pas vers les honneurs sont toujours les plus difficiles. Il semble aussi que,

clivis erat cursus ad cætera. Facilius enim crescit dignitas, quam incipit. Pecunia quoque circa paupertatem plurimam moram habet, dum ex illâ ereptat. Hic etiam Senecio divitiis imminebat, ad quas illum duæ res ducebant efficacissimæ, & quærendi & custodiendi scientia. Quarum vel altera locupletem facere potuisset. Hic homo summæ frugalitatis, non minus patrimonii quam corporis diligens, cum me ex consuetudine mane vidisset, cum per totum diem amico graviter affecto, & sine spe jacenti, usque in noctem assédisset, cum hilaris cænasset, genere valetudinis præcipiti abreptus, anginâ,

pour enrichir un homme, la Fortune est obligée de faire de plus grands efforts aux premiers momens où il sort de l'indigence. Sénécion pouvoit espérer un jour de grandes richesses. Il en avoit pour garans, deux moyens infailibles; une adresse merveilleuse, pour acquérir du bien, & un talent rare pour le conserver. L'un des deux eut suffi, pour en faire un homme opulent. Eh bien! ce citoyen de la plus grande sobriété, aussi attentif au soin de sa santé, qu'à celui de ses biens, après m'avoir rendu visite le matin, à son ordinaire, après avoir passé tout le jour auprès du lit d'un ami grièvement malade & sans espérance, après avoir soupé d'un air gai, a été attaqué d'une esquinancie subite & cruelle, qui lui a laissé à pei-

vix compressum arctatis faucibus spiritum traxit in lucem. Intra paucissimas ergo horas, postquam omnibus erat sani ac valentis officiis functus, decessit. Dites-moi, je vous prie, que pensez-vous de ce morceau ?

Ce que j'en pense, répondit Timagene ? D'abord, je vous avoue que si vous ne m'eussiez pas nommé l'Auteur, j'aurois eu peine à le reconnoître. Je n'aurois pas imaginé que la première phrase fut sortie de la plume d'un payen.

Votre réflexion, repartit Euphorbe, me donne occasion d'en faire une autre. Lucrece & Sénèque ont paru à soixante ans l'un de l'autre; tous deux sont philosophes; tous deux ont quelque obscurité dans leur stile. On ne peut refuser au dernier beaucoup d'esprit, peut-être trop, un raisonnement plus suivi, & une grande abondance. Lucrece est traduit, est lu avec avidité, avec enthousiasme; & Sénèque trouve à peine quelques lecteurs. C'est que l'un est le chanteur de la volupté, & l'autre, l'orateur

ne assez de respiration pour aller jusqu'au jour. Il s'étoit acquitté des devoirs d'un homme plein de santé; dans l'espace de quelques heures, il a été étouffé. Ep. 101.

de la raison & de la vertu. Mais revenons à notre objet. De quelle manière vous sentiez-vous affecté , pendant la lecture de cette lettre ?

De façon, répondit Timagene, que j'ai été sur le point de vous interrompre, pour vous demander où aboutiroit enfin tout ce détail.

Vous voyez donc , continua Euphorbe , que cette impatience est un espece d'éguillon qui pique la curiosité , & fait prendre un intérêt plus vif à l'événement, qui vient enfin la satisfaire , pourvu cependant qu'il mérite par lui-même cet appareil ; car s'il n'avoit rien que de bas & de commun , nous serions indignés qu'on nous eût fait acheter si cher une bagatelle.

Pourquoi donc admirons-nous, reprit Timagene , la fameuse épigramme de Scarron, connue de tout le monde , qui commence par une apostrophe pompeuse à tous les monumens de l'antiquité, pour nous apprendre à la fin , que le pourpoint de l'Auteur est percé par le coude ? Fût il jamais rien de si trivial ?

Dans ces sortes d'occasions , répliqua Euphorbe , l'ironie est sensible. On s'aperçoit aisément que le poëte n'a prétendu que nous amuser & nous faire

rire. Alors plus la chute est éloignée de ce qu'on avoit imaginé, plus la surprise est agréable. C'est une de ces allées de jardin qui semble s'allonger à perte de vue : on s'avance , & l'on rencontre à quarante pas un fossé qu'on n'avoit pas découvert , & à qui l'expression de l'étonnement ordinaire en pareil cas , a fait donner sa dénomination. L'abbé de Saint-Réal nous fournit un exemple de cette dernière espèce de suspension, en rapportant un jugement singulier de l'empereur Charles-Quint. Ecoutez comme il raconte ce fait (1).

« Pour comprendre toute l'étendue
 » du sens de cette action de Charles-
 » Quint , il faut se représenter la magni-
 » ficence & la majesté sans égale de la
 » cour de cet empereur à Bruxelles, c'est-
 » dire , dans le lieu de tous ses états , où
 » elle étoit plus belle , plus libre & plus
 » nombreuse ; qui étoit comme le centre
 » de sa puissance , & où les Allemands ,
 » les Italiens & les Espagnols se trou-
 » voient tous en égale considération &
 » sans aucune prééminence. Dans cette
 » cour , si qualifiée , & si remplie de

(1) S. Réal. Disc. 6.

» courtisans d'un rang dont il ne s'en
 » trouve plus , depuis le temps qu'à
 » Rome on comptoit des Rois . parmi
 » ce nombre , il faut encore s'imaginer
 » deux femmes de la première qualité ,
 » qui sont en différend pour le pas dans
 » une église , & dont l'empereur ,
 » apparemment pour empêcher les
 » querelles que cette contestation pou-
 » voit faire naître , voulut être l'arbitre.
 » Qui pourroit se figurer les brigues ,
 » les cabales , les sollicitations , les re-
 » commandations , les titres , les mémoi-
 » res , les préjugés , & enfin tous les
 » moyens qu'on a coutume d'employer
 » de part & d'autre dans ces occasions ,
 » & en même - temps la patience & la
 » sage tolérance de l'empereur , de lais-
 » ser évaporer toutes ces fumées à loisir ,
 » sans en être aveuglé , bien éloigné de
 » s'en entêter lui-même , comme la plû-
 » part des princes font de ces sortes de
 » choses ? Qu'on se figure donc le jour
 » qu'il devoit juger cette importante
 » affaire , arrivé ; l'attente générale de
 » tout le monde , les desirs & les espé-
 » ces opposés des divers partis , les
 » gageures des fols & les prédictions des
 » prétendus sages , le lieu & la solem-
 » nité de l'assemblée , les cérémonies qui

» l'accompagnerent, la présence & l'in-
 » quiétude des parties, & la gravité de
 » l'empereur : il n'est assurément per-
 » sonne, à présent non plus qu'alors, qui
 » s'attendît que ce prince pour tout
 » règlement dût ordonner comme il
 » fit, *que la plus folle des deux passât*
 » *devant.* Ce fut tout le contenu de son
 » arrêt ». Il est difficile, assurément, de
 mieux préparer l'esprit à une catastrophe
 aussi plaisante.

Il me semble, dit alors Timagene, qu'entre nos historiens, un de ceux qui a le mieux réussi à mettre en mouvement cette curiosité, dont nous parlons, est l'Auteur des Révolutions d'Angleterre. Il laisse attendre l'issue des événemens, sans l'annoncer trop tôt. Permettez qu'entr'autres, je vous fasse la lecture d'un endroit, qui m'a toujours attaché singulièrement. C'est la conjuration du comte de Derby, depuis duc de Lancastre, contre Richard II. Le comte, alors exilé, s'étoit retiré en France. Voici comment s'exprime l'historien « Le comte étoit vœuf, quoiqu'il n'eût encore que trente ans. Il étoit aimé à la

(1) Révol. d'Angl. l. V.

» cour de France , pour ses manieres
» douces & polies ; de sorte que le duc
» de Berry , oncle du Roi Charles , &
» puissant dans l'état , pensoit à lui faire
» épouser la princesse Marie , sa fille ,
» jeune veuve de deux maris. L'affaire
» alloit être conclue , lorsque Richard
» en fut averti. Comme toute la politi-
» que de ce prince alloit à empêcher
» que le comte ne retournât en Angle-
» terre , où sa présence rendoit encore
» redoutable les restes de la faction de
» Glocestre , qui ne pouvoient nuire
» sans lui , il appréhenda que cette al-
» liance ne l'engageât à le rappeler , &
» résolut d'y mettre obstacle. Pour cela ,
» il envoya en France le comte de Sa-
» lisbery , avec ordre de représenter au
» Roi le préjudice que ce mariage ap-
» porterait à ses affaires & au repos de son
» état..... Le comte de Salisbury s'ac-
» quitta si bien de sa commission , que
» Charles , qui aimoit tendrement la
» jeune Reine d'Angleterre , sa fille , &
» avec qui le Roi , son gendre , en avoit
» toujours bien usé , se résolut de rom-
» pre ce mariage. Il le signifia au duc
» de Berry , & en avertit le duc de
» Bourgogne , qui , ayant pris la com-
» mission de répondre au comte de

» Derby , quand il viendrait demander
 » la princesse , lui dit , que le Roi & les
 » princes de son sang ne pouvoient se
 » résoudre à donner leur parente en ma-
 » riage à un traître , ajoutant , pour se
 » disculper de la dureté de cette parole ,
 » qu'elle étoit venue d'Angleterre. Ce
 » fut aussi contre le Roi d'Angleterre
 » que le comte de Derby tourna tout
 » le chagrin qu'il en conçut. Il attendoit
 » l'occasion de s'en venger , lorsqu'un
 » contre-temps de Richard lui ouvrit un
 » chemin facile à quelque chose de plus
 » que la vengeance.

Ne voilà-t-il pas , interrompit Eu-
 phorbe , ce tableau dont nous parlions il
 n'y a qu'un instant , où l'objet ne se mon-
 tre qu'à demi , pour se faire désirer da-
 vantage ?

Après ce peu de mots , Timagene pour-
 suivit sa lecture.

« Les Irlandois s'étoient révoltés , &
 » avoient tué le comte de la Marck ,
 » héritier présomptif de la couronne.
 » Richard en fut si offensé , qu'il résolut
 » de marcher en personne contre les ré-
 » belles d'Irlande , ne faisant pas réflé-
 » xion que les factieux d'Angleterre ,
 » que sa personne tenoit en bride , ne
 » manqueroient pas de profiter de son

» éloignement , pour fortifier leur cabale ,
» & pour prendre des mesures contre lui ,
» qu'il pouvoit aisément prévenir ; mais
» qu'il lui seroit difficile de rompre. C'est
» ainsi qu'il en arriva. Richard passa
» en Irlande ; dompta les Irlandois , & ,
» sans les tristes nouvelles qu'il reçut
» d'Angleterre , il auroit imposé le joug
» aux plus sauvages de ces insulaires. Ce
» fut pendant qu'il les poursuivoit , que
» la faction de Glocestre , trompant aisé-
» ment les vues médiocres du duc
» d'York , travailla à faire passer le scep-
» tre Anglois en d'autres mains.
» L'archevêque de Cantorbery fut char-
» gé de la part de tous les factieux ,
» d'aller proposer , de leur part , au com-
» te de Derby de monter sur le trône ;
» & la commission ne lui déplût pas. Il
» partit , lui septième , sous prétexte d'un
» pèlerinage à S. Maur-des-Fossés , & ,
» s'étant déguisé en moine , il arriva à
» Paris sans être connu. Ses lettres de
» créance le firent connoître au comte ,
» qui demeuroit alors à Bislêtre , maison
» de campagne de campagne du duc
» de Berry , où il eut toute la liberté &
» tout le loisir de l'entretenir. Soit con-
» science , soit timidité , le comte fut
» d'abord effrayé de la proposition du
» prélat : il n'avoit pas l'ame naturelle-

» ment mauvaise, &, pour commettre
 » un aussi grand crime que celui qu'on
 » lui proposoit, il avoit besoin d'être
 » poussé par quelque chose de plus fort
 » que son ambition. De plus, quoiqu'il
 » fût brave, les périls qui accompagnent
 » ces sortes d'entreprises, ne laisserent
 » pas de lui faire craindre l'issue de celle
 » dont il s'agissoit; &, comme il étoit
 » sensible à la gloire, il eut peine à s'em-
 » barquer dans une affaire, dont il n'y
 » a que le succès, toujours hazardeux &
 » incertain, qui puisse épargner quel-
 » que chose de l'éternelle infamie qui
 » la suit. On peut penser que l'archevê-
 » que n'oublia pas son éloquence, pour
 » réussir dans une négociation, où il
 » cherchoit à venger la mort d'un frere,
 » & à finir son exil. Il représenta vive-
 » ment au comte, le mauvais gouver-
 » nement de Richard, la haine qu'on avoit
 » pour lui, l'oppression des grands & du
 » peuple, l'injure faite aux princes du
 » sang, par la mort du duc de Gloce-
 » stre, par son propre exil, par l'injuste
 » confiscation de la duché de Lancastre,
 » l'opiniâtreté qu'on avoit à lui fer-
 » mer l'entrée de l'Angleterre, qui
 » lui tendoit les bras pour le recevoir,
 » & qui lui ouvroit un chemin sûr &

» facile pour monter au trône : que l'af-
» faire étoit concertée d'une manière à
» ne pouvoir manquer : que le monar-
» que étoit absent : que le Régent ne se
» doutoit de rien : qu'il parût seule-
» ment , & que bien-tôt il verroit fon-
» dre autour de lui tout ce qu'il y avoit
» de capitaines & de soldats dans le
» royaume , qui lui composeroient une
» armée , devant laquelle celle de Ri-
» chard , à demi-ruinée dans un pays où
» elle avoit beaucoup souffert, n'auroit
» pas l'audace de se montrer. Quelque
» impression que ces raisons fissent sur le
» comte de Derby , quelque piqué qu'il
» fût , quelque charme qu'eût pour lui
» la couronne , il fit voir qu'au moins
» jusques-là , il n'avoit jamais pensé à
» s'en emparer , puisque tout ce que lui
» put dire l'archevêque , ne fit autre
» chose que l'ébranler , & qu'il voulut ,
» pour se déterminer , communiquer
» l'affaire à un espece de conseil qu'il
» s'étoit fait d'un petit nombre de do-
» mestiques & d'amis qui avoient suivi
» sa fortune. Ce conseil ne balança pas ,
» & , tout d'une voix , on fut d'avis qu'il
» profitât d'une occasion qu'il ne recou-
» vreroit jamais , si elle lui échappoit
» une fois , de relever la Maison oppri-

»mée, & de monter sur le trône, où
 »les vœux des peuples qui l'y appel-
 »loient, ne faisoient qu'anticiper de
 »quelque tems les prétentions qu'il y
 »avoit. Le comte n'avoit pas assez de
 »vertu, pour résister à tant de mauvais
 »conseils & à de si douces espérances.
 »Il se détermina enfin, & ayant pris
 »de justes mesures pour l'exécution de
 »son dessein, dont une des plus sages,
 »fut de le cacher à la cour de France,
 »sous prétexte d'aller rendre une visite
 »au duc de Bretagne, son ami, de l'as-
 »sistance duquel il avoit besoin, il prit
 »congé du Roi, & alla trouver le duc.
 »Il en fut si favorablement reçu, qu'il
 »crut pouvoir avec sûreté lui faire con-
 »fidence d'une partie de son secret, &
 »lui demander du secours pour rentrer
 »dans ses biens paternels, ne s'étant
 »ouvert de rien de plus. En effet, le
 »duc lui donna des vaisseaux & des
 »hommes même, sous la conduite de
 »Pierre de Craon; mais en petit nom-
 »bre, l'un & l'autre jugeant bien que
 »le succès de l'entreprise ne dépendoit
 »pas du plus ou du moins d'hommes
 »qu'on pourroit mener de dehors, mais
 »de ce qu'on en trouveroit au-dedans. Ce
 »fut le commencement de Juin, que le



» comte de Derby , qui prit alors le nom
» de duc de Lancastre , partit de Vannes
» avec trois navires , & qu'après deux
» jours de trajet , ayant un peu rodé
» les côtes , pour découvrir si on ne
» se préparoit point à s'opposer à
» son débarquement , il prit paisible-
» ment terre à Plymouth. L'archevê-
» que , son guide fidèle , ne perdit point
» de temps , & dépêcha à Londres aver-
» tir les chefs du parti , que le duc les
» alloit trouver. Les mesures étoient si
» bien prises , & la faction en étoit si
» sûre , qu'à peine se donnât-on la con-
» trainte de garder quelques heures le
» secret , jusqu'à ce qu'on eût fait une
» assemblée chez le maire , à qui l'ar-
» chevêque avoit adressé son paquet. Il s'y
» trouva tant de monde , & les esprits
» parurent dans un si grand mouvement,
» qu'en un moment toute la ville fut
» remplie de cette nouvelle. La joie
» qu'elle causa fut extrême. On cria par-
» tout, Vive Lancastre. Le maire mon-
» ta à cheval à la tête de cinq cens che-
» vaux , pour aller au-devant du duc ,
» & cette troupe fut suivie de tant d'au-
» tres , qui , de moment en moment ,
» sortoient de la ville , pour aller sur le
» même chemin , que le prince se trou-

» va insensiblement à la tête d'une petite
 » armée, avant que d'arriver à Londres.
 » Quand il fut plus près de la ville, tout
 » le peuple sortit en foule, dans l'impatience de le voir; & d'aussi loin qu'on
 » le vit, on recommença les acclamations & les cris de joie, qu'il fit redoubler par sa bonne mine, par l'air affable dont il les saluoit en passant, & par les espérances qu'il leur donnoit d'un gouvernement plus à leur gré.
 » Comme toutes choses étoient concertées, on ne perdit point de temps en délibérations; & le duc voulant profiter du mouvement où étoient les esprits, se prépara à se mettre en marche, pour s'assurer du reste du royaume, & combattre Richard, s'il osoit paroître..... Ce prince avoit reçu ces nouvelles en Irlande, & étoit repassé dans la principauté de Galles. Les historiens contemporains ne disent point de quel côté: les nouveaux le devinent; les uns & les autres parlant si diversement des mesures que l'infortuné monarque avoit prises pour résister à l'usurpateur, qu'on n'en peut rien dire de sûr. Ce qui est de vrai, c'est qu'elles lui manquèrent toutes par la désertion de ses sujets, même de la plupart de

» ceux qui , jufques-là , avoient paru lui
» être attachés. Le duc d'Yorck même ,
» felon fon génie , & ne croyant pas être
» obligé de pouffer fa fidélité , jufqu'à
» troubler plus long-temps fon repos ,
» qu'il aimoit par-deffus toutes chofes ,
» s'accommoda avec le vainqueur. Quel-
» ques-uns difent que Richard , voyant
» cette défection générale , congédia la
» meilleure partie de fa Maifon , leur
» faifant dire par Thomas Percy , duc de
» Vorcheftre , fon fénéchal , qu'ils fe ré-
» fervaffent à une meilleure fortune.
» D'autres écrivent que ce feigneur ,
» qui étoit frere du comte de Northum-
» berland , étant entré dans les fentimens
» de fa famille , rompit publiquement
» le bâton , qui étoit la marque de fa
» charge , & alla trouver l'ufurpateur ,
» auprès duquel le comte , fon frere ,
» s'étoit rendu tout des premiers. Quoi
» qu'il en foit , le malheureux Roi fe
» voyant ainfi abandonné , s'abandonna
» auffi lui-même. Sa difgrace l'abattit tel-
» lement , que , ni ce noble défefpoir
» qui eft la dernière reflource des grands
» courages , ni cette efpérance héroïque
» qui tente tout avant que de rien dé-
» fefpérer , ne trouva place dans fon
» cœur. Il ne fçut ni périr en Roi , ni fe

» conserver en homme sage , pour re-
 » monter sur le trône dans un meilleur
 » temps. Il pouvoit repasser en Irlande,
 » de-là se retirer en France , où le Roi
 » Charles , son beau-pere , qui l'aimoit
 » véritablement , & qui étoit même in-
 » terressé , à cause de sa fille , à le main-
 » tenir , lui eût ouvert un asyle honnête ,
 » en attendant qu'il le pût rétablir , ou
 » par une négociation , ou par les armes.
 » Au lieu de prendre ce parti, il prit celui
 » de s'aller renfermer avec un assez petit
 » nombre de soldats , dans le château
 » de Flint , proche Chester , où on lui
 » dit qu'il pourroit tenir jusqu'à ce que
 » le duc d'Excester , son frere , & quel-
 » ques autres de ses amis dispersés lui
 » amenassent du secours. Pendant ce
 » temps-là le duc approchoit. Il avoit
 » déjà pris Bristol , où il avoit fait tran-
 » cher la tête au grand trésorier de Ri-
 » chard , & à quelques autres de ses mi-
 » nistres qui s'y étoient réfugiés. Ensuite
 » de quoi , ayant appris que le prince
 » fugitif étoit à Flint , il marcha de ce
 » côté-là avec toute son armée. Il n'en
 » étoit plus qu'à deux lieues , lorsque
 » faisant réflexion que l'esprit des An-
 » glois étant envenimé au point qu'il
 » l'étoit contre le Roi , il seroit difficile

» de le garantir de leur fureur à leur
» arrivée, s'il n'avoit pris quelques de-
» vants; & ce prince ne voulant pas souil-
» ler sa réputation d'un crime aussi affreux
» que celui-là, il fit faire halte à son ar-
» mée, déclara que son dessein étoit de
» la précéder de quelques momens, pour
» engager le Roi à sortir volontaire-
» ment de sa forteresse, & à n'attendre
» pas qu'on l'y forçât. Il ajouta qu'il ne
» pouvoit se dispenser de garder ces me-
» sures de modération en cette rencon-
» tre, & qu'il y étoit résolu. Ce ména-
» gement ne fut pas désapprouvé de
» ceux à qui le duc le proposa; mais
» il leur donna de la défiance, &
» ils ne purent s'empêcher de lui dire,
» avec plus de liberté que ne sembloit
» permettre leur aveugle dévouement,
» qu'il y auroit du danger pour lui à rien
» relâcher en faveur du Roi, des desseins
» que l'on avoit pris pour son empri-
» sonnement, & pour sa déposition; qu'il
» falloit le mener à Londres, & le ren-
» fermer dans la tour: que l'armée l'en-
» tendoit ainsi, & qu'elle ne souffriroit
» jamais qu'on lui donnât le change là-
» dessus. Ces remontrances étoient si con-
» formes aux intentions du dnc de Lan-
» castre, qu'il n'eut pas de peine à pro-

» mettre d'y avoir une entière déféren-
 ce. Ainsi , ayant rassuré les esprits , &
 » ordonné que l'armée continuât sa mar-
 » che ordinaire , il prit deux cent che-
 » vaux avec lui , & se rendit aux portes
 » de Flint. Il les trouva fermées ; mais
 » son nom , qui portoit la terreur par-
 » tout , les lui eut bien-tôt fait ouvrir ,
 » avec une condition néanmoins qu'il
 » accepta imprudemment , & qui lui de-
 » voit être funeste , si le Roi eût été
 » aussi capable d'une résolution hardie ,
 » qu'il l'avoit été d'une précaution sage :
 » car il fut arrêté entr'eux , que le duc
 » entreroit lui douzieme. Que n'avoit-il
 » point à craindre d'un homme , qui
 » étant sur le point de tout perdre , ne
 » voyoit de salut qu'à ne rien ménager ?
 » Le même principe qui l'avoit rendu té-
 » méraire , le rendit fier. Etant entré
 » où étoit le Roi , qui sortoit de la cha-
 » pelle , après avoir oui la Messe , sans
 » autre préparation de discours , il lui
 » demanda s'il étoit à jeun , & lui con-
 » seilla de manger , parce qu'il falloit
 » incessamment partir pour Londres où
 » on l'alloit mener. Le Roi fut saisi à cette
 » parole , & sa frayeur redoubla beau-
 » coup , quand , après quelque temps d'en-
 » tretien , il vit paroître l'armée du duc ,

» qui couvroit toute la campagne. Le Roi
» demanda ce que c'étoit ; à quoi le
» duc ayant répondu , que c'étoit des
» troupes la plûpart composées des ha-
» bitans de Londres , qui le cherchoient
» pour l'emmener & le renfermer dans
» la tour. *Ignorez-vous*, répliqua le Roi ,
» *la haine qu'ils ont contre moi ? Si je*
» *me mets entre leurs mains , qui me ga-*
» *rantira de leur fureur ? hé quoi ne sça-*
» *vez-vous point de moyen de me tirer*
» *de ce danger ?* Le duc , qui n'étoit pas
» fâché d'avoir le Roi en sa disposition
» par plus d'un titre , répartit , qu'il ne
» sçavoit qu'une voie de le mettre à
» couvert des insultes de ce peuple si
» irrité , qui étoit qu'il se rendît à lui ,
» & qu'il se fît son prisonnier ; que par-
» là acquérant sur sa personne un droit
» que les loix de la guerre avoient tou-
» jours rendu inviolable , il seroit maî-
» tre d'empêcher qu'on n'entreprît rien
» sur sa vie. L'amour de la vie étoit de-
» venue la seule passion du foible mo-
» narque ; & , ce qui est un exemple
» mémorable de la bizarrerie de l'esprit
» humain , ce prince , qui plus d'une fois
» l'avoit exposée lorsqu'elle étoit heu-
» reuse , sacrifia tout pour la conserver
» lorsqu'elle devint misérable. Ainsi , fer-
» mant

» mant les yeux à sa gloire , & oubliant
 » qu'étant né Roi , il ne pouvoit , sans
 » avouer qu'il étoit indigne de l'être ,
 » renoncer à sa liberté , il prit les fers
 » qu'on lui proposoit , & trouva en
 » effet sous la protection du duc , la
 » triste & honteuse sûreté qu'il avoit si
 » cherement achetée ? »

Je ne sçais si vous pensez comme moi , continua Timagene ; mais il me semble que , pendant tout ce récit , le lecteur est dans une douce émotion , qui lui fait désirer ardemment l'issue de cette intrigue. La vengeance que médite le comte de Derby n'est point expliquée trop clairement : ses délibérations & son incertitude aux propositions de l'archevêque de Cantorbéry éloignent l'idée d'une usurpation : lorsqu'il s'est enfin décidé & qu'il s'avance vers Londres , on s'attend que son débarquement ne sera point tranquille ; que Richard , de retour d'Irlande , lui opposera une armée victorieuse : la résolution que prend l'usurpateur de devancer son armée , & la défiance que cette démarche inspire à ses officiers tient encore en suspens ; enfin l'imprudencé même avec laquelle il entre , lui douzième , dans le château de Flint , fait naître un nouveau

rayon d'espérance en faveur du malheureux monarque. Au reste, j'aurois volontiers dispensé l'Auteur de la réflexion qu'il insere dans cet endroit, que l'imprudence du duc lui devoit être funeste, *Si le Roi eût été aussi capable d'une résolution hardie, qu'il l'avoit été d'une précaution sage.* Elle m'instruit trop tôt, que Richard ne profita point de l'occasion qui se présentoit de se défaire d'un rebelle.

Ce morceau est fort intéressant, reprit Euphorbe, & peut-être ne laisseroit-il rien à désirer, si on en retranchoit quelques réflexions trop fréquentes, & quelques négligences de stile. Mais cet intérêt que vous y trouvez avec raison, & qui naît de la curiosité, devient infiniment plus vif, lorsqu'on peut faire au lecteur la confidence d'un secret important, ignoré des autres principaux personnages. Vous vous rappelez l'effet surprenant de cette belle scène de Corneille, où Auguste délibère avec Cinna & Maxime, pour sçavoir s'il abandonnera ou s'il retiendra la souveraine autorité. Quelle en est la principale cause ? L'ignorance où est l'empereur du complot de ces deux conseillers, & la connoissance qu'en a le spectateur. On

voit avec une inquiétude mêlée de charmes un prince consulter sur un pouvoir usurpé , ceux qui en sont les ennemis déclarés ; & la surprise redouble lorsqu'on les voit se partager sur ce point , & l'un des deux lui conseiller de s'en dépouiller , tandis que l'autre veut qu'il le conserve. Le simple récit peut quelquefois produire la même impression. Je n'en veux d'autre témoin que nos livres saints , dans l'histoire de Joseph. Ce Patriarche , dans son enfance , avoit été vendu à des marchands Ismaélites par des freres acharnés à le perdre. Cette épreuve l'avoit conduit au comble des honneurs. Il étoit devenu le premier ministre d'Egypte , & pendant un temps de stérilité , sa sage prévoyance fournissoit des bleds , non-seulement à tout ce vaste empire , mais encore aux états voisins. La disette amene à ses pieds ces mêmes freres qui autrefois ont voulu le faire périr. Il les reconnoît , sans en être reconnu lui-même. Quelle situation plus délicate ! Suivra-t-il le desir d'une vengeance qui paroît aussi juste qu'elle est facile ? C'est ce que le lecteur brûle de sçavoir , & ce qu'il n'apprendra que par la suite des événemens ; & ces événemens le tiendront encore long - temps

en suspens. Pendant tout ce temps il jouira , d'un côté , de l'embarras des fils de Jacob , qui ne peuvent rien comprendre à la conduite du premier ministre ; & de l'autre , du plaisir de Joseph , & de ces retours de tendresse qui le mettent souvent en danger de trahir son secret. Les frères de Joseph sont donc traités d'abord fort durement : on retient prisonnier l'un d'entr'eux : pour lui rendre la liberté , on exige d'eux qu'ils amènent leur jeune frère , qu'ils ont laissé auprès de Jacob : mais ils retrouvent dans leurs sacs l'argent qu'ils avoient apporté pour acheter des bleds. L'année suivante ils reviennent , accompagnés de Benjamin leur jeune frère ; le viceroi les reçoit avec bonté & les fait manger avec lui. Ces procédés honnêtes sont bien-tôt suivie d'une supercherie cruelle. On glisse furtivement dans le sac de Benjamin la coupe de Joseph , & on les fait tous arrêter au sortir de la ville , comme des voleurs. On les ramène aux pieds du ministre , qui veut retenir Benjamin prisonnier & renvoyer les autres. Juda , qui avoit répondu de ce jeune frère à son pere Jacob , entreprend sa défense avec la plus grande vivacité. On sent bien que le dénouement approche. Voyons,

si vous voulez, comment il est traité par un Auteur dont le stile romanesque est indécemment dans une histoire sainte, mais chez qui cependant l'on rencontre souvent des morceaux dignes de la noblesse de son sujet, tels que celui-ci. « Joseph » ne refusa pas à son frere de l'écouter. » Seigneur, reprit Juda, dans le premier » voyage que nous fîmes en Egypte, » vous ordonnâtes à vos serviteurs de se » présenter devant vous. Vous nous de- » mandâtes si notre pere vivoit encore, » & si nous n'avions point de frere. In- » capables de déguisement, nous répon- » dûmes à Monseigneur que le ciel » nous avoit conservé notre pere, & » qu'il étoit d'un âge très avancé. Que » nous avions laissé auprès de lui le plus » jeune de nos freres, que le bon vieil- » lard chérit aussi tendrement que s'il » étoit encore un enfant, parce qu'il lui » est né dans sa vieillesse, & que c'est le » seul qui lui reste de deux garçons qu'il » a eus de celle de ses épouses qu'il avoit » le plus aimée. L'aîné des deux, frere » utérin de celui-ci, ne vit plus; du » moins son pere le pleure comme mort,

(1) Hist. du Peuple de Dieu, 1. 4.

» & Benjamin est aujourd'hui toute sa
» consolation. Vous nous avez témoigné
» que vous seriez bien-aise de voir cet
» enfant , & vous nous avez ordonné de
» vous l'amener. Nous représentâmes
» respectueusement alors à Monseigneur,
» que notre pere ne pourroit se résoudre à se voir éloigné de son fils , &
» que si on l'en séparoit , il lui en coûteroit la vie. Nous ne scavons point
» quel attrait pouvoit avoir pour vous
» ce jeune inconnu ; mais nous ne pûmes vous faire changer de résolution.
» Vous dîtes sévèrement à vos serviteurs,
» que si nous manquions à conduire notre jeune frere en Egypte , nous n'eussions jamais la hardiesse de nous présenter devant vous. Nous partîmes
» avec ces ordres ; & étant auprès de
» notre pere , nous lui rendîmes compte
» de tout ce que Monseigneur nous avoit
» ordonné. Nous avions prévu combien
» il nous seroit difficile de vous obéir
» au sujet de Benjamin. Mais nos provisions étant épuisées , notre pere nous
» dît de retourner en Egypte , pour en
» faire de nouvelles. Nous ne pouvons
» descendre en ce royaume , lui dîmes-
» nous , si vous ne nous confiez notre
» jeune frere pour nous y accompagner.

» Mais si vous vous faites cette violence,
 » nous sommes prêts de partir. Autre-
 » ment qu'irons-nous faire dans ce pays,
 » où, sans cet enfant, nous n'osons seu-
 » lement nous présenter à celui qui y
 » commande. Notre remontrance péné-
 » tra notre pere de la plus vive dou-
 » leur. Il nous répondit, les larmes aux
 » yeux : Vous sçavez, mes enfans, que
 » j'avois deux fils d'une épouse qui m'é-
 » toit bien chere. J'eus l'imprudence
 » d'envoyer l'aîné à la campagne : vous-
 » mêmes me fites dire, qu'une bête fé-
 » roce l'avoit dévoré, & depuis ce temps
 » en effet, ce cher fils a disparu, sans
 » que j'en aie pu avoir la moindre nou-
 » velle. Si vous emmenez celui qui me
 » reste, & qu'il lui arrive quelqu'acci-
 » dent, suis-je dans un âge à survivre à
 » la perte ? Ne voyez-vous pas que j'en
 » mourrai de douleur ? Nous l'avons
 » forcé, malgré ses inquiétudes, à nous
 » confier Benjamin. Et de quel front pour-
 » rais-je, Seigneur, aller me présenter
 » à ce tendre pere, sans lui rendre un
 » fils au retour duquel je sçais que sont
 » attachés ses jours ? Il en mourra, Sei-
 » gneur, s'il ne le voit pas le premier à
 » la tête de la troupe. Nous aurons à
 » nous reprocher d'avoir avancé la mort

» du meilleur de tous les peres. Moi ,
» votre serviteur, je me suis chargé per-
» sonnellement de Benjamin : j'ai ré-
» pondu en mon nom que je le recon-
» duirois en Chanaan, sous peine d'en-
» courir pour toujours l'indignation de
» mon pere. C'est donc à moi, Seigneur ,
» d'être votre esclave, & vous me voyez
» prêt à toutes les rigueurs où vous vou-
» drez me condamner. Accordez-moi
» seulement la grace de Benjamin, &
» qu'il retourne avec mes freres. Mais
» quoique vous ordonniez, si Benjamin
» demeure en Egypte, jamais je ne
» verrai la terre de Chanaan. Je ne puis
» me résoudre à retourner auprès de mon
» pere, sans lui rendre son fils; & vous-
» même, Seigneur, me croyez-vous le
» cœur assez dur, pour pouvoir être le
» témoin de son désespoir, & bien-tôt
» après de sa mort? Joseph n'eût-il eu
» pour les enfans de Jacob que des sen-
» timens d'humanité, il n'eût pu se dé-
» fendre de ce qu'il y avoit de touchant
» dans un récit si simple & dans des dif-
» positions si généreuses. Mais Juda ,
» sans le sçavoir, parloit à un frere; il
» lui racontoit ses propres aventures; il
» attaquoit son cœur par tous les en-
» droits sensibles; & certes il étoit bien

» difficile que Joseph pût soutenir plus
 » long - temps le personnage de juge ,
 » avec des hommes qu'il aimoit , qu'il
 » sçavoit innocens , & qu'il connoissoit
 » pour ses freres. Il lui en coûtoit trop
 » pour se faire violence. Juda s'étant
 » prosterné le visage contre terre , en
 » attendant sa réponse , il ordonna à tous
 » les Egyptiens de se retirer de son ap-
 » partement & de le laisser seul avec ces
 » étrangers. Sa premiere réponse , dès
 » qu'il fut en liberté , furent des soupirs ,
 » des sanglots & des larmes. Les seules
 » paroles qu'il put dire , en élevant la voix
 » dans sa langue maternelle , furent ces
 » trois mots : Mes freres , je suis Joseph :
 » est-il donc vrai que mon pere vive
 » encore ? A cette déclaration , les freres
 » de Joseph , frappés tout-à-la-fois d'un
 » sentiment confus de surprise , de joie ,
 » de frayeur , demeuroient comme des
 » hommes interdits. Ils n'osoient seule-
 » ment lever les yeux , pour s'assurer si
 » ce n'étoit point un phantôme. Durant
 » quelques momens , un silence profond
 » regna entr'eux , sans que Joseph , qui
 » avoit le cœur serré , pût rien dire de
 » plus , ou que ses freres , tous trem-
 » blans , pussent lui répondre un seul mot. »

Assurément , si l'historien nous eût prévenu dès le commencement de son récit , que Joseph étoit résolu de se faire connoître à ses freres , il nous auroit enlevé une grande partie du plaisir que nous laisse cette incertitude : d'un autre côté , s'il nous eût laissé ignorer jusqu'à la fin , que le viceroi d'Egypte étoit Joseph , la surprise peut-être eût été plus grande ; mais que seroient devenues tant de situations intéressantes que renferme cet événement ? Par exemple , celle où les freres de Joseph maltraités à leur arrivée , se reprochent la cruauté dont ils ont usé à l'égard d'un frere innocent , & font ces réflexions dans leur langue maternelle , en présence de Joseph , de qui ils croyoient n'être pas entendus. Les endroits où Juda , dans son discours , rappelle à son frere , sans le connoître , sa propre histoire , & lui peint la tendresse de son pere , feroient ils sur nous la même impression ? Nous y reconnoîtrions la voix de l'éloquence , & non pas le cri de la nature.

Heureux l'écrivain , répliqua Timagene , à qui l'histoire fournit des faits susceptibles de pareils ornemens. S'il est adroit , il peut mettre en pratique le précepte que Vida ne donne que pour

S U R L E R É C I T. 155

la poésie. Il expose en beaux vers tout ce que nous venons de dire. Quoique ce morceau ne soit pas nouveau pour vous, je crois que vous en entendrez encore la lecture avec plaisir.

Primus (1) at ille labor, versu tenuisse legentem
Suspensum, incertumque diu, qui denique
rerum

Eventus maneant, quo tandem durus Achil-
les

Munere placatus regi, rursus induat arma

In Teucros, cujusve dei Laërtius heros

Auxilio, Polypheme, tuis evadat ab antris,

Lectores cupidi expectant, durantque volen-
tes,

Nec perferre negant superest quodcunque la-
borum,

Inde licet fessos somnus gravis avocet artus,

(1) Le premier soin (du poëte) doit être de tenir long-temps son lecteur en suspens; de lui laisser ignorer quelle sera l'issue des événemens; quel présent sera capable de fléchir la colere de l'implacable Achille contre Agamemnon, & de l'engager à reprendre les armes contre Troye: quelle Divinité dégagera le fils de Laërte de l'ancre du Cyclope. Le lecteur curieux attend avec impatience ces claircis-

Aut epulis placanda fames , Cererisque libido.
 Hoc studium , hanc operam serò dimittimus
 ægri.

.
 Haud tamen omninò incertum metam usque
 sub ipsam

Exactorum operum lectorem in nube relin-
 quunt.

Sed rerum eventus nonnulli sæpè canendo
 Indiciis porrò ostendunt in luce malignâ ,
 Sublustrique aliquid dant cernere noctis in
 umbrâ.

Hinc pater Æneam , multique instantia vates
 Fata docent , Latio bella , horrida bella ma-
 nere ,

semens : dans cet espoir, il parcourt volontiers le reste de la carrière, quelque pénible qu'elle soit : la fatigue, la douceur d'un sommeil accablant, les éguillons de la faim, les ardeurs de la soif, ne peuvent l'arracher à sa lecture : c'est une occupation agréable, qu'il n'abandonne qu'avec peine, & le plus tard qu'il est possible Cependant un Auteur habile ne nous laissera pas dans une entière incertitude, jusqu'à la conclusion de tout l'ouvrage. Plusieurs répandent dans leur récit certains indices éloignés qui se montrent sous un jour équivoque, quelques foibles rayons de lumière, échappés à travers ces ténèbres épaisses, lais-

Atque alium partum Trojanis rebus Achillem.

Spem tamen incendunt animo , firmantque labantem ,

Spondentes meliora & res in fine quietas.

Ipse quoque agnovit per se , cum in limine belli

Navibus egressus turmas invasit agrestes ,

Atque (omen pugnae) prostravit morte Latinos ,

Occiso , ante alios , qui sese objecerat hoste.

Fata Menætiades etiam prædixerat olim

Victori moriens majori instare sub hoste ,

sont entrevoir les objets. Ainsi *Ænée* apprend de la bouche de son pere & de plusieurs oracles sa destinée future , les guerres sanglantes que lui prépare le *Latium* , & l'obstacle que *Troye* renaissante rencontrera dans un nouvel *Achille*. Au milieu de ces funestes prédictions , on rassure le héros , on lui fait concevoir les espérances les plus flatteuses , on lui promet un sort plus heureux , on lui montre l'orage enfin terminé par un calme profond. Le fils d'*Anchise* reconnut lui-même la vérité de ces promesses , lorsqu'après son débarquement , il commença la guerre en attaquant les paysans attroupés , & que la victoire qu'il remporta sur les *Latins* , & la mort du premier ennemi qui s'étoit offert à ses coups , furent pour lui le présage des combats & des succès futurs. Pa-

Quamvis haud fuerit res credita : tu quoque ,

Turne ,

Prævidisse tuos poteras , heu perditæ , casus

Longe ante exitium , cum crebrò obscœna vo-
lucris ,

Per clypeum , perque ora volans stridentibus
alis ,

Omnem turbavit mentem , admonuitque fu-
turi.

Hinc tibi tempus erit , magno cum optaveris
emptum

Intactum Pallanta , & cum spolia aurea bal-
thei

trocle en mourant , annonça de même à son vainqueur la triste destinée que lui réservait le bras d'un ennemi plus redoutable. Mais l'a-veugle fils de Priam n'ajouta aucune foi à cet oracle. Et toi , malheureux Turnus , ne pouvois-tu pas prévoir ton triste sort long-temps avant le moment fatal , lorsqu'un oiseau sinistre , voltigeant sans cesse autour de ton bouclier & devant tes yeux , porta le trouble dans ton ame , & t'annonça un avenir affreux ? L'instant approche , où tu racheterois à grand prix la vie de Pallas , où tu maudiras cent fois cet éclatant baudrier , dont tu te fais un trophée , & où tu payeras bien cher ta funeste victoire. C'est une adresse utile de donner au lecteur ces connoissances anticipées , bien qu'elles soient

Oderis , atque tibi haud stabit victoria parvo.
 Nam juvat hæc ipsos inter præscisse legentes ,
 Quamvis sint & adhuc confusa & nubila porrò.
 Haud aliter longinqua petit qui forte viator
 Mœnia , si positas altis in collibus arces ,
 Nunc etiam dubias , oculis videt , incipit ultro
 Lætior ire viam , placidumque urgere laborem ,
 Quàm cum nusquam ullæ cernuntur , quas
 adit , arces ,
 Obscurum sed iter tendit convallibus imis

En vérité , poursuivit Euphorbe , je suis ravi que vous ayez quelque amitié pour le poëte de Crémone. Ce bon prélat se délassoit des fonctions du ministère avec la muse de Virgile , dont il étoit presque compatriote. Il me paroît , qu'à son exemple , ses vers vous ont

confuses & enveloppées d'un nuage épais. Il en est de lui , comme d'un voyageur qui porte ses pas vers une ville éloignée. Lorsqu'il aperçoit dans le lointain sur le haut d'une colline le sommet des édifices , qu'il ne distingue encore qu'à demi , il s'avance d'un air plus content , & continue sa route avec plus de tranquillité , que quand il marche dans une vallée obscure & profonde , qui ne lui découvre rien du terme de son voyage. *Poët. lib. 2.*

servi à égayer les travaux de Bellone. Mais je m'apperçois que le jour s'avance. Vous vous proposez, je crois, d'aller surprendre quelque lapin. Il est temps d'exécuter votre projet ; & je compte que vous ne reviendrez pas les mains vuides.

Si je reviens les mains vuides, repartit Timagene, j'aurai du moins la tête bien garnie.

QUATRIEME ENTRETEN.

Suite des ornemens du Récit.

LE LENDEMAIN le soleil s'étant levé dans un nuage assez épais, sembloit annoncer de la pluie. Timagene en profita, pour se rendre de bonne heure dans le cabinet de son ami. Voilà, lui dit-il en entrant, un temps favorable pour continuer nos conversations. Mais, avant d'entamer la matiere, dites-moi, je vous prie, quel est ce jeune agréable qui fit hier au soir presque tous les frais de la conversation. Je ne l'ai point encore vu chez vous. Le connoissez-vous depuis long-temps ?

Non, répondit Euphorbe, je l'ai peut-

être vu cinq ou six fois chez moi. Il vient passer la belle saison dans la terre de ce gentilhomme voisin, près de qui il étoit à table, & qui me l'amena hier à souper. C'est un de ces hommes qui font métier d'esprit, qu'on appelle aimables, qu'on recherche dans les compagnies pour animer & soutenir la conversation. Vous voyez qu'il s'en est assez bien acquité.

Allez mal, selon moi, reprit Timagene. Il parle beaucoup, il a tout vu, tout connu; mais, malgré cela, tous les contes qu'il nous a faits n'ont pas eu le don de me plaire; & je vous déclare que je n'en crois pas un mot.

Je pense, répliqua Euphorbe, qu'il ne s'est pas flatté lui-même d'un meilleur succès, s'il a réfléchi sur le ton faux & affecté dont ses récits étoient accompagnés, & sur cette profusion d'esprit, plus propre à fatiguer qu'à persuader. Je n'aime point un homme, qui, dans une conversation, veut avoir plus d'esprit que moi, & m'oblige à en avoir beaucoup pour l'entendre. Ce n'est point là le langage de la vérité & de la nature, de qui la narration doit emprunter son plus bel ornement.

Rien n'est beau que le vrai ; (dit Boileau) le
vrai seul est aimable : (1)

Il doit regner par-tout , & même dans la fa-
ble.

Le faux est toujours fade , ennuyeux , languis-
sant ;

Mais la nature est vraie & d'abord on la sent.
C'est elle seule en tout qu'on admire & qu'on
aime :

Un esprit né chagrin , plaît par son chagrin
même.

Chacun , pris dans son air , est agréable en
soi.

Je ne comprend pas trop , interrom-
pit Timagene , comment vous allez ac-
corder tout ceci. Nous avons admis , il
y a quelques jours , une espece de récit
qui ne vit que de fiction. Les poëtes , par
exemple , les fabulistes ont , en cela , au-
tant de liberté que les peintres.

*Pictoribus atque poëtis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.* (2)

(1) Boileau , Ep. IX.

(2) Horat. Art. Poët.

ils inventent & l'action & ses circonstances, sans s'embarrasser beaucoup de cacher leur jeu. Comment donc voulez-vous leur imposer le joug de la vérité ? Fût-il jamais rien de plus contraire au vrai, que la fiction ?

Le vrai dont je parle , répartit Euphorbe , peut se trouver , & se trouve tous les jours uni à la fiction. Un moment de patience , & vous allez en convenir. Distinguons deux especes de vérités ; l'une , que je nommerai vérité de faits , & l'autre , vérité de nature. La première , est cette loi inviolable qui oblige l'historien à ne point altérer , ni en eux-mêmes , ni dans leurs circonstances essentielles , les événemens qu'il rapporte , & dont il est garant. Ce n'est point de celle-là dont il s'agit ici : elle n'appartient qu'à l'histoire , & tout au plus , au récit de l'orateur. Sur cet objet , le peintre & le poëte peuvent tout oser , lorsqu'ils ne se sont pas eux-mêmes enfermés dans des bornes étroites. La seconde , n'est autre que la conformité & la ressemblance avec la belle nature , qui doit nous servir de modèle dans tous les ouvrages d'esprit. C'est cet air naturel , cette ingénuité , qui dans un récit historique montre le vrai , & qui dans

la fiction même , a des attrait^s plus aisés à sentir , qu'à exprimer. Nos livres saints offrent mille endroits qui portent ce caractère ennemi de l'artifice & du mensonge , & qui renferment ces deux especes de vérités , dont je viens de parler. Tel est , par exemple , ce court entretien de Gédéon avec l'Ange du Seigneur (1). « L'Ange du Seigneur , dit » l'Auteur sacré , apparut à Gédéon , & » lui dit : Le plus vaillant des hommes , » le Seigneur est avec vous : & Gédéon » lui dit ; Dites-moi , s'il vous plaît , Seigneur , si le Seigneur est avec nous , » pourquoi sommes - nous livrés à tous » ces maux ? où sont les merveilles qu'il » a faites , & que nous ont raconté nos » peres , lorsqu'ils nous disoient , le Seigneur nous a tirés de l'Egypte ? Aujourd'hui le Seigneur nous a abandonnés , & nous a livrés dans les mains de Madian. Le Seigneur jeta un regard sur lui , & lui dit : Allez avec ce courage qui vous anime , & vous délivrerez Israël des mains de Madian : sçachez que c'est moi qui vous envoie. Comment , je vous prie , Seigneur , ré-

(1) Liv. des Juges , ch. 6.

» pliqua Gédéon , délivrerai - je Israël ?
 » ma famille n'est rien dans la tribu de
 » Manassé , & je suis le dernier de la
 » maison de mon pere. L'Ange du Sei-
 » gneur répondit : Je serai avec vous ,
 » & vous battrez les Madianites comme
 » s'ils n'étoient qu'un seul homme. »
 Cette simplicité , amie de la droiture ,
 se fait encore remarquer dans l'appari-
 tion d'un Ange à la mere de Samson &
 à Manué son pere , dans l'histoire de
 Tobie , & dans presque toute l'écriture
 sainte. N'est-ce pas la vérité & la nature
 elle-même qui parle dans cet endroit
 du Nouveau Testament , où Marie-Mag-
 deleine , prenant Jesus ressuscité pour
 le propriétaire du jardin où cet Hom-
 me-Dieu avoit été enseveli , lui dit , dans
 le trouble où elle est : Seigneur , si c'est
 vous qui l'avez ôté du tombeau , dites-
 moi où vous l'avez mis , & j'irai l'enle-
 ver ? Personne ne doit ignorer quel est
 l'objet qui l'occupe toute entiere & dont
 elle veut parler , même sans qu'elle le
 nomme. Voilà la vérité que j'attribue au
 récit , & qui en fait le plus bel ornement.
 Au reste , elle rejette l'artifice & l'affec-
 tation ; mais elle n'est pas incompati-
 ble avec la fiction. Quelquefois simple &
 sans art , comme vous venez de la voir ,

elle admet, dans d'autres circonstances ; un stile plus riche & plus étudié : mais elle ne perd jamais de vue la nature. Enfin l'art n'a de mérite, qu'à proportion de la ressemblance qu'il a avec elle.

Si c'est là le vrai dont il est question, ajouta Timagene, je conviens qu'il peut se trouver dans un sujet de pure invention : mais il faut, assurément, une main de maître, pour atteindre cette ressemblance que vous exigez. Virgile, par exemple, n'y réussit pas mal ordinairement. Je l'appellerois volontiers le peintre de la nature. Quoi de plus riche & cependant de plus naturel, que ce beau portrait du rossignol ?

*Qualis populeâ mœrens Philomela sub umbrâ
Amisſos queritur fœtus, quos durus arator
Obſervans nido implumes detraxit : at illa
Flet noctem, ramoque ſedens miſerabile car-*
men

Integrat, & mœſtis late loca queſtibus implet. (1)

(1) Telle gémit à l'ombre d'un peuplier Philomèle, inconsolable de la perte de ses petits. Un barbare laboureur les a découverts & arrachés de leur nid, à peine revêtus d'un léger duvet. La mere désolée, passe les nuits dans l'amertume : tristement fixée sur une branche, elle répète ses lugubres accens, & fait redire à tous les échos d'alentour ses plaintes douloureuses. Georg. l. 4.

Quel coloris plus vrai , que celui qu'il emprunte pour nous peindre le faiblissement de la mere d'Euriale , à la nouvelle de la mort de son fils !

Excussi manibus radii , revolutaque pensa,

« La navette lui échappe des mains ,
» & l'étoffe tombe en roulant à ses
pieds. » Cette idée me rappelle toujours
celle de Boileau , dans la satire du festin.

L'affiette volant

S'en va frapper le mur , & revient en roulant.

Dans les sujets de pure invention , il n'appartient qu'aux écrivains d'un goût exquis , de saisir ces nuances délicates : mais dans les monumens que l'histoire consacre à la postérité , je pense qu'elles sont le fruit de la probité & de la franchise. Qui soupçonnera jamais d'imposture Philippe de Comines , ou le Sire de Joinville ? Si le mensonge veut contrefaire la vérité , il faut qu'il nous prévienne de son dessein ; autrement la ruse se trahit bientôt elle-même. Heureusement nous n'avons pas beaucoup à craindre aujourd'hui , qu'on nous surprenne par ce déguisement. L'esprit a pris par-tout la place du naturel. Tout le monde veut en

avoir ; & c'est un meuble aussi nécessaire pour tenir quelque rang dans la république des lettres , qu'une épée ou des manchettes de dentelles , pour être admis dans la société du beau monde. Je vous avoue cependant , que quand je rapproche nos écrivains des deux historiens que je viens de nommer , j'éprouve des effets biens différens. Les derniers m'inspirent un espece de respect ; ils m'instruisent ; & les faits qu'ils me rapportent , se gravent profondément dans ma mémoire : les autres m'éblouissent & me tourmentent : de tout ce qu'ils m'ont dit , il ne me reste que quelques pensées brillantes , ou quelques portraits éclatans , qui ont absorbé presque toute mon attention , & je m'en prends à moi-même de n'avoir retenu rien de plus.

De l'humeur dont je vous vois , reprit Euphorbe , si vous aviez à rapporter les dernières paroles d'un guerrier expirant , qui veut envoyer son cœur à sa maîtresse après sa mort , par les mains d'un confident , vous ne lui feriez pas dire , avec tout l'esprit imaginable ,

Dans mon corps expiré ta main prendra mon
cœur.

Tu frémis ? S'il t'es cher , est-ce un objet d'hor-
reur ?

Quitte

Quitte un vain préjugé : que le cœur de ton maître ,

A la tombe ravi , te doive un nouvel être.

Une amante , un ami l'occupoient tour-à-tour ;

Je charge l'amitié de le rendre à l'amour.

Ton cœur , où je vivrai , doit au mien ce service.

Et vous ne feriez pas répéter froidement mot pour mot , par cet ami , l'ordre qu'il a reçu , devant celle à qui se fait l'envoi.

Ce Messager , interrompit Timagene , a dû repasser souvent , pendant sa route , ce qu'il devoit dire , pour ne pas oublier des expressions aussi recherchées. N'est-il pas vrai que Mitridate & Hyppolite meurent avec bien moins d'esprit que cela , dans Racine ? Le premier se contente de dire :

. C'est assez , cher Arbate ;

Le sang & la fureur m'emportent trop avant ,

Ne livrons pas sur-tout Mithridate vivant.

L'autre n'a pas l'adresse d'envoyer son cœur à Aricie ; il se borne à la recommander à son ami.

Le ciel , dit-il , m'arrache une innocente vie.

Prends soin , après ma mort , de la triste Aricie.

Cher ami : si mon pere un jour désabusé,
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour appaiser mon sang & mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive.

Tout cela est fort bon , poursuit Euphorbe ; mais il faut bien entremêler un peu de ces gentilleses, pour égayer ce tragique *sombre* , qui est à la mode & dont on nous rassasie aujourd'hui. Ce n'est plus ce sentiment délicieux que fait naître la clémence d'Auguste , lorsqu'il pardonne à Cinna & à ses complices, & ne punit la conjuration qu'ils ont formée contre sa vie , que par les bienfaits dont il les accable ; ce n'est plus cette douce inquiétude qu'excite en nous le danger du vainqueur d'Albe , prêt à subir l'ignominie du supplice , pour un crime dont l'emportement & un amour aveugle pour sa patrie sont la première source : ce ne sont plus ces larmes que nous arrache le triste sort d'Hyppolite, & ce trépas affreux que le héros eût évité, si sa vertu eût pu se laisser fléchir aux sollicitations d'une femme passionnée, ou redouter sa cruelle vengeance. Le festin même de Thieste , le parricide Idomenée sont peu capables d'émou-

voir nos esprits *forts & sensibles*, comme les appelle un écrivain : n'auroit-il pas mieux fait de dire, durs & insensibles ? Il leur faut donc des objets plus vigoureux. Un spectacle ensanglanté par le meurtre de presque tous les personnages ; une scène tendue de noir ; une action qui se passe dans un caveau sépulchral, au milieu des tombeaux éclairés par la lumière obscure d'une lampe funèbre ; un furieux qui fait manger à son épouse le cœur de son amant : Voilà ce qui attire la curiosité d'une foule de spectateurs & de lecteurs.

Il semble, en effet, répliqua Timagene, qu'on veut nous rendre un peu Cannibales. Mais j'ai peine à croire que ce genre atroce ait un succès constant au milieu d'un peuple doux & poli, qui a toujours fait ses délices de la belle nature. C'est un songe d'un moment, après lequel on reviendra à la méthode de nos peres, qui avoient grand soin d'écarter, ou d'adoucir les circonstances capables de révolter le goût délicat de ceux pour qui ils écrivoient. En effet, le choix des circonstances me paroît le grand art, pour jeter de l'ornement dans un récit. En rapprochant ce que nous disions avant-hier à l'occasion de la brièveté, de ce

que vous venez d'exposer sur la vérité, j'en conclus que les circonstances doivent avoir deux qualités indispensables : d'abord elles doivent être vraisemblables; ensuite elles doivent être utiles au sujet que l'on traite. Il faut donc un choix dans celles que l'on admet, soit qu'elles soient enfantées par l'imagination, soit qu'elles aient pour fondement des monumens dignes de foi.

Je suis bien aise, repartit Euphorbe en riant, de vous voir convenir enfin, que les historiens ont encore d'autres regles à suivre, que la simple vérité, s'ils veulent se faire lire avec agrément. Cependant, lorsque les circonstances sont essentielles au fait qu'on raconte, ou qu'elles sont connues, je ne doute point qu'on ne doive préférer celles qui sont véritables, quand elles choqueroient la vraisemblance. Etoit-il vraisemblable que la passion d'Antoine pour Cléopâtre, lui fit oublier sa gloire, au point d'abandonner ses troupes à la journée d'Actium? Etoit-il naturel que Néron, après avoir témoigné tant de répugnance pour signer la condamnation d'un criminel, devint ensuite le plus cruel des tirans? Ce sont néanmoins deux choses constantes dans l'histoire. Je pourrois en citer bien d'autres. Mais, excepté dans ces

conjonctures, où l'historien doit même s'appuyer sur des preuves incontestables, un écrivain sage ne s'écartera jamais de la vraisemblance. Caton & Néron se donnent tous deux la mort, pour éviter de tomber entre les mains de leurs ennemis. Les circonstances de ce double suicide, doivent être aussi différentes, que le sont les caractères de ces deux hommes fameux. La crainte, le trouble, les pleurs conviendroient aussi peu, dans ce moment, à l'ennemi de César, que la résolution & l'intrépidité au fils d'Agrippine. Pour juger sainement de cette vraisemblance, il faut se défaire des préjugés nationaux, de ceux des temps & lieux où l'on vit. Parmi nous, on croit à peine qu'un guerrier puisse s'intéresser pour une princesse, si la passion ne s'en mêle; & l'on ne fait pas attention, que dans les mœurs anciennes, faire une déclaration d'amour à une personne distinguée par son rang & sa vertu, c'étoit lui faire une insulte. Il en est des usages anciens & des nôtres, comme de deux objets, dont l'un seroit à dix pas de nous, & l'autre à un quart de lieue. Dans cette perspective, le dernier s'efface & disparoît presque à nos yeux. Il faut se transporter au temps où vivoient

ceux que l'on prétend juger, ou du moins se placer dans une distance convenable, pour décider avec connoissance de cause sur leur maniere d'agir. Reversons donc au précepte d'Horace. (1)

*Respicere exemplar morum vitæque jubebo
Doctum imitatore , & veras hinc ducere
voces.*

Etudions les caractères que la nature met sous nos yeux, & que ce même poëte a si bien peint en raccourci; (2) & nous y emprunterons ces traits ressemblans qui frappent tous les hommes. Nous peindrons la légèreté, l'impatience, la présomption de la jeunesse; l'ambition, les soins, la politique de l'âge mûr; l'avidité & l'humeur chagrine du vieillard. Dans l'apologue, on ne donnera point à l'âne une finesse qui ne convient qu'au renard; au cerf, l'intrépidité naturelle au lion; au bœuf, l'étourderie qui caractérise le papillon. On ne représentera point un homme assez stupide, pour ajouter foi, sans examen, à tous

(1) Art. Poët. v. 317.

(2) Ibid. v. 158.

les menfonges que lui fait un valet dont il doit fe méfier , & pour fe laiffer à la fin enfermer dans un fac , où ce même valet l'affomme de coups de bâton en déguifant fa voix.

Permettez - moi d'ajouter , interrompit Timagene , on n'imaginera pas non plus , qu'un général Romain , devenu aveugle , s'entretient long - temps avec un empereur qu'il a fervi pendant bien des années , avec qui il a converfé cent fois , fans le reconnoître du moins à la voix ; & cela , pour fe réfervier le plaifir de lui faire dire de prétendues vérités plus fingulieres qu'intéreffantes , plus audacieufes que libres. *Quodcumque ostendis mihi fic , incredulus odi.* Mais s'il eft néceffaire que les circonftances foient vraifemblables , il ne l'eft pas moins , qu'elles foient utiles au fujet. Je ne puis me laffer d'admirer l'adrefle avec laquelle Tite-Live raconte la maniere dont Annibal traverfa les Alpes. Il entre dans un détail qui paroîtroit & qui feroit minutieux par-tout ailleurs : mais il ne dit rien qui ne contribue à rendre intéreffante cette fameufe expédition. Il ne s'amufe point à nous peindre les curiofités du pays , les fruits qu'il porte , les animaux qui y naiffent , la figure , les

mœurs, les usages des habitans. Tout ce qu'il décrit, ne tend qu'à nous montrer la constance inébranlable du général Carthaginois au milieu des obstacles sans nombre qu'il rencontre. (1) « La renommée, dit-il, qui, d'ordinaire, examine les objets qu'on ne connoît pas à fond, avoit déjà prévenu les Carthaginois des difficultés de ce passage. Mais lorsqu'ils furent à portée de découvrir la hauteur des montagnes, les neiges élevées presque jusqu'au ciel, quelques chaumines grossières placées sur les rochers, des troupeaux desséchés par le froid, des hommes hideux & dégoûtans, tous les êtres animés & insensibles engourdis par un air toujours glacé, & mille autres objets dont

(1) *Quanquam famâ prius (qua incerta in majus vero ferri solent) præcepta res erat; tamen ex propinquo visa montium altitudo, nivæque prope cœlo immixtæ, tectâ informia posita rupibus, pecora jumentaue torrida frigore, homines intonsi & inculti, animali animaque omnia rigentia gelu, cætera visu quàm dictu fœdiora, terrorem renovarunt. Erigentibus in primos agmen clivos apparuerunt imminentes tumulos infidentes montani Annibal consistere signa jubet, Gallicisque ad visenda loca præmissis, postquam*

» l'horreur se sent mieux qu'on ne peut
 » la peindre, leur frayeur redoubla. A
 » peine les premiers rangs eurent-ils
 » fait quelques pas en montant sur les
 » collines, qu'ils apperçurent au-dessus
 » de leurs têtes les montagnards cam-
 » pés sur les hauteurs. . . . Annibal fait
 » faire alte, & détache un corps de Gau-
 » lois pour examiner les lieux : on lui
 » rapporta que le chemin étoit imprati-
 » cable. Alors ayant choisi le vallon le
 » plus spacieux, il y plaça son camp en-
 » tre des précipices & des rochers escar-
 » pés. Comme les Gaulois de son armée
 » avoient à-peu-près le même langage
 » & les mêmes mœurs que les monta-
 » gnards, il les engagea à lier conver-
 » sation avec eux ; & par ce moyen, il
 » apprit qu'ils ne tenoient leur poste

comperit transitu ea non esse, castra inter
 confragosa omnia præruptaque, quàm exten-
 tissimâ potest valle, locat. Tum per eosdem
 Gallos, haud sane multum linguâ moribus-
 que abhorrentes, cum se immiscuissent collo-
 quiis montanorum, edoctus interdum tantum
 obsideri saltum, nocte in sua quemque dila-
 bi recta ; die simulando aliud, quam
 quod parabatur, consumpto ; ubi pri-
 mum degressos tumultis mo-^{canos}, laxatasque
 sensit custodias, pluribus ignibus quàm pro

dans les bois que pendant le jour , &
 que la nuit chacun se retiroit chez soi.
 Il passa le jour suivant à feindre
 toute autre chose que ce qu'il médi-
 toit ; . . . & dès qu'il s'apperçut que les
 montagnards avoient abandonné la
 cime des collines , & que les sentinel-
 les s'étoient retirés , il fit allumer dans
 son camp un plus grand nombre de
 feux que ne l'exigeoit la quantité des
 troupes qui devoient y demeurer ,
 pour tromper l'ennemi par cette appa-
 rence : il y laissa ses gros bagages ,
 sa cavalerie & la plus grande partie
 de son infanterie : il prend avec lui
 l'élite de ses troupes , franchit rapide-
 ment les défilés , & va se placer sur
 ces mêmes hauteurs qu'avoient occupé
 les ennemis. A la pointe du jour , le

numero manentium in speciem factis , impe-
 dimentisque cum equite relictis , & maximâ
 parte peditum , ipse cum expeditis , acerrimo
 quoque viro , raptim angustias evadit ; iisque
 ipsis tumultis , quos hostes tenerant , conse-
 dit : primâ deinde luce castra mota , & ag-
 men reliquum incedere cœpit. Jam montani ,
 signo dato , & castellis ad stationem solitam
 conveniebant ; cum repente conspiciunt alios ,
 arce occupatâ suâ , super caput imminentes ,

» reste de l'armée décampa & se mit en
 » marche. Déjà les montagnards, au pre-
 » mier signal, sortoient de leurs bour-
 » gades, & se rendoient à leur poste
 » ordinaire, lorsqu'ils s'apperçurent
 » qu'une partie des Carthaginois avoit
 » pris leur place & dominoit sur eux, &
 » que l'autre continuoit sa route. A ces
 » deux objets qui les frapperent tout-à-
 » la-fois, ils demeurèrent un moment
 » interdits; mais ayant observé que les
 » défilés jettoient de la confusion dans
 » l'armée ennemie, qu'elle s'embarraf-
 » soit elle-même dans sa marche, & que
 » la frayeur des chevaux surtout y
 » caufoit beaucoup de trouble, ils cru-
 » rent que la moindre épouvante qu'ils
 » pourroient ajouter, suffiroit pour la
 » mettre en déroute. Accoutumés à gra-

alios viâ transire hostes. Utraque simul objecta
 res oculis, animis immobiles parumper eos
 defixit. Deinde ut trepidationem in angustiis,
 suoque ipsum tumultu misceri agmen vidêre,
 equis maxime consternatis, quidquid adjecis-
 sent ipsi terroris satis ad perniciem fore rati,
 perversis rupibus, juxta invia ac devia assueti
 discurrent. . . . Tum vero simul ab hostibus,
 simul ab iniquitate locorum Pœni oppugnaban-
 tur; plusque inter ipsos, (sibi quoque ten-
 dente ut periculo prius evaderet) quàm cum

» vir dans ces gorges tortueuses & im-
 » praticables, ils font rouler sur les en-
 » nemis d'énormes rochers, & fondent
 » sur eux de tous côtés. Alors les Car-
 » thaginois se trouverent obligés de ré-
 » sister tout-à-la-fois & aux allauts qu'on
 » leur livroit, & à la difficulté du ter-
 » rein. Ils avoient même moins à se dé-
 » fendre contre l'ennemi, que contre
 » leurs propres soldats ; chacun étant
 » disposé à sacrifier son voisin pour échap-
 » per plutôt au danger. Les chevaux cau-
 » soient le plus grand désordre. Effrayés
 » par des cris lamentables, dont l'hor-
 » reur étoit encore multipliée par les
 » échos des bois & des vallées, ils s'agi-
 » toient violemment. S'il arrivoit qu'ils
 » fussent frappés ou blessés, ils s'empor-

hostibus certaminis erat. Equi maximè infes-
 tum agmen faciebant, qui & clamoribus dis-
 sonis, quos nemora etiam repercussæque val-
 les augebant, territi trepidabant; & icti forte
 aut vulnerati, adeo consternabantur, ut stra-
 gem ingentem simul hominum ac sarcinarum
 omnis generis facerent, multosque turba,
 cum præcipites deruptæque utrinque angus-
 tiæ essent, in immensum altitudinis dejecit;
 quosdam & armatos. Inde ruinæ maximæ mo-
 do jumenta cum oneribus devolvebantur. Quæ
 quamquam fœda visu erant, stetit parumper

» soient avec une telle fureur , qu'ils
 » renversoient les hommes & jettoient
 » leur charge à droite & à gauche. Au
 » milieu d'un pareil tumulte , dans des
 » sentiers bordés des deux côtés de pré-
 » cipices escarpés , plusieurs tomberent
 » dans des gouffres profonds, & quelques-
 » uns avec leurs armes. C'étoit un spe-
 » ctacle affreux , de voir rouler dans ces
 » abîmes les bêtes de sommes avec leurs
 » fardeaux. La vue de ces objets étoit
 » bien triste pour Annibal. Cependant
 » il ne quitta point son poste , & con-
 » tint quelque temps ses troupes, de peur
 » d'augmenter le trouble & la confu-
 » sion. Mais ensuite , s'appercevant que
 » la communication étoit coupée entre
 » les deux lignes de son armée , il vit

tamen Annibal , ac suos continuit , ne tumultum ac trepidationem augeret. Deinde postquam interrumpi agmen vidit , periculumque esse ne exutum impedimentis exercitum nequicquam incolumem traduxisset , decurrit ex superiore loco ; & cum impetu ipso fudisset hostem , suis quoque tumultum auxit. Sed is tumultus momento temporis , postquam liberata itinera fugâ montanorum erant , sedatur ; nec per otium modo , sed prope silentio mox omnes traducti. Nono die in jugum Alpium perventum est , per invia ple-

» qu'il étoit en danger de perdre ses
 » bagages , & qu'alors , inutilement le
 » reste de ses troupes échapperoit à
 » ces défilés. Il partit donc de ses hau-
 » teurs , vint tomber sur l'ennemi , le
 » mit en fuite , & en même-temps aug-
 » menta le désordre des siens. Mais un
 » moment après , les chemins étant de-
 » venus libres par la retraite des mon-
 » tagnards , tout se calma , & ils sorti-
 » rent de ces lieux paisiblement & pres-
 » que sans bruit. Le neuvieme jour
 » on arriva au sommet des Alpes , par
 » des chemins la plupart inconnus jus-
 » qu'alors , & , après bien des marches
 » inutiles , occasionnées , tantôt par la
 » mauvaise foi des guides , tantôt par
 » l'incertitude où l'on se trouvoit lors-

raque & errores , quos aut ducentium fraus ,
 aut ubi fides iis non esset , temere initæ val-
 les à conjectantibus iter , faciebant. . . . Fessis
 tædio tot malorum , nivis etiam casus , occi-
 dente jam fidere Vergiliarum , ingentem ter-
 rorem adjecit. Per omnia nive oppleta cum ,
 signis primâ luce motis , segniter agmen in-
 cederet , pigritiaque & desperatio in omnium
 vultu emeretur , prægressus signa Annibal , in
 promontorio quodam , unde longe ac late
 prospectus erat , consistere jussis militibus , I a-
 liam ostentat , subjectosque Alpinis montibus

» qu'on refusoit de se fier à eux, & qu'on
 » étoit obligé de s'engager aveuglément
 » dans ces vallons, & d'y suivre de sim-
 » ples conjectures.... Les soldats étoient
 » dégoûtés & excédés de tant de fati-
 » gues. On étoit déjà au mois de No-
 » vembre : la neige qui tomba alors, fut
 » un nouveau sujet d'effroi pour eux.
 » On décampa au point du jour : l'ar-
 » mée s'avançoit lentement à travers des
 » sentiers couverts de neige ; & comme
 » le désespoir & le découragement pa-
 » roissoient sur tous les visages, Annibal
 » s'avance aux premiers rangs, fait faire
 » halte sur une élévation, d'où l'on dé-
 » couvroit un horison immense ; montre
 » à ses soldats l'Italie, les campagnes arro-
 » sées par le Pô & qui s'étendent au pied

circumpadanos campos ; mœniaque eos tum
 transcendere , non Italiæ modò , sed etiam
 urbis Romanæ. Cætera plana , proclivia fore ,
 uno , aut summum altero prælio arcem & ca-
 put Italiæ in manu ac potestate habituros. Pro-
 cedere inde agmen cœpit. . . Ventum dein-
 de ad multo angustiore rupem , atque ita
 rectis faxis , ut ægre expeditus miles tentabun-
 dus , manibusque retinens virgulta ac stirpes
 circa eminentes , demittere se posset. Naturâ
 locus jam ante præceps , recenti terræ lapsu ,
 in pedum mille admodum altitudinem abrupt-

des Alpes; & il ajoute, que c'étoient
moins les remparts de l'Italie qu'ils
franchissoient alors, que ceux de Rome
même; que ce qui restoit à faire n'é-
roit qu'un jeu; qu'une ou deux batail-
les leur mettroit entre les mains la ca-
pitale de l'Italie. Après cette exhorta-
tion, on se remit en marche. . . . On
arriva bien-tôt à un sentier beaucoup
plus étroit, & où les rochers étoient
tellement coupés à pic, qu'un soldat,
sans armes, n'y seroit descendu qu'a-
vec bien de la peine, avec de grandes
précautions, & en saisissant avec la
main les broussailles & les racines qui
sortoient du rocher. Ce lieu étoit es-
carpé par lui-même: mais un éboule-
ment de terre tout récent, en avoit

tus erat. Ibi cum velut ad finem viæ equites
constitissent, miranti Annibali quæ res mora-
retur agmen, nunciatur rupem inviam esse.
Digressus deinde ipse ad locum visendum.
Haud dubia res visa, quin per invia circa,
nec trita antea, quamvis longo ambitu cir-
cumduceret agmen. Ea vero via insuperabilis
fuit. Nam cum super veterem nivem intac-
tam nova modicæ altitudinis esset, molli, nec
prealtæ nivi facile pedes ingredientium insis-
tebant. Ut vero tot hominum jumentorum-
que incessu dilapsa est, per nudam infra gla-

» fait un précipice de mille pieds de
 » profondeur. La cavalerie s'arrêta à ce
 » pas , comme au terme de sa route.
 » Annibal surpris , demande ce qui re-
 » tarde sa marche : on lui dit , que le
 » sentier dans le roc n'est plus practica-
 » ble. Sur cela , il va lui-même exami-
 » ner les lieux. Il crut aussi-tôt qu'il n'y
 » avoit pas à balancer de faire prendre
 » un long circuit à son armée , par des
 » chemins qui n'avoient été ni battus ni
 » frayés jusqu'alors. Mais cette route lui
 » fut aussi bientôt fermée. Sur la neige
 » ancienne & qui n'avoit jamais été en-
 » tamée , il en étoit tombé quelques pou-
 » ces de nouvelle. D'abord le pied s'ar-
 » rêtoit facilement sur ce duvet encore
 » mol & peu profond ; mais lorsqu'il eut
 » été mis en fusion sous les pas de tant
 » d'hommes & d'animaux , il fallut mar-

ciem , fluentemque tabem liquescentis nivis
 ingrediebantur. Terra ibi luctatio erat : ut à
 lubricâ glacie non recipiente vestigium , & in
 prono citius pede se fallente , & seu manibus
 in assurgendo , seu genu se adjuvissent , ipsis
 adminiculis prolapsi si iterum corruissent ,
 nec stirpes circa radicesve , ad quas pede aut
 manu quisquam eniti posset , erant ; ita in levi
 tantum glacie tabidaque nive volutabantur
 jumenta : secabant interdum etiamtum infi-

» cher sur la glace humectée par le li-
 » mon de cette neige fondue. Ce fut alors
 » qu'ils éprouverent les peines les plus
 » grandes. La glace unie n'offroit au
 » fantassin qu'un sol glissant, où ses pieds
 » se dérochant sous lui le renversoient à
 » chaque instant ; & , dans cette situa-
 » tion , s'il faisoit effort des mains & des
 » genoux pour se relever , ces nouveaux
 » soutiens le trahissoient encore: il retom-
 » boit , sans rencontrer autour de lui ni
 » branches ni racines qui pussent lui don-
 » ner un point d'appui. Les bêtes de
 » charge n'étoient pas plus assurées sur
 » cet enduit solide & couvert d'une neige
 » détrempée : quelquefois il cédoit
 » sous leurs pas ; & ces animaux , pour
 » se relever ou se soutenir , frapportoient
 » si pesamment la terre , qu'ils péné-
 » troient jusqu'aux dernières couches de
 » ces neiges éternelles : plusieurs alors

mam ingredientia nivem , & prolapsa jaetan-
 dis gravius in continendo ungulis , penitus
 perfringebant : ut pleraque velut pedicâ capta
 hærent in duratâ & alte concretâ glacie. Tan-
 dem nequicquam jumentis atque hominibus
 fatigatis, castra in jugo posita, ægerrimè ad idip-
 sum loco purgato : tantum nivis fodiendum
 atque egerendum fuit. Inde ad rupem mu-
 niendam per quam unam via esse poterat,

» ne pouvoient plus dégager leurs pieds
 » & se trouvoient arrêtés, comme par
 » des entraves, dans ces glaces épaisses &
 » durcies depuis long - temps. Enfin ,
 » après bien des fatigues inutiles , on
 » campa sur le sommet de la montagne.
 » On eut même bien de la peine à net-
 » toyer un espace de terrain suffisant pour
 » cela ; tant il fallut creuser & trans-
 » porter de neige. Annibal ramena en-
 » suite ses soldats, pour percer le rocher
 » à travers duquel seul il pouvoit s'ou-
 » vrir un chemin. Comme il falloit tail-
 » ler dans le roc vif , on abattit & on
 » mit en éclats de grands arbres qui se
 » trouverent aux environs, on en for-
 » me un énorme bûcher, on y mit le
 » feu, & il ne tarda pas à s'enflammer ,
 » à l'aide d'un vent violent qui s'étoit
 » élevé ; & lorsque la pierre fut bien
 » embrasée , on acheva de la dissoudre
 » avec du vinaigre. La roche étant ainsi

milites ducti, quum cædendum esset saxum,
 arboribus circa immanibus dejectis detrunca-
 tisque, struem ingentem lignorum faciunt;
 eamque (cum & vis venti apta faciendo igni
 coorta esset) succendunt, ardentiaque saxa in-
 fuso aceto putrefaciunt. Ita torridam incendio
 rupem ferro pandunt, molliuntque amfrac-
 tibus modicis clivos, ut non jumenta solum,
 sed elephanti etiam deduci possent. Quatri-

» calcinée, on l'ouvre avec le fer, on
 » adoucit les pentes par de légers dé-
 » tours, & l'on conduit des sentiers assez
 » faciles pour donner passage, non-seu-
 » lement aux bêtes de somme, mais
 » aux éléphants. Quatre jours furent em-
 » ployés à ce travail. Les chevaux étoient
 » prêts à périr de faim sur ces monta-
 » gnes dépouillées & arides, & où le
 » peu de fourage qui pouvoit se ren-
 » contrer, étoit couvert par la neige...»
 Voilà, sans doute, un récit bien circon-
 stancié, dont je vous ai même épargné
 une partie, pour ne pas abuser de votre
 complaisance. S'il s'agissoit ici de dé-
 crire un simple voyage, fut-ce celui d'un
 souverain, l'Auteur en auroit dit beau-
 coup trop : mais il est question d'une
 entreprise qui mit Rome dans le plus
 grand danger. Tout ce qui tend à mon-
 trer la fermeté & la résolution du héros
 de Carthage, est utile au but qu'on se
 propose, & doit trouver ici sa place.
 En lisant les campagnes d'un Turenne,

duum circa rupem consumptum, jumentis
 prope fame absumptis: nuda enim fere cacu-
 mina sunt, & si quid est pabuli, obruunt ni-
 ves. *Liv. l. 21. c. 32.*

S U R L E R É C I T. 189

d'un Montecuculli, je m'arrête avec plaisir à un buisson, à une ravine. Ce sont de petits objets : mais ils cachent de grandes choses.

Nous trouvons dans le judicieux Tacite, reprit Euphorbe, un fait qui revient à ce que vous venez de dire (1). Messaline, femme de Claude, avoit porté l'effronterie jusqu'à épouser publiquement un certain Silius. Pendant un voyage que l'empereur fit à Ostie, & où il apprit ce désordre, elle célébra dans sa maison de Rome une fête des Bacchanales. Entre les extravagances auxquelles se livra cette infâme compagnie, & que l'historien nous décrit, un certain Vectius Valens s'avisa de monter sur un grand arbre ; & comme on lui demanda ce qu'il découvroit de si haut, « Un orage affreux, répondit-il, qui se » forme du côté d'Ostie. » Cette circonstance, assurément, n'étoit pas digne du sujet, si elle n'eût contribué à annoncer d'avance la catastrophe sanglante de cette espèce de comédie.

Cette utilité des circonstances suffit seule, pour ennoblir & rendre précieuses

(1) *Annal.* L. 11. c. 31.

celles qui, par elles-mêmes, semblent avoir quelque chose de bas. Il n'en faudroit point d'autre preuve que le détail que fait Cicéron du départ de Milon, dans sa narration du plaidoyé qu'il fit pour ce sénateur. » Milon, dit-il, après » avoir assisté au sénat, tout le temps » qu'avoit duré l'assemblée, revient chez » lui, change de chaussure & d'habit, » attend un moment que sa femme ait » fait tous les préparatifs qui sont alors » d'usage, & il part ensuite » Quoi de plus vil, que ces peintures de ménage & de toilette, si l'on s'arrête au premier coup-d'œil ? Mais toute cette bassesse disparoît auprès du grand avantage que retire l'orateur de cet exposé simple & naïf.

Dites-moi, je vous prie, répliqua Timagene, de quelle utilité peut être à un homme accusé d'un meurtre, le changement de sa chaussure, & la toilette de sa femme ? Je n'ai jamais bien saisi l'adresse de Cicéron dans cet endroit.

Cette utilité consiste, répondit Euphorbe, à établir une des preuves les plus favorables à l'accusé, parce qu'elle est tirée de la nature. Dans la cause présente, l'orateur ne pouvoit nier que Claudius eût été mis à mort, & qu'il

l'eût été par Milon, ou du moins par ses gens. Le fait étoit certain : Rome toute entière en étoit convaincue. Que devoit donc faire l'avocat dans cette conjoncture , pour défendre l'innocence de sa partie ? Prouver que Milon n'avoit formé aucun projet criminel, qu'il n'étoit point un assassin, mais un brave homme, qui avoit sçu défendre ses jours dans une attaque imprévue , & faire tomber un scélérat dans le piège qu'il lui avoit tendu à lui-même. Pour remplir cet objet, Cicéron fait usage de ce principe universellement reconnu , que la tranquillité n'habite point dans un cœur qui médite un grand crime. Il s'attache à montrer, que la paix la plus profonde régnoit dans l'ame de Milon, au moment de son départ de Rome , c'est-à-dire, quelques heures avant la mort de Clodius ; & pouvoit-il mieux le prouver, que par le choix de ces circonstances si minces en elles-mêmes, & qu'il rapporte avec tant d'ingénuité ? Un esprit occupé, ou plutôt troublé par la disposition d'un grand forfait, a-t-il assez de sang-froid pour examiner quel habillement il doit prendre , pour se prêter aux ajustemens & aux longueurs d'une femme ? De pareilles minuties sont à peine sup-

portables , quand on se propose une simple promenade.

Admirez mon peu d'attention , pour-
suivit Timagene. En lisant Cicéron , j'a-
vois toujours éprouvé l'effet de cette
espece de preuve. Milon me paroissoit
le plus tranquille , & dès-lors le plus
innocent des hommes ; & je n'avois ja-
mais réfléchi sur l'adresse de l'orateur.
C'est apparemment par la même raison
que Philippe de Comines , pour nous
prouver la terreur qui régnoit dans les
deux armées de Louis XI & du Comte
de Charolois , à la journée de Mont-
lhery , s'arrête sur deux circonstances
qui , par elles-mêmes , ont peu de digni-
té , & qu'il accompagne même d'une réflexion
plaisante. (1) « Du côté du Roi , dit-
» il , fuit un homme d'état , qui s'enfuit
» jusqu'à Lusignan , sans repaître ; & du
» côté du comte , un autre homme de
» bien , jusqu'au Quesnai-le-Comte. Ces
» deux n'avoient garde de se mordre
» l'un l'autre. » Cette aveugle frayeur
de deux seigneurs de marque , nous fait

(1) Chroni. de Louis XI , chap. VI. Ed. de
1576.

S U R L E R É C I T. 193
conjecturer quelle étoit celle des officiers subalternes & du soldat.

Puisque vous parlez des sentimens intérieurs de l'ame, reprit Euphorbe, un bon narrateur ne se contente pas toujours de les abandonner à nos conjectures; souvent il les peint lui-même: & ces peintures peuvent être mises au même rang que celles des circonstances, puisqu'elles ont les mêmes qualités, & qu'elles n'embellissent pas moins le récit. Tite-Live est inimitable dans ces sortes de tableaux, qu'il a répandus en plusieurs endroits de son histoire. Par-tout ils animent & échauffent son stile. Ce n'est pas assez pour lui de nous exposer les actions, les faits & les choses sensibles qui frappent les yeux: il nous ouvre, pour ainsi dire, l'esprit & le cœur de ses personnages, & nous y montre le jeu des passions, qui sont les vrais ressorts des exploits éclatans, comme des grands crimes. Choisissons-en quelques exemples dans le grand nombre de ceux qu'il nous présente. Voici les couleurs dont il peint les Horaces & les Curiaces prêts d'en venir aux mains. (1) « Ces jeunes

(1) Terni juvenes magnorum exercituum animos gerentes concurrunt. Nec his nec illis

« héros , renfermant dans leurs cœurs
 « tout le courage de deux grandes ar-
 « mées , s'avancent l'épée à la main , sans
 « penser à leur propre danger : les uns
 « & les autres ne s'occupent que de l'es-
 « clavage ou de l'empire réservé à leur
 « patrie. Ils se représentent qu'elle n'au-
 « ra désormais d'autre sort , que celui
 « qu'ils vont lui assurer par leur victoire
 « ou leur défaite ». Avec quel art &
 « quelle vérité ce même Auteur décrit-il
 les réflexions que firent les Romains ,
 après avoir nommé le jeune Scipion pour
 succéder , en Espagne , à son père & son
 oncle (1) ? « Tout étant terminé , lors-
 « que les premiers transports furent cal-
 « més , à cette ardeur succéda un pro-
 « fond silence. Chacun réfléchit sur ce
 « qu'il venoit de faire. On se reprochoit
 « d'avoir plus écouté la faveur que la
 « raison , dans cette nouveauté. La jeu-

periculum suum ; publicum imperium servi-
 tiumque obversatur animo , futuraque ea dein-
 de patriæ fortunæ , quam ipsi fecissent. *Liv,*
lib. 1. n. 25.

(1) Post rem actam , ut jam resederat im-
 petus animorum ardorque , silentium subito
 ortum & tacita cogitatio , quidnam egissent

» nesse sur-tout de leur général les
 » allarmoît : son nom même , qu'il em-
 » pruntoit de deux familles malheureu-
 » ses , sembloit avoir quelque chose de
 » sinistre , & ne lui annoncer que des
 » revers dans un pays où il alloit com-
 » mander au milieu des tombeaux de son
 » pere & de son oncle. » C'est avec la
 même force qu'il dépeint le désespoir des
 Romains , enfermés dans les défilés de
 Caudium ; (1) leur consternation & leurs
 allarmes à l'arrivée des Gaulois prêts de
 s'emparer de Rome. (2) Par-tout , en le li-
 sant , on voit non-seulement combattre &
 agir , mais penser.

Croyez-vous , interrompit Timagene ,
 que vos Auteurs latins l'emportent sur
 les nôtres dans cette partie ? Pour moi ,
 je ne crains point de mettre en parallèle
 avec tout ce que vous venez de citer , le

novi, quod favor plus valuisset quàm ratio.
 Ætatis maxime pœnitebat. Quidam fortunam
 etiam domûs horrebant , nomenque ex dua-
 bus funestis familiis , in eas provincias , ubi
 inter sepulchra patris patruisque res gerendæ
 essent , proficiscentis. *Lib. 26 , n. 18.*

(1) *Lib. 9 , n. 2 , 3 & 4.*

(2) *Lib. 5 , n. 39.*

bel endroit de Corneille sur la mort de Pompée ;

- « Aucun gémissement à son cœur échappé
- » Ne le montre , en mourant , digne d'être
- » frappé.
- » Immobile à leurs coups , en lui-même il
- » rappelle
- » Ce qu'eut de beau sa vie , & ce qu'on dira
- » d'elle ,
- » Et tient la trahison que le roi leur prescrit
- » Trop au-dessous de lui , pour y prêter l'esprit,
- » Sa vertu dans leur crime augmente ainsi
- » son lustre ,
- » Et son dernier soupir est un soupir illustre ,
- » Qui de cette grande ame achevant les des-
- » tins ,
- » Etale tout Pompée aux yeux des assassins. »

C'est bien penser , assurément , que de faire penser ainsi un héros ; & je ne puis m'empêcher d'appliquer à l'Auteur lui-même son derniers vers , & de dire , que ce magnifique morceau étale tout Corneille aux yeux de ses lecteurs.

Pour vous prouver , continua Euphorbe , que je reconnois tout le mérite des modernes , j'ajouterai à l'exemple que vous apportez , celui de M. Fléchier ,

dans l'oraison funèbre du vicomte de
 Turenne. » Turenne meurt, tout se con-
 »fond, la fortune chancelle, la victoi-
 »re se lasse, la paix s'éloigne, les bon-
 »nes intentions des alliés se rallentif-
 »sent, le courage des troupes est abattu
 »par la douleur & ranimé par la ven-
 »geance; tout le camp demeure immo-
 »bile; les blessés pensent à la perte qu'ils
 »ont faite, & non pas aux blessures
 »qu'ils ont reçues; les pères mourants
 »envoient leurs fils pleurer sur leur gé-
 »néral mort ». Rien n'est plus cu-
 rieux, pour un lecteur, que de décou-
 vrir ainsi tous les sentimens qui parta-
 gent un grand peuple. Nous apprendre
 ce qu'ont fait les hommes, c'est nous in-
 struire à demi; il faut les faire connoître
 eux mêmes.

Si les historiens, répliqua Timagene,
 sont tenus de nous faire connoître ceux
 dont ils parlent, ils ont pour cela, ce
 me semble, un moyen bien facile: ce
 sont les caractères & les portraits. Ils y
 rencontrent le double avantage de plai-
 re & d'instruire. Mais à propos de cette
 question, je voudrois bien connoître la
 différence exacte de ce qu'on appelle por-
 traits, caractères & descriptions.

On peut avoir à peindre, répartit

Euphorbe, une action, un lieu, un être raisonnable ou supposé tel. Le détail d'un fait particulier, par exemple, d'une bataille, d'une tempête, d'un voyage, l'énumération de ce qui compose un pays ou un canton, s'appelle description. Le portrait & le caractère ne conviennent qu'aux êtres raisonnables, ou du moins animés; & dans cette dernière espèce, le portrait expose les qualités extérieures & intérieures; au lieu que le caractère, pris à la rigueur, doit se borner à celle de l'ame: mais souvent on le confond avec le portrait, comme vous le pouvez voir dans la Bruyere. Un rhéteur vous feroit d'autres divisions, qui ne sont admises que dans les écoles.

Quelque nom qu'on leur donne, reprit Timagene, avouez que les uns & les autres font un bel effet dans le récit, & y jettent beaucoup d'ornement. D'ailleurs, ces morceaux saillans ont l'avantage de faire une impression plus vive sur l'esprit, & par-là se gravent plus aisément dans la mémoire. Je n'oublierai jamais la description du combat de Télémaque avec Hyppias. « A peine Télémaque eut tiré son épée, qu'Hyppias, qui vouloit profiter de l'avanta-

» ge de sa force , se jetta sur le jeune fils
 » d'Ulysse pour la lui arracher. L'épée se
 » rompt dans leurs mains : ils se saisissent
 » & se ferment l'un l'autre ; les voilà ,
 » comme deux bêtes cruelles qui cher-
 » chent à se déchirer : le feu brille dans
 » leurs yeux ; ils se raccourcissent , ils
 » s'allongent , ils se baissent , ils se rele-
 » vent , ils s'élancent , ils sont altérés de
 » sang. Les voilà aux prises pieds con-
 » tre pieds , mains contre mains ; ces
 » deux corps entrelacés paroissent n'en
 » faire qu'un : mais Hyppias , d'un âge
 » plus avancé , sembloit devoir accabler
 » Télémaque , dont la tendre jeunesse
 » étoit moins nerveuse. Déjà Téléma-
 » que , hors d'haleine , sentoit ses ge-
 » noux chanceler. Hyppias le voyant
 » ébranlé , redouble ses efforts. C'en étoit
 » fait du fils d'Ulysse , il alloit porter la
 » peine de sa témérité & de son empor-
 » tement , si Minerve , qui veilloit de
 » loin sur lui , & qui ne le laissoit dans
 » cette extrémité de péril que pour
 » l'instruire , n'eût déterminé la victoire
 » en sa faveur. » N'êtes-vous point en-
 » chanté , comme moi , de la vivacité de
 » cette peinture ? *Les voilà , comme deux*
bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer.
 On suit tous leurs mouvemens. *Ils se rac-*

courcissent , ils s'allongent , ils se baissent , ils se relevent. Voilà ce que le pinceau ne peut exprimer sur la toile. C'est moins une lecture , qu'un spectacle intéressant.

J'admire encore plus que tout cela , ajouta Euphorbe , la sagesse & le naturel qui regnent dans l'ordonnance de ce tableau. Point d'idée gigantesque , point de confusion , point d'expressions outrées ou inutiles. Au reste , n'avez-vous pas un petit intérêt particulier , qui vous rend plus cher encore ce morceau vraiment beau par lui-même ? Messieurs les militaires ont cela de commun avec les jeunes gens ; ils se passionnent pour tout ce qui a quelque rapport avec la guerre & les combats.

Tout comme il vous plaira , répliqua Timagene ; mais vous ne pouvez disconvenir que cet intérêt ne soit bien légitime , quand l'écrivain a le talent de le faire naître. Il y a une espèce d'adresse dans le récit , qui le transforme , pour ainsi dire , en drame , & qui lui donne toute la vivacité d'une action , lorsqu'on sçait ne présenter au lecteur que ce qui pourroit être apperçu par un spectateur , & lui laisser deviner tout le reste. Il me semble que c'est-là le plus grand art de

Tite-Live dans le fameux combat des Horaces & des Curiaces. (1) « Les deux armées , dit-il , s'étoient placées devant leurs retranchemens , pour être témoins d'un combat , où , sans partager le danger , elles avoient grande part aux craintes & aux alarmes. Il ne s'agissoit de rien moins que de l'empire , & leur sort dépendoit de la bravoure & du bonheur d'un petit nombre de combattans. Ainsi , dans l'agitation & l'incertitude , tous portent leur attention vers un spectacle qui n'avoit pour eux rien d'agréable. On donne le signal au premier choc , le bruit des armes , l'éclat effrayant des épées jettent une secrète horreur dans l'ame des spectateurs. Tandis qu'un égal avantage tient l'espoir en suspens , l'in-

(1) *Confederant utrimque pro castris duo exercitus , periculi magis præsentis quàm curæ expertes. Quippe imperium agebatur , in tam paucorum virtute atque fortunâ positum. Itaque ergo erecti suspensique in minime gratum spectaculum animo intenduntur. Datur signum. . . . Ut primo statim concursu increpuere arma , micantesque fulsere gladii , horror ingens spectantes perstringit : & neutro inclinatâ spe , torpebat vox spiritusque. Confertis*

» quiétude & le silence regne des deux
» côtés. Bien-tôt le combat s'anime : alors
» ce ne sont plus seulement les diverses
» attitudes des combattans , le mouve-
» ment irrégulier des traits & des armes
» qui frappent les yeux : on apperçoit
» des blessures ; on voit couler du sang.
» Aussi-tôt deux des champions Ro-
» mains tombent morts sous les coups
» des Albains , qui demeurent blessés
» tous les trois. A cette vue, l'armée
» d'Albe pousse de grands cris de joie.
» Les légions Romaines , en perdant
» toute espérance , étoient encore dans
» les plus cruelles allarmes sur le sort du
» dernier des Horaces environné de ses
» trois ennemis. Heureusement il étoit
» sans blessure , & comme il ne pouvoit

deinde manibus cum jam non motus tantum
corporum agitatioque anceps telorum armo-
rumque , sed vulnera quoque & sanguis specta-
culo essent , duo Romani super alium alius ,
vulneratis tribus Albanis , expirantes corru-
erunt. Ad quorum casum cum conclamasset
gaudio Albanus exercitus , Romanas legiones
jam spes tota , nondum tamen cura deserue-
rat , exanimis vice unius , quem tres Curiatii
circumsteterant. Forte is integer fuit , ut uni-
versis solus nequaquam par , sic adversus sin-

» tenir seul contr'eux tous , aussi étoit-il
 » supérieur en forces à chacun d'eux en
 » particulier. Ainsi , pour diviser leurs
 » efforts , il prend la fuite , prévoyant
 » bien que leurs blessures ne leur per-
 » mettroient pas de le suivre d'un pas
 » égal. A peine étoit-il à quelque distance
 » du lieu où s'étoit livré le combat , qu'il
 » se retourne & voit derrière lui ses en-
 » nemis séparés les uns des autres par
 » un assez grand intervalle. Il vient ra-
 » pidement tomber sur le premier , qui
 » n'étoit pas fort éloigné ; & pendant
 » que les Albains crient aux autres Cu-
 » riales de secourir leur frere , Horace
 » l'a déjà renversé à ses pieds , & vole à
 » une seconde victoire. Les Romains
 » alors animent leur champion par ces
 » clameurs que produit ordinairement
 » un succès inespéré dans des hommes

gulos ferox. Ergo ut segregaret pugnam eorum,
 cepellit fugam , ita ratus secuturos , ut quem-
 que vulnere affectum corpus lineret. Jam ali-
 quantum spatii ex eo loco , ubi pugnatum est ,
 aufugerat , cum respiciens videt magnis inter-
 vallis sequentes : unum haud procul ab sese
 abesse : in eum magno impetu redit. Et dum
 Albanus exercitus inclamat Curiatis , ut opem
 ferant fratri , jam Horatius cæso hoste victor

» qui y prennent le plus grand intérêt.
 » Le héros de Rome se hâte de terminer ce nouveau combat. » N'y a-t-il pas là dedans une espece de magie qui nous transporte successivement dans l'une & dans l'autre armée , & qui met sous nos yeux tout ce que pouvoit découvrir un soldat Romain ou Albain ? On ne s'arrête point à nous peindre les regards menaçans de ces guerriers , les coups qu'ils se portent ; on ne nous dit point de quelle maniere les trois Albains furent blessés , par quelle adresse ou par quel bonheur , bien-tôt après ils firent mordre la poussiere à deux Horaces. Tout cela ne peut être apperçu que par les combattans eux-mêmes. Mais nous entendons le bruit des armes , nous voyons briller les épées , nous suivons des yeux les mouvemens confus de ces héros , leurs blessures , leur sang qui rougit la terre ; objets plus propres encore à exciter l'inquiétude que les premiers. Bien-tôt la scène change ; deux

secundam pugnam petebat. Tum clamore , qualis ex insperato faventium solet , Romani adjuvant militem suum , & ille defungi prælio festinat. Dec. 1. Lib. 1. n. 25.

Romains succombent, & un seul se trouve exposé aux assauts de trois adversaires. Quelle est l'ame assez insensible pour n'être point émue par des objets aussi frappans?

Je ne m'aviserai plus, reprit Euphorbe, de plaisanter Messieurs les militaires : je vois qu'ils sçavent se défendre autrement que l'épée à la main. Au surplus, je voulois vous dire, que si les descriptions de combats font un bel effet dans le récit, il en est d'autres plus riantes, qui n'y répandent pas moins d'ornement. J'en prends à témoin ce joli morceau que l'on trouve dans la Lettre où Mad. de Sévigné décrit le passage du Rhin. « Le chevalier de Nan-
 » touillet étoit tombé de cheval ; il va
 » au fond de l'eau, il revient, il retour-
 » ne, il revient encore ; enfin il trouve
 » la queue d'un cheval, il s'y attache ; ce
 » cheval le mene à bord, il monte sur le
 » cheval, se trouve à la mêlée, reçoit deux
 » coups dans son chapeau, & revient gaill-
 » ard. » Quel tableau plus agréable, que
 » cette description de la Bétique ? « Le
 » fleuve Bétis coule dans un pays fertile,
 » & sous un ciel pur qui est toujours
 » serein. Le pays a pris son nom du fleu-
 » ve qui se jette dans l'Océan assez près

» des colonnes d'Hercule , & de cet
 » endroit où la mere furieuse , rompant
 » ses digues , sépara autrefois la terre de
 » Tarsis d'avec la grande Afrique. Ce
 » pays semble avoir conservé les délices
 » de l'âge d'or : les hivers y sont tièdes ;
 » les rigoureux aquilons n'y soufflent ja-
 » mais ; l'ardeur du soleil y est toujours
 » tempérée par des zéphirs rafraîchis-
 » sans , qui viennent adoucir l'air vers
 » le milieu du jour : ainsi , toute l'année
 » n'est qu'un heureux hymen du prin-
 » temps & de l'automne , qui semblent
 » se donner la main. » Toutes ces pein-
 » tures , sans être essentielles à l'objet prin-
 » cipal , l'enrichissent beaucoup. Ainsi , la
 » superbe architecture qui remplit le fond
 » d'un tableau , est indépendante de l'ac-
 » tion qu'il représente ; mais elle forme
 » un ensemble qui attire les regards des
 » connoisseurs.

De votre comparaison , interrompit
 Timagene , il s'ensuit que la description
 doit être propre au sujet que l'on traite.
 Je ne peindrai pas Adam & Eve dans
 un riche palais , ni les Peres du désert
 dans de magnifiques jardins. Que de
 lieux communs où l'on décrit une cam-
 pagne , un torrent , une tempête , & qui
 peuvent convenir à toutes sortes de su-

jers ? Ce sont des especes de pieces de rapport qu'on déplace à son gré & qu'on enchâsse où l'on veut. On pourroit en faire un répertoire disposé par lettres alphabétiques en forme de dictionnaire , pour la commodité des plagiaires. Je voudrois , pour moi , qu'il n'y eût point de description qui ne fût attachée à la place qu'elle occupe par quelques traits particuliers & nécessaires, comme celles que vous venez de rapporter.

Votre règle est un peu sévère , répartit Euphorbe. L'exactitude de la prose ne souffre point , il est vrai , ces peintures générales & communes. La sévérité de l'histoire ne permet pas non plus qu'on y répande les fleurs avec prodigalité , comme fait l'historien latin d'Alexandre - le - Grand , dans la description du Fleuve Marfyas , (1) dans l'aventure d'Abdalomine , (2) dans les regrets de Sisygambis à la mort d'Alexandre , & dans quelques autres endroits. Mais la poésie étant plus susceptible d'ornemens , elle est plus indulgente. Elle admet ces détails où l'imagination se joue & distrait un moment son lecteur , pourvu qu'ils ne soient point copiés & qu'ils aient des bornes convenables. Dans l'un &

(1) Quint. Curc. l. 3.

(2) *Ibid.* l. 4.

dans l'autre genre, faire une description trop longue est un écart, mais surtout, lorsqu'elle n'a que peu ou point de rapport à la matière dont l'écrivain doit être occupé.

Vous voulez que ces descriptions ne soient pas copiées, répliqua Timagene ; cela, en vérité, ne me paroît pas commun. Je vais vous en rassembler sur un même sujet quelques-unes tirées des meilleurs Auteurs anciens & modernes, où vous remarquerez précisément les mêmes idées, & quelque différence seulement dans l'expression. Je trouve la première dans Ovide. (1)

Aspera crescit hyems, omnique à parte fero-
ces

Bella gerunt venti, fretaque indignantia mis-
cent.

Ipse paver, nec se, quis sit status, ipse fate-
tur

Scire ratis rector, nec quid jubeatve, ve-
litve :

(1) La tempête devient affreuse : les vents déchaînés de tous côtés se font la guerre, & soulèvent les mers indignées. Le pilote lui-même effrayé, avoue qu'il ne sait plus dans quelle situation il est, ni ce qu'il doit décider

Tanta mali moles , tantòque potentior arte
est :

Quippe sonant clamore viri , stridore ruden-
tes ,

Undarum incurfu gravis unda , tonitribus æ-
ther.

Fluctibus erigitur , cœlumque æquare videtur
Pontus , & inductas aspergine tangere nubes....

Ecce cadunt largi resolutis nubibus imbres ,
Inque fretum credas totum descendere cœlum,
Inque plagas cœli tumefactum ascendere pon-
tum.

Vela madent nimbis , & cum cœlestibus undis
Æquoræ miscentur aquæ : caret ignibus æ-
ther ;

ou commander : tant le danger est pressant , &
l'emporte sur tout son art. Les cris des hommes
se mêlent aux sifflemens des cordages , aux fracas
des vagues qui se brisent , au bruit affreux du
tonnerre. Les flots amoncelés semblent s'élan-
cer vers l'olympé , & porter leurs cimes humi-
des jusqu'aux nues. En même temps des tor-
rens de pluie tombent de la voûte céleste ; on
croiroit que tout le ciel descend dans la mer ,
& que l'océan irrité veut prendre la place de
l'empirée. Les voiles sont trempées d'eau :
les flots se confondent avec les nuages : les
ténèbres épaisses de la nuit sont redoublées
par celles de la tempête : les éclairs & le
tonnerre les dissipent pourtant de temps en

Cæaque nox premitur tenebris hyemisque
fuisque.

Discutiunt tamen has, præbentque micantia
lumen

Fulmina, fulmineis ardescunt ignibus undæ.
Deficit ars, animique cadunt; totidemque
videntur

Quot veniunt fluctus, ruere atque irrumperè
mortes.

Voyons maintenant ce que dit Vir-
gile sur le même objet : (1)

Incubuerè mari, totumque à sedibus imis
Unâ Euris Notusque ruunt creberque procellis
Africus, & vastos volvunt ad litora fluctus.
Insequitur clamorque virum, stridorque ru-
dentum :

Eripiunt subito nubes cælumque diemque

temps, & donnent une lumière effrayante ;
les eaux sont embrasées par la foudre. L'art
est sans ressource ; le désespoir s'empare de
tous les cœurs, & chacun des flots qui s'élan-
cent, semble apporter avec soi la mort.
Métam. Lib. II, vers XIII.

(1) L'Eurus, le Notus, l'Africus fécond en
orages s'étendent sur la mer, la bouleversent
jusque dans ses abîmes, & poussent sur le ri-
vage des vagues énormes. De tous côtés les

Teucrorum ex oculis ; ponto nox incubat atra.
Intonuere poli , & crebris micat ignibus æther
Præsentemque viris intentant omnia mor-
tem. . . .

Hi summo in fluctu pendent , his unde de-
hiscens

Terram inter fluctus aperit : furit æstus arenis.

Rapprochons de ces deux poëtes , Ho-
mere , traduit par Boileau.

Comme l'on voit les flots soulevez par l'orage,
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur
rage ;

Le vent avec fureur dans les voiles frémit ,
La mer blanchit d'écume , & l'air au loin gé-
mit.

Le matelot troublé , que son art abandonne ,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'envi-
ronne.

cris des hommes se mêlent au sifflement des
cordages. A l'instant , les nuages dérobent le
ciel & le jour aux yeux des Troyens : une nuit
affreuse couvre les flots. Le tonnerre gronde ;
l'air est embrasé de mille éclairs , & tout offre
à ces infortunés une mort présente. Les uns
sont suspendus au sommet d'une vague ; les
autres voyent un gouffre s'ouvrir sous leurs
pieds & découvrent la terre à travers les flots.
L'onde bouillonne au fond de ses sables. *Æn.*
Lib. I. v. 84.

Voici comme s'exprime l'Auteur de la Henriade.

L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit ;
L'air siffle , le ciel gronde , & l'onde au loin
gémit :

Les vents sont déchaînés sur les vagues émues ;
La foudre étincelante éclate dans les nues ;
Et le feu des éclairs , & l'abîme des flots
Montrent par-tout la mort aux pâles matelots.

Enfin ce tableau tracé par Oreste dans la tragédie d'Electre , peut figurer à côté de ceux-là.

La mer en un moment se mutine & s'élance ;
L'air mugit , le jour fuit , une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur.
La foudre éclairant seule une nuit si profonde ,
A sillons redoublés ouvre le ciel & l'onde ,
Et comme un tourbillon , embrassant nos
vaisseaux ,

Semble en sources de feu bouillonner sur les
eaux.

Les vagues quelquefois nous portent sur leurs
cimes ,

Nous font rouler après sous de vastes abîmes ,
Où les éclairs pressés pénétrant avec nous ,
Dans des gouffres de feu semblent nous plon-
ger tous.

Le pilote effrayé que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'aban-
donne.

Il ne s'agit point d'examiner ici si la majesté énergique de Virgile l'emporte sur l'ingénieuse fécondité d'Ovide; qui des François ou des Latins, ont la touche plus mâle ou le coloris plus frappant; je veux seulement vous faire observer que l'on rencontre ici par-tout les mêmes idées, & qu'il n'y a de variété que dans l'expression. Chez les Latins, comme chez les François, tout se réduit à nous représenter les vents dechainés, les vagues soulevées jusqu'aux cieux, les cris & le desespoir des matelots, le bruit du tonnerre, le feu des éclairs, enfin le pilote sans ressource, qui s'abandonne à la merci des flots.

Avant de vous répondre, reprit Euphorbe, souffrez que je vous fasse une petite remarque. Sans cet étalage de poésie, l'Auteur des Pseaumes en a dit en quatre mots, autant que tous les Auteurs que vous avez cités (1). « Dieu parle :

(1) *Dixit, & stetit spiritus procellæ, & exaltati sunt fluctus ejus. Ascendunt usque ad*

» les vents & la tempête se déchaînent;
 » les flots se soulèvent, ils montent jus-
 » qu'aux cieux, & descendent jusqu'aux
 » abîmes. Le trouble & l'agitation des
 » matelots, les rendent semblables à un
 » homme ivre. Toute leur habileté s'est
 » évanouie. » Ne croiroit-on pas que ces
 versets ont servi de modèle à vos des-
 criptions? Je reviens maintenant à vo-
 tre difficulté. Lorsqu'on fait un por-
 trait d'après nature, on est renfermé dans
 un cercle de circonstances qu'on ne peut
 franchir, sans tomber dans le défaut
 qu'Horace reproche à certains poëtes, de
 mettre les dauphins dans les forêts & les
 sangliers dans les eaux, pour répandre
 du merveilleux & de la variété dans leurs
 compositions:

(1) *Qui variare cupit rem prodigialiter unam,
 Delphinum sylvis appingit, fluctibus aprum.*

Il n'est donc pas étonnant que plusieurs
 grands Auteurs se rencontrent dans les

*cælos, & descendunt usque ad abissos. . . Tur-
 bati sunt, & moti sunt sicut ebrius, & omnis
 sapientia eorum devorata est. Pl. 106.*

(1) Art. Poët. v. 29.

tableaux qu'enfante leur imagination. Plus ils ont de goût, plus ils doivent se rapprocher, parce qu'ils copient le même modèle, c'est-à-dire, la nature, qui est une. Puiser dans cette source féconde, ce ne fut jamais être plagiaire. On ne l'est que quand on s'attribue, comme un bien propre, les expressions, les pensées, ou le plan d'un Auteur. Par exemple, je ne puis voir, sans peine, un bon historien de nos jours, transcrire mot pour mot, avec quelques légers changemens, jusqu'à huit pages du Césarion de l'abbé de Saint-Réal, au sujet du rétablissement de Ptolomée Aulètes. (1) Mais peut-on trouver mauvais que, dans la description d'un combat, on nous mette sous les yeux des morts, des mourans, le bruit des armes, la fuite des uns, la poursuite des autres? ce sont les parties essentielles de l'objet qu'on traite. Tout ce que je voudrois conclure du petit inconvénient, que vous venez de remarquer, c'est qu'il faut employer rarement ces especes de lieux communs, sur-tout dans la prose. On n'a point cet écueil à craindre dans les portraits & les

(1) Hist. Anc. 1, 21, art. 2, §. 1.

caractères. Ils ont tous des traits qui leur sont propres, & que le peintre doit saisir. Il seroit inexcusable, si son tableau convenoit également à plusieurs personnes différentes.

Il y a pourtant, interrompit Timagene, des portraits qu'on appelle généraux ; tels que sont ceux de l'avare, du prodigue, de l'ambitieux & plusieurs autres. N'en est-il pas de ces morceaux, comme des descriptions ? Si toutes les batailles se ressembloient, tous les avares ont quelque chose de commun.

Cela est vrai, jusqu'à un certain point, continua Euphorbe ; mais quelque généraux que soient ces caractères, ils empruntent des lieux, des temps, des usages, des inclinations différentes, certaines nuances particulières qui les distinguent. L'avare de nos jours a quelques teintes que n'avoit pas celui des Grecs & des Romains : comme le Petit-Maître Anglois n'est pas celui de Paris.

J'ajouterois à ce que vous dites, répliqua Timagene, que ces caractères généraux me paroissent composés comme la Vénus de ce fameux sculpteur Grec, qui réunit dans ce seul chef-d'œuvre les plus beaux traits qu'il apperçut dans toutes les femmes de la ville. D'où il s'en-

suit

fuit qu'ils font moins des peintures particulières , qu'un assemblage de différens portraits : & cela est si vrai , que leur mérite est plus grand , à proportion qu'ils ressemblent à un plus grand nombre de personnes dans le même genre.

Votre raison , poursuivit Euphorbe , est encore meilleure que la mienne, pour prouver , qu'il ne faut pas leur appliquer à la rigueur ce que je disois tout-à-l'heure des traits qui leur sont propres; qu'ils ont quelque ressemblance avec les descriptions; & que ma réflexion ne peut regarder que les portraits proprement dits , c'est-à-dire , ceux qui sont particuliers. Arrêtons-nous donc à ceux-ci , & contentons-nous d'y chercher ce que la peinture se prescrit à elle-même, dans ceux qu'elle nous offre , une ressemblance exacte , un riche coloris , une attitude naturelle & gracieuse. Si , pour peindre tel ou tel général d'armée , je me contentois de dire , qu'il étoit d'une naissance illustre , qu'il avoit étudié l'art de la guerre & toutes les parties qui en dépendent , qu'il connoissoit toutes les ressources des ennemis & les siennes , que , dans l'action , il commandoit en grand capitaine & se battoit en soldat ,

j'en donnerois une idée magnifique ; mais qui peut convenir à plusieurs de ceux dont nous trouvons les noms dans l'histoire. Ce n'est-là qu'un modèle dégrossi & qui n'est point caractérisé, ou, tout-au-plus, un de ces portraits généraux dont nous venons de parler.

Pensez-vous donc, dit alors Timagene, qu'il en soit d'un portrait, comme d'une énigme, & qu'on doive en deviner l'objet, sans qu'il soit nommé?

Non, répondit Euphorbe; mais je crois qu'il doit avoir certains traits particuliers à la personne qu'il représente. Voyez, par exemple, celui-ci, tracé de la main de M. Bossuet (1). « Un homme
» s'est rencontré d'une profondeur d'esprit
» prit incroyable, hypocrite raffiné autant
» qu'habile politique, capable de
» tout entreprendre & de tout cacher,
» également actif & infatigable dans la
» paix & dans la guerre, qui ne laissoit
» rien à la fortune de ce qu'il pouvoit
» lui ôter par conseil & par prévoyance :
» d'ailleurs si vigilant & si prêt à tout,
» qu'il n'a jamais manqué aucune des
» occasions qu'elle lui a présentées : enfin
» un de ces esprits remuants & audacieux

(1) Or. Fun. de la reine d'Angleterre,

« qui semblent être nés pour chan-
ger le monde. » La profondeur d'es-
prit & l'hypocrisie , l'audace & la dis-
simulation dans un homme ambitieux &
sans naissance , mais capable de troubler
l'univers , tout cela fait un ensemble ,
qui feroit connoître suffisamment le fa-
meux Cromwel , quand l'endroit d'où ce
morceau est tiré, ne le montreroit pas plus
clairement.

Je suis persuadé, comme vous, pour-
suivit Timagene, que c'est cet ensemble
de plusieurs qualités rarement unies l'u-
ne avec l'autre , qui forme la ressem-
blance du portrait. Si l'on avoit fait at-
tention à cette vérité , on se feroit
épargné la peine de chercher les mo-
dèles des caracteres de la Pruyere , &
on ne se feroit pas imaginé y recon-
noître telles ou telles personnes , par-
ce qu'ils offroient quelques traits deta-
chés qui pouvoient leur convenir. Pour
se convaincre que cet assemblage est né-
cessaire , il suffit d'examiner le célèbre
portrait de Catilina , fait par Salluste. (1)
« Catilina étoit d'une naissance illustre, &
joignoit à une grande force d'esprit &

(1) Catilina nobili genere natus , fuit ma-

de corps , un caractère méchant & per-
 vers : les dissensions intestines , le meur-
 tre , le pillage , les discordes civiles
 eurent des charmes pour lui dès ses
 plus tendres années : il en fit les exerci-
 ces de sa jeunesse : un tempérament
 plus robuste qu'on ne peut s'imaginer ,
 le mettoit à l'épreuve de la faim , du
 froid , des veilles & des fatigues. Gé-
 nie audacieux & rusé , c'étoit un vrai
 Prothée , capable de tout feindre &
 de tout dissimuler. Avidé du bien d'au-
 trui , prodigue du sien , il étoit ardent
 & emporté dans ses passions : il par-
 loit avec facilité , mais avec peu de
 discernement. Cet esprit vaste & am-
 bitieux ne voyoit rien d'impossible &
 de trop relevé pour lui , & ne se re-

gna vi animi & corporis , sed ingenio malo
 pravoque. Huic ab adolescentiâ bella intestina,
 cœdes , rapinæ , discordia civilis grata fuere ;
 ibique juventutem suam exercuit. Corpus pa-
 tiens inedia , alioris , vigiliæ supra quàm cui-
 quam credibile est. Animus audax , subdolus ,
 varius , cujuslibet rei simulator ac dissimulator ;
 alieni appetens , sui profusus , ardens in cu-
 piditatibus ; satis loquentiæ , sapientiæ parum ,
 Vastus animus immoderata , incredibilia , ni-

» païssoit que de chimères & de projets inouis. » On peut trouver , sans doute , dans différens particuliers plusieurs parties de ce caractère ; Alexandre étoit violent & ne connoissoit point de bornes dans ses projets ; César étoit ambitieux & prodigue ; Annibal étoit robuste & rusé ; Antoine étoit l'esclave de ses passions : mais il seroit bien difficile de rencontrer ailleurs l'éclat de l'origine , la force du corps au milieu des débauches , l'ambition la plus aveugle avec des talens médiocres , presque tous les vices sans aucune vertu , réunis dans un même homme.

L'orateur Romain , reprit Euphorbe , en traitant le même sujet , entre dans un plus grand détail. Il explique , il développe , avec son abondance ordinaire , ce que Salluste avoit renfermé dans ce peu de mots, *C'étoit un Prothée capable de tout feindre & de tout dissimuler* ; & il nous fait concevoir comment ce fameux scélérat avoit pu séduire ou tromper un si grand nombre

mis alta semper cupiebat. *Sall. de bell. Catil.*

de citoyens. (1) « Catilina, dit Cicéron ;
 » eut tous les dehors des plus belles ver-
 » tus ; mais ce n'étoit qu'une écorce lé-
 » gère & sans fond : engagé avec une
 » foule de scélérats , il feignoit des liai-
 » sons avec tous les honnêtes gens : le
 » violent attrait qui le portoit au défor-
 » dre , lui laissoit encore quelque incli-
 » nation pour le travail & l'application :
 » au milieu des débauches auxquelles il
 » se livroit sans mesure , il avoit du goût
 » pour l'art militaire. Je crois que jamais
 » l'univers ne vit un monstre réunir en
 » lui seul des passions & des penchans
 » aussi différens & aussi incompatibles.
 » Qui fut plus cher que lui , pendant
 » un temps , à tout ce qu'il y avoit de
 » grand dans la république ? Qui fut
 » jamais mieux avec tous ceux qui étoient

(1) Habuit ille permulta maximarum , non expressa signa , sed adumbrata virtutum : utebatur hominibus improbis multis ; & quidem optimis se viris deditum esse simulabat. Erant apud illum illecebræ libidinum multæ ; erant etiam industriæ quidam stimuli , ac laboris. Flagrabant vitia libidinis apud illum ; vige-
 bant etiam studia rei militaris. Neque ego unquam fuisse tale monstrum in terris ullum puto tam ex contrariis diversisque inter se pug-

» perdus d'honneur & de réputation ?
 » Quel citoyen plus zélé , quelquefois ,
 » pour la patrie ? Quel ennemi plus fu-
 » neste pour Rome ? Quels infâmes ex-
 » cès dans les plaisirs ? Quelle patience
 » dans le travail ? Quelle avidité dans
 » les rapines ? Quelle profusion dans les
 » largesses ? C'est un espece de prodige
 » inconcevable , qu'un tel homme ait pu
 » se faire beaucoup d'amis ; les conser-
 » ver par ses soins & ses égards ; parta-
 » ger avec eux ce qu'il possédoit ; se prê-
 » ter aux contre-temps & aux besoins de
 » tous ceux qui lui étoient attachés ; em-
 » ployer pour eux ses biens , son crédit ,
 » son travail , l'audace même & le cri-
 » me , s'il le falloit ; changer son cara-
 » ctère , le gouverner , le fléchir à son

nantibus naturæ studiis cupiditatibusque con-
 flatum. Quis clarioribus viris quodam tempore
 jucundior ? Quis turpioribus conjunctior ? Quis
 civis meliorum partium aliquando ? Quis te-
 trior hostis huic civitati ? Quis in voluptatibus
 inquinatior ? Quis in laboribus patientior ? Quis
 in rapacitate avarior ? Quis in largitione effu-
 sior ? Illa vero in illo homine mirabilia fue-
 runt , comprehendere multos amicitia , tueri
 obsequio , cum omnibus communicare quod
 habebat , servire temporibus suorum , omnium
 pecunia , gratia , labore corporis , scelere

« gré, & l'accommoder à toutes les cir-
 « constances ; être sérieux avec les gens
 « tristes, plaissant avec les gens désœu-
 « vrés , grave avec les vieillards , amu-
 « sant avec la jeunesse , hardi parmi les
 « scélérats & débauché parmi les liber-
 « tins. » Il faut avouer que c'est un
 objet bien satisfaisant, de voir deux grands
 maîtres travailler au même tableau, &
 d'observer leur maniere particuliere, la
 diversité de leur ordonnance, & les tein-
 tes différentes que chacun donne à son
 coloris. Catilina me semble plus hideux
 dans l'historien, & je le hais davantage
 dans l'orateur.

C'est, sans doute, répliqua Timage-
 ne, que ce dernier s'étend particulière-
 ment sur son hypocrisie & sa dissimu-
 lation ; & que ces vices ont quelque
 chose de plus odieux dans la société,
 que les autres. Je trouve néanmoins que
 le consulaire Romain ménage ici son en-
 nemi. Il nous montre chez lui quelque

etiam, si opus esset, & audaciâ : versare suam
 naturam, & regere ad tempus, atque huc &
 illuc torquere & flectere : cum tristibus severè,
 cum remissis jucundè, cum senibus graviter,
 cum juventute comiter, cum facinorosis au-
 dacter, cum libidinosis luxuriosè vivere. *Orat.*
pro Cælio.

chose de bon, du moins dans certaines occasions & en apparence. Dans Salluste, j'en vois rien de semblable.

La véritable raison, repartit Euphorbe, est que l'un fait un plaidoyé, & l'autre écrit une histoire. L'historien doit nous montrer les hommes tels qu'ils sont; l'orateur, tels qu'il est avantageux pour sa cause qu'ils paroissent. Il peut imiter ces peintres qui ont l'art de déguiser certaines difformités du corps, sous une ample draperie. Cœlius, que défendoit Cicéron, étoit accusé de liaisons étroites avec Catilina. L'avocat s'attachoit à prouver que ce jeune Romain avoit eu cela de commun avec beaucoup d'autres gens de bien, & qu'il avoit été trompé pendant quelque temps, comme eux. Il falloit donc établir que Catilina avoit trouvé, soit dans ses talens naturels, soit dans sa dissimulation, de quoi les séduire; & le montrer du côté le moins odieux. Au reste, ce portrait n'est pas moins ressemblant que le premier.

Je ne sçais, poursuivit Timagene; vos orateurs me semblent toujours aller à côté de la vérité. Mais je ne veux point me faire de querelle avec eux: leur ressentiment est à craindre. Je vous demande seulement si cet artifice n'est point

ce que vous appelez le coloris du portrait ?

Non , répondit Euphorbe. Je n'entends par là que le stile & l'expression dont il doit être revêtu, & qui font l'effet des couleurs dans la peinture.

Je conçois ce que vous voulez dire, reprit Timagene ; il faut que les pensées y soient belles , sans être trop recherchées ; que les vices du personnage contrastent adroitement avec ses talens ou ses vertus ; que l'expression soit claire & concise ; qu'elle soit noble, surtout dans les grands sujets ; telle que celle-ci , par exemple , dans le portrait du grand Condé.

J'ai le cœur comme la naissance ;

Je porte dans les yeux un feu vif & brillant ;

J'ai de la foi , de la constance :

Je suis prompt , je suis fier , généreux & vaillant :

Rien n'est comparable à ma gloire :

Le plus fameux héros qu'on vante dans l'histoire ,

Ne me le sauroit disputer.

Si je n'ai pas une couronne ,

C'est la fortune qui la donne ;

Il suffit de la mériter.

Il est difficile , poursuit Euphorbe , de trouver un exemple mieux assorti à ce que nous disons. Le stile en est riche & naturel ; l'expression claire & serrée ; & quoiqu'il semble que l'Auteur se propose de flatter son héros , il laisse pourtant entrevoir le seul défaut , peut-être , qu'avoit le grand Condé , la hauteur & l'emportement. Si je n'avois pas déjà cité le portrait de Cromwel par l'illustre évêque de Meaux , je voudrois qu'il figurât ici auprès du vôtre. Mais je trouverai de quoi me dédommager dans le poëme en prose de l'archevêque de Cambrai. Entre plusieurs autres endroits que je pourrois choisir , je ne vous rapporterai que celui de Télémaque presque vaincu par la passion de l'amour. Vous y découvrirez , à - coup - sûr , toutes les qualités que vous venez de détailler vous-même. « Télémaque demuroit sou-
 » vent étendu & immobile sur le rivage
 » de la mer ; souvent dans le fond de
 » quelque bois sombre , versant des lar-
 » mes ameres & poussant des cris sem-
 » blables aux rugissemens d'un lion. Il
 » étoit devenu maigre ; ses yeux creux
 » étoient pleins d'un feu dévorant : à le
 » voir pâle , abattu & défiguré , on au-
 » roit dit que ce n'étoit plus Télémaque.

» Sa beauté, son enjouement, sa noble
 » fierté s'enfuyoient loin de lui : il pé-
 » rissoit. Telle qu'une fleur qui, étant
 » épanouie le matin, répand ses doux
 » parfums dans la campagne, & se flé-
 » trit peu-à-peu vers le soir; les vives
 » couleurs s'effacent, elle languit, elle
 » se dessèche, & sa belle tête se pan-
 » che, ne pouvant plus se soutenir; ainsi
 » le fils d'Ulysse étoit aux portes de la
 » mort. » Que de netteté, que de no-
 » blesse dans ces idées! Rapprochons de
 ce morceau, le caractère de Jules-César
 tracé par Lucain. Il est disposé comme
 celui-là, & se termine aussi par une com-
 paraison: nous appercevrons la différence
 des deux pinceaux. Le voici.

(1) Acer & indomitus; quò spes, quòque ira
 vocasset,

Ferre manum, & nunquam temerando par-
 cere ferro.

Successus urgere suos: instare favori

Numinis, impellens quidquid sibi summa pe-
 tenti

Obstaret, gaudensque viam fecisse ruinâ.

Qualiter expressum ventis per nubila fulmen

(1) Pharf. lib. 1. v. 146.

Ætheris impulsu sonitu, mundique fragore
Emicuit, rupitque diem, populosque paventes

Terruit, obliquâ perstringens lumina flammâ :
In sua templa furit ; nullâque exire vetante
Materiâ , magnamque cadens magnamque re-
vertens

Dat stragem latè , sparsoque recolligit ignes.

Brebeuf a prétendu rendre ainsi ces vers.

. . . . Esprit bouillant , enflé d'ambition ,
Toujours dans les desseins , toujours dans l'ac-
tion ;

Pour qui la gloire même auroit de foibles
charmes , .

S'il ne la devoit pas au pouvoir de ses armes ;
Qui fait de ses lauriers son ornement plus cher ;
Mais qui veut les cueillir , moins que les ar-
racher ;

Prêt à faire servir & le fer & la flamme
Aux fortes passions qui regnent dans son ame ;
Qui laisse aveuglément tyranniser son cœur ,
Tantôt à son espoir , tantôt à sa fureur ;
Esprit impétueux , que l'audace commande ,
Plus le destin lui donne , & plus il lui de-
mande ,

Et la faveur des Dieux , trop prompte à le
servir ,

Irrite son orgueil , au lieu de l'affouvir.
Il n'est , pour s'agrandir , point de sang qu'il
ne verse ,
De pouvoir qu'il n'abatte , ou de sein qu'il
ne perce ,
Et pour lui la grandeur n'est pas d'assez haut
prix ,
S'il ne s'y voit monté par un fameux débris.
Telle , au choc furieux du vent & des orages ,
Déchirant sa prison & crevant les nuages ,
La foudre fait briller ses éclairs en tous lieux ,
Fait pâlir la nature , & fait trembler les cieux.
Ce torrent enflamé , cette ardeur pénétrante ,
Cet orage fumant , cette vague brûlante
Perce , enfonce , dévore & traîne fièrement
Le ravage & l'horreur avec l'embrâsement ,
Consomme les autels , aussi-bien que la fange ,
Et tourne sa fureur sur les Dieux qu'elle venge ;
Des plus nobles forêts fait de tristes bûchers ,
Déserte la campagne , & brise les rochers.

Que vous semble-t-il maintenant de ces
deux portraits ?

On ne peut nier , répliqua Timagene ,
qu'il n'y ait dans le dernier de la gran-
deur & de la poésie : mais quelle dépense
d'esprit & d'expressions pour faire con-
cevoir une seule passion de César !

J'y voudrois d'ailleurs plus de clarté. Il faut que je travaille pour saisir la pensée de l'Auteur, dans bien des endroits que le traducteur lui-même a omis, tels que ceux-ci ; *successus urgere suos, expressum ventis per nubila fulmen, rupitque diem, in sua templa furit, sparsosque recolligit ignes*. Mon amour propre, au lieu de s'en prendre à sa propre ignorance, en accuse le poëte. Mais ce qui me frappe le plus, dans le portrait de Télémaque, c'est que ce coloris, ces images si agréables en elles-mêmes, sont employés à peindre un objet triste & lugubre.

Et voilà précisément, interrompit Euphorbe, cette attitude naturelle & gracieuse, dont je vous parlois il n'y a qu'un moment, & qu'il faut donner à tout ce qu'on nous met sous les yeux. Un habile pinceau prête des graces à l'objet le plus révoltant. Pour vous en faire convenir, je ne veux que vous rappeler le portrait de Boccoris mourant, tiré de ce même poëme de Télémaque. « Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageoit dans le sang, ces yeux fermés & éteints, ce visage pâle & défiguré, cette bouche entr'ouverte qui sembloit vouloir encore achever des

» paroles commencées, cet air superbe &
 » menaçant, que la mort même n'avoit
 » pu effacer. »

Toute hideuse que la mort est par elle-même, reprit Timagene, elle se montre ici sous un appareil plus noble & plus satisfaisant, que dans le poëte Saint-Amand, lorsqu'il nous dit,

Là branle le squelette
 D'un pauvre amant qui se pendit.

Mais à propos de portraits difformes, je voudrois bien savoir comment vous défendrez celui de Thersite (1), qu'Homere nous représente bossu, boiteux, la poitrine enfoncée, la tête pointue & parsemée de quelques cheveux.

Je ne prétends le défendre, répartit Euphorbe, non plus que celui des Harpies, dans Virgile, que par ces vers d'Horace (2):

*Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
 Offendar maculis.*

(1) Il. l. 2. v. 216.

(2) Lorsqu'un poëme est plein de beautés, je lui fais grace de quelques imperfections. De Art. Poët. v. 351.

Mais je ne ferai pas l'injustice au chantre d'Ænée de mettre sur son compte cette peinture que lui prête Segrais, en parlant des serpens qui dévorèrent Laocoon, (1)

Et leurs langues sifflantes
Léchant les sales bords de leurs gueules béantes.

Il est toujours nécessaire d'écarter ou de déguiser tout ce qui peut avoir quelque chose de rebutant. Longin reproche avec raison à Hésiode d'avoir dit en peignant la tristesse,

Une puante humeur lui couloit des narines.

Il vaudroit mieux supprimer tous les portraits, que d'en présenter d'aussi dégoûtants. Un Auteur est-il donc obligé de tout dire ?

Au contraire, répliqua Timagene, loin d'épuiser sa matière, il doit laisser à son lecteur quelque chose à penser. Je me rappelle toujours, avec plaisir, l'artifice de ce peintre qui représentoit sur la toile le sacrifice d'Iphigénie. Il avoit épuisé son adresse & son art à rendre la dou-

(1) Æn. liv. 2.

leur d'Iphigénie & de Clytemnestre. Ne sachant plus comment exprimer le désespoir d'Agamemnon, il s'avisa de lui mettre à la main un mouchoir, dont il se couvrait le visage. C'étoit appeler à son secours la nature & l'imagination du spectateur. A la vue de cette attitude, que ne se figure-t-on point dans un pere présent aux autels, où va couler le sang de sa fille ?

Homere, que nous avons pris la liberté de censurer tout-à-l'heure, repartit Euphorbe, emploie à peu près le même moyen pour peindre le courage de son héros. Il nous donne d'abord une grande idée de la bravoure d'Ajax, de Diomedé, d'Agamemnon, qu'il place les uns au-dessus des autres par degrez ; puis il se contente de nous dire qu'Achille étoit plus brave encore que ces guerriers (1). Il ne faut souvent qu'un mot, un épithète, un coup de crayon pour faire un portrait, d'autant plus agréable au lecteur, qu'il croit avoir deviné l'objet qu'on lui présente, & qu'il se fait gré de sa découverte, qu'on ne lui fait point acheter d'ailleurs par une longue digression.

(1) Il. lib. 2. v. 769.

Dans ce genre, interrompit Timagene, je n'ai rien vu de plus énergique que ces quatre mots de Velleius Paterculus, pour peindre Maroboduus, chef des Marcomans, à qui Tibère faisoit la guerre sous l'empire d'Auguste, *natione, non ratione barbarus* ; barbare par sa naissance, mais non par sa conduite. Que d'idées présente à l'esprit cette petite phrase !

J'aurai bien la hardiesse, reprit Euphorbe, de mettre à côté de Velleius Paterculus notre inimitable fabuliste, la Fontaine. Il donne quelque-fois une certaine étendue à ses tableaux, comme dans la fable du chat, de la belette & du petit lapin (1).

« C'étoit un chat vivant comme un dévot
» hermite,

» Un chat faisant la chatemite,

» Un saint homme de chat, bien fourré, gros
» & gras,

» Arbitre expert sur tous les cas. »

Mais souvent il peint en raccourci,
& ne fait, pour ainsi parler, que des

(1) Fable 139.

miniatures, telles que celles-ci; *Dame Belette au corps long & fluet. La cicogne au long bec.*

*Un jour sur ses longs pieds alloit je ne sais
ou,*

Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.

Ces héros ne sont point des conquérans ni des généraux d'armée; mais ils n'en sont pas moins bien représentés. Ce sont des tableaux de Teniers qui empruntent leurs plus beaux ornemens de la nature.

A propos de tableaux, dit alors Timagene, vous savez que je dois aller voir chez votre voisin ce beau morceau, qu'il a fait placer au-dessus de l'autel de sa chapelle. Je me suis engagé d'y souper aujourd'hui. Je ne vous dis point adieu: demain, je me rendrai ici le plutôt qu'il me sera possible.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

Suite des ornemens du Récit.

EUPHORBE se promenoit dans une allée sombre, lorsqu'il apperçut Timagene qui venoit à lui. Eh bien! lui dit-il en

l'abordant, votre curiosité est-elle satisfaite ? Ce chef-d'œuvre répond-il à l'idée qu'on vous en avoit donnée ? Je fais que vous ne prodiguez pas vos éloges.

Tout difficile que vous me supposez, répondit Timagene, je puis vous dire que j'ai vu un bel ouvrage. Le sujet est la résurrection du Lazare. Le coloris en est riche, le dessein correct, les contours gracieux, l'ordonnance bien entendue ; mais j'aurois désiré un peu plus de feu dans l'action : la dégradation des objets est trop étudiée ; tout y semble fait à la règle & au compas ; ce qui jette un peu de froid dans cette belle composition.

Les talens sont partagés, repartit Euphorbe ; & il est bien rare qu'un même homme atteigne la perfection dans toutes les parties de son art. Cette reflexion nous ramene assez naturellement à notre sujet ; car on peut l'appliquer aux ouvrages d'esprit, comme à la peinture, à la sculpture ; en un mot, à tout ce qui peut occuper notre raison. Dans le récit, par exemple, l'un est plein de chaleur, & dans son enthousiasme, néglige tout le reste. Quel Ecrivain plus animé que le P. Maimbourg, dans la description d'une bataille ; mais en même-temps, moins solide & moins judicieux ? L'autre est

exact; mais ne faisoit jamais ces traits hardis & ce beau désordre, qui caractérisent souvent la nature. Il est des occasions, où c'est une espèce de règle de négliger les règles. Une grande passion, un mouvement violent doit porter dans le stile le trouble, dont l'ame est agitée. Pacuvius, ami & partisan d'Annibal, soupe avec son fils chez le général Carthaginois. Il sort un moment de la salle; son fils le suit; & c'est pour lui apprendre qu'il va, pendant son absence, poignarder le vainqueur des Romains, pour faire sa paix avec Rome. Le temps presse: le jeune-homme paroît déterminé. *Per ego te fili*, s'écrie le pere éperdu (1), *quæcumque jura liberos jungunt parentibus, precor quæsoque* Le désordre de ces expressions ne convient-il pas merveilleusement au tumulte qu'excitoient dans le cœur de ce malheureux pere, la reconnoissance pour un ami, la tendresse pour un fils, le danger pressant de l'un & de l'autre? Pour réussir dans de pareilles peintures, il faut que l'Auteur se place dans les mêmes circonstances, & ressente les mêmes émo-

(1) Tit. Liv. l. 23, c. 9.

rons que ses Acteurs. *Si vis me flere dolendum est primum ipsi tibi* (1), disoit Horace : si vous voulez m'arracher des larmes, commencez par en verser vous-même.

Sur ce pied-là, reprit vivement Timagene, l'imagination de Virgile devoit être dans une belle agitation, lorsqu'il composoit l'épisode de Nifus & d'Euryale. Jamais situation ne fût plus violente. Euryale est déjà entre les mains des ennemis. Nifus, pour dégager son malheureux ami, profite des ténèbres qui le cachent, & de deux coups de traits renverse deux des plus distingués de la troupe. Volcens, qui la commandoit, furieux de ne pouvoir découvrir la main d'où partent ces coups, veut s'en venger sur Euryale, & fond sur lui l'épée haute. Nifus, à ce spectacle, n'est plus maître de lui même : il se jette à travers l'escadron des Rutules : il s'écrie *me me, adsum qui feci, in me convertite ferrum* (2). Dans tout autre circonstance, cette façon de parler, seroit assurément un phébus inintelligible ; ici c'est l'ex-

(1) Hor. de Arte Poët. v. 102.

(2) *Æn.* lib. 9, v. 427.

plosion naturelle d'une passion impétueuse, dont le poète devoit éprouver lui-même alors tous les symptômes. Ce sont là de ces beautés si particulières à une langue, qu'on ne peut les faire passer dans l'autre; & je ne fais ce qui pourroit remplacer dans la nôtre, cette admirable confusion.

Il est vrai, poursuit Euphorbe, que la sévère exactitude de notre françois, donne quelquefois des entraves à l'imagination. Elle permet à peine quelques inversions dans la poésie. Pour peindre de grands mouvemens, nous n'avons presque d'autre ressource que ces phrases interrompues, & coupées par des points, dont nos écrivains aujourd'hui usent, ou plutôt abusent bien souvent. Racine s'en est servi dans *Athalie*. (1) Le grand prêtre Joad avoit fait les reproches les plus sanglans à Mathan, pontife de Baal : celui-ci, dans l'impuissance de se venger, entre dans un espece de délire furieux, & balbutie ces mots :

Avant la fin du jour on verra qui de
nous

Doit . . . mais forttons, Nabal.

(1) *Acte 3, sc. 5.*

Au milieu de ces phrases entrecoupées, vous voyez que les termes sont toujours dans leur ordre naturel.

Je crois, que pour rendre en françois le vers de Virgile, reprit Timagene, on pourroit faire dire à Nisus, en suivant ce principe; *c'est moi . . . Rutules . . . je suis l'auteur du forfait . . . vangez-vous sur moi . . .* Tout-cela est cependant bien moins animé que l'expression du poëte latin; & il faut avouer que chaque langue a des beautés qui lui sont propres. La notre, par exemple, réussit admirablement dans ce stile coupé, qu'on emploie si souvent avec succès dans le récit. Un Auteur ingénieux du siècle passé trouve le principe de cette qualité, dans le caractère même de notre nation. (1) « Les François, dit-il, qui » ont beaucoup de vivacité & de feu, » ont un langage court & animé. Aussi » nos ancêtres, qui étoient plus prompts » que les Romains, accourcissent pres- » que tous les mots qu'ils prirent de la » langue latine . . . Au reste, ajoute-t-il, » nous avons trouvé le secret de joindre la » brièveté, non-seulement avec la clarté,

(1) Bouhours, Entr. sur la Lang. Franç.

» mais encore avec la pureté & la po-
» liteſſe. » En effet, dans nos bons Au-
teurs, la rapidité de l'exprefſion égale
celle de l'action. M. Boſſuet ſemble
avoir tout le feu du grand Condé,
lorsqu'il dit de lui (1): « Le voyez-vous
» comme il vole, ou à la victoire, ou
» à la mort? Auffi-tôt qu'il eut porté
» de rang en rang l'ardeur dont il étoit
» animé, on le vit preſque en même-
» temps, pouſſer l'aîle droite des enne-
» mis, ſoutenir la notre ébranlée, rallier
» les François à demi-vaincus, mettre en
» fuite l'Eſpagnol victorieux, porter
» par-tout la terreur, & étonner de
» ſes regards étincelans, ceux qui échap-
» poient à ſes coups. » Quelle vivacité
l'abbé de Vertot ne met-il pas dans le
récit de la mort du fameux Vaſconcellos
gouverneur de Portugal, pour le Roi
d'Eſpagne (2)? Auffi-tôt les conjurés en-
» trerent en foule dans la chambre du
» ſecrétaire: on le cherche par-tout; on
» renverſe lits, tables; on enfonce les
» coffres pour le trouver: chacun vou-
» loit avoir l'honneur de lui donner le

(1) Or. Fun. du Pr. de Condé.

(2) Révol. de Port. pag. 179.

« premier coup. » Ces phrases courtes & détachées forment un espece d'enchantement, qui me transporte sur les lieux : j'y partage tous les mouvemens des différens personnages : j'y prends part au tumulte, à l'agitation, au désordre même qui y regne.

Pensez-vous, interrompit Euphorbe, que nos Auteurs aient seuls la baguette des fées ? Ils l'ont peut-être empruntée des latins. Du moins ceux-ci savent-ils l'employer dans l'occasion. Un ou deux exemples vont vous en convaincre. Dans l'Andrienne de Terence, ne trouve-t-on pas ce récit, aussi naturel qu'il est concis ?

(1) *Funus interim*

*Procedit ; sequimur : ad sepulchrum venimus ;
In ignem imposita est : fletur.*

Y at-il moins de précision dans ce beau morceau, où Cicéron décrit la manière dont Verrès s'empara d'un superbe candelabre, qu'Antiochus avoit fait porter chez ce prêteur, pour satisfaire sa

(1) Cependant le convoi s'avance ; nous suivons : on arrive au lieu de la sépulture ; on la met sur le bûcher : on pleure.

curiosité? (1) *Jubet Verres illos discedere ;
& candelabrum relinquere. Sic illi tum
inanes ad Antiochum revertuntur. Rex
primò nihil metuere , nihil suspicari. Dies
unus , alter , plures ; non referri. Tum
mittit ad istum si sibi videatur ut red-
dat. Jubet iste posterius ad se reverti.
Mirum illi videri. Mittit iterum. Non
redditur. Quelle rapide énergie dans ces
vers de Boëce , au sujet de la descente
d'Orphée aux enfers ?*

Heu noctis prope terminos
Orpheus Euridicem suam
Vidit , perdidit , occidit.

Pour bien rendre cette précision , notre
langue est en défaut.

A la bonne-heure , répondit Timagene : mais il est certain que les latins

(1) Verrès ordonne aux députés de se retirer & de laisser le candelabre : ainsi , ils retournent vers Antiochus les mains vuides. Le Roi d'abord n'a ni crainte ni soupçon. Un jour , deux jours , plusieurs jours se passent. On ne le rapporte point. Alors le prince envoie demander au prêteur s'il veut bien le lui remettre. Celui-ci répond , qu'on revienne dans quelque temps. Le roi surpris , renvoie de nouveau. On ne rend rien.

employent, moins souvent que nous, cette espèce de stile, sur-tout dans les grands sujets. Vous ne disconvieñdrez pas que celui de Tite-Live, par exemple, dans la description du combat des Horaces, ne soit nombreux & périodique.

Je l'avoue, repartit Euphorbe. D'un autre côté, les latins ont une façon de s'exprimer, même dans les récits les plus nobles, que nous n'osons mettre en usage que dans le badin ou le naïf, & presque jamais dans la prose. C'est ce que les grammairiens appellent l'infinitif. Cicéron, dans le récit qu'il fait du repas donné à Verrès par le Roi Antiochus, dépeint ainsi l'empressement du prêteur Romain à considérer les vases magnifiques qui ornoient la table : (1) *Ille unumquodque vas in manus sumere, laudare, mirari: Rex gaudere.* Vous voyez qu'ils ont en cela un avantage sur nous, qui les met à portée de donner à leur stile plus de légèreté.

Il est vrai, reprit Timagene, qu'on ne passeroit pas à un François cette façon de parler, si ce n'est peut-être dans

(1) In Verrem de signis.

la conversation la plus familière. Je ne m'en rappelle pas même d'autre exemple ; que celui de la fable du lièvre & des grenouilles dans la Fontaine.

Grenouilles aussi-tôt de sauter dans les ondes ;

Grenouilles de rentrer dans leurs grottes profondes.

Mais je crois que l'on peut se dédommager de ce petit inconvénient par les moyens que détaille Longin , dans son traité du sublime , tels que sont , le changement de temps , de nombre , de personnes , la suppression des liaisons & des transitions. Aux exemples que cite ce rhéteur , on en peut ajouter plusieurs , empruntés même de nos Auteurs. En lisant ces jours-ci Philippes de Commines , j'en rencontrai un qui me parut figurer fort bien au milieu de son vieux langage. Il s'agit de l'entrevue du Duc Charles de Bourgogne , avec le Roi Edouard d'Angleterre , après que ce dernier eut conclu une trêve de neuf ans avec Louis XI. (1) « Ledit duc se courrou-

(1) Chron. de Louis XI, ch. 75.

» ça, dit-il & blâma fort cette trê-
 » ve, disant qu'il n'avoit point cherché
 » à faire passer les Anglois, pour besoin
 » qu'il en eût & afin qu'ils connus-
 » sent qu'il n'avoit nul besoin de leur
 » venue, qu'il ne prendroit trêve avec no-
 » tre Roi, jusqu'à ce que le Roi d'Angle-
 » terre eût été trois mois de-là la mer :
 » &, après ces paroles, part & s'en va
 » de-là où il venoit. » Ce temps pré-
 sent me semble aussi brusque que l'in-
 cartade du duc. Le stile de l'historien
 auroit-il la même chaleur, s'il s'étoit con-
 tenté de dire, *après ces paroles, il partit*
& s'en alla ?

Ce tableau, ajouta Euphorbe, peut
 faire le pendant de celui que Clément
 Marot nous a laissé dans l'épître, où il
 décrit à François I la manière dont son
 valet l'avoit volé. Le présent dont il se
 sert, exprime très-bien la précipitation
 d'un filou, à qui les momens sont pré-
 cieux.

Finalemeut, de ma chambre il s'en va
 Droit à l'étable, ou deux chevaux trouva :
 Laisse le pire, & sur le meilleur monte ;
 Pique, & s'en va.

Ces changemens de temps, ainsi que
 L iv

ceux de nombres & de personnes, sont très-propres, non-seulement à donner de la vivacité à la narration, mais aussi à en bannir la monotonie, espèce de langueur qui ne lui est que trop ordinaire.

N'est-il pas encore, reprit Timagene, un moyen aussi efficace de produire ce double effet ? Il consiste à supprimer les transitions & les liaisons, qui ralentissent le discours lorsqu'elles se présentent trop fréquemment. Dans le second livre de l'Ænéide, Ænée raconte à Didon, que dans le désordre subit de la prise de Troye, Panthée accourut à son palais, & il ajoute immédiatement, *quo res summa loco Pantheu ? quam prendimus arcem ?* Où en sommes-nous, Panthée ? quel poste occuperons-nous ; N'est-il pas vrai que vous suppléiez aisément, *je lui adressai la parole, je lui dis* ; & que vous sçavez bon gré au poëte d'avoir supprimé ces phrases traînantes ? Est-il rien de plus léger que ce morceau de la Fontaine, dans la fable de la grenouille & du bœuf ?

Regardez bien, ma sœur :

Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ?

Nenni. M'y voici donc ? Point du tout. M'y voilà ?

Vous n'en approchez point.

Remplissez les vuides de ce Dialogue par ces mots, *dit-elle, répondit-elle*, & le récit devient aussi ridicule que les efforts de la grenouille.

Vous voulez supprimer les liaisons, poursuit Euphorbe, & moi je veux les multiplier. Un seul exemple suffira pour vous montrer, qu'on ajoute des graces au récit par la simple répétition d'une conjonction. Rappelez-vous ces vers de Racine dans Esther.

On égorge à la fois les enfans, les vieillards,
Et la sœur & le frere,
Et la fille & la mere....

Mettez à la place de cela, *la sœur, le frere, la fille, la mere*, on n'est plus si vivement frappé.

Voilà, interrompit Timagene, ce qui m'impatisseroit volontiers. Comment concevoir que deux causes diamétralement opposées, produisent un même effet ? Je suis moins surpris de voir couler d'une même source une eau froide & une eau bouillante.

Pour calmer votre impatience, répartit Euphorbe, on peut dire, que l'effet ici n'est pas exactement le même. On retranche les liaisons, pour donner plus de rapidité au stile, pour rendre la diction aussi vive que l'action, ou pour rassembler sous un seul coup-d'œil un grand nombre d'objets, que la multitude des expressions rendroient trop isolés & moins capables, par-là, de faire impression. On les multiplie, pour fixer l'attention de l'esprit plus particulièrement sur certains objets propres à l'intéresser & à l'émouvoir.

J'entends, reprit Timagene : on se sert du premier artifice, lorsqu'il faut réunir les forces pour produire un grand effet. On emploie le second, lorsque chaque objet est assez puissant par lui-même pour ébranler, & qu'on veut lui conserver tout son avantage. Vous voyez que je rapproche toujours vos idées de celles qui me sont familières; mais les rapports me paroissent ici fort justes, & je crois qu'ils donnent un nouveau jour à votre pensée.

Assurément, poursuivit Euphorbe; & c'est-là le véritable but de toute comparaison, & le plus grand fruit qu'elle puisse produire.

Comptez-vous donc pour rien, répliqua Timagene, l'ornement qu'elle ajoute au stile ? Est-il rien de plus beau que la comparaison dont se sert Télémaque, pour peindre le désordre & le trouble que l'amour portoit dans son ame : « Mon cœur, dit-il, enivré d'un folle » passion, secouoit presque toute pudeur ; puis je me voyois plongé dans un » abîme de remords : pendant ce trouble, » je courois errant çà & là dans le sacré » bocage, semblable à une biche qu'un » chasseur a blessée : elle court à travers » de vastes forêts pour soulager sa douleur ; mais la fleche, qui l'a percée » dans le flanc, la suit partout ; elle porte partout avec elle le trait meurtrier. » Ainsi je courois en vain pour m'oublier moi-même, & rien n'adoucissoit la plaie de mon cœur. » Si j'ai bonne mémoire, ce morceau est imité, ou pour mieux dire, traduit de Virgile, qui dit quelque part :

(1) *Qualis conjectâ cerva sagittâ ,
Quam procul incautam nemora inter Cressia
fixit
Pastor agens telis , liquitque volatile ferrum*

(1) *Æn.* l. 4, v. 69.

*Nescius ; illa fugâ silvas saltusque peragrat
Didæos : hæret lateri lethalis arundo.*

Ce n'est pas la seule occasion, reprit Euphorbe, où le prélat ait profité des comparaisons du poëte de Mantoue. Ce dernier avoit dit, en parlant de la mort d'Euryale,

(1) *Purpureus veluti cum flos succisus aratro
Languescit moriens :*

Le poëte François, en décrivant la mort d'Idamante, emprunte la même idée. « Tel qu'un beau lis au milieu des champs, » coupé dans sa racine par le tranchant » de la charrue, languit & ne se soutient » plus; il n'a point encore perdu cette vive » blancheur & cet éclat qui charme les » yeux; mais la terre ne le nourrit plus, » & sa vie est éteinte : ainsi le fils d'Ido- » menée, comme une jeune & tendre » fleur, est cruellement moissonné dès » son premier âge. » Vous voyez que le françois n'est que la paraphrase du latin. Au reste, je conviens volontiers avec vous, que les comparaisons sont un

(1) *Æn.* l. 9, v. 435.

des plus beaux ornemens du récit, pourvu que vous reconnoissiez aussi que leur agrément dépend du nouveau jour qu'elles donnent aux pensées. C'est ce qui rend si nécessaire à toute comparaison, la justesse. Sans cette qualité, elle embarrasse l'esprit loin de l'éclairer; & dès-lors elle ne peut plaire. Il ne faut pas même qu'elle soit puisée dans des objets trop éloignés, difficiles & peu connus. Sa fin est d'éclaircir ma vue: qu'en penserai-je, si elle répand elle-même un nuage devant mes yeux? Une belle comparaison emprunte des couleurs étrangères, pour mieux exprimer des traits qu'on eût désespéré de bien rendre sans ce secours; & la variété de ces divers tableaux a toujours des charmes. Le sublime Bossuet a souvent recours à ce moyen, pour donner à son stile une force qui réponde à la grandeur de ses idées. Pouvoit-il mieux nous faire concevoir la fermeté inébranlable de la Reine d'Angleterre, que par cette comparaison, aussi juste qu'elle est noble.

« Comme une colonne, dont la masse
 » solide paroît le plus ferme appui d'un
 » temple ruineux, lorsque ce grand édi-
 » fice qu'elle soutenoit, fond sur elle,
 » sans l'abattre; ainsi la Reine se montre

« le ferme soutien de l'état, lorsqu'a-
 « près en avoir long-temps porté le faix,
 « elle n'est pas même courbée sous sa
 « chute. » Je ne sçais si vous remar-
 querez ici, comme moi, quelque chose
 de négligé, peut-être même de rude,
 dans l'expression. Ce morceau est pour-
 tant de la plus grande beauté. C'est
 que les seuls objets suffisent pour nous
 frapper & nous ravir. On est vraiment
 grand, quand on l'est ainsi par soi-même.
 Cette idée a beaucoup de rapport
 avec celle de Sénèque, qui compare un
 grand homme dans sa chute, avec ces
 temples démolis, dont les personnes
 religieuses réverent jusqu'aux ruines. *Si
 magnus vir cecidit . . . non magis illum
 contemni (respondebo) quam cum ædium
 sacrarum ruinæ calcantur, quas reli-
 giosi æque ac stantes adorant.* (1)

Dans ces deux exemples, poursuivit
 Timagene, je trouve quelque chose de
 plus que de la justesse. J'y vois des rap-
 ports naturels, & une comparaison qui
 n'est point amenée de trop loin. Qui eût
 jamais imaginé, par exemple, de com-

(1) Lib. de consol. ad Helviam, cap. 13.

parer la mort avec Tarquin le superbe, comme le fait Strada dans son histoire, lorsqu'il dit, à l'an 1559: (1) « Dans ce » tems, la mort, en moissonnant tant » d'hommes distingués par leur rang & » par leur naissance, sembla imiter Tarquin, lorsqu'il abattoit la tête des pavots de son jardin. » Le même Auteur, dans un autre endroit, fait usage d'une comparaison encore moins juste que celle-là, & qui ne me semble pas moins alambiquée. (2) « Tant il est vrai, » dit-il, comme on l'a observé, que » Dieu prend un soin particulier de la » vie des princes, comme si c'étoit le » privilège du général dans une armée, ainsi que du cœur dans le corps humain, de mourir le dernier. » Je me rappelle d'avoir lu dans une piece de vers sur la bataille de Fonte-

(1) *Plane ut ed tempestate mors demetendo
majorum gentium capita atque hominum apices,
Superbum illum summa papavera decutientem
imitari visa sit.*

(2) *Adeo non ex vano observatum curæ esse
Deo principum vitam; quasi non magis cordi
in homine, quàm imperatori in exercitu, no-
vissimum mori datum sit. De bello Belg. Dec.
2. lib. 3.*

noi, donnée par un Auteur qui vit encore, deux comparaisons bien différentes de celles-là, & qui m'ont paru de la plus grande justesse. Dans la première, le poëte déplore ainsi le malheur de la Flandre :

De meurtres affamé le démon des batailles
De ses barbares mains déchire tes entrailles :
Pour nourrir sa fureur tu renais chaque jour ;
Et ton sort est pareil au destin déplorable
De ce fameux coupable ,
Immortel aliment de l'avide vautour.

Dans la seconde, il console cette même province, par l'espérance des biens que cette guerre va lui procurer, & il se reprend ainsi :

Que dis-je ? Contre toi quand Louis se déclare ,
Sensible à tes malheurs, sa bonté les répare :
Tu devras ton bonheur à son bras irrité.
C'est ainsi que le Nil franchissant son rivage ,

Dans les champs qu'il ravage
Répand le germe heureux de leur fécondité.

Ces applications sont, assurément, des plus heureuses. Elles ont même un

autre mérite, dont nous n'avons point encore parlé; c'est leur noblesse. Notre bon évêque de Crémone, Jérôme Vida, n'a pas oublié dans sa poétique, de remarquer cette qualité de la comparaison. Selon lui (1), quoiqu'on puisse y faire jouer un rôle à certains insectes, tels que les abeilles & les fourmis, il ne convient point d'y employer des animaux, qui ont quelque chose de vil & de méprisable par eux-mêmes. A cette occasion, il ne ménage point le divin Homère. Sans le nommer, il lui reproche d'avoir comparé un des héros Grecs dans sa retraite, à ce quadrupède patient & entêté, dont le nom est l'emblème de l'ignorance & de la stupidité (2). Il remarque que Virgile, dans la même conjoncture, nous peint plus noblement Turnus, sous l'idée d'un lion forcé par les chasseurs de reculer (3). Je vous avoue que sa critique ne me paroît pas trop déraisonnable.

Dussiez-vous m'accuser, reprit Euphorbe, d'être partisan d'Homère jus-

(1) Poët. lib. 2.

(2) Il. lib. 11. v. 557.

(3) Æn. lib. 9.

ques dans ses défauts, j'essaierai de l'excuser, même en admettant le principe établi par votre prélat, que la comparaison doit avoir de la noblesse. Il y a une bassesse qui vient de la nature des choses, & une autre qui n'est fondée que sur l'opinion. Cette dernière varie selon les temps & les lieux. Dans le siècle où écrivoit Homere, les hommes n'estimoient encore les objets qu'à proportion de leur utilité, & non de leur éclat. Suivant cette règle, l'animal employé dans la comparaison du poëte Grec, loin d'être méprisable, devoit tenir un rang distingué parmi ses semblables. Cela devient encore plus sensible, quand on réfléchit qu'Homere, quatre vers plus haut, avoit comparé le même Ajax, dans la même circonstance, au roi des animaux. Il ne pensoit donc pas que l'un fût plus ignoble que l'autre : il trouvoit seulement les rapports plus parfaits dans le dernier. Du temps de Virgile, les idées, comme les mœurs, étoient changées déjà. Il a dû se plier à la façon de penser de ses lecteurs.

En vérité, répliqua Timagene, Madame Dacier n'auroit pas mieux défendu le chantre d'Achille. Mais permettez-moi ici une réflexion, que je ne crois

pas déplacée. Je rencontre fort peu de comparaisons dans les bons historiens anciens & modernes. D'où vient, s'il vous plaît, sont-ils si avares de cette espèce de richesse ?

La marche de l'histoire, répondit Euphorbe, est toujours sage & modeste ; & la comparaison n'ayant d'autre effet que de donner plus d'éclat, ou plus de nerf à la pensée, elle porte avec elle un air de prétention, qui s'accorde rarement avec la gravité de ce genre d'écrire. On passe à un jeune militaire un équipage, qui feroit mal à un ancien magistrat. Par cette raison, les comparaisons sont plus fréquentes & figurent mieux dans la narration poétique, que dans les récits en prose.

Mais, reprit Timagene, dans ceux-ci on admet souvent le parallèle, qui n'est qu'une comparaison continuée.

D'accord, répartit Euphorbe ; mais, dans le premier, l'utilité l'emporte sur l'agrément ; & , dans la seconde, l'agrément sur l'utilité. Si vous y faites attention, vous verrez que le parallèle tient beaucoup du portrait & du caractère. Que se propose, en effet, l'Auteur, dans ces comparaisons suivies ? De donner une connoissance claire & parfaite d'un ob-

jet , par sa ressemblance , ou sa différence avec un autre. Ce sont , à proprement parler , deux portraits qu'il rapproche & qui se communiquent mutuellement une nouvelle lumière. Le parallele a donc les mêmes droits que le portrait , puisqu'il procure les mêmes avantages. En conséquence , nos bons Auteurs en fournissent plusieurs modèles. Tel est celui du Roi de Suède & de Pierre-le-Grand , dans la vie de Charles XII. « Charles » étoit illustre par neuf années de victoires , Pierre Alexiowitz , par neuf années prises pour former des troupes égales aux troupes Suédoises ; l'un, glorieux d'avoir donné des Etats , l'autre , d'avoir civilisé les siens ; Charles , aimant les dangers , & ne combattant que pour la gloire , Alexiowitz , ne fuyant point les périls , & ne faisant la guerre que pour ses intérêts ; le monarque Suédois , libéral par grandeur d'ame , le Moscovite , ne donnant jamais que par quelque vue ; celui-là , d'une sobriété & d'un continence sans exemple , d'un naturel magnanime , & qui n'avoit été barbare qu'une fois ; celui-ci , n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation & de son pays , aussi terrible à ses sujets qu'admira-

» ble aux étrangers , & trop adonné à
 » des excès qui ont même abrégé ses
 » jours. Charles avoit le titre d'Invinci-
 » ble, qu'un moment pouvoit lui ôter :
 » les nations avoient déjà donné à Pierre
 » Alexiowitz le nom de Grand, qu'une dé-
 » faite ne pouvoit lui faire perdre , parce-
 » qu'il ne le devoit pas à des victoires. »
 Vous m'avouerez que ces traits ainsi op-
 posés & réunis dans un même tableau ,
 deviennent plus saillans , & nous don-
 nent une idée plus nette des personnages
 qu'on veut nous faire connoître.

L'Auteur qui vous a fourni ce paral-
 lele, continua Timagene, nous en a don-
 né un autre dans la Henriade, qui m'a
 toujours paru bien frappé. C'est celui des
 deux fameux ministres , Richelieu &
 Mazarin,

- (1) « Richelieu, grand, sublime, implaca-
 » ble ennemi ;
 » Mazarin souple , adroit & dangereux ami :
 » L'un fuyant avec art , & cédant à l'orage ;
 » L'autre , aux flots irrités opposant son cou-
 » rage ;
 » Des princes de mon sang ennemis déclarés :
-

(1) Henr. ch. 7.

» Tous deux haïs du peuple , & tous deux admirés :

» Enfin par leurs efforts ou par leur industrie
» Utiles à leurs Rois , cruels à la patrie. »

J'admire, avec vous , répartit Euphorbe, la richesse & l'exactitude de ce parallèle ; mais , en vérité , je ne sçaurois vous passer le dernier vers. Il me paroît choquer toutes les idées reçues. Que veut dire , être utile à son Roi , & cruel à sa patrie ? Quand il s'agit des devoirs , Roi , état , patrie , sont des termes synonymes. Un royaume est une grande famille , dont le souverain est le pere ; & , comme tel , il en est le représentant & en possède tous les droits. Voilà la source de l'obligation où sont les sujets de donner leur vie pour leur souverain. S'il cessoit de l'être , cette obligation ne subsisteroit plus , parce qu'il ne seroit plus un même objet avec la patrie , qui a sur nous des droits naturels & inviolables. Au reste , quoi qu'il en soit de cette question , elle n'excuse point votre Auteur. Par malheur pour lui , il s'agit dans l'endroit que nous discutons de deux princes , dont l'un a mérité de la postérité le surnom de Juste , & l'autre , celui

de Grand. Si l'Auteur eût dit ; utiles aux tyrans , cruels à la patrie , la pensée auroit blessé la vérité de l'histoire ; mais elle auroit été plus aisée à concevoir. D'ailleurs , la plupart des Auteurs qui ont parlé de ces deux grands ministres , nous en ont laissé une idée bien différente. Sans dissimuler leurs vices , ils louent leurs projets , & les services qu'ils ont rendus à l'état. Amelot de la Houssaye n'étoit pas prodigue de louanges , vous le sçavez. Voici ce qu'il dit du cardinal de Richelieu , dans ses notes sur Tacite. (1) « Qu'un ministre soit ambi-
 » bieux , jaloux , vindicatif , & quelque-
 » fois trop rigoureux , ainsi qu'on l'a re-
 » proché à M. le cardinal de Richelieu ,
 » il sera néanmoins digne de ce poste ,
 » & même préférable à tout autre , s'il a
 » toutes les qualités qu'avoit ce mini-
 » stre , l'intelligence , la fermeté , la vi-
 » gilance , l'activité , le discernement des
 » esprits , la prévoyance , enfin la même
 » promptitude à récompenser les servi-
 » ces rendus à l'état , qu'à punir , sans
 » miséricorde , les trahisons , les conspi-
 » rations , les révoltes & les autres cri-

(1) Ann. de Tac. l. 6.

» mes de lèze-majeste. » Dans la vie de Louis XIII, par le P. Griffet (1), vous trouverez, sur le ministère de ce fameux cardinal, le suffrage de deux hommes éclairés dans cette matière. L'un est le comte-duc d'Olivarès, qui avoua à l'ambassadeur de France « avoir souvent déclaré au Roi d'Espagne, que son plus grand malheur venoit de ce que le Roi de France avoit le plus habile ministre qui eût paru depuis mille ans dans la chrétienté; &, que pour lui, il consentiroit volontiers, que l'on imprimât tous les jours des bibliothèques entières contre lui, pourvu que les affaires de son maître fussent aussi-bien conduites que celles du Roi très-chrétien. » Le second, est le Czar Pierre - le-Grand, qui à la vue du tombeau de ce ministre s'écria : « Grand homme, si tu étois encore vivant, je te donnerois tout-à-l'heure la moitié de mon empire, à condition que tu m'apprendrois à gouverner l'autre. ». De pareils éloges laissent-ils soupçonner que Richelieu ait été nuisible à la France ? Ce

(1) Troisième vol. an. 1642.

qu'en dit le président Hénault, est encore plus décilif. (1) « Qu'il puisse y avoir
 » un homme, né assez grand & assez en-
 » nemi de lui-même pour s'occuper
 » tout entier de l'administration d'un
 » royaume, où il est également craint
 » & de celui qu'il sert & de ceux qu'il
 » soumet; en vérité, c'est un problème
 » qu'il n'appartient qu'aux passions de
 » résoudre, ou un amour du bien public
 » fort au-dessus de l'humanité. » Venons
 au cardinal Mazarin. L'Auteur de la
 vie de Louis XIV termine ainsi le por-
 trait de ce ministre étranger. (2) « Les per-
 » sonnes sensées le regretterent sincère-
 » ment & de bonne foi, comme un
 » homme qui avoit rendu de très-
 » grands services à l'état, & dans le-
 » quel, à tout prendre, il y avoit
 » beaucoup plus de bien, que de mal. »
 Enfin M. de Fénelon fait, en un seul
 trait, la critique la plus juste & l'éloge
 le plus vrai de ces deux hommes illu-
 stres, lorsqu'il met ces mots dans la bou-
 che du cardinal de Richelieu, parlant au
 cardinal Mazarin dans les champs Eli-

(1) Abr. Chr. an. 1642.

(2) Reboulet, troisième vol. p. 262.

fées : (1) « Nous servions tous deux l'état : en le servant , nous voulions l'un & l'autre tout gouverner. » Dans tout cela , je vois de l'ambition & d'autres vices condamnables ; mais je n'y vois point de cruauté envers la patrie.

Peut être , interrompit Timagene , le poète veut-il dire seulement par ces expressions , que tous deux ils abaissèrent les grands, & qu'ils furent hais du peuple.

Tenir les grands dans les bornes légitimes , répondit Euphorbe , c'est assurer la tranquillité de l'état ; & un homme sensé ne prend point pour règle la haine d'un peuple aveugle , qui souvent déchire la main qui le défend , & bénit celle qui l'opprime , en le flattant.

Pour le coup , reprit Timagene , vous vous échauffez à votre tour , & jusqu'à vous écarter de l'objet de notre conversation. Je suis bien aise de voir que vous me ressembliez quelquefois.

Il est vrai , répartit Euphorbe , je suis François : j'aime mon souverain ; & je ne puis me persuader que l'aimer , ce ne soit pas aimer ma patrie. C'est-là ce qui m'a un peu indisposé contre les vers que vous m'avez récités , quelque mérite qu'ils aient d'ailleurs : car l'exactitude &

(1) Dialogue des morts.

la délicatesse des sentimens l'emporteront toujours sur les graces du stile & sur le brillant des pensées. Ces dernières sont cependant un des plus beaux ornemens du récit. Elles enrichissent la diction, réveillent l'attention, & préviennent le dégoût & l'ennui. La belle verdure de ce boullaingrain seroit moins agréable à l'œil, sans ces milliers de fleurs dont elle est émaillée.

Je crois, dit alors Timagene en riant, que vous devez être content de nous sur ce point. Tous nos écrits sont abondamment pourvus de pensées brillantes : on en trouve jusques dans les annonces des livres. Nous en faisons commerce, & nous ne donnons point lieu de craindre la banqueroute.

Ce commerce a pourtant ses dangers, reprit Euphorbe : on court de grands risques, si on les prodigue inutilement & sans goût. Dans tel endroit une pensée délicate figure bien, où une pensée grande & noble seroit déplacée : celui-là en veut de naturelles & de simples. Il est même des récits qui n'en admettent que d'une ou de deux especes, & rejettent les autres.

Les pensées délicates, dont vous venez de parler, poursuivit Timagene, si

je ne me trompe , font celles qui renferment un grand sens en peu de mots , & qui font concevoir à l'esprit plus d'objets qu'elle n'en expriment ; par exemple , ce vers de Virgile si connu ,

(1) *Ignoscenda quidem , scirent si ignoscere manes.*

Ce seul vers produit en nous la compassion pour Orphée , la terreur par rapport aux Dieux , & nous fait conclure , qu'il n'est point de faute légère , quand il s'agit de leur désobéir.

Vous pourriez ajouter à cette pensée , répartit Euphorbe , celle de M. de la Rochefoucaud , lorsqu'il dit dans ses maximes , *que le soleil & la mort ne se peuvent regarder fixement.* Ne concevez - vous pas , dans cette seule phrase , que , d'un côté , les feux éclatans du soleil blessent notre prunelle ; que , de l'autre , le spectre hideux de la mort jette l'horreur & l'effroi dans notre ame ; mais que , comme l'aigle arrête un œuil immobile sur l'astre du jour , aussi quel-

(1) Faute pardonnable , si les Dieux des enfers sçavoient pardonner. 4. lib. Georg,

ques ames privilégiées voient avancer le trépas , sans s'allarmer. Je sçais que les rapports ici ne sont pas tout-à-fait exacts ; mais ce léger défaut ne nuit point à la fécondité de la pensée.

Je ne vois rien de plus délicat , répliqua Timagene , que la réponse d'un payfan à Louis XIV , rapportée par Rousseau , dans son Ode au comte de Sinzindorf. Vous rappelleriez - vous les vers ? ils m'ont échappé.

Oui , répondit Euphorbe : les voici.

Ecoutez la leçon d'un Socrate sauvage ,

Faite au plus puissant de nos Rois.

Pour la troisieme fois du superbe Versailles

Il faisoit aggrandir le parc délicieux :

Un peuple harassé , de ses vastes murail-
les

Creusoit le contour spacieux.

Un seul contre un vieux chêne appuyé ,
sans mot dire

Sembloit à ce travail ne prendre aucune
part :

A quoi rêves-tu là ? dit le prince. Hélas ,
Sire ,

Répond le champêtre vieillard ,

Pardonnez ; je songeois que de votre héritage
Vous avez beau vouloir élargir les confins :

Quand vous l'aggrandiriez trente fois davantage ,

Vous aurez toujours des voisins.

Quelle foule de reflexions , s'écria Timagene , offre à l'esprit ce seul dernier vers , sur la vaine gloire des princes , sur les effets par rapport aux peuples , sur l'inutilité de leur luxe & sur leur foiblesse au milieu de tant de puissance !

Cette pensée , reprit Euphorbe , joint à la délicatesse un autre avantage. Elle est naturelle ; & la simplicité de l'expression met cette belle nature dans tout son jour. C'est sur-tout dans les anciens que nous en trouvons de ce genre. Ils cherchoient moins l'esprit , & par-là ils arrivoient plus sûrement à la perfection. J'admire toujours cette réflexion de Tite-Live , à l'occasion de Brutus qui condamne à mort ses enfans (1) : « la fortune voulut qu'il ordonnât un supplice , dont il n'auroit pas dû être même le spectateur. » Nous trouvons dans

(1) Qui spectator erat amovendus , eum ipsum fortuna exactorem supplicii dedit. *T. Liv. Dec. I. lib. 2.*

notre ame un témoin qui applaudit à la vérité de cette pensée : & c'est là la pierre de touche du naturel. L'affectation est le vice le plus opposé à cette espece de mérite. Elle nous conduit aux pensées froides & recherchées. On veut dire quelque chose de singulier, & on tombe dans le ridicule : témoin cette pensée du cardinal de Rets (1), « Vous ne » serez pas surprise de ce qu'on le fut » de la prison de M. de Beaufort ; » & cette autre du Tasse, qui dit des pleurs d'Armide : (2) « Ces larmes, quoi- » que froides & humides, produisirent » un effet pareil à celui de la flamme : » elles embrasèrent le cœur de mille » guerriers. L'amour est fécond en pro- » diges : il fait brûler dans l'onde, & » tirer des flammes de la glace. » Fût-il jamais rien de plus froid que tout cela ?

Cette dernière idée , répliqua Timagene , a bien du rapport avec celle d'un poëte François , qui dit de S. Louis lorsqu'il débarqua près de Damiette ;

(1) Mém. chant. 2.

(2) Jer. déliv. chant. 4.

Louis impatient saute de son vaisseau :
Le beau feu de son cœur lui fait mépriser l'eau.

C'est - là , à coup sûr , du stile précieux ;
& j'aime bien mieux cette pensée de la
Fontaine , en parlant d'un mort qu'on
alloit mettre en terre ;

..... Vêtu d'une robe , hélas , qu'on nomme
bière ,
Robe d'hiver , robe d'été ,
Que les morts ne dépouillent guère.

Voilà , sans contredit , du naturel & du
vrai. Mais vous venez de dire , il n'y a
qu'un moment , que certains récits n'ad-
mettoient pas toutes sortes de pensées.
Il me semble néanmoins que les exem-
ples qui se sont présentés à notre esprit ,
sont à peu près dans tous les genres.

Aussi est-il vrai , repartit Euphorbe ,
que les pensées naturelles & délicates
sont bien venues par-tout. Il n'en est
pas de même de celles qui sont nobles
& grandes. Comme elles doivent être
proportionnées à la matière qu'on traite ,
elles ne trouvent point de place dans
les récits badins , simples , ou plaisans ,
tels que ceux de la fable , de la conver-
sation , de la comédie , & autres sembla-

bles. Je ne reconnois plus le sage & naïf la Fontaine, lorsqu'en parlant de deux chevres qui s'obstinent à passer ensemble sur un pont trop étroit, il ajoute,

Je m'imagine voir avec Louis-le-Grand,
Philippe quatre qui s'avance
Dans l'isle de la Conférence.

Prodiguer ces grandes idées pour un objet aussi mince, c'est revêtir un nain de l'armure d'un géant.

Vous ne porterez pas, sans doute, le même jugement, poursuivit Timagene, d'une autre réflexion du même fabuliste, lorsqu'au sujet d'une poule qui mit la discorde entre deux coqs, il s'écrie,

Amour, tu perdis Troye, & c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée,
Ou du sang des Dieux même on vit le Xanthe teint.

Il y a une grande différence entre ces deux exemples, reprit Euphorbe. Dans celui-ci la réflexion semble naître tout naturellement du sujet; ce qui n'est pas dans l'autre. Par cette raison, le ton de grandeur que l'on donne à cette pen-

fée, que vous avez rapportée, se trahit au premier coup-d'œil, & l'on reconnoît aisément un sublime affecté, qui ne contribue qu'à rendre la narration plus plaisante. La première, au contraire, paroît amenée dans cet endroit malgré elle, & l'on est porté à croire que l'Auteur compare sérieusement des objets si disproportionnés. Jamais il n'y eut aucune analogie, même plaisante, entre la démarche de deux chevres, & l'entrevue de deux grands monarques.

Ce que vous dites ici, continua Timagene, me rappelle d'avoir vu autrefois beaucoup de ces allusions dans Cicéron. Il y en a une, entr'autres, où il compare les festins de Verrès à la journée de Cannes, & qui est tout-à-fait propre à peindre l'indécence & la grossièreté de ces plaisirs familiers au prêteur Romain (1). « Telle étoit, dit-il, » l'issue de ces repas. On emportoit » celui-ci de table, comme on em- » porte de la mêlée un soldat blessé : » celui-là étoit laissé pour mort : plu-

(1) Itaque exitus erant ejusmodi, ut alius inter manus à convivio, tanquam à prelio auferretur, alius tanquam occisus relinqueretur,

» sieurs demeuroient étendus sur la place,
 » sans connoissance ni sentiment. Enfin,
 » si vous étiez entré dans cette salle,
 » vous n'auriez jamais cru voir le festin
 » d'un prêteur, mais une nouvelle ba-
 » taille de Cannes, où l'on faisoit assaut
 » de débauches. Je ne vois rien qui
 réussisse mieux à égayer le stile, que
 cet artifice qui rapproche un objet grand
 & noble, d'un autre petit, ou même
 méprisable. Je m'imagine voir un enfant
 monté sur des échasses. Avec ce secours,
 il paroît plus grand que ceux qui l'en-
 vironnent ; mais cette élévation fait
 mieux remarquer sa petite taille, & la
 rend encore plus ridicule.

Vous avez assurément raison, ajouta
 Euphorbe : mais il faut être sobre & ré-
 servé dans l'usage de ce sublime ironi-
 que. C'est une exception qui confirme
 la règle générale, en vertu de laquelle
 le sublime & le grand sont bannis des
 petits sujets.

Puisque vous parlez du sublime, ré-
 pliqua Timagene, je ne fais si je m'en

plerique fusi sine mente ac sine ullo sensu ja-
 cerent, quivis ut cum aspexisset, non se pre-
 toris convivium, sed Cannensem pugnam ne-
 quitia videre arbitraretur. *In Ver. lib. 5. n. 28.*

j'ai formé une idée juste. C'est, selon moi, une pensée, un sentiment, une image qui m'élève au-dessus de moi-même, & qui m'avertit de ma propre grandeur. Ainsi, lorsqu'Horace dit de l'homme juste, *si l'univers s'écrouloit, ses débris le frapperoient, sans l'étonner*, je sors, pour ainsi dire, de moi-même; je me place à côté de ce juste, & je deviens le rival de sa fermeté.

Je voudrais ajouter à votre définition, reprit Euphorbe, que cette pensée, ce sentiment, cette image doivent être revêtus de l'expression qui leur convient. Le verbiage est ennemi du sublime. Plus l'expression est simple & serrée, moins elle obscurcit son éclat. Un poète latin moderne a imité cette belle pensée d'Horace, ou plutôt il l'a paraphrasée. Voici comme il s'exprime.

*Seu pelagus super,
Seu fulminantis porta tonet poli,
Stabis, repentinamque mundi im-
mobilis excipies ruinam.*

(1) Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ. *Hor. l. 3. od. 3.*

(1) Au milieu des flots irrités, sous les coups de la foudre, vous serez immobile, & la chute subite du monde entier ne vous ébranlera pas. *Sarbievius, l. 2. od. 16.*

Lequel de ces deux morceaux, je vous prie, a l'avantage sur l'autre ?

Je vois dans le dernier, répondit Timagene, bien de la pompe & des prétentions ; mais je vous avoue qu'il me frappe moins que le premier ; peut-être parce qu'on s'efforce trop de le faire. Il y a bien moins d'appareil dans ce mot de l'Ecriture Sainte, cité par Longin lui-même, *fiat lux, & facta est lux* (1) ; Dieu dit, que la lumière soit faite, & la lumière fut faite : dans cet autre, *mare vidit & fugit* (2) ; la mer vit le Seigneur, & prit la fuite ; enfin, dans cette courte phrase, qui nous donne une si grande idée des conquêtes d'Alexandre (3), *siluit terra in conspectu ejus* ; la terre se tut en sa présence. Cependant, quoi de plus magnifique & de plus sublime que tout cela ?

Telle est l'idée qu'ont eu du sublime, poursuivit l'euphorbe, tous les gens de goût, & en particulier la Bruyere (4). Le sublime, dit-il, ne peint que la

(1) Gen. c. 1. v. 3.

(2) Psal. 113. v. 3.

(3) 1. Machab. c. 1. v. 9.

(4) Caract. ch. 1.

» vérité, mais en un sujet noble : il la
 » peint toute entière, dans sa cause &
 » dans son effet; il est l'expression, ou
 » l'image la plus digne de cette vérité.
 » Les esprits médiocres ne trouvent point
 » l'unique expression, & usent de sy-
 » nonymes. Les jeunes gens sont éblouis
 » de l'éclat de l'antithèse, & s'en servent.
 » Les esprits justes, & qui aiment à faire
 » des images qui soient précises, donnent
 » naturellement dans la comparaison &
 » la métaphore. Les esprits vifs, pleins
 » de feu, & qu'une vaste imagination
 » emporte hors des règles & de la jus-
 » tesse, ne peuvent s'assouvir de l'hy-
 » perbole. Pour le sublime, il n'y a, même
 » entre les grands génies, que les plus
 » élevés qui en soient capables. »

J'ai pourtant une petite difficulté à
 vous faire ici, répliqua Timagene. Tout
 le monde connoît & admire le sublime
 endroit où Racine a traduit ce verset
 d'un Pseaume (1), *Vidi impium super-*
exaltatum & elevatum sicut cedros Libani;
& transivi, & ecce non erat;

(2) J'ai vu l'impie adoré sur la terre.

(1) Ps. 36.

(2) Esther, sc. dern.

Pareil au cèdre il cachoit dans les cieux

Son front audacieux :

Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre ;

Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus ,

Je n'ai fait que passer , il n'étoit déjà plus.

Voilà, ce me semble, bien de la magnificence , & même de l'abondance , dans l'expression. Ces vers n'en sont cependant pas moins sublimes.

C'est-à-dire, le dernier, repartit Euphorbe. Ceux qui le précèdent, ne sont qu'une espèce de préparation faite pour nous amener à cette pensée. *Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus*, dans qui réside principalement le sublime. Aussi voyez-vous qu'elle est renfermée dans un seul vers : & s'il étoit permis d'enchérir sur un aussi grand poète, j'ajouterois, qu'il pouvoit peut-être lui donner plus de force, en resserrant encore son expression, & en disant simplement, *je passe, il n'étoit plus*.

Mais enfin, interrompit Timagene ; n'est-il donc jamais permis d'employer dans le sublime, la richesse du stile ? L'exorde de l'oraison funèbre du vicomte de Turenne, semble prouver le contraire. Rien de plus sublime & de plus orné en même-temps que ce morceau :

« (1) Au premier bruit de ce funeste acci-
 » dent, toutes les villes de Judée furent
 » emues; des ruisseaux de larmes cou-
 » lerent des yeux de tous ses habitans;
 » ils furent quelque temps saisis, muets,
 » immobiles : un effort de douleur rom-
 » pant enfin ce long & morne silence,
 » d'une voix entrecoupée de sanglots,
 » que formoient dans leurs cœurs la tris-
 » tesse, la pitié, la crainte, ils s'écrie-
 » rent : comment est mort cet homme
 » puissant, qui sauvait le peuple d'Israël ?
 » A ces cris , Jérusalem redoubla ses
 » pleurs; les voutes du temple s'ébran-
 » lerent; le Jourdain se troubla, & tous
 » ses rivages retentirent du son de ces
 » lugubres paroles : comment est mort
 » cet homme puissant , qui sauvait le
 » peuple d'Israël ? ». Peut-on dire que
 ce coloris brillant soit ici déplacé ?

Je n'ai point prétendu , reprit Euphorbe , que les ornemens du stile fussent incompatibles avec toute sorte de sublime; mais seulement qu'il ne faut pas les y admettre toujours, & sans réserve. Permettez-moi d'expliquer ma pensée. L'objet du sublime doit être grand

(1) Fléchier , Or. Fun.

& noble. Rappelez-vous ce que nous avons dit, il n'y a qu'un moment, de la bassesse, que nous avons partagée en deux classes. Nous distinguons aussi, dans les objets, deux espèces de grandeur; l'une qui leur est naturelle, & qui fait impression sur tout homme, parce qu'il est homme; l'autre qui est fondée sur une opinion assez générale, & qui peut changer avec les temps & les lieux. Dans le premier rang, je place tout ce qui a rapport à Dieu, aux vertus, sur-tout à la générosité, à la clémence, aux mépris de la mort, à l'amour de la patrie, &c. Lorsque le sublime s'élève sur de pareils fondemens, je suis convaincu qu'il doit négliger tous les ornemens de l'art; ou du moins en employer si peu, qu'ils ne puissent lui nuire. Ainsi, dans ces quatre beaux vers de l'Athalie,

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
 Peut aussi des méchans arrêter les complots :
 Soumis avec respect à sa volonté sainte ,
 Je crains Dieu , cher Abner , & n'ai point
 d'autre crainte ,

la métaphore qui s'y rencontre n'a point assez d'éclat , pour nous empêcher d'admirer l'incébranlable fermeté de Joad,

établie sur sa confiance en Dieu. Partout ailleurs, vous verrez une expression simple & sans figures, comme dans ce vers de Corneille, en parlant de Pompée ;

Il s'avance au trépas ,
Avec le même front qu'il donnoit des états.

La seconde classe renferme des objets que la plupart des hommes admirent par une espèce de convention. Tels sont le trône & tout ce qui lui appartient , les combats , certaines passions à qui on a donné des titres de noblesse , comme l'ambition , la vengeance , la fierté , certains crimes même , tels que les conjurations , &c. Comme il n'y a dans tout cela qu'une grandeur empruntée , pour la porter au sublime , on peut , on doit même implorer le secours du stile. L'exemple que vous avez cité de Racine me servira de preuve. Ces vers ,

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
Parall au cédre , il portoit dans les cieux
Son front audacieux ;
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre ,
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus ,
n'expriment que cette pensée , vraie &

belle, mais simple, *j'ai vu l'impie fier & insolent dans la prospérité*. Pour l'élever, il a donc fallu l'orner de tout ce que la diction a de plus riche. C'est ce qui m'a fait dire, que le sublime de ce morceau résidoit dans le dernier vers. En effet, la promptitude avec laquelle s'évanouit ce colosse, par le souffle de Dieu, voilà ce qui attire mon admiration; & il suffit de me le dire, sans aucune recherche dans les termes. Appliquons la même règle à l'exorde de M. Flechier. La désolation qu'entraîne la mort d'un grand homme est un objet triste & intéressant, mais qui n'est point sublime. Delà cette espece de décoration, dont l'orateur l'a revêtu, pour le rendre digne de notre admiration. J'espère que vous me pardonneriez maintenant ma façon de penser.

Vous pardonner, lorsque vous m'éclairez, répliqua Timagene! eh bien, je m'appliquerai donc ce dernier vers de Cinna;

Auguste à tout appris, & veut tout pardonner.

Vous voyez que je plaïsante dans le genre sublime. Car si quelque sentiment le fût jamais, c'est celui-ci. En l'examinant, selon les règles que nous venons de détailler, j'y trouve une expression naturelle & con-

cise : & la pensée fait naître en moi cette admiration tendre , qui n'est dûe qu'à l'héroïsme porté à son comble. Delà il est aisé de conclure que cette admiration est la vraie différence entre le sublime & le simple pathétique , qui fait couler des pleurs, sans élever l'ame au-dessus d'elle-même.

Elle ne distingue pas moins le sublime , ajouta Euphorbe , d'avec la pensée noble. Celle-ci a de la grandeur ; mais elle ne produit point cette surprise ravissante , qui ne peut venir que du premier. Lorsque Velleius Paterculus dit , en parlant de Cicéron : « Nous devons » à ce grand orateur , de n'avoir point » cédé la gloire du génie à ceux que » nos armes avoient vaincus ; (1) » cette pensée assurément a de la noblesse : elle est digne du sujet qu'on veut louer ; mais elle n'a rien qui étonne l'esprit. Ce n'est donc qu'une pensée grande & ingénieuse.

Si les pensées nobles & grandes , comme vous l'avez remarqué , continua

(1) Vir ingenio maximus , qui effecit ne quorum arma viceramus , eorum ingenio vinceremur.

Timagene, ne sont point admises dans les sujets simples & badins, à plus forte raison le sublime doit en être banni, à moins qu'il ne soit ironique & burlesque. Je croirois même que le stile grave & modéré de l'histoire, devroit l'exclure aussi de cet espece de récit.

Je ne suis pas tout-à-fait de votre avis, reprit Euphorbe. Nous avons dit, il y a quelques jours, que l'historien doit accommoder son stile au sujet qu'il traite. Si l'on exige que celui de l'histoire soit simple, c'est dans les sujets ordinaires & communs. Lorsque la matière l'exige, il doit s'échauffer & s'élever : il peut même atteindre le sublime. Ces circonstances sont rares, j'en conviens ; mais elles ne sont pas sans exemple. L'écriture sainte pourroit seule nous en fournir assez : mais comme ce livre divin est plus fait pour régler notre conduite & nos mœurs, que nos écrits, cherchons en ailleurs. M. Bossuet, dans son histoire universelle, est presque sublime partout ; témoin, cette phrase (1) : « La terre » commence à se remplir, & les crimes » s'augmentent. Cain, le premier enfant

(1) Première épo. p. 9.

» d'Adam & d'Eve , fait voir au monde
 » naissant la premiere action tragique ;
 » & la vertu commence dès-lors à être
 » persécutée par le vice : » Et cette autre ,
 où parlant d'Auguste & de ses victoires ,
 » il dit (1) ; La Pannonie le reconnoît ;
 » la Germanie le redoute ; & le Vésér
 » reçoit ses loix. Victorieux par mer &
 » par terre , il ferme le temple de Janus.
 » Tout l'univers vit en paix sous sa puis-
 » sance , & Jésus-Christ vient au monde.
 N'est-ce pas atteindre le sublime , que
 de dire avec Tacite , en racontant ce qui
 suivit la mort de Germanicus (2) ; ses
 » funérailles n'eurent point d'autre ap-
 » pareil ni d'autre pompe que sa gloire
 » & le souvenir de ses vertus ? Y a-t-il
 moins de grandeur dans l'endroit où
 l'abbé de Vertot décrit la retraite de la
 régente de Portugal ; mere d'Alphonse
 VI ? « Désabusée alors , dit-il , des vaines
 » grandeurs de la terre , elle ne parut
 » plus occupée que de celles que les
 » hommes ne peuvent ôter Prin-

(1) Neuvieme épo. p. 101.

(2) Funus sine imaginibus & pompâ , per
 laudes & memoriam virtutum ejus celebre fuit.
 Ann. l. 2.

» cesse d'un génie supérieur, & qui eut les
» vertus de l'un & l'autre sexe. Elle fit
» éclater sur le trône toutes les gran-
» des qualités d'une souveraine ; & il
» sembla qu'elle eut oublié dans sa re-
» traite, qu'elle eût jamais regné (1). »
Je pourrois vous rapporter cent autres
traits du même genre.

Il y en a un dans la vie de S. Basile,
ajouta Timagene, qui m'a toujours sem-
blé admirable. Ce grand homme inter-
rogé sur sa foi par le prefet Modeste,
lui parla avec une fermeté digne de
sa religion & de son caractère. *Je
n'ai jamais trouvé personne*, dit le pre-
fet étonné, *qui m'ait répondu de la sorte :*
peut-être aussi, répondit le saint prélat,
n'avez-vous jamais rencontré un évêque.
Si ce n'est pas là du sublime, je me
trompe fort.

Il est aisé à reconnoître, repartit Eu-
phorbe : & quand le dialogue l'accom-
pagne, comme dans l'exemple que vous
apportez, il lui donne encore plus de
faillie. En effet, il y a certains traits frap-
pans où l'Auteur d'un récit doit lais-
ser parler les acteurs, pour conserver aux
pensées toute leur force & leur grace ;
ou du moins rapporter leur entretien,

(1) Révol. de Portugal, pag. 350.

& même leurs expressions , par le moyen du dialogue indirect.

Je dois à Horace , reprit Timagene , de m'avoir fait connoître la différence du dialogue direct , & de l'indirect. La satire troisième du second livre est un dialogue direct entre le poëte & le philosophe Damasippe ; & celui-ci emploie l'indirect , pour raconter la fable du bœuf & de la grenouille. (1) Au reste , ce dernier me paroît plus difficile que l'autre , à cause de la répétition éternelle des liaisons , qui embarrasse souvent l'écrivain , & fatigue le lecteur. C'est sans doute par cette raison , qu'Horace les a supprimées , ainsi que la Fontaine qui a imité de lui cette fable.

Si le dernier est plus difficile , poursuivit Euphorbe , c'est l'affaire de l'Auteur : mais il est certain qu'il a quelque chose de plus naturel , & qu'il est plus commun que le premier , sur-tout dans les récits sérieux. Un seul exemple , que nous fournit Quinte-Curce , peut nous faire concevoir quel ornement il leur prête. Abdalonyme , tiré par Alexandre du sein de la misère , pour mon-

(1) Lib. 2. Sat. 3. v. 313.

ter sur le trône de Sidon, paroît devant ce conquérant. L'historien pouvoit dire, que ce prince lui ayant demandé comment il avoit supporté son infortune, le nouveau Roi lui avoit témoigné qu'il craignoit bien plus de plier sous le poids de la couronne, que sous celui de la pauvreté. Ce fait, qui paroît ainsi dans sa simplicité, a quelque chose de bien plus piquant lorsqu'on nous rapporte l'entretien de ces deux personnages, & que nous assistons, pour ainsi dire, à leur conversation (1). *Libet scire, inquit Alexander, inopiam quâ patientiâ tuleris. Tum ille; utinam, inquit, eodem animo regnum pati possim! hæc manus suffecere desiderio meo. Nihil habenti, nihil defuit.* M. Rollin traduit ainsi ce dialogue. « (2) Je voudrois bien savoir, » dit Alexandre, avec quelle patience » tu as porté ta misère. Plaise aux Dieux, » répondit-il, que je puisse porter cette » couronne avec autant de force. Ces » bras ont fourni à tous mes desirs, & » tandis que je n'ai rien eu, rien ne » m'a manqué. »

(1) Q. Curt. l. 4.

(2) Hist. Anc. l. 14. sec. 6.

Si le dialogue indirect réussit bien dans les sujets sérieux, répliqua Timagene, vous m'accorderez aussi que le direct a des graces infinies, sur-tout dans un genre d'écrire plus gai & plus léger. Pour moi, je ne vois rien de plus délicat, que le dialogue d'Acanthe & de Pégase. L'Auteur, au lieu de détailler gravement les vertus & les victoires de Louis-le-Grand, & de célébrer la rapidité de ses conquêtes, saisit l'occasion d'un voyage qu'il devoit faire avec le Roi: &, dans la nécessité où il étoit de trouver un cheval, il imagine un entretien entre lui & le courlier des muses. Cette fiction ingénieuse répand dans l'éloge qu'il fait, tout le sel & tout l'agrément imaginable. J'ai transcrit ces jours-ci sur mes tablettes, ce joli morceau.

A C A N T H E.

A mon secours, Pégase, en ce besoin extrême :

Il me manque un cheval ; il faut suivre le Roi,

P É G A S E.

Le suivre ! Et quel moyen ? Je ne le puis moi-même,

Non plus que ton bidet, ou ton grand palefroi.

A C A N T H E.

Tu suivis toutefois le diligent Achille
Dans le cours glorieux de ses hardis exploits.

P E G A S E.

D'accord : mais en dix ans il prenoit une
ville :

En prit-il jamais quatre en la moitié d'un
mois ?

A C A N T H E.

Et le fameux César, qui presque sans com-
battre,

Venoit, voyoit, vainquoit, ne le suivois-tu
pas ?

P E G A S E.

Jamais il n'eut quitté la belle Cléopâtre,
Pour venir prendre Dole un jour de Mardi-
gras.

A C A N T H E.

» Mais Alexandre enfin, vite comme un ton-
nerre,

Toujours à ses côtés te voyoit galopper.

P E G A S E.

Je le perdois souvent : il alloit tant que
terre :

Mais quand il s'enivroit , on pouvoit l'at-
traper.

A C A N T H E.

Je t'entens : rien ne suit un Roi que rien
n'arrête ,

Ni plaisirs , ni douleurs , ni brouillards , ni
beaux jours ;

Ni calme decevant , ni terrible tempête ;

Ni le froid des hivers , ni le feu des amours.

Comme toi je l'admire , & ne m'en sçau-
rois taire :

Sur un si grand sujet on ne peut achever,

Mais , adieu ; pour ce coup tu n'es pas mon
affaire ;

Je veux un vrai cheval , que je puisse crever.

Vous citez là un homme , reprit Eu-
phorbe , que j'appellerois volontiers le
héros du récit. Le moindre mérite de
Pellisson-Fontanier est d'avoir donné une
histoire de l'Académie , parfaitement bien
écrite. La délicatesse de son esprit & la
bonté de son cœur , le dédommageoient
abondamment de la difformité de ses

traits. Mais puisque vous faites registre des dialogues ingénieux, vous pourriez joindre au premier, celui où Patrix raconte un songe qu'il prétend avoir eu. Il est indirect; & néanmoins vous avouerez qu'il peut servir de modèle dans la narration badine. Le voici:

Je rêvois cette nuit, que de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
Et que n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage.
Retire toi, coquin; va pourrir loin d'ici:
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi,
Coquin! me répond-il d'une arrogance ex-
trême,
Va chercher tes coquins ailleurs; coquin
toi-même.
Ici tous sont égaux: je ne te dois plus rien:
Je suis sur mon fumier comme toi sur le
tien.

Voilà une leçon, dit alors Timagene, plus capable peut-être de faire impression sur les grands, que le meilleur sermon. Cette pensée, que la mort égale les conditions, avoit été répétée cent fois: mais le tour de cette conversation lui rend un air de jeunesse, qu'elle avoit perdu depuis long-temps. Vous

plaisanterez tant qu'il vous plaira ; je veux donner place à cette petite piece , à la suite de celle que je viens de vous rapporter.

Eh-bien ! répliqua Euphorbe , pour le faire plus aisément , rendons-nous dans mon cabinet. Vous y trouverez tout ce qui vous sera nécessaire pour cela.

SIXIEME ENTRETEN.

NARRATION HISTORIQUE.

Qualités de cette Narration.

AP R È S le dîner , les deux amis voulant laisser passer la grande chaleur , allerent goûter le frais dans la bibliothèque d'Euphorbe. Avouez , dit en y entrant Timagene , qu'il est bien gracieux de se trouver quelquefois débarrassé de ces compagnies , avec qui on ne peut s'entretenir que de frivolités , de modes , de spectacles , ou tout au plus de nouvelles vraies ou fausses , & qui n'intéressent que médiocrement des particuliers.

Ce plaisir , reprit Euphorbe , doit être

plus piquant pour vous que pour moi. J'y suis fait : je l'éprouve la plus grande partie de l'année ; tandis que vous êtes dans ce grand monde , où l'on court après une félicité , qui vient me chercher dans ma retraite. Je ne suis pas cependant un misantrope : je suis informé de tout ce qui se passe de notre temps , & j'y prends part.

C'est-à-dire , poursuivit Timagene , que vous êtes en relation avec tous les âges. Vos amis vous transmettent les événemens présents ; & les siècles passés , vous les trouvez ici. Voilà une assez belle compagnie , pour un homme seul. Mais , dites-moi , laquelle de ces deux sociétés a pour vous plus de charmes ?

Le cœur , répondit Euphorbe , est plus satisfait dans le commerce de l'amitié : mais l'esprit fait plus de fond sur les récits de ces morts , dont la plupart , comme Tacite , étoient exempts de tout motif de haine & d'intérêt (1). Ce sont les deux plus cruels ennemis de la vérité ; & la vérité est la qualité la plus essentielle de tout récit , soit grave & sérieux ,

(1) Sine irâ & studio ; quorum causas procul habeo. Ann. lib. 1. c. 1.

soit badin & amusant; si nous en exceptons ceux qui vivent de fiction, pour m'exprimer comme Despréaux. Dans ces derniers même, le vrai se déguise sous le masque d'un mensonge ingénieux, qui ne peut induire personne en erreur.

Entre les récits dont le ton est grave & sérieux, ajouta Timagene, l'histoire est sans doute un de ceux à qui cette vérité est plus essentielle. Personne n'aime à être dupe. Lorsqu'on lit un historien, on est, & on doit être persuadé qu'il ne veut point tromper: en conséquence, on est disposé à le croire. N'est-il pas cruel alors de se voir abusé par sa propre bonne foi? C'est une lâcheté d'attaquer un homme qui n'est point en garde. D'où je conclus, avec notre ami Lucien, que le plus léger mensonge n'est pas mieux reçu dans l'histoire, que la moindre goutte d'eau dans la trachée-artère (1).

Le prince des orateurs latins, repartit Euphorbe, regarde cette maxime, comme un de ces principes incontestables

(1) ἡ δὲ οὐκ ἂν τι ψευδὸς ἐμπεσον ἡ ἱστορία, ὡς ἀκαριαῖον ἀνάσχειτο, εἰ μᾶλλον, ἢ τὴν ἀρτηρίαν ἰατρὸν παῖδες φασί, τὴν τραχεῖαν παραδίδεσθαι ἄντι ἐς αὐτὴν καταποθῆν. *Quomodo Scrib. Hist.*

bles avoués de tout l'univers. (1) « Qui ne
 « fait, dit-il, que le premier devoir
 « d'un historien est de ne rien dire de
 « faux, & le second, d'oser dire la vé-
 « rité quelle qu'elle puisse être ? Malheu-
 reusement il arrive ici le même in-
 convenient que dans la morale. Tout
 le monde convient de la règle, & bien
 peu de gens la réduisent en pratique.

Que voulez-vous, répliqua Timagene ?
 un écrivain n'a pas tout le temps néces-
 faire ; il n'est pas à portée de se procu-
 rer des mémoires fidèles : un autre dé-
 pend de certaines personnes en place :
 à titre de reconnoissance, à titre d'in-
 térêt, il doit ménager leur délicatesse ;
 & il ne peut le faire qu'en déguisant ou
 passant sous silence certains faits qui pour-
 roient les blesser. Voulez-vous qu'un his-
 torien se perde sans ressource ?

Non, reprit Euphorbe ; mais je veux
 qu'il se taise, s'il est dans ces circon-
 stances, plutôt que d'altérer la vérité. Je
 ne vois point de loi qui le mette dans
 la nécessité d'écrire ; & s'il se détermine

(1) Quis nescit primam esse historiæ legem
 ne quid falsi dicere audeat, deinde ne quid
 verè non audeat ? De orat. lib. 2. c. 37.

à le faire , il ne doit jamais oublier ce qu'à dit M. de Fenélon (1) : « La reconnaissance n'est pas ce qu'on cherche » dans l'histoire ; c'est ce qui la rend » suspecte. » Aurez-vous d'ailleurs la même indulgence pour ceux que la malignité où la flatterie porte à déchirer des particuliers , un prince , une nation toute entière , même aux dépens de la vérité ?

(2) *Hic nigræ succus loliginis , hæc est
Ærugo mera ,*

répondit Timagene. C'est une noirceur d'attacher à la calomnie le sceau de l'immortalité. Ainsi , puisque vous le voulez , nous condamnerons les premiers au silence , & ceux-ci à un déshonneur éternel ; & nous nous en tiendrons à la règle de Cicéron , qui oblige l'historien , non-seulement à ne rien dire de faux , mais encore à dire tout ce qui est vrai.

Avec votre permission , interrompit Euphorbe , vous faites dire à l'orateur

(1) Dial. 6. t. 2.

(2) Hor. Sat 3. lib. 1. v. 99.

un peu plus qu'il ne dit en effet. Il veut qu'on ne craigne pas d'exposer la vérité ; mais il ne prétend pas qu'on doive raconter tout ce qui est vrai. Il y a des vérités inutiles : & si nous en croyons Velleius Paterculus, il vaudroit presque mieux omettre des faits nécessaires, que de nous arrêter à ceux qui n'ont aucune espèce d'utilité « Que m'importe (remarque agréablement Lucien), la forme » du bouclier que portoit le général, les » ornemens & la richesse de son baudrier ? » A quoi bon me décrire la caverne où il » s'est réfugié, couverte de lierre, de myrte & de laurier ? Tout cela ne contribue » point à me faire connoître l'action principale. » (1) Mais ce défaut est léger en comparaison de la fausseté. Celui-ci a bien des sources différentes. Les uns disent faux par ignorance, ou par un excès de crédulité : ils ne s'en doutent pas. Les autres blessent la vérité de propos délibéré, par haine, par flatterie, par esprit de parti.

Que d'écueils pour un historien, s'écria Timagene ! Pour éviter le seul reproche d'ignorance, ce n'est pas assez qu'il con-

(1) Quomodo scrib. Hist.

sulte d'excellens mémoires. Il lui faut une étendue de connoissances , qui le rende presque universel. Sans parler de la chronologie & de la géographie, qu'on nomme les deux ieux de l'histoire, combien d'événemens exigent qu'il soit versé dans la physique ! Il détaille une négociation, un traité de paix. Peut-il ignorer les ressorts de la politique ? Dans le récit d'une guerre, il doit être au fait de la tactique, de la disposition & de l'approvisionnement d'une armée, des campemens, de l'attaque & de la défense des places ; enfin il faut qu'il connoisse les intérêts des puissances, qui jouent les plus gands rôles dans son histoire. Et quand il a acquis tout cela, il n'a encore que la premiere partie de ses provisions.

Vous avez bien raison, reprit Euphorbe : car s'il ne joint à ces sciences un jugement sain, & une critique sage, il tombera dans une crédulité puérile ; à tout moment, il prendra le vraisemblable pour le vrai ; enfin, il admettra sans examen, tout ce que le hasard lui présentera. Je suis fâché que l'éloquent Tite Live nous rapporte si souvent des prodiges incroyables, & dont, sans doute, il n'avoit pas toujours bien examiné la source & la nature.

Vous supposez, ce me semble, interrompit Timagene, que l'historien est obligé quelquefois de raconter des faits contraires à la vraisemblance. Comment, s'il vous plaît, pourra-t-on ajouter foi à son récit ?

Etoit-ce une chose bien vraisemblable, repartit Euphorbe, que le barbare Sylla mourut paisiblement au sein d'une patrie, qu'il avoit cruellement déchirée ? Il y a trois cents ans, auroit-on pu prévoir, qu'un moine vindicatif & apostat entraîneroit à sa suite des souverains, des peuples, des royaumes entiers, & mettroit en armes toute l'Europe ? ce sont là néanmoins des faits incontestables. La vérité n'est donc pas toujours accompagnée de la vraisemblance. Mais, dans tout ce qui s'écarte de la nature, de l'usage, & des loix ordinaires, l'Auteur doit être attentif à s'appuyer des preuves les plus claires, & les moins équivoques. Ce n'est qu'à ce prix qu'il évitera le soupçon d'être trop crédule.

J'aurois volontiers quelque indulgence pour cette espèce de défaut, poursuivit Timagene. Il a communément sa source dans un fonds de probité. Pour n'être jamais dupe de l'imposture, il faut en avoir été le partisan ou la victime. Mais

je ne puis pardonner à ceux qui me trompent de gaité de cœur, & dont la plume est conduite par l'aversion ou l'intérêt. Ils mériteroient bien qu'on leur fît le même traitement que les Scythes firent aux Grecs (1), dont ils détruisirent tous les monumens, parce qu'ils n'y célébroient que leurs exploits, aux dépens même de leurs ennemis.

Si votre avis étoit suivi, dit Euphorbe, & si l'on réformoit tous les historiens, qui flattent leur patrie ou leurs princes, il resteroit bien de la place dans nos bibliothèques. Pollion reprochoit autrefois, à Tite-Live, *la Patavinité*; s'il n'avoit pas été Romain, il lui auroit reproché, peut-être avec plus de justice, une partialité décidée pour Rome. Ce penchant l'aveugle à un tel point, qu'il paroît approuver la ruse indigne dont la république usa contre les Samnites, aux fourches Caudines. Il s'efforce d'abord de prouver que les consuls n'avoient point fait de traité, mais une simple promesse; sans doute, pour en conclure, qu'ils étoient seuls responsables de cet engagement. Après avoir raconté

(1) Bodin, Method, c. 3.

l'admirable expédient trouvé par l'un de ces deux magistrats, de se faire livrer à l'ennemi, pour dégager le peuple Romain de ses obligations, & le refus que fit le général Samnite de les recevoir, il ajoute ; (1) « Les consuls revinrent de » Caudium dans le camp, sans avoir » éprouvé aucun mauvais traitement, » ayant ainsi pleinement satisfait à leurs » propres engagements, & peut-être à » ceux de la république. » Ce mot *peut-être*, est un reste d'hommage que l'historien semble rendre à la justice, malgré son inclination. Bien d'autres après lui ont eu le même foible, & sont plus condamnables encore en ce qu'ils ont osé déguiser la vérité. Ainsi, Velléius Paterculus est le panégyriste de Tibère, & même de l'odieux Séjan. Paul Jove n'épargne pas les mensonges pour flatter les Médicis. Eginard & Eusebe font sentir qu'ils attendoient, ou qu'ils avoient reçu des bienfaits, l'un de Charlemagne, l'autre de Constantin.

A ce que je vois, répliqua Timagene,

(1) Et illi quidem, forsitan & publicâ, suâ certe liberatâ fide, ab Caudio in castra Romana inviolati redierunt. *Liv. l. 9, c. 11.*

les historiens contemporains ne sont pas toujours les plus fidèles. J'aimerois mieux m'en rapporter à ceux qui n'ont paru que quelques années après les princes dont ils ont écrit l'histoire. Assez voisins des événemens qu'ils détaillent, pour en être parfaitement instruits, ils n'ont pu se flatter que des éloges menteurs seroient bien payés.

Si l'on doit moins appréhender la flatterie de leur part, reprit Euphorbe, peut-être aussi sont-ils plus exposés à écouter la haine & la vengeance. La distance des temps, plus encore que celle des lieux, met à couvert du ressentiment d'un homme puissant, qu'on diffame impunément. C'est ainsi que le Vassor se livre hardiment & avec complaisance à toute sa passion contre le cardinal de Richelieu & contre Louis XIII lui-même, dans l'histoire qu'il a écrite de ce prince plus de quarante ans après sa mort & celle de son ministre. L'historien véritablement digne de foi, est donc celui qui se trouve à portée de vérifier les faits qu'il avance, & dont la vertu se sent assez de fermeté pour braver un injuste courroux, & pour mépriser une faveur qui seroit le prix d'une lâcheté criminelle. Tel qu'un ma-

gistrat intégrè, il condamnera le vice sous la pourpre, & rendra hommage à la vertu, même dans ses ennemis. Le seul amour de la vérité l'élèvera au-dessus des préjugés, & sur-tout de l'esprit de parti, qui nous représente les objets tout autres qu'ils ne sont en eux-mêmes.

Il est vrai, continua Timagene; presque toujours notre amour-propre rejette sur les autres les défauts qui ne sont qu'en nous. Nous ressemblons tous à ce vieillard qui, ne voulant point avouer l'affoiblissement de sa vue, se plaignoit que tous les appartemens étoient mal éclairés, & prétendoit qu'on auroit dû y ouvrir des fenêtres plus grandes: ou à cet autre, à qui son grand âge avoit rendu l'oreille un peu dure: je ne fais, disoit-il, pourquoi depuis quelque temps les gens ont pris la mauvaise habitude de parler si bas. Chaque écrivain voit les choses sous le rapport qui l'affecte le plus. Par exemple, vous connoissez le fameux trait de ce soldat qui fendit d'un coup de hache, en présence de Clovis, un vase que ce prince vouloit séparer du butin, pour le rendre à l'église de Reims, qui le redemandoit. J'ai été bien surpris, je l'avoue, en

voyant quelques Auteurs modernes prétendre prouver par ce fait, que le gouvernement françois avoit alors quelque chose de républicain, ou du moins tenoit beaucoup de l'aristocratie. J'avois cru y appercevoir au contraire le pouvoir le plus absolu & le plus indépendant dans le souverain. Car enfin, je crois qu'on peut raisonner ainsi : un prince qui, de l'aveu des seigneurs de la cour, peut disposer du butin, par le droit de propriété ; qui est tellement le maître de ses sujets, qu'aucun n'est en droit de résister à sa puissance, est assurément un monarque absolu, s'il n'est pas quelque chose de plus. Voilà cependant ce que reconnoissent ouvertement dans Clovis les principaux officiers de son armée, s'il en faut croire la réponse qu'ils firent au Roi, (1) selon

(1) *Omnia, gloriosè Rex, quæ cernimus tua sunt : sed & nos ipsi tuo sumus dominio subjugati. Nunc quod tibi beneplacitum videtur, facito : nullus enim potestati tuæ resistere valet. Lib. 2. c. 27.*

Tout ce qui est ici sous nos yeux, grand Roi, vous appartient : nous-mêmes nous sommes soumis au joug de votre empire. Faites tout ce qui vous semblera bon : car personne ne peut s'opposer à votre puissance.

Grégoire de Tours, qui nous a transmis cet événement. La fuite du récit confirme encore cette idée. Le prince outragé par la brutalité du soldat, fut assez maître de lui-même alors pour modérer son ressentiment, & se contenta de prendre le vase & de le remettre entre les mains du député de l'église de Reims. Il est évident qu'il use ici de son droit, malgré l'opposition de ce particulier, & sans demander un nouveau consentement, parce qu'il n'en avoit jamais eu besoin. Quelque temps après, dans une revue générale, Clovis renverse à ses pieds, d'un coup de hache d'armes l'insolent qui lui avoit manqué, en lui disant, *Souviens-toi du vase de Soissons* : & l'historien ajoute (1), *par-là il se fit respecter & craindre de ses sujets*. Cette façon de se faire justice par ses mains, sans autre forme de procès, a bien quelque chose de barbare & d'indécent dans un Roi : mais elle n'en prouve pas moins que le soldat étoit criminel de lèse-majesté dans l'occasion dont il s'agit, comme l'insinuent ces

(1) Magnum sibi per hanc causam timorem statuens. *Ibid.*

mots, *souviens-toi du vase de Soissons*. Il n'est pas dit que cette punition imprévue ait produit aucune plainte, aucun murmure dans l'armée; mais seulement qu'elle rendit ce prince plus redoutable. Quelle preuve donc pourroit-on appuyer sur l'empêchement aveugle d'un sujet qui perd tout respect pour son souverain? Grégoire de Tours remarque que toute l'assemblée fut étonnée de son audace. *Stupefactis omnibus*. Qui pouvoit donner lieu à cet étonnement, si le soldat ne faisoit qu'exercer un droit légitime & établi sur la constitution même de l'état? Ainsi, lorsque Clovis demande qu'on mette à part le vase en question, c'est assurément une condescendance de sa part, qui ne peut former aucun titre pour ses sujets. La politique exigeoit qu'il ménageât des caractères farouches dont il avoit besoin pour achever ses conquêtes: en conséquence, il vouloit bien avoir certains égards, & se soumettre à quelques usages dont il pouvoit s'affranchir; mais aussi-tôt qu'on parut lui en faire une loi, aux dépens de son autorité, il fut la venger par un châtement, qui n'avoit rien de condamnable que dans la forme.

Je suis ravi, mon cher, répartit Eu-

phorbe, que vous deveniez dissertateur. Mais il me semble que vous avez mis en oubli une petite objection. Qui pouvoit porter un homme de néant, sans titres, sans naissance, à une semblable violence, si ce n'est qu'il se croyoit autorisé par les loix ?

L'historien latin nous l'apprend encore, reprit Timagene. Dans les âmes basses, sans principes & sans éducation, la passion ne respecte aucunes bornes. Tel étoit l'homme dont il s'agit ici. Il est qualifié *levis & invidus*. C'étoit une tête mal organisée. D'ailleurs il s'étoit peut-être flatté que le sort le rendroit maître de ce vase précieux ; il le desiroit violemment. Il devint furieux quand il vit son espérance évanouie. C'en fut assez pour lui faire commettre l'attentat qui nous surprend, & dans lequel on a cru voir une liberté que Grégoire de Tours n'y a point vue lui-même.

La raison de cette différence est sensible, poursuivit Euphorbe. Les auteurs dont vous vous plaignez, n'avoient pas les mêmes jeux que le prélat historien. Celui-ci ne pensoit qu'à écrire une histoire ; ceux-là vouloient faire servir l'histoire de preuve à un système en faveur duquel leur esprit étoit déjà prévenu.

Dans cette disposition, ils ont cru appercevoir partout l'objet qui leur plaisoit, & n'ont donné qu'une attention très-légère à ce qui pouvoit lui nuire. Aussi, voyez-vous qu'ils s'arrêtent avec complaisance sur la demande du Roi, sur l'usage de partager le butin, sur l'audacieuse conduite du soldat, sans dire un mot de la réponse des seigneurs, de la vengeance éclatante du souverain, enfin, de la soumission & de la tranquillité de ceux qui en furent les témoins. Tel est le malheureux effet du préjugé. On rapproche certaines circonstances; on en omet d'autres; on entremêle le tout de quelques réflexions. Par cet artifice, le même événement, sous la plume de deux écrivains différemment passionnés, semble changer de nature; & si la haine & la malignité s'en mêlent, on réussit à décrier des souverains, des corps, des nations entières. Ainsi, la conduite de Marie Stuart, reine d'Ecosse, est aussi odieuse dans quelques Auteurs protestans, qu'elle est digne d'estime & de vénération dans les écrits des catholiques. On en pourroit citer mille autres exemples; mais je me contenterai de vous en rapporter un seul, dont j'ai la mémoire encore toute fraîche. En lisant,

ces jours-ci, les recherches de Pasquier, je rencontraï un fait concernant Yves de Chartres, que j'allai chercher aussitôt dans l'histoire ecclésiastique de l'abbé Fleury. Vous aurez du plaisir à voir ces deux récits rapprochés. Lisons d'abord celui de l'avocat-général de la chambre des comptes. (1) « Lorsque Philippes I » de ce nom régnoit en France, il se » présenta une question entre Yves & » Geoffroi, tous deux prétendans devoir » être évêques de Chartres. De vous » dire par quels moyens, ce me sont » lettres closes. Bien vous dirai-je que » Yves s'étant présenté devant Richer, » archevêque de Sens, il refusa de le » consacrer, estimant qu'en ce faisant, » il eût fait tort à Geoffroi. A ce refus, » la voie ordinaire étoit d'avoir recours » à un concile provincial. Mais Yves, » pour abréger la matiere, voulut prendre un plus long chemin, qui fut celui » de Rome, où, sans ouïr Geoffroi, on » consacra Yves en cet évêché. . . . Richer porta cela inpatiemment. Au » moyen de quoi le pape Urbain, s'en

(1) Rech. l. 3, ch. 13.

» excuse à lui par lettres. Ce nonobstant
 » Richer assembla un concile provincial
 » dans Estampes , où il fit condamner
 » tout ce qui s'étoit passé à Rome , com-
 » me préjudicant aux droits du Roi &
 » de sa couronne. Yves en écrivit à Urbain,
 » & le prie vouloir soutenir sa que-
 » relle , se donnant tel jeu qu'il lui plaît
 » dans sa lettre , pour favoriser sa cause :
 » mais , quant à moi , il me suffit que l'hi-
 » stoire soit telle , comme je recueille
 » de lui. Voire que pour couvrir son
 » fait , il dit , en quelque lieu , que son
 » élection avoit été ratifiée par le Roi.
 » Voilà comment il employa la grandeur
 » extraordinaire de Rome , au préjudice
 » de nos anciennes libertés. » Faites-moi
 le plaisir de me dire maintenant quelles
 idées vous a laissé ce récit ?

J'en conclus , répondit Timagene , que
 votre Yves de Chartres est un ambi-
 tieux , & même un fourbe. Je plains ce
 malheureux Geoffroi , à qui tout le zèle
 de son métropolitain & les suffrages d'un
 concile deviennent inutiles. Mais , ce
 que je ne conçois pas , c'est la conduite
 du pape. Il consacre Yves de Chartres ,
 & ensuite en fait des excuses à l'arche-
 vêque de Sens. Dans la première démar-
 che ,

che , il me semble voir une injustice ; dans la seconde , une inconséquence mêlée de bassesse.

Il faut donc maintenant , reprit Euphorbe , vous éclaircir tout cela , & vous réconcilier avec Yves de Chartres : car il est bon de vous faire observer , que ce prélat étoit un homme du premier mérite , zélé pour la discipline , ferme , quand il le falloit , contre les abus de la cour de Rome , & à qui le P. Pétau , dans son *rationarium temporum* , donne le double éloge de la sainteté & de la science. Ainsi , lisons ce même événement dans l'abbé Fleuri. Il n'est pas suspect sur nos libertés , & sur les entreprises des papes. « (1) Geoffroi ,
 » évêque de Chartres , deux fois déposé
 » par le légat Hugues de Die , & deux
 » fois rétabli par le pape Grégoire VII ;
 » fut encore accusé devant le pape Urbain II , de simonie , de concubinage ,
 » d'adultère , de parjure & de trahison.
 » Le pape ayant soigneusement examiné
 » la vérité , obligea Geoffroi à renoncer
 » entre ses mains purement & simplement à l'épiscopat , dont il se recon-

(1) Hist. Eccles. l. 64 , n. 1.

»nut indigne. Alors le pape exhorta le
»clergé & le peuple de Chartres à faire
»une élection canonique , & à choisir
»Yves , prêtre & prévôt de S. Quentin
»de Beauvais , dont il connoissoit le
»mérite depuis long-temps. Il écrivit à
»Richer , archevêque de Sens, pour lui
»faire connoître la procédure faite con-
»tre Geoffroi , & le prier de favoriser
»l'élection , & sacrer celui qui seroit élu.
»Le clergé & le peuple de Chartres ,
»suivant l'intention du pape , élurent
»Yves , & le présentèrent au roi Phi-
»lippe , de qui il reçut le bâton pasto-
»ral en signe d'investiture. Ensuite ils
»requièrent l'archevêque Richer de le sa-
»crer : mais il le refusa , prétendant
»que la déposition de Geoffroi n'étoit
»pas légitime , & , qu'avant que d'aller
»au pape , on avoit dû se pourvoir de-
»vant lui , comme métropolitain. Yves
»écrivit au pape , se plaignant du far-
»deau dont il le vouloit charger , & dé-
»clarant qu'il n'auroit jamais consenti à
»son élection , si l'église de Chartres
»ne l'avoit assuré que le pape le vou-
»loit , & l'avoit ainsi ordonné. Il alla
»donc à Rome avec les députés de cette
»église , qui s'y plaignirent du refus de
»l'archevêque de Sens ; & le pape , pour

» éviter le préjudice qu'un plus grand
 » retardement pouvoit faire à l'église de
 » Chartres, sacra Yves lui-même . . . &
 » le renvoya avec deux lettres ; l'une au
 » clergé & au peuple de Chartres ; l'autre
 » à l'archevêque Richer. Dans
 » la lettre à l'archevêque , il dit : Nous
 » avons sacré Yves , sans préjudice de
 » l'obéissance qu'il doit à votre église ,
 » & nous vous prions d'étouffer tout res-
 » sentiment , de le recevoir avec la bonté
 » convenable , & lui donner votre se-
 » cours pour la conduite de son diocèse. »

Plus bas , l'historien continue ainsi : (1)
 » L'archevêque Richer tint un concile à
 » Etampes , par le conseil de Geoffroi ,
 » évêque de Paris , homme de grand
 » crédit. Il étoit frère d'Eustache comte
 » de Boulogne , & oncle de Godefroi
 » de Bouillon , depuis si fameux
 » L'évêque de Chartres , Geoffroi , étoit
 » aussi son neveu ; & c'est ce qui exci-
 » toit l'évêque de Paris à prendre cette
 » affaire à cœur. Il assista donc au concile
 » d'Etampes , avec les évêques de Meaux
 » & de Troies , de la même province ,

(1) *Ibid.* n. 3.

» & qui agissoient par le même esprit.
» En ce concile , l'archevêque accusa
» Yves de Chartres de s'être fait ordon-
» ner à Rome , prétendant que c'étoit
» au préjudice de l'autorité royale. Il
» vouloit le déposer & rétablir Geof-
» froi : mais Yves appella au pape , &
» arrêta ainsi la procédure du concile. »
Eh bien, plaignez-vous encore Geoffroi ?
êtes-vous encore indisposé contre celui
qu'on lui a donné pour successeur ?

Tout le ressentiment que j'avois contre lui , répliqua Timagene , se tourne contre le premier de vos deux historiens qui nous en impose. Car enfin , c'est en imposer , que de cacher les désordres & les crimes d'un homme qu'il s'agit de déposer , afin de le faire paroître innocent , ainsi que ceux qui le protègent : & l'écrivain n'en peut être quitte pour dire ; *ce sont pour moi lettres closes*. C'est un mensonge d'assurer que Geoffroi ne fût point entendu : c'en est un , de passer sous silence la circonstance du bâton pastoral donné par le Roi , preuve du consentement de ce prince : enfin , c'est tromper ses lecteurs , que de leur laisser ignorer les dispositions & les intérêts des prélats qui composoient le concile d'Etampes ; puisque ces affec-

tions particulieres suffisoient pour autoriser Yves de Chartres à récuser leur jugement.

C'est une autre espece d'imposture ; poursuivit Euphorbe , de ne prêter à l'archevêque de Sens que des vues d'équité & de justice , tandis qu'il n'écouloit que son intérêt particulier & les conseils de l'évêque de Paris , parent , & partisan de Geoffroi. « Car , selon le P. d'Orléans (1) , il n'est pas plus permis de falsifier les pensées & les motifs de ceux dont on écrit l'histoire , que leurs actions. »

Si ce principe est vrai , comme je n'en doute pas , interrompit Timagene , je crains fort pour la fameuse pensée de Lucain au sujet de César , qui versa des larmes en voyant la tête de Pompée. (2)

*Lachrymas non sponte cadentes
Effudit , gemitusque expressit pectore læto ,
Non aliter manifesta putans abscondere mentis
Gaudia , quàm lachrymis : meritumque imma-
ne tyranni
Destruit , & generi mavult lugere revulsum ,
Quam debere caput.*

(1) Préf. des Révol. d'Angl.

(2) Luca. civ. Belli. lib. 9 , v. 1038.

Je ne sçais pourquoi le poëte veut que les larmes de César n'aient été qu'un artifice pour cacher sa joie , ou même , ce qui est plus infâme encore , pour se décharger du poids de la reconnoissance que cet affreux présent lui imposoit. Pour attribuer à un si grand homme des sentimens si bas , il faut des preuves très-fortes ; & je n'en vois ici aucune. Les historiens même , tels que Plutarque , Valère - Maxime , ne s'accordent point avec lui là-dessus.

Lucain étoit un partisan outré de la liberté républicaine , répartit Euphorbe , & dès-lors un ennemi mortel de César , qui l'avoit détruite. Cette haine empoisonne chez lui toutes les actions du héros , même les plus naturelles & les plus louables. Comme les défauts de ceux qu'on aime ont des charmes , aussi les vertus de ceux qu'on hait paroissent des vices. On peut bien appliquer ici ce que la Bruyere dit des ouvrages d'esprit en général (1). « L'on a cette incommo-
» dité à essuyer dans la lecture des livres
» faits par des gens de parti & de ca-
» bale , que l'on n'y voit pas toujours la

(1) Caract. ch. I.

» vérité. Les faits y sont déguifés ; les
 » raisons réciproques n'y font point rap-
 » portées dans toute leur force , ni avec
 » une entière exactitude. » Ce n'est pas
 même assez , pour s'assurer de la vérité
 dans un historien , d'examiner quel in-
 térêt personnel il pouvoit avoir : il faut
 encore rechercher quel étoit l'esprit do-
 minant du temps où il écrivoit. Un au-
 teur s'accommode au goût de son fiécle.
 Dans des jours de révolte ou d'anarchie ,
 toutes les plumes célèbrent l'indépen-
 dance : sous un gouvernement ferme &
 jaloux de son autorité , on a peine à se
 défendre de la flaterie : & , dans cette
 espece d'épidémie , les meilleurs écri-
 vains se copient presque toujours les uns
 les autres. Bien plus , un certain pen-
 chant , une certaine trempe de génie
 fuffifent pour écarter un Auteur de la
 route du vrai. Tacite est impartial &
 profond ; mais , comme le remarque
 fort bien le P. Bouhours , il rafine sou-
 vent & raisonne beaucoup. Son goût dé-
 cidé pour la politique lui fait apperce-
 voir partout des intrigues cachées , des
 vues secretes ; & malheureusement il
 voit presque toujours les objets du côté
 le plus odieux. Il est incapable de rien
 changer dans les faits ; mais il les pré-

sente quelquefois sous un jour desavantageux. Je crois, pour moi, qu'un historien doit exposer & raconter, mais non pas deviner.

Vous me paroissez un peu difficile, dit alors Timagene : cependant, en prenant acte de vos derniers mots, je crois avoir trouvé des historiens dignes de votre suffrage. César, par exemple, n'a-t-il pas droit à toute votre estime ? son élégante simplicité semble être le garant de sa droiture & de son impartialité. Il ne va point chercher dans le cœur de ceux qu'il fait agir, des motifs singuliers & souvent imaginaires. Il raconte ses propres exploits, sans chercher à les faire valoir, ni à diminuer la gloire des ennemis qu'il a vaincus, même dans une guerre civile, où les haines personnelles seroient permises, si elles pouvoient jamais être légitimes. Je peux bien placer à côté de lui le seigneur d'Argenton. L'aimable naïveté de son stile n'est point un masque qui serve à cacher la flatterie ou l'animosité ; c'est l'expression d'une belle ame, ennemie du déguisement. Comblé des bienfaits de Louis XI, il n'en est pas plus indulgent pour ses vices & ses faiblesses. Maltraité par Charles VIII, le ressentiment ne le rend

point injuste. Il détaille les bonnes qualités de ce prince , & tâche d'excuser ses fautes. Cette conduite de Philippes de Commines me fournit une réflexion. J'en conclus qu'un historien peut se déclarer pour ou contre les personnages qui paroissent sur la scène , selon qu'il le juge à propos.

Dites mieux , interrompit Euphorbe : il le doit. L'histoire n'est point une simple gazette ; elle n'est pas même une compilation de faits rangés par ordre de dates , telles que sont les chroniques & les annales. Son but principal est de nous instruire. Pourra-t-elle jamais y parvenir , si on lui interdit tout jugement sur les actions qu'elle présente à ses lecteurs ? Il en est de la lecture de l'histoire , comme des voyages ; on peut y perdre ou y gagner beaucoup. Celui qui parcourt l'univers , s'il n'est accompagné d'un guide sage , dont les conseils & les lumières puissent l'éclairer , remporte souvent chez lui les vices de tous les peuples qu'il a vus. Le même inconvénient est à craindre dans la connoissance des temps. Il est bien peu de gens qui soient en état , par eux-mêmes , de tirer les véritables conclusions des faits qu'ils lisent. Il faut donc que l'écrivain supplée à cette

incapacité, pour donner à son ouvrage l'utilité qui lui convient.

J'en sçais, continua Timagene, que Lucien regarde l'utilité, comme la propriété la plus essentielle à l'histoire; mais il me semble qu'il ne la fait naître que de la vérité. Il déclame même avec force contre les louanges que les historiens donnent à ceux dont ils détaillent les actions. (1)

Quels éloges condamne Lucien, répartit Euphorbe? ceux qui sont outrés, fabuleux, déplacés. Mais il n'a jamais entendu proscrire les louanges données à propos à des hommes de mérite. Dans l'endroit même que vous citez, il prévient votre objection par ces mots: (2)
 » Je ne prétends pas dire par-là, qu'il ne
 » faut jamais louer dans l'histoire; mais
 » seulement qu'il faut le faire dans des
 » circonstances convenables, & se pres-
 » crire des bornes sur cet objet » C'est dans ce même sens, que l'auteur des

(1) Quomodo scrib. fit hist.

(2) Καὶ ἡ τοῦτο φημι ὥς ἔχει καὶ ἐπαινετέον ἐν ἱστορίᾳ ἐνίοτε· ἀλλ' ἐν καιρῷ τῷ προσήκοντι ἐπαινετέον, καὶ μέτρον ἐπακτέον τῷ πράγματι.

caractères de ce siècle, a dit (1) « Amas
 » d'épithètes, mauvaises louanges : ce
 » sont les faits qui louent, & la manière
 » de les raconter. » En observant ces
 règles, l'écrivain s'acquitte du double de-
 voir qui lui est imposé. Le premier est
 de nous instruire de ce qui s'est passé
 avant nous ; connoissance plus capable
 que toute autre de former notre esprit.
 En effet, si nous avons vécu depuis la
 naissance du monde, nous aurions au-
 jourd'hui une expérience consommée.
 Mais notre vie est renfermée dans un
 cercle étroit, qui nous laisse à peine la
 liberté de tirer quelques conséquences
 des révolutions qui frappent rapidement
 nos yeux. L'histoire supplée à cette briè-
 veté de nos jours : elle nous fait vivre
 dans tous les siècles passés : elle nous rend
 contemporains avec tous les hommes.
 Dans ses fastes, le général d'armée ap-
 prend, que c'est s'assurer la victoire, que
 d'éviter à propos le combat, & qu'une
 indulgence déplacée est souvent une
 véritable cruauté ; l'officier voit les fruits
 de la subordination ; tous les états enfin,
 lisent leurs obligations dans les actions

(1) La Bru. ch. 1.

d'autrui. Le second devoir imposé à l'historien consiste à rendre la vertu aimable, & le vice odieux. Quelle espece d'ouvrage est plus propre à produire cet effet, que le récit historique? « Les » bons exemples, dit Pline le jeune (1), » ont cet avantage, qu'ils montrent tout » à la fois, que la vertu est possible, & » qu'elle est approuvée. » Où se rencontre l'empreinte de cette approbation, si ce n'est dans les jugemens que porte des faits, celui qui les raconte, & dans le soin qu'il prend de remarquer les biens ou les maux qu'ils ont occasionnés? Dans le récit de quelque fait équivoque, de quelque événement plus conforme à la politique & à l'usage qu'à la raison ou à la religion, la réflexion, le bon mot d'un homme sage, rapportés à propos, suffiront pour fixer le jugement qu'on doit porter de cette action, & resteront gravés dans l'esprit du lecteur, où ils ne peuvent manquer d'établir en même-temps les principes les plus avantageux.

Voilà des fonctions bien nobles & bien importantes, répliqua Timagene.

(1) Panégyr. de Traj.

Vous faites de l'historien un docteur, chargé d'apprendre aux hommes ce qu'ils doivent sçavoir : un juge préposé pour distribuer à la vertu sa récompense, & au vice son châtiment. En effet, je conviens avec vous, que les éloges donnés aux belles actions sont un puissant motif pour les imiter, & que les méchans ne peuvent voir, sans un chagrin cuisant & un dépit secret, le juste tribut de louanges qu'on accorde à ces ames droites, qu'ils affectent de rendre ridicules & méprisables. Je crois même que le spectacle affreux des désordres & des malheurs qu'entraîne ordinairement après soi la corruption des mœurs, est un bon préservatif contre les attraits du vice. On rapproche naturellement les événemens passés de ceux dont on est témoin ; & , dans ce parallèle , on craint que les mêmes causes n'aient enfin d'aussi funestes effets. En lisant dans Tite-Live l'histoire de Lucrece , il me semble y retrouver toujours l'imprudence & l'étourderie de nos jeunes seigneurs, la mollesse & l'oïveté de la plupart de nos dames. (1) « Dans une partie de débauche,

(1) Forte potantibus his (regiis juvenibus) apud Sex Tarquinium, ubi & Collatinus cor

» dit-il , où les princes du sang royal
 » soupoient chez Sextus - Tarquinius ,
 » avec Collatinus , la conversation tom-
 » ba , par hasard , sur les femmes. Cha-
 » cun dit des merveilles de la sienne. La
 » dispute commençoit à s'animer , lors-
 » que Collatinus prit la parole : Laissons-
 » là , dit-il , tous ces propos : il ne faut
 » que quelques heures pour vous dé-
 » montrer combien Lucrece , mon épou-
 » se , l'emporte sur toutes les vôtres.
 » Nous sommes jeunes & vigoureux :
 » montons à cheval , & allons nous assu-
 » rer par nous-mêmes de la conduite de
 » nos dames. Dans cette arrivée subite
 » & imprévue d'un époux , le premier
 » objet qui frappera nos yeux , sera la
 » preuve complète de ce que nous
 » cherchons. » C'étoit au camp devant
 » Ardée , à seize mille de Rome , que

nabat Tarquinius , incidit de uxoribus men-
 tio. Suam quisque laudare miris modis. Inde
 certamine accenso , Collatinus negat , verbis
 opus esse : paucis id quidem horis posse sciri ,
 quantum cæteris præstet Lucretia sua. Quin ,
 si vigor juventæ inest , conscendimus equos ,
 invisimusque præsentis nostrarum ingenia ? Id
 cuique spectatissimum fit , quod nec opinato
 viri adventu occurrerit oculis. Incaluerant vi-
 no : age sane , omnes citatis equis advolant

cette scène se passoit. Voyons quelle en fut l'issue. « Cette jeunesse , continue » Tite-Live , étoit échauffée par le vin. » On accepte le défi ; on vole à toute » bride à Rome. Ils y arriverent au » commencement de la nuit. De-là ils » allerent à Collatie , où résidoit Lucre- » ce. Ils ne la trouverent pas , comme » les autres princesses , livrée à ses plai- » sirs , dans des cercles brillans , au mi- » lieu des festins où régnoit le luxe & » la somptuosité, Quoique la nuit fût » bien avancée , elle étoit encore assise » au milieu de ses femmes qui veil- » loient avec elle , & s'occupoit d'ou- » vrages propres à son sexe. » Dans les dames de Rome , peut-on mé- connoître la vie voluptueuse & oisive de bien des femmes de nos jours ? Dans Lucrece , au contraire , je vois une innocence de mœurs , exempte même du soupçon de vanité ; & c'est ce qui en

Romam. Quò quum primis se intendentibus te- nebris pervenissent , pergunt inde Collatiam ; ubi Lucretiam , haud quaquam ut regias nurus , quas in convivio , luxuque cum æqualibus viderant tempus terentes , sed nocte serâ dedi- tam lanæ inter lucubrantès ancillas in medio ædium sedentem inveniunt. *Liv. l. 1. c. 57.*

fait le plus grand mérite. Car la meilleure manière de juger si une action est vraiment vertueuse, c'est d'examiner si celui qui l'a faite, a cru qu'elle seroit ignorée.

Sans doute, poursuivit Euphorbe, les vices & les vertus des autres sont un miroir fidèle, où nous retrouvons les nôtres. Mais l'affreuse catastrophe qui termina cette espece de comédie, nous donne bien d'autres instructions. Collatinus ne prévoyoit assurément pas, que sa plaisanterie dût coûter l'honneur & la vie à son épouse, & que la brutalité de Sextus renverseroit le trône des Tarquins, & changeroit le gouvernement. Cette révolution nous en rappelle plusieurs autres, sorties de la même source. Le Roi Roderic ravit l'honneur à la fille de Julien : le pere, pour s'en venger, appelle les Maures en Espagne. Le Roi est défait & tué dans le combat, & l'empire des Visigoths est détruit. Henri VIII est épris d'Anne de Boulen : il veut faire dissoudre son premier mariage : les obstacles qu'il y trouve, le rendent furieux ; il se sépare de l'église Romaine ; & l'Angleterre commence par le schisme, pour finir bientôt après par l'hérésie. Ce sont-là les chef-d'œuvres d'une

passion dont on plaïsante, qu'on flatte, & qui devient l'assaisonnement de tous les plaisirs. On ne peut nier assurément que des faits de cette nature, surtout s'ils sont aidés de quelques réflexions courtes & sensées, ne forment un excellent traité de morale.

Laissons donc à l'historien, reprit Timagene, le droit de censurer les crimes & de louer la vertu ; pourvu qu'il ne s'écarte jamais de la vérité ; pourvu qu'il rende hommage à ce qui est louable, même dans les ennemis de sa patrie & de sa religion, & qu'il ne cherche point à excuser les attentats de ceux qui lui appartiennent par quelque endroit. Ce sont - là des écueils où l'on ne vient échouer que trop souvent, & qui ont fait désirer à des gens d'esprit, qu'un historien fût sans religion, sans patrie, sans parens, sans amis.

Gardons - nous d'un pareil remède, répartit Euphorbe : il est pire que le mal. Dites-moi, dans un procès où il s'agiroit de votre fortune & de votre vie, choisiriez-vous des juges pareils à l'historien dont vous venez de parler ?

Non, répondit Timagene : je ne ferois pas même curieux, que mon sort fût remis entre les mains d'un Aréopage

instruit à l'école de nos prétendus philosophes.

Je le crois, poursuivit Euphorbe. Que n'auroit-on pas à craindre de gens sans principes, qui ignoreroient ou méconnoîtroient les liens réciproques établis par la nature entre les peres & les enfans, entre les princes & les sujets; qui renverseroient les fondemens des devoirs & de la reconnoissance? Vous avez remarqué vous-même, il n'y a qu'un moment, que l'historien étoit un juge. Pourquoi donc en ferions-nous un espece de monstre, incapable de décider entre les vices & la vertu, puisqu'il ne connoîtroit point les véritables sources de l'un & de l'autre? Un écrivain, sans religion, traitera de fanatisme & d'entêtement ce zèle pour les intérêts de Dieu, qui a distingué tant de grands hommes, aussi utiles à l'église qu'à l'état. A ses yeux, le crime cessera d'être crime, s'il est couronné du succès. Il effacera du temple de mémoire les noms des Constantins, des Charlemagnes, des Louis, pour y graver ceux des Alexandres, des Césars & des Cromvels. L'expérience nous montre que les gens de cette trempe ne sont rien moins qu'indifférens, par rapport aux partisans d'un

culte qu'ils abhorent ; qu'ils ne leur épargnent pas les invectives ; en un mot , *qu'ils s'embarassent peu qu'on les croie , pourvu qu'on les lise.* Dans tous les faits qui porteront quelque empreinte du prodige , l'Auteur sans religion ne verra qu'une aveugle crédulité : fussent-ils attestés par des témoins éclairés , vertueux , sans intérêts , il les rejettera , il les rendra suspects , ou , du moins , il les accompagnera de quelque réflexion maligne. Partout il mettra en parallèle la simplicité supposée , ou plutôt la stupidité des premiers âges , avec les lumières d'un siècle éclairé par une prétendue philosophie. En un mot , tout attachement pour un culte particulier , sera dans son esprit superstition ; tout zèle , sera fanatisme. Si l'historien est sans patrie , placera-t-il l'héroïque soumission d'un Camille , au-dessus de la vengeance aveugle d'un Coriolan ? Mettra-t-il dans tout son jour la grandeur d'ame de ces citoyens qui se disputent l'honneur d'être livrés à un vainqueur irrité , & de s'immoler à leur fidélité & à leur dévouement pour leur prince ? Ces sentimens ne sont point dans son cœur ; il ne pourra les faire passer dans le mien. Ce que nous appellons zèle du

bien public , il le nommera esclavage & préjugé. Qui n'eut jamais de parens ni d'amis , peut-il éprouver & communiquer aux autres cette douce émotion , qui nous fait partager les allarmes d'une épouse , d'un fils , d'un ami , dans les dangers de ceux à qui leur cœur est attaché ; cette horreur qu'inspirent l'ingratitude , la trahison & les scènes tragiques que donne si souvent l'ambition , lorsqu'elle brise les nœuds les plus sacrés ? A la place de ces sentimens , nous ne rencontrerons qu'une affreuse indifférence également funeste à la vertu & à la société. Il faut donc que l'historien ait de la religion , pour nous faire distinguer le fanatisme & la superstition , du zèle éclairé & légitime ; il faut qu'il ait une patrie , pour connoître les devoirs qu'elle nous impose & le prix du patriotisme ; il faut qu'il ait des parens & des amis , pour assigner à chaque action le degré de mérite ou de scélératesse qui lui convient.

J'entends parfaitement tout cela , répliqua Timagene ; mais avouez qu'il est bien difficile à un auteur de ne pas déguiser certains faits qui semblent nuire à une religion qu'il chérit ; de ne pas les présenter sous un aspect délavanta-

geux , ou du moins de ne pas les accompagner de quelques réflexions propres à décréditer les ennemis du culte qu'il professe ; de détailler certains événemens honteux pour sa nation ; de raconter des crimes déshonorans pour ceux à qui il est uni par les liens du sang , ou par ceux des bienfaits. La reconnoissance est la réaction d'un cœur noble & vertueux. Ainsi , plus il aura de mérite , plus il sera exposé à se laisser aveugler. De-là , sans doute , il est si peu d'historiens qui ne laissent entrevoir quelque inclination particulière.

Quand les inconvéniens dont vous parlez , répartit Euphorbe , seroient absolument inévitables , ils seroient moins à craindre que les premiers ; car du moins ils seroient plus rares. Mais pourquoi les regarder comme nécessaires ? Doit-on condamner dans un Auteur certains penchans légitimes & raisonnables , lorsqu'ils ne portent aucun préjudice au devoir qu'il a dû s'imposer ? Cette condition est rare , mais non pas impossible. Si , demander un historien sans religion , sans patrie , sans parens , sans amis , ne veut dire autre chose , sinon , qu'aucune considération quelle qu'elle puisse être , ne doit l'engager à

trahir la vérité essentielle à l'histoire, nous sommes d'accord. Mais assurément votre proposition énonce quelque chose de plus ; & , par son excès elle tombe dans un inconvénient plus grand encore , peut-être , que celui qu'elle vouloit éviter. Au reste , vous avez une bien mauvaise opinion des hommes , si vous croyez qu'il soit si difficile de trouver un écrivain, que sa droiture & sa fermeté rendent inflexible aux sollicitations de l'amour-propre, de l'intérêt , de l'amitié & des passions. Outre César & Philippes de Commines, que vous avez vous-même appelés en témoignage , Salluste lui seul pourroit servir de modèle en ce genre. Une malheureuse conformité de mœurs avec Catilina , devoit lui rendre cher ce scélérat fameux ; il étoit d'ailleurs ennemi particulier de Cicéron. Cependant , il fait le portrait le plus hideux du premier ; il le peint tel qu'il étoit, & nous donne de l'horreur pour ses vices , par les couleurs fortes & vraies dont il les charge : d'un autre côté, il rend hommage aux vertus & à l'habileté du consul ; il loue sa conduite , & ne dissimule point la grandeur du service qu'il rendit à sa patrie. C'est - là ce qui s'appelle être

•

S U R L E R É C I T. 335

intégrer, même à ses propres dépens.

C'est en effet, continua Timagene, un phénomène assez singulier, que de trouver dans un même homme des mœurs & des écrits si peu d'accord. Dans ses ouvrages, tout respire l'honnêteté, la décence, la probité la plus exacte. Les discours, surtout, qu'il met dans la bouche de ses différens personnages, sont remplis d'une morale si belle & si parfaite, qu'on seroit tenté de le placer à côté des Catons & des Sénèques. Mais, à propos de ces discours, je ne sçais pourquoi nos historiens modernes ne suivent plus l'exemple des anciens. Ceux-ci étoient dans l'usage de prêter aux généraux, aux princes, aux hommes fameux, des harangues proportionnées aux conjonctures où ils se trouvoient. Elles étoient composées avec beaucoup d'art, & on en lit de parfaitement belles dans Quinte-Curce, dans Salluste, dans Tite-Live & dans Tacite. Aujourd'hui, on copie mot pour mot ce qu'on rencontre dans ses mémoires, & on se fait un scrupule d'y rien ajouter. Cependant, ces morceaux d'éloquence ont d'abord l'avantage de charmer le lecteur, & de répandre de la diversité & des graces dans une narration trop continue; ensuite ils

sont propres à rendre l'histoire plus utile encore, par les excellentes maximes dont ils sont remplis. Pour moi, je les ai toujours lus avec le plus grand plaisir.

Ce sont des pieces admirables, pour la plupart, reprit Euphorbe; mais, par malheur, elles ne peuvent trouver place dans l'histoire, qu'elles ne la rendent suspecte, & ne lui donnent un air de fiction, qui ne lui convient point: car enfin, on s'apperçoit aisément, que ces harangues sont dûes tout entieres à l'imagination de l'auteur. Quoi qu'en dise M. Rollin, on ne se persuadera jamais, que des généraux se soient avisés de haranguer en plein air & au moment de livrer le combat, une armée de vingt ou trente mille hommes, & souvent plus nombreuse. Quels poulmons auroient pu porter la voix à une distance aussi énorme? Les raisons qu'apporte notre éloquent rheteur (1), ne sont pas tout-à-fait satisfaisantes. Dans les premiers temps de la république, les armées ne paroissent pas aussi petites qu'il le dit. A la journée de l'Allia, (2) les Ro-

(1) Hist. Anc. t. 11, part. 2.

(2) Laur. Echard. l. 2, ch. 5.

maines envoyèrent contre les Gaulois quarante mille hommes de pied. L'an 410 de Rome, (1) Cornélius-Cossus défit les Samnites, qui laisserent trente mille hommes sur le champ de bataille. Il en falloit bien du moins autant du côté des Romains, pour passer ceux-là au fil de l'épée. Mais quand on supposeroit que les armées ne passoient pas vingt mille hommes, nous n'en serions pas beaucoup plus avancés. Nos orateurs, *quelque forte, quelque distincte que soit leurs voix*, ont peine à se faire entendre par deux mille personnes, dans un lieu couvert : que seroit-ce s'ils parloient en rase campagne, & que le nombre de leurs auditeurs fût dix fois plus grand ? Apporter pour exemple les discours que les magistrats faisoient au peuple dans la tribune aux harangues, c'est, premièrement, présenter une difficulté pour en résoudre une autre. Les sçavans sont encore assez embarrassés à expliquer le mécanisme de cet usage. Mais, d'ailleurs, entre l'un & l'autre il y a des différences toutes à l'avantage du dernier. La place publique étoit enfermée de bâti-

(1) *Ibid. l. 2, ch. 7.*

mens, qui repercutaient les sons de la voix; sa forme étoit probablement circulaire ou elliptique; les auditeurs y étoient placés en amphithéâtre. Ces dispositions favorables à l'orateur, le mettoient en état d'être entendu du plus grand nombre de ceux qui étoient présents, & qui ne formoient peut-être pas la dixième partie du peuple de Rome. Ce nombre suffisoit pour instruire les autres de ce qui avoit été dit; parce que chacun avoit le temps & la facilité de le répandre dans son voisinage & dans son quartier. Toutes ces ressources manquent à un général, qui doit parler à une armée. Elle occupe un terrain immense; &, sur le point de donner bataille, personne n'a le loisir ni la liberté d'aller partager avec les autres les sentimens qu'il a reçus. Ajoutons à cela, que ces discours faits pour animer & échauffer des guerriers, ne doivent leurs succès qu'à une éloquence vive, à des traits mâles & pleins de feu, qui perdent toute leur force en passant par la bouche des simples soldats. La colonne Trajane prouve que l'empereur assembloit quelquefois son armée pour lui faire savoir ses volontés. Alors les principaux officiers se rangeoient autour

de lui ; recevoient ses ordres , & alloient les faire exécuter à ceux qui n'avoient rien entendu. Mais ce monument n'établit point que Trajan ait fait à pure perte une harangue étudiée à ses soldats , dont les trois quarts ne pouvoient en profiter , quand il auroit employé le secours d'un porte voix. M. Rollin se fait une objection à l'occasion d'un long discours rapporté par Justin , & que cet Auteur suppose avoir été débité par Mithridate à une armée de trois cent mille hommes , composée de vingt-deux nations différentes , qui toutes avoient leur langage particulier. Quelle réponse y donne-t-il ? Un souhait inutile , qui démontre assez qu'il n'y en a point de bonne , & que Trogue Pompée est le seul auteur de ce discours , que Mithridate n'a jamais prononcé. (1)

» Il seroit à souhaiter , dit-il , que l'historien se fût expliqué plus clairement ,
 » & nous eût donné quelque lumière
 » sur ce point. » Puisque nous n'en avons point , je crois qu'il faut nous en tenir au moyen qu'il admet lui-même dans les grandes armées : c'est-à-dire ,

(1) Hist. Anc. t. 11 , part. 2.

que le général parcouroit les rangs , & disoit rapidement quelques mots à chacun des corps ; ou bien qu'il chargeoit les premiers officiers d'animer leurs gens au combat. D'où je conclus que tous ces discours d'appareil ont été imaginés dans le cabinet par l'écrivain , jaloux de prouver son éloquence & son savoir faire.

Indépendamment de toutes ces raisons , poursuivit Timagene , ne vous semble-t-il pas que le stile même de ces discours fournit une nouvelle preuve de ce que vous avancez ? Tous ceux qui parlent dans Quinte-Curce , ont une éloquence riche & fleurie ; dans Tite-Live , noble & abondante : chez Salluste , leur stile est fort & serré ; chez Tacite , il est concis , profond , & quelquefois énigmatique. Assurément ces grands hommes avoient des caractères différens : les historiens même ont soin d'en conserver les nuances & le coloris. Si les harangues qu'on leur prête étoient sorties de leurs plumes , il y auroit autant de diversité dans leur manière de s'exprimer , que dans leur façon de penser. Mais on apperçoit aisément l'empreinte de la même main qui les a tracées. Au reste , cette empreinte est agréa-

ble, & je serois fort fâché que leurs Auteurs nous eussent privés de ces beaux morceaux.

Je n'en suis pas moins enchanté que vous, repartit Euphorbe: mais je ne leur pardonne point de venir se mêler dans un récit véritable, en portant les livrées du mensonge. J'aimerois mieux lire la bibliothèque bleue, si elle avoit pour fondement la vérité, que les fastes des princes & des empires où regneroit la fiction.

Mais, après tout, répliqua Timagene, pourquoi ne mettroit-on pas au rang de nos histoires la vie de Cartouche, par exemple? Elle a été écrite par un Auteur contemporain; ce qui donne la certitude des faits: & il me semble qu'on peut tirer plus d'un avantage de cette lecture. On apprend à se précautionner contre les fourberies & les violences d'un bandit public; & son supplice est bien capable d'effrayer quiconque voudroit lui ressembler.

Ne seriez-vous pas tenté, dit Euphorbe en riant, de chercher un sujet de tragédie dans la vie de ce scélerat? Il en seroit de votre Drame, comme de la prétendue histoire dont vous parlez. En lui accordant le vrai & même l'utile,

il lui manquera toujours la dignité & la noblesse, qualité essentielle à cette espèce de composition. L'histoire est le livre des Rois, des princes, des ministres, des hommes en place. Elle doit leur dire ce qu'aucun autre souvent n'ose leur faire entendre. Il faut donc qu'elle mette sous leurs yeux des hommes capables de se mesurer avec eux, & dont l'exemple puisse les enseigner & les frapper. Le petit peuple apprend assez par d'autres moyens ce qu'il doit suivre ou éviter. Ainsi, l'histoire doit être noble, & dans le sujet qu'elle choisit, & dans le stile qu'elle emploie.

Par cette noblesse du sujet, interrompit Timagene, vous n'entendez pas, sans doute, celle qui vient de l'extraction, ni même de la vertu. Artevelle étoit un brasseur, Cromwel étoit fils d'un forgeron, Catilina est assez connu par ses crimes : cependant ces trois hommes, & plusieurs autres semblables, figurent très-bien dans une histoire, & même dans une tragédie ; & je choisirois assurément plutôt un de ces sujets, que celui sur qui nous plaisantions tout-à-l'heure.

Vous auriez bien raison, répondit Euphorbe. Ils sont très-propres pour cela :

car nous ne demandons ici qu'un homme fameux par quelque exploit , quelque projet , quelque crime même intéressant pour des peuples ou des royaumes entiers. Mais il seroit aussi ridicule de nous raconter les ruses & les supercheries d'un voleur , que les occupations innocentes d'un bourgeois dans sa famille. La vertu devroit avoir , sans doute , des droits exclusifs à la célébrité. Mais nous sommes esclaves de l'opinion. C'est elle , beaucoup plus que la raison , qui règle les rangs dans le monde ; & comme il est des vertus sans éclat , il est aussi des vices qu'on s'obstine à admirer. Au reste , nous avons déjà remarqué que l'histoire des grands crimes est aussi instructive que toute autre , lorsqu'elle est bien maniée.

Je vois bien , continua Timagene , qu'il faut mettre à l'écart les vices roturiers , & nous réserver les forfaits de condition. Delà je n'ai pas de peine à conclure , que le stile doit avoir aussi de la dignité. La manière de raconter , doit se conformer à l'objet que l'on raconte. Mais je voudrois examiner en quoi consiste précisément cette qualité. Le P. Rapin dit , en parlant de l'histoi-

re (1); « Il faut l'écrire sensément, c'est-à-dire, ne point se livrer à son imagination, se posséder dans les grands sujets, se soutenir dans les petits, sacrifier ce qui doit être omis, n'être ni trop diffus, ni trop serré. Mariana est un modèle dans cette partie. » Voilà des préceptes excellens, mais un peu généraux. On y découvre cependant les deux écueils opposés que doit éviter l'historien; l'un de s'abandonner aux fougues d'une imagination déréglée, l'autre d'écrire d'une manière rampante & triviale. Le grand art est donc de tenir un juste milieu entre une espèce d'enthousiasme qui fatigue & ennuie, & une plate monotonie qui dégoûte. Par quels moyens pourrons-nous y réussir?

Le succès en cela, repartit Euphorbe, dépend beaucoup de l'ordre & des ornemens propres à l'histoire. Cette matière est abondante: si vous y consentez, nous la remettrons à un autre moment. D'ailleurs nous ne prétendons pas épuiser la matière, & répéter sur ce sujet

(1) Réflex. sur l'Hist.

tout ce qu'ont dit Denis d'Halicarnasse, Vossius, Gomberville, la Motte le Vayer, le P. le Moine, M. de Cordemoi & plusieurs autres. Le temps nous invite à sortir. Allons faire un tour dans le potager, & voir en quel état sont nos fruits.

SEPTIEME ENTRETEN.

Ornemens de l'Histoire.

LE LENDEMAIN, dès le matin, Euphorbe, en entrant dans son cabinet, y trouva son ami occupé à parcourir ses livres. Vous ne savez pas, dit celui-ci, à quel objet je pensois en vous attendant. J'admirois la justesse de cette inscription que vous avez fait graver au-dessus de la porte; *tantùm series juncturaque pollet!* Outre le choix des livres, que vous avez rassemblés ici, il est difficile d'y mettre un plus bel ordre.

Une bibliothèque sans arrangement, reprit Euphorbe, devient presque inutile, par la difficulté que l'on éprouve à trouver les différens volumes que l'on cherche. D'ailleurs cette confusion choque la vue des gens de goût.

En effet , poursuivit Timagene , dans tout ce qui est fait pour plaire , la principale beauté vient d'un certain accord , d'une disposition heureuse , qui de plusieurs parties forme un tout gracieux , & dont les justes proportions ravissent nôtre admiration. C'étoit là , sans doute , ce que vous entendiez hier , lorsque vous mîtes l'ordre à la tête des ornemens propres au récit historique.

Je ne suis pas étonné , repartit Euphorbe , que ce mot vous ait frappé. Un militaire est , pour ainsi dire , naturalisé avec l'ordre : il en sent tout le prix. Si cet ordre est indispensable dans la conduite d'une armée , il est aussi le premier & le plus utile ornement de l'histoire. Elle lui doit cette variété , dont nous avons déjà reconnu la nécessité dans toute espèce de récit. Le dernier Auteur de la vie de Louis XIII , suffit pour nous en donner la preuve. Pour épargner à son lecteur l'ennui que doit produire naturellement le détail trop uniforme des guerres qu'il est obligé de rapporter , il quitte de temps en temps les armées ; il revient à la cour , & fixe nos yeux sur les cabales des grands , & sur les intrigues du cabinet. Au milieu des combats & des sièges , qu'il est forcé de décrire ,

il ne perd jamais de vue un ministre habile, qui lutte sans cesse contre la foiblesse de son prince & la jalousie des grands, autant que contre les ennemis de l'état. Ce n'est point une énumération sèche & fatigante de batailles, de campemens & d'opérations guerrières. Nous voyons le jeu de la machine; mais nous appercevons en même-temps le ressort qui la fait mouvoir. Delà naît l'intérêt, autre avantage plus précieux encore de cette disposition habile, dont nous parlons.

N'est-ce point cette adresse, ajouta Timagene, cet admirable enchaînement de projets, d'intrigues, d'événemens, qui rend si intéressante l'histoire de la conjuration contre Vénise, écrite par l'abbé de Saint-Réal? Point de tableau dont l'ordonnance soit aussi heureuse. L'Auteur fait d'abord connoître ses principaux personnages. Leurs caractères sont bien peints. Les détails de la conjuration sont présentés avec netteté, & dans leur place naturelle : le manège des conjurés, la politique de la cour d'Espagne, tout se développe sans embarras. Les réflexions naissent du sujet. Mais sur-tout il ne s'agit point d'entrevoir le succès. C'est au moment où l'entreprise va s'exécuter,

que toute la trame se découvre. L'esprit a toujours été en suspens, & l'émotion que lui cause cet événement inattendu, fait sur lui le même effet que la catastrophe d'une tragédie.

Ce sont là de ces ouvrages qu'on lit toujours avec un nouveau plaisir, reprit Euphorbe. L'abbé de Vertot excelle aussi dans cette espèce d'enchantement; & s'il n'eût pas quelquefois sacrifié la vérité à l'intérêt, il auroit peut-être atteint la perfection dans son genre. Il nous conduit comme par la main d'événemens en événemens : à chaque instant, la curiosité augmente, & le temps qu'on emploie à le suivre paroît toujours trop court. Thucydide charge souvent son récit, jusqu'à fatiguer son lecteur : Tacite voit par-tout de la politique, de l'intrigue & de la dissimulation. Ce n'est point là la marche de la nature. Elle est aisée à saisir : sans chercher du mystère où il n'y en a point, elle expose les motifs, qui sont ordinairement différens selon les différens génies; enfin elle n'attribue point à des vues secrètes & à des méditations profondes, ce qui n'est souvent l'effet que de l'accident le plus commun.

Puisque l'ordre est le pere de la variété & de l'intérêt, répliqua Timagene,

je ne voudrois point d'autre ornement dans l'histoire. Cette espece de composition est toute autre que la poésie. Si je m'en souviens bien, Lucien a dit quelque part (1), que charger un récit historique de louanges outrées & d'ornemens poétiques, ou oratoires, c'est habiller un Athlete en comédienne, c'est représenter Hercule filant aux pieds d'Omphale. En effet, la poésie semble annoncer par ses charmes, que son but principal est de plaire ; l'histoire, au contraire, par son sérieux, nous prévient d'abord qu'elle veut nous instruire.

Je connois toute la sévérité de Lucien sur cet article, répondit Euphorbe. Néanmoins cet ingénieux critique, dans l'ouvrage même que vous citez, (2) veut que l'expression de l'historien approche quelquefois du sublime de la poésie, sur-tout dans les descriptions des batailles. L'histoire & la poésie ont un même but principal ; c'est de nous être utiles : mais elles y vont par des routes différentes. Celle-ci étale à nos yeux tout l'éclat, toute la pompe d'une brillante

(1) Quomodo scrib. Hist.

(2) *Ibid.*

imagination : celle-là porte un air plus austère , & sans rejeter les ornemens qui lui sont propres , elle se contente de les voiler assez pour que le lecteur ait peine à les découvrir. L'ordre même y produiroit difficilement les deux grands effets qui vous charment , la variété & l'intérêt , s'il n'empruntoit des ressorts étrangers , tels que les descriptions , les portraits , le pathétique , les réflexions , les anecdotes frappantes , les pensées même & la beauté de l'expression. Tout cela doit marcher d'un pas égal sous les enseignes de la vérité.

Si vous le trouvez bon , reprit Timagene en riant , passons en revue votre petite armée. Nous sommes ici à portée de trouver des exemples , dans toutes les parties que vous venez de nommer. Nous nous sommes déjà entretenus des descriptions & des caractères. A ce que nous en avons dit je voudrois seulement ajouter , que dans l'histoire ces deux espèces d'ornemens doivent avoir de la dignité , & conséquemment qu'il faut y admettre du choix. C'est abuser de la complaisance du lecteur , que de lui décrire des minuties , ou de lui peindre , avec un grand détail , des person-

nages peu importans, dans le sujet qui l'occupe. Je suis toujours étonné que Salluste nous ait donné, avec beaucoup d'appareil, un portrait de Sempronia, qui ne joue pas un assez grand rôle dans la conjuration de Catilina, pour mériter cette distinction.

Je suis encore moins indulgent que vous, poursuit Euphorbe. Vous rejetez de l'histoire toute description minutieuse : & moi, j'en bannis toutes celles qui ne sont pas absolument nécessaires. Ce n'est pas, en effet, la grandeur de l'objet qui décide du mérite de la description, mais le rapport qu'il a avec le but principal, que l'écrivain se propose. Un poëte s'amuse à peindre une affreuse tempête, un riant bocage, un magnifique palais, sans autre nécessité que d'orner son ouvrage & charmer son lecteur. Cette liberté n'est point accordée à l'historien. S'il décrit une campagne, c'est qu'il ne peut se dispenser de peindre la situation des lieux, pour faire entendre les différens mouvemens de deux armées ennemies pendant une bataille, ou dans une marche. Si Tacite fait la description de l'isle de Caprée, c'est pour dévoiler les motifs qui engagerent Tibere à s'y re-

tirer. (1) « Je croirois volontiers, dit-il,
 » que la solitude, qui regne dans cette
 » isle, la rendit plus agréable à ce prince
 » que toute autre. Toutes ces mers sont
 » dépourvues de ports : les plus petits
 » bâtimens ont peine à y trouver quel-
 » ques secours ; & il est impossible
 » d'y aborder, sans être apperçu par les
 » sentinelles. Une chaîne de montagnes
 » met l'isle à l'abri des vents froids, &
 » y entretient une douce température
 » pendant la saison la plus rigoureuse.
 » Ouverte du côté du levant, un air frais
 » y modere les ardeurs de l'été, & la
 » mer, que l'on découvre de tous côtés,
 » rend alors ce séjour très-agréable. Elle
 » avoit en perspective un golfe char-
 » mant, avant que les éruptions brûlan-
 » tes du Vésuve eussent désolé ces riva-
 » ges. » L'empereur cherchoit une re-

(1) Solitudinem ejus placuisse maximè cre-
 diderim, quoniam importuosum circa mare,
 & vix modicis navigiis pauca subsidia; neque
 adpulerit quisquam, nisi gnaro custode. Cœli
 temperies hieme mitis, objectu montis, quo
 sæva ventorum arcentur: æstas in favonium
 obversa, & aperto circum pelago peramœna;
 prospectabatque pulcherrimum finum, ante-
 quam Vesuvius mons ardescens faciem loci ver-
 teret. *Annal. lib. 4. c. 67.*

traite solitaire & gracieuse. C'est sous ces deux rapports seulement qu'on nous peint celle qu'il choisit.

Je crois appercevoir, dans ce que vous venez de lire, reprit Timagene, toutes les qualités qu'un homme de beaucoup de goût du siècle dernier, exige dans cette partie de l'histoire (1). « Il faut, dit-il, » que les descriptions soient nécessai- » res, exactes, élégantes, jamais recher- » chées; qu'elles n'aient rien de choquant, » ni qu'on n'y voie pas trop d'envie » de faire plus paroître son esprit, que » son sujet. » Voilà précisément dans ces derniers mots la différence que vous mettiez tout-à-l'heure entre la description poétique, & l'historique. Tite-Live peut être regardé comme un modèle d'exactitude, lorsqu'il décrit une bataille: je mettrois au même rang le P. Daniel, dans le combat des trente, sous le Roi Jean; dans la bataille de Bouvines, sous Philippe Auguste. Rien de plus exact que le détail des trois journées de Fribourg, sous le regne de Louis XIV, dans M. Reboulet. On voit, on suit, pour ainsi dire, des ieux toutes les évo-

(1) Le P. Rapin, réfl. sur l'hist. art. 18.

lutions & tous les mouvemens des combattans. Mais pour l'élégance, sans recherche & sans affectation, je me déclare sur-tout pour deux morceaux que j'ai envie de relire encore ici avec vous. Le premier est tiré des révolutions d'Angleterre. C'est la description du combat où Henri VI & la reine Marguerite furent défaits par Edouard IV, près de la ville d'Yorck. (1) « Les deux armées, » s'étant rencontrées le dimanche des » Rameaux, assez proche des bourgades » de Saxton & de Touton, une vaste » prairie fut le champ d'une des plus » mémorables batailles, dont on eut oui » parler de long-temps. On combattit » durant deux jours, avec ce que l'on » pourroit mieux appeller fureur que » courage. Edouard avoit défendu qu'on » fît des prisonniers, & ordonné qu'on » passât tout au fil de l'épée. Il pouvoit » épargner à sa gloire cet ordre plus » digne d'un désespéré, que d'un grand » capitaine & d'un prince chrétien. » L'acharnement des deux partis à s'entredétruire l'un l'autre, parut dans » cette action plus que jamais. On

(1) Rév. d'Ang. 1. 6.

» commença ce rude choc par combat-
 » tre dix heures, sans que l'on perdît
 » rien du terrain que l'on avoit d'abord
 » occupé. On tomboit, mais on ne recu-
 » loit pas, & les files de derriere rem-
 » plaçoient, avec un ordre que la cha-
 » leur du combat ne dérégloit point,
 » ceux que l'on tuoit dans les premie-
 » res; de sorte que si les deux grands
 » chefs de la faction d'Yorck n'avoient
 » fait des choses au-dessus même des hom-
 » mes extraordinaires, on pourroit dire
 » que cette bataille se seroit moins déci-
 » dée par la valeur & par la science de la
 » guerre, que par la force & le travail des
 » bras, & que si les Lancastres céderent, ce
 » fut que leurs gens furent plutôt las
 » que les autres. Encore ne céderent-ils
 » point en fuyant, pour quitter le com-
 » bat; mais en se retirant, pour repren-
 » dre haleine & recommencer à combat-
 » tre. Ainsi, tout rompus qu'ils étoient,
 » on les voyoit de tous côtés se rallier
 » en petites troupes, & retourner à la
 » charge en désespérés. Un jour ne suf-
 » fit pas pour rendre cette victoire com-
 » plete: il fallut y employer le lende-
 » main. Aussi le nombre des morts
 » monta-t-il jusqu'à plus de trente-fix
 » mille hommes, en comptant ceux des

» deux partis. On dit que la rivière de
» Warf, dans laquelle se décharge un
» ruisseau jusqu'aux bords duquel on
» poussa les vaincus, parut tout en sang,
» tant il en fut versé. » Quelques phra-
ses un peu moins longues, & quelques
détails un peu plus circonstanciés, ne
dépareroient pas, je crois, l'élégance de
ce tableau. L'autre est la fameuse action
entre D. Sébastien, Roi de Portugal, &
Mulei Moluc, Roi de Maroc. (1) « Le
» Roi de Portugal, dit M. l'abbé de Ver-
» tot, qui croyoit qu'il lui seroit plus
» difficile de joindre les ennemis que
» de les vaincre, s'attacha à leur pour-
» suite: mais Moluc ne le vit pas plutôt
» éloigné de la mer & de sa flotte, qu'il
» fit ferme dans la plaine; & il étendit
» ensuite un grand corps de cavalerie
» en forme de croissant, pour enfermer
» toute l'armée chrétienne. Il avoit mis
» le prince Hamet, son frere, à la tête de
» ce corps: mais, comme il n'étoit pas
» prévenu en faveur de son courage, il
» lui dit, que c'étoit uniquement à sa
» naissance qu'il devoit ce commande-
» ment; mais que, s'il étoit assez lâche

(1) Révol. de Port.

» pour fuir , il l'étrangleroît de ses pro-
 » pres mains , & qu'il falloit vaincre ou
 » mourir. Il se voyoit mourir lui-même ,
 » & sa foiblesse étoit si grande , qu'il ne
 » douta point qu'il ne fût arrivé à son
 » dernier jour. Il n'oublia rien dans cette
 » extrémité pour le rendre le plus beau
 » de sa vie. Il rangea lui-même son armée
 » en bataille , & donna tous les ordres
 » avec autant de netteté d'esprit & d'ap-
 » plication , que s'il eût été en parfaite
 » santé. Il étendit même sa prévoyance
 » jusqu'aux événemens qui pouvoient ar-
 » river par sa mort , & il ordonna aux
 » officiers dont il étoit environné , que
 » s'il expiroit pendant la chaleur du com-
 » bat , on en cachât avec soin la nou-
 » velle La bataille commença de
 » part & d'autre par des décharges d'ar-
 » tillerie. Les deux armées s'ébranlèrent
 » ensuite , & se chargerent avec beau-
 » coup de fureur : tout se mêla bientôt.
 » L'infanterie chrétienne , soutenue des
 » ieux de son Roi , fit plier sans peine
 » celle des Maures , la plupart composée
 » d'Alarbes & de vagabonds. Le duc
 » d'Aveïro poussa même un corps de ca-
 » valerie qui lui étoit opposé jusqu'au
 » centre & à l'endroit qu'occupoit le Roi
 » de Maroc. Ce prince , voyant arriver

» ses soldats en désordre , & fuyant
» honteusement devant un ennemi vic-
» torieux, se jeta à bas de sa litjere,
» & plein de colere & de fureur, il
» vouloit, quoique mourant, les rame-
» ner lui-même à la charge. Ses officiers
» s'opposoient envain à son passage; il
» se fit faire jour à coups d'épée: mais
» ses efforts achevant de consommer ses
» forces, il tomba évanoui dans les bras
» de ses écuyers: on le remit dans sa li-
» tiere; & il n'y fut pas plutôt, qu'ayant
» mis son doigt sur sa bouche, comme
» pour leur recommander le secret, il
» expira dans le moment, & avant même
» qu'on eût pu le conduire jusqu'à sa
» tente. Sa mort demeura inconnue aux
» deux partis. Les chrétiens paroissoient
» jusques-là avoir de l'avantage: mais la
» cavalerie des Maures, qui avoit formé
» un grand cercle, se resserrant à mesure
» que ses extrémités se rapprochoient,
» acheva d'envelopper la petite armée
» de D. Sébastien. Les Maures charge-
» rent ensuite de tous côtés la cavale-
» rie Portugaise. Ces troupes accablées
» par le nombre, tomberent en se reti-
» rant sur leur infanterie, & elles y por-
» terent, avec la crainte, le désordre &
» la confusion. Les infidèles se jetterent

» aussi-tôt , le cimetiére à la main , dans
 » ces bataillons ouverts & renversés , &
 » ils vainquirent des gens étonnés & déjà
 » vaincus par une frayeur générale. Ce
 » fut moins , dans la fuite , un combat
 » qu'un carnage. Les uns , se mettoient
 » à genoux pour demander la vie , d'au-
 » tres , cherchoient leur salut dans la
 » fuite : mais comme ils étoient enve-
 » loppés de tous côtés , ils rencontroient
 » par-tout l'ennemi & la mort. L'impru-
 » dent D. Sébastien périt dans cette oc-
 » casion , soit qu'il n'eût pas été reconnu
 » dans le désordre d'une fuite , ou qu'il
 » eût voulu se faire tuer lui-même , pour
 » ne pas survivre à la perte de tant de
 » gens de qualité , que les Maures avoient
 » massacrés , & que lui-même avoit ,
 » pour ainsi dire , entraînés à la bouche-
 » rie. » Quel feu , quelle élégance , &
 » quelle netteté dans ces détails ! que de na-
 » turel , & en même-temps de beauté , dans
 » cette pensée au sujet de Moluc , qui se
 » voyant au dernier de ses jours , *voulut*
 » *le rendre le plus beau de sa vie !*

Ce stile sage & pourtant animé , ré-
 » partit Euphorbe , n'est-il pas préférable
 » à ces grands lieux communs , à cette
 » pompe étudiée , dont on nous régale sou-
 » vent en pareilles occasions ? L'embarras

& le désordre sont insupportables dans la description d'une bataille : ils le sont encore plus dans le détail de ces événemens plus tranquilles, où le lecteur de sang froid examine à loisir toutes les parties du spectacle qu'on lui présente. La clarté, l'élégance & l'exactitude, y sont d'autant plus nécessaires, que les objets sont plus compliqués, ou plus importans pour la suite de l'histoire. On fait quelle confusion regne dans une ville soulevée contre son Roi. L'auteur des révolutions d'Angleterre, nous a donné une description bien faite de l'état affreux où étoit la ville de Londres, pendant la tenue du Parlement de 1641. Elle peut servir de modèle pour les faits de la première espece. (1) « Le tumulte, dit-il, » alloit toujours en augmentant. Le Roi » ne pouvoit paroître dans Londres, » qu'on ne lui criât de toutes parts : » *les privilèges du Parlement, les privi-* » *lèges du Parlement.* Le peuple vou- » loit dire par-là ce que les Puritains » expliquoient plus nettement dans les » compagnies, que le Roi avoit violé » les privilèges de cette assemblée. On

(1) Rév. d'Angl. l. 9.

» poussa

» poussa l'insolence si loin, qu'un minif-
 » tre nomme Walker jeta dans le ca-
 » rosse du Roi un libelle fait contre lui.
 » On venoit jusque dans son palais, tu-
 » multuairement & en troupes, lui dire
 » des injures en face, pendant que le
 » Parlement, feignant de n'être pas en
 » sûreté à Westminster, se retira dans la
 » ville pour en augmenter le tumulte, de-
 » manda des gardes, & refusant ceux
 » que le Roi lui vouloit donner, en prit
 » de dévoués à la faction. Durant ce temps-
 » là, on semoit mille bruits des desseins
 » du Roi sur la ville, la plupart incroya-
 » bles & extravagans, mais crus néan-
 » moins, & ayant le même effet pour
 » émouvoir la multitude, que s'ils euf-
 » sent été les plus vraisemblables. Le Roi
 » se préparoit, disoit-on, à venir avec
 » les papistes exterminer les protestans.
 » On voyoit déjà des troupes paroître.
 » Digby & Lansfort étoient à Kinston
 » avec un corps de cavalerie, & n'at-
 » tendoient que d'être mandés. Ces fauf-
 » ses nouvelles qui se disoient le jour
 » dans toutes les maisons de la ville, &
 » qui se crioient la nuit par les rues,
 » remplissoient Londres d'une terreur &
 » d'une confusion si étranges, qu'on ne
 » voyoit dans toutes les places que des

» troupes de gens en armes , des corps-
» de - gardes , des retranchemens , des
» barricades , des chaînes tendues &
» d'autres semblables préparatifs pour
» repousser les efforts du Roi. Les ser-
» viteurs de ce monarque craignant pour
» lui , de leur côté lui vinrent offrir
» leurs services. » Le même historien
peut apprendre avec quel soin , avec
quelle noble simplicité , il faut détailler
un fait dont les circonstances peuvent
avoir des conséquences sérieuses pour l'a-
venir. Prenons celui de la déposition de
Richard II , Roi d'Angleterre. Tous les
événemens ici , même ceux qui semblent
les plus légers , peuvent être utiles ou
funestes à l'usurpateur ; peuvent servir
à excuser la révolte , ou réserver une
ressource au Roi détrôné. Voici comme
ils sont décrits. (1) « On convint avec
» le Roi du jour de cette triste cérémo-
» nie ; car on voulut , pour rendre
» la chose plus authentique , qu'elle fût
» solennelle. Au jour marqué , on s'as-
» sembla dans une salle de la tour , où
» tout le monde s'étant placé , le Roi pa-
» rut , la couronne en tête , revêtu du

(1) Rév. d'Angl. to. 2. l. 5.

» manteau royal, & tenant le sceptre en
 » main : & après avoir dit quelques mots
 » rapportés différemment par les histo-
 » riens, & assez peu dignes de l'être, il
 » mit son sceptre & sa couronne entre
 » les mains du duc de Lancastre, disant
 » qu'il y renonçoit en sa faveur. Le duc
 » les ayant pris, les donna comme en
 » dépôt au primat du royaume. Ensuite
 » l'acte d'abdication, qui avoit été dressé
 » par des notaires, ayant été signé par
 » les témoins, chacun se retira chez soi,
 » en attendant l'ouverture du Parlement,
 » où l'affaire se devoit consommer. Ce
 » fut le jour de S. Michel que commen-
 » cerent les séances de cette célèbre as-
 » semblée. La première chose qu'on y
 » fit, fut de présenter l'acte d'abdication
 » qui fut juridiquement accepté; ensuite
 » de quoi, sous prétexte de donner un
 » nouveau droit au duc de Lancastre de
 » prendre possession du royaume, le
 » Parlement se confirma dans l'usurpa-
 » tion du droit qu'il s'attribue sur la
 » personne des Rois; car non content de
 » ratifier la démission volontaire de Ri-
 » chard, il y ajouta la déposition. Son
 » procès lui fut fait dans les formes,
 » partie sur sa démission même, par
 » laquelle ils disoient qu'il se confessoit

» incapable de gouverner ; partie sur les
 » crimes dont on l'accusoit compris en
 » trente-trois articles , qui se peuvent
 » réduire à la mort du duc de Glocestre
 » & de ses partisans , à l'exil du duc de
 » Lancastre & de l'archevêque de Can-
 » torbéri , à l'affectation de la puissance
 » arbitraire , à la dissipation des finances ,
 » à des parjures , à des manquemens de
 » paroles & de bonne foi. Sur quoi on
 » lui prononça son arrêt , par lequel il
 » fut déclaré incapable de gouverner le
 » royaume , & déposé de la royauté.
 » On crut lui faire grace de lui laisser
 » la vie ; mais on le priva de la liberté
 » par les ordres qui furent donnés de
 » le tenir en prison perpétuelle , d'éloi-
 » gner de lui tous les amis , & de ne
 » lui laisser de commerce qu'avec ceux
 » qu'on choisit pour le garder. » Ces
 sortes de descriptions ont moins de feu
 & d'agrément , que les vôtres , mais elles
 sont comunément plus utiles ; & vous
 savez que dans l'histoire l'utile doit mar-
 cher avant l'agréable.

Vous me soupçonnez quelquefois ;
 continua Timagene , d'aimer les orne-
 mens du stile un peu plus qu'il ne faut :
 voyez combien je suis raisonnable. Je
 souscris à ce que vous venez de dire ;

& je crois même que ce précepte s'étend sur les portraits autant que sur les descriptions. Je suis persuadé que, dans un caractère, l'Auteur doit s'occuper beaucoup plus de bien faire connoître son héros, que de prouver son esprit & l'adresse de son pinceau. « L'historien, remarque Lucien, (1) doit » considérer qu'il écrit pour la postérité, » & non pas seulement pour ceux de son » siècle. » Il doit donc peindre ses personnages si ressemblans, qu'on ne puisse s'y méprendre & les confondre avec aucun autre, même sans les avoir jamais pratiqués. Qu'après cela, il s'étudie à y répandre un coloris gracieux, c'est un mérite de plus. Je vois peu d'écrivains qui nous ait mieux fait connoître Walstein, que Sarrafin dans l'histoire qu'il nous a laissée de la conspiration tramée par ce fameux capitaine, contre l'empereur à qui il devoit sa fortune. Voici le portrait qu'il en fait. « Walstein eut » l'esprit grand & hardi, mais inquiet » & ennemi du repos : le corps vigoureux & haut : le visage plus majestueux, » qu'agréable. Il fut naturellement fort

(1) Καὶ ὅλως, πρὸς τὰ ἔπειτα κανονιστέον τὰ τοιαῦτα.
Quomodo scrib. Hist.

» sobre; ne dormant presque point; tra-
» vaillant toujours; supportant aisément
» le froid & la faim; fuyant les délices,
» & surmontant les incommodités de la
» goutte & de l'âge par la tempérance &
» par l'exercice; parlant peu, pensant
» beaucoup, écrivant lui-même toutes
» ses affaires: vaillant & judicieux à la
» guerre, admirable à lever & à faire
» subsister les armées, sévère à punir les
» soldats, prodigue à les récompenser,
» pourtant avec choix & dessein: tou-
» jours ferme contre le malheur, civil
» dans le besoin, ailleurs orgueilleux &
» fier: ambitieux sans mesure, envieux
» de la gloire d'autrui, jaloux de la
» sienne; implacable dans la haine, cruel
» dans la vengeance, prompt à la colere;
» ami de la magnificence, de l'ostenta-
» tion & de la nouveauté: extravagant
» en apparence, mais ne faisant rien sans
» dessein, & ne manquant jamais du pré-
» texte du bien public, quoiqu'il rap-
» portât tout à l'accroissement de sa for-
» tune: méprisant la religion qu'il fai-
» soit servir à la politique: artificieux
» au possible, & principalement à pa-
» roître désintéressé: au reste, très-cu-
» rieux & très-clairvoyant dans les des-
» seins des autres; très-avisé à conduire
» les siens; sur tout adroit à les cacher,

» & d'autant plus impénétrable , qu'il
 » affectoit en public la candeur & la li-
 » berté , & blâmoit en autrui la dissimu-
 » lation dont il se servoit en toutes cho-
 » ses. » N'est-il pas vrai que ce por-
 trait seroit achevé , si l'on en supprimoit
 quelques traits qui semblent répétés ?

Je voudrois en retrancher aussi , re-
 prit Euphorbe , quelques négligences
 de stile. Mais le temps où il écrivoit ,
 n'étoit encore , pour ainsi dire , que
 l'aurore de la belle littérature. Voyons-
 en quelques autres dessinés dans les plus
 beaux jours du siècle dernier ; ce siècle
 rival , & peut-être vainqueur du siècle
 d'Auguste. L'abbé de S. Réal nous trace
 ainsi le portrait du marquis de Bedemar.
 « (1) Don Alphonse de la Cueva , marquis
 » de Bedemar , ambassadeur ordinaire à
 » Venise , étoit l'un des plus puissans gé-
 » nies & des plus dangereux esprits que
 » l'Espagne ait jamais produits. On voit
 » par les écrits qu'il a laissés , qu'il pos-
 » sédoit tout ce qu'il y a dans les
 » historiens anciens & modernes , qui
 » peut former un homme extraordinaire.
 » Il comparoit les choses qu'ils racon-
 » tent , avec celles qui se passaient de

(1) Conj. contre Ven.

son temps. Il observoit exactement les différences & les ressemblances des affaires, & combien ce qu'elles ont de différent, change ce qu'elles ont de semblable. Il portoit d'ordinaire son jugement sur l'issue d'une entreprise, aussi-tôt qu'il en savoit le plan & les fondemens. S'il trouvoit par la suite qu'il n'eût pas deviné, il remontoit à la source de son erreur, & tâchoit de découvrir ce qui l'avoit trompé. Par cette étude, il avoit compris quelles sont les voies sûres, les véritables moyens & les circonstances capitales qui présagent un bon succès aux grands desseins, & qui les font presque toujours réussir. Cette pratique continuelle de lecture, de méditation & d'observation des choses du monde, l'avoit élevé à un tel point de sagacité, que ses conjectures sur l'avenir passoient presque dans le conseil d'Espagne, pour des prophéties. A cette connoissance profonde de la nature des grandes affaires, étoient joints des talens singuliers pour les manier, une facilité de parler & d'écrire avec un agrément inexprimable; un instinct merveilleux pour se connoître en hommes; un air toujours gai & ouvert,

« où il paroissoit plus de feu que de gra-
 « vité, éloigné de la dissimulation, juf-
 « qu'à approcher de la naïveté; une hu-
 « meur libre & complaisante, d'autant
 « plus impénétrable, que tout le monde
 « croyoit la pénétrer; des manieres ten-
 « dres, insinuanes & flatteuses, qui at-
 « tiroient le secret des cœurs les plus
 « difficiles à s'ouvrir; toutes les appa-
 « rences d'une entière liberté d'esprit
 « dans les plus cruelles agitations. » Ne
 trouvez-vous pas là cette fidélité, cette
 expression que vous demandiez il n'y a
 qu'un moment? Le premier coup de
 pinceau nous peint déjà en raccourci quel
 est l'homme dont il s'agit: c'est un puis-
 sant génie & un esprit très-dangereux.
 Ces deux traits joints à une étude pro-
 fonde, & à tous les talens propres à sé-
 duire, forment un sujet capable de tout
 entreprendre & de tout exécuter, & à
 qui rien ne manquoit pour être le pre-
 mier mobile de cette fameuse conjura-
 tion qui pensa renverser l'état de Ve-
 nise. A la suite de ce caractère, mettons
 celui de Henri III, Roi d'Angleterre. Il est
 écrit avec autant de fidélité & avec plus
 d'élégance encore. (1) « Henri, dit l'Au-

(1) Révol. d'Angl. l. 3.

« teur, se trouva en prenant les rênes
« de la monarchie, dans un état bien
« éloigné de celui qui lui convenoit.
« Chargé d'affaires à négocier, & de
« querelles à soutenir; engagé au-de-
« hors à réparer des pertes qu'il n'avoit
« pas faites, mais qu'on lui reprochoit,
« tandis qu'il ne les réparoit pas; trou-
« blé au-dedans par une ligue opiniâ-
« tre à lui demander des privilèges
« qui le dégradoient, il se vit, avec de
« grands besoins & une plus grande in-
« clination à la dépense, dans un royau-
« me épuisé d'argent, dépendant pour
« en avoir, de ceux-même dont il le
« devoit tirer. Il auroit fallu, pour sou-
« tenir le poids de la couronne en ces
« conjonctures, un grand génie, un
« bon politique, un esprit vif & péné-
« trant, des vues étendues & assurées,
« du courage & de la fermeté, de l'ha-
« bileté & un grand savoir faire pour
« manier tant d'esprits fâcheux, pour en
« occuper d'inquiets, pour en conten-
« ter de difficiles: & c'est ce que Henri
« n'avoit pas. C'étoit un esprit mou,
« facile à rebuter; faisant des amis par
« bonté, & les abandonnant par foiblesse;
« voulant & commençant avec ardeur,
« mais ne suivant & ne finissant rien;

» hautain , mais soutenant mal ses hau-
 » teurs ; hardi à demander , & propre
 » à recevoir un refus ; ayant d'assez
 » bonnes vues , mais prenant mal ses
 » mesures , & n'usant presque jamais
 » qu'à contre-temps , ou de la vigueur ,
 » ou de la souplesse , qui eussent fait en
 » lui de fort bons effets , s'il eût mieux
 » su les mettre en œuvre. » Vous remar-
 quez , sans doute , avec quelle adresse
 l'historien nous expose la difficulté des
 circonstances où se trouva ce prince.
 Le contraste des qualités qui lui eussent
 été nécessaires avec celles qu'il avoit ,
 fait sortir davantage les traits de son ca-
 ractere , qui sont alors pour nous le pré-
 sage des malheurs qu'il éprouva pen-
 dant son règne.

Je lisois il y a quelques jours , re-
 pliqua Timagene , dans un Auteur esti-
 mable d'ailleurs , un caractere qui ne
 me paroît pas à beaucoup près aussi-bien
 fait que ceux-là. C'est celui de Philippe
 duc d'Anjou , frere de Louis XIV. Il
 n'est pas long ; il ne vous ennuyera pas ;
 & c'est peut-être là son plus grand mé-
 rite. Le voici. (1) « Ce prince étoit bien

(1) Hist. du regne de Louis XIV , t. 3.

« différent du Roi, & quoiqu'il eut beau-
« coup d'esprit, & qu'il fût déjà parve-
« nu à sa dix-huitième année, il n'avoit
« ni solidité ni expérience, ce qui le
« rendoit non-seulement incapable de
« gouverner, mais même de connoître
« ses véritables intérêts; en sorte qu'il y
« avoit à craindre que ses confidens,
« auxquels ils se livroient, ne lui fissent
« faire bien des fautes, en lui donnant
« de mauvais conseils. » Je ne fais pas
comment on peut accuser un jeune prin-
ce de dix-huit ans de manquer d'expé-
rience. A-t-on droit d'en attendre à cet
âge? La solidité n'est pas non plus le
défaut ordinaire de la première jeunesse.
Mais je conçois encore moins comment,
avec beaucoup d'esprit, on peut être
incapable de connoître ses véritables in-
térêts. Tout ce portrait se réduit à deux
défauts qui appartiennent plus à l'âge
qu'à la personne; & on ne nous apprend
rien, ou presque rien, des vices particu-
liers du prince, de ses vertus, de ses
passions: car enfin il devoit en avoir
qui lui fussent propres, comme le reste
des hommes. Il semble néanmoins que
l'Auteur avoit un moyen bien facile de
faire connoître le duc d'Anjou, en le
comparant avec le Roi son frère. Ses

premiers mots paroissent même annoncer ce dessein, & il ne tenoit qu'à lui de poursuivre le parallele. Cette maniere de peindre a toujours l'avantage de représenter dans un seul tableau deux hommes illustres, & de les mettre l'un & l'autre dans un plus grand jour par l'opposition de leurs qualités réciproques. Salluste a mieux saisi l'occasion. Quelle énergie, quelle vérité dans le beau parallele qu'il fait de Caton & de César ?

« (1) Pour la naissance, l'âge & l'éloquence, ces deux hommes célèbres n'avoient
 » presque aucun avantage l'un sur l'autre : même grandeur d'âme dans tous
 » les deux, même célébrité ; mais ils l'avoient méritée par des moyens bien
 » différens. César s'étoit fait un grand nom par ses bienfaits & sa magnificence ; Caton, par son innocence : celui-là devoit son éclat à sa douceur, à sa sensibilité ; celui-ci s'étoit rendu respectable par sa sévérité. César acheta

(1) His genus, ætas, eloquentia prope æqualia fuere : magnitudo animi par, item gloria ; sed alia alii. Cæsar beneficiis ac munificentia magnus habebatur ; integritate vitæ, Cato. Ille mansuetudine & misericordia clarus factus : huic severitas dignitatem addiderat. Cæ-

» la gloire aux prix des largesses , des
 » graces , des secours de toute espece :
 » Caton l'obtint par une économie in-
 » flexible. L'un étoit l'asile des malheu-
 » reux ; l'autre , le fléau des méchans.
 » On aimoit dans le premier , un carac-
 » tere doux & traitable ; on estimoit
 » dans le second , une fermeté à toute
 » épreuve. En un mot , César s'étoit
 » proposé de n'épargner ni veilles ni
 » travaux pour réussir ; de se livrer tout
 » entier aux affaires de ses amis , même
 » aux dépens des siennes ; de ne rien
 » refuser de tout ce qu'il pouvoit ac-
 » corder avec bienfiance : il desiroit
 » quelque grand emploi , le comman-
 » dement d'une armée , une nouvelle
 » guerre , ou son mérite put paroître
 » avec éclat. Mais toutes les inclinations
 » de Caton étoient pour la simplicité ,

far dando , sublevando , ignoscendo ; Cato ,
 nihil largiundo , gloriam adeptus est. In al-
 tero miseris perfugium , in altero malis
 pernicies. Illius facilitas , hujus constan-
 tia laudabatur. Postremo Cæsar in animum
 induxerat laborare ; vigilare ; negotiis amico-
 rum intentus sua negligere ; nihil denegare ,
 quod dono dignum esset ; sibi magnum impe-
 rium , exercitum , bellum novum exoptabat ,
 ubi virtus enitescere posset. At Catoni studium

» la décence , & sur tout pour la sévé-
 » rité. Il ne disputoit point en opulence
 » avec les riches , en intrigues avec les
 » factieux ; mais en courage avec les plus
 » braves , en retenue avec les plus ré-
 » servés , en régularité avec les plus
 » vertueux. Plus jaloux d'être homme
 » de bien , que de le paroître , il arri-
 » voit d'autant plus sûrement à la gloire ,
 » qu'il la recherchoit avec moins d'em-
 » pressement. » Voilà ce qui s'appelle
 peindre les hommes. J'apperçois déjà
 dans le premier un génie trop ambi-
 tieux & trop adroit pour ne pas arriver
 à la souveraine puissance ; & dans l'au-
 tre un caractère trop vertueux & trop
 inflexible , pour demeurer paisiblement
 son sujet.

Je ne vois rien , poursuivit Euphorbe ,
 qui soit plus capable d'attacher un lec-
 teur intelligent aux événemens qu'on
 lui raconte que ces sortes de caractères.

modestiæ , decoris , sed maxime severitatis
 erat. Non divitiis cum divite , neque factione
 cum factioso , sed cum strenuo virtute , cum
 modesto pudore , cum innocente abstinentiâ
 certabat ; esse , quàm videri bonus malebat :
 ita quò minus gloriam petebat , eò magis ad-
 sequebatur. *De bel. Cat.*

En lui faisant bien connoître les principaux personnages, on lui procure le plaisir de juger lui-même leurs projets & leurs actions. Il prend parti dans leurs querelles; il s'affecte, il se passionne en faveur de celui-ci, contre celui-là. Après le pathétique, c'est cette espece d'ornement qui jette dans le récit historique le plus vif intérêt.

J'ai bien entendu parler du pathétique dans les pieces d'éloquence, interrompit Timagene; mais je ne soupçonnois pas qu'il trouvât sa place dans l'histoire. Je lui en accorderois une tout au plus dans la tragédie & dans l'épopée.

Dans l'histoire, reprit Euphorbe, il est moins étudié, moins artificiel; mais son effet n'en est que plus puissant, parce qu'il est soutenu de la vérité. Il consiste à recueillir, avec soin, jusqu'aux moindres circonstances d'un fait propre à exciter la compassion, à les développer avec assez d'adresse pour faire croître successivement cette émotion, qui nous plaît même en nous arrachant des larmes. Dans la poésie, dans l'éloquence le pathétique n'est presque qu'un enfant de l'art: ici l'écrivain n'a rien autre chose à faire, que de profiter habilement des événemens, où il se présente de lui-même.

Avez-vous jamais pu lire , sans être ému , l'histoire de Coriolan dans Tite-Live, celle de Virginie, la peinture de la consternation de Rome, après la bataille de Cannes?

Je vous avoue mon ingratitude, répondit Timagene. En faisant ces lectures, trop occupé, sans doute, de l'objet en lui-même, je n'ai jamais su aucun gré à l'Auteur des pleurs qu'il me faisoit verser. Je ne songeais pas même qu'il pût y avoir quelque part. Je lui rends maintenant toute la reconnoissance que je lui dois. Je vois qu'il a eu soin de réunir les circonstances les plus capables de faire impression sur moi. Mais à propos de cela, je ne vois pas pourquoi vous avez dit tout-à-l'heure que, parmi les circonstances, il falloit recueillir jusqu'aux plus légères. Ce choix me paroît peu propre à produire un grand effet.

Celui du pathétique, répartit Euphorbe, dépend très-souvent de cette attention. Un geste, un coup-d'œil, un mot, qui par eux-mêmes ne font rien, dans bien des occasions font le trait perçant qui pénètre jusqu'au cœur. (1) Panthée, épouse d'Abradate,

(1) Cyrop. l. 7.

avoit fait faire à son mari une superbe armure pour combattre dans l'armée de Cyrus contre Crésus. Elle ne l'avoit point prévenu de ces préparatifs. Le jour même de la bataille où ce malheureux prince perdit la vie , Panthée lui apporte ce présent , & veut l'en revêtir de ses propres mains. Mais, en lui rendant ce tendre service , elle laisse , malgré elle , échapper des larmes : lorsqu'elle ne peut plus embrasser ce cher époux , elle baise encore le char sur lequel il est monté. Assurément ce sont des objets bien peu considérables que les pleurs d'une femme , & ces démonstrations de tendresse qu'elle étend jusqu'au char , qui porte son mari : ce sont néanmoins ces objets qui touchent , qui ébranlent dans ce récit.

Ce que vous venez de dire , répliqua Timagene , me rappelle ce fait singulier arrivé sous l'empereur Conrad III. Ce prince assiégeoit la ville de Lanfperg. Les femmes lui envoyèrent demander un saufconduit pour sortir de la ville. L'empereur l'accorda : il fit plus ; il leur permit d'emporter avec elles ce qu'elles pourroient porter de plus précieux. Qui ne croiroit qu'elles se chargèrent de leurs pierreries & de leurs

bijoux? Point du tout. On les vit sortir toutes portant leurs maris sur leurs épaules. Cette anecdote est bien dans le genre dont vous parlez. Par elle-même, elle semble peu digne de la majesté de l'histoire: mais elle laisse dans l'ame un sentiment d'admiration & de tendresse, qui la relève au-dessus des événemens les plus sérieux.

Ajoutons à cela, poursuivit Euphorbe, que quand il s'agit d'un homme distingué, sur-tout dans une occasion critique, tout nous intéresse; & dès-lors rien n'est petit, rien n'est à négliger. (1) Vasconcellos, caché dans un armoire sous un monceau de papiers, & découvert par un signe que fit aux meurtriers une vieille servante, est un objet plus frappant pour nous, que si on se contentoit de nous dire, qu'il fut trouvé dans son appartement par les conjurés, & percé de mille coups. Depuis le moment où le duc de Montmorenci est condamné à mort, jusqu'à celui où il périt sur l'échaffaud, toutes ses démarches, toutes ses actions, ses paroles sur-tout, ses discours, tels qu'ils sont dans l'exacte

(1) Révol. de Port.

vérité, sont autant de ressorts du pathétique, qui mettent en mouvement la sensibilité. Voyons, dans l'exemple présent, de quelle manière un habile historien a su profiter de ces secours, en racontant ce triste événement. (1)

« Toute la ville de Toulouse retentissoit
 » de gémissemens & de pleurs. Chacun
 » frémissait à la vue de l'appareil tragi-
 » que de l'exécution qui se préparoit :
 » les courtisans eux-mêmes osoient pa-
 » roître affligés : le peuple accouroit en
 » foule dans les églises pour prier Dieu
 » de fléchir le cœur du Roi. Plusieurs
 » crioient dans les rues, *grace, grace,*
 » *miséricorde, miséricorde* ; & leurs cris
 » se faisoient entendre jusques dans l'ar-
 » chevêché où le Roi étoit logé. Le ma-
 » réchal de Châtillon en prit occasion
 » de lui dire, que les sentimens de com-
 » passion & de douleur qu'il voyoit
 » peints dans les ieux & sur le visage
 » de tous ceux qui l'environnoient,
 » l'avertissoient qu'il feroit plaisir à beau-
 » coup de personnes, s'il pardonnoit au
 » duc de Montmorenci. *Je ne serois pas*
 » *roi*, reprit le monarque inflexible, *si*

(1) Hist. de Louis XIII par le P. Griffet, vol. 2.

« j'avois les sentimens des particuliers.
 « Le comte de Charlus avoit été chargé
 « d'aller demander au duc, de la part
 « du Roi, le cordon de l'ordre du Saint-
 « Esprit & le bâton de maréchal de
 « France. Lorsqu'il se fut acquitté de cette
 « commission, *Monsieur, & cher cousin,*
 « lui dit le duc, *je rends volontiers &*
 « *le bâton & l'ordre à mon Roi, puisqu'il*
 « *juge que je suis indigne de sa grace.* Le
 « comte partit aussi-tôt pour aller chez
 « le Roi, qu'il trouva occupé à jouer aux
 « échecs avec M. de Liancourt. Louis
 « avoit le déplaisir de voir que celui qui
 « jouoit avec lui & tous les courtisans
 « qui entroient dans le cabinet, ne pou-
 « voient retenir leurs larmes. *Sire,* lui
 « dit le comte de Charlus, *je viens de*
 « *la part de M. de Montmorenci vous*
 « *apporter son collier de l'ordre & son bâ-*
 « *ton de maréchal de France, dont vous*
 « *l'aviez ci-devant honoré, & vous dire*
 « *en même-temps qu'il meurt avec un sen-*
 « *sible déplaisir de vous avoir offensé; &*
 « *que bien loin de se plaindre de*
 « *la mort à laquelle il est condamné,*
 « *il la trouve trop douce par rapport au*
 « *crime qu'il a commis.* En prononçant
 « ces paroles, le comte se mit à genoux;
 « & embrassant les pieds du Roi, qu'il

arrosoit de ses larmes; *ah Sire ! lui*
dit-il, que votre majesté fasse grace à
M. de Montmorenci. Ses ancêtres ont
si bien servi les Rois, vos prédécesseurs :
faites-lui grace, Sire Tous ceux qui
étoient dans le cabinet se mirent aussi
à genoux, & demandèrent grace en
pleurant. *Non, dit le Roi d'un air*
chagrin, il n'y a point de grace; il
faut qu'il meure. On ne doit pas être
fâché de voir mourir un homme qui
l'a si bien mérité. On doit seulement
le plaindre de ce qu'il est tombé par sa
faute dans un si grand malheur. Allez
lui dire, ajouta-t-il, que toute la grace
que je puis lui faire, c'est que le bour-
reau ne le touchera point, qu'il ne lui
mettra point la corde sur les épaules,
& qu'il ne fera que lui couper le cou.
Launay, étant aller trouver le Roi une
seconde fois, ceux qui étoient avec le
duc de Montmorenci eurent encore
un moment d'espérance, qui s'évanouit
à son retour Il me semble que
vous êtes à-peu-près dans le même état
que les courtisans de Louis XIII, &
que vous avez peine à retenir vos lar-
mes. Pourfuivons. « Launay étant revenu
de chez le Roi, livra le duc de Mont-
morenci au grand-prévôt; & le duc

» comprit alors qu'il n'y avoit plus d'es-
 » pérance. Il pria le P. Arnoux & trois
 » autres Jésuites qui l'accompagnoient ,
 » de ne pas l'abandonner , & de lui
 » aider à mourir chrétiennement. Son
 » chirurgien s'étant approché pour lui
 » couper les cheveux , le duc s'apper-
 » çut qu'il étoit tout en pleurs , & qu'il
 » n'avoit pas la force de lui rendre ce
 » dernier devoir. Un historien dit même
 » qu'il s'évanouit. Le duc lui dit : *Com-*
 » *ment vous , qui m'exhortiez si souvent*
 » *à recevoir tous les maux , comme ve-*
 » *nans de la main de Dieu , vous êtes*
 » *aujourd'hui plus affligé que moi ! Con-*
 » *solez-vous , Lucante , je veux vous em-*
 » *brasser , & vous dire le dernier adieu ,*
 » *pendant que j'ai les mains libres.* Il
 » l'embrassa en effet , en le priant de se
 » souvenir de lui. Il tendit ensuite ses
 » bras à l'exécuteur , & voulut être lié ,
 » quoiqu'on lui eût dit que le Roi l'avoit
 » dispensé de cette ignominie. Il souffrit
 » patiemment que l'exécuteur lui coupât
 » les cheveux , & lui découvrit le col
 » & une partie des épaules. Il s'avança
 » ensuite, tenant un crucifix entre ses
 » mains, pour aller à l'échaffaud. Les
 » portes de l'hôtel-de-ville étoient fer-
 » mées ; & il n'y avoit dans la cour que
 » le grand-prévôt avec ses archers , le

» greffier du Parlement , les Capitouls ;
» & les officiers du corps de ville , qui
» avoient eu ordre d'assister à l'exécution en habit de cérémonie. Le duc
» en entrant dans cette cour , remarqua
» la statue de Henri IV , qui est posée
» au-dessus de la porte inférieure de
» l'hôtel-de-ville de Toulouse : il s'arrêta un moment pour la considérer ;
» & le P. Arnoux lui ayant demandé
» s'il desiroit quelque chose : *non , mon*
» *pere* , lui dit-il : *je regardois l'effigie de*
» *ce grand monarque , qui étoit un très-*
» *bon & très-généreux prince , de qui*
» *j'avois l'honneur d'être filleul. Allons ,*
» *mon pere , voici le seul & le plus assuré*
» *chemin du paradis.* Etant arrivé
» au pied de l'échaffaud , il pria un des
» Jésuites qui accompagnoient le P. Arnoux , de faire en sorte que sa tête ne tombât point à terre , & de la recueillir , s'il étoit possible. Il salua tous ceux qui étoient dans la cour , & les pria de dire au Roi qu'il mourait son très-humble sujet , & avec un regret extrême de l'avoir offensé.
» Il monta ensuite sur l'échaffaud ; se mit à genoux ; baïsa le crucifix , que le P. Arnoux retira de ses mains ; reçut une dernière absolution , & se recommanda

» manda aux prieres des Jésuites qui
 » l'assistoient. Le billot sur lequel il de-
 » voit recevoir le coup de la mort s'étant
 » trouvé trop bas, il eut de la peine à
 » s'y appuyer, à cause de la blessure
 » qu'il avoit à la gorge. Il dit à l'exécu-
 » teur d'attendre pour le frapper, qu'il
 » se fût mis dans une situation moins
 » douloureuse; & lorsqu'il l'eut trouvée,
 » *frappez hardiment*, lui dit-il; & s'écria
 » aussitôt, *Seigneur Jésus, recevez mon*
 » *ame*. A peine eut-il prononcé ces pa-
 » roles, que le bourreau lui trancha la
 » tête d'un seul coup, pendant que tous
 » les assistans fondoient en larmes. » Ou-
 tre les détails & le choix des circon-
 stances, les discours mêlés dans ce récit
 produisent le plus grand effet sur des
 cœurs sensibles. Ils nous dévoilent dans
 cet illustre criminel une ame tranquille
 & grande sous le glaive d'un bourreau,
 & , ce qui peut être est plus difficile
 encore, dans l'abbatement du repentir.

Il y a long-temps, ajouta Timagene,
 que j'ai éprouvé pour la première fois,
 ce que peut un discours touchant pour
 émouvoir l'ame. Celui que Germanicus
 mourant adresse à ses amis m'a coûté
 autrefois bien des larmes. Je me le rap-

R

•

pelle encore avec attendrissement. (1) « Si
 » je périssois par un accident naturel,
 » dit ce héros, il semble que j'aurois
 » un juste sujet de me plaindre des Dieux
 » mêmes, qui par une mort prématu-
 » rée m'enleveroient dans la fleur de la
 » jeunesse à ma famille, à mes en-
 » fans, à ma patrie; mais je succombe
 » aujourd'hui sous la scélératesse de Pi-
 » son & de Plancine. C'est dans vos cœurs
 » que je dépose mes dernières prières.
 » Allez rapporter à mon pere & à mon
 » frere, quels maux j'ai soufferts, quels
 » pièges on m'a tendus, quelle mort
 » cruelle a terminé la plus triste des vies.
 » Ceux que mes espérances où les liens
 » du sang m'attachoient, ceux même qui

(1) Si fato concederem, justus mihi dolor etiam adversus Deos esset, quod me parentibus, liberis, patriæ, intra juventam præmature exitu raperent: nunc scelere Pisonis & Plancinæ interceptus, ultimas preces pectoribus vestris relinquo: referatis patri ac fratri, quibus acerbitatibus dilaceratus, quibus infidiis circumventus, miserrimam vitam pessimâ morte finierim. Si quos spes meæ, si quos propinquus sanguis, etiam quos invidia erga viventem movebat, in lacrymabunt, quondam florentem, & tot bellorum superstitem, mulier,

» ne voyoient mes succès qu'avec un œuil
 » jaloux , donneront des larmes à mes
 » malheurs : ils s'indigneront qu'un jeune
 » prince au sein de la gloire , échappé à
 » tant de hasards & de combats , soit péri
 » par les artifices d'une femme. Que de
 » raisons n'aurez-vous pas de porter vos
 » plaintes au sénat , d'invoquer les loix !
 » Arroser de pleurs stériles les cendres
 » d'un ami , n'est pas le plus important des
 » devoirs de l'amitié : c'est de se rappeler,
 » c'est d'exécuter ses dernières volontés.
 » Laissez les étrangers même pleurer Ger-
 » manicus; vengez-moi, vous, si vous étiez
 » plus attachés à moi , qu'à ma fortune.
 « Montrez aux Romains la princesse mon
 » épouse, la petite-fille d'Auguste; présen-
 » tez-leur six princes , fruits de cette heu-
 » reuse union : la pitié dûe à mes mal-
 » heurs appuyera vos accusations. Si mes

bri fraude cecidisse. Erit vobis locus querendi
 apud senatum , invocandi leges. Non hoc præci-
 puum amicorum munus est , prosequi defunc-
 tum ignavo questu; sed quæ voluerit, meminisse,
 quæ mandaverit exequi. Flebunt Germanicum
 etiam ignoti : vindicabitis vos , si me potius
 quàm fortunam meam fovebatis. Ostendite
 populo Romano divi Augusti neptem , ean-
 demque conjugem meam : numerate sex libe-

» ennemis s'excusent sur des ordres aussi
 » faux que barbares, on refusera de les
 » croire, où leur crime n'en fera pas
 » moins condamné. » Quel sentimens n'é-
 toient pas capables de produire ces der-
 nières paroles, s'il est vrai qu'elles aient
 été prononcées par Germanicus expirant ?
 Il faut pourtant avouer que ces sortes
 de discours, s'ils sont dénués de cir-
 constances pathétiques, agitent moins
 vivement, que le détail de ces mêmes
 circonstances, quand on les supposeroit
 privées de tout autre secours. Il me
 semble encore trouver une autre diffé-
 rence entre les exemples que nous avons
 cités. Dans le détail de la mort de Ger-
 manicus, de Virginie, du duc de Mont-
 morenci, je ne me sens pas affecté de
 la même manière que quand on me rap-
 porte le trait de Panthée, ou celui des
 femmes de Lansperg. Le premier senti-
 ment a quelque chose de douloureux :
 il plaît ; mais la pitié qui l'accompagne,
 porte avec elle une espèce d'amertume.
 L'autre renferme je ne fais quoi de dé-
 licieux, & l'admiration s'y mêle avec
 le plus vif intérêt.

ros. Misericordia cum accusantibus erit, fin-
 gentibusque scelestis mandata aut non credent
 homines, aut non ignoscent. *Tac. Annal.*
lib. 2. c. 70.

Rien n'est plus juste, que votre remarque, repartit Euphorbe. Ce second genre de pathétique, que les Grecs nous ont désigné sous le nom d'ἠθος, prouve l'empire que l'honnête & le beau ont naturellement sur nos cœurs, pour les toucher & les émouvoir. Tout ce qui est vertueux vient se peindre dans notre ame, comme dans un miroir fidele, & nous force d'admirer & d'aimer ses traits. Peut-on être insensible, par exemple, à la beauté de ce fait raconté par Pline le naturaliste ? (1) Démétrius fils d'Antigone, ce fameux Polyorcetes *preneur de villes*, formoit le siège de Rhodes. Protogene, peintre célèbre demouroit dans un des fauxbourgs, & se trouvoit ainsi au milieu des troupes ennemies. La crainte du danger, les désordres si communs dans un camp, le bruit inévitable dans les travaux d'un siège, rien ne fut capable de lui faire abandonner son atelier ; & il s'occupa de son art comme auparavant. Le prince en fut instruit. Il fut curieux de le voir, & lui demanda la cause d'une tranquillité si rare : c'est que je fais, répondit l'artiste, que vous faites la

(1) L. 35, ch. 10.

guerre aux Rhodiens, & non pas aux arts. Cette réponse eut tout l'effet qu'on en pouvoit attendre. Démétrius fit placer une garde autour de l'atelier du peintre, pour le mettre en sûreté; & lui-même, il alloit souvent, pendant le siège, admirer les chef-d'œuvres de son pinceau.

Je vous avoue, répliqua Timagene, que ce dernier pathétique me plaît davantage que l'autre. Le premier me paroît un peu Anglois: celui-ci au contraire me flatte agréablement en me faisant retrouver dans moi-même les plus beaux principes de la vertu. Cet avantage se rencontre souvent aussi dans les réflexions que fait l'historien, & dans les anecdotes frappantes qu'il rapporte à propos.

Les unes & les autres, reprit Euphorbe, sont d'un grand secours dans le récit historique, pourvu que les anecdotes soient utiles, & que les réflexions soient vraies. Convient-il à la dignité de l'histoire de rapporter des événemens détachés de l'objet principal, s'ils n'apprennent rien, & par la seule raison qu'ils ont quelque chose d'amusant ou de singulier? Ces sortes de faits doivent être de quelque utilité à l'Auteur, ou du moins au lecteur.

A celui-là, en lui fournissant les moyens de mettre dans un plus beau jour le génie de quelques particuliers, ou d'un peuple entier; à celui-ci, en lui faisant naître des idées conformes à la vertu & aux bonnes mœurs, ou en lui dévoilant les vices & les défauts des hommes, pour lui apprendre à s'en garantir. Comme c'est là le plus grand fruit de l'histoire & son principal but, tout ce qui peut produire cet effet a un droit assuré d'y être admis. L'abbé de Saint-Réal, dans ses discours sur ce genre de littérature, nous montre quel fond inépuisable de réflexions fournissent ces anecdotes, pour nous aider à connoître le cœur de l'homme, & à sonder ses derniers replis. Sans m'arrêter ici aux exemples qu'il cite en assez grand nombre, & que vous pouvez consulter, je me contente de vous en rapporter deux ou trois, que j'ai lus depuis peu dans quelques ouvrages modernes. Jagellon Roi de Pologne faisoit la guerre à l'ordre Teutonique. Comme il entendoit la messe, on vint l'avertir coup-sur-coup que l'armée des chevaliers avançoit, & que déjà elle n'étoit pas bien loin. Le Roi, sans s'émouvoir, continua ses prières jusqu'à la fin du sacrifice. Les ennemis voyant

que les Polonois ne s'ébranloient point, crurent qu'ils avoient peur, & leur grand maître députa au Roi de Pologne deux chevaliers, qui lui présentèrent deux épées nues & ensanglantées, en lui disant. (1) « Notre chef ne craint point
» de vous fournir des armes, pour vous
» inspirer plus de courage, sur le point
» d'ouvrir le combat. Si le terrain où
» vous campez vous paroît trop étroit
» & trop serré pour faire vos manœuvres, nous consentons à reculer quelques pas. Jagellon, reprend l'Auteur,
» ne daigna pas s'offenser de cette bravade. Je suis surpris, répondit-il
» aux députés, que votre grand maître
» se presse si fort de me rendre les
» armes. Je reçois celles que vous me
» présentez, avec plaisir, & j'en tire un
» favorable augure pour le succès de
» cette journée. En effet, jamais audace
» ne fut punie plus cruellement. De cent
» quarante mille soldats, dont étoit composée l'armée Teutonique, cinquante
» mille restèrent sur le champ de bataille,
» entre lesquels on compta le grand

(1) Faïtes de la Pol. par M. Contant Dorville.

» maître & trois cens chevaliers ou com-
 » mandeurs, outre quatorze mille pri-
 » sonniers. » Si l'historien s'étoit borné,
 comme il pouvoit le faire, à rapporter
 les dispositions & le succès du combat,
 nous aurions moins bien connu le carac-
 tere du Roi de Pologne, & nous aurions
 perdu les leçons secrètes que nous
 donnent le pieux & l'héroïque sang-froid
 de ce prince, & la juste punition d'une
 fanfaronade tout-à-fait déplacée.

Il y a véritablement une espece de
 satisfaction, interrompit Timogene, à
 voir humilier ces hommes avantageux,
 dont le mérite assez communément ne
 consiste que dans l'admirable opinion
 qu'ils ont d'eux-mêmes. J'ai eu du plaisir
 ces jours-ci à lire, dans un journal bien
 écrit, un trait sur M. de Turenne, moins
 sérieux que le vôtre, mais qui est bien
 dans le même genre. (1) « Un petit maî-
 » tre étoit assis sur le théâtre à côté du
 » grand Turenne, à lui seul inconnu.
 » Il s'avisa par gentillesse de lui arracher
 » son chapeau, & de le jeter par
 » terre. Quelqu'un l'avertit dans ce mo-
 » ment, qu'il ignoroit sans doute à quel

(1) An. litt. 1770, feuille 21.

» homme il se jouoit ainsi : que c'étoit
» au vicomte de Turenne. Celui-ci ce-
» pendant ramassa tranquillement son
» chapeau, & se contenta de dire à ce
» jeune sot, qui s'épuisoit en excuses
» sur ce qu'il l'avoit pris pour un autre ;
» eh ! Monsieur, quand c'eût été tout
» autre, votre procédé n'en seroit pas
» plus louable. » Cette scene, à mon
avis, étoit plus capable d'instruire, que
la piece à laquelle on étoit venu assister.
Elle faisoit toucher au doigt à quels dan-
gers s'exposent l'orgueil & la fatuité,
qu'accompagnent d'ordinaire l'impru-
dence & l'étourderie. Elle nous montre
d'ailleurs toute la noblesse d'une grande
ame, trop élevée au-dessus de pareilles
sotises pour s'en irriter & vouloir s'en
vanger. Les meilleures instructions sont
celles qu'on puise dans la conduite des
hommes. Certains traits de générosité
du chevalier Bayard, la réponse qu'il
fit en mourant au connétable de Bour-
bon, sont des leçons qui n'ennuient
point, & qui laissent des traces plus pro-
fondes encore dans le cœur, que dans
l'esprit. Je n'oublierai jamais celle que
Canut, Roi d'Angleterre, donna un jour
à ses courtisans. Ce prince étoit sur le
bord de la mer. Un flatteur s'avisa de

l'appeller le Roi des Rois, le souverain de la terre & des mers. Le héros, sans rien répondre, s'assit sur la greve. Un moment après, voyant la marée monter, il apostropha ainsi la mer : « la terre » où je suis est à moi ; & toi-même tu » es soumise à ma domination. Je te » commande de n'avancer pas plus loin, » & de respecter les pieds de ton Roi. » Cependant le flux peu respectueux n'obéissoit point & mouilloit déjà les pieds du monarque. « Vous voyez, dit alors Canut en se tournant vers les seigneurs de » sa suite, comment je suis maître de la » mer. Apprenez par-là ce que c'est que la » puissance des Rois de la terre, & qu'à » proprement parler, il ne faut appeller » Roi que ce grand Dieu, par qui le » ciel, la terre & la mer sont gouver- » nés. » (1) Après ces mots, il alla dans l'église de S. Pierre mettre sur la tête du crucifix un diadème, dont il se servoit, & ne voulut plus le reprendre. Cependant ce Canut n'étoit ni un visionnaire, ni un imbécille.

Si j'entreprendois d'écrire l'expédition de M. de Montcalm, pourfuivit Euphorbe, je

(1) Rév. d'Angl. t. 1.

n'oublierois pas l'instruction que reçut d'un Caçique cet excellent officier dans un moment de colere , à laquelle il s'étoit livré contre sa coutume. « Tu es » maître, dit l'indien, & tu te fâches ! » Quels traits de lumiere partent de ce peu de mots ! Il n'est presque point d'anecdote, qui puisse entrer en parallèle avec celle-là, si ce n'est peut-être la réponse de M. Fabert, depuis maréchal de France, à M. de Cinqmars.

Vous parlez sans doute, reprit Timagene, de celle que ce brave & vertueux guerrier fit au grand écuyer, lorsque ce dernier lui fit part de la conspiration qu'il avoit formée contre le cardinal de Richelieu, & qu'il voulut l'engager dans ce complot. Vous m'obligeriez de me la rappeler; car je vous avoue qu'il ne m'en reste plus qu'un souvenir confus.

Elle mérite assurément, repartit Euphorbe, de n'être point oubliée; car elle met dans tout son jour la franchise de ce grand homme. La voici : (1) J'ai pour » maxime d'entrer dans les intérêts de » mes amis, jamais dans leurs passions.

(1) Hist. de Louis XIII, tom. troisieme.

» Quiconque me méprise assez , pour
 » exiger de moi ce que je crois contraire
 » à mon honneur & à mon devoir , me
 » dispense par cette insulte des égards
 » & de la considération que je lui dois. »

Si j'étois disciple de Pythagore , continua Timagene , je me persuaderois que l'ame du chevalier Bayard étoit venue animer le corps de M. Fabert , tant je trouve de ressemblance entre les vertus de ces deux grands hommes. Même droiture , même fidélité , même franchise : & tout cela se montre dans la réponse que vous venez de rapporter. Quand on a de pareilles anecdotes à raconter , il est sage , je crois , de supprimer toutes réflexions. Le simple récit en fait naître assez : ce qu'on pourroit ajouter ne feroit que distraire , & rallentir l'impression naturelle des objets.

N'avez-vous pas remarqué , ajouta Euphorbe , ce qui arrive souvent dans la conversation ? Si un particulier dit un bon mot , & qu'il s'avise d'en rire le premier , la compagnie garde le sérieux. La plaisanterie ne réussit que quand celui qui en est l'auteur , paroît n'y prendre presque aucune part. Il en est de même dans ces saillies de génie ou de vertu , dont nous parlons. On s'indis-

pole contre un historien , qui veut nous endoctriner mal - à - propos. Mais il est des événemens , des détails même d'une nature toute différente. Ils demandent d'être éclaircis ; & d'ailleurs tous les lecteurs ne sont pas toujours capables de tirer les conséquences des faits qu'on leur met sous les yeux. Dans ces circonstances , l'historien remplit son objet lorsqu'il entremêle dans son récit quelques réflexions propres à lui donner du jour. Mais pour cela , il faut quelles soient vraies : car , comme dit un Auteur , (1) » rien n'est plus irrégulier que de penser faux sur des événemens véritables. » Rien de plus vrai , par exemple , que ceci : *communi naturæ vitio fit , ut latitantibus & incognitis rebus magis confidamus & vehementius exterreamur* (2). Il suffit en effet de consulter l'expérience , pour convenir que c'est une foiblesse naturelle à presque tous les hommes , de s'alarmer plus vivement ou de se rassurer davantage dans les événemens dont ils ignorent les causes , que dans tout autre.

(1) Man. de bien penser.

(2) Cæsar de bello civ. lib. 2.

La reflexion de votre Auteur, répliqua Timagene, m'afflige : elle est humiliante pour l'humanité. J'aime mieux celle de Valere Maxime, à l'occasion de Tigranes Roi d'Arménie, dans l'entrevue qu'il eut avec Pompée, après sa défaite. (1) Ce prince s'étant jetté aux pieds de son vainqueur, celui-ci le releva, & lui rendit sa couronne, jugeant, dit l'historien, qu'il étoit aussi beau de faire des Rois, que de les vaincre : *æque pulchrum esse judicans & vincere reges & facere.*

Je fais, poursuivit Euphorbe, qu'on peut, sans vous déplaire, n'être pas toujours de votre avis. Ainsi, je ne crains point de remarquer que la réflexion de Valere Maxime porte avec elle un air d'appareil & des prétentions à l'esprit, que n'a point celle de César. L'une semble se proposer d'instruire son lecteur, l'autre de célébrer son Auteur. Et vous conviendrez que l'utilité est le plus grand mérite d'une réflexion. Nous en avons une dans Tacite où cet avantage est frappant. Après avoir remarqué avec quelle adresse Agricola avoit su se ménager sous

(1) Val. max. l. 5. c. 1.

l'empire de Domitien, & adoucir le caractère farouche & sanguinaire de ce tyran, l'historien ajoute : (1) « Que ceux » qui bornent leur admiration aux entreprises audacieuses & téméraires, » apprennent, par son exemple, qu'il » peut y avoir de grands hommes » sous de mauvais princes, & que » la soumission & la modération, si elles » sont soutenues d'une vigueur & d'une » activité propres aux grandes affaires, » peuvent arriver au même point de » gloire où sont arrivés la plupart des » autres, par des procédés hardis & violents, & par une mort éclatante, mais » inutile à la république. » L'Auteur nous présente ici le plus beau fruit du sujet qu'il traite. C'est avec le même succès que l'abbé de Vertot, après avoir peint l'obstination de D. Sébastien à faire la guerre en Afrique, contre l'avis de son conseil, insère ce peu de mots dans son récit : (2) « Comme si la souveraine

(1) Sciant quibus moris illicita mirari, posse etiam sub malis principibus magnos viros esse, obsequiumque ac modestiam, si industria ac vigor adsint, eò laudis excedere, quò plerique per abrupta, sed in nullum reipublicæ usum, ambitiosâ morte inclaruerunt. *In vitâ Agric. cap. 42.*

(2) Révol. de Port.

» puissance donnoit une souveraineté de
 » raison. » Ce sont là des leçons utiles
 & bien placées.

Vous mériteriez-bien en effet, reprit Timagene; que je prisse un peu d'humeur contre vous. Vous faites main-basse impitoyablement sur tout ce qui a quelque apparence d'esprit. Vous voulez donc le bannir entièrement de l'histoire ?

Je ne dis pas cela, répondit Euphorbe. Je ne prétends point exclure le morceau que vous avez cité de Valere Maxime, ni même le condamner. J'établis seulement une comparaison entre les deux phrases dont il s'agit ; & je crois que celle de César mérite mieux le nom de réflexion, que celle de Valere Maxime. Changeons les livrées de cette dernière ; elle trouvera sa place parmi les pensées, qui font un des principaux ornemens du récit historique : & celle que vous venez de rappeler, a droit assurément d'être distinguée parmi les plus belles. Cela n'est-il pas suffisant pour faire ma paix avec vous ?

Vous la faites un peu en vainqueur, repartit Timagene. Mais je renoncerois plutôt à tous les écrivains du monde, que d'être en guerre avec vous. Quel-

que nom que vous donniez à ce qu'a dit Valere Maxime, dès que vous l'admettez dans l'histoire, je suis content. Ce fera donc une pensée, & même une belle pensée.

A Dieu ne plaise, poursuit Euphorbe, que je bannisse de l'histoire cette espece d'ornement. Elle y produit le même effet que les fleurs dans un vaste parterre. On varie, on relève un récit trop sérieux ou trop uniforme, par quelques pensées nobles, délicates, pathétiques, ou même sublimes : car, comme nous l'avons déjà remarqué après le P. Rapin, « le grand dans l'objet joint » à la simplicité dans l'expression, forme » souvent le sublime ; » & ces deux choses conviennent parfaitement au récit historique. D'où vous conclurez aisément que ces sortes de pensées dont nous nous sommes déjà entretenus, peuvent trouver place dans l'histoire, & qu'on peut leur appliquer tout ce que nous en avons déjà dit en général.

Je viens de lire, reprit Timagene, dans une description du triomphe de Constantin, après sa victoire sur Maxence, une pensée bien noble & bien frappante, à l'occasion de la tête du tyran que l'on portoit dans ce triomphe.

» (1) Dans ses ieux éteints, dit l'orateur,
 » on démêloit encore la barbarie & la
 » cruauté; & la mort même n'avoit pu
 » adoucir l'air farouche & menaçant de
 » son front. »

Cette pensée, repartit Euphorbe, figureroit aussi-bien dans une histoire que dans un panégyrique. Elle est pleine de grandeur & de majesté, sans avoir d'enflure. Elle n'a point l'affectation de celle de Florus, dans sa description de la bataille de Tarente. Non content d'avoir dit des soldats tués dans ce combat, (2) « leur front
 » portoit encore un air menaçant, il ajoute, & leur fureur vivoit après leur mort. » Celle-ci m'en rappelle une autre de Paterculus, qui est à peu-près dans le même goût. A l'occasion du corps de Pompée inhumé sur le rivage, & couvert d'un peu de sable, il s'exprime ainsi; (3) « dans
 » ce grand'homme la fortune fut bien
 » peu d'accord avec elle-même. Cette
 » même terre, qui peu de temps aupara-

(1) *Suberat adhuc scævitia, & horrendæ frontis minas mors ipsa non vicerat.* Nazaire, panég. de Const. le Grand.

(2) *Relictæ in vultibus minæ, & in ipsâ morte ira vivebat.*

(3) *In tantum in illo viro discordante for-*

» vant, n'avoit pas suffi à ses victoires ,
 » manquoit alors à la sépulture. » Voilà
 bien de la recherche; mais, est-ce là
 du beau? Au reste, pour vous avouer
 mon goût particulier, les pensées dont
 je fais le plus de cas, sont celles qu'on
 nomme délicates.

Si j'ai bonne mémoire, interrompit
 Timagene, nous avons dit que la pensée
 délicate étoit celle qui procuroit à l'es-
 prit un charme secret, en lui faisant
 concevoir beaucoup plus qu'elle ne sem-
 bloit exprimer. Vous-en rappelleriez-
 vous quelques-unes de ce genre?

Elles ne sont pas fort communes,
 répondit Euphorbe. Tacite nous en four-
 nira un exemple. En parlant de Galba,
 il dit; (1) « Tant que ce prince fut simple
 » particulier, il parut au-dessus de son
 » état; & tout l'univers l'eut jugé digne
 » du trône, s'il n'y fût jamais monté. »
 C'est ce qu'a répété un de nos poëtes à
 l'occasion de Henri III.

Telle brille au second rang, qui s'éclipse au
 premier.

*tund, ut cui modò ad victoriam terra defuerat,
 deesset ad sepulturam. Vel. Paterc. lib. 2.*

(1) *Major privato visus dum privatus fuit;*

Je me rappelle encore d'avoir vu quelque part cette pensée, au sujet de Louis XIV. « Il ne fait la guerre, que pour rendre les peuples heureux, en se les assujettissant, & il a trouvé dans la victoire quelque chose de plus glorieux que la victoire même. » Il ne faut qu'une attention médiocre, pour appercevoir la richesse & la fécondité de ces pensées. Celle de Tacite, par exemple, me fait concevoir que des talens & des vertus propres à établir la réputation d'un particulier, ne suffisent pas à un souverain : elle m'apprend encore que le desir de s'avancer porte souvent les hommes à une espece d'héroïsme, dont ils ne sont plus capables, lorsqu'ils ont obtenu l'objet de leurs vœux.

Ajoutons donc aussi, répliqua Timagene, que ces sortes de pensées ornent la diction, & qu'elles sont une des principales sources de la beauté du stile : & combien d'ouvrages historiques doivent au stile leur principal succès !

Ce succès n'a rien d'étonnant, dit Euphorbe, si le stile a les qualités que

& omnium consensu capax imperii, nisi imperasset.

demande Cicéron : (1) s'il est clair, s'il est noble, s'il est concis, il porte avec lui un charme invincible. A ce que dit ici l'orateur Romain joignons une autre qualité; celle d'être proportionné au sujet que l'on traite, c'est-à-dire, vif & animé dans les effets des passions violentes; léger dans les sujets rians; rapide & coupé dans ceux où l'action est prompte & intéresse par sa célérité; mais jamais affecté ni ampoulé.

Je crois avoir lu dernièrement, reprit Timagene, un morceau d'histoire bien propre à servir d'exemple dans cette espèce de stile rapide, dont vous venez de parler. Je vais le chercher dans l'Auteur: vous en jugerez vous-même. Il s'agit de la conquête de la Normandie toute entière, faite par Charles VII, Roi de France, sur Henri VI, Roi d'Angleterre. Le Roi n'eut besoin que de treize mois pour terminer cette expédition, & l'historien n'emploie que trois pages pour la raconter. (2) « Brezé, dit-il, prit d'abord le Pont-de-l'Arche; Robert

(1) Nihil est in historiâ purâ & illustri brevitate dulcius. *Lib. de clar. orat. c. 120.*

2) Révol. d'Angl. t. 2.

» de Beuil , surnommé Floquet , bailli
 » d'Evreux , prit Conches & Verneuil.
 » Un meûnier qu'un Anglois bâtit , livra
 » cette dernière place , l'une des plus
 » fortes de la province. Sur quoi Char-
 » les ayant partagé ses troupes en di-
 » vers petits corps , les fit entrer en même
 » temps dans le pays par divers endroits ,
 » sous la conduite du Connétable , des
 » ducs de Bretagne & d'Alençon , des
 » comtes de Dunois , de Clermont , d'Eu ,
 » de Nevers , de Saint-Pol , qui , en peu
 » de mois , réduisirent sous l'obéissance
 » du Roi tout ce qui ne demandoit
 » pas sa présence. Pendant ce temps-là ,
 » ce monarque formoit une armée à
 » Louviers , où le Roi de Sicile & le
 » duc du Maine l'étoient venu joindre
 » avec leurs troupes , auxquelles le comte
 » de Dunois , qu'il fit son lieutenant-
 » général , ayant aussi joint les siennes ,
 » on marcha vers Rouen , que le Roi
 » avoit résolu d'assiéger. Rouen étoit
 » bien pourvu d'Anglois : le régent y
 » étoit en personne , & Talbot , qui va-
 » loit une armée , s'y étoit renfermé avec
 » lui : mais à la vue du Roi légitime , les
 » habitans étant entrés en différend avec
 » les Anglois , se cantonnerent , traite-
 » rent avec Charles , & se mutinant en-

» fin tout-à-fait, poufferent la garnison,
» & l'obligerent à se renfermer dans le
» vieux palais, où le comte de Dunois
» l'ayant attaquée, elle se rendit par
» composition après quelques jours de
» résistance. Le duc de Sommerfet se
» retira avec les siens en basse-Norman-
» die, & Talbot demeura en ôtage de
» cinquante mille écus d'or que le Ré-
» gent devoit payer au Roi par un des
» articles de la capitulation. Charles ayant
» fait son entrée dans Rouen, poussa
» ses conquêtes au pays de Caux, où
» Harfleur l'arrêta; mais il le prit, & le
» reste plia devant lui. L'hiver qui se
» faisoit sentir, n'empêcha pas l'armée
» victorieuse, animée par l'exemple de
» son Roi, de passer la seine & d'assiéger
» Honfleur, où un gouverneur opiniâtre
» soutint le siège assez long-temps. On
» prit la place par composition le dix-
» huitieme de février. La bataille de For-
» migny, hâta la prise de ce qui restoit
» de villes à réduire en basse-Norman-
» die, & abrégea fort la conquête. Le
» Connétable & le comte de Clermont
» s'étoient réunis à propos près de cette
» bourgade, située entre Carentan &
» Bayeux, pour s'opposer à Thomas Ty-
» rel, nouvellement arrivé d'Angleterre
» avec

» avec environ trois mille hommes , aux-
 » quels s'étant joint d'autres troupes tirées
 » des garnisons d'alentour, il s'en étoit
 » formé une armée, qui renoit la cam-
 » pagne & reprenoit des villes. Lisieux
 » & Valognes avoient reçu Tyrel, qui
 » menaçoit de plus grands progrès, lors-
 » que le comte & le Connétable l'ayant
 » heureusement rencontré au lieu que
 » je viens de nommer, quoique beau-
 » coup inférieurs en nombre, lui livre-
 » rent bataille, le défirent, lui tuerent
 » près de cinq mille hommes, en pri-
 » rent quatorze cent prisonniers, du
 » nombre desquels il fut lui-même, &
 » ne perdirent que six soldats, circonf-
 » tance qui fit passer cet événement pour
 » miraculeux. Cette journée fut le coup
 » fatal qui acheva de ruiner les forces
 » des Anglois en Normandie. De For-
 » migny l'armée victorieuse se rendit
 » à Caen, où le Roi se trouva, & ras-
 » sembla toutes ses troupes, la prise de
 » cette ville étant une affaire décisive,
 » qu'il ne falloit pas laisser languir. Le
 » duc de Somerset défendit Caen en
 » personne, comme il avoit défendu
 » Rouen, & le rendit de même par com-
 » position. Après quoi peu de places
 » résisterent, hormis Cherbourg, qu'on

» attaqua la dernière ; mais qui capitula
» enfin comme les autres , après un mois
» de siège , par lequel finit la conquête ,
» environ le milieu du mois d'Août de
» l'année 1450. » Assurément cet histo-
rien a été plus heureux que Pélisson Fon-
tanier ; car il a trouvé un Pegase assez
prompt pour suivre son héros.

Sa course seroit encore plus rapide ,
repartit Euphorbe , si ses phrases étoient
un peu moins longues ; & peut-être par
là remarquerait-on moins aussi quelques
négligences dans l'expression , qui font
peine dans ce morceau. Au surplus , cette
rapidité de stile n'est avantageuse que
dans certains cas particuliers. Les autres
qualités dont nous avons parlé , sont
d'un usage plus ordinaire. Il n'est point
de récit qui ne doive avoir un caractère
particulier , analogue au sujet qu'il dé-
taille , & c'est sur-tout par ce rapport
qu'il plaît à l'imagination. Les muses
d'Hérodote auroient plus de grace , si
elles étoient moins ornées & moins ver-
beuses : Thucydide au contraire , n'a
rien de superflu : mais je vois peu de
modeles plus parfaits en ce genre que
César (1) , sur-tout dans le récit qu'il

(1) De bello Gal. lib. 2.

nous fait de son expédition contre les Belges , & (1) dans la description de cette fameuse journée , qui lui soumit Pompée & l'univers. Quelle noble vivacité , quelle chaleur de stile , & en même-temps quelle exactitude ! Quelle clarté & quelle sagesse ! C'est un mérite bien rare , que de savoir exécuter & raconter parfaitement d'aussi grandes choses. Mais , si je ne me trompe , j'entends un équipage qui entre dans la cour. Voilà encore quelqu'importun qui vient nous interrompre.

Allez , reprit Timagene , recevoir votre compagnie. Je vais m'amuser ici à relire les deux endroits de César que vous venez de citer , & je vous rejoindrai après les premiers complimens.

HUITIEME ENTRETEN.

*Narration Oratoire , ses qualités
& ses ornemens.*

SUR LE SOIR les deux amis s'étant retrouvés seuls dans le même cabinet, Timagene dit à Euphorbe ; je suis étonné

(1) De bello Civ. lib. 3.

que vous n'ayez pas retenu ici plus longtemps cet homme d'esprit qui vient de nous quitter. Vous me paroissez fort lié avec lui; & je crois qu'il a, de son côté, tout ce qu'il faut pour mériter cette liaison.

Il n'a pas dépendu de moi, répondit Euphorbe, qu'il ne passât deux ou trois jours au moins avec nous. Je l'en ai pressé, avant que vous fussiez descendu dans le salon : mais ses affaires, ou plutôt celles du public, ne lui permettent pas de s'absenter de la ville plus d'un jour. C'est un de nos bons avocats : & il en est peu qui réussisse mieux que lui, sur-tout dans le récit oratoire ou dans l'exposition du fait.

Quel mérite si rare trouvez-vous donc, répliqua Timagene, à exposer le plus simplement qu'il est possible un événement, dont les détails nous ont été fournis par d'autres ? C'est à cela, je pense, que se réduit tout le travail de l'orateur dans cette partie.

Quelque complaisance que j'aye pour vous, reprit Euphorbe, je ne puis souscrire à votre avis. Et d'abord, en laissant pour un moment les plaidoyers & les mémoires, ou la simplicité n'est assurément pas sans art, il est d'autres dis-

cours, qui sont du ressort de l'éloquence. Il faut, par exemple, faire l'éloge d'un grand-homme, après sa mort ou pendant sa vie. Cette espece de discours n'est, à proprement parler, qu'une narration continuelle. Se contentera-t-on alors de cette simplicité sans art & sans ornemens, dont vous parlez.

Je n'ai point prétendu, répondit Timagene, renfermer ces sortes de compositions dans ce que je viens de dire. Je fais qu'il faut y déployer toutes les richesses de l'art oratoire, le coloris du stile, les éclats du sublime, le brillant des pensées & des descriptions. Dans ces occasions, l'auditoire cherche plus le plaisir que la vérité. Si l'on est trompé, c'est qu'on veut l'être; & cette séduction, sans être nuisible à personne, tend à faire aimer au moins une chimere aimable. Mais vous me permettrez d'ajouter, qu'outre les plaidoyers & les mémoires, il est d'autres discours où la simplicité dans la narration doit tenir lieu d'ornement. Dans le conseil d'un grand prince, on délibère à quel général on confiera le commandement des armées dans une guerre importante. Il faut appuyer le mérite d'un particulier contre le crédit & la faveur. Pour y

réussir , il est nécessaire de rappeler les expéditions , les victoires , & les succès dûs à son habileté. Assurément l'harmonie des périodes , la recherche des figures , les fleurs de l'éloquence , seroient bien déplacées dans une pareille circonstance.

J'en conviens , poursuivit Euphorbe. Mais , dans les sujets de ce genre , il est assez rare que l'orateur ait un récit à faire ; & la narration de Cicéron dans ce beau discours (1) où il déterminâ les Romains à charger Pompée de la guerre contre Mithridate , n'est qu'un exposé succinct de l'état où étoient les affaires de Rome en Asie. Quoi qu'il en soit , je vous ai promis de vous faire voir que , dans le récit même d'un plaidoyer , il entre plus d'art que vous ne croyez. Il faut m'acquitter envers vous. Je ne parle point ici de la clarté , de la brièveté & de ces autres qualités dont nous nous sommes déjà entretenus , & qui sont communes au récit oratoire avec tous les autres récits. Je m'arrête à ce qui lui est propre , c'est-à-dire , à l'adresse nécessaire à l'orateur dans cette

(1) Orat. pro lege Manil.

partie de son discours; adresse qui consiste en deux objets principaux, à établir le fondement des preuves, & à disposer favorablement l'esprit des juges & des auditeurs. Pour produire ces deux effets, ce n'est pas assez d'exposer nuement & simplement la chose telle qu'elle est. Aussi Cicéron, dit-il, (1) que la narration dont nous parlons, est l'exposition de ce qui s'est passé, ou de ce qui a dû vraisemblablement se passer: & Quintilien ajoute à cette même idée (2) que cette exposition doit préparer les voies à la persuasion. « Il ne suffit » pas dit encore Cicéron, (3) de veiller » à la brièveté, à la clarté, à la vraisem- » blance dans le récit; il faut encore évi- » ter qu'il ne soit nuisible, qu'il ne soit » inutile, qu'il ne soit déplacé; enfin il » faut faire en sorte qu'il soit analogue » à la cause. »

Voilà en effet plus d'ouvrage que je n'avois imaginé, interrompit Timagene.

(1) De inventione, l. 1, c. 35.

(2) Quint. lib. 4^o cap. 2^o. Narratio est rei factæ, vel ut factæ, utilis ad persuadendum expositio.

(3) De invent. l. 1. c. 35, & seq.

Je conçois aisément les deux premiers défauts que proscriit l'orateur Romain. Une narration nuisible, est celle qui seroit capable de révolter ou d'indisposer les auditeurs (1). Lorsque l'avocat est dans la nécessité de rapporter des faits de ce genre, je pense qu'il ne peut mieux faire, que de les disperser dans tout le cours de son plaidoyer, pour les rendre moins sensibles, & de joindre aussitôt à chacun d'eux quelque réponse ou quelque réflexion qui serve, pour ainsi dire, d'appareil aux mauvaises suites qu'ils pourroient avoir. La narration est inutile lorsque le fait est connu de ceux qui nous entendent, & que nous n'avons rien à ajouter à cette connoissance; où lorsqu'il a été exposé par notre adverse partie, d'une manière qui ne peut nous être défavorable. Il est aisé de conclure que dans ces circonstances, il faut omettre toute narration. Mais je ne vois pas aussi clairement quelle est celle que vous nommez déplacée, & celle qui n'est point analogue à la cause. Cette partie du discours, comme vous l'avez remarqué vous-même, doit donner

(1) *Ibid.*

naissance aux preuves : elle doit donc les précéder ; & dès-lors , il faut qu'elle suive immédiatement l'exorde. Vous regardez apparemment comme déplacées , celles qui n'observeroient pas cet ordre qui semble dicté par la raison.

Non , mon cher ami , reprit Euphorbe ; ce n'est point là du tout ma pensée. Le raisonnement que vous venez de faire , tout juste qu'il est en général , peut & doit souffrir bien des exceptions. Une narration déplacée est celle qui ne se trouve pas dans l'endroit , où l'intérêt de la cause demande qu'elle se rencontre. Rappelez vous le beau plaidoyer de Cicéron pour T. Annius Milon ; vous y verrez une de ces narrations admirablement placée , précisément parce qu'elle est hors de sa place ordinaire. Milon & Clodius étoient à la tête de deux factions dans Rome. Le premier venoit de mettre à mort son ennemi sur la voie Appienne : le meurtre étoit constant ; Milon en convenoit ; il avoit même osé reparoître dans Rome , après un coup aussi hardi. Cependant cet événement faisoit grand bruit dans la ville : le Sénat allarmé d'une pareille audace , avoit eu recours aux plus grands remèdes dans les maux de l'état : il avoit

revêtu Pompée d'un pouvoir absolu par cette fameuse formule, (1) *que Pompée veille à ce que la république ne soit point endommagée* : en conséquence de ce décret, Pompée avoit ordonné une information extraordinaire. Tout cela avoit fort mal disposé les esprits pour Milon : on disoit que son affaire étoit déjà jugée par avance, & qu'il étoit perdu. Si dans ces circonstances, l'orateur eût rapporté le fait au commencement de son discours sans autre précaution, il auroit eu lieu de craindre qu'on ne refusât d'ajouter foi à son récit, ou du moins qu'il ne fût une impression trop foible sur son auditoire. Il change donc l'ordre usité, & commence par réfuter ces préjugés contraires à sa partie. Ces nuages étant une fois dissipés, il lui est bien plus facile de présenter les faits sous un coup-d'œil qui lui soit favorable ; & c'est ce qu'il exécute avec cet art que vous lui connoissez. Je soupçonnerois que le mauvais succès du premier discours qu'il fit dans cette cause, & que nous n'avons pas, venoit de ce qu'il n'a-

(1) *Videat Pompeius ne respublica aliquid detrimenti capiat.*

voit point songé d'abord à prévenir par ce moyen les clameurs & le tumulte de ceux qui étoient prévenus contre la partie.

C'est peut-être à l'imitation de l'orateur Romain, ajouta Timagene, que M. le Maître, (1) dans un plaidoyer que je lisois ces jours-ci, a placé une de ces précautions oratoires, avant l'exposition du fait. Il parloit pour une demande en séparation : l'avocat de la partie adverse avoit sans doute avancé, qu'on ne pouvoit reprocher à son client d'autre défaut que de s'oublier quelquefois à table, & de passer un peu les bornes de la tempérance : ce qui ne semble pas suffisant pour autoriser une femme à demander la séparation. C'est pourquoi l'orateur a cru, qu'avant de rapporter les faits relatifs à la cause, il devoit prévenir ses juges que le vin avoit des suites affreuses dans le particulier en question, qu'il le portoit à des excès inouis, & en faisoit un espece de monstre.

Dans un autre discours (2) du même avocat, reprit Euphorbe, vous avez dû voir

(1) Plaid. 14.

(2) Plaid. sixieme.

la réfutation mêlée & confondue dans la narration même. Il s'agissoit de prouver qu'un religieux étoit entré par force dans un monastere, & y avoit fait profession malgré lui. Le détail des circonstances étoit long, & pouvoit ennuyer; la cause avoit par elle-même une apparence odieuse, que les adversaires avoient pris soin d'augmenter, en faisant un magnifique éloge de la vie religieuse; certains faits pouvoient laisser des idées défavantageuses dans l'esprit des juges, si l'on différoit à les expliquer ou à y répondre. L'habile orateur, qui sentoit ces inconvéniens, a pris le parti d'entrecouper son récit par des réflexions capables de prévenir tous ces mauvais effets. Vous voyez clairement que le lieu du récit oratoire n'est déterminé, que par la nature de l'objet sur lequel on doit parler; & cela doit déjà vous faire entendre ce qu'exige Cicéron, quand il demande qu'il soit analogue à la cause. Cette analogie n'est autre chose que l'adresse de l'orateur à intéresser les juges, & les prévenir en faveur des faits qu'il rapporte, & à établir les fondemens des preuves qu'il doit employer dans la suite. Ce sont là ces deux effets importants, dont je vous parlois il n'y a qu'un ins-

tant. Pour mettre dans un plus grand jour cet artifice , voyons quel usage en a fait un célèbre avocat de ce siècle. Permettez que je vous fasse la lecture du récit oratoire, dans la cause que M. Cochin plaida pour le président d'Aiguille, contre Catherine de Belrieu de Virafel, qui prétendoit être sa petite nièce, & que le président traitoit d'enfant supposé. Figurez-vous, pour un moment, que vous êtes assis sur le trône de la justice. Après avoir entendu l'avocat, vous jugerez la question en dernier ressort.

« Mad. de Virafel fut mariée le premier
 » avril 1700. On n'examine point si elle
 » apporta à son époux cette dot précieuse,
 » sans laquelle tous les biens sont
 » méprisables :

Dos est magna parentium

Virtus, & metuens alterius viri

Certo fœdere castitas.

» On souhaiteroit que la conduite de
 » M. de Virafel n'eut pas forcé le public
 » à pousser plus loin sa curiosité sur ce
 » sujet. A peine étoit-on sorti des premiers
 » jours consacrés à la joie & aux
 » plaisirs, que l'on vit éclater une funeste
 » division entre l'époux & l'épouse.
 » M. de Virafel, qui convient de ce fait

» dans son mémoire imprimé, n'a pas
» jugé à propos de nous en découvrir
» la cause Respectons des secrets
» que M. de Virafel n'a pas trouvé bon
» de nous confier : contentons-nous du
» fait, qu'il a reconnu si positivement.
» Cependant la nouvelle de la grossesse
» de Mad. de Virafel se répand dans le
» public : cet événement souvent propre
» à ranimer la tendresse d'un époux,
» ne fit pas une semblable impression
» sur le cœur de M. de Virafel. Quoi qu'il
» en soit, Mad. de Virafel n'étant en-
» core que dans le sixième mois de son
» mariage, suivit au mois de septembre
» M. de Volufan son père dans le châ-
» teau de Bessan ; & , après avoir passé
» quelques jours avec lui, elle se retira
» seule dans son château de Tartuguere,
» où elle accoucha d'une fille le 6 ou 7
» octobre 1700. M. le président de Vo-
» lufan, qui se rendoit chaque jour à
» Tartuguere, écrivit aussi-tôt à M. de
» Virafel que sa femme étoit accouchée,
» que l'enfant étoit venu mort au monde.
» C'est M. de Virafel lui-même qui nous
» a informé de cette vérité ; & ce fut
» avec cette circonstance que la nouvelle
» de l'accouchement de Mad. de Virafel
» fut rendue publique dans sa famille. Un

» fait important qu'il faut placer ici , est
 » qu'en effet on ne trouve dans aucun
 » registre, soit de la paroisse dans laquelle
 » Mad. de Virafel est accouchée, soit d'au-
 » cune autre l'extrait baptistere de cette
 » fille de Mad. de Virafel. Ce fait dé-
 » cisif aura son application dans la suite.
 » Sur la foi de M. de Volufan , sur l'aveu
 » de M. & de Mad. de Virafel , toute
 » la famille est demeurée intimement
 » persuadée que M. de Virafel n'avoit
 » point d'enfans. On n'en voyoit point
 » paroître dans la maison du gendre,
 » ni du beau-pere; ce fruit malheureux
 » qui étoit péri avant sa naissance , étoit
 » même presque échappé à la mémoire
 » des plus proches parens. C'est en cet
 » état que Mad. de Virafel est décédée
 » au mois de novembre de l'année 1703 ,
 » sans avoir pu réparer pendant le temps
 » qu'avoit duré son mariage la perte
 » qu'elle avoit faite de son premier
 » fruit. M. de Virafel entre les témoi-
 » gnages de sa douleur , n'oublioit pas
 » cette circonstance , qui la rendoit plus
 » vive ; que Mad. de Virafel en mou-
 » rant l'avoit laissé sans enfans. Il disoit
 » aux personnes qui le venoient voir :
 » *Saltem si quis mihi parvulus aulâ*
 » *luderet Æneas* : du moins s'il m'étoit

resté quelqu'enfant pour ma consolation, je supporterois ma perte avec plus de soulagement. Toutes les personnes de condition s'intéressèrent au malheur de M. de Virasel. Mais quelle fut leur surprise, lorsqu'au bout d'un mois, on vit paroître dans sa maison une petite fille, qu'il vouloit faire passer pour être la même dont Mad. de Virasel étoit accouchée en 1700? L'imposture étoit trop grossière pour ne pas exciter l'indignation de toute la province, sur-tout quand on fut informé de la qualité des personnes des mains de qui il avoit pris ce sujet d'opprobre & de scandale, qu'il vouloit introduire dans sa famille. M. le président d'Aiguille, plus intéressé que les autres par les liens du sang qui l'unissoient de si près avec M. de Virasel, fut un des premiers à témoigner sa surprise. Il ne voulut cependant rien hasarder, qu'il ne fût exactement instruit des circonstances de la prétendue découverte de M. de Virasel. Le 11 décembre 1703, il envoya chercher la Peluchon, cette femme chez qui M. de Virasel étoit allé prendre sa prétendue fille; il se fait faire le récit odieux des démarches de M. de

» Virafel; il s'informe ensuite de la qua-
 » lité de cette femme, de ses habitudes,
 » de son commerce. Plus on avance dans
 » ces recherches, plus on est frappé
 » d'horreur, à la vue d'une supposition
 » si criminelle. Enfin M. le président
 » d'Aiguille croit être obligé d'éclater,
 » & fait signifier le 31 janvier 1704,
 » tant à M. le président de Virafel qu'à
 » M. le président de Volufan, une pro-
 » testation solennelle, dans laquelle il
 » se récrie contre la supposition & l'im-
 » posture. Il déclare ouvertement, qu'il
 » ne prétend pas que tout ce que M. de
 » Virafel pourra faire puisse mettre cette
 » petite mandiante, qu'il a retirée chez
 » lui, en possession de l'état de fille
 » dudit seigneur de Virafel & de ladite
 » dame de Mulet de Volufan, son épouse.
 » M. de Volufan, de son côté, que l'af-
 » front touchoit encore de plus près,
 » rompit toute liaison avec son gendre.
 » Sa juste colere l'a accompagné jusqu'au
 » tombeau; & s'il a donné au devoir de
 » la religion un pardon qu'elle exige,
 » ç'a été sans trahir la justice qu'il devoit
 » à sa famille. Prêt à mourir, il a bien
 » voulu voir M. de Virafel, pour lui
 » pardonner; mais non pas cet enfant
 » d'ignominie, pour le reconnoître. Il



» n'en faut pas d'autre garant que son
» testament même, dans lequel mécon-
» noissant cette production de l'impof-
» ture la plus détestable, il institue pour
» son héritière universelle la dame d'Es-
» senaut, sa nièce. Mad. de Volufan ac-
» cablée de sa douleur, s'est condamnée
» à un triste silence. Trop à plaindre
» d'avoir survécu à tant de disgraces,
» elle a fait ce qu'elle a pu pour se ca-
» cher, s'il eût été possible, à elle-même
» le désordre de sa maison; attendant
» avec respect la décision de la justice,
» qui étoit saisie du différend de M. de
» Virafel & de la dame d'Essenaut. Elle
» s'est réduite à ne point prendre de
» parti. C'est ce qui fait que dans
» quelques mémoires, que l'on a trouvés
» après sa mort, en distinguant les effets
» qui appartenoient à la succession de
» M. de Volufan, elle veut, dit-elle,
» qu'ils soient rendus aux véritables hé-
» ritiers de son mari. Ce n'est point
» ainsi qu'elle eut parlé d'une fille uni-
» que de sa fille, si elle eût reconnu la
» partie adverse pour telle: elle ne se
» seroit point réduite à des termes si
» vagues, &, l'on peut dire en quelque
» manière, si indifférens. C'est dans ces
» sentimens qu'elle est décédée au mois

» de décembre 1713, laissant pour seuls
 » & uniques héritiers, M. le président
 » d'Aiguille son frere, le sieur le Ber-
 » thon & la dame de Lassalle, ses autres
 » frere & sœur. » Vous voilà instruit de
 l'affaire. Prononcez maintenant.

Vous voulez me prendre en défaut, répliqua Timagene; mais n'importe. Je crois qu'on ne peut pas se défendre de regarder la fille en question comme supposée, & qu'il faut par conséquent lui interdire de porter le nom & les armes de la famille dans laquelle elle prétendrait entrer.

Si je ne savois pas quel a été le succès de cette cause, poursuivit Euphorbe, je déciderois comme vous, sur le narré que vous venez d'entendre. Mais les juges ont vu les choses sous un point de vue bien différent. Ils ont déclaré Catherine de Belrieu fille de M. de Virasel, & ont condamné ses parens à lui remettre les biens auxquels elle avoit droit de prétendre en cette qualité. Voici à peu-près comme les faits se présenterent à leurs yeux, sur les dépositions des témoins & autres informations, après les avoir dépouillés de tout l'artifice de l'éloquence. L'épouse de M. de Virasel, président au parlement de Bordeaux,

s'étoit séparée de son mari, dès les premiers jours de son mariage, & s'étoit retirée chez le président de Volufan, son pere, & delà, dans une de ses terres. Elle y mit au monde une fille. M. de Volufan & sa famille, mécontents de M. de Virafel, avoient d'ailleurs un intérêt personnel de faire disparoître cette unique héritiere, qui faisoit passer entre les mains de M. de Virafel des biens qu'ils auroient conservés, sans cette naissance. On prend donc le parti de dire à la mere, & de répandre dans le public, que l'enfant étoit mort en venant au monde. Cependant on le fait transporter dans un village à quelques lieues delà ; on le fait baptiser comme un enfant trouvé, & on charge une pauvre femme de le nourrir, sans le connoître. M. de Virafel fut d'abord trompé comme les autres, & ajouta foi au bruit public. Mais, trois ans après, sa femme étant morte, il fut mieux informé : il retira chez lui cet enfant, & la reconnut pour sa fille : mais M. le président d'Aiguille & ses autres freres refuserent de souscrire à cette reconnoissance & lui contesterent son état.

Après avoir entendu ces deux récits, répliqua Timagene, je ne suis plus sur-

pris de voir Henri IV assistant à l'Audience, donner gain de cause aux deux parties adverses. Un avocat fait fasciner nos yeux, & nous faire appercevoir ce qui lui plaît. Avec quelle habileté le vôtre fait faire usage des circonstances & les tourner à son avantage ! Le bruit s'est répandu que Mad. de Virafel a mis au monde un enfant mort ; il en profite ; il l'appuie même par une autre circonstance, qui semble en démontrer la vérité ; c'est le défaut d'extrait baptistère dans toutes les paroisses, où il devoit naturellement se trouver. Tout cela est encore fortifié par l'aveu de M. de Virafel lui-même, dans les plaintes qu'il laisse échapper sur la mort de son épouse. Avec quelle adresse cet orateur interprète-t-il l'incertitude où Mad. de Volufan paroît avoir été jusqu'à sa mort sur l'état de l'enfant dont il s'agissoit ! Cet artifice est admirable ; il en faut convenir. Mais n'est-il pas un peu contraire à la vérité, la sœur la plus inséparable de la probité ?

S'il se trouvoit au barreau, repartit Euphorbe, un orateur capable d'employer ces ressources dans une cause dont il connoîtroit lui-même le vice, ce seroit le plus condamnable des hom-

mes. Mais le plus souvent l'avocat est séduit par l'exposition des faits, comme vous venez de l'être vous-même. Il les apprend des parties intéressées, qui cachent ou ne dévoilent qu'à moitié ce qui peut leur nuire : il ne doit pas les soupçonner de mauvaise foi. Leurs prétentions lui paroissent donc marquées au coin de l'équité ; & dès-lors, il déploie tous les ressorts de son art, pour faire valoir ce qu'il croit légitime. Il se persuade qu'il prend en main les intérêts de l'innocence, tandis qu'il est quelquefois malgré lui le protecteur du crime & de l'injustice.

J'aimerois bien autant, répliqua Timagene, qu'on plaidât ici comme dans l'Aréopage, où les avocats étoient obligés d'exposer le fait dans la plus grande simplicité, sans réflexion, sans art ; ou tout appareil d'éloquence étoit interdit. Mais puisque l'usage est différent, il n'est pas inutile d'examiner comment ces Messieurs s'y prennent dans leurs récits, pour gagner leurs juges & établir leurs preuves ; quand ce ne seroit que pour se mettre en garde contre l'illusion. Examinons donc, s'il vous plaît, dans le détail, en quoi consiste cette adresse. Je m'imagine qu'elle dépend d'abord

principalement d'un air naturel dans les faits, & d'une grande apparence de candeur & de vérité dans l'orateur, qui ne laisse aucunement pénétrer l'art de son récit. C'est cet admirable ressort, si je ne me trompe, que Quintilien appelle la vraisemblance, & qu'il développe si bien dans ses institutions (1). Pour y réussir, selon cet habile rhéteur, il faut suivre pas à pas la nature; il faut exposer les motifs & les vues de ceux que nous faisons agir, montrer que leurs caractères, leurs habitudes s'accordent avec la conduite que nous leur attribuons. Mais sur-tout il faut déguiser tout cela sous le voile d'une simplicité qui ne laisse pas même soupçonner notre artifice. Il apporte ensuite pour exemple la manière infiniment adroite dont Cicéron décrit le départ de Milon pour Lanuvium; & l'espece de naïveté avec laquelle cet orateur peint, dans les démarches de sa partie, une tranquillité & même une lenteur qui n'est point naturelle à un homme occupé d'un grand crime. Une autre attention qu'il faut avoir, c'est de ne rien omettre de ce qui peut faire naître

(1) Lib. 4, c. 2.

des soupçons défavantageux à notre adverse partie, ou diminuer ceux qu'on pourroit avoir conçus contre nous. C'est un précepte que je me souviens d'avoir lu dans un ouvrage imprimé avec ceux de Cicéron (1).

Je m'apperçois bien, poursuit Euphorbe, que vous ne vous contentez pas de lire César & le chevalier Folard. Vous venez en effet d'extraire des deux maîtres de l'éloquence Romaine, ce qu'il y a de plus important dans le récit oratoire. J'y voudrois seulement ajouter, que l'orateur doit se borner aux circonstances qui forment ou qui appuient ses preuves. « Ce qui donne aux narrations » de M. Cochin un jour admirable, dit » l'auteur de la préface de ses œuvres, » c'est qu'elles ne présentent rien qui » n'ait rapport à son sujet, qui est unique. » C'est par cette raison que le défenseur de Milon s'arrête à des détails qui semblent minutieux, comme le remarque Quintilien, mais qui prouvent invinciblement ce que l'orateur vouloit établir; savoir, que Milon ne méditoit point un meurtre, qu'il n'a

(1) Ad Heren. lib. 2, c. 3.

point été l'agresseur, & que s'il a mis à mort Clodius, ce n'a été que dans les bornes d'une légitime défense. Si vous êtes curieux de voir avec quelle adresse un habile avocat s'insinue dans l'esprit de ses juges, par le détail des faits, & y prépare les voies au reste de son discours, lisons la narration de l'orateur Romain (1), lorsqu'il défendit Sextus Roscius d'Amerie, accusé d'avoir assassiné son propre pere. Cicéron étoit jeune alors, & l'on s'en apperçoit: mais cette jeunesse est celle d'un grand homme, dont les coups d'essai sont presque des chef-d'œuvres. Il avoit pour juges, des sénateurs choisis par le dictateur Sylla dans les premières maisons de Rome. Il se propose de leur prouver non-seulement que Roscius est innocent du crime qu'on lui impute, mais même qu'on ne peut l'attribuer qu'aux deux Roscius, ses parens & ses accusateurs, appuyés du crédit d'un certain Chrysogonus, favori de Sylla. Écoutons-le rapporter le fait dont il s'agit.

«(2) Sextus Roscius, pere de ma partie, étoit un citoyen d'Amerie. Sa naissance,

(1) Orat. secunda, pro Sext. Roscio Amerino, n. 15.

(2) Sext. Roscius, pater hujusce, municeps

» sa noblesse , sa fortune le mettoient
 » au premier rang , non-seulement dans
 » cette ville municipale , mais encore
 » dans tous les environs. Il joignoit à
 » cela la faveur & l'amitié de la noblesse
 » la plus distinguée qu'il recevoit chez
 » lui. Sa maison étoit fréquentée par les
 » Metellus , les Servilius , les Scipions :
 » il avoit même avec eux des liaisons
 » intimes & une espèce de familiarité.
 » Si je rappelle ici ces grands noms ,
 » c'est avec la distinction & le respect
 » qui leur sont dûs. De tous les avantages
 » dont jouissoit Roscius , ce dernier est
 » le seul qu'il ait laissé à son malheu-
 » reux fils. Des brigands domestiques
 » ont envahi son patrimoine qu'ils pos-
 » sèdent maintenant ; mais les connois-
 » sances & les amis de son pere , pren-

Amerinus fuit , cum genere & nobilitate , &
 pecuniâ non modo sui municipii , verum etiam
 ejus vicinitatis facilè primus , tum gratiâ at-
 que hospitii florens hominum nobilissimo-
 rum. Nam cum Metellis , Serviliis , Scipio-
 nibus erat ei non modo hospitium , verum
 etiam domesticus usus , & consuetudo : quas ,
 ut æquum est , familias honestatis amplitudi-
 nisque gratiâ nomino. Itaque ex suis omnibus
 commodis hoc solum filio reliquit : nam pa-

» nent la défense de sa réputation, de son
 » innocence & de sa vie. Roscius avoit
 » toujours été le partisan de la noblesse ;
 » il le fut plus que jamais dans ces der-
 » niers troubles , où la dignité & la
 » vie de tous les nobles furent exposées
 » aux plus grands dangers , & il n'épar-
 » gna , dans son voisinage , ni ses soins ,
 » ni son zèle , ni son crédit pour une
 » si belle cause. Il regardoit comme un
 » devoir pour lui de défendre l'honneur
 » de ceux à qui il devoit celui dont il
 » jouissoit lui-même parmi ses conci-
 » toyens. La victoire s'étant enfin dé-
 » clarée , & les combats ayant cessé ,
 » dans le temps où l'on arrêtoit par-tout ,
 » où l'on proscrivoit ceux qui étoient
 » soupçonnés d'avoir tenu le parti con-

trimonium domestici prædones vi ereptum
 possident ; fama & vita innocentis ab hospiti-
 bus amicisque paternis defenditur. Hic cum
 omni tempore nobilitatis fautor fuisset , tum
 hoc tumultu proximo cum omnium nobilium
 dignitas & salus in discrimen veniret , præter
 cæteros in ea vicinitate eam partem causam-
 que operâ , studio , autoritate defendit. Ete-
 nim rectum putabat pro eorum honestate se
 pugnare , propter quos ipse honestissimus inter
 suos numerabatur. Posteaquam victoria cons-
 tituta est , ab armisque recessimus , cum pros-

» traire , il se montra fréquemment dans
 » Rome , au milieu de la place publique ,
 » sous les yeux des citoyens ; il parut
 » enfin prendre part au triomphe de la
 » noblesse , bien loin d'appréhender qu'il
 » ne lui en arrivât aucun accident. Depuis
 » long temps il avoit des démêlés avec
 » les deux Roscius d'Amerie , dont l'un
 » est ici sous mes yeux parmi nos accu-
 » sateurs , l'autre possède , à ce que j'ap-
 » prends , trois fonds de terre de l'ac-
 » cusé. Si Roscius eût été aussi attentif à
 » prévenir les effets de ces démêlés , qu'ils
 » lui causoient d'allarmes , il vivroit au-
 » jourd'hui. Et ce n'étoit pas sans fonde-
 » ment qu'il craignoit les ressentimens
 » d'un T. Roscius Capiton , d'un T.
 » Roscius Magnus , qui est ici présent.

criberentur homines , atque ex omni regione
 caperentur ij qui adversarii fuisse putabantur ,
 erat ille Romæ frequens , atque in foro & in
 ore omnium quotidie versabatur ; magis ut
 exultare victoriâ nobilitatis videretur , quàm
 timere , ne quid ex eâ calamitatis sibi acci-
 deret. Erant ei veteres inimicitiz cum duobus
 Rosciis Amerinis , quorum alterum sedere in
 accusatorum subselliis video , alterum tria hu-
 jusce prædia possidere audio : quas inimicitias
 si tam cavere potuisset , quàm metuere sole-

« Connoissez, Messieurs, de quels hom-
 » mes je parle : l'un est un ancien gla-
 » diateur, déjà fameux par plus d'une
 » victoire remportée dans l'arène : l'au-
 » tre, qui n'étoit encore qu'un novice
 » avant cet exploit, a pris depuis peu
 » les leçons de cet excellent maître d'es-
 » crime, & l'a bientôt emporté sur lui
 » en scélératesse & en audace. En effet,
 » suivons l'ordre des faits, & je me
 » flatte qu'ils vous feront voir clairement
 » sur qui doivent tomber les soupçons
 » du crime qui nous occupe. Sextus Ros-
 » cius, pour qui je parle, est à Amerie,
 » & T. Roscius est à Rome ; celui-là
 » passe ses jours dans ses terres, où il se
 » livre tout entier à la vie champêtre & au

bat, viveret. Neque enim, judices, injuriâ
 metuebat. Nam duo isti sunt T. Roscii, quo-
 rum alteri Capitoni cognomen est, iste qui
 adest Magnus vocatur, homines ejusmodi :
 alter plurimarum palmarum vetus ac nobilis
 gladiator habetur ; hic autem nuper se ad eum
 lanistam contulit, qui, cum ante hanc pug-
 nam tiro esset scientiâ, facile ipsum magis-
 trum scelere audaciâque superavit. Nam cum
 hic Sex. Roscius esset Ameriæ, T. autem iste
 Roscius, Romæ ; cum hic filius assiduus in
 prædiis esset, cumque se voluntate patris rei fa-
 miliari vitæque rusticæ dedisset ; iste autem

» soin de ses biens pour se conformer à
 » la volonté de son pere ; celui-ci ne
 » sort point de la capitale ; & c'est dans ces
 » circonstances que Sext. Roscius le pere
 » est assassiné près des bains du mont Pala-
 » tin , en revenant de souper. Mais ce ne
 » sont là que des soupçons ; allons plus
 » loin ; & si la suite des événemens n'ap-
 » porte ici l'évidence , je consens que
 » vous regardiez ma partie comme con-
 » pable de ce meurtre. Le premier qui
 » porta à Amerie la nouvelle de la mort
 » de Roscius , fut un certain Manlius
 » Glaucia , homme obscur , affranchi ,
 » client & ami particulier de ce T. Ros-
 » cius : où va-t-il l'annoncer ? ce n'est pas
 » chez son fils , mais chez T. Capiton ,

frequens Romæ esset , occiditur ad balneas
 Palatinas rediens à cœnâ Sext. Roscius. Spero
 ex hoc ipso non esse obscurum , ad quem sus-
 picio maleficii pertineat. Verum id quod ad-
 huc est suspiciosum , nisi perspicuum res ipsa
 fecerit , hunc affinem culpæ judicatote. Occiso
 Sext. Roscio , primus Ameriam nuntiat Man-
 lius Glaucia , quidam homo tenuis , liberti-
 nus , cliens & familiaris istius T. Roscii , &
 nuntiat domum , non filii , sed T. Capitonis ,
 inimici : & cum post horam primam noctis
 occisus esset , primo diluculo nuntius hic Ame-
 riam venit ; decem horis nocturnis sex & quin-

» son ennemi : le meurtre avoit été com-
 » mis plus d'une heure après la nuit fer-
 » mée , & le courrier arrive au point
 » du jour à Amerie , ayant ainsi parcouru
 » en chaise pendant les ténébres , cin-
 » quante-fix mille pas en dix heures de
 » temps. Le but de tant de diligence
 » n'étoit pas seulement d'apporter le pre-
 » mier à Capiton , une nouvelle qui put
 » flatter sa haine : il vouloit lui présen-
 » ter le poignard récemment arraché du
 » sein de son ennemi , & fumant encore
 » du sang qu'il venoit de répandre. Qua-
 » tre jours après , on se rend à Vo-
 » laterra , dans le camp de Sylla ; on y
 » raconte cet événement à Chrysogo-
 » nus : on lui expose les sommes con-

quaginta millia passuum cisius pervolavit ; nou-
 modo ut exoptatum inimico nuntium primus
 afferret , sed etiam cruorem inimici quàm re-
 centissimum , telumque paulò ante è corpore
 extractum ostenderet. Quatriduo quo hæc
 gesta sunt , res ad Chrysogonum in castra L.
 Syllæ Volaterras defertur : magnitudo pecu-
 niæ demonstratur ; bonitas prædiorum (nam
 fundos decem & tres reliquit , qui Tiberim
 fere omnes tangunt :) hujus inopia & solitudo
 commemoratur : demonstrant , cum pater hu-
 jusce , Sext. Roscius , homo tam splendidus &
 graciosus nullo negotio sit occisus , Romæ ig-

« considérables que laisse le défunt, la ri-
 « chesse de ses fonds, au nombre de
 « treize, presque tous sur les bords du
 « Tibre : on lui fait remarquer que son
 « fils est sans ressource & sans appui :
 « Si Sext. Roscius, lui dit-on, malgré
 « sa magnificence & son crédit a pu être
 « assassiné sans peine, on peut plus aisé-
 « ment encore se défaire d'un particu-
 « lier inconnu dans Rome : on lui offre,
 « on lui promet de l'exécuter : en un
 « mot, Messieurs, le complot se forme.
 « On ne parloit plus alors de proscrip-
 « tions ; ceux-mêmes que la crainte avoit
 « mis en fuite, reparoissoient & se
 « croyoient hors de danger : n'importe ;
 « Chrysogonus se porte pour adjudica-

notum de medio tolli posse : ad eam rem ope-
 ram suam pollicentur. Ne diutius vos teneam,
 judices, societas coïtur. Cum jam proscrip-
 tionis mentio nulla fieret, & cum etiam qui antea
 metuerant, redirent, ac jam defunctos sese
 periculis arbitrarentur, hominis studiosissimi
 nobilitatis maniceps fit Chrysogonus ; tria præ-
 dia vel nobilissima Capitoni propria tradun-
 tur, quæ hodie possidet ; in reliquas omnes
 fortunas iste T. Roscius, nomine Chrysogoni,
 quemadmodum ipse dicit, impetum facit
 Hæc omnia judices, imprudente L. Syllâ facta
 esse, certò scio. Neque enim mirum, cum

» taire des biens d'un citoyen, toujours dé-
 » voué à la noblesse. On donne en toute
 » propriété à Capiton trois des meilleu-
 » res terres, qu'il possède aujourd'hui :
 » & ce T. Roscius ici présent, s'empare
 » de tout le reste du bien ; mais, com-
 » me il le dit lui-même, au nom de
 » Chrysogonus.... Je suis parfaitement
 » instruit, Messieurs, que tout cela s'est
 » passé à l'insçu de Sylla. Doit-on être
 » surpris en effet, qu'il échappe quelque
 » chose à un homme chargé tout-à-la-
 » fois de réparer les maux passés, & de
 » prévenir ceux qui semblent nous me-
 » nacer ; à un homme qui seul a le pou-
 » voir de faire la guerre, & les moyens
 » d'établir la paix, sur qui tous les yeux

eodem tempore & ea quæ præterita sunt &
 ea quæ videntur instare, præparet, cum &
 pacis constituendæ rationem, & belli gerendi
 potestatem solus habeat, cum omnes in unum
 spectent, unus omnia gubernet, cum tot tan-
 tisque negotiis distentus sit, ut respirare libere
 non possit, si aliquid non animadvertat ; cum
 præsertim tam multi occupationem ejus obser-
 vent, tempusque aucupentur, ut simul atque
 ille despexerit, aliquid hujusmodi moliantur.
 Huc accedit, quod quamvis ille felix sit, si-
 cut est, tamen in tantâ felicitate nemo potest
 esse in magnâ familiâ, qui neminem neque

» sont ouverts , de qui tout dépend ; à
 » un homme enfin , occupé de tant d'af-
 » faires importantes , qu'à peine a-t-il le
 » temps de respirer : sur-tout si l'on se
 » représente une foule de gens attentifs
 » à observer le temps où il est le plus
 » sérieusement appliqué , & à saisir l'inf-
 » tant où il détourne les yeux , pour
 » ourdir quelque trame pareille à celle-
 » ci. Sylla est heureux sans doute , ce
 » titre lui convient : mais quelque soit
 » son bonheur , il est impossible que
 » dans un nombreux domestique , il n'y
 » ait pas un esclave , pas un affranchi ,
 » dont la probité se soit jamais démentie.
 » Cependant , ce même T. Roscius , ce
 » vertueux procureur de Chryfogonus ,

servum , neque libertum improbum habeat.
 Interea iste T. Roscius , vir optimus , procu-
 rator Chryfogni , Ameriam venit ; in prædia
 hujus invadit ; hunc miserum , luctu perdi-
 tum , qui nondum etiam paterno funeri justa
 solvisset , nudum ejicit domo atque focus pa-
 triis Diisque Penatibus præcipitem , judices ,
 exturbat ; ipse amplissimæ pecuniæ fit domi-
 nus. Qui in sua re fuisset egentissimus , erat ,
 ut fit , insolens in alienâ. Multa palam do-
 mum suam auferebat ; plura clam de medio
 removebat : non pauca suis adjutoribus largè
 effusèque donabat : reliqua , constitutâ auctio-

» arrive à Amerie : il s'empare des ter-
 » res de Sextus , & , avant que ce mal-
 » heureux fils eut pu rendre les der-
 » niers devoirs aux cendres de son pere ,
 » il le dépouille , il ne lui laisse que la
 » misere & les larmes , il l'arrache vio-
 » lemment à ses Dieux Pénates , il le
 » bannit , il le chasse de sa propre mai-
 » son , & devient le maître d'une am-
 » ple & riche succession. Destiné par
 » son état aux humiliations de l'indigen-
 » ce , il devint audacieux dans une for-
 » tune étrangere ; c'est l'ordinaire. Il
 » emporta publiquement plusieurs effets
 » chez lui : il en fit disparoître bien
 » d'autres secretement : il fit de riches
 » & de magnifiques présens à ses coo-

ne , vendebat. Quod Amerinis usque eò vi-
 sum est indignum , ut urbe totâ fletus gemitusque fieret. Etenim multa simul ante oculos versabantur ; mors hominis florentissimi , Sex. Roscii , crudelissima ; filii autem ejus egestas indignissima , cui de tanto patrimonio prædo iste nefarius ne iter quidem ad sepulchrum patrum reliquisset ; bonorum emtio ; flagitiosa possessio ; furta , rapinæ , donationes. Nemo erat , qui non ardere omnia mallet , quàm videre in Sext. Roscii , viri optimi atque honestissimi , bonis jactantem ac dominantem T. Roscium. Itaque Decurionum

• pérateurs , & fit vendre le reste à l'en-
 • chere. Cette conduite parut si indigne
 • aux habitans d'Amerie , que la ville
 • entiere retentissoit de pleurs & de gé-
 • missemens. Mille objets se réunissoient
 • pour augmenter leur douleur ; la mort
 • cruelle du plus illustre de leurs con-
 • citoyens , l'état déplorable de son fils
 • dépouillé du plus beau patrimoine par
 • l'avarice d'un scélérat , qui ne lui avoit
 • pas même laissé un sentier pour aller
 • verser des larmes sur le tombeau de
 • son pere , la vente & l'usurpation cri-
 • minelle de ses biens dissipés par le vol,
 • les rapines & les prodigalités. Il n'é-
 • toit point d'accident , point de mal-
 • heur qu'on trouvât comparable à celui

decretum statim fit , ut decem primi profi-
 ciscantur ad L. Syllam doceantque eum , qui
 vir Sext. Roscius fuerit ; conquerantur de is-
 torum scelere & injuriis ; orent , ut & illius
 mortui famam , & filii innocentis fortunas
 conservatas velit. Legati in castra ve-
 niunt. Intelligitur , judices , id quod jam ante
 dixi , imprudente L. Syllâ , scelera hæc &
 flagitia fieri. Nam statim Chrysogonus & ipse
 ad eos accedit , & homines nobiles allegat
 iis , qui peterent , ne ad Syllam adirent , &
 omnia Chrysogonum , quæ vellent , esse fac-
 turum , pollicerentur. Usque adeò autem ille

» de voir un T. Roscius enrichi & décoré
 » des biens de Sext. Roscius, le plus honnê-
 » tes & le plus vertueux des hommes. En
 » conséquence les Décurions s'assemblent
 » & ordonnent par un decret, que les dix
 » premiers d'entr'eux se rendront auprès
 » de Sylla, qu'ils lui représenteront quel
 » homme étoit S. Roscius, qu'ils se plain-
 » dront de l'injustice de ces scélérats,
 » qu'ils le prieront enfin de mettre à
 » couvert sous sa protection & l'honneur
 » d'un pere mort, & la fortune d'un fils
 » innocent. . . . Les députés arrivent au
 » camp. C'est ici, Messieurs, qu'on
 » reconnoît la vérité de ce que j'ai dit,
 » que Sylla ignoroit ces infamies & ces
 » horreurs. Chrysogonus vient trouver

pertimuerat, ut mori mallet, quàm de his
 rebus Syllam doceri. Homines antiqui, qui ex
 suâ naturâ cœteros fingerent, cum ille confir-
 maret, sese nomen Sext. Roscii de tabulis
 exempturum, prædia vacua filio traditurum,
 cumque id ita futurum T. Roscius Capito,
 qui in decem legatis erat, appromitteret,
 crediderunt; Ameriam re inoratâ reverterunt.
 Ac primò rem differre quotidie ac procrastina-
 rare illi cœperunt: deinde aliquantò lentius
 nihil agere, atque deludere: postremò (id
 quod facilè intellectum est) infidias vitæ hu-
 jusce Sext. Roscii parare, neque sese arbitrari

» les députés lui-même ; il leur envoie
 » des gens de distinction pour les prier
 » de ne point voir Sylla , & les assurer
 » que Chryfogonus se soumettra à tout
 » ce qu'ils desireront. Il appréhendoit si
 » fort que toutes ces intrigues ne vins-
 » sent aux oreilles de Sylla , qu'il eût
 » préféré la mort à un pareil accident.
 » Les députés élevés dans la simplicité
 » des premiers âges , jugeoient des au-
 » tres par leur propre cœur. Chryfogo-
 » nus protestoît qu'il effaceroit du ta-
 » bleau des proscripts le nom de Sext.
 » Roscius , & qu'il remettroit à son fils
 » toutes ses terres : T. Roscius Capiton
 » l'un des dix députés garantissoit ces
 » promesses : ils les crurent sinceres , &
 » retournerent à Amerie , sans avoir
 » exécuté leur commission. On com-

posse diutiùs alienam pecuniam, domino incol-
 lumi, obtinere. Quod is simul atque sensit, de
 amicorum cognatorumque sententiâ, Romam
 confugit, & sese ad Cæciliam Nepotis filiam,
 quam honoris causâ nomino, contulit, quâ
 pater usus erat piurimum: in quâ muliere,
 judices, etiam nunc, id quod omnes semper
 existimaverunt, quasi exempli causâ, vesti-
 gia antiqui officii remanent. Ea Sext. Roscium,
 inopem, ejectum domo, atque expulsus ex
 suis bonis, fugientem latronum tela & minas,

» mença d'abord par différer & remet-
 » tre de jour en jour ce qu'on avoit
 » promis ; ensuite par des lenteurs af-
 » fectées , on demeura dans l'inaction ,
 » & on éluda l'exécution de ses enga-
 » gemens ; enfin , il fut aisé de s'apper-
 » cevoir qu'on en vouloit aux jours de
 » Sex. Roscius le fils , & que nos ad-
 » versaires avoient compris , qu'ils ne
 » pouvoient pas jouir plus long-temps
 » d'un bien usurpé , s'ils laissoient vivre
 » celui qui en étoit le propriétaire lé-
 » gitime. Roscius pénétra leur dessein ;
 » & par le conseil de ses parens & de
 » ses connoissances , il prit aussi-tôt la
 » fuite & se retira à Rome auprès de
 » Cécilia , fille de Népos , de tout temps
 » l'amie de son pere , & dont je ne dois
 » parler qu'avec les éloges qu'elle mé-
 » rite. Oui , Messieurs , c'est une opi-

recepit domum ; hospitique oppresso jam des-
 peratoque ab omnibus opitulata est. Ejus vir-
 tute , fide , diligentia factum est , ut hic po-
 tius vivus in reos , quam occisus in proscrip-
 tos referretur. Nam postquam isti intellexerunt
 summâ diligentia vitam Sext. Roscii custodiri ,
 neque sibi ullam cœdis faciundæ potestatem
 dari , consilium ceperunt plenum sceleris &
 audaciæ , ut nomen hujus de parricidio defer-

» nion générale que dans cette femme
 » respectable les Dieux ont voulu conser-
 » ver même jusqu'à nos jours des traces
 » de l'humanité & de la bienfaisance de
 » nos peres , comme pour nous servir
 » de modèle. Elle fut sensible à la mi-
 » sere de Roscius chassé de sa maison ,
 » dépouillé de ses biens , & qui fuyoit
 » la fureur & les menaces d'une troupe
 » de brigands ; elle le reçut chez elle ;
 » elle appuya même de son crédit cet
 » hôte infortuné , abandonné de tout
 » le monde au milieu de la plus cruelle
 » oppression. S'il voit encore la lumiere
 » en attendant votre arrêt , si son nom
 » n'est pas parmi ceux des proscripts ,
 » s'il n'est pas lui-même au rang des
 » morts ; c'est à la vertu , à la probité ,
 » au zèle ardent de Cécilia qu'il le doit.
 » Nos ennemis comprirent que la vie
 » de Roscius étoit à couvert sous une

rent ; ut ad eam rem aliquem accusatorem ve-
 terem compararent , qui de eâ re posset dicere
 aliquid , in quâ re nulla subesset suspicio ; de-
 nique , ut quoniam crimine non poterant ,
 tempore ipso pugnarent : Ita loqui homines ;
 quod judicia tandiu facta non essent , condem-
 nari eum oportere , qui primus in iudicium
 adductus esset : huic autem patronos propter

» pareille protection , & qu'ils n'avoient
 » plus de moyens de répandre son sang.
 » Ils formerent alors un projet digne de
 » la scélératesse & de l'audace la plus
 » consommée : ce fût de le déferer com-
 » me coupable de parricide ; de trou-
 » ver quelqu'ancien délateur , qui pût
 » former une accusation sur un objet ,
 » où il n'y avoit pas lieu au moindre
 » soupçon ; enfin , d'armer pour le per-
 » dre les circonstances même du temps ,
 » puisque leur injuste cruauté étoit sans
 » ressource. Ils se reposoient sur cer-
 » tains discours que l'on tenoit dans
 » Rome ; qu'après un temps si long ,
 » où l'on n'avoit vu aucun jugement cri-
 » minel , on ne pouvoit pas manquer
 » de condamner le premier qui paroî-
 » troit en justice. Ils se flatterent que
 » la faveur de Chrysogonus écarteroit
 » tous ceux qui voudroient plaider pour
 » l'accusé ; que personne ne se hasarde-
 » roit de parler de la vente de ses biens

Chrysogoni gratiam defuturos : de bonorum
 venditione , & de istâ societate verbum esse
 facturum neminem : ipso nomine parricidii
 & atrocitate criminis fore , ut hic nullo nego-
 tio tolleretur , qui ab nullo defensus esset. Hoc
 consilio , atque adeo hac amentia impulsî ,

» & du complot formé contre lui ; que
» le seul nom de parricide & l'atrocité
» de ce crime applaniroient toutes les
» difficultés , & le livreroient sans dé-
» fense à leur ressentiment & à la mort.
» C'est dans cette vue , Messieurs , c'est
» avec cette fureur aveugle qu'ils vous
» ont laissé le soin de faire périr un
» homme , qu'ils n'ont pu égorger eux-
» mêmes , comme ils le desiroient. »

Je pense comme vous , reprit Timagene , que Cicéron , dix ans plus tard , auroit abrégé ce récit & mieux caché son jeu. Au reste , nous pouvons profiter de cette jeunesse : elle nous laisse mieux appercevoir l'art de l'orateur ; & je remarque d'abord ici cette vraisemblance si fort recommandée par Quintilien. Les faits naissent les uns des autres d'une manière si naturelle , qu'ils ne laissent pas lieu au moindre soupçon. Un homme riche est assassiné , dans des temps de troubles & de désordres : il a des ennemis qui se proposent d'envahir ses biens : ils s'appuient du crédit d'un

quem ipsi , cum cuperent , non potuerunt occidere , cum jugulandum vobis tradiderunt.

scélérat puissant & avide , pour se défaire d'un héritier incommode : tout cela n'est que la marche ordinaire du crime & de la passion. Rien de plus naturel que les artifices dont ils se servent pour tromper les députés d'Amerie , & pour éluder les promesses qu'ils leur avoient faites : enfin rien de plus familier à des pervers , que d'employer la faveur d'un de leurs complices , pour armer la justice elle-même contre l'innocence qu'ils veulent perdre. Tout s'accorde ici parfaitement bien : l'abus de la faveur dans Chryfogonus , avec le rôle timide qu'il joue ; le caractère & les habitudes des deux Roscius , avec l'intrigue qu'ils conduisent. La simplicité des députés , est un tableau d'après nature. Il n'y a pas moins d'adresse dans ce récit à préparer les preuves. On est à demi-persuadé , lorsqu'on l'a entendu. Cicéron vouloit établir , ce me semble , que les deux Roscius étoient eux-mêmes les seuls auteurs du meurtre dont ils accusoient leur parent. Dans cette vue , il a soin d'observer que Roscius le pere étoit partisan de la noblesse , à la tête de laquelle étoit Sylla : ce qui prouve qu'il n'avoit point été mis au nombre des proscripts. Il fait remarquer les ini-

mitiés qui regnoient entre le défunt & les accusateurs ; tandis que le fils n'avoit jamais témoigné que du respect & de l'obéissance à son pere : mais il s'arrête sur-tout sur le temps , le lieu & les circonstances de cet assassinat , qui donnent ici le plus grand jour. Au moment que Roscius perd la vie à Rome , Titus est dans cette capitale , & Sextus à Amerie : un ami de Titus en porte la nouvelle dans cette dernière ville , en dix heures de nuit , non pas à Sextus , mais à Capiton l'un des accusateurs : après la mort du pere , ses biens se trouvent partagés entre les deux Roscius & Chryfogonus , tandis que le fils est dépouillé & réduit à l'indigence , & n'a pu obtenir la liberté de défendre sa vie , que par la protection de Cécilia. Assurément il faut être aveugle , & aveugle volontaire , pour ne pas voir dans ce détail de quelle main le coup est parti.

Tout cela est fort bien , comme vous le remarquez , poursuit Euphorbe : mais que pensez-vous de l'habileté de notre orateur à se tirer de l'embarras où le mettoit sa propre cause , & à intéresser ses juges pour sa partie ? Défendre un malheureux , sans appui , contre les poursuites d'un homme tout-puissant

par la faveur de Sylla, qui seul étoit alors le maître, ou plutôt, le tyran de Rome, vous conviendrez que c'étoit une entreprise difficile, & peut-être aussi périlleuse pour l'avocat, que pour son client. Cicéron ne fut point effrayé de ces difficultés, & trouva dans son art, de quoi les vaincre. Il fait réflexion que le temps où il parle est le regne de la noblesse ; que Sylla s'est ouvertement déclaré pour ce premier corps de l'état, dont il étoit membre lui-même ; qu'il a choisi ses juges dans les plus illustres maisons des patriciens, tels que les Métellus, les Servilius, les Scipions : il a grand soin dès-lors de représenter le pere de Roscius comme un homme dévoué aux intérêts de la noblesse, & partisan de tout ce qui avoit un grand nom dans la république. Ce n'étoit pas encore là le pas le plus dangereux. Cette maniere de penser pouvoit rendre la mémoire de Roscius plus chere à ceux qui devoient venger sa mort ; mais il falloit attaquer Chrysogonus l'ami, le confident, le favori du nouveau souverain, dévoiler son avarice & montrer qu'il étoit l'ame de cette intrigue. Comment exécuter tout cela sans nuire à sa cause en irritant Sylla, qu'on devoit na-

turellement soupçonner d'autoriser, ou du moins de tolérer ces crimes? C'est à prévenir cet inconvénient que Cicéron emploie toute son adresse. Il assure que le chef de la république ignoroit absolument ces odieuses menées : & il appuie cette assurance sur sa propre connoissance particulière ; sur les agitations & les inquiétudes de Chrysogonus, lorsqu'il appréhende que Sylla ne soit instruit de ce qui se passe ; enfin sur la nature même des occupations de cet heureux vainqueur de Marius ; & cette dernière preuve lui donne occasion de faire un éloge de Sylla, d'autant plus flatteur, qu'il semble amené par la nécessité de la cause, & qu'il paroît qu'on ne se propose que d'excuser sa conduite. Sylla est l'homme de l'état : c'est sur lui seul que roulent les intérêts publics & particuliers, présents & à venir : enfin il consacre au soin de la république son temps, son repos & les douceurs de sa vie. Remarquez que Cicéron ne dit ici rien que de vrai, & qu'il n'est point adulateur, même en faisant la cour à un usurpateur. Le beau portrait qu'il fait ensuite de Cécilia, femme de Sylla, n'est pas moins propre à gagner le dernier. Célébrer les vertus d'une épouse,

c'est louer le choix qu'à fait son époux. Enfin, la peinture de l'état affreux où se trouve Roscius obligé de défendre son honneur & sa vie contre ceux qui lui ont ravi ses biens & l'auteur de ses jours, privé de la triste consolation d'arroser de ses larmes les cendres de son pere, doit intéresser les cœurs les plus insensibles.

Le pathétique & les autres ornemens de l'éloquence, répliqua Timagene, trouvent donc place aussi dans le récit oratoire? Comment, s'il vous plaît, accordez-vous cela, avec cette simplicité qui lui est si recommandée?

C'est précisément là que j'en voulois venir, pour suivre Euphorbe. La simplicité de cette narration, consiste plutôt à avoir des ornemens mâles & sérieux, qu'à n'en point avoir. Le même Cicéron, bon juge en cette matiere, en parlant de cette partie du discours, (1) même dans le genre judiciaire, y admet les objets frappans, les surprises inopinées, les grands mouvemens, les sentimens de la douleur, de la crainte, de la joie, de la tristesse. On y voit même

(1) De orator. partitionibus. c. 35.

avec plaisir, sur-tout dans le panégyrique des pensées ingénieuses & délicates, telles que celle de Pline, en faisant l'éloge de Trajan; (1) « la postérité pourra-t-elle croire que ce prince n'a jamais recherché la souveraine puissance, & que, pour y parvenir, il n'a fait d'autres démarches que la mériter & obéir? » Mais, dans ces ornemens, il faut toujours beaucoup de réserve & de sagesse, & en bannir tout ce qui a l'air affecté ou trop étudié. De tous les défauts, dit Quintilien, (2) l'affectation est le pire: on évite les autres; on recherche celui-là.

Vous prévenez une difficulté que j'allois vous faire, interrompit Timagene, à l'occasion du récit oratoire que vous venez d'examiner. Car parmi les beautés sans nombre qui s'y rencontrent, je crois y appercevoir des traits qui ont besoin de quelque indulgence. N'y a-t-il pas quelque chose de forcé dans cette idée,

(1) *Credent ne posterī, nihil ipsum, ut imperator fieret, agitasse, nihil fecisse, nisi quod meruit & paruit?*

(2) *Omnium vitiorum pessimum: nam cætera cum vitentur, hoc petitur.* Instit. lib. 8, cap. 3.

que Glaucia vouloit *non-seulement* apporter le premier à Capiton une nouvelle qui pût flatter sa haine, mais encore lui présenter le poignard récemment arraché du sein de son ennemi, & fumant encore du sang qu'il venoit de répandre ? J'aurois désiré, sur-tout, que cet illustre orateur nous eût épargné plusieurs jeux de mots, que votre traduction a fait disparoître en grande partie. Tel est, *ut hic potius vivus in reos, quam occisus in proscriptos referretur* ; Cæcilia a fait en sorte que Roscius fût placé plutôt parmi les accusés pendant sa vie, que parmi les proscripts après sa mort : & ces deux autres, qu'on ne peut rendre exactement dans notre langue, *quorum alterum sedere in accusatorum subfelliis video, alterum tria hujusce prædia possidere audio* : & plus bas, *ut ad eam rem aliquem accusatorem veterem compararent, qui de eâ re posset dicere aliquid, in quâ re nulla subesset suspicio*. Je ne vois pas quelle grace peut avoir dans cet endroit, le mot *res* répété jusqu'à trois fois. En général, l'anthitèse se montre un peu souvent dans tout ce morceau.

Je ne vous accuserai plus, reprit Euphorbe, de trop aimer les ornemens du

stîle. Il me paroît que vous devenez sévère ; mais cette sévérité même fait honneur à Cicéron. Vous en auriez peut-être moins pour tout autre. La poussière la plus légère s'apperçoit mieux sur une glace , que sur la pierre ou le bois. Malgré ces petits défauts , l'exemple que je vous ai apporté suffit pour prouver , que le grand & le pathétique peut trouver place dans le récit oratoire. Les pensées & les allusions fines & délicates n'en sont pas même exclues. Témoin celle que fait Cicéron en parlant d'une comédienne que Verrès avoit prise à sa suite , & dont la présence avoit indigné toutes les dames qui étoient de la compagnie du préteur. « Ce nouvel Annibal , dit » l'orateur , convaincu que le mérite » seul , & non la naissance , devoit décider des rangs dans son camp , eut » tant d'attachement pour cette femme , » qu'il la transporta avec lui en quittant » son département. (1). » J'en pourrois citer plusieurs autres semblables.

(1) *Iste autem Annibal qui in suis castris putabat oportere virtute non genere certari , sic eam Tertiam dilexit , ut eam secum ex provinciâ exportaret. In Verrem. lib. 5.*

Je trouve dans Cicéron, ajouta Timagene, un mérite qui n'est pas commun ; c'est d'être aussi bon rhéteur que parfait orateur. Ces deux talens sont rarement unis : j'en suis étonné. Car enfin ceux qui font une étude particulière des règles de l'éloquence, qui les enseignent aux autres, doivent être en état d'en faire usage eux-mêmes.

C'est précisément réparti Euphorbe parce qu'ils les savent trop, qu'ils réussissent assez mal dans un discours. La crainte de s'en écarter les rend timides, émousse leur goût, dessèche leur imagination, & ne leur permet pas de se livrer à ces élans de génie qui décelent un grand maître. Dans tous les arts, la contrainte est ennemie de la perfection. Dans l'éloquence, les règles les plus sûres que puisse suivre l'avocat, sont la nature, les circonstances particulières de la cause & son propre goût. Si vous voulez achever de vous convaincre que le récit oratoire admet des ornemens lorsque le sujet l'exige, consultez l'orateur Romain, dans son plaidoyer pour A. Cluentius : vous y verrez quels sentimens, quel pathétique il répand dans cette partie du discours. Il use de la liberté qu'il a donnée aux autres, &

met en jeu jusqu'aux éclairs de l'anthithèse. Faut-il peindre la conduite d'une mère qui arrache son gendre des bras de sa propre fille, pour l'épouser elle-même, & qui poursuit son fils au criminel? Il est difficile d'employer des couleurs plus vives que celles-ci. (1) « La » mère d'Avitus (car, dans toute cette » cause, je lui donnerai ce nom malgré » sa cruauté & sa haine implacable; en » détaillant sa barbarie & ses crimes, » je ne lui ferai point perdre un titre » qu'elle tient de la nature; & plus ce » terme semble exprimer de sensibilité » & d'amour, plus il vous rendra odieuse » une mère assez malheureuse pour de- » sirer depuis long-temps, & aujourd'hui » plus que jamais, la mort de son » propre fils) cette mère donc..... se » laissa tellement aveugler par sa pas-

(1) Mater hujus Aviti (mater enim à me in omni causâ, tametsi in hunc hostili odio & crudelitate est, mater, inquam, appellabitur; neque unquam illa ita de suo scelere audiet, ut naturæ nomen amittat. Quò enim est ipsum nomen amantius indulgentiusque maternum, hoc illius matris, quæ multos jam annos, & nunc quàm maximè filium interfectum cupit, singulare scelus majore odio dignum esse ducetis) ea igitur mater.... ita

» sion , tellement embraser par des feux
 » impurs , que ni la honte , ni la vertu , ni
 » les sentimens de la nature , ni l'affront
 » qu'elle faisoit à sa famille , ni sa réputa-
 » tion ni le désespoir de son fils , ni les lar-
 » de sa fille ne purent en amortir les
 » ardeurs. » Quel tableau plus riche &
 plus touchant que celui de la jeune
 épouse à qui ce divorce a ravi son
 époux ? (1) « Cette fille infortunée , qui ...
 » ne voyoit qu'avec horreur le désordre
 » de sa mere , croyoit ne pouvoir s'en
 » plaindre , sans commettre un crime.
 » Contente de répandre ses pleurs dans
 » le sein d'un frere qu'elle aimoit , elle
 » desiroit que tout l'univers ignorât
 » l'excès de ses maux , & laissoit ses plus
 » belles années se flétrir dans l'amertume
 » & la douleur. » Celui de la mere fait .

flagrare cœpit amentia , sic inflammata ferri
 libidine , ut eam non pudor , non pudicitia ,
 non pietas , non macula familiae , non homi-
 num fama , non filii dolor , non filiae mœror à
 cupiditate revocaret. *Orat. pro Cluent. n. 12.*

(1) Filia quæ . . . , nefarium matris pellica-
 tum ferre non posset , de quo ne queri quidem
 sine scelere se posse arbitraretur , cœteros sui
 tanti mali ignaros esse cupiebat : in hujus
 amantissimi sui fratris manibus & gremio ,
 mœrore & lachrimis consenescebat. *Ib. n. 13.*

un charmant contraste avec celui-là (1)
 « Alors cette admirable, cette incom-
 » parable mere ne met plus de bornes
 » à sa joie ; tout son air l'annonce ; elle
 » triomphe, elle s'applaudit de la vic-
 » toire qu'elle vient de remporter, non
 » sur son infâme passion, mais sur sa
 » fille. » L'orateur ensuite déclame avec
 force contre une conduite si indigne ;
 & là, il met en jeu les plus grands res-
 sorts de l'éloquence, & prodigue les
 figures les plus brillantes (2). « Quelle
 » audace plus singulière ! si elle ne re-
 » doutoit ni la vengeance des dieux, ni
 » les discours des hommes, comment
 » n'a-t-elle pas tremblé à la vue des
 » flambeaux solennels, qui éclairaient
 » cette nuit affreuse ? quoi ! ces appar-
 » temens habités par sa fille, ce lit nup-
 » tial, ces murs mêmes, témoins des

(1) Tum vero illa egregia ac præclara ma-
 ter palam exultare lætitiâ, ac triumphare
 gaudio cœpit, victrix filiz, non libidinis.
Ibid. n. 14.

(2) O audaciam singularem ! Non timuisse,
 si minus vim deorum hominumque famam,
 at illam ipsam noctem facesque illas nuptia-
 les ? Non limen cubiculi ? Non cubile filiz ?
 Non parietes denique ipsos, superiorum testes

» premiers engagements, ne l'ont point
 » effrayée ! Non. Sa passion & sa fureur
 » ont tout méprisé, tout renversé, tout
 » foulé aux pieds : l'honneur a cédé à
 » un amour infâme, la crainte à l'au-
 » dace, la raison à l'emportement. »
 Cette narration entière est écrite du
 même stile. Vous appercevez-là, sans
 doute, tout ce que l'art oratoire a de
 plus riche & de plus éclatant, ou je ne
 m'y connois pas.

Pour moi, reprit Timagene, je m'y
 connois assez pour voir qu'il n'y a rien
 de moins simple que ce récit. Il n'est
 pas nécessaire non plus d'être fort ha-
 bile, pour s'appercevoir que, dans l'état
 présent de la cause, il falloit quelque
 chose de plus que de la simplicité. L'o-
 rateur avoit sans doute à combattre &
 à dissiper un préjugé qui naissoit natu-
 rellement dans l'esprit des juges contre
 Cluentius, en le voyant poursuivi au
 criminel par sa propre mere. Il devoit
 donc dévoiler les crimes de cette femme,

nuptiarum ? Perfregit ac prostravit omnia cu-
 piditate ac furore. Vicit pudorem libido, ti-
 morem audacia, rationem amentia. *Ibid.*
n. 15.

& la peindre comme une espece de monstre , qui en cherchant à faire périr son fils , ne faisoit que mettre le comble aux horreurs dont elle étoit déjà coupable. C'étoit le vrai & l'unique moyen d'inspirer autant d'aversion pour elle , que de compassion pour son fils. Pour y réussir , il ne suffisoit pas de détailler froidement ses désordres & ses indignités ; il convenoit de déployer toute la magie de l'éloquence. Mais tout cela n'est qu'une exception à la règle commune.

Cette exception est si fréquente , répartit Euphorbe , qu'on pourroit presque la prendre pour la règle. Au reste , je l'appellerai comme il vous plaira , si vous m'accordez que l'orateur doit étudier , avant toutes choses , la nature & les circonstances de sa cause.

Je ne risque rien de vous accorder tout , continua Timagene : je ne peux qu'y gagner. Mais enfin ces ornemens , que vous admettez dans le récit oratoire , ne doivent pas , sans doute , paroître avec autant de pompe & de magnificence que ceux de la poésie.

Ce que vous dites est incontestable , répondit Euphorbe. L'éloquence , toute majestueuse qu'elle est , est sage & ré-

servée : la poésie est toujours montée sur le cothurne , se soutient par l'enthousiasme , & exige un grand appareil. Ce sujet est trop vaste pour l'entamer aujourd'hui. Le jour s'éteint : l'heure du souper approche : remettons à traiter cette matière dans une autre conversation.

NEUVIEME ENTRETEN.

Narration Poétique ; ses ornemens.

L'ARRIVÉE d'un seigneur nouveau ayant occasionné une fête dans le village , on l'avoit célébrée à l'ordinaire par des danses , des chansons & d'autres pièces de vers à la louange de celui qu'on vouloit flatter. Cette solennité champêtre avoit amusé pendant quelque temps la curiosité des deux amis. A leur retour , Timagene en prit occasion de dire à Euphorbe , en plaisantant : la poésie s'appelle ordinairement le langage des Dieux ; mais ici je crois qu'à peine elle est le langage des hommes.

Cette poésie , telle qu'elle est , répartit Euphorbe , nous rappelle néanmoins sa première origine. Elle ne fut

d'abord que l'expression d'un cœur vivement affecté. Les premiers hommes, comme ceux-ci, n'eurent d'autres règles que la nature, d'autre Apollon que leurs desirs & leur reconnoissance. Les Hébreux sur-tout, comblés des bienfaits de leur Dieu, se répandoient fréquemment en actions de grace. On trouva bientôt que le langage ordinaire ne répondoit pas assez à l'enthousiasme dont on étoit animé. On eut recours à l'harmonie, & l'on introduisit dans le discours la cadence & la mesure. Toutes ces idées (1), que j'emprunte de M. Rollin, sont appuyées sur les livres saints, c'est-à-dire, sur la vérité elle-même; & elles établissent que la poésie, dans ses premiers temps, n'étoit qu'un récit vif & orné, où l'on détaillait les prodiges opérés par la divinité, ou les exploits des grands hommes.

Elle a bien dégénéré de cette origine, reprit Timagene : car elle chante aujourd'hui des objets bien différens de ceux-là.

Il est vrai, poursuivit Euphorbe. Les rivières, en s'éloignant de leur source,

(1) Hist. Anc. l. 25, ch. 1

n'en deviennent pas plus pures. Quoi qu'il en soit, laissons les égaremens : considérons-la sous ce premier rapport, & voyons comment elle doit raconter.

Nous ne serons plus gênés ici, répliqua Timagene, par l'austère vérité. La carrière immense de la fiction nous laissera une liberté entière ; car le récit poétique n'est tenu à suivre d'autres loix que celles de cette vérité, que vous même avez nommé vérité de la nature, & qui consiste, si je m'en souviens bien, à ne rien avancer qui soit contraire au cours ordinaire des choses, à moins qu'un Dieu ne s'en mêle ; rien qui choque les idées reçues, ou le caractère connu des personnages. Nous allons être à notre aise.

Peut-être pas autant que vous vous imaginez, ajouta Euphorbe. Je conviens que la vraisemblance tient souvent la place de la vérité, dans les récits poétiques : mais d'abord cette dernière n'en est pas toujours exclue. Arrêtons-nous aux sujets grands & nobles. Le poète ne chante-t-il pas fréquemment des événemens qui se sont passés sous ses yeux ? Les récits épiques & ceux de la tragédie ne sont-ils pas pour la plupart empruntés de l'histoire ? Est-il rien de plus

vrai que le sujet du Paradis perdu de Milton , que celui de la Jérusalem délivrée du Tasse ? Le siège de Troye est un fait reconnu par toutes les nations. L'arrivée d'Ænée en Italie a été , ou a passé pour certaine , au point que le judicieux Tite-Live l'a insérée dans son ouvrage. Combien d'exemples pareils dans le genre tragique ?

J'avoue , reprit Timagene , que le fonds de l'action principale est vrai dans ces différens poëmes : mais l'accessoire l'emporte ici sur le fond , & les fictions dont cette vérité est enveloppée la font presque disparaître. Je sais que Godefroi de Bouillon a fait la conquête de Jérusalem , mais l'histoire de Clorinde , celle d'Armide & de Renaud , les enchantemens d'Ismen , & tant d'autres morceaux que je pourrois citer , font tous sortis de l'imagination du poëte.

C'est une petite querelle que je me plaisois à vous faire , interrompit Euphorbe. Nous sommes du même avis ; & je crois avec vous , que même dans les sujets empruntés de l'histoire , la fiction doit conserver ses droits , pourvu qu'elle se renferme dans les bornes de la vraisemblance , ou pour mieux dire , de la nature. C'est le précepte judicieux

de l'évêque d'Albe. (1) « Toutes les fois,
 » dit-il, que nous abandonnons la vé-
 » rité, pour nous livrer à la fiction,
 » ayons le plus grand soin de ne pas
 » nous écarter de la vraisemblance : »
 & cette vraisemblance est si nécessaire
 dans les ouvrages dont nous parlons,
 qu'elle doit, pour ainsi dire, servir de
 passeport à la vérité même. Vous savez
 avec quelle hardiesse le médecin de
 Louis XI parloit à son maître, & avec
 quelle timidité & quelle foiblesse ce
 prince, jaloux d'ailleurs de son autorité,
 souffroit ses propos insolens & tâchoit
 de l'appaiser par des largesses. Ce fait tout
 incontestable qu'il est, auroit mauvaise
 grace dans un poëme, parce qu'il man-
 que de vraisemblance. Qu'une imagina-
 tion riche & féconde embellisse donc
 sa matiere de tout ce que lui permet-
 tent les loix de la nature & l'opinion

(1) Hoc quoque non studiis nobis levioribus
 instat.

Curandum, ut, quando non semper vera
 profamur

Fingentes, saltem sint illa simillima veris.

Vida, Poët. lib. 2.

des hommes sages , elle ne méritera que des applaudissemens.

Fort bien , poursuivit Timagene. Mais je suis inquiet de savoir comment tout cela s'accordera avec le merveilleux , si familier sur-tout à l'épopée.

Parfaitement , répondit Euphorbe. Il faut d'abord remarquer , (1) avec le même poète que je viens de citer , que par ces prodiges l'Auteur veut seulement répandre de l'agrément dans son poème. Il ne prétend point qu'on le croie ; il n'en fait point mystère ; il le déclare ouvertement : ce sont des songes sortis par la porte d'ivoire. Mais d'ailleurs , le merveilleux lui-même a sa vraisemblance , fondée en premier lieu sur le pouvoir de la divinité , mais plus encore sur le choix des occasions où on l'em-

(1) Nam quæ multa canunt ficta & non credita vates ,

Dulcia quò vacuas teneant mendacia mentes,
Illis nulla fides , quam nec sibi denique aperti
Exposcunt , nec dissimulant

.
Omnia quæ portâ veniunt insomniæ eburnâ.
Vida. Ibid.

ploye. (1) Horace nous apprend en deux mots quelles sont ces conjonctures :

Nec Deus interfit nisi dignus vindice nodus ;

si l'objet est assez grand, ou l'intrigue assez nouée pour exiger le secours du ciel. La fureur & l'acharnement des Grecs & des Troyens les uns contre les autres dans l'Iliade, celui de ces mêmes Troyens & des Italiens dans l'Ænéide, forment une querelle assez sérieuse, pour que les Dieux prennent parti en faveur de l'un ou de l'autre peuple ; assez difficile à vider pour que Jupiter s'en mêle, & assemble toutes les divinités à ce sujet. Achille & Ænée sont des héros d'un assez grand nom, pour que Vulcain leur fasse lui-même une armure.

Ainsi vous ne voudriez pas, répliqua Timagene, que ce Dieu alluma ses fourneaux pour en faire une à Dom Guichotte. J'apperçois maintenant toute l'étendue de cette qualité dont nous parlons. Elle exige, non-seulement que chacun des faits en particulier ne sorte point des bornes prescrites par la raison

(1) Hor. de Arte Poët. v. 191.

& le bon sens, mais encore que tous les événemens, sans en excepter les prodiges, naissent les uns des autres dans un ordre naturel & qui n'ait rien de forcé. C'est-là en effet le vrai moyen d'imiter parfaitement la vérité, & de ne point tomber dans le défaut de ces romans, où l'on entasse aventure sur aventure, incident sur incident; où les intrigues sont si compliquées que l'esprit a peine à se retrouver dans ce labyrinthe. A l'occasion de cette vraisemblance, qui n'est autre chose que l'ordre prescrit par la nature & par les circonstances du lieu, du temps & des personnes, je me rappelle qu'on fait une querelle au célèbre Racine, ce poète de la nature, sur sa description de la mort d'Hyppolite. On l'accuse d'avoir répandu dans cet endroit une pompe & une magnificence peu convenables à celui devant qui on fait ce récit, & à celui qui le fait. Vous savez que c'est le gouverneur d'Hyppolite qui vient apprendre la mort de ce jeune prince à Thésée son pere. On cite le fameux *κειται πατερκλος* d'Homere; (1) & on oppose l'énergique briè-

(1) Il. l. 18. v. 20.

S U R L E R É C I T. 473
veté de ce peu de mots à tous les détails brillans de ces vers, (1)

Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide ;

L'onde approche , se brise , & vomit à nos yeux ,

Parmi des flots d'écume un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes ;

Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes :

Indomptable taureau , dragon impétueux ,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugissemens font trembler le rivage ;
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ;
La terre s'en émeut ; l'air en est infecté ;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Que pensez-vous, s'il vous plaît, de cette critique ?

Je sens , répondit Euphorbe , que vous ne pouvez sans quelque peine condamner tant de beautés. Il faut avouer cependant , qu'elles sont déplacées. Si vous rapportiez la mort cruelle d'un

(1) Phèdre , acte 5 , sc. 6.

élève qui vous fût cher, votre douleur vous permettroit-elle de faire ces riches descriptions? Si vous étiez son pere, les entendriez-vous de sang froid? Le discours d'Antiloque dans Homere, me semble bien plus conforme à la nature. « Hélas, (1) fils de Pelée, dit-il, je vous » apporte une nouvelle bien triste & » que les Dieux auroient bien dû vous » épargner : Patrocle n'est plus. » Au surplus, dans le morceau du poëte françois, il n'y a guères que les vers que vous avez cités & quelques autres qui puissent mériter ce reproche. Tout le reste de ce récit nous dédommage bien de cette légère intempérance poëtique. Quoi de plus intéressant que ce qui suit?

Tout fuit, & sans s'armer d'un courage inutile,

Dans le temple voisin chacun cherche un asyle.

Hyppolite lui seul, digne fils d'un héros,

Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,

Pousse au monstre, & d'un dard lancé d'une main sure,

(1) Ω' μοι πηλίοσ υἱε δαιφρονος ἢ μάλα λυγρῶσ
πύουσαι ἀγγελίης, ἢ μὴ ὀφείλλε γενεσθαι.
Κεῖται πάτροκλος, *Suprà*.

Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage & de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugis-
fant ,

Se roule , & leur présente une gueule enflam-
mée ,

Qui les couvre de feu , de sang & de fumée.
La frayeur les emporte ; & , sourds à cette fois,
Ils ne connoissent plus ni le frein , ni la voix.
En efforts impuissans leur maître se consume.
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même , en ce désordre af-
freux ,

Un Dieu , qui d'aiguillons pressoit leurs flancs
poudreux.

A travers les rochers la peur les précipite :
L'essieu crie , & se rompt. L'intrépide Hyp-
polite

Voit voler en éclats tout son char fracassé :
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.

Mais c'est ici , sur-tout , que je retrouve
le naturel , l'affectueux Racine.

Excusez ma douleur : cette image cruelle.
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu , Seigneur , j'ai vu votre malheureux
fils

Traîné par les chevaux , que sa main a nourris.

Et plus bas.

Je cours, en soupirant, & sa garde me suit :
De son généreux sang la trace nous conduit.
Les rochers en sont reints : les ronces dégout-
tantes

Portent de ses cheveux les dépouilles san-
glantes.

Si Homere dans cet endroit a l'avantage
du naturel & de la vraisemblance, il en
est bien d'autres chez lui, où il a mé-
rité d'être relevé par Jérôme Vida, l'a-
mi constant de Virgile.

Il est vrai, continua Timagene, que
je trouve les règles de la convenance
mieux observées dans les autres récits
de notre poète tragique : par exemple,
dans celui où Arbate confient de Mi-
thridate, raconte les derniers exploits,
& la mort de ce héros. (1)

D'abord il a tenté les atteintes mortelles
Des poisons que lui-même a cru les plus fi-
dèles.

Il les a trouvés tous sans force & sans vertu.

(1) Mithr. acte 5, sc. 4.

Vains secours , a-t-il dit , que j'ai trop combattu !

Contre tous les poisons soigneux de me défendre ,

J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvois attendre ,

Essayons maintenant des secours plus certains ,
Et cherchons un trépas plus funeste aux Romains.

Il dit , & défiant leurs nombreuses cohortes ,
Du palais , à ces mots , il fait ouvrir les portes ,
A l'aspect de ce front , dont la noble fureur
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur ,

Vous les eussiez vu tous , retournant en arrière ,
Laisser entr'eux & nous une large carrière ;
Et déjà quelques-uns couroient épouvantés ,
Jusques dans les vaisseaux qui les ont apportés.

Mais le dirai-je ? ô ciel ! Rassurés par Pharnace ,
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace ,

Ils reprennent courage , ils attaquent le Roi ,
Qu'un reste de soldats défendoit avec moi.
Qui pourroit exprimer par quels faits incroyables ,

Quels coups , accompagnés de regards effroyables ,

Son bras , se signalant pour la dernière fois ,
A de ce grand héros terminé les exploits ?
Enfin , las & couvert de sang & de poussière,
Il s'étoit faits de morts une noble barrière.
Un autre bataillon s'est avancé vers nous.
Les Romains , pour le joindre , ont suspendu
leurs coups.

Ils vouloient tous ensemble accabler Mithridate :

Mais lui , c'en est assez , m'a-t-il dit , cher
Arbate.

Le sang & ma fureur m'emportent trop avant.
Ne livrons pas sur-tout Mithridate vivant.
Aussi-tôt dans son sein il plonge son épée.
Mais la mort fuit encor sa grande ame trompée.

Ce héros dans mes bras est tombé tout sanglant ,
Foible , & qui s'irritoit contre un trépas si lent ;

Et se plaignant à moi de ce reste de vie ,
Il soulevoit encor sa main appesantie ,
Et marquant à mon bras la place de son cœur,
Sembloit d'un coup plus sûr implorer la faveur.

On ne voit là que des beautés mâles &
sans affectation , que les couleurs de la

nature même , sur-tout dans ce beau tableau que renferment les trois derniers vers , & que je regarde comme un chef-d'œuvre. Je me suis souvent demandé , pourquoi nos tragiques modernes pour la plupart , suppriment aujourd'hui ces sortes de récits. Je crois que la véritable raison est leur difficulté. En effet , pour éviter l'ennui dans le détail circonstancié d'un événement déjà connu par un grand nombre des spectateurs , & qui doit avoir une certaine étendue , pour le rendre intéressant , il faut beaucoup d'habileté , il faut la main d'un grand maître. Il est plus court & plus aisé de faire exécuter la chose même sous les yeux du parterre. Ajoutons , qu'il est rare de trouver un acteur qui débite ces morceaux de manière à mériter des applaudissemens.

Les anciens , reprit Euphorbe , ne trouvoient pas ces difficultés insurmontables : car ils les éprouvoient , sans doute , comme nous.

Croyez-vous donc , interrompit Timagene , qu'on ne doit jamais s'écarter de la route qu'ont suivie les anciens ? Voudriez-vous , par exemple , que Racine , en imitant Euripide , eût fait descendre sur la scène Diane qui enlève

Iphigénie , & lui substitue une biche ?

Non assurément , répondit Euphorbe. Mais il faut mettre une grande différence entre ce qui s'appuye sur la nature & la raison , & ce qui dépend des opinions , ou des usages particuliers. Ce merveilleux , ou comme l'appellent les gens de l'art , cette machine est de ce dernier genre. Chez les anciens , ces sortes de prodiges étoient admis même dans les poëmes dramatiques ; & ils pouvoient l'être. Les divinités payennes étoient complaisantes : on les trouvoit par-tout où le besoin l'exigeoit. Leur entremise étoit si ordinaire , qu'elle sembloit suivre l'ordre commun , du moins , dans les grands événemens. La religion des Grecs & des Romains en cela étoit fort commode : la nôtre , comme plus vraie , est aussi plus sévère. Nous ne souffrons point que dans une action qui se passe sous nos yeux , on mêle des prodiges , qui n'ont point de fondement. Nous renvoyons le merveilleux aux poëmes épiques ; c'est-à-dire , à ceux qui ne consistent que dans un récit : encore faut-il qu'il n'ait rien de contraire aux oracles de nos livres saints. C'est pour cela que nos opéra , qui ne seroient qu'un amusement puérile & insipide si on les dépouilloit

pouilloit de la musique & du jeu des machines , empruntent communément leurs sujets de la théogonie payenne.

Il faut bien , répliqua Timagene , que ce soit l'harmonie , l'enchantement de la décoration , enfin l'illusion théâtrale , qui fasse trouver du plaisir dans un spectacle où la vraisemblance est choquée à tout moment : où l'emporement , la douleur , la tristesse , le dernier soupir même s'exprime par les accens de la musique. Mais ce charme que nous trouvons dans le jeu des machines , ne prouve-t-il pas que l'homme a un goût naturel pour le merveilleux ?

Je n'en doute en aucune façon , répartit Euphorbe : c'est ce penchant secret que le joueur de gobelets saisit pour nous attacher ; & notre plaisir cesse , aussi-tôt que nous connoissons la manière dont il s'y prend pour nous tromper. Aussi le merveilleux est-il l'ame de la poésie grande & noble. Il prête aux êtres inanimés la vie & le sentiment. C'est ce que dit magnifiquement Boileau dans son art poétique. (1)

Là pour nous enchanter tout est mis en usage ;

(1) Art. Poët. ch. 3.

Tout prend un corps, une ame, un esprit,
un visage,

Chaque vertu devient une divinité :

Minerve est la prudence, & Vénus, la beauté.

Ce n'est plus la vapeur qui produit le ton-
nerre,

C'est Jupiter armé pour foudroyer la terre.

Un orage terrible aux yeux des matelots,

C'est Neptune en courroux qui gourmande les
flots,

Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,

C'est une Nymphé en pleurs qui se plaint de
Narcisse.

Qu'Enée & ses vaisseaux, par le vent écar-
tés,

Soient aux bords Africains d'un orage empor-
tés;

Ce n'est qu'une aventure ordinaire & com-
mune,

Qu'un coup peu surprenant des traits de la
fortune.

Mais que Junon, constante en son aversion,

Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;

Qu'Eole en sa faveur les chassant d'Italie,

Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Eolie,

Que Neptune, en courroux s'élevant sur la
mer,

D'un mot calme les flots, mette la paix dans
l'air,

Délivre les vaisseaux , des Syrtes les arrache ;
C'est-là ce qui surprend , frappe , saisit , attache.

Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur ;

La poésie est morte , ou rampe sans vigueur.

En effet , reprit vivement Timagene , tout ce qui nous remet sous les yeux le portrait de la divinité gravé dans notre ame , tout ce qui nous rappelle sa grandeur & son pouvoir est sûr de nous enchanter. Mais , si j'ai bonne mémoire , je crois que M. Rollin (1) n'est pas ici d'accord avec notre poëte. Si l'on en croit le premier , il n'est pas permis à un Auteur chrétien d'employer même les noms des divinités payennes. Cette décision me paroît fort sévère ; & dans les raisonnemens qu'il fait pour l'appuyer , je crois qu'il prend le change. Il prétend que par ces noms on ne peut entendre que les Dieux du paganisme , où les attributs du vrai Dieu , où que l'on entend rien du tout : mais il me semble à moi que par ces mots on entend une chose inanimée , à qui , comme le dit Despréaux , on prête une ame &

(1) Tr. des Etud. tom. 1. l. 2. art. 4.

un esprit pour donner du feu & de la grace à la poésie ; & M. Rollin lui-même accorde cette liberté aux poètes , dans le même endroit dont il est ici question. « Je suis bien éloigné , dit-il , de condamner certaines figures , par lesquelles on attribue du sentiment , de la voix , de l'action même aux choses inanimées. Il sera toujours permis . . . de donner des ailes aux vents . . . de prêter une voix au tonnerre . . . de personnifier les vertus & les vices. » Mais si l'on peut donner des ailes au vents , pourquoi ne pourroit-on pas leur donner un nom ? Si je peux personifier la prudence , pourquoi m'empêcherait-on de l'appeller Minerve ? Est-il quelqu'un assez mal-adroit pour s'imaginer , que je veuille honorer sous ce nom une prétendue divinité ? Tout homme sensé ne voit dans la déesse qui accompagne Télémaque sous la figure de Mentor , qu'une allégorie ingénieuse , qui répand dans ce beau poëme un feu & une action moins aisée à peindre , qu'à sentir. Tout y languiroit si au lieu de cette fiction , l'Auteur se fût contenté de supposer que dans toutes les démarches du jeune prince , la prudence lui montrait le parti le plus sage , modéroit ses passions , & corrigeoit ses écarts.

Sans doute , poursuivit Euphorbe , on ne peut interdire la fiction à la poésie , & sur-tout à l'épopée , sans lui ravir tous ses agrémens. Donnons-lui la liberté d'animer tout , jusqu'aux vices & aux vertus. Mais avouons aussi qu'il faut donner des bornes à cette fiction. On ne peut excuser un poète qui ose mêler le sacré avec le profane , & qui fait concourir les divinités du paganisme avec le Dieu de vérité. S'il est bien pénétré du sujet qu'il traite , il doit y trouver assez de grandeur & de majesté , pour qu'il puisse se passer de cette décoration indécente. Toutes les richesses de la poésie de Sannazar , tout le feu , toute l'imagination , toute la noblesse du génie le plus sublime & le plus fécond ne peuvent nous dédommager de ce défaut. Au reste , ce merveilleux étant grand par lui-même , puisqu'il est l'effet d'un pouvoir divin , ne peut convenir qu'à la poésie noble & sérieuse. Les Grecs le souffroient sur la scène tragique : mais , comme je l'ai déjà remarqué , nous sommes plus difficiles sur cet article. Nous ne lui laissons de place que dans le poème épique. Il lui est nécessaire , & fait , pour ainsi dire , partie de son essence : en

effet, on peut définir ce poëme, le récit d'une action grande & merveilleuse, exécutée par un héros dans un certain espace de temps. Laisant à part ce qui regarde l'unité d'action, de héros & de temps, & les autres règles qu'il doit suivre, arrêtons-nous seulement à sa qualité de récit. C'est-là, sur tout, ce qui le distingue du poëme tragique, dont la nature est d'être la représentation d'une action : & c'est par cette raison qu'on en bannit ordinairement le merveilleux. Cette représentation néanmoins est entremêlée de récits ; & dès-lors, elle fournira encore matière à nos entretiens, par les autres qualités qui lui conviennent sous ce rapport, ainsi qu'au poëme épique.

Si le merveilleux figure mal dans une représentation, interrompit Timagene, d'où vient donc l'empressement du public pour l'opéra, qui n'est qu'un tissu de prodiges, souvent mal amenés & toujours dépourvus de vraisemblance ?

Il vient, répondit Euphorbe, de ce qu'on y assiste que pour s'amuser. Nous l'avons remarqué tout-à-l'heure. Les charmes de la musique soutenus par la variété des décorations, par la richesse des perspectives, produisent cet effet,

sans avoir besoin de beaucoup d'illusion. Aussi le cœur n'est point du tout affecté par ce spectacle. La tragédie, au contraire, veut ébranler l'âme par les ressorts de la terreur & de la compassion. Il faut pour cela qu'elle suive pas à pas les routes ordinaires de la nature, dont le merveilleux s'écarte presque toujours.

Si je vous objecte, reprit Timagene, que cette même raison devoit aussi bannir de l'épopée le merveilleux, je vois d'avance ce que vous m'allez répondre. Vous me direz que ce dernier poëme en général, se propose de nous instruire & de nous plaire plutôt par le sentiment de l'admiration, qu'en nous arrachant des larmes : que le ressort du pathétique ne s'y emploie que dans certains endroits particuliers. Contentons-nous donc que par-tout il nous attache par la magnificence de ses ornemens, & sur-tout par l'intérêt. C'est ici qu'il faut faire usage de ce que nous avons déjà dit (1) de l'intérêt général & particulier. La révolution qui mit les Tartares sur le trône de la Chine, sera tou-

(1) Entret. deuxième.

jours pour moi un objet beaucoup plus indifférent, que l'avènement de Charlemagne à l'empire d'occident : la Jérusalem délivrée a des charmes plus puissans pour un chrétien, que pour un mahométan.

Entre les différens ornemens qu'exige le récit poétique, repartit Euphorbe, il en est qui contribuent beaucoup plus que les autres, à cet intérêt dont vous parlez. Tels sont le sublime & le pathétique. On s'affecte, on se passionne aisément pour un objet qu'on admire, & plus encore pour celui qui fait nous attendrir. Etre maître du cœur, c'est être maître de l'homme entier. Le sublime brille partout dans les poëmes d'Homere. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir le traité de Longin. On y en trouvera une foule d'exemple mis en vers françois, par Despréaux. Cette traduction m'en rappelle une autre d'une espèce un peu différente, mais qui a toujours rapport à l'objet dont nous parlons. Un poëte de nos jours a rendu tout le sublime que renferme le commencement de la Genèse, avec cette seule différence, qu'il a mis en action, ce qui n'est qu'en récit dans l'Auteur sacré. Il fait parler ainsi le maître du tonnerre.

Les temps sont arrivés : cessez tristes chaos :
 Paraissez élémens : Dieux allez leur prescrire
 Le mouvement & le repos :
 Tenez-les renfermés chacun dans son empire.
 Coulez , ondes , coulez ; volez rapides feux ;
 Voile azuré des airs embrassez la nature ;
 Terre enfante des fruits , couvre-toi de verdure ;
 Naïsez , mortels , pour obéir aux Dieux.

Je connois ce morceau , répliqua Timagene. Il m'a toujours fait beaucoup de plaisir , même à la simple lecture ; mérite bien rare dans une poésie d'opéra. Rien n'est plus grand que ce spectacle superbe , d'un Dieu qui commande au néant d'enfanter la nature , & dont l'ordre est exécuté sur le champ. Homère est rempli de ces idées magnifiques , surtout lorsqu'il parle de la divinité. Virgile en a imité plusieurs ; lorsqu'il dit , par exemple , que Jupiter d'un mouvement de tête fait trembler l'Olympe entier , ou quand il nous peint ce maître des Dieux jettant sur sa fille un de ces regards , qui portent le calme dans les cieux & jusqu'au sein des tempêtes : mais il me semble qu'il en a peu tiré de son propre fond. Cependant je serois bien tenté

de mettre dans ce même rang un endroit du sixième livre de l'Enéide. C'est celui où Enée rencontre Didon dans les enfers. Le prince Troyen veut excuser à ses yeux son départ précipité, & lui parle avec toute la tendresse & le feu dont il est capable. Le poète sans mettre un mot dans la bouche de la princesse, (1) ajoute seulement, « ses regards fixés à terre, son visage détourné, témoignent son dédain. . . . enfin elle se dérobe à sa vue, & d'un air indigné s'enfonce dans l'épaisseur d'un bois. » Je voudrais appeler ce silence, un silence sublime.

Si vous êtes tenté de le faire, reparait Euphorbe en riant, je vous déclare, moi, que depuis long-temps j'ai succombé à la tentation. Avant Virgile on trouvoit chez les Grecs des exemples de ce silence énergique, & qu'on peut regarder comme le dernier effort de l'éloquence. (2) Dans les Trachiniennes de Sophocle, Hyllus, fils d'Hercule,

(1) Illa solo fixos oculos averſa tenebat. . . Tandem proripuit ſeſe, atque inimica refugit In nemus umbriferum. *Æn. lib. 6.*

(2) Acte 4, ſcène 2,

fait à Déjanire un récit touchant de la mort de ce héros, dont elle étoit la cause innocente par le don de la robe empoisonnée qu'elle lui avoit envoyée. La princesse alors reconnoît sa funeste erreur. Sa douleur est si profonde, son désespoir si affreux, qu'elle se retire, sans répondre un mot aux invectives & aux reproches dont son fils l'accable, & laisse le chœur & les spectateurs dans la plus cruelle inquiétude sur le parti qu'elle va prendre. (1) Dans la tragédie d'Antigone, Euridice, femme de Créon, après avoir entendu le détail de la mort du prince Hémon son fils, sort sans proférer une parole, & par-là donne à penser au chœur, qu'elle est résolue de s'arracher la vie. Il y a encore un exemple pareil dans l'Œdipe du même Auteur. Ne rien dire dans ces occasions, c'est assurément dire beaucoup.

Ce que vous observez ici dans Sophocle, poursuit Timagene, s'accorde parfaitement bien avec l'idée que M. Rollin, après le P. Brumoi, nous donne de ce poëte. Le génie de ce tragique a bien du rapport avec celui de Corneille. Tous

(1) Acte 5, sc. 2.

deux s'attachent plus à nous frapper par le grand & le sublime, à nous intéresser par l'admiration, qu'à surprendre notre sensibilité, & à nous arracher des larmes. Ce tribut du sentiment leur paroît indigne des héros dont ils parlent; & leur esprit naturellement élevé se met, pour ainsi dire, de niveau avec les grands hommes, dont ils décrivent les exploits & la mort. C'est-là du moins l'impression qu'a toujours fait sur moi le récit de celle de Pompée dans le Sophocle françois. C'est un spectacle aussi beau que touchant, de voir ce Romain porter tout l'héroïsme d'une grande ame au milieu des assassins qui le poignardent, & je ne fais si le sentiment qu'on éprouve alors, ne vaut pas bien celui que fait naître le sang d'Iphigénie qui coule sur l'autel.

Peut-être vaut-il mieux, reprit Euphorbe; mais malheureusement il y a beaucoup plus de cœurs sensibles, que d'âmes grandes & élevées. D'ailleurs il arrive assez souvent, qu'en voulant atteindre le sublime, on donne dans le gigantesque & l'empoulé. Le Tasse en décrivant le dernier combat des Chrétiens contre les infidèles, dit avec plus d'emphasis que de grandeur: « Les nuées

disparurent , & le ciel voulut voir à
découvert ces grandes actions.

E senza velo

Volse mirar l'opre grandi il cielo.

Il est donc plus sûr & plus facile d'intéresser par le pathétique , que par le sublime. Il falloit le génie de Corneille pour se soutenir dans une pareille élévation. Ses successeurs ont sagement fait de se rapprocher de nous ; & ils ont réussi à nous charmer , sans nous étonner. Sophocle lui-même emploie souvent le pathétique , pour émouvoir les spectateurs , en y mêlant , il est vrai , presque toujours quelques-uns de ces traits forts & vigoureux , qui forment son caractère particulier. De ce genre , est la peinture que Hyllus fait à Déjanire d'Hercule mourant , dans l'endroit dont je vous parlois tout - à - l'heure. (1) La voici dans la traduction de M. Dupuy.
« Paré de votre main , & la joie de son
« cœur peinte sur le visage , il adresse
« ses prières aux dieux : mais à peine
« le feu a-t-il embrasé le bûcher chargé

(1) Trachin. Acte 4 , sc. 2.

des victimes sanglantes, qu'on voit for-
tir de tout son corps une sueur abon-
dante. La robe s'attache & se colle
fortement à tous ses membres : un
poison dévorant, tel que le venin
d'une vipere, ronge, pénètre les chairs,
s'insinue jusqu'à la moëlle des os, &
produit d'affreuses convulsions. Il ap-
pelle Lichas, & lui demande de quelle
main perfide il tenoit ce funeste pré-
sent. Lichas, l'infortuné Lichas, qui
ignoroit votre artifice, & n'y avoit
aucune part, répond qu'il ne l'avoit
reçu que de vous, & qu'il l'avoit ap-
porté dans l'état qu'il lui avoit été
confié. A ces mots Hercule, dans un
accès de douleur qui le pénètre jus-
qu'au fond des entrailles, prend Li-
chas par le pied, le jette & l'écrase
contre un rocher qui étoit dans la mer.
La tête brisée de ce malheureux n'offre
plus qu'un mélange affreux de cervelle
& de sang. Tout le peuple à l'instant
pousse à l'envi des gémissemens que
lui arrachent & la mort funeste de
Lychas & l'état douloureux d'Alcide ;
mais personne n'ose approcher. Tan-
tôt il se roule par terre, tantôt il se
releve & pousse des cris effroyables,
qui font retentir au loin les rivages

» de l'Eubée & les montagnes de la
 » Thessalie. Souvent épuisé par la vio-
 » lence de ses douleurs, il tomboit à
 » terre, & sa fureur s'exhaloit en im-
 » précations terribles contre l'hymen
 » fatal qui l'avoit uni à la fille d'Œnée,
 » & qui faisoit en ce jour son tourment
 » & sa perte. Enfin, dans la noire vapeur
 » qui l'obsède sans relâche, il jette de
 » côté & d'autre des regards égarés,
 » & m'appervant dans la foule, où je
 » fondois en larmes, il m'appelle. Ap-
 » prochez, mon fils, dit-il ; n'aban-
 » donnez pas un pere dans l'état déplo-
 » rable où vous le voyez : approchez ;
 » dussiez-vous terminer avec lui votre
 » sort ; & s'il vous reste quelque senti-
 » ment de tendresse & de pitié, enle-
 » vez-moi promptement de cette terre,
 » afin que je n'y finisse pas mes tristes
 » jours. Transportez-moi loin d'ici, &
 » dans un lieu où je puisse cacher à l'u-
 » nivers entier ma cruelle destinée. A
 » ces mots, nous le portons au vaisseau,
 » & nous l'aménons sur ces bords avec
 » bien de la peine. Il a été sans cesse
 » travaillé par la violence de ses maux ;
 » & vous le verrez bientôt expirant, si
 » même il vit encore. » Quel choix des
 circonstances les plus capables d'émou-

voir & d'attendrir sur le sort de ce héros? C'est au moment où il se livroit à la joie la plus pure, que d'horribles tourmens vont lui ravir le jour. Mais vous remarquez, sans doute, comme moi, quelle vivacité & quel intérêt ajoute ici la situation de Déjanire. On lui raconte la mort cruelle de son époux, & c'est elle seule qui en est la cause innocente, pour avoir ajouté foi aux paroles de Nessus. Cette circonstance ne donne-t-elle pas une force singulière à ce que dit Hyllus, qu'*Hercule exhaloit sa fureur en imprécations terribles contre l'hymen fatal qui l'avoit uni à la fille d'Enée?*

Il me semble, ajouta Timagene, qu'il y a une situation à-peu-près semblable dans la Phèdre de Racine. Thérამene raconte à Thésée la mort d'Hyppolite son fils, dont cet infortuné pere étoit devenu l'auteur, en prêtant l'oreille aux accusations de sa femme contre ce prince innocent. J'y trouve même un trait, qui, comme le vôtre, emprunte une énergie toute particulière de cette situation : ce sont ces deux beaux vers, où Thérამene peint le cadavre défiguré de ce prince malheureux :

(1) « Triste objet, où des Dieux éclate la co-
 » lere ,
 » Et que m'éconnoîtroit l'œil même de son
 » pere. »

Quel coup doit porter au cœur de Thésée cette réflexion ?

Ce coup est si sensible, poursuit Euphorbe, qu'il devroit peut-être avoir des effets plus tristes, qu'il n'en a dans la piece. Je ne puis m'empêcher d'accorder ici l'avantage au tragique Grec, sur le françois. Outre le stile de la description, plus naturel, & dès-lors plus pathétique dans le premier que dans le second, quelle différence dans les suites qu'elle a chez l'un & l'autre poëte ? Déjanire écoute le récit d'Hyllus avec cette sombre & morne attention qui décele l'excès de la douleur. Son désespoir est au comble : elle sort sans dire un mot ; & c'est pour se donner la mort. Voilà la nature peinte en grand. Cette conduite est bien plus expressive, que les exclamations de Thésée. De tout cela, il est aisé de conclure, que le pathétique dépend entièrement du soin que le poëte a de rassembler les circonstances les plus naturelles en elles-mêmes, & les plus capables de nous attendrir sur l'objet

(1) Phed. Acte 3, sc. 6.

qui nous est présenté. (1) « Voilà, dit
 » le poète de Cremone, quels ressorts
 » doit faire jouer le favori des muses,
 » pour conduire à son gré l'esprit & le
 » cœur de ses lecteurs, pour leur ins-
 » pirer les mouvemens & les passions
 » qu'il lui plaît, & par un espece de
 » prodige, les soumettre à l'effort tout-
 » puissant de son art. Soit qu'il nous
 » porte à la joie, soit qu'il veuille
 » nous arracher des pleurs, toujours
 » il répand dans notre ame un sen-
 » timent plein de douceur & de char-
 » mes. » L'Auteur ne se contente pas
 de le dire ; il le prouve par des
 exemples tirés de Virgile, son poète
 favori. (2) « Qui seroit insensible,
 » continue-t-il, au sort déplorable du

(1) Discitur hinc etenim sensus mentesque
 legentum

Flectere, diversosque animis motus dare, ut
 illis

Imperet arte potens (dictu mirabile) vates.
 Nam semper seu læta canat, seu tristia mœrens,
 Affectas implet tacitâ dulcedine mentes. *Vid.*
Poët. lib. 2.

(2) Quem non Threicii quondam fors aspera
 vatis

Molliat, amissam dum solo in littore secum,
 Eurydice, solans ægrum testudine amorem,
 Te veniente die, te decedente canebat ?

» chancre de la Thrace, lorsque seul
 » sur un rivage désert, il pleure la perte
 » de son épouse, & tâche de charmer
 » son amour désespéré, lorsque les lu-
 » gubres accens de sa lyre chantent le
 » nom d'Euridice au lever de l'aurore,
 » & le répètent encore au coucher du
 » soleil? Quel tableau plus touchant que
 » celui d'Euryale, lorsque ce bel enfant
 » tombe sous les coups de son ennemi?
 » Sa tête languissante demeure panchée
 » sur ses épaules; la pâleur de la mort
 » se répand sur ses lèvres; c'est une fleur
 » coupée par le tranchant de la charrue.
 » A cette peinture, le lecteur voudroit
 » s'avancer lui-même, fondre sur Vols-
 » cens, soutenir de la main cette tête
 » mourante, & faire des efforts, même
 » inutiles, pour arrêter ces flots de sang
 » qui coulent le long de sa poitrine. »

Quid ? Puer Euryalus cum pulchros volvitur
 artus,

Ah dolor ! inque humeros lapsâ cervice re-
 cumbens,

Languescit moriens, ceu flos succisus aratro?

Ardet adire animus lectori, & currere in ipsum
 Volcentem, puerique manum supponere
 mento

Labenti, ac largum frustra prohibere cruorem
 Purpureo niveum signantem flumine pectus. *Ib.*

Votre bon prélat, reprit Timagene ; avoit du goût & possédoit bien son Virgile. Il pensoit avec raison que les grands mots, les exclamations, les phrases coupées & ponctuées sont moins propres au pathétique que les circonstances réunies avec habileté. C'est le grand art qu'emploie Racine pour émouvoir, & dans lequel il réussit si bien ; témoin cette description touchante que fait Josabeth dans la tragédie d'Athalie, en parlant du jeune Joas. (1)

Hélas ! L'état horrible où le ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon esprit !
De princes égorgés la chambre étoit remplie.
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas laissé pour mort frappa soudain ma vue.
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jeté envain ;
Et foible le tenoit renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage ;
Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocens je me sentis presser.

(1) Athalie, Acte I. sc. 2.

Il n'y a pas - là un coup de pinceau qui ne porte avec lui un sentiment. Qui ne seroit ému à la vue de cette nourrice qui ose se jeter au-devant des assassins , de cet enfant renversé tout sanglant sur son sein ? Mais sur-tout quel trait admirable que le mouvement de ce même enfant, qui blessé, presque sans connoissance , presse entre ses bras la personne qui le tient ! Ce sont-là de ces circonstances délicates , qui ne sont aperçues que par l'œil d'un grand maître.

Ce concours adroit des circonstances, ajouta Euphorbe , est le ressort le plus puissant , non - seulement pour produire le pathétique, mais encore pour inspirer toutes les passions & tous les mouvemens dont l'ame est susceptible. Voyons dans un autre endroit du même poëte, comment il contribue à faire naître l'éloignement & l'horreur. Céphise, confidente d'Andromaque, veut persuader à cette princesse de donner la main à Pyrrhus , pour mettre à couvert les jours d'Astyanax son fils ; puisque c'est à ce prix que le prince Grec consent à lui conserver la vie. La veuve d'Hector indignée de ce conseil ; s'attache à montrer combien Pyrrhus est un objet

odieux pour elle , & par ses propres exploits , & par ceux d'Achille son pere.
Elle reprend donc ainsi. (1)

Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné , fans honneur , autour de nos murailles ?

Dois-je oublier son pere à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'autel qu'il tenoit embrassé ?

Songe , songe , Céphise , à cette nuit cruelle,
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.

Figure-toi Pyrrhus , les yeux étincelans ,
Entrant à la lueur de nos palais brûlans ;
Sur tous mes freres morts se faisant un passage,
Et , de sang tout couvert , échauffant le carnage.

Songe aux cris des vainqueurs , songe aux cris
des mourans ,

Dans la flamme étouffés , sous le fer expirans.
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue,

Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue ;
Voilà par quels exploits il sçut se couronner ;
Enfin , voilà l'époux que tu me veux donner,

(1) Androm. Act. 3. sc. 7.

Je pense que ce morceau peut bien figurer auprès du vôtre , & que les circonstances y sont assez bien rapprochées, pour nous donner l'idée la plus affreuse du fils d'Achille.

Puisque vous parlez de descriptions effrayantes & terribles , interrompit Timagene , j'en vois peu qui produisent mieux cet effet , que ce peu de vers traduits du poëte Eschile , & que l'on trouve dans le traité du sublime de Longin. (1)

Sur un bouclier noir sept chefs impitoyables
Epouvantent les Dieux de sermens effroyables.

Près d'un taureau mourant qu'ils viennent
d'égorger ,

Tous , la main dans le sang , jurent de se venger :

Ils en jurent la peur , le dieu Mars & Bellone.

Et cet autre morceau de je ne sçais quel poëte , qui fait ainsi le portrait du démon de la guerre.

(1) Ch. 13.

Quelle divinité barbare
 S'offre à mes yeux épouvantés ?
 Deux glaives forgés au Tartare
 Arment ses bras ensanglantés :
 Des serpens forment sa couronne ;
 L'ombre de la mort l'environne ;
 Le tonnerre gronde à l'entour :
 Les inexorables furies ,
 Les gorgones de sang nourries ,
 Composent son horrible cour.

Quel assemblage d'objets tous plus épou-
 vantables les uns que les autres !

Les exemples dans ce genre , repar-
 tit Euphorbe , se présentent en foule
 dans nos bons Auteurs. A ceux que vous
 venez de citer , on pourroit joindre le
 récit qu'Athalie fait elle-même d'un
 songe affreux qui lui annonce ses mal-
 heurs , & cet endroit si connu de la
 cantate de Circé , où le grand Rousseau
 décrit les effets d'un enchantement,

Sa voix redoutable
 Trouble les enfers ;
 Un bruit formidable
 Gronde dans les airs ;
 Un voile effroyable
 Couvre l'univers :

La terre

La terre tremblante
Frémit de terreur ;
L'onde turbulente
Mugit de fureur ;
La lune sanglante
Recule d'horreur.

Au reste , parmi tous ces traits propres à rendre un objet odieux, il faut se donner de garde d'en admettre aucun qui rende la peinture dégoûtante. L'imagination échauffée s'aveugle quelquefois & donne dans cet écueil, sans s'en appercevoir. Horace, cet oracle du goût, semble s'être oublié dans ces vers, où il peint Cerbere ; si cependant cette strophe n'a pas été ajoutée par quelque copiste ignorant, (1)

Quamvis furiale centum
Muniant angues caput ejus, atque
Spīritus teter saniesque manet
Ore trilingui.

Cette haleine empestée, ce sang corrompu qui coule de la gueule du monstre infernal, est plus capable de soule-

(1) Lib. 3. Od. 11.

ver le cœur , que de porter l'effroi dans l'esprit.

Ce poëte , répliqua Timagene , a porté lui-même son arrêt, lorsqu'il nous a dit que tout ce qui sort des bornes précieuses de la nature , devient outré & ne peut plaire. Je crois qu'il en est du récit comme du spectacle. Une scène tendue de noir , ornée de larmes funèbres , parsemée d'ossements & de têtes de morts , où l'œil découvre des tombeaux ouverts & des cadavres à demi-corrompus ; (1) telle enfin qu'on la vue de nos jours , n'est plus qu'un triste convoi qui m'accable ou me révolte. Mais détournons un peu nos yeux de ces objets lugubres , & fixons-les sur des descriptions plus propres à nous égayer. L'empire qu'elles ont sur nos sentimens doit s'étendre , sans doute , sur celui-là , comme sur les autres.

Vous en rencontrerez de ce genre , reprit Euphorbe , dans tous les grands écrivains anciens & modernes. Telle est la description des champs Elisées dans Virgile , celle du paradis terrestre dans Milton , celle du palais d'Armide & de

(1) Roméo. Trag.

les environs dans le Tasse. Voici de
 quelle maniere M. Mirabaud a traduit
 la dernière. (1) « Après que les cheva-
 » liers furent parvenus au haut de la
 » montagne, ils virent une agréable
 » plaine, qui s'étendoit sous un ciel pur
 » & serein. La terre y étoit couverte
 » d'un gazon toujours verd & émaillé
 » des plus riantes fleurs. Dans ce climat
 » enchanté, jamais le rigoureux hyver
 » ne pénètre; les ardeurs brûlantes de
 » l'été ne s'y font jamais sentir: on y
 » respire en tout temps un air délicieux,
 » que tempere le doux Zéphire, & que
 » l'aimable Flore parfume. Au milieu de
 » cette belle plaine & sur le bord d'un
 » lac, étoit un magnifique palais d'où
 » l'on découvroit la mer & les isles voi-
 » sines, sur lesquelles ce somptueux édi-
 » fice sembloit dominer.... Le superbe
 » palais d'Armide étoit d'une forme
 » ronde.... La porte étoit d'argent
 » & les gonds en étoient d'or, mais
 » l'ouvrage dont elle étoit ornée, sur-
 » passoit infiniment la matiere. Les fi-
 » gures qu'on y avoit gravées étoient si
 » bien faites, & on leur avoit donné

(1) Jéruf. dél. chant 15 & 16.

» tant d'expression , qu'elles paroissent
» animées. . . . Après que les chevaliers
» eurent légèrement considéré ce bel
» ouvrage. . . . Ils parvinrent à l'entrée
» du jardin. Alors s'offrit à leurs yeux
» tout ce qu'on peut imaginer de plus
» agréable & de plus charmant. Les par-
» terres émaillés de fleurs , les bosquets
» toujours verts , les fontaines cristal-
» lines prodiguant leurs eaux sous mille
» formes différentes , les grotes , les rians
» côteaux , les vallons frais & sombres
» ornoient à l'envi ce délicieux séjour.
» Mais ce qui en faisoit la plus grande
» beauté , c'est que l'art y étoit tellement
» caché , que ce jardin sembloit devoir
» à la nature seule tous ses ornemens.
» L'air toujours également tempéré , y
» faisoit produire aux arbres des fleurs
» & des fruits en tout temps ; à côté
» d'une figue encore verte pendoit à la
» même branche une figue d'une par-
» faite maturité , & sur le même pied
» on voyoit la vigne encore en fleur
» chargée de raisins murs & d'un goût
» exquis. Au murmure des eaux , & à
» celui des feuilles qu'agitoit l'haleine
» des zéphyr , une infinité de petits oi-
» seaux accorderoient leur ramage. » Il

est difficile assurément de voir une peinture plus gaie & plus agréable.

Ce poëte Italien a une imagination très-riche, ajouta Timagene ; mais je lui trouve un autre mérite qui lui est particulier. Son récit intéresse singulièrement ; & je pense qu'on doit attribuer principalement cet effet aux situations délicates dans lesquelles il met souvent ses personnages, & qui ménagent au lecteur une surprise délicieuse. C'est-là, s'il m'en souvient bien, ce que vous appelliez suspension. Telle est l'arrivée inattendue de Clorinde à Jérusalem, au moment où Sophronie & Olinde vont subir un supplice infâme & cruel, auquel cette héroïne s'empresse de les arracher : tel est le combat de cette même Clorinde contre Tancrède, qui ne reconnoît son amante qu'après lui avoir donné le coup de la mort : telle est la rencontre d'Herminie à la suite d'Armide, au milieu de l'armée Egyptienne, lorsqu'on la croit encore dans la retraite champêtre, où la frayeur l'avoit conduite.

Il est vrai, repartit Euphorbe, que ces situations sont assez fréquentes dans la Jérusalem délivrée. Elles le sont peut-être au point de donner à ce poëme

un petit air de roman, qui, joint à quelques pensées recherchées, à ces *con-cetti* familiers aux Italiens, forme sans doute ce clinquant, que Despréaux condamnoit dans ce bel ouvrage. Mais enfin, comme chaque poète a ses défauts, chacun aussi a son mérite particulier. Homere excelle par le génie, Virgile par le naturel, Milton par la force & l'énergie, & le Tasse par l'esprit & le brillant. Pour la solidité de l'instruction & les richesses de la poésie, il en est peu qui le disputent à l'archevêque de Cambrai.

Soit dit sans vous offenser, répliqua Timagene; vous me paraissez un peu hardi de vanter la poésie d'un ouvrage, qu'on refuse de nommer un poème, bien loin de le reconnoître pour un poème épique. Je veux bien y voir avec vous toute la conduite de l'épopée; l'unité d'action, de héros & de temps; le merveilleux le plus frappant, l'intérêt le plus vif, l'imagination la plus brillante: mais il n'est point un poème, dès qu'il n'est point écrit en vers.

Cet oracle, reprit Euphorbe, est-il aussi sûr que vous paraissez le croire? Je vais tâcher de justifier ma hardiesse, & d'assurer au Télémaque le titre de poème épique. On convient assez com-

munément que l'épopée est le récit poétique d'une action grande, merveilleuse, intéressante, exécutée par un héros dans un certain espace de temps. De toutes les qualités renfermées dans cette définition, vous n'en contestez qu'une à l'ouvrage dont il s'agit : c'est déjà un grand avantage pour moi. Toute la difficulté roule donc sur ces mots, *un récit poétique* auxquels des gens de lettres ont substitué un récit en vers. Pour moi, je pense qu'il faut mettre une grande différence entre l'un & l'autre. On lit tous les jours des vers sans poésie ; on peut lire aussi de la poésie sans vers. Le nombre, la mesure des syllabes, la rime, sont une écorce extérieure qui n'exige point le secours des muses. La versification est à la poésie, ce que la bordure est à un tableau. Le coloris, l'expression, l'ordonnance sont absolument indépendans de cette décoration. Rapportons-nous-en sur cette question à Horace : c'est un bon juge. (1) « Pour être poète, dit-il, il ne suffit pas de

(1) Neque enim concludere versum
Dixeris esse satis; neque, si quis scribat, uri
nos,

renfermer un vers dans une certaine mesure, comme je le fais maintenant, sans dire rien qui s'élève au-dessus d'une conversation familière. Réservez ce titre magnifique pour celui qui a reçu du ciel le génie, l'enthousiasme & une expression digne des plus grands objets. Voilà donc l'essence de la poésie : le génie qui choisit habilement son sujet, qui le dispose avec art, qui puise dans la vérité & la nature ses caractères, & qui sçait franchir à propos les bornes trop étroites, que les règles lui prescrivent ; l'enthousiasme qui enfante le sublime, le pathétique, les idées nobles ou riantes, les belles descriptions, les pensées brillantes ; enfin les richesses de l'expression, qui ajoute une nouvelle énergie à la pensée, & qui va quelquefois jusqu'à peindre, pour ainsi dire, à l'oreille l'émotion que l'esprit éprouve. Aucune de ces parties ne manque à l'immortel ouvrage de Fénelon. On n'exige point ici la versification.

Sermoni propiora, putes hunc esse poetam.
 Ingenium cui sit, cui mens diviniore, atque os
 Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.

Hor. Sat. lib. 1.

Le favori de Mécène l'exclut même formellement, si elle est seule, lorsqu'il met au rang de la prose la satire qu'il écrivoit alors, & qu'il écrivoit en vers. Si la mesure où la rime étoient absolument nécessaires à la poésie, dans une traduction en prose, elle perdrait sa nature. De bonne foi, est-ce de la prose que nous lisons dans la traduction du beau poème de Milton ? Il a peut-être perdu quelques-unes de ses graces : mais quelque défiguré qu'on le suppose, on ne le prendra jamais pour une histoire ; pas même pour un roman. Ainsi je ne crains point de placer l'Auteur du Télémaque sur le Parnasse au-dessus de beaucoup de versificateurs, supposé même que ceux ci y soient admis.

Vous avez ici un beau champ, poursuivait Timagene : vous combattez un ennemi qui ne demande que d'être vaincu : car je vous avoue qu'on a toujours eu bien de la peine à me faire voir de la simple prose, par exemple, dans la description charmante que fait cet Auteur de la grotte de Calypso. « Cette » grotte, dit-il, étoit taillée dans le roc » en voûtes pleines de rocailles & de » coquilles : elle étoit tapissée d'une jeune » vigne qui étendoit également ses bran-

» ches souples de tous côtés. Les doux
 » Zéphyrz conservoient en ce lieu, mal-
 » gré les ardeurs du soleil, une déli-
 » cieuse fraîcheur. Des fontaines cou-
 » lant avec un doux murmure sur des
 » prés semés d'amaranthes & de violet-
 » tes, formoient en divers lieux des
 » bains aussi purs & aussi clairs que le
 » cristal. Mille fleurs naissantes émail-
 » loient les tapis verts dont la grotte
 » étoit environnée. Là on trouvoit un
 » bois de ces arbres touffus qui portent
 » des pommes d'or, & dont la fleur,
 » qui se renouvelle dans toutes les sai-
 » sons, répand le plus doux de tous les
 » parfums. Ce bois sembloit couronner
 » ces belles prairies, & formoit une nuit
 » que les rayons du soleil ne pouvoient
 » percer. Là on n'entendoit jamais que
 » le chant des oiseaux, où le bruit d'un
 » ruisseau qui se précipitant du haut d'un
 » rocher, tomboit à gros bouillons pleins
 » d'écume, & s'enfuyoit au travers de
 » la prairie. » Quelle poésie employa ja-
 » mais des images plus riantes, & prodi-
 » gua avec plus d'abondance toutes les ri-
 » chesses & tous les ornemens du stile ?

C'est aussi dans la poésie, poursuivit
 Euphorbe, que l'on peut & que l'on
 doit les répandre avec une espece de

profusion. Comme elle se propose de gagner le cœur & l'esprit par l'attrait du plaisir, pour les instruire plus sûrement, elle n'épargne rien de tout ce qui peut ravir & enchanter. De là ces peintures fréquentes, où les traits de la nature sont si bien saisis, qu'on la confond presque avec son portrait : delà ces pensées naturelles, délicates, & toujours poétiques : delà cette harmonie, cette cadence si expressive, qu'elle fait presque concevoir l'objet qu'elle décrit, à ceux même pour qui la langue dans laquelle elle s'exprime, est étrangère.

Je ne puis entendre parler de peintures naturelles en poésie, répliqua Timagene, sans me rappeler celle que fait Horace dans cette belle ode, où il raconte les projets chimériques d'un usurier, qui sembloit résolu de quitter la ville & son infâme trafic. Pour se confirmer dans cette belle résolution, il décrit ainsi la félicité d'un habitant de la campagne. (1) « Là il marie aux peupliers les sèps de sa vigne déjà forts » & vigoureux ; ici il suit des ieux ses

(1) Ergo aut adultâ vitium propagine

» troupeaux errans dans un vallon
 » écarté, qu'ils font retentir de leurs mu-
 » gissemens : quelquefois il s'occupe à
 » renfermer dans des vases purs le miel
 » exprimé de ses rayons, ou à déchar-
 » ger ses moutons de leur toison. Lors-
 » que Pomone montre à l'univers sa
 » tête couronnée de fruits, quel charme
 » pour lui de cueillir une poire que
 » ses travaux ont fait naître, ou une
 » grappe de raisin dont l'incarnat le dis-
 » pute à la pourpre. Au gré de son ca-
 » price, tantôt il s'étend à l'ombre d'un
 » vieux chêne, tantôt sur un gazon dont
 » la fraîcheur a pour lui mille attraits.
 » Cependant le murmure d'un fleuve

Altas maritat populos ;

.

Aut in reductâ valle mugientium

Prospectat errantes greges ;

Aut pressa puris mella condit amphoris ;

Aut tondet infirmas oves.

Vel cum decorum mitibus pomis caput

Autumnus arvis extulit , /

Ut gaudet insitiva decerpens pyra ,

Certantem & uvam purpuræ ! 7

.

» profond , le ramage plaintif des oi-
 » seaux dans les bois , le gazouillement
 » d'une onde fugitive répandent sur ses
 » ieux de légers pavots. » Le poëte ter-
 mine enfin ce charmant paysage par ces
 traits. « Tandis qu'il prend un repas fru-
 » gal , quel spectacle plus agréable à ses
 » ieux , que d'appercevoir les troupeaux
 » revenir à pas précipités des pâturages
 » à la bergerie , les bœufs fatigués ren-
 » trer d'un air abbatu , & traîner après eux
 » la charrue renversée ; de voir autour
 » d'un foyer , où regne la douce gaieté ,
 » un essain de domestiques qui font la ri-
 » chesse de la maison qui les a vu naître ! »

Libet jacere modo sub antiquâ ilice ;
 Modo in tenaci gramine.
 Labuntur altis interim ripis aquæ ;
 Queruntur in sylvis aves ;
 Fontesque lymphis obstrepunt manantibus,
 Somnos quod invitet leves.

 Has inter epulas , ut juvat pastas oves
 Videre properantes domum !
 Videre fessos vomerem inversum boves
 Collo trahentes languido ;
 Positosque vernas , ditis examen domûs,
 Circum renidentes lares. *Epod. 2.*

J'ai rencontré dernièrement, repartit Euphorbe, un de ces portraits dans un ouvrage qui n'a aucun rapport, il est vrai, à l'objet que nous traitons, mais qui revient si bien à celui que vous venez de citer, que je ne puis m'empêcher de le mettre sous vos yeux. Ce sera une petite digression, que vous me pardonnerez. Je l'ai trouvé dans un discours prononcé en 1769, par un magistrat digne par ses talens & ses vertus du ministère public, dont il a été chargé pendant quelque temps dans un parlement de province. L'orateur suppose un bon citoyen, un patriote sans prétentions, qui s'entretient ainsi avec lui-même. « Il est nuit, & j'ai travaillé tout le jour pour ma patrie & pour mes devoirs ; mais voici le moment où je vais être payé de tout. Je vais retrouver ma femme, mes enfans, ma famille..... Tous m'aiment, tous m'attachent, & je suis sûr que déjà vingt fois mes enfans ont interrompu leurs jeux innocens, pour demander à leur mere avec inquiétude, si leur pere

(1) Disc. sur les mœurs de M. Servan, anc. Av. Gén. du Parl. de Grenoble.

» tarderoit encore long - temps. A peine
 » ils me verront , que je n'entendrai
 » qu'un cri de joie : tous leurs regards ,
 » toutes leurs caresses seront pour moi ,
 » & je leur prodiguerai toutes les
 » miennes , & je les ferrerai dans mes
 » bras tous ensemble , tous l'un après
 » l'autre. Assis à la même table , sans
 » doute , ils me demanderont compte
 » de ma journée , & tout mon cœur
 » leur sera ouvert : qu'ai - je à leur ca-
 » cher ? Je leur dirai ma joie & mes
 » chagrins. Quel plaisir de les voir sus-
 » pendre leur repas , les yeux attachés
 » sur les miens , m'écouter avidement ,
 » pâlir à ma moindre peine , & s'entre-
 » regarder en souriant , à mes moindres
 » plaisirs ; quelquefois m'interrompre
 » par tendresse , & se retenir aussi - tôt
 » par respect ; m'écouter encore quand
 » je me suis tu , attendant dans un long
 » silence , si je n'ai plus rien à leur ap-
 » prendre de moi ! Un de mes signes ,
 » un coup-d'œil , un souris sera le si-
 » gnal de quelques jeux , où je ferai
 » pris pour témoin , pour conseil , pour
 » arbitre , & toujours pour leur pere. »
 Peut-on se refuser à l'émotion paisible
 & délicieuse que produisent dans l'âme
 de pareils objets ?

En lisant ces morceaux , interrompît Timagene , je crois voir un de ces aimables tableaux de Greuze , qui nous peint les occupations d'une famille villageoise , l'objet de nos mépris , & qui devrait l'être de notre envie. Elle ne connoît point nos arts & notre politique ; mais elle ignore aussi nos vices. Rien n'égale , à mon avis , l'expression & la vérité de ce coup de pinceau dans Horace , *Quel spectacle plus intéressant, que de voir . . . ses bœufs fatigués rentrer d'un air abbatu , & traîner après eux la charrue renversée ?* Et de ceux-ci qui m'ont singulièrement frappé dans le discours de votre magistrat. *Quel plaisir de voir mes enfans s'entre-regarder en souriant à mes moindres plaisirs ; . . . m'écouter encore , quand je me suis tu , attendant dans un long silence , si je n'ai plus rien à leur apprendre de moi !* Voilà ce que j'appelle prendre la nature sur le fait ; & je pense que c'est-là un des plus beaux ornemens du récit poétique.

Par-tout où se montre la nature , poursuit Euphorbe , elle est sûre d'enchaîner les cœurs , ne fût-ce que dans une simple pensée. On en rencontre souvent de cette espece dans Virgile. Telle est

celle-ci, qui termine le portrait de deux freres, que la nature avoit formés très-ressemblans. (1) « Les ieux des pere & » mere avoient peine à les distinguer, » & la ressemblance étoit si parfaite, » qu'elle leur occasionnoit souvent des » méprises agréables pour eux : » & cette autre qui sert de couronnement à la belle description de la démarche d'Apollon; (2) « Latone éprouve, en le voyant, » un plaisir secret, mais délicieux.

Dans ces vers, reprit Timagene, je ne vois rien de saillant, rien qui puisse surprendre : je ne conçois pas pourquoi vous les qualifiez du titre de pensées.

Ce ne sont pas des pensées sublimes ou brillantes, repartit Euphorbe, mais des pensées naturelles ; & celles-ci ne sont pas les moins précieuses. Il n'est peut-être pas si difficile qu'on le croiroit, d'en produire de la premiere espece. On s'échauffe l'imagination, on se bat, pour ainsi dire, les flancs ; il est rare que de ce mouvement électrique,

(1) Simillima proles

Indiscreta suis, gratusque parentibus error.

(2) Latonæ tacitum pertentant gaudia pectus.

il ne sorte quelques étincelles. Il est vrai que ces feux dégèrent souvent en fumée. C'est ce qui est arrivé au Guarini dans cette pensée qu'il nous a donnée au sujet d'Encelade, l'un des Titans :

(1) « On ne sçait si ce fier géant , en-
» fermé sous l'Etna, est foudroyé , ou
» foudroye. Il lance dans sa colere , des
» feux contre le ciel, & lui fait la guerre.»

Je connois peu de pensées plus recherchées que celle-là. Elle n'est pas néanmoins aussi ridicule , que celle de l'Arioste , qui dit d'un de ses héros , « Le
» pauvre homme ne s'étoit pas apperçu
» qu'il étoit mort , & combattoit en-
» core. » (2)

Je n'ai jamais été si surpris , interrompit Timogene , que de rencontrer dernièrement cette même pensée , non pas dans un poëte , mais dans un historien Espagnol. A l'occasion de quelques

(1) *La dove sotto à la gran mole Etna
Non so se fulminato , ó fulminante,
Vibra il fiero gigante
Contrà l nemico ciel fiamme di sdegno.*

(2) *Il pover huomo , che non sen era accorto ,
Andava combattendo , & era morto.*

guerriers coupés en deux par le canon, au siège de Maestricht, voici comme il s'exprime, (1) « La moitié de leur corps » survivoit à l'autre, combattoit encore, » & vangeoit celle qui n'étoit plus. Nous avons trouvé de l'affectation dans Florus, quand il dit, *que la colere vivoit sur le front d'un guerrier après sa mort* : mais qu'est ce que cela, en comparaison de la moitié d'un corps qui venge l'autre ? (2) *Je veux m'élever*, dit Horace, *je me perds dans les nues*.

Ce malheur n'est que trop commun, poursuit Euphorbe. Il n'est donné qu'aux hommes de goût & de génie, de saisir ces traits où la nature & le vrai semblent avoir imprimé leur sceau. Semblables à la violette, ces fleurs plaisent toujours, ne fatiguent point, & ne portent jamais à la tête. Quel esprit assez bouché, quels organes assez grossiers, pour ne point sentir l'impression de ces deux mots d'Homere *δακρυον γελασσα*, qui nous peignent les ris & pleurs confondus sur

(1) *Dimidiato corpore pugnabant, Sibi superstites, ac peremptæ partis ultores.*

Strada de bel. Belg. dec. 2. l. 2.

(2) De Art. Poët. v. 230.

le visage d'Andromaque, dans un de ces momens délicats où le cœur obéit tout-à-la fois aux mouvemens de la joie & de la tristesse ?

Ut pictura, poësis, reprit Timagene. Cet admirable coup de pinceau du poëte Grec, se retrouve parfaitement, ce me semble, dans le tableau de la naissance de Louis XIII, fait par Rubens. On y distingue dans les yeux & dans tous les traits de Marie de Médicis le double sentiment de la douleur, appanage de l'enfantement, & du plaisir que lui cause la naissance d'un fils & d'un héritier du trône. Au reste, je ne sçais auquel des deux, du naturel, ou de la délicatesse je donnerois la préférence dans la poësie. Peut-on rien imaginer de plus adroit, par exemple, que la manière dont Virgile fait sa cour à Auguste dans son *Énéide*, en prêtant à son héros les qualités, les vertus & même les foiblesses du souverain de Rome. Les Dieux dans l'*Elisée* s'occupent de sa grandeur future : Vulcain grave ses exploits sur le bouclier de l'Auteur de sa race. Quelle finesse dans cet éloge de Louis-le-Grand (1)

(1) *Lutrin*, ch. 2.

que Despreaux met dans la bouche de la mollesse ? Par ce tour ingénieux , je porte ma pensée bien au-delà de ce que me dit le poëte ; & c'est-là , si je m'en souviens bien , ce qu'on nomme délicatesse. A cette occasion , je me rappelle qu'un homme de goût m'apprit autrefois un moyen propre à découvrir l'ornement dont un poëte a revêtu sa matière. C'est de l'en dépouiller pour un moment , & de réduire la pensée à la proposition simple. Par exemple , dans l'endroit dont il s'agit , Boileau ne veut dire autre chose sinon , que l'ardeur du Roi pour la gloire n'est arrêtée ni par les plaisirs , ni par les saisons. Cette louange , qui n'a rien de surprenant par elle-même , devient bien plus flatteuse & plus intéressante , lorsque la mollesse en personne se plaint de l'activité insatiable de ce prince.

Ce moyen en effet , ajouta Euphorbe , est infallible pour apprécier le mérite d'une pensée ; & suivant cette règle , vous ne ferez pas grand cas , sans doute , de celle du Tasse au sujet de Clorinde , lorsque cette guerrière rencontra dans un bois Tancrède , à qui ses charmes avoient inspiré toutes les fureurs de l'a-

mour. Le poëte dit à cette occasion , (1)
» Clorinde alloit sans doute attaquer ce-
» lui qu'elle avoit déjà vaincu. » Si vous
retranchez de cette pensée la petite an-
tithèse qu'elle renferme , vous apperce-
vrez que loin d'y perdre , elle en de-
vient plus noble. Elle se réduit à celle-
ci ; Clorinde alloit attaquer un ennemi
plein d'amour pour elle. Cette dernière
idée me semble plus digne de l'épopée
que la première.

La première , répliqua Timagene , est
plutôt une pensée fine qu'une pensée
délicate. Elle a trop d'apprêt , trop d'es-
prit. Tout cela montre assurément que
les ornemens , même dans la poésie ,
ont des bornes.

Je n'en doute en aucune façon , re-
prit Euphorbe. Tout ce qui s'écarte de
la belle nature , tout ce qui sent l'af-
fectation est de mauvais aloi. Hors de-
là , tout est permis ; même de donner de
l'ame & du sentiment aux êtres les plus
insensibles. C'est cette hardiesse ingé-
nieuse qui rend une pensée vraiment
poétique. Je me rappelle un endroit de

(1) Jér. Déliv. Chant premier.

Silius Italicus qui mérite bien ce titre. C'est au sujet d'Annibal qu'un jeune Capouan vouloit poignarder dans un festin. On apostrophe ainsi l'assassin. (1)

» Tu te trompes, si tu le crois sans dé-
 » fense au milieu d'un repas : cet air
 » majestueux & fier qu'il doit à tant de
 » guerres & de batailles, forme un rem-
 » part éternel autour de ce héros. Dès
 » que tu paroîtras en sa présence, tes
 » yeux verront avec étonnement à ses
 » côtés les journées de Cannes & de
 » Trebie, les bûchers de Thrasimene,
 » & la grande ombre de Paul Emile.»

Permettez-moi, interrompit Timagene, de mettre ici en usage le moyen dont nous parlions tout-à-l'heure, pour distinguer les ornemens de cette pensée. Tout ce que dit ici le chantre d'Annibal, se réduit à cette idée simple, que

(1) Fallit te mensas inter quod credis inermem.

Tot bellis quæsitâ viro, tot cœdibus armat
 Majestas æterna ducem : si admoveris ora,
 Cannas & Trebiam ante oculos, Thrasime-
 naque busta,

Et Pauli stare ingentem miraberis umbram.

Lib. II.

la seule présence du héros de Carthage, & le souvenir de ses victoires arrêteront le bras de l'assassin. Quelle magnificence ajoute ici la poésie ! L'air noble devient un boulevard insurmontable : Cannes , Trebie ne sont plus de simples batailles ; ce sont des personnages imposans qui forment une cour au vainqueur de Rome. Ce privilège d'animer même des êtres imaginaires, est pourtant quelque chose de bien commode pour Messieurs les poètes.

Ils doivent exciter l'admiration , repartir Euphorbe , ravir , enchanter nos esprits. Comment y réussiront-ils, si on leur ôte cette liberté ? C'est pour atteindre ce but , qu'ils employent les comparaisons les plus riches , l'énergie même d'une élocution pittoresque, pour former des tableaux frappans & capables de vaincre les dégoûts du lecteur le plus dédaigneux. Peut-on se refuser, par exemple , aux charmes de cette comparaison que l'Esprit Saint a dicté au législateur des Juifs , dans ce beau cantique , où il rappelle les bienfaits dont le Dieu d'Israël a comblé son peuple. On y met en parallèle ses soins & ses attentions avec celles du Roi des oiseaux.

Teaux. (1) « Telle, dit l'Auteur sacré,
 » une aigle instruit ses jeunes aiglons
 » & les anime par son exemple à pren-
 » dre l'effort : elle vole au-dessus d'eux ;
 » elle les prend, elle les porte sur ses
 » aîles déployées. » Un poète (2) mo-
 derne a tâché de rendre ainsi ce riche
 portrait.

Telle une aigle active, intrépide,
 Pour instruire un aiglon timide,
 A sa foiblesse offre un appui ;
 Lui sert de guide & de modèle ;
 Tantôt le porte sur son aîle,
 Tantôt voltige autour de lui,

Rien n'est plus propre à charmer un lec-
 teur que cette adresse à rapprocher deux
 objets qui réfléchissent l'un sur l'autre
 une lumière mutuelle. Nous en avons
 dans le Télémaque des modèles parfaits.
 Le Tasse a répandu dans son poème cette
 espece de richesse avec une abondance

(1) Sicut aquila provocans ad volandum
 pullos suos, & super eos volitans, expandit
 alas suas, & assumpsit eum, atque portavit
 in humeris suis. *Cant. Moyse. Deut.* 32.

(2) M. de Bologne.

qui approche un peu de la profusion. A tout cela , ajoutons les descriptions , les épithètes & la cadence , & nous aurons à-peu-près tous les ornemens qui enrichissent la poésie.

J'imagine , répliqua Timagene , que cette élocution pittoresque dont vous venez de parler , n'est autre chose que la cadence du vers , lorsque les expressions sont disposées de façon , qu'elles expriment à l'oreille ce qu'elles signifient à l'esprit. Ainsi dans Homere , le παντων ρεγοντων αχαιων imite assez bien les ronflemens de toute une armée , & le πολυφλοισβοια θαλασσης le bruit des vagues qui glissent les unes sur les autres. Il me semble que les Grecs & les Latins ont un grand avantage sur nous dans cette partie , à cause de la différente quantité de leurs syllabes longues & brèves. Aussi Virgile nous fait-il ordinairement entendre par la cadence de ses vers tout ce qu'il veut nous dire. S'agit-il de peindre la tristesse ? La mesure en est lugubre & traînante : (1)

Cunctæque profundum

Pontum aspectabant flentes.

(1) *Æn.* 5. v. 614.

SUR LE R É C I T. 531
Des expressions faciles & coulantes y
sont les interprètes de la douceur & de
l'aménité : (1)

*Ubi mollis amaracus illum
Floribus & dulci aspirans complectitur umbrâ.*

la rencontre des consonnes & sur-tout
de la lettre *r*, & les élisions rendent
admirablement tout ce qui est dur &
difficile. (2)

Ergo ægre rastris terram rimantur.

(3) *Totum spumare reducis
Convulsum remis rostrisque tridentibus æquor.*

qu'elle oreille ne sent pas la légèreté de
ces vers, (4)

*Inde ubi clara dedit sonitum tuba, finibus om-
nes,*

Haud mora, profiluère suis?

& la pesanteur de celui-ci, (5)

Illi inter sese magna vi brachia tollunt?

(1) *Æn.* 1. v. 693.

(2) *Geor.* 3. v. 534.

(3) *Æn.* 8. v. 689.

(4) *Æn.* 5. v. 139.

(5) *Geor.* 4. v. 174.

Il faut avouer que l'harmonie est bien puissante pour exprimer ce qui lui plaît. J'ai été une fois témoin de l'empire qu'elle a sur nos sens. Dans un concert bien composé, on exécutoit un morceau, où le musicien vouloit rendre le bruit du tonnerre, lorsqu'il roule en grondant. Les accords d'un chœur nombreux furent combinés si adroitement, qu'une jeune personne de 14 à 15 ans, prit cette imitation pour l'effet naturel, & en fut effrayée.

Nouvelle preuve, reprit Euphorbe, qu'on réussit toujours bien, quand on copie la nature. Au surplus, quoique nos Auteurs ne rencontrent pas autant de facilité dans cette espèce de mécanisme que les anciens, comme vous l'avez remarqué fort à propos, ils partagent néanmoins souvent avec eux ce mérite. Témoin ce bel hémistiche de la tragédie de Phèdre, (1)

L'effieu crie & se rompt.

où la mesure & la chute du vers sont également expressives. Je ne pense pas

(1) Act. 5. sc. 6.

que dans vos vers latins la cadence soit plus analogue à l'objet, que dans ceux-ci du Lutrin. (1)

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,

Promenoient dans Paris le monarque indolent.

La Fontaine n'est-il pas le rival de Virgile quand il peint la peine & la difficulté dans la fable du coche & de la mouche ?

Dans un chemin montant, sablonneux, mal-aisée,

.

Six forts chevaux tiroient un coche.

Et plus bas,

L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.

Enfin l'harmonie de ces vers tirés de la cantate de Circé, n'inspire-t-elle pas une espèce d'effroi ?

La terre tremblante

Frémit de terreur ;

L'onde turbulente
Mugit de fureur ;
La Lune sanglante
Recule d'horreur.

Les hommes de génie ne se rebutent jamais à la vue des difficultés. Elles animent leur ardeur , parce qu'ils sçavent que la gloire est en proportion avec les obstacles.

Dans les armées , répliqua Timagene , vous eussiez , ce me semble , été un héros.

Je n'en sçais rien , répondit Euphorbe ; car il y a encore bien loin de la spéculation à la pratique : mais je n'en suis pas moins convaincu que cette idée de la gloire est la véritable , & non celle qu'on attache au luxe des équipages & de la table , & qui ne coûte que de l'argent.

A propos de cela , interrompit Timagene , je crois qu'il est heure de nous rendre au château , où nous sommes invités à souper. Il ne seroit pas honnête d'arriver au moment de se mettre à table. Il faut céder aux bienfaisances : souvent elles deviennent des devoirs.



DIXIEME ENTRETEN.

Narration badine.

LE LENDEMAIN, Euphorbe engagea son ami à prendre le plaisir de la promenade dans un riant vallon, qui s'étendoit au bas de son petit domaine. Lorsqu'ils y furent arrivés, ils se reposèrent à l'ombre des peupliers, sur les bords d'un ruisseau qui baignoit cette belle prairie. Leur entretien, après avoir roulé sur différens objets, tomba enfin sur les personnes qu'ils avoient vu la veille.

Scavez-vous, dit à cette occasion Timagene, que votre nouveau Seigneur me paroît un homme fort aimable? Il fait bien les honneurs de chez lui : sa conversation n'a rien de traînant ni d'embarrassé : elle est vive & animée. Je trouve sur-tout qu'il entend parfaitement à plaisanter.

J'admire ainsi que vous, reprit Euphorbe, ce talent rare & précieux. Je me souviens toujours de ce que dit la Bruyere. (1) « Pour badiner avec grace

(1) Caract. t. 1. p. 259.

» & rencontrer heureusement sur les
» plus petits sujets, il faut trop de ma-
» nieres, trop de politesse, trop de fé-
» condité. C'est créer que de railler ainsi,
» & faire quelque chose de rien. » Je re-
connois la vérité dans ce que dit ici
notre critique. Quelle adresse ne faut-
il pas pour mettre beaucoup d'esprit
dans un récit badin, sans le laisser pres-
que paroître ? Rien en effet n'est plus
nuisible à la vraie plaisanterie, que l'af-
fectation. Que direz-vous d'un écrivain
qui place dans une histoire sérieuse une
pensée, qui pourroit à peine se passer
dans une lettre ou dans une conversa-
tion légère. En parlant de Zisca, qui
remportoit encore des victoires après
avoir perdu la vue, il fait cette réflexion,
comme si la fortune, qui est aveugle,
eut pris plaisir à favoriser un autre aveu-
gle. Quelle petitesse ! Souvent en vou-
lant faire rire les autres, on les fait rire
à ses dépens.

Je m'imagine, répliqua Timagene ;
que, par ces derniers mots, vous voulez
proscrire, sur-tout, le bouffon & le bur-
lesque. Vous n'avez pas grand goût, ce
me semble, pour les ouvrages du cé-
lèbre Vadé, qui ont amusé si long-temps
tout Paris.

Ah ! tout Paris , repartit Euphorbe ; c'est beaucoup dire. Quoi qu'il en soit , je crois qu'on peut appliquer au récit badin , ce qu'Horace enjoint à cette es-
 pece de drame qu'on nommoit Satyre. (1)
 » Qu'il ne se dégrade jamais jusqu'à par-
 » ler comme la plus vile populace dans
 » les tavernes. » Je sçais qu'on reproche à
 Aristophane d'être tombé dans ce dé-
 faut : mais ce qui peut l'excuser , c'est
 qu'il ne met ces sortes d'expressions ,
 que dans la bouche de gens à qui elles
 paroissent convenir. Après tout , je suis
 peu surpris du succès qu'ont eu auprès
 de bien des gens , les pieces dont vous ve-
 nez de parler. Quand l'âme est émoussée
 par les noires vapeurs du chagrin , la plai-
 santerie naurelle ne fait plus que l'ef-
 fleurer. Il faut quelque chose de plus
 fort & de plus vif , pour la tirer de son
 engourdissement. Par cette raison , la
 mélancholie est assez souvent voisine de
 la bouffonnerie. Jamais le suicide ne fut
 plus commun que dans ce siècle , où
 l'on cherche par préférence les turlu-
 pinades & le plus bas comique. Je passe

(1) *Non migret in obscuras humili sermone
 tabernas.* Art. Poët. v. 229.

volontiers à Scarron le burlesque qui règne dans ses écrits. Il se roidissoit contre les douleurs dont il étoit tourmenté. Il eut été moins bouffon, s'il eût moins souffert.

Il me paroît, interrompit Timagene, que nous traitons bien sérieusement un sujet fait pour égayer. Laissons si vous m'en croyez, cette sombre morale ; & si nous condamnons le Virgile travesti & l'Ovide en belle humeur, prêtons-nous du moins aux agrémens de notre matière, & voyons comment on peut plaisanter dans un récit, au goût des honnêtes-gens. Cet art ne consiste-t-il pas à rapprocher les circonstances les plus propres à égayer, à les appuyer de pensées agréables & délicates, quelquefois du sublime ironique, enfin à revêtir le tout d'une expression légère & coulante ?

J'accompagnerois encore tout cela ; repartit Euphorbe, d'un naturel ennemi de toute affectation. Il en est une dont nous venons de parler, qui a force de vouloir faire rire, dégénere en bouffonnerie ; mais il en est une autre qui outre la plaisanterie, a force d'y mettre de l'esprit. L'esprit a beau être à la mode ; je voudrois qu'on en fût un peu plus avare. Voiture, qui raconte très-

agréablement, en est quelquefois prodigieuse. Sans parler de sa lettre sur la berne, qui est une hyperbole continuelle, je ne veux d'autre exemple que celle où il décrit à la marquise de Rambouillet, (1) un voyage qu'il faisoit alors en Champagne & en Lorraine. « En passant par Epernai, dit-il, je fus voir de votre part M. le maréchal de Strozzi : & son tombeau me sembla si magnifique, que voyant en quel état j'étois, & me trouvant là tout porté, j'eus envie de me faire enterrer avec lui. Mais on en fit quelque difficulté, pour ce que l'on trouva que j'avois encore trop de chaleur. Je me résolus donc de faire porter mon corps jusqu'à Nanci, ou enfin, Madame, il est arrivé si maigre & si défait, que je vous assure que l'on en met en terre beaucoup, qui ne le sont pas tant... Il me semble que M. Margone qui est ici maître d'école, & moi, sommes les deux plus pitoyables exemples que l'on puisse voir du changement de la fortune.... De sorte, Madame, que je crains fort, que Nanci

(1) Lettre 6.

» ne me soit aussi funeste , qu'il le fut
» au duc de Bourgogne , & qu'après
» avoir échappé de grands périls & ré-
» sisté à de grands ennemis , aussi-bien
» que lui , je ne sois destiné à finir ici
» mes jours. » Tout cela est plein de
bonne plaisanterie , sans doute , mais
cette envie de se faire inhumer à la vue
d'un tombeau , cette comparaison suivie
avec Charles-le-Téméraire, n'ont-elles pas
quelque chose de forcé , ou du moins de
trop étudié ? J'aime bien mieux le mê-
me Auteur, (1) dans une autre lettre qu'il
écrit à la même personne , à l'occasion
d'un voyage qu'il fit sur le Rhône. Com-
me j'ai sur moi le volume de ces let-
tres , je vais vous en faire la lecture :
vous en jugerez vous-même. « Je vou-
» drois que vous m'eussiez vu l'autre
» jour , de quelle sorte je fus depuis
» Vienne jusqu'à Valence. Le jour ne
» commençoit qu'à poindre & le soleil
» à rayonner sur le sommet des monta-
» gnes , quand nous nous mîmes sur le
» Rhône. Il faisoit une de ces belles
» journées , qu'Apollon prend quelque-
» fois pour lui servir de panache , &

(1) Lettre 128,

» que l'on ne voit jamais à Paris, que
 » dans le plus beau temps de l'été. Ceux
 » avec qui j'étois, considéroient tantôt
 » les montagnes de Dauphiné, qui pa-
 » roissoient à la main gauche, à dix ou
 » douze lieues de nous, toutes chargées
 » de neiges, tantôt les collines du Rhône
 » que l'on voyoit couvertes de vignes,
 » & des vallons à perte de vue tout
 » pleins d'arbres fleuris. Pour moi, dans
 » cette réjouissance de tout le monde, je
 » montai seul sur la cabane qui couvroit
 » notre bateau, & tandis que les au-
 » tres admiroient ce qui étoit à l'entour
 » de nous, je me mis à penser à ce que
 » j'avois quitté. J'avois le coude du bras
 » droit appuyé sur la couverture de la
 » barque, la tête un peu panchée &
 » soutenue sur la main du même bras,
 » & l'autre négligemment étendu, dans
 » la main duquel je tenois un livre qui
 » avoit servi de prétexte à ma retraite.
 » Je regardois fixement la rivière que
 » je ne voyois pas. Il me tomboit de
 » moment en moment de grosses larmes
 » des yeux. . . . Ce que je vous raconte,
 » eut paru davantage & eut reçu plus
 » d'ornement si je vous eusse écrit en
 » vers. Car je vous jure que les Nym-
 » phes des eaux furent touchées de ma

» douleur, & que le Dieu du fleuve
» en fut ému. Mais tout cela ne se peut
» pas dire en prose. Tant y a, que
» je demeurai sept heures de cette sorte,
» sans remuer ni pied ni patte. . . . Le
» maître de notre bateau dit qu'il avoit
» mené en sa vie plus de dix mille hom-
» mes depuis Lyon jusqu'à Baucaire;
» mais qu'il n'en avoit jamais vu un,
» qui parut avoir l'esprit si égaré. Après
» cette belle description que je viens de
» faire, il me vient de tomber dans l'es-
» prit, que vous vous imaginerez que
» tout cela est faux, & que ce que j'en
» ai dit, n'étoit que pour trouver moyen
» de remplir une lettre. Quand cela se-
» roit, mademoiselle, je serois en vé-
» rité excusable. . . . Néanmoins pour
» vous dire naïvement ce qui en est,
» tout ce que je vous ai dit de ma rê-
» verie, de mes soupirs & de ma trif-
» tesse est vrai. Pour ce qui est du res-
» sentiment qu'en eurent les Nymphes
» & le Dieu du Rhône, je n'en suis pas
» assuré. . . . Avouez que ce badinage
quoique plein d'esprit, à quelque chose
de plus naturel, que le précédent. La
réflexion qui termine la lettre, est un
correctif ingénieux, à ce qui auroit pu
y paroître un peu recherché.

La première de ces deux épîtres, ajouta Timagene, me rappelle un trait fort plaisant du même écrivain, dans je ne sçais plus quelle lettre. « Je ne puis pas dire absolument, dit-il, que je sois arrivé à Turin; car il n'y est arrivé que la moitié de moi-même. Vous croyez que je veux dire, que l'autre est demeurée auprès de vous: ce n'est pas cela: c'est que de cent quatre livres que je pesois, je n'en pese plus que cinquante-deux. Il ne se peut rien voir de si maigre, ni de si décharné que moi. » Assurément on ne pouvoit pas mieux profiter de la circonstance de la maigreur, pour plaisanter sur une matière qui n'en paroïssoit pas trop susceptible. Il faut convenir pourtant que cet Auteur cherche souvent à faire montre de son esprit. Rien ne m'en a mieux convaincu que la comparaison que je fis il y a quelques jours d'une lettre de Mad. de Sévigné, avec une autre de Voiture sur deux sujets à-peu-près semblables. Comme je me suis muni de la première & que vous avez la seconde, lisons-les, s'il vous plaît, l'une & l'autre. La première est le récit que fait la marquise, de la fête que M. le prince donna à Louis XIV dans sa belle mai-

son de Chantilly. « Le Roi arriva le jeudi
» au soir à Chantilly : la promenade , la
» collation dans un lieu tapissé de jon-
» quilles , tout cela fut à souhait. On
» soupa : il y eut quelques tables où le
» rôti manqua , à cause de plusieurs dî-
» ners à quoi l'on ne s'étoit pas attendu :
» cela faisit Vatel ; il dit plusieurs fois ,
» je suis perdu d'honneur , voici un af-
» front que je ne supporterai pas. Il dit
» à Gourville , la tête me tourne , il y
» a douze nuits que je n'ai dormi ; ai-
» dez-moi à donner des ordres. Gour-
» ville le soulagea en ce qu'il put. Le
» rôti qui avoit manqué , non pas à la
» table du Roi , mais au vingr-cinque-
» mes , lui revenoit toujours à la tête.
» Gourville le dit à M. le Prince. M. le
» Prince alla jusques dans sa chambre ,
» & lui dit , Vatel , tout va bien ; rien
» n'étoit si beau que le souper du Roi.
» Il répondit : Monseigneur , votre bonté
» m'acheve : je sçais que le rôti à man-
» qué à deux tables. Point du tout ; dit
» M. le Prince , ne vous fâchez pas ; tout
» va bien. La nuit vint ; le feu d'artifice
» ne réussit pas ; il fut couvert d'un
» nuage ; il coûtoit seize mille francs.
» A quatre heures du matin Vatel s'en
» va par-tout ; il trouve tout endormi ;

» il rencontre un petit pourvoyeur, qui
 » lui apportoit seulement deux charges
 » de marée : il lui demanda, est-ce là
 » tout ? Il lui dit, oui, Monsieur : il ne
 » sçavoit pas que Vatel avoit envoyé
 » à tous les ports de mer. Vatel attend
 » quelque temps ; les autres pourvoyeurs
 » ne vinrent point : sa tête s'échauffoit ;
 » il crut qu'il n'auroit point d'autre ma-
 » rée ; il trouva Gourville, il lui dit, Mon-
 » sieur, je ne survivrai point à cet affront-
 » ci. Gourville se mocqua de lui : Vatel
 » monte à sa chambre, met son épée
 » contre la porte, & se la passe au tra-
 » vers du cœur : mais ce ne fut qu'au troi-
 » sième coup, car il s'en donna deux
 » qui n'étoient pas mortels ; il tombe
 » mort. La marée cependant arrive de
 » tous côtés : on cherche Vatel pour la
 » distribuer ; on va à sa chambre, on
 » heurte, on enfonce la porte, on le
 » trouve noyé dans son sang, on court
 » le dire à M. le Prince, qui fut au dé-
 » sespoir... M. le Prince le dit au Roi
 » fort tristement. On dit que c'étoit à
 » force d'avoir de l'honneur à sa ma-
 » nière. On le loua fort ; on loua & l'on
 » blâma son courage. Le Roi dit qu'il
 » y avoit cinq ans qu'il retardoit de ve-
 » nir à Chantilly, parce qu'il compre-

noit l'excès de cet embarras. Il dit à
M. le Prince qu'il ne devoit avoir que
deux tables, & ne point se charger
de tout : il jura qu'il ne souffriroit plus
que M. le Prince en ufât ainsi ; mais
c'étoit trop tard pour le pauvre Va-
tel. Cependant Gourville tâcha de ré-
parer la perte de Vatel. On dîna très-
bien ; on fit collation ; on soupa ; on
se promena ; on joua ; on fut à la chasse ;
tout étoit parfumé de jonquilles , tout
étoit enchanté. Voyons maintenant
la seconde. C'est celle où Voiture fait
au Cardinal de la Valette le détail de
la fameuse promenade de la Barre «...
... Nous arrivâmes à la Barre, & entrâ-
mes dans une salle où l'on ne marchoit
que sur des roses & de la fleur d'oran-
ge. Mad. la Princesse après avoir ad-
miré cette magnificence, voulut aller
voir les promenoirs, en attendant
l'heure du souper. Le soleil se cou-
choit dans une nuée d'or & d'azur,
& ne donnoit de ses rayons qu'autant
qu'il en faut pour faire une lumière
douce & agréable : l'air étoit sans vent
& sans chaleur, & il sembloit que la
terre & le ciel vouloient fêtoyer la
princesse. Après avoir passé un grand
parterre & de grands jardins tout pleins

» d'orangers, elle arriva en un bois où
 » il y avoit plus de cent ans que le jour
 » n'étoit entré qu'à cette heure là, qu'il
 » y entra avec elle. Au bout d'une allée
 » grande à perte de vue, nous trouvâ-
 » mes une fontaine qui jettoit toute seule
 » plus d'eau que toutes celles de Tivoli.
 » A l'entour étoient rangés vingt-quatre
 » violons, qui avoient de la peine à sur-
 » monter le bruit qu'elle faisoit en tom-
 » bant. . . . En sautant, dansant, volti-
 » geant, pirouettant, cabriolant, nous
 » arrivâmes au logis, où nous trouvâ-
 » mes une table qui sembloit avoir été
 » servie par les Fées. Ceci, Monseigneur,
 » est un endroit de l'aventure qui ne se
 » peut d'écrire. Et certes, il n'y a point
 » de couleurs ni de figures en la Rhé-
 » torique qui puissent représenter six po-
 » tages qui d'abord se présenterent à nos
 » yeux. Cela y fut particulièrement remar-
 » quable, que n'y ayant que des Dées-
 » ses à la table, & deux demi-Dieux,
 » à sçavoir M. de Chaudebonne & moi,
 » tout le monde y mangea ne plus ne
 » moins que si c'eussent été véritablement
 » des personnes mortelles. Aussi, à dire
 » le vrai, jamais rien ne fut mieux ser-
 » vi. . . . Au sortir de table, le bruit des
 » violons fit monter tout le monde en

» haut, où l'on trouva une chambre si
 » bien éclairée qu'il sembloit que le jour
 » qui n'étoit plus dessus la terre, s'y fut
 » retiré tout entier. . . . Le bal conti-
 » nuoit avec beaucoup de plaisir, quand
 » tout-à-coup un grand bruit que l'on
 » entendit dehors, obligea toutes les
 » dames à mettre la tête à la fenêtre ;
 » & l'on vit sortir d'un grand bois qui
 » étoit à trois cens pas de la maison,
 » un tel nombre de feux d'artifice, qu'il
 » sembloit que toutes les branches &
 » les troncs des arbres se convertissent
 » en fusées, que toutes les étoiles du
 » ciel tombassent, & que la sphère du
 » feu voulut prendre la place de la
 » moyenne région de l'air. Ce sont, Mon-
 » seigneur, trois hyperboles, lesquel-
 » les appréciées & réduites à la juste valeur
 » des choses, valent trois douzaines de
 » fusées. . . . » En vérité, je comparerois
 volontiers la première lettre à ces belles
 illuminations où l'œil distingue avec
 plaisir tous les objets d'alentour ; & la
 seconde à des éclairs suivis & précipi-
 tés, qui nous éblouissent par une lumière
 trop vive & trop rapide.

Je dirois plutôt trop brusque, que
 trop rapide, interrompt Euphorbe : car
 il me semble qu'il y a plus de rapidité

dans le récit de la Marquise, que dans celui de l'Académicien. L'un & l'autre, si vous y prenez garde, employe les mêmes circonstances, pour décrire une fête; des repas, de la promenade, des feux d'artifice, & d'autres amusemens semblables : mais Madame de Sévigné dit en quatre lignes, ce qui remplit des pages dans Voiture. *La promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa.* Et plus bas : *On dîna très-bien; on fit collation, on soupa, on se promena; on joua; on fut à la chasse : tout étoit parfumé de jonquilles; tout étoit enchanté.* Cela est court, mais peint admirablement bien. Voiture s'appesantit sur les détails pour trouver l'occasion de placer des pensées singulieres & hyperboliques.

Vous avouerez du moins, reprit Timagene, qu'il faut beaucoup d'esprit pour raconter comme notre courtisan.

Il en faut, peut-être autant, repartit Euphorbe, mais à coup sur beaucoup plus de goût, pour ne saisir que les circonstances propres à amuser en intéressant. Elles le font quand elles excitent notre curiosité, ou du moins quand elles semblent naître du sujet. La na-

ture intéresse toujours : mais dans le récit dont il s'agit ici , on admet des circonstances , inutiles par-tout ailleurs , pourvu qu'elles contribuent à égayer la matière. Dans le détail que le grand Rousseau fait à M. de la Fosse de son voyage à Rouen , vous en trouverez beaucoup de cette espece. Telles sont celles-ci :

Un carrosse sexagénaire
D'abord s'offre à mon luminaire ,
Attelé de six chevaux blancs ,
Dont les côtes , à travers flancs
A distinguer peu difficiles ,
Marquoient qu'ils jeûnoient les vigiles ,
Et le Carême entièrement.
J'entre , & dans le même moment
Je vois arriver en deux bandes ,
Trois Normands & quatre Normandes ,
Avec qui , pauvre infortuné ,
J'étois à rouler destiné.
On s'assemble , chacun se place.
Sous le poids de l'horrible masse
Déjà les pavés sont broyés.
Les fouets hâtifs sont déployés ,
Qui de cent diverses manieres
Donnent à l'air les étrivieres. . . .
Nos courriers , ce bruit entendu ,

Connoissant la verge ennemie,
Rappellent leur force endormie.

Ils tirent : nous les excitons :

Le cocher jure : nous partons.

En décrivant le départ d'Agamemnon pour se rendre en Aulide, ou d'Hector pour aller combattre Achille, on ne s'avisera pas de remarquer, comme ici, la maigreur, ou l'embonpoint des chevaux, la pesanteur de la voiture, l'action des fouets, & les juremens des cochers : mais tout cela contribue à égayer un récit badin.

Vous parliez tout-à-l'heure, repartit Timagene, d'un récit qui intéresse en amusant. Dans celui de Rousseau, il me semble que la seconde qualité domine plus que la première. Et à cette occasion je ne puis m'empêcher de vous faire part de la lettre d'un homme de la première condition, (1) que j'ai lue ces jours-ci. Elle contient le récit d'une aventure plaisante, mais d'un tout autre intérêt que celle de notre poëte lyrique. Vous connoissez la droiture simple & naturelle des habitans de la Suisse : l'Auteur y étoit alors ; il ne s'étoit donné que pour un peintre. Il écrit ainsi à Mad. sa mere.

(2) Le chevalier de Boufflers.

« J'ai été chez une femme qu'on m'a-
« voit indiquée , pour lui demander de
« vouloir bien me procurer de l'ouvrage.
« Son mari l'a engagée quoique vieille
« à se faire peindre. J'ai parfaitement
« réussi. Pendant le temps du portrait ,
« j'ai toujours mangé chez elle , & elle
« m'a fort bien traité. Ce matin , quand
« j'ai donné les derniers coups à l'ouvra-
« ge , le mari m'a dit : Monsieur , voilà
« un portrait parfait : il ne me reste plus
« qu'à vous satisfaire & à vous deman-
« der votre prix. Je lui ai dit ; Mon-
« sieur , on ne se juge jamais bien soi-
« même ; le grand mérite se voit en
« petit , & le petit se voit en grand ;
« personne ne s'apprécie , & il est plus
« raisonnable de se laisser juger par les
« autres : nos yeux ne nous sont pas don-
« né pour nous regarder. Monsieur ,
« m'a-t-il dit , votre façon de parler
« m'embarrasse autant que la bonté de
« votre portrait. Je trouve que quelque
« chose que vous me demandiez , vous ne
« sçauriez me demander trop. Et moi ,
« Monsieur , quelque peu que vous me
« donniez , je ne trouverai point que ce
« soit trop peu : je vous prie de n'avoir
« de ce côté-là aucune honte , & de
« compter pour beaucoup les bons trai-
temens

» temens que j'ai reçu de vous, dont
 » je suis plus content, que je ne le se-
 » rai de quelque argent que je reçoive.
 » Monsieur, je vous devois au-delà des
 » politesses que je vous ai faites, mais
 » je vous dois encore infiniment pour
 » le plaisir que vous m'avez fait. Mon-
 » sieur, si j'avois l'honneur d'être plus
 » connu de vous, je hasarderois de vous
 » en faire présent, & ce n'est que pour
 » vous obéir, que je recevrai le prix
 » que vous voudrez bien y mettre: con-
 » formez-vous, s'il vous plaît, aux cir-
 » constances du pays, qui n'est pas riche,
 » & du peintre qui est plus reconnois-
 » sant qu'intéressé. Monsieur, puisque
 » vous ne voulez rien dire, je vais ac-
 » quitter en partie ce que je vous dois.
 » A l'instant, le pauvre homme va à
 » son bureau & revient la main pleine
 » d'argent, me disant, Monsieur, c'est
 » en tâtonnant que je cherche à satis-
 » faire à ma dette: & en même temps
 » il me remit trente-six livres. Monsieur,
 » lui dis-je, souffrez que je vous repré-
 » sente, que c'est trop pour un ouvrage
 » de cinq heures au plus, fait en aussi
 » bonne compagnie que la vôtre: per-
 » mettez que je vous en remette les
 » deux tiers, & qu'en échange je donne

» à Madame votre portrait en pur don.
» Le pauvre homme & la pauvre fem-
» me tomberent des nues. J'ai ajouté
» beaucoup de choses honnêtes, & je
» m'en suis allé, emportant leurs béné-
» dictions & leurs douze livres, que je
» leur rendrai à mon départ. » N'est-il
pas vrai que cette petite aventure cause
un plaisir délicieux ? L'honnêteté aux
prises avec la générosité, y jettent un
intérêt tout particulier. Voilà de ces
amusemens qui conviennent si bien à
un homme de condition.

Vos réflexions morales, ajouta Euphorbe, sont admirables ; mais moi, je m'en tiens à l'objet qui nous occupe, & je remarque dans le récit que vous venez de lire, un autre intérêt encore que celui qui vous a frappé. C'est qu'il satisfait notre curiosité. Il nous fait connoître en partie le caractère d'une nation voisine, dont il nous peint la droiture & la bonhomie. Je retrouve cette espece d'intérêt dans une autre historiette, dont j'ai tiré copie. Elle est racontée par l'Auteur d'un voyage d'Espagne, fait en 1755, qu'on vient de nous donner, (1) traduit de l'Italien en françois. L'Auteur étoit

(1) Le P. de Livoi, Barnabite.

alors à Madrid. « Me trouvant, dit-il,
 » par hasard dans la boutique d'un li-
 » braire, ayant à la main un livre que
 » je parcourois, un gueux vint à moi
 » & me demanda l'aumône, mais avec
 » une telle arrogance, qu'il sembloit
 » plutôt demander une chose qui lui
 » étoit dûe, que réclamer un secours de
 » charité. A la première fois, je fis sem-
 » blant de ne pas m'en appercevoir, &
 » je continuai ma lecture : devenu plus
 » hardi par mon silence, il me dit, qu'il
 » y avoit temps pour lire, & qu'en ce
 » moment je devois faire attention à ce
 » qu'il me disoit. Comme je tins ferme
 » à ne le pas regarder, s'approchant de
 » moi d'un air encore plus insolent, ou
 » répondre, dit-il, ou faire l'aumône.
 » Voyant que je tenois bon, & que j'é-
 » tois sourd à toutes ses clameurs, il
 » me prit par le bras, en criant, il n'y
 » a donc ni charité ni honnêteté ? Alors
 » perdant patience, je me retournai vers
 » lui, pour réprimer son effronterie ; mais
 » l'impudent coquin me ferma la bou-
 » che, & reprenant la parole, me dit
 » d'un ton grave & radouci ; doucement,
 » Monsieur, pardon : vous ne me con-
 » noissez pas ? Non, lui répondis-je,
 » d'un air assez tranquille. Nous avons

« cependant vécu ensemble , répliqua-
« t-il , dans une capitale où j'étois se-
« crétaire d'Ambassade. Il me dit ensuite
« son nom , son pays qui étoit d'une
« province d'Espagne. J'eus beau lui ré-
« pondre que je ne me rappellois rien
« de tout ce qu'il me disoit , il ne laissa
« pas de poursuivre , en m'assurant que
« la seule cause qui l'avoit réduit à l'é-
« tat de mendicité où il se trouvoit ,
« c'étoit sa trop grande franchise , & la
« liberté qu'il s'étoit donnée de parler....
« que du reste , dans quelque extrémité
« qu'il se fût trouvé jusqu'alors , il n'a-
« voit jamais fait aucune bassesse , mais
« qu'il avoit toujours conservé les prin-
« cipes de la bonne éducation qu'il avoit
« reçue , & le caractère d'honnête-hom-
« me qu'elle lui avoit imprimé. Il
« me dit encore beaucoup de choses ,
« que j'ai oubliées ; & dans tout son dis-
« cours , il parla avec tant d'art , d'élo-
« quence & de vivacité , en y mêlant
« de temps en temps des traits de sa-
« tyre , sur-tout contre les moines , qu'il
« s'en fallut peu que je ne crusse qu'il
« avoit été effectivement secrétaire d'Amba-
« ssade , & que je lui donnai l'aumône
« ne aussi libéralement que je le pus. »
C'est assurément un objet assez curieux

que de voir la suffisance & même l'arrogance habiter avec la mendicité. Nous apprenons à connoître par-là le caractère de nos voisins du côté du midi. La fortune peut écraser un Espagnol, mais non pas l'humilier.

Sçavez-vous bien, reprit Timagene, que je ne donneroïs pas mon récit pour le vôtre.

Je ne vous en propose pas non plus l'échange, poursuivit Euphorbe. Je ne l'ai cité que par rapport à cet intérêt de curiosité dont je vous parlois. J'avoue que le vôtre l'emporte pour les ornemens, pour la légèreté du stile, pour la vivacité du dialogue, & surtout pour l'intérêt de noblesse & de générosité. Quoiqu'il en soit, l'un & l'autre est une preuve que l'événement le plus commun & le plus mince peut être traité de maniere à occuper avec plaisir les gens de goût, lorsqu'on a l'adresse de rapprocher les circonstances plaisantes, d'écarter celles qui seroient basses ou inutiles, d'y joindre une petite dose d'intérêt, & d'y répandre quelques ornemens pris dans la nature.

Je crois que vous n'en avez pas encore dit assez, ajouta Timagene. Cet art de raconter, sçait rendre aimables

des sujets ennuyeux par eux-mêmes. Quoi de plus fastidieux, du moins pour la plupart des lecteurs, que le détail d'un voyage ? Sous la plume d'un Horace (1) ou d'un Chapellet, c'est un récit charmant. Le favori de Mécène part de Rome pour se rendre à Brindes : il sçait nous épargner l'ennui, qu'il a peut-être éprouvé lui-même. Il nous fait passer d'une ville à l'autre, sans nous laisser presque le temps de nous en appercevoir, par la variété des tableaux qu'il met sous nos yeux, & qui nous occupent agréablement. Ici c'est l'aventure d'un batelier régalez de coups de bâton par un des passagers, pour s'être amusé à dormir, au lieu de conduire sa barque : là c'est l'épisode de deux de ces gens du bas étage, qui s'étant pris de paroles, donnerent aux voyageurs la comédie pendant le souper : à cela succède l'accident d'un aubergiste, qui pour mieux recevoir ses hôtes, pensa mettre le feu à sa maison ; sans parler de bien d'autres détails qui trouvent leur place à chaque endroit, où la compagnie arrive. Le poète françois, rival d'Horace,

(1) Sat. lib. 1.

autant peut-être par le caractère, que par le stile, ne lui cède rien ici. Partout on rencontre des descriptions charmantes de pays & de villes, les peintures les plus riantes des jardins & des maisons qui se trouvoient sur la route, & sur-tout les portraits d'après nature de ceux chez qui le poëte voyageur avoit fait quelque séjour ; le tout entremêlé de plusieurs traits, d'une raillerie fine & délicate, telle que celle-ci,

Tout le monde sçait que Marseille
Est riche, illustre, sans pareille,
Pour son terroir & pour son port :
Mais il faut vous parler du Fort,
Qui sans doute est une merveille :
C'est Notre Dame de la Garde,
Gouvernement commode & beau,
A qui suffit pour toute garde
Un Suisse avec sa hallebarde,
Peint sur la porte du château.

Si quelqu'un doutoit de l'obligation que nous avons à des écrivains qui sçavent ainsi raconter leurs voyages, je lui conseillerois, pour s'en convaincre, de lire le premier volume de Tavernier, si cependant il en pouvoit soutenir la lecture.

Ce bon Baron, répartit Euphorbe, se

connoissoit mieux en diamans , qu'en belles-lettres. D'ailleurs , il n'est pas si aisé qu'on s'imagineroit peut-être , de donner à un récit plaisant les agrémens qui lui conviennent. Il faut pour cela beaucoup de goût & de délicatesse. C'est la nature seule qui peut les donner & l'usage du monde qui les perfectionne.

Je ne vois rien , poursuivit Timagene , de plus agréable dans ces fortes de récits , que ce sublime ironique dont les bons Auteurs se servent quelquefois , comme les peintres de la lumière & des ombres. Cette noblesse affectée dans un sujet qui n'a rien de grand , forme un contraste très-divertissant. Horace avant de raconter une dispute comique , dans laquelle deux hommes de néant firent assaut d'injures , embouche la trompette épique. (1) « Muse , dit-il , rappelle-moi » le combat du bouffon Sarmentus & » de Messius Cicerrus : apprends-moi » de qui avoit reçu le jour l'un & l'autre champion. » Une pareille invoca-

(1) Nunc mihi paucis

Sarmenti scurræ pugnam Messique Cicerrî,
Musa , velim memores ; & quo patre natus
uterque

Contulerit lites. *Hor. Sat. 4. Lib. 1.*

tion donne assurément bien plus de faille à la nature de ce démêlé & à la qualité des deux héros : elle y répand un sel tout-à-fait piquant. Dans une autre circonstance à-peu-près pareille, le même poëte chauffe encore le cothurne, pour rendre son sujet plus amusant. Il s'agissoit de deux marchands qui plaidoient avec acharnement l'un contre l'autre devant Brutus, alors prêteur : à cette occasion le poëte s'exprime ainsi : (1) « La haine entr'eux deux devint enfin irréconciliable : (car il en est des gens querelleurs, comme des braves qui se font la guerre. Le ressentiment fut implacable entre Hector & le bouillant Achille : la mort seule put terminer leurs démêlés. La raison, c'est que dans l'un & l'autre, la bravoure étoit à son comble. Si la discorde se met

(1) Postquam nihil inter utrumque
Convénit, (hoc etenim sunt omnes jure mo-
lesti,

Quo fortes, quibus adversum bellum incidit :
inter

Hectora Priamiden, animosum atque inter
Achillem

Ira fuit capitalis, ut ultima divideret mors ;

A a v

» entre deux lâches, ou si de deux en-
 » nemis l'un est courageux, & l'autre
 » sans cœur, tels que Diomède & Glau-
 » cus, le plus timide évitera le combat
 » & cherchera à fléchir l'autre par les
 » présents.) » Quoi de plus plaisant que
 cette comparaison de deux mauvais
 plaideurs, avec les héros Grecs &
 Troyens ?

Avec votre permission, reprit Eu-
 phorbe : la parenthèse dans ce dernier
 morceau me paroît un peu longue.
 Croyez-vous que si Horace eut suppri-
 mé les trois derniers vers, son badinage
 n'eût pas été plus léger ?

Deux coqs vivoient en paix : [*dit la Fontaine* ;]

Une poule survint ;

Et voilà la guerre allumée.

Amour, tu perdis Troye.

Non aliam ob causam, nisi quòd virtus in
 utroque
 Summa fuit. Duo si discordia verset inertes,
 Aut si disparibus bellum incidit, ut Diomedi
 Cum Lycio Glaucò, discedat pigrior, ultrò
 Muneribus missis).

Hor. Sat. lib. 1.

Ce seul hémistiche dit autant que les vers du poëte latin , & le dit mieux , ce me semble. Cette espece d'ornement par son appareil , nuit un peu au naturel : il le détruit entièrement , si on le porte trop loin. Dans la lettre de Rousseau à M. de la Fosse , que je vous ai citée il y a un moment , nous trouvons encore un exemple semblable à ceux-ci , & qui a le mérite de la brièveté. Le poëte après avoir raconté la chute qu'il fit dans la voiture publique , ajoute ,

Les chevaux , malgré le cocher ,
S'obstinent à vouloir marcher.
Envain le moderne Hyppolite
S'oppose à leur fougue subite :
Sans doute , *en ce désordre affreux ,*
Un Dieu pressoit leurs flancs poudreux.

Ce superbe morceau de poésie auquel l'Auteur fait allusion , nous arrache des larmes sur la scène : ici il nous porte à rire. Telle est la magie de l'art. C'est un Protée qui prend toutes les formes dont on a besoin.

Je sçais que vous n'aimez pas les jeux de mots , ajouta Timagene ; mais ne leur feriez-vous pas grace , en faveur de la

gaieté qui doit assaisonner les ouvrages dont nous parlons ? J'en connois un dans Voiture , que j'aurois bien de la peine à condamner. Cet écrivain dit en parlant d'une belle personne malheureuse, *qu'elle a eu toutes les graces & toutes les disgraces du monde*. Qu'en pensez-vous ?

Il faut bien faire quelque chose pour vous , répartit Euphorbe en riant. Si l'on peut passer ces petits ornemens dans quelque genre d'écrire , c'est assurément dans celui dont nous parlons. D'ailleurs, la pensée de Voiture renferme un si grand sens , la phrase a tant de précision , qu'on doit avoir quelque indulgence pour l'affectation qui s'y rencontre. Mais il en est bien peu qui méritent cette faveur , & l'on peut dire en général qu'il n'est presque point de sujets assez petits , pour s'accommoder de ces petitesse. Vous voyez que je ne réussis pas mal dans ce mauvais genre..

Vous faites à-peu-près comme Michel de Cervantes , poursuivit Timagene , qui composa le roman de Don Quichotte , pour censurer tous les autres romans. Mais enfin , je suis bien d'accord avec vous sur ce qui regarde les jeux de mots & les équivoques. Toutes ces gentillesse ne valent pas une pensée

agréable, c'est-à-dire, une pensée qui nous peint avec des couleurs naturelles des objets rians, des tableaux délicieux. Telle est cette peinture charmante que Balzac nous fait d'une petite rivière :
 « Cette belle eau aime tellement ce pays,
 » qu'elle se divise en mille branches, &
 » fait une infinité d'isles & de détours,
 » afin de s'y amuser davantage. »

Cette pensée, répliqua Euphorbe ; se retrouve à-peu-près la même dans Santeuil en parlant de la Seine. En voici une qui n'appartient qu'à Voiture. « Nous
 » nous approchons tous les jours, écrit-il à Mademoiselle Paulet, du pays des
 » melons, des figues & des muscats, &
 » nous allons combattre en des lieux
 » où nous ne cueillerons point de palmes, qui ne soient mêlées de fleurs
 » d'oranges & de grenades. » Il faudroit être bien mélancholique pour ne pas se déridier un peu, en parcourant des objets si rians. Les pensées agréables font un très bel effet dans l'espece de récit, dont il est ici question, plus susceptible d'ornemens qu'aucun autre. Les pensées délicates, telles que nous les avons expliquées il y a quelques jours, l'enrichissent peut-être encore davantage. Je m'en rappelle une de je

ne sçais plus quel poëte. Elle est renfermée dans l'épithaphe d'un chien. L'animal expose lui-même la cause de sa mort.

Pour aboyer un Huguenot ,
On m'a mis en ce piteux être :
L'autre jour je mordis un prêtre ;
Et personne ne m'en dit mot.

Ces quatre vers , dit alors Timagene , donnent assurément bien plus à penser qu'ils ne disent ; & cette fécondité peut faire excuser , peut-être , la faute de françois qui est dans le premier , où il faudroit , *pour avoir aboyé*. Car enfin , je crois que dans toute espèce de composition , il faut ne s'écarter jamais de la pureté du langage.

Il faut quelque chose de plus , repartit Euphorbe : il faut que l'expression convienne au sujet ; & conséquemment dans un récit enjoué , elle doit être animée , vive , légère & coupée. Bannissons-en les longues périodes , les phrases embarrassées , & sur-tout l'obscurité. Tout ce qui demande de l'étude & de la peine , émousse le plaisir. Sans parler des exemples que nous venons d'apporter , les anciens nous ont laissé en ce

genre des modèles charmans. Peut-on s'exprimer mieux qu'Horace dans le récit qu'il fait à Mécène de la manière dont il fut introduit chez lui. Huit vers lui suffirent pour cela. (1) « Virgile dont » vous connoissez la probité, dit-il ; & » après lui Varius vous apprirent qui j'étois. Lorsque je parus devant vous, je » vous dis quelques mots entrecoupés : » la timidité me fermoit la bouche, & » m'empêcha de m'expliquer davantage. » Je ne me donnai point pour un homme de naissance, fait à monter un superbe coursier de Tarente : Je vous » exposai ce que j'étois. Vous me répondîtes, selon votre usage, en peu » de paroles. Je me retire ; vous me

(1) Optimus olim

Virgilius , post hunc Varius dixere quid essem.
Ut veni coram , singultim pauca locutus ,
(Infans namque pudor prohibebat plura profari)

Non ego me claro natum patre , non ego circum

Me Satureiano vectari rura caballo ,
Sed , quod eram , narro. Respondes (ut tuus est mos)

» rappelez neuf mois après, & vous
 » m'ordonnez d'être au nombre de vos
 » amis. » Quelle clarté! Quelle précision,
 sur-tout dans la langue que parloit no-
 tre poëte ! (1) La fameuse satire de l'im-
 portun est écrite toute entière de ce
 stile.

Parmi les anciens, poursuivit Tima-
 gene, je crois qu'il en est peu qui puis-
 sent le disputer à Pline le jeune, pour
 la légèreté de l'élocution & l'amenité
 du stile. Celui de ses lettres est enchan-
 teur. Je me rappelle confusément en
 avoir lu autrefois une entr'autres, où l'Au-
 teur racontoit l'aventure singulière d'un
 enfant aimé par un dauphin. Je la reli-
 rois encore avec un nouveau plaisir.

Il est aisé de vous satisfaire, reprit
 Euphorbe. La fraîcheur du soir com-
 mence à se faire sentir : rentrons. Nous
 pourrons consulter dans l'Auteur même
 ce morceau, qui peut servir de modèle
 dans le sujet dont nous nous entretenons.

*Pauca. Abeo, & revocas nono post mense,
 jubefque*

Esse in amicorum numero.

Lib. 1. Sat. 6.

(1) *Lib. 1. Sat. 9.*

Mais tout en marchant , je vais vous rapporter une autre lettre du même Auteur plus aisée à retenir ; parce qu'elle est beaucoup plus courte. Il rend compte à Tacite son ami d'une chasse au sanglier , à laquelle il s'étoit trouvé , & il le fait avec ces graces légères qui décèlent un homme d'esprit & de goût. (1) « Vous allez
 » rire , lui dit-il , & vous aurez raison.
 » Ce Pline que vous connoissez , a pris
 » trois sangliers , & trois des plus beaux.
 » Quoi , vous ? Oui , moi-même. Au
 » reste , je ne me suis pas pour cela
 » tout-à-fait arraché à ma paresse & à
 » mon humeur tranquille. J'étois assis
 » près des toiles. J'avois à mes côtés ,
 » non un épieu ou une lance , mais mon
 » stilet & mes tablettes : je composois
 » quelques bagatelles & je les mettois
 » par écrit ; afin que si je rentrois chez
 » moi les mains vuides , mon porte-

(1) Ridebīs & licet rideas. Ego ille , quem nosti , ap̄ros tres , & quidem pulcherrimos cepi. Ipse , inquis ? Ipse : non tamen ut omnino ab inertiâ meâ & quiete discederem. Ad retia sedebam : erant in proximo , non venabulum aut lancea , sed stilus & pugillares. Meditabar aliquid enotabamque , ut si manus vacuas , plenas tamen ceras reportarem. Non

» feuille du moins fut rempli. Ne plai-
 » santez point sur cette façon d'étudier.
 » Vous ne sçauriez croire combien cet
 » exercice du corps donne de ressort
 » à l'esprit. Tout ce qui nous environne
 » alors, les bois, la solitude, le silence
 » même nécessaire à cette chasse, nous
 » aident & nous invitent à penser. Ainsi,
 » dans la même circonstance, si vous
 » m'en croyez, sans oublier les provi-
 » sions & la cantine, vous porterez aussi
 » vos tablettes. Vous éprouverez que
 » Minerve ne se rencontre pas moins
 » au milieu des montagnes, que Diane.
 » Adieu. » Dans toutes les lettres de cet
 illustre courtisan, vous trouverez ce ton
 noble, cet air aisé qui faisoient les dé-
 lices de ses amis, & qui sçurent plaire
 à un maître du monde.

est quod contemnas hoc studendi genus. Mi-
 rum est ut animus hac agitatione motuque
 corporis excitetur. Jam undique sylvæ & so-
 litudo, ipsumque illud silentium, quod ve-
 nationi datur, magna cogitationis incitamenta
 sunt. Proinde cum venabere, licebit, authore
 me, ut panarium & langunculam, sic etiam
 pugillares feras. Experieris non Dianam magis
 montibus, quàm Minervam inerrare. Vale.
Ep. 6. Plinii.

Cependant les deux amis étant arrivés dans le cabinet, Timagene prit les lettres de Pline, & commença à lire la trente-troisième du neuvième Livre, adressée à Caninius. (1) « Je viens d'ap-
 » prendre une aventure très-vraie, mais
 » qui a tout l'air d'une fable. C'est un su-
 » jet digne d'un génie tel que le vôtre,
 » également aimable, sublime & vrai-
 » ment poétique. Je l'ai apprise à un
 » souper où la conversation tomba sur
 » différens événemens merveilleux. Je
 » la tiens d'une personne très-digne de
 » foi. (Ce n'est pas là de quoi s'inquiète
 » beaucoup un poète.) Quoi qu'il en soit,
 » c'est un homme, sur qui vous pourriez
 » faire fond, même pour écrire l'histoire.
 » En Afrique, est une colonie nommée
 » Hipponne, à peu de distance de la
 » mer. Près de cette ville est un étang
 » navigable : il s'en échappe un courant

(1) Incidi in materiam veram, sed simillimam fictæ, dignamque isto lætissimo, altissimo, planeque poëtico ingenio. Incidi autem, dum super cœnam varia miracula hinc inde referuntur. Magna auctoris fides (tamen si quid poëtæ cum fide?) Is tamen auctor, cui bene vel historiam scripturus credidisses. Est in Africâ Hypponensis colonia, mari proxima:

» d'eau aussi large qu'un fleuve, qui tour
 » à tour, selon que le flux & le reflux
 » le pousse ou le ramene, tantôt s'é-
 » coule dans la mer, & tantôt rentre
 » dans l'étang. » Quelle clarté, quelle
 netteté dans cette description, dit alors
 Timagene en interrompant sa lecture!
 Quelle précision dans la manière de s'ex-
 primer ! J'aime beaucoup la petite ma-
 lice de sa réflexion sur les poètes, tou-
 jours partisans de la fiction. Cette pen-
 sée pleine de sel est enchâssée ici le
 plus adroitement qu'il soit possible.

Je crois appercevoir dans cette es-
 pece de préambule, ajouta Euphorbe,
 cet intérêt que nous avons jugé si utile
 au récit, même le plus enjoué. N'est-il
 pas intéressant de connoître un événement
 singulier, prodigieux, sur-tout quand on
 ne peut en révoquer en doute la vérité,
 fondée sur le rapport d'un homme incapa-
 ble de tromper ? Quelle curiosité n'excite
 pas ce début ? Mais continuons.

adjacet navigabile stagnum : ex hoc, in mo-
 dum fluminis æstuarium emergit, quod, vice
 alternâ, prout æstus aut repressit, aut impu-
 lit, nunc infertur mari, nunc redditur sta-
 gno.

« La pêche , la navigation & même
 » l'art de nâger sont là les grands amu-
 » semens des citoyens de tout âge ; sur-
 » tout des enfans , que le loisir & l'a-
 » mour du jeu engage dans tous les plai-
 » sirs. La gloire & le mérite de ceux-
 » ci consiste à s'avancer beaucoup en
 » haute mer : le vainqueur est celui qui
 » a laissé le plus loin derrière lui , & le
 » rivage & ceux qui nâgeoient à ses cô-
 » tés. Dans cette espee de combat , un
 » enfant plus hardi que les autres alloit
 » toujours en avant : un dauphin vient
 » à lui & tantôt le précède , tantôt le
 » suit , tantôt voltige autour de lui ;
 » enfin il le prend sur son dos , le quit-
 » te , le reprend & d'abord le porte
 » tout tremblant vers la haute mer ;
 » bientôt après il tourne vers le rivage

(1) Omnis hîc ætas piscandi , navigandi ,
 atque etiam natandi studio tenerur : maxime
 pueri , quos otium ludusque sollicitat. His glo-
 ria & virtus ætîsimè provehi : victor ille qui
 longissimè , ut littus , ita simul nantes reli-
 quit. Hoc certamine puer quidam audentior
 cæteris in ulteriora tendebat : delphinus occur-
 rit , & nunc precedere puerum , nunc sequi ,
 nunc circumire , postremo subire , deponere ,
 iterum subire , trepidantemque perferre pri-

» & le rend à la terre & à ses camarades. Cette nouvelle se répand dans la ville : on accourt en foule : tous les yeux sont fixés sur cet enfant : on croit voir en lui quelque chose de prodigieux : on l'interroge : on l'écoute conter son histoire : on la redit à d'autres. »

Outre la légèreté du stile, toujours admirable, dit ici Timagene, il est aisé d'appercevoir le choix habile des circonstances. On ne nous expose que celles qui peuvent nous instruire du fait, ou orner le récit. On ne s'amuse point à nous détailler ce que disoient ou faisoient pendant ce temps-là les camarades du jeune enfant : on ne nous dit pas même qui il étoit, ni à qui il appartenoit : on ne nous parle que de ce qui a rapport à son aventure, parce que c'est elle qui nous intéresse & nous divertit. Mais quels tableaux plus animés & plus naturels en même-temps que ceux où

*num in altum ; mox flectit ad littus , reddit-
que terræ & æqualibus. Serpit per coloniam
fama : concurrere omnes , ipsum puerum tan-
quam miraculum aspicere , interrogare , audi-
re , narrare.*

l'Auteur peint les évolutions du dauphin, l'empressement & la curiosité du peuple ? Avançons & nous verrons de nouvelles beautés.

(1) « Le lendemain on borde le rivage, on porte sa vue sur la mer & sur tout ce qui peut lui ressembler. Les enfans se mettent à la nâge : parmi eux notre petit héros, mais avec plus de précaution. Le dauphin revient à la même heure, s'avance vers le même enfant. Il fuit avec sa troupe. L'animal, comme pour le rappeler & l'inviter, bondit, se plonge, fait mille tours & mille détours dans les eaux. Ce même jeu continue deux, trois jours & plus. Enfin, cette jeunesse nourrie, pour ainsi dire, au milieu des flots, rougit de sa timidité. On s'approche de l'animal ; on imite ses évolutions ; on l'appelle ; on va jusqu'à le toucher, & il se prête de

(1) *Postero die obsident littus, prospectant mare, & si quid est mari simile. Natant pueri ; inter hos ille, sed cautius. Delphinus rursus ad tempus, rursus ad puerum venit. Fugit ille cum cæteris. Delphinus, quasi invitet ac revocet, exilit, mergitur, variosque orbes implicat expeditque. Hoc altero die, hoc tero*

» lui-même à ces caresses. Ce coup d'es-
 » sai les rend plus entreprenans. Sur-
 » tout l'enfant qui avoit fait la première
 » épreuve, s'encourage ; il nâge à côté
 » du dauphin ; il saute sur son dos ; il
 » se laisse porter & rapporter ; il se flatte
 » d'en être connu, d'en être aimé ; il
 » l'aime lui-même : nulle crainte de
 » part ni d'autre : la douceur de l'un
 » augmente autant que la confiance de
 » l'autre. »

Il est peu d'événemens, reprit Euphorbe, racontés aussi agréablement que celui-là. Caninius, pour en faire un poëme, n'avoit presque que la mesure à y ajouter. Tous les portraits y sont d'après nature. De temps en temps certaines pensées délicates & piquantes relevent encore ce beau morceau ; telles que celle-ci, *on porte sa vue sur la mer & sur tout ce qui peut lui ressembler*, qui peint si bien la curiosité impatiente d'un peuple : & cet autre, *il se flatte d'être connu, d'être aimé, il l'aime lui-même.*

tio, hoc pluribus, donec homines innutritos mari subiret pudor. Accedunt, alludunt & appellant, tangunt etiam pertractantque se præbentem, &c.

Ce sont de semblables modèles qu'il faut suivre pour réussir dans un récit badin & enjoué.

Je serois curieux de sçavoir, dit alors Timagene, quels sont les especes d'ouvrages où ce récit peut trouver sa place.

L'ami de Trajan, répondit Euphorbe, vient de vous prouver qu'il figure très-bien dans une lettre. Il se rencontre aussi fort souvent sur la scène comique, dans les conversations & même dans les fables.

J'ai cru pendant quelque-temps, répliqua Timagene, qu'une lettre qui ne traite point d'objets sérieux, n'admettoit que le stile naïf. La lecture de Plin & de Voiture m'a corrigé de cette erreur. Ces deux Auteurs ont écrit, & ont très-bien écrit dans le genre badin & enjoué. Mais pour les fables, il me reste encore là-dessus quelque embarras.

Il n'est pas difficile de vous montrer, repartit Euphorbe, que parmi les fables comme parmi les lettres, il en est de deux sortes. Les unes, où domine l'enjouement & le badinage; les autres, dont le ton est naïf & n'emprunte presque rien que de la nature; mais n'en-tamons point aujourd'hui cette matiere. Je vous donne rendez-vous ici pour de.

main au matin. Vous y trouverez votre déjeuner tout prêt, ainsi que les livres nécessaires. Nous nous entretiendrons sur la fable. Nous pourrons examiner ensuite à loisir le récit naïf, & quelle est sa différence avec celui qui a fait l'objet de notre conversation.

ONZIEME ENTRETIEN.

La Fable ou l'Apologue, & le Récit naïf.

LE MATIN du jour suivant, Timagene étant descendu dans le cabiner, trouva tout préparé, comme son ami le lui avoit promis. Après un déjeuner frugal. En vérité, dit-il, c'est un avantage précieux de pouvoir nourrir le corps & l'esprit en même-temps. Au reste, l'intempérance est bien plus rare dans les repas de la dernière espèce, que dans les premiers.

Toute rare qu'elle est, reprit Euphorbe, je la craindrois peut-être de votre part. Mais enfin, si c'est-là votre goût, il est aisé de satisfaire votre appétit en ce genre, & même à peu de frais. Par exemple, est-il un objet plus

capable de contenter un esprit bien fait, que celui qui doit nous occuper aujourd'hui ? La fable ou l'apologue réunit l'utile & l'agréable ; & cet accord , au jugement d'Horace , est le sceau de la perfection.

Oh ! pour l'utilité , ajouta Timagene , la chose n'est pas douteuse. L'origine même de la fable en est une preuve. Car si je me rappelle bien ce que dit Phèdre , (1) la vraie philosophie dans l'esclavage (& elle s'y est trouvée plus souvent que sur le trône) inventa ce moyen pour exprimer , par une allégorie , ce qu'elle n'osoit dire ouvertement , & pour instruire les grands & les souverains , sans s'exposer à leur mauvaise humeur. Esope le pere de la fable étoit esclave ; & il osa montrer la vérité à ses maîtres , à l'heureux Crefus , & à la Grèce entière.

Tous les hommes sont souverains en cela , poursuivit Euphorbe , parce qu'ils

(1) *Servitus obnoxia* ,

*Quia , quæ volebat , non audebat dicere ,
Affectus proprios in fabellas transtulit ,
Calumniamque fictis elusit jocos.*

Ph. l. 3. Prol.

ont tous leur amour-propre. Il faut les tromper pour les guérir. C'est le but que se propose l'apologue. L'utilité est donc son premier & son principal objet. Ses succès en ce genre ont été quelquefois très-brillans. Le prophète Nathan a recours à ce moyen ingénieux pour faire reconnoître à David le double crime qu'il vient de commettre ; & le repentir du saint Roi est si vif & si prompt, qu'il obtient sur le champ sa grace : le peuple Romain soulevé contre les nobles, s'étoit retiré sur le Mont sacré, & toutes les propositions du sénat n'avoient rien gagné sur lui : mais son emportement ne tint pas contre l'adresse de Menenius Agrippa. Un apologue qu'il imagine dans cette circonstance délicate triomphe de la fureur des séditieux, & les ramene dans Rome. Et qui sçait si la fable n'a pas produit en secret les mêmes effets sur bien des particuliers, que l'amour-propre à empêché de publier cette espece de victoire ?

Cette idée que vous me donnez de la fable, répliqua Timagene, s'accorde très-bien avec l'origine que je lui prêtois tout-à-l'heure. Née pour enseigner les hommes, & sur-tout ceux qui sont

en place, elle ne doit songer qu'à instruire & à corriger. De tout cela, on doit conclure, ce me semble, que sa partie la plus essentielle est la maxime de morale qu'elle veut insinuer. C'est-là le fondement qui la soutient : c'est elle qui constitue, pour ainsi dire, sa nature.

Cela est si vrai, continua Euphorbe, qu'une fable dénuée de toute espece d'ornemens, est essentiellement & suffisamment bonne, si elle a cette qualité, que les Rhéteurs appellent *la vérité* ; c'est-à-dire, si le fait raconté prouve bien la maxime qu'on en veut extraire. Une pierre placée sous une gouttière, au bout de quelques années, se trouva creusée & presque percée ; ce qui prouve que la patience & le temps viennent à bout de tout. Voilà le fond d'une très-bonne fable. Celles d'Esopé, où peut-être celles que Planude nous a données sous son nom, sont presque toutes dans ce genre. Phèdre en a fait usage & les a drapées un peu plus richement : mais il a toujours eu l'attention de ne rien mettre dans son récit, qui ne tendît à établir la maxime qu'il prétendoit en tirer. (1) « Sur les bords d'un même ruif-

(1) Phæd. Fab. 1. 1. Fab. 1.

» seau , dit-il , arriverent un loup & un
 » agneau pressés par la soif. Le loup
 » étoit au dessus & l'agneau beaucoup
 » plus bas. Le brigand alors poussé par
 » son appétit carnacier , chercha un pré-
 » texte pour faire une querelle à l'a-
 » gneau. Pourquoi , lui dit-il , as-tu trou-
 » blé l'eau que je bois ? L'animal timide
 » lui répond en tremblant ; comment
 » puis-je faire ce dont vous vous plai-
 » gnez , Monsieur le loup ? L'eau qui
 » me désaltère coule de vous à moi.
 » Vaincu par la force de la vérité , le
 » glouton ajouta ; mais il y a six mois
 » que tu as dit du mal de moi. Eh ! je
 » n'étois pas encore né , reprit l'agneau.
 » C'est donc assurément ton pere , dit le
 » loup : & en achevant ces mots il le sai-
 » sit & le met en pieces contre toute
 » justice. Cette fable est faite pour ceux
 » qui sous de faux prétextes oppriment
 » les innocens. » Il n'y a rien là-dedans
 qui ne rende sensible cette vérité , que
 la raison est sans force contre les pré-
 tentions tyranniques d'un homme puis-
 sant qui veut dépouiller un particulier
 sans appui. Si le fabuliste remarque que
 le loup étoit placé au-dessus & l'agneau
 beaucoup au-dessous , c'est pour fournir
 à ce dernier une réponse sans réplique ,

lorsqu'il démontre à son ennemi que quand il troubleroit l'eau, ce ne seroit point celle dont il s'abreuvoit, puisque pour aller à lui, il auroit fallu qu'elle remontât contre son cours naturel.

Malgré le respect que j'ai pour la Fontaine, ajouta Timagene, j'aime mieux la maniere dont Phèdre exprime ici sa morale, que celle de notre Auteur. (1) *La raison du plus fort, dit-il, est toujours la meilleure.* Ce mot *meilleure* ne veut pas dire assurément que la violence soit toujours le moyen le plus raisonnable. Sa maxime seroit fausse & vicieuse. Il signifie donc seulement, que c'est le ressort le plus invincible. Mais il reste toujours quelque chose de louche & d'équivoque dans cette expression. D'ailleurs, que nous apprend-t-on, quand on nous dit que le plus fort l'emporte toujours sur le plus foible? Qui a-t-il là que tout le monde ne sçache? J'ajouterai à cela, que cette sentence du fabuliste françois semble s'adresser aux malheureux opprimés, qu'elle laisse sans ressource; au lieu que celle du poëte

(1) Fable X.

latin parle aux oppresseurs, à qui elle fait un juste reproche.

Il faut être exact avec vous, ce me semble, repartit Euphorbe en riant. Pour défendre notre compatriote, on pourroit dire peut-être, que cette expression qui vous déplaît, renferme une ironie dont le sel porte avec lui un reproche & une invective contre les tyrans. Lorsqu'un historien dit d'un souverain, que la meilleure raison qu'il fit valoir contre les manifestes de ses ennemis, fut une armée de cent mille hommes, on sent bien que l'écrivain désapprouve une pareille conduite. Néanmoins, je vous avoue que je préfère la tournure simple & sans art de l'affranchi d'Auguste à ce raffinement.

Pour revenir à notre objet, reprit Timagene, cette vérité de la fable exige, ce me semble, que le récit n'omette rien de ce qui peut prouver la morale, mais aussi qu'il ne dise rien de plus. J'ai lu il y a quelque-temps dans Richer, deux fables où l'Auteur me paroît avoir oublié ces deux règles. Je veux vous en faire le juge. L'une a pour titre le bœuf malade. La voici. (1)

(1) L. 2. Fab. 15.

Un bœuf seigneur d'un pâturage ,
 Etoit indisposé. Les bœufs du voisinage ,
 Gens importuns , se firent un devoir
 D'accourir chez lui pour le voir.
 Chacun d'eux à son tour , d'une manière hon-
 nête ,

Vint gravement rompre la tête
 A ce pauvre animal
 D'un triste compliment propre à croître le
 mal.

Après cette cérémonie ,
 Vous eussiez vu ces bons amis
 Se régaler dans la prairie ,
 Se rouler sur l'herbe fleurie ,
 Qui croissoit autour du logis.
 L'herbage fut tondu demi-lieue à la ronde :
 Aussi bien leur ami partoît pour l'autre monde.
 Ainsi raisonnoient les gloutons.
 Mais loin de descendre au Tenare ,
 Du bœuf la force se répare :
 Son appétit revient : il cherche les ga-
 zons.

Ce fut envain : l'herbe étoit disparue.
 Grand merci de vos soins , dit-il : votre co-
 hue ,
 Messieurs, de mal en pis, a changé mon destin ;
 Et foul de complimens , je vais mourir de faim.

De pareils importuns l'engeance est trop connue.

Maint Patelin vous fait fa cour ,
Qui sous un front d'ami , cache un cœur de
vautour.

En effet , dit Euphorbe , je ne trouve pas dans cette fable tout ce que renferme la morale. Afin que le rapport fut juste , il auroit fallu prêter aux amis prétendus du malade une intention décidée de lui nuire , soit par intérêt , soit par vengeance. C'est ce qui ne paroît pas dans le récit. D'ailleurs le bœuf est un mauvais personnage pour un tel rôle. C'est un animal un peu bête , mais du reste bonne personne , doux , pacifique & incapable de noirceur & de perfidie. Voyons maintenant celle qui en dit plus qu'il ne faut.

C'est celle des mâtins & du loup ,
poursuivre Timagene. (1)

Maître Aboyard & la Rancune ,
Deux chiens gardiens d'un troupeau ,
Pour une Iris au long museau
Se battoient au clair de la lune.

(1) E. I. Fab. 19.

Un loup des plus cruels , issu de Lycaon ,
 Les aperçut & crut que la fortune
 Favorisoit son appétit glouton.
 Il saisit le moment ; dévore maint mouton.
 Acharnés au combat , nos chiens le laissent
 faire :
 Aux tristes bêlemens des moutons ils sont
 sourds.
 Brusquet demi matin , touché de la misère
 De ce troupeau , fut assez téméraire
 Pour attaquer le loup : inutile secours
 Qu'il donne aux pauvres gens. Etranglé sans
 remède ,
 Il appelle en mourant la Rancune à son aide.
 Le matin entendit sa voix.
 Ardent à le venger , il se réconcilie
 Avec maître Aboyard. Les deux chiens en
 furie
 Se jettent sur l'hôte des bois ,
 Et mettent en quartiers cette bête cruelle.
 Telle fut autrefois la fameuse querelle
 D'Achille avec Agamemnon
 Hector , le héros d'Ilion ,
 En profita. Sa force & son courage
 Du sang des Grecs rougirent le rivage.
 Il porta dans leur camp l'horreur & le trépas
 La discorde des chefs est funeste aux soldats.

Les dix premiers vers de cette fable sont les seuls qui en établissent la morale. Tout le reste est un hors-d'œuvre qui lui est étranger. On voit que l'Auteur a voulu renfermer dans son apologue l'Iliade entière, pour ainsi dire, en miniature. L'aventure de Brusquet est celle de Patrocle, dont Achille vengea la mort, sur le héros des Troyens. Mais le poëme épique exigeoit le récit de cet événement, sans lequel l'action seroit demeurée imparfaite; au lieu que celle de la fable est terminée dès quelle prouve suffisamment la maxime qu'on se propose de mettre sous les yeux du lecteur. Je suis persuadé que vous ferez d'accord avec moi sur cela.

Je le serois sur bien d'autres objets, répondit Euphorbe. L'idée que je me suis formée de cette espece d'ouvrage, est parfaitement conforme à la vôtre. Un fabuliste moderne, (1) prétend qu'on ne peut pas en donner une bonne définition. C'est ce qui m'inquiète assez peu, pourvu qu'on lui donne les qualités & les ornemens propres à le faire réussir. Entre ces qualités, la simplicité

(1) M. l'Abbé le Monnier, Disc. prél.

est une des plus essentielles. Le but de la fable , qui se propose d'instruire , la nature des personnages qu'elle emploie , presque toujours pris entre les animaux ou les êtres inanimés , concourent également à la rendre nécessaire. Celles qui s'écartent de cette règle , ou sont défectueuses , ou sortent de la sphère ordinaire , & ne doivent plus être regardées comme des fables.

Puisque vous parlez de la simplicité ; interrompit Timagene , permettez-moi à ce sujet une digression d'un moment. Je veux vous faire part d'une petite nouvelle littéraire que m'a mandé de Paris ces jours-ci un de mes amis. Dans la réparation qu'on vient de faire aux bâtimens qui joignent les Saints Innocens , on a été obligé de détruire le cadran solaire , qui regardoit le cimetière de cette paroisse. On vient de le rétablir. Vous connoissez la belle inscription qu'on y lisoit ; *Idem monet hora , locusque*. On y a substitué ce pentamètre.

Te monet hora fugax , te monet ipse locus.

Ce vers me paroît sorti de la plume d'un écolier , qui n'a point senti la précision & la noble simplicité des quatre

premiers mots. Il fait disparaître entièrement le mot *idem*, qui renferme lui seul cette pensée, que le temps dans sa fuite nous traîne vers la mort. On nous dit bien que l'heure & le lieu nous avertissent; mais on ne dit pas de quoi, ni si ces deux censeurs ont le même objet ou non. Nous ne sommes pas assurément dédommagés de cette perte par les deux belles épithètes *fugax*, & *ipse*. Si nos neveux lisent un jour dans le P. Bouhours (1) l'éloge que cet homme de goût fait de l'ancienne inscription, ils la chercheront inutilement dans la nouvelle.

Il faut, poursuit Euphorbe, mettre l'Auteur de ce vers, à côté de ceux qui vouloient il y a quelques années cacher sous un enduit de blanc les chefs-d'œuvres de sculpture, que les connoisseurs vont admirer sur la fontaine de la même paroisse. Voilà ce que produit la manie d'enluminer & de décorer tout mal-à-propos. La simple nature a des charmes plus puissans que tous les raffinemens de l'art.

Tout cela est fort bon, reprit Tima-

(1) Entr. d'Ar. & d'Eug.

gene ; mais , si je m'en souviens bien , vous vous êtes engagé de me montrer que , parmi les fables il en est , où domine l'enjouement & le badinage. Comment cela s'accordera-t-il avec cette simplicité , qui leur est , dites-vous , essentielle ? Ces sortes de fables pourront-elles se passer d'ornemens ?

Votre difficulté , répondit Euphorbe , me paroîtroit très-embarrassante , si la simplicité de la fable étoit telle , que l'art en fût entièrement exclu ; si elle étoit incompatible avec toute espece d'ornement. Mais elle ne bannit que ceux dont la pompe & l'éclat pourroient lui nuire. Vous avez remarqué , sans doute , de quelle façon se mettent nos villageoises les jours de fêtes. Toute leur parure consiste dans du linge d'une blancheur éclatante & des étoffes communes , mais propres. Celles qui sont d'un certain âge , se contentent de ces ajustemens : la jeunesse y ajoute quelques rubans & quelques fleurs. Mais vous ne verrez point ici briller l'or , l'argent , les diamans , les pierreries : les couleurs naturelles n'y sont point remplacées par un rouge artificiel. Voilà l'image de la fable : elle est simple , même à sa toilette. Esope nous montre la nature dans son

plus grand négligé. Phèdre , en ornant un peu l'apologue , lui a conservé l'austère modestie de nos meres de famille. Sous la plume de la Fontaine & de nos bons fabulistes , elle jouit du privilège de la jeunesse ; elle emprunte quelques ornemens qui se rencontrent sous sa main , pour relever ses graces naturelles. La Motte a voulu lui prêter son esprit ; il lui a donné les airs d'une petite maîtresse , & sous ce déguisement elle a mal réussi. En un mot , la simplicité & l'art concourent tous les deux à former une fable ; mais ils y ont des devoirs tout contraires. Celui-ci doit se cacher , au point de n'être presque pas reconnu : celle-là doit se laisser voiler , sans disparaître.

Vous faites la guerre à la Motte , repart Timagene : j'ai pourtant lu une de ses fables , qui me paroît de la plus grande beauté. Je veux vous la rappeler. C'est celle des deux grillons.

Deux grillons , bourgeois d'une ville ,
Avoient élu pour domicile

D'un magistrat le spacieux palais.

Hôtes du même lieu , sans pourtant se connoître ,

L'un logeoit en seigneur au cabinet du maître ;

L'autre dans l'anti-chambre habitoit en la-
quais.

Un jour Jasmin Grillon sort de sa cheminée;
Trotte de chambre en chambre, & faisant sa
tournée,

Arrive au cabinet; entend l'autre grillon;
Bon jour, frere, dit-il. Bon jour, répondit
l'autre.

Votre serviteur. Moi, le vôtre.

Mettez-vous là, dit l'un. L'autre, point de
façon;

Traitez-moi comme ami; je suis de la mai-
son.

Je vis dans l'anti-chambre, ou de mainte par-
tie

Monseigneur reçoit les placets.

Qu'il est sage & qu'il m'édifie!

Désintéressement, équité, modestie,

Il a tout: c'est plaisir que d'avoir des procès.

Bon droit avec tel juge est bien sûr du succès.

Tu te trompes, l'ami; ce n'est pas là mon
maître,

Dit messire Grillon: je le connois bien mieux.

Toi, tu le prends là bas pour ce qu'il veut pa-
roître,

Ici je le vois tel que le sort l'a fait naître.

Pour les riches, des mains; pour les belles,
des yeux;

Pour les puissans , égards & tours officieux ;

Voilà tout le code du traître.

N'en sois donc plus la dupe , & laisse le commun

S'abuser à la mascarade ;

Distinguons deux hommes en un ;

L'homme secret , & l'homme de parade.

Pouvez - vous disconvenir qu'il y ait dans cette fable une vérité , une nature , un certain je ne sçais quoi qui plaît à l'esprit , & qui la met de niveau avec ce que nous avons de meilleur en ce genre ?

Lorsque j'ai accusé la Motte de prodiguer la parure dans son stile , repartit Euphorbe , je n'ai pas prétendu qu'aucune de ses fables ne fût exempte de ce défaut. Il en est quelques-unes où le goût a sçu donner des règles à une imagination trop brillante. Dans ce petit nombre , vous n'avez pas assurément choisi la moins bonne. Elle peut même me servir à acquitter ma promesse , & à vous prouver qu'il est des ornemens qui sympathisent avec la simplicité. Je ne parle point de cette morale admirable dont le rapport est si naturel avec le sujet : je m'arrête uniquement à la

décoration accessoire. Ces mots *bourgeois d'une ville*, cette réflexion que l'un habitoit *en seigneur* dans le cabinet, l'autre *en laquais* dans l'antichambre, la dénomination de *Jasmin* à ce dernier, & celle de *messire* au premier, sont sans contredit des hors-d'œuvres ajoutez par l'art : du même genre sont encore ces vers

Sort de sa cheminée ;

Trotte de chambre en chambre , & faisant sa
tournée ,

Arrive au cabinet ;

ainsi que la conversation des deux grillons. Néanmoins ces richesses pour ainsi dire étrangères, ne font aucun tort à l'aimable simplicité & à la belle nature qui régné dans tous ces endroits. J'aurois souhaité que messire Grillon ne s'en fût pas un peu écarté dans sa dernière réponse. Tout seigneur qu'on le suppose, c'est lui donner beaucoup d'esprit que lui prêter une antithèse aussi ingénieuse que celle-ci.

Toi, tu le prends la bas pour ce qu'il veut paroître ,

Ici, je le vois tel que le sort l'a fait naître ,

Ces deux vers pourroient figurer sur la scène tragique. Au reste, ce léger défaut ne m'empêche pas de souscrire à tous les éloges que vous avez donnés à cette piece.

Je vois maintenant, ajouta Timagene, quels sont les ornemens dont vous parlez. Ce sont ceux qui naissent du sujet, & que la nature semble nous offrir elle-même. Encore faut-il se donner de garde de les prodiguer. Je me rappelle à cette occasion la fable du loup & de l'agneau, que la Fontaine a imitée de celle de Phèdre, & dont nous nous occupions il n'y a qu'un moment. Le fabuliste moderne a ajouté quelques ornemens au récit simple & sans art de l'Auteur latin; mais ils sont si naturels, qu'on les croiroit volontiers absolument nécessaires.

Un agneau, *dit-il*, se désalteroit

Dans le courant d'une onde pure.

Un loup survient à jeun qui cherchoit aventure,

Et que la faim en ces lieux attiroit.

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

Dit cet animal plein de rage.

Tu seras châtié de ta témérité.

Sire, répond l'agneau, que votre majesté

Ne se mette pas en colere ;

Mais plutôt qu'elle confidere ,

Que je me vas désaltérant

Dans le courant ,

Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;

Et que par conséquent en aucune façon

Je ne puis troubler sa boisson.

Tu la troubles , reprit cette bête cruelle ,

Et je sçais que de moi tu médis l'an passé.

Comment l'aurois-je fait , si je n'étois pas né ?

Reprit l'agneau ; je tête encor ma mere.

Si ce n'est toi , c'est donc ton frere.

Je n'en ai point. C'est donc quelqu'un
des tiens ;

Car vous ne m'épargnez guere ,

Vous , vos bergers & vos chiens.

On me l'a dit : il faut que je me venge,

Là-dessus au fond des forêts

Le loup l'emporte & puis le mange ,

Sans autre forme de procès.

Il y a ici bien des traits qui ne sont
point dans l'Auteur latin , tels que la
supplique douce & honnête par laquelle
début l'agneau , & ces quatre vers.

C'est donc quelqu'un des tiens ;

Car vous ne m'épargnez guere

Vous , vos bergers , & vos chiens.

On me l'a dit : il faut que je me venge.

Le seul mot, *tu la troubles*, est un coup de pinceau inimitable : & avec tout cela quelle nature ! Quelle simplicité ! Je ne crois pas qu'on puisse raconter mieux.

On ne le peut peut-être pas, poursuit Euphorbe ; mais on peut le vouloir, & on le veut en effet quelquefois. Pour vous en donner une preuve, je vais vous lire la même fable traitée par Bourfault. Vous en ferez la comparaison avec celle que vous admirez ; & vous verrez combien on réussit mal parfois, pour vouloir trop bien réussir.

Un loup se trouvant à boire
Où buvoit un jeune agneau,
Eut d'abord l'ame assez noire
Pour lui vouloir faire accroire
Qu'il avoit troublé son eau.

Qui te rend si téméraire,
Lui dit ce traître en courroux ?

L'agneau, qui justement craint sa dent sangui-
naire,

Prenant, pour le toucher, un ton flatteur &
doux ;

Eh ! Comment, Monseigneur, cela se peut-il
faire ?

Je me suis , par respect , mis au-dessous de
vous.

J'ai toujours sur le cœur une vieille querelle ;

Répondit la bête cruelle ,

Où tu te déclaras mon mortel ennemi :

Depuis six mois entiers j'en cherche la ven-
geance.

Je n'ai , répond l'agneau , que deux mois &
demi ;

Comment pouvois-je alors vous faire quelque
offense ?

Ta mere qui me hait , & qui ne sçait pour-
quoi ,

Hier par deux mâtins me fit long-temps pour-
suivre.

Ma mere cessa de vivre ,

Quand elie accoucha de moi.

C'est donc ton pere. Mon pere

Du boucher inhumain a senti la fureur.

C'est donc ta sœur ou ton frere ?

Je n'ai ni frere ni sœur.

Oh bien , qui que ce soit , il faut que je me
venge :

Je suis las d'écouter tout ce que tu me dis.

Lors , sans plus de raison , il l'égorge & le
mange.

Que de grands font de même à l'égard des
petits !

J'en suis fâché pour l'Auteur d'*Esopé à la cour*, répliqua Timagene, mais je le trouve ici bien inférieur au modèle qu'il s'est proposé d'imiter. J'aime cent fois mieux la simple nature de l'Auteur latin, que tous les détails de Boursault. Pour le parallèle avec la Fontaine, il ne le soutient en aucune façon. Tout ce qu'il a de plus que lui, sont des inutilités, ou des réflexions puériles. Par exemple, la Fontaine n'avoit pas imaginé que le loup eût l'ame assez noire pour vouloir faire accroire à l'agneau, qu'il avoit troublé sa boisson. C'est qu'en effet cette idée est ridicule. On pourroit bien se passer de l'inutile réflexion, que l'agneau craint la dent du loup. Mais sur-tout pourquoi multiplier les attaques & les répliques jusqu'à cinq fois? Cette longue conversation convient-elle bien à un loup affamé? Lorsque cet animal ajoute, *je suis las d'écouter tout ce que tu me dis*; d'autres pourroient bien le dire avec lui.

C'est-là où aboutit, repartit Euphorbe, la démangeaison de vouloir tout dire & de faire des phrases. Vous convenez, je crois maintenant, qu'un récit badin & que la fable elle-même peut allier l'enjouement avec la simplicité; &

SUR LE RÉCIT. 601
té ; & qu'en conséquence ils ne rejettent pas toute espece d'ornement. Il faut seulement qu'on évite dans ceux qu'on y emploie l'appareil & la prétention. Il y a même une espece d'adresse dans la maniere dont on place la maxime de morale, qui sert de fondement à la fable, soit qu'elle se trouve au commencement, soit qu'on la rejette à la fin du récit. Dans la fable (1) des frelons & des mouches à miel, la Fontaine débute par ce vers,

A l'œuvre on connoît l'artisan ;

& celle (2) du renard & de la cigogne, est terminée par ce distique,

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

Le goût de l'Auteur décide seul de l'endroit que doit occuper la morale, & de la maniere dont il convient de la présenter.

Il est vrai, reprit Timagene, qu'il y a plusieurs façons adroites de mettre cette maxime sous les yeux du lecteur. J'aime beaucoup celle dont la Fontaine

(1) Fab. 21.

(2) Fab. 18.

fait quelquefois usage , lorsqu'il l'insère dans le discours d'un des interlocuteurs. (1) Par exemple , dans la belle fable du loup & du chien , la conversation finit par ces vers.

Attaché ? Dit le loup. Vous ne courez donc pas

Où vous voulez ? Pas toujours , mais qu'importe ?

Il importe si bien , que de tous vos repas

Je ne veux en aucune sorte ,

Et ne voudrois pas même à ce prix d'un trésor.

Cela dit , maître loup s'enfuit , & court encore.

Nous venons de voir la même adresse employée par la Motte dans la fable des deux grillons.

Horace en a usé de même , pour suivre Euphorbe , dans celle du rat de ville & du rat des champs.

Il y a long-temps que je n'ai lu ce beau morceau , interrompit Timagene. Je le reverrois encore avec le plus grand

(1) Fab. 5.

plaisir, si cela ne vous étoit point à charge.

A charge? Répondit Euphorbe. Non; non. J'y trouverai le même agrément que vous; & nous y reconnoîtrons encore ces détails de nature & de simplicité, qui font les plus beaux charmes de l'apologue. (1) « Un jour, dit-on, le » rat de campagne reçut dans son trou » le rat de ville. L'hospitalité avoit établi entr'eux l'amitié la plus ancienne. » Le campagnard fait à une vie dure, » attentif à conserver son bien, sçavoit » néanmoins se relâcher de son économie, pour recevoir un ami. En un mot, » il n'épargna ni les pois, ni l'avoine » qu'il avoit en réserve. Lui-même il » apportoit du raisin sec & des morceaux » de lard entamés. Il cherchoit par la

(1)

Olim

Rusticus urbanum murem mus paupere fertur
Accepisse cavo, veterem vetus hospes amicum;

Asper, & attentus quæsitis, ut tamen arctum
Solveret hospitiiis animum. Quid multa? neque ille

Sepositi eiceris, nec longæ invidit avenæ;

C c ij

» variété à vaincre le dégoût de son hô-
 » te, qui ne touchoit à tous ces mets,
 » qu'avec un air de dédain, tandis que le
 » maître du logis couché sur de la paille
 » fraîche, ne se réservait qu'un peu de
 » farine & quelques menus grains, lais-
 » sant à son convive ce qu'il y avoit de
 » meilleur. Enfin le citadin prit la pa-
 » role. Quel plaisir trouves-tu, mon
 » ami, dit-il, à traîner une vie péni-
 » ble sur ce roc escarpé, au milieu des
 » bois? Les hommes & les villes ne sont-
 » ils pas préférables à ces forêts sauvages?
 » Va, crois-moi, suis mes pas : c'est le
 » meilleur parti, puisque le sort a sou-
 » mis au trépas tout ce qui respire, &

Aridum & ore ferens acinum, femesaque lardi
 Frustra dedit, cupiens variâ fastidia cœnâ
 Vincere tangentis male singula dente superbo;
 Quum pater ipse domûs paleâ porrectus in
 hornâ,

Eset ador loliumque, dapis meliora relin-
 quens.

Tandem urbanus ad hunc : quid te juvat, in-
 quit, amice,

Prærupti nemoris patientem vivere dorso ?

Vis tu homines urbemque feris præponere sil-
 vis ?

» que ni grand, ni petit ne peut se souf-
 » traire à la mort. Ainsi, mon cher, vi-
 » vons heureux dans le plaisir, tandis
 » que le destin nous le permet, & n'ou-
 » blions jamais combien la vie est cour-
 » te. Cette éloquence persuada notre
 » campagnard : il part de chez lui, com-
 » me un trait ; les voilà tous deux en
 » marche. Ils se proposent d'arriver à la
 » ville & de s'y glisser à la faveur des
 » ténèbres. Déjà la nuit étoit au milieu
 » de sa course, lorsqu'ils entrèrent dans
 » une maison des plus opulentes. Par-
 » tout la pourpre y brilloit sur des lits
 » précieux. Les reliefs d'un grand sou-
 » per qu'on avoit donné la veille étoient

Carpe viam, mihi crede, comes; terrestria
 quando

Mortales animas vivunt sortita, neque ulla est
 Aut magno, aut parvo leti fuga. Quo, bone,
 circa,

Dum licet, in rebus jucundis vive beatus;

Vive memor quàm sis ævi brevis. Hæc ubi
 dicta

Agrestem populêre, domo levis exilit; inde

Ambo propositum peragunt iter, urbis aven-
 tes

» à part , dans des corbeilles disposées
 » par ordre. D'abord le bourgeois place
 » son hôte sur un superbe tapis. Il va,
 » il revient avec légèreté : il fait succé-
 » der les mets les uns aux autres : il s'ac-
 » quitte même du devoir d'un bon mai-
 » tre-d'hôtel , en faisant l'essai de tout
 » ce qu'il apporte. Le rat des champs
 » mollement étendu sur la pourpre ,
 » s'applaudit de sa nouvelle fortune : le
 » plaisir qu'il goûtoit lui donnoit un air
 » de gaieté , lorsque la porte s'ouvrit avec
 » grand bruit , & fit partir brusquement
 » nos deux convives. Ils courent précé-

Mœnia nocturni subrepere. Jamque tenebat
 Nox medium cœli spatium , quum ponit uter-
 que

In locuplete domo vestigia , rubro ubi cocco
 Tincta super lectos canderet vestis eburnos ,
 Multaque de magnâ superessent fercula cœnâ ,
 Quæ procul extructis inerant hesternæ canistris.
 Ergo , ubi purpureâ porrectum in veste locavit
 Agrestem , veluti succinctus cursitat hospes ,
 Continuat que dapes ; necnon vernaliter ipsis
 Fungitur officiis , prælambens omne quod af-
 fert.

Ille cubans gaudet mutatâ sorte , bonisque

» pitamment dans toute la salle. Mais
 » ce fut bien une autre frayeur, quand
 » toute la maison retentit des aboiemens
 » d'une meute nombreuse. Le campa-
 » gnard dit alors à son camarade ; adieu,
 » mon cher ; je me passerai bien d'une
 » pareille vie. Ma forêt & mon trou
 » ne m'offriront que des légumes ; mais
 » j'y serai à couvert de ces dangers.
 » C'est assez pour me dédommager. »
 Vous voyez ici que la morale est mise
 dans la bouche du rat effrayé, & qu'elle
 fait partie du récit.

La Fontaine a imité cette fable, (1)
 reprit Timagene ; mais il l'a beaucoup
 abrégée. Il nous transporte tout d'un
 coup au festin du rat de ville, & se

Rebus agit lætum convivam, quum subito in-
 gens

Valvarum strepitus lectis excussit utrumque.

Currere per totum pavidi conclave, magisque
 Exanimes trepidare, simul domus alta Molossis
 Personuit canibus. Tum rusticus; haud mihi
 vitâ

Est opus hac, ait; & valeas; me silva cavusque
 Tutus ab infidiis tenui solabitur ervo.

Hor. l. 2. Sat. 6.

(1) La Font. Fab. 9.

contente de faire inviter celui-ci par le rat des champs. Peut-être a-t-il appréhendé qu'elle ne devînt trop longue. Pour moi, je ne trouve point ce défaut dans Horace, & je serois fâché de perdre les détails charmans dont ce morceau est rempli. Néanmoins ne pourroit-on pas faire à l'Auteur le même reproche que vous faisiez à la Mothe il n'y a qu'un moment, au sujet de l'esprit qu'il a donné à un de ses grillons? N'y a-t-il pas trop de philosophie pour la tête d'un rat, dans ces réflexions qu'on lui fait faire sur l'inévitable nécessité de la mort? Cela est bien aussi magnifique que les remarques du grillon sur le déguisement des hommes. Vous me direz peut-être qu'Horace emploie ici le sublime ironique, pour rendre son récit plus plaisant : mais qui m'empêchera d'en dire autant pour excuser la Mothe?

Ce qui vous en empêchera? repartit Euphorbe : c'est que dans le poëte françois rien ne porte le caractère & l'empreinte de ce sublime ; au lieu que dans l'Auteur latin, il se fait sentir à tout lecteur attentif. Lorsque le sublime ironique se trouve dans la bouche de quelque interlocuteur, le lecteur doit en être averti, ou par la nature de ce qui

est dit, ou du moins par le passage brusque & rapide du stile simple, au stile grand & sublime. Jugeons maintenant des deux endroits sur cette règle. Les idées de messire grillon, en elles-mêmes, ne sont pas absolument au-dessus de sa portée. Elles ne renferment que la conduite du magistrat dans son cabinet, dont l'insecte étoit le témoin tous les jours. Son défaut consiste donc à revêtir ces idées d'ornemens trop recherchés, sans avoir l'air sublime; d'y joindre de l'esprit & des antithèses peu naturelles à celui qui parle. On ne peut pas même imaginer qu'il les ait empruntées de quelqu'autre. Dans le cabinet d'un magistrat hypocrite, on ne devoit pas s'occuper souvent à censurer l'hypocrisie. Dans le discours du rat, je vois les grandes maximes d'une philosophie Epicurienne bien supérieure aux connoissances de l'orateur, mais qu'il avoit dû entendre répéter cent fois dans ces maisons riches où il habitoit. Car vous savez que chez les grands on parle beaucoup de morale, & on en pratique peu. D'ailleurs l'expression qui change tout-à-coup m'avertit, que le rat embouche la trompette. Il n'est personne qui ne s'apperçoive de la noblesse affectée de ces vers:

*Terrestria quando
Mortales animas vivunt sortita , &c.*

placés auprès de celui-ci ,

Carpe viam , mihi crede , comes.

Je ne puis donc pas ici prendre le change , ni penser que le rat parle de son propre fond , mais seulement qu'il fait l'application des belles phrases dont il avoit les oreilles rebattues. On découvre même en cela un trait de satire fort délicat , contre les gens qui employent la morale à tous propos.

Rien en effet , replica Timagene , n'est plus capable de la rendre odieuse & insupportable. C'est par cette raison , sans doute , que nos bons fabulistes connoissant le foible de l'homme , se sont souvent appliqués à donner à leurs maximes un tour ingénieux , pour les faire mieux goûter. Dans un nouveau recueil de fables , (1) dédié à madame la Dauphine , j'en ai trouvé une qui a surtout ce mérite. Elle n'est pas longue : la voici.

(1) Fables de M. Imbert.

Deux chevanx attelés ensemble dans Paris
Traînoient un chat : oh ! voilà , ce me sem-
ble ,

Deux bons amis , dit un âne surpris !
Comme ils s'aiment tous deux ! Ils vont tou-
jours ensemble.

Va , sçache , dit l'un d'eux , qu'on peut en tout
pays

Etre ensemble attachés , sans être plus unis ;
N'avoir rien de commun qu'une chaîne pa-
reille.

L'époux de la jeune Cloris
Me dit hier même chose à l'oreille.

Ces deux derniers vers ont assurément
un sel , qui assaisonne parfaitement bien
la sécheresse de la réprimande. J'ai lu
même des fables qui laissent deviner au
lecteur la vérité qu'elles veulent établir ,
lorsqu'elle est si claire , qu'il ne peut s'y
méprendre. C'est flatter les hommes que
leur donner à penser. Entre plusieurs
autres , la fable de Richer intitulé les
deux Potiers , est de cette espece. (1)

Certain potier blâmoit l'ouvrage

(1) L. 4. Fab. 22.

D'un potier son voisin ; & disoit que ses pots ,
Mal tournés , ne seroient achetés que des sots ;
Qu'il n'en étoit encor qu'à son apprentissage.
Les uns étoient trop grands , les autres trop
petits.

Celui-ci repartit : Halte-là , mon confrere ;
Mes pots n'ont qu'un défaut ; mais qui doit
vous déplaire :

C'est que de votre moule ils ne sont point sor-
tis.

N'éprouve-t-on pas un plaisir secret , de
reconnoître dans cette fable ces Aristar-
ques farouches , déterminés à ne rien
approuver , si leur plume ne l'a enfanté ?
Cette petite découverte charme notre
amour-propre , & nous dispose en fa-
veur de l'ouvrage. Tout cela est dans
l'ordre & sort des principes même de
la nature. Mais il me reste une difficulté
sur cette espece de composition. La
vraisemblance est nécessaire à toute sorte
de récit. Nous en sommes tombés d'ac-
cord l'un & l'autre. Néanmoins cette
qualité est entièrement négligée dans
la plupart des fables. Au théâtre , pour
jouir du spectacle , il faut se prêter à
l'illusion , lorsqu'on voit un comédien
public prendre le nom , les airs & le

ton d'un Alexandre, d'un César, ou de quelqu'autre personnage semblable : mais enfin , c'est un homme qui remplace un homme. Ici la fiction est bien plus étrange. Ce ne sont pas seulement des animaux , ce sont des arbres , des pierres , tous les êtres inanimés , qui ont du sentiment , de la raison , de l'esprit , qui tiennent des conversations suivies , qui débitent la meilleure morale. Je ne conçois pas trop , je vous l'avoue , comment on peut admettre une invention si contraire au bon sens en apparence.

Pour vous prouver qu'on le peut ; répondit Euphorbe , il me suffiroit de vous dire qu'on l'admet & qu'on l'a toujours admise dans cet état. La fable presque aussi ancienne que le monde a réussi dans tous les temps , parce qu'elle est à la portée de tous les âges & de toutes les conditions. Un succès aussi constant est le garant de sa perfection. Néanmoins on peut apporter une raison plus analogue à votre difficulté. Dans la fable , on est point révolté d'une fiction aussi hardie , & tous les hommes semblent être convenus de fermer les yeux sur le défaut de vraisemblance , parce qu'on y songe beaucoup moins aux acteurs qu'elle introduit , qu'à ceux qu'ils

représentent. Sur la scène, ce n'est pas la personne du comédien qui m'occupe, mais celle d'Auguste ou de Cinna dont il tient la place. De même, en lisant la fable du corbeau & du renard, (1) j'en vois dans le premier qu'un sot, dupe de sa vanité; & dans l'autre, qu'un rusé flatteur, qui met à contribution la fausseté de celui à qui il fait la cour. La vraisemblance est mieux conservée dans le poëme dramatique, que dans l'apologue, j'en conviens : mais on sçait qu'un récit se permet bien des choses, qui ne feroient pas supportables dans une action exécutée sous nos yeux.

Ce que vous venez de dire, ajouta Timagene, me fait naître une idée, qui peut appuyer votre sentiment : car j'aime à vous fournir des armes contre moi-même. Je considère toute fable comme une espèce de comparaison ou d'allégorie. Par exemple, (2) celle du chêne & du roseau peut se réduire ainsi toute entière : Comme un chêne élevé est plutôt renversé par l'effort des vents,

(1) La Font. Fab. 2.

(2) La Font. Fab. 22.

qu'un roseau souple & pliant ; ainsi , le présomptueux est brisé par les revers de la fortune , tandis que l'homme adroit se garantit de ses coups , en leur cédant. Sous ce point de vue l'apologue n'est plus qu'une comparaison mise en action , & racontée par l'Auteur. Mais comme tout ce qui se trouve dans la nature , a droit d'établir une comparaison en règle , il n'y a plus lieu d'être surpris , que tout , jusqu'aux êtres inanimés , joue un rôle dans la fable.

Vous avez mieux saisi ma pensée , que moi-même , reprit Euphorbe : & ce que vous venez d'avancer est si vrai , qu'il n'y a point de fable qu'on ne puisse resserrer dans une comparaison , & point de comparaison dont on ne puisse faire une fable. Prenons , pour le premier exemple , celle de M. l'abbé Aubert , qui a pour titre , l'ânon petit-maître.

Pour la première fois on menoit au moulin

Un jeune ânon qui bégayoit encore.

On avoit peu chargé la petite pécure ,

De peur qu'il ne restât au milieu du chemin.

Ne croyez pas qu'il prit ainsi la chose ;

Oh ! que nenni. Le drôle avoit trop bonne
dose

De cet amour fervent que chacun a pour soi

Et qui nous fait traiter le prochain de canaille.

Il crut qu'on avoit peur de lui gâter la taille ;

Il le crut , & de bonne foi.

J'ai vu bien des â nons encor plus sots en France,

Que leur foiblesse même a rendus glorieux.

Il n'est pas jusqu'à l'ignorance ,

Qui , les deux bras croisés , insultant la science,

Prétend être ici-bas l'enfant gâté des Dieux.

L'apologue que vous venez d'entendre peut aisément se réduire à cette comparaison : Les ménagemens qu'on a pour les ignorans & les foibles , occasionnent souvent leur présomption , & ils ressemblent en cela à un animal stupide , qui s'imagineroit qu'on le charge à demi , par égard ou par respect pour lui. Il n'est pas plus difficile de trouver une fable dans la première comparaison qui se présentera à notre esprit. Vous connoissez ce beau vers de Virgile : (1)

*Purpureus veluti cum flos succifus aratro
languescit moriens.*

Ce seul vers est une esquisse qu'on pourroit disposer à-peu-près de la sorte. « Un

(1) *Æn.* lib. 9.

» lys s'élevoit fièrement dans un par-
 » terre. L'éclat de sa blancheur faisoit pâ-
 » lir la pourpre de la rose. Il attiroit
 » sur lui tous les ieux & faisoit les dé-
 » lices de la nature, qui lui prodiguoit
 » ses dons les plus précieux. Enivré de
 » son mérite, déjà il regardoit avec dé-
 » dain les autres fleurs, & se croyoit à
 » l'abri de tous les dangers, lorsqu'un
 » jardinier mal adroit, d'un coup de
 » bêche coupa sa racine. Aussi-tôt il
 » panche la tête; ses feuilles se flétrif-
 » sent, il tombe, & s'écrie en mou-
 » rant; hélas! à quoi me sert aujour-
 » d'hui cette beauté ravissante, cette
 » fraîcheur de jeunesse qui nourrissoient
 » mon orgueil? la plante la plus vile ne
 » voudroit pas changer son sort avec le
 » mien. » En répandant sur-tout cela
 quelques ornemens simples & naturels,
 on en feroit sans contredit une bonne
 piece. Toute autre comparaison en fourni-
 roit une pareille. C'est par cette raison,
 sans doute, qu'on a laissé aux fabulistes la
 liberté de tout oser dans ce genre. On
 ne fait attention qu'à la justesse des rap-
 ports, & l'on n'est pas plus étonné d'en-
 tendre parler & raisonner les animaux
 & les pierres, qu'on l'est de voir le



juste comparé à un arbre planté sur le bord d'une onde pure. (1)

Quoi qu'il en soit, poursuivit Timagene, la fable n'est pas exempte de toute espèce de vraisemblance. Il est des convenances de lieux, de situations, d'usages qu'elle doit observer, ce me semble. Par exemple, peut-on supposer qu'un animal, après avoir toujours vécu dans les forêts, soit instruit des affaires de la ville & des intrigues des grands? Qu'un autre nourri & élevé dans l'Afrique où dans l'Amérique, connoisse les démêlés de l'Europe? La liberté qu'on laisse au fabuliste, ne va pas jusques-là. On ne lui pardonneroit pas non plus de donner à un payfan les lumieres & la politique d'un homme de cour, ou à celui-ci la bonhomie & l'ignorance d'un villageois. Cette réflexion s'est présentée à mon esprit à l'occasion d'une des plus jolies fables de Richer, où cette bienséance est parfaitement observée. Je veux vous la lire. (2)

Certaine femme de village,
Altière, vigoureuse, & du plus haut corsage,

(1) Psal. 1.

(2) Liv. 4. Fab. 11.

S U R L E R É C I T. 619

Menoit par le nez son époux ,
Homme imbécile & sans courage ,
Qu'un jour elle assomma de coups ,
Pour avoir , pendant son absence ,
Faute de soin , laissé prendre au vautour
Un poulet , dans la basse-cour ,
Dont , par son ordre , il avoit l'intendance.
De peur de pareil accident ,
Le pauvre sot redoutant sa femelle ,
S'avisa d'un expédient.
Il vous enchaîne avec une ficelle
Tous les poulets ; artifice nouveau ,
Qui fut favorable à l'oiseau.
Au lieu d'en happer un , il prit toute la bande ,
Qu'il enleva dans l'air en forme de guirlande.
Voilà Jocrisse au désespoir.
Alizon est terrible , & reviendra le soir.
S'il a senti le poids de sa colere ,
Pour un poulet perdu , *par elle maltraité* ,
C'est ici bien une autre affaire ;
Le vautour a tout emporté.
Quel parti prendre en cette extrémité ?
Il crut n'y devoir point survivre.
Il faut , dit-il , que la mort me délivre
De la vengeance d'Alizon.
Exécutons en diligence
Un tel projet. Elle m'a fait défense
De toucher à ce vase : il renferme un poison

Transporté

Des plus subtils, dit-elle : en cette conjoncture

Servons-nous-en. Jocrisse avala tout.

Il trouva le poison tout-à-fait de son goût :

C'étoit un pot de confiture.

Il se crut cependant très-fort empoisonné.

Alizon de retour gronde , tempête , jure ,

Voyant ses poulets pris. Prêt d'être bâtonné ,

Le villageois lui dit : ma mie ,

Trêve de coups ; calmez votre furie :

Je vais mourir , sans différer.

Il ne vous reste plus qu'à me faire enterrer.

J'ai commis une faute extrême ;

Et je m'en suis puni moi-même.

J'ai pris , pour terminer plus vite mon destin,

Tout le poison dont ce vase étoit plein.

Cette simplicité fit rire la commere :

Elle perdit tout son courroux.

On a beau dire , on a beau faire ;

On ne peut prévenir les sottises des foux.

Cette fable à l'exception d'un hémistiche qui paroît ajouté pour faire la rime , charme par les graces les plus naturelles : mais il faut avouer , que tout autre qu'un villageois & un villageois grossier , eût été peu propre à un pareil personnage.

Tous les bons Auteurs des fables , anciens ou modernes , reprit Euphorbe ,

ont été fidèles à cette règle. Ils ont même porté plus loin cette vraisemblance, que vous exigez avec raison. Ils l'ont étendue jusqu'aux caractères des acteurs qu'ils introduisent. Ce mot vous étonne peut-être : il faut l'expliquer. La fable, comme nous venons de le dire, est une allégorie. Les animaux y tiennent la place des hommes. En conséquence, on leur a assigné certains penchans, certaines inclinations particulières, qu'on peut appeller caractères. Le lion & l'aigle sont impérieux & vindicatifs; le renard rusé & fourbe; le loup carnacier; le singe adroit & malin; le bœuf lent & réfléchi; le lièvre timide; le geai babillard; le paon vain à l'excès; & ainsi des autres. Vous voyez que ces caractères sont assez analogues à la façon d'agir qu'on remarque dans chaque espèce. Tout Auteur qui veut réussir dans la fable, doit donner à ses personnages ces mœurs générales, & ne s'en écarter jamais. Ce seroit une faute aussi grossière de nous peindre un tigre sensible & compatissant, ou une abeille paresseuse, que de nous représenter Catilina timide, ou Turenne imprudent. L'illustre Fénelon semble avoir un peu négligé cette convenance, dans une

des fables qu'il a composées en prose, pour servir à l'éducation du duc de Bourgogne. Je vais vous en faire la lecture. (1) « Un dragon gardoit un trésor dans une profonde caverne : il veilloit jour & nuit pour le conserver. Deux renards, grands fourbes & grands voleurs de leur métier, s'insinuèrent auprès de lui par leurs flatteries : ils devinrent ses confidens. Les gens les plus complaisans & les plus empressés ne sont pas les plus sûrs. Ils le traitoient de grand personnage, admiroient toutes ses fantaisies, étoient toujours de son avis, & se moquoient entr'eux de leur dupe. Enfin il s'endormit un jour entr'eux. Ils l'étranglèrent & s'emparèrent du trésor. Il fallut le partager entr'eux : c'étoit une affaire bien difficile ; car deux scélérats ne s'accordent que pour faire le mal. L'un d'eux se mit à moraliser. A quoi, disoit-il, nous servira tout cet argent ? Un peu de chasse nous vaudroit mieux : on ne mange point de métal : les pistoles sont de mauvaise digestion. Les hommes sont des foux

(1) Fab. XIII.

« d'aimer tant ces fausses richesses. Ne
 « soyons pas aussi insensés qu'eux. L'au-
 « tre fit semblant d'être touché de ces ré-
 « flexions, & assura qu'il vouloit vivre
 « en philosophe, comme Bias, portant
 « tout son bien sur lui. Chacun fit sem-
 « blant de quitter le trésor : mais ils se
 « dressèrent des embûches, & s'entre-
 « déchirèrent. L'un deux en mourant
 « dit à l'autre, qui étoit aussi blessé que
 « lui : Que voulois-tu faire de cet ar-
 « gent ? La même chose que tu voulois
 « en faire, répondit l'autre. Un homme
 « passant, apprit leur aventure, & les
 « trouva bien foux. Vous ne l'êtes pas
 « moins que nous, lui dit un des renards.
 « Vous ne sçauriez non plus que nous,
 « vous nourrir d'argent, & vous vous
 « tuez pour en avoir. Du moins notre
 « race jusqu'ici a été assez sage pour ne
 « mettre en usage aucune monnoie. Ce
 « que vous avez introduit chez vous
 « pour la commodité, fait votre mal-
 « heur. Vous perdez les vrais biens, pour
 « chercher les biens imaginaires. »

La morale de cette fable est assurément
 excellente, dit alors Timagene. Elle me
 paroît seulement un peu longue, & avoir
 quelque air d'un sermon. D'ailleurs il y a
 dans ce que vous venez de lire assez de ma-
 tière pour faire

deux fables , tout au moins , & peut-être trois. Mais sur-tout , comme vous l'avez remarqué , le défaut de vraisemblance & d'analogie au caractère de ces animaux , est ici difficile à excuser. Qu'un dragon soit le gardien d'un trésor , il n'y a rien là-dedans qui ne soit autorisé par la fable du jardin des Hesperides , & par celle de la Toison d'or. Mais peut-on jamais s'imaginer que deux renards soient avides d'argent , au point d'étrangler par une insigne perfidie celui qui en étoit le dépositaire , & ensuite de se déchirer l'un l'autre plutôt que de céder ce trésor ? S'il eût été question de quelque proie délicieuse , cet acharnement eût été plus naturel. La demande que fait en mourant l'un des deux champions à son camarade , *que voulois-tu faire de cet argent ?* Montre que l'Auteur a senti la difficulté. Mais la réponse de l'autre , tout ingénieuse qu'elle est , ne satisfait point à l'objection. Ainsi vous voyez que je suis d'accord avec vous sur ce qui regarde ces caractères qu'on a jugé à propos d'attribuer aux animaux. Je vois que tous nos maîtres dans la fable les ont conservés avec soin. Mais en pourrez-vous bien dire autant des arbres , des plantes , des pierres ,

pierres , des météores , & des autres êtres inanimés , ou de raison , qui ont place dans cette espece d'ouvrage ? Prêterait-on des inclinations à ce qui n'a pas même les signes du sentiment ?

Eh ! pourquoi non , répondit Euphorbe ? C'est bien ici qu'on peut dire avec Despréaux , que la fable anime tout ; qu'elle donne à tout du langage & du sentiment. N'oublions point que l'apologue est une espece de comparâison , un emblème , qui , sous des figures empruntées , peint les qualités des hommes. Tous les êtres inanimés peuvent entrer dans une devise , pourquoi seroient-ils exclus de la fable ? L'âme de la devise est le langage de la figure , qui en fait le corps ; comme dans celle qui nous peint le mérite personnel d'un souverain , sous l'emblème d'une grenade , avec ces mots à l'entour , *mon prix ne vient pas de ma couronne*. N'est-ce pas-là faire parler un simple fruit , & conséquemment lui prêter des idées & du sentiment ? La fable a droit , sans doute , à ce privilège ; à condition toutefois d'observer les mêmes rapports que nous avons exigé dans les animaux. Je veux dire , que les affections qu'on leur donne doivent être appuyées sur cer-

taines qualités qui leurs sont propres & qui facilitent cette supposition. Ainsi la vanité convient bien au laurier, parce qu'il couronne les héros & les poètes; la modestie à la violette, parce qu'elle s'élève peu & se tient cachée au milieu des herbes les plus communes. Sur ce que le buisson accroche assez souvent les habits des passans, la Fontaine a imaginé (1) qu'il avoit fait une banqueroute & qu'il arrêtoit les gens, pour leur demander des nouvelles de ses marchandises perdues. Une fable de Richer prouvera ce que je viens d'avancer, & répondra en même-temps à votre difficulté. Ecoutez-la. Elle a pour titre, *les deux pierres*. (2)

On va vous mettre au rang des foux
De faire parler les cailloux.

Pareils acteurs joueront un plaisant rôle,
A cette objection je réponds en deux mots :
Tout parle dans la fable. Autrefois à deux pots
Esope accorda la parole.
Deux pierres, que bientôt on alloit employer
A bâtir un palais superbe,

(1) Fab. 233.

(2) Liv. 1. Fab. 10.

Etant côte à côte sur l'herbe ,
 Jâsoient pour se défennuyer :
 L'une des deux artitement taillée ,
 Destinée aux entablemens :
 L'autre n'étoit point travaillée ;
 Elle devoit servir aux fondemens.

Il arriva que la premiere ,
 De sa forme nouvelle étant un peu trop fiere ,
 Se railla de sa sœur , la traita de caillou ,
 Qui n'étoit bon qu'à jetter dans un trou .
 Tu seras , dit-elle , ignorée ;
 Tandis que des passans attirant les regards ,
 Je verrai de chacun ma figure admirée .
 Le monde , pour me voir , viendra de toutes
 parts.

Tout beau , répond la pierre brute ;
 C'est au mépris des sots que je puis être en
 butte.

Entre nous point d'inimitiés .
 Quand on vous mettroit sur le faîte ,
 Ma sœur , apprenez que la tête
 Ne doit point mépriser les pieds .

En voilà , sans doute , autant qu'il en
 faut pour vous satisfaire. L'Auteur s'ap-
 puye sur l'exemple d'Esopé , pour mon-
 trer l'empire du fabuliste sur les êtres
 inanimés. Il en fournit une meilleure

preuve encore par cette fable ingénieuse , où les pierres même nous donnent une excellente instruction.

Bien que la conversation de deux pierres ait quelque chose d'assez plaisant , ajouta Timagene , on ne peut contester le mérite de cette piece. J'y trouve aussi cette convenance de caractère , dont vous faites une loi. Car si la hauteur & le dédain peuvent se rencontrer dans une pierre , c'est dans celle dont la forme gracieuse doit orner l'entablement. J'entendrai désormais avec un nouveau plaisir parler les végétaux , les minéraux & tout ce qu'il vous plaira d'animer. Car je vois que ces Messieurs ont reçu la baguette des fées.

Votre bon ami la Fontaine , reprit Euphorbe , en a fait usage comme les autres ; (1) témoins la fable du chêne & du roseau , celle de la montagne en travail , celle du pot de terre & du pot de fer , & plusieurs autres.

Il a bien fait pis , répliqua Timagene : il a personifié des êtres purement imaginaires , tels que la folie & l'amour , la mort , le vent & la goutte. Mais je lui

(1) Fab. 22 , 92 , 84.

pardonne tout en faveur du plaisir que j'éprouve en le lisant. Outre la sagesse & la profondeur de sa morale, il y a dans son récit un je ne sçais quoi, qui me charme & que je ne retrouve dans aucun autre. On ne peut refuser cependant à plusieurs de ceux-ci des éloges mérités. Ils ont de la justesse dans l'application de la morale, de la légèreté dans le stile, du naturel dans les idées : mais ils n'ont point un certain vernis délicat, une touche particulière, qui n'appartient qu'à ce modèle de la fable.

Ce que vous goûtez si bien dans cet aimable Auteur, repartit Euphorbe, ce qui vous y enchante, n'en doutez pas, c'est la naïveté de son stile. Ce mérite dans un écrivain a toujours été fort rare, même dans le siècle dernier. Il l'est, & il le sera probablement encore davantage dans le nôtre, où tout, jusqu'à *bon jour*, se dit avec esprit. Du temps des Sénèques & des Lucains, il n'y avoit plus ni Térences, ni Plautes, ni Horaces.

Je voudrois bien sçavoir, dit alors Timagene, ce qu'on entend par ce stile naïf; & si on ne doit pas le confondre dans le récit avec la simplicité.

A mon avis , répondit Euphorbe , la meilleure définition que l'on puisse donner du naïf , est de l'appeller le dernier période du naturel. Il ajoute à celui-ci une nuance plus forte & plus marquée. Par exemple , c'est la nature elle-même qui parle dans cette phrase : *Je n'ai rien à dire d'un tel , après sa mort , parce qu'il n'a rien fait qui mérite d'être rapporté.* Gombaud a revêtu cette pensée des graces de la naïveté dans ce quatrain.

Colas est mort de maladie :

Tu veux que j'en pleure le sort.

Que diable veux-tu que j'en die ?

Colas vivoit ; Colas est mort.

En effet , interrompit Timagene , il y a dans ces vers je ne sçai quoi de brusque , & une espece de franchise qui se fait sentir tout d'un coup à l'esprit. Je crois qu'on peut ranger dans la même classe cette réflexion de la Fontaine. (1)

Un lièvre en son gîte songeoit :

(1) Fab. 36.

(Car que faire en un gîte , à moins que l'on ne songe ?)

Je conçois dès-lors que le naïf est précisément l'antipode de ce stile maniéré , pompeux & énigmatique , si fort à la mode aujourd'hui : mais en même-temps je ne vois pas quel grand mérite peut avoir cette façon d'écrire. Car rien n'est plus aisé , ce semble , que de dire les choses bonnement & sans art.

Tout aisé que cela est ou paroît être , poursuit Euphorbe , la Fontaine est encore le seul qui ait parfaitement réussi à traiter la fable dans ce genre. C'est-là ce qui lui a mérité le titre d'inimitable. Les autres ont eu des succès ; mais en suivant des routes différentes. Ceux-là ont imité & presque égalé l'élégante simplicité de Phèdre , tels que Faërne & Desbillons ; ceux-ci se sont distingués par les graces d'un stile badin & léger : aucun n'a partagé avec notre fabuliste l'éloge de la naïveté. Dans les autres espèces de récits susceptibles de cette qualité , vous ne trouverez pas , je crois , beaucoup d'Auteurs que vous puissiez mettre en parallèle avec la marquise de Sévigné. Une réflexion peut nous aider à comprendre cette rareté. Le grand

écueil du stile naïf, c'est le burlesque, le bas & le trivial. L'écrivain est à tout moment exposé à tomber dans l'un de ces défauts. C'est un voyageur qui marche dans un sentier étroit & glissant au bord d'un précipice. Pour peu qu'il fasse un faux pas, il est entraîné dans le gouffre, & par la pente du terrain, & par son propre poids. Le danger lui paroît trop grand : il prend un autre chemin.

Ne vous en déplaîse, répliqua Timagene, vous n'avez pas fait mention de plusieurs Auteurs fameux par leur naïveté. Comptez-vous pour rien, Joinville, Brantôme, Philippe de Comines ?

Je sçais, repartit Euphorbe, tout le mérite de ces historiens dans cette partie. Si je les ai omis, c'est que le stile naïf n'est plus admis dans les sujets grands & nobles, à moins qu'il ne porte l'empreinte de la vétusté. C'est un malheur peut-être ; car cet air d'ingénuité & de franchise, est ordinairement l'apanage & le garant de la vérité. Mais enfin, un historien auroit mauvaise grace aujourd'hui d'écrire les événemens du règne de Louis XIV, du même ton que ces anciens Auteurs ont raconté ceux des règnes de S. Louis & de Louis XI. La

liberté de l'expression dans ces siècles, peignoit la candeur des mœurs ; maintenant nos mœurs sont plus libres & plus dissolues, mais notre stile est devenu plus délicat , & , passez-moi ce terme, plus ombrageux.

En rapprochant tout ce que vous venez de dire sur le ton naïf, reprit Timagene, il me semble qu'on peut en distinguer deux sortes. L'un est renfermé dans une seule pensée, l'autre est répandu dans tout l'ouvrage, & lui prête un coloris particulier. Je rangerai dans la première classe votre quatrain de Gombaud. J'y joindrai la petite aventure que raconte Horace dans une de ses épîtres (1) « Un soldat de Lucullus, » dit ce poëte, avoit amassé avec bien » des soins & des peines un petit pé- » cule. Une nuit qu'après des fatigues » sans nombre, il ronfloit à son aise, » on lui vola jusqu'au dernier sol. De- » puis ce moment, furieux & contre

(1) Luculli miles collecta viatica multis
Ærumnis, lassus dum noctu stertit, ad assem
Perdiderat : post hoc vehemens lupo, & sibi
& hosti

Iratus pariter, jejunis dentibus acer,

» lui-même , & contre l'ennemi , il de-
 » vint un lion. Animé par le besoin , il
 » força , dit-on , l'épée à la main un poste
 » bien fortifié , où Mithridate avoit pla-
 » cé un détachement pourvu de toutes
 » les choses nécessaires. Une action si
 » éclatante lui mérita les présens mili-
 » taires : on y ajouta vingt mille sexterces.
 » A quelques jours de-là , le général
 » voulant livrer l'assaut à je ne sçais quel
 » château , s'adressa à ce même soldat ,
 » & l'exhorta à bien faire en des termes
 » capables de donner du cœur au plus
 » lâche. Vas , mon ami , lui dit-il , où
 » t'appelle ta bravoure ; vas , sous d'heu-
 » reux auspices , & comptes sur les ré-
 » compenses les plus magnifiques. Eh

Præsidium regale loco dejecit , ut aiunt ,
 Summè munito , & multarum divite rerum.
 Clarus ob id factum , donis ornatur honestis :
 Accipit & bis dena super festertia nummum.
 Forte sub hoc tempus castellum evertere Præ-
 tor

Nescio quod cupiens , hortari cœpit eundem
 Verbis , quæ timido quoque possent addere
 mentem.

I , bone , quo virtus tua te vocat ; i ; pede
 fausto

« bien ! Qu'attends-tu ? Mon général ,
 « reprit alors le rusé payfan, envoyez, en-
 « voyez pour attaquer ce retranchement
 « quelqu'un qui ait perdu sa bourse. »
 Il est certain qu'il n'y a de naïveté que
 dans le derniers vers de ce morceau ,
 & qu'elle forme ici , comme dans votre
 exemple , un espece d'épigramme. Ce
 n'est pas de celle-là dont nous devons
 nous occuper principalement , mais de
 celle qui régné dans tout un récit , &
 qui en fait un des plus précieux orne-
 mens. Que cette dernière se donne pour
 moderne , ou qu'elle paroisse sous les
 rides de l'antiquité , j'ai toujours peine
 à la distinguer de la simplicité du stile.
 Par exemple , le stile marotique , n'est-
 il pas le stile naïf ?

L'un peut aider l'autre , répondit Ti-
 magene ; mais l'un n'est pas l'autre. Le
 premier consiste à s'exprimer aujourd'hui
 en poésie comme on s'exprimoit du

Grandia laturus meritorum præmia : Quid
 stas ?

Post hæc , ille catus , quantumvis rusticus :
 ibit ,

Ibit , eò quò vis , qui zonam perdidit , inquit.

Lib. 2. Ep. 2.

D d vj

temps de Marot sous le règne de François I. Ce langage simple, naturel & concis est capable d'ajouter beaucoup d'agrément à la naïveté, comme dans ces vers de Marot lui-même, adressés au Roi, au sujet d'un valet qui l'avoit volé;

Finalelement, de ma chambre il s'en va
Droit à l'étable, où deux chevaux trouva;
Laisse le pire, & sur le meilleur monte;
Pique & s'enfuit. Pour abréger le conte,
Soyez certain qu'au sortir dudit lieu,
N'oublia rien, (1) fors de me dire adieu.
Ainsi s'en va, (2) chatouilleux de la gorge,
Ledit valet, monté comme un saint
George;
Et vous laissa Monsieur dormir son saoul,
Qui au réveil n'eut sçu trouver un sol.
Ce Monsieur là, Sire, c'étoit moi-même.
me.

Mais ce même langage peut-être employé dans des sujets, où il n'y a rien de naïf. Vous en avez la preuve dans plusieurs Epîtres du grand Rousseau.

Et bien, soit, insista Timagene: passons condamnation pour le stile de Ma-

(1) [*Si-non.*]

(2) [*C'est-à-dire, qui cherche la corde.*]

rot. Mais voici une petite aventure racontée par Cicéron : nous verrons si vous la placerez parmi les récits naïfs. « Caius Canius , chevalier Romain , homme qui ne manquoit pas d'esprit & qui avoit des belles-lettres , s'étoit rendu à Syracuse , non pour traiter d'affaires , mais pour les oublier , comme il s'exprimoit lui-même. Il publia qu'il avoit dessein d'acheter quelques jardins , où il put inviter ses amis & se divertir avec eux , sans craindre les importuns. Ce bruit s'étant répandu , un certain Pythius , banquier de Syracuse , vint dire à Canius que ses jardins n'étoient point à vendre ; mais qu'il pouvoit en faire usage , comme de son propre bien , s'il le jugeoit à

(1) Caius Canius , eques Romanus , homo nec infacetus , & satis litteratus , cum se Syracusas otiaendi causâ , non negotiandi , ut ipse dicere solebat , contulisset , dictitabat se hortulos aliquos velle emere , quod invitare amicos , & ubi se oblectare sine interpellatoribus posset. Quod cum percebuisset , Pythius ei quidam , qui argentariam faceret Syracusis , dixit venales quidem se hortos non habere , sed licere uti Canio , si vellet , ut suis ; & simul ad cenam hominem in hortos invitavit.

» propos ; & en même-temps , il invite
 » mon homme à souper dans ces mêmes
 » jardins , pour le lendemain. Le che-
 » valier promet de s'y trouver. Alors
 » Pythius , à qui sa profession donnoit
 » du crédit dans tous les états , manda
 » les pêcheurs des environs , les pria
 » de venir pêcher devant ses jardins le
 » jour suivant , & les instruisit de tout
 » ce qu'ils avoient à faire. Canius se
 » rend à l'heure marquée. La table étoit
 » servie magnifiquement. Une foule de
 » barques se présente à ses jeux : les
 » pêcheurs apportent à l'envi ce qu'ils
 » avoient pris , & jettent aux pieds de
 » Pythius des poissons sans nombre.
 » Qu'est-ce donc , s'il vous plaît , mon

in posterum diem. Cum ille promississet , tum
 Pythius , ut argentarius , qui esset apud omnes
 ordines graciosus , piscatores ad se vocavit &
 ab his petivit , ut ante suos hortulos postera
 die piscarentur : dixitque quid eos facere vel-
 let. Ad cœnam tempore venit Canius : opipa-
 re paratum erat convivium : Cymbarum ante
 oculos multitudo : pro se quisque quod cepe-
 rat afferebat : ante pedes Pythii pisces abicie-
 bantur. Tum Canius , quæso , inquit , quid
 est , Pythi , tantumne piscium , tantumne cym-
 barum ? Et ille , quid mirum ? inquit. Hoc
 loco est , Syraculis quidquid est piscium : hic

cher, dit alors Canius, que cette multitude de barques, cette quantité de poissons? N'en soyez point surpris, reprit Pythius. C'est ici qu'on pêche tous les poissons de Syracuse: c'est ici leur rendez-vous. Ces gens-là ne peuvent se passer de cette maison de campagne. Canius aussi-tôt conçoit le desir le plus vif d'en faire l'acquisition: il presse Pythius de la lui vendre. Celui-ci fait d'abord le difficile: enfin, il se laisse gagner. Notre chevalier, riche & ardent dans ses desirs, acheta ce fond tout ce que Pythius voulut, & il l'acheta tout meublé. On passe le contrat: l'affaire est conclue. Le lendemain Canius invite ses amis dans sa nouvelle maison: il s'y rend lui-même de bonne heure: il n'apperçoit pas le plus petit batelet. Il demande

aquatio. Hac villâ isti carere non possunt. Incensus Canius cupiditate, contendit à Pythio, ut venderet. Gravate ille primo. Quid multa? Impetrat. Emit homo cupidus & locuples, tanti quanti Pythius voluit, & emit instructos: nomina facit: negotium conficit. Invitat Canius postera die familiares suos. Venit ipse maturè. Scalmum nullum videt. Quærit ex proximo vicino, num feriæ quædam piscatorum essent, quod eos nullos videret. Nullæ, quod

» à un voisin , s'il y avoit ce jour-là
 » quelque fête pour les pêcheurs , puis-
 » qu'il n'en voyoit aucun. Non pas que
 » je sçache , dit l'autre : mais personne
 » ne vient jamais pêcher en cet endroit.
 » Aussi j'étois tout surpris hier , & je
 » ne sçavois ce qui pouvoit être arrivé.
 » Canius en fut pour une inutile colere. »
 Peut-on imaginer quelque chose de plus
 charmant que cette historiette ?

Rien assurément n'est mieux raconté,
 repartit Euphorbe. Tout ce qui contri-
 bue à former un excellent récit se trouve
 dans ce morceau ; vivacité du stile, gra-
 ces du naturel , simplicité même , jus-
 ques dans la conduite de Canius , qui se
 laisse tromper. Mais je ne vois point
 encore la tout-à-fait du naïf , si ce n'est
 peut-être dans la réponse du voisin ,
 interrogé par Canius. Je n'y vois point
 cet air de candeur & de bonhommie ,
 qui rejette jusqu'à l'apparence de l'art
 & de l'étude , & qui ne se rencontre
 d'ordinaire que dans les enfans & les
 gens de la campagne ; encore dans ces

sciam , inquit ille ; sed hîc piscari nulli solent.
 Itaque heri mirabar , quid accidisset. Stoma-
 chari Canius. *Cicer. de offi. lib. 3. n. 58 &*
59.

derniers, est-il trop souvent défiguré par un écorce de grossièreté. Quelques exemples éclairciront mieux cet objet, que tout ce que je pourrois dire. La fable du savetier & du financier dans la Fontaine est un des plus beaux modèles en ce genre. (1)

Un savetier chantoit du matin jusqu'au soir :

C'étoit merveille de le voir,

Merveille de l'ouïr : il faisoit des passages,

Plus content qu'aucun des sept sages.

Son voisin au contraire étant tout coufu d'or,

Chantoit peu, dormoit moins encor.

C'étoit un homme de finance.

Si sur le point du jour parfois il sommeilloit,

Le savetier alors en chantant l'éveilloit,

Et le financier se plaignoit,

Que les soins de la providence

N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,

Comme le manger & le boire.

En son hôtel il fait venir

Le chanteur, & lui dit : Or ça, sire Grégoire,

Que gagnez-vous par an ? Ma foi, Monsieur :

(1) Fab. 143.

Dit avec un ton de rieur

Le gaillard savetier , ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; & je n'entasse guere
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin

J'attrappe le bout de l'année :

Chaque jour amene son pain.

Eh-bien ! que gagnez-vous, dites-moi , par
journalée ?

Tantôt plus , tantôt moins : le mal est que
toujours ,

(Et sans cela nos gains seroient assez honnê-
tes ,)

Le mal est que dans l'an s'entremêlent des
jours

Qu'il faut chommer : on nous ruine en
fêtes.

L'une fait tort à l'autre ; & Monsieur le Curé
De quelque nouveau saint charge toujours son
prône.

Le financier riant de sa naïveté ,

Lui dit ; je veux vous mettre aujourd'hui sur le
trône.

Prenez ces cent écus : gardez les avec soin ,
Pour vous en servir au besoin.

Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit , depuis plus de cent ans ,
Produit pour l'usage des gens.

Il retourne chez lui ; dans sa cave il enferme

L'argent & sa joie à la fois.

Plus de chant : il perdit la voix ,

Si-tôt qu'il posséda ce qui cause nos peines.

Le sommeil quitta son logis :

Il eut pour hôte les soucis ,

Les soupçons , les alarmes vaines :

Tout le jour il avoit l'œil au guet ; & la nuit

Si quelque chat faisoit du bruit ,

Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre
homme

S'encourut chez celui qu'il ne réveillait plus :

Rendez-moi , lui dit-il , mes chansons & mon
somme ;

Et reprenez vos cent écus.

Voilà ce que j'appelle du naïf. Il semble qu'il ne soit pas possible de dire les choses autrement que les dit ici l'Auteur ; que ces vers ont coulé de sa plume sans étude & presque sans attention ; & peut-être lui ont-ils coûté bien des travaux & des peines. Je ne sçais si vous remarquez qu'il y a peu de fables plus chargées d'ornemens que celle-là dans la Fontaine : mais ils se présentent sous un air si aisé , si familier , quelle eut été moins simple & moins naïve , si elle eût été moins ornée. Outre le ton facile qui règne dans toute cette pièce , elle est

remplie de traits qui caractérisent encore plus particulièrement cette belle nature. Tels sont ceux-ci ; *il faisoit des passages , plus content qu'aucun des sept sages. Le financier se plaignoit , que les soins de la providence n'eussent pas fait vendre le dormir. Le sayetier crut voir tout l'argent que la terre avoit produit depuis plus de cent ans. Si quelque chat faisoit du bruit , le chat prenoit l'argent.* Et cent autres que vous avez remarqué mieux que moi. Le sayetier parle le langage du peuple ; ses propos sont ceux des gens de son étage : mais ils n'ont rien de bas & de trivial.

Je trouve en effet , poursuivit Timagene , que votre artisan s'exprime d'une manière bien pure & bien correcte pour un homme de la lie du peuple. Ne valoit-il pas mieux lui prêter les façons de parler de la populace , comme j'ai vu souvent mettre dans la bouche des paysans le patois du village ? Cette espèce d'idiôme ne peindroit-il pas mieux la nature ?

Il la peindroit peut-être mieux dans sa difformité , reprit Euphorbe , & c'est ce qu'il faut éviter. Si je voulois donner un modèle de l'espèce humaine , je

ne ferois pas le portrait d'un homme contrefait. Remarquez que ces personnages de payfans dont vous parlez, n'ont jamais bien réuffi fur la fcène : ils ne réuffiront pas mieux ailleurs. Un homme d'esprit trouve des charmes dans la façon de penser & de parler des hommes du commun ; il en goûte la liberté & la franchise : il se rebute , fi cette liberté dégénere en groffièreté. Il n' imagine pas qu'il y ait du mérite à parler mal fa langue : cette affectation l'indigne , au lieu de l'amuser.

Si j'ai bonne mémoire , interrompit Timagene , notre ami Horace a raconté une aventure à-peu-près pareille à celle de votre favetier. J'ai envie de les rapprocher ici ; & j'efpere que pour cette fois vous ne refuserez pas d'admettre la mienne à côté de la vôtre, dans le genre naïf. Elle me paroît en avoir tous les caracteres. (1) « Philippe , homme » de mérite & avocat fameux, revenoit » du barreau vers la huitieme heure , » & fon grand âge lui faisoit déjà trou-

(1) Strenuus & fortis caufisque Philippus
agendis

Clarus, ab officiis octavam circiter horam

» ver bien long le chemin qu'il lui fal-
 » loit faire jusqu'aux Carênes. En pas-
 » sant, il apperçut, dit-on, dans la
 » boutique d'un barbier un particulier
 » seul, qui se faisoit tranquillement les
 » ongles, après avoir été rasé. Démé-
 » trius, dit-il, (c'étoit le nom de son
 » domestique) vas de ma part deman-
 » der à cet homme-là, qui il est, de
 » quelle famille, quel est son bien, son
 » pere, quels sont ses protecteurs; &
 » tu m'en rendras compte. Le valet en-
 » tendu à faire une commission, part,
 » revient & lui rapporte que ce quidam
 » se nomme Vultéius Manas, crieur pu-

Dum redit, atque foro nimium distare Cari-
 nas,

Jam grandis natu queritur, conspexit, ut
 aiunt,

Adrasum quemdam vacuâ tonsoris in umbrâ,
 Cultello proprios purgantem leniter ungues,
 Demetri (puer hic non lavè jussu Philippi
 Accipiebat) abi, quære & refer unde domo,
 quis,

Cujus fortunæ, quo sit patre, quove patrono.
 It, redit, & narrat, Vulteiũ nomine Ma-
 nam,

public , d'une fortune bien mince , mais
 sans reproches ; qu'il sçavoit travailler
 à propos & s'amuser , gagner de l'ar-
 gent & le dépenser ; que ses plaisirs
 étoient de recevoir chez lui quelques
 amis de sa sorte , de se trouver aux
 jeux & au champ de Mars , après ses
 affaires terminées. Je voudrois sçavoir
 de lui-même tout cela , reprit Phi-
 lippe. Vas lui dire qu'il vienne souper
 chez moi. Mænas croit qu'on se mo-
 que de lui : étonné , il reste quelque-
 temps dans le silence : enfin il s'excuse
 le plus poliment qu'il peut. Comment ?
 il me refuse ? -- Oui , Monsieur , &

*Præconem , tenui censu , sine crimine notum ,
 Et properare loco , & cessare , & quærere , &
 uti ,*

*Gaudentem parvisque sodalibus , & lare certo ,
 Et ludis , & , post decisa negotia Campo.*

*Scitari libet ex ipso quæcumque refers ; dic
 Ad cœnam veniat. Non sane credere Mæna :
 Mirari secum tacitus. Quid multa ? Benignè
 Respondet. Negat ille mihi ? Negat improbus ,
 & te*

*Negligit , aut horret. Vulteiū mane Philip-
 pus*

» avec obstination. Je ne sçais si c'est
 » indifférence ou timidité de sa part.
 » Le lendemain matin, Philippe rencon-
 » tre Vultéius occupé à vendre au petit
 » peuple quelques misérables marchan-
 » dises. Il l'aborde le premier & lui
 » donne le bon jour. Notre homme au-
 » si-tôt s'excuse sur son travail, sur la
 » servitude de son commerce, de n'a-
 » voir pas été ce jour-là le saluer, &
 » de ne l'avoir pas apperçu plutôt. --
 » Je vous pardonne tout, à condition
 » que vous viendrez aujourd'hui sou-
 » per avec moi. -- Comme il vous plai-
 » ra. -- Ainsi, je vous attends après la

Vilia vendentem tunicato scruta popello
 Occupat, & salvere jubet prior. Ille Philippo
 Excusare laborem, & mercenaria vincla,
 Quod non manè domum venisset; denique
 quod non
 Providisset eum. Sic ignovisse putato
 Me tibi, si cœnas hodie mecum. Ut libet.
 Ergo
 Post nonam venies: nunc i, rem strenuus auge.
 Ut ventum ad cœnam est, dicenda, tacenda
 locutus
 Tandem dormitum dimittitur. Hîc ubi sæpè
 » neuvième

» neuvieme heure. Allez , & faites bien
 » vos affaires. Il se rend à l'heure mar-
 » quée : à table , il parle à tort à tra-
 » vers de tout ce qui lui vient à l'esprit.
 » Enfin on l'envoie prendre du repos.
 » Philippe s'apperçut bientôt que le pois-
 » son mordoit à l'hameçon. Déjà on
 » étoit assidu à lui faire sa cour le ma-
 » tin , on ne manquoit pas un souper. Il
 » saisit donc le moment , & il le pria de
 » l'accompagner à sa maison de campa-
 » gne aux fêtes prochaines. Monté sur
 » un bidet , le bon-homme loue à perte
 » de vue la terre , le ciel , le climat de la
 » Sabinie. Philippe l'observe , rit de

Occultum visus decurrere piscis ad hamum ,
 Mane cliens , & jam certus conviva , jubetur
 Rura suburbana indictis comes ire Latinis.

Impositus mannis , arvom cœlumque Sabinum
 Non cessat laudare. Videt , ridetque Philip-

pus ;

Et sibi dum requiem , dum risus undique querit ,

Dum septem donat sestertia , mutua septem
 Promittit , persuadet uti mercetur agellum.
 Mercatur. Ne te longis ambagibus , ultra

» tout son cœur , & se promet du plaisir
 » & du délasement dans cette aventure. Il lui fait présent d'une somme
 » d'argent : il s'engage à lui en prêter
 » autant : il lui persuade d'acheter un
 » petit fond : l'acquisition se fait. En un
 » mot , notre bourgeois devient campagnard ; il ne parle plus que vignes &
 » labours ; il dispose ses plantations ; ses
 » projets ne lui laissent aucun repos , &
 » l'envie d'acquérir le fait sécher sur
 » pied. Mais bientôt la maladie , les voleurs
 » lui enleverent ses troupeaux ;
 » une mauvaise récolte trompa ses espérances ;
 » les bœufs périrent de fatigue.
 » Tant de pertes le dégoûterent bien

Quàm satis est , morer , ex nitido fit rusticus ,
 atque

Sulcos & vineta crepat mera ; præparat ulmos ;
 Immoritur studiis , & amore senescit habendi.
 Verum ubi oves furto , morbo periêre capellæ,
 Spem mentita seges , bos est enectus arando ;
 Offensus damnis , mediâ de nocte caballum
 Arripit , iratusque Philippi tendit ad ædes.

Quem simul aspexit scabrum intonsumque Philippus ;

Durus , ait , Vultei , nimis attentusque videris

» vite. Une belle nuit il monte brus-
 » quement à cheval , & arrive tout en
 » colere chez Philippe. Celui-ci l'apper-
 » cevant mal peigné & en désordre , en
 » vérité , mon cher Vultéius , lui dit-il ,
 » vous êtes trop dur à vous-même , trop
 » économe. Oh ! par ma foi , mon cher
 » protecteur , reprit-il , si vous voulez
 » me qualifier comme il faut , appelez-
 » moi le plus malheureux des hommes.
 » Au nom des Dieux & de ce que vous
 » avez de plus sacré , rendez-moi mon
 » premier état. » Vous ferez content , je
 crois , de l'ingénuité & du ton naturel
 qui regnent dans tout ce récit.

Il faudroit être un peu de mauvaise
 humeur , repartit Euphorbe , pour n'en
 être pas satisfait. Vous conviendrez que
 dans ce morceau , on est frappé d'une
 certaine marche naturelle & sans art qui

Esse mihi. Pol , me miserum , patrone , vo-
 cares.

Si velles , inquit , verum mihi ponere nomen.
 Quod te per Genium , dextramque Deosque
 Penates.

Obsecro & obtestor , vitæ me redde priori.

Hor. lib. 1. Ep. 7.

E e ij

ne se fait point sentir dans le premier exemple que vous avez apporté, quoique parfait dans son genre. La nature est ici, pour ainsi dire, dans son déshabillé; sur-tout dans certains endroits, tels que ceux-ci : *Puer hic non lævè jussa Philippi accipiebat. . . . Negat ille mihi? Negat improbus, & te negligit aut horret. . . . Impositus mannis, arvum cœlumque Sabinum non cessat laudare. Videt, ridetque Philippus. . . Sulcos & vineta crepat mera. . .* Et bien d'autres pareils. Cependant je vous avoue que je trouve dans le fabuliste françois un air encore plus aisé, plus éloigné de l'étude & de l'apprêt que dans le poëte latin. Peut-être la différence du langage en est-elle la cause. Horace connoissoit bien mieux que nous les délicatesses de sa langue; & je soupçonne que la plupart de ses graces nous échappent, sur-tout dans le simple & le naïf.

Je suis véritablement mortifié, ajouta Timagene, de ce que vous avez dit, il n'y a qu'un moment, que le stile dont nous parlons est aujourd'hui entièrement banni de l'histoire, & qu'on ne l'y trouve supportable, que sous les livrées de l'antiquité. J'imagine pourtant qu'il pourroit faire un très-bon effet, même dans

les sujets graves & sérieux. Pourquoi n'y auroit-il pas le même succès aujourd'hui, que dans les écrivains du treizième ou quatorzième siècle ?

Parce que l'usage, le tiran des ouvrages d'esprit, répliqua Euphorbe, a établi que l'histoire, occupée ordinairement des intérêts des princes & des affaires du gouvernement, prendroit un stile dont l'élévation pût répondre à la grandeur de ces objets. On n'use d'indulgence sur ce point qu'envers les anciens historiens. J'en suis fâché autant que vous. Car cette simplicité inspire un espece de respect pour les évènements que l'Auteur raconte; elle écarte tout soupçon d'artifice : on lit sans défiance, ce qui est écrit sans art. L'ingénuité qui accompagne les récits évangéliques en est la preuve : elle annonce à tout esprit droit & sans préjugés, qu'ils sont les organes de la vérité même. Rien, par exemple, n'égale la naïveté avec laquelle est racontée la guérison de l'aveugle-né. Vous ne me sçauvez pas mauvais gré de vous la rappeler. (1) « Jésus, dit l'Évangéliste, vit

(1) Evang. de S. Jean, chap. 9.

» en passant un homme aveugle depuis
 » sa naissance.... Il fit un peu de boue
 » avec sa salive, l'appliqua sur les yeux
 » de cet aveugle, & lui dit; allez, la-
 » vez-vous dans la fontaine de Siloë.
 » Il y alla, s'y lava, & revint voyant
 » clair. Les voisins & ceux qui l'avoient
 » vu mendier auparavant, demandoient;
 » N'est-ce pas là celui qui étoit assis, &
 » prioit les passans de lui faire l'aumô-
 » ne? Les uns disoient; oui, c'est lui.
 » D'autres répondoient; point du tout;
 » c'est quelqu'un qui lui ressemble. Mais
 » le mendiant répétoit; c'est moi-même.
 » On lui disoit, comment donc vos yeux
 » se sont-ils ouverts? Cet homme qu'on
 » appelle Jésus, répondoit-il, à fait un
 » peu de boue, l'a appliquée sur mes
 » yeux, & m'a dit, allez-vous laver à
 » la fontaine de Siloë: j'y suis allé; je
 » me suis lavé, & je vois. On lui de-
 » manda; où est-il? Je n'en sçais rien,
 » reprit-il. »

On ne peut assurément, interrompit
 Timagene, raconter d'une manière plus
 simple, plus éloignée de tout artifice.
 Si la nature vouloit parler, elle ne s'expri-
 meroit pas autrement. Cependant que
 cette simplicité a de charmes! La vérité
 est belle par elle-même; elle se mon-

S U R L E R É C I T. 655

tre toute nue. Comme le mensonge est hideux, il a soin de se déguiser. C'est un squelette revêtu d'une robe de drap d'or.

Cette espece d'allégorie, reprit Euphorbe, conviendrait assez bien aux écrits de nos prétendus philosophes. Mais continuons. Vous verrez la même ingénuité se soutenir par-tout. « On amena » aux Pharisiens cet aveugle. Le jour où » Jésus lui avoit ouvert les yeux avec du » limon, étoit un jour de Sabbath. Les » Pharisiens demanderent donc aussi à cet » homme, comment il avoit recouvré » la vue. Il m'a mis de la boue sur les » yeux, leur dit-il, j'ai été me laver & » je vois. Quelques-uns des Pharisiens » dirent alors; cet homme n'est pas en- » voyé de Dieu, puisqu'il n'observe pas » le Sabbath: d'autres ajoutoient; mais » comment un pécheur peut-il faire de » pareils prodiges? Ils étoient ainsi di- » visés entr'eux. Ils s'adresserent de nou- » veau à l'aveugle, & lui dirent, que » penses-tu toi-même de celui qui t'a » ouvert les yeux? Que c'est un prophe- » te, reprit-il. Les Juifs ne voulurent » point croire que cet homme eût été » aveugle, & qu'il eût recouvré la vue, » jusqu'à ce qu'ils eussent mandé son

» pere & sa mere. Ils les interrogerent
» donc , & leur demanderent , est - ce
» là votre fils , que vous dites être né
» aveugle ? Comment voit-il maintenant ?
» Le pere & la mere leur répondirent ;
» nous sçavons que c'est - là notre fils &
» qu'il est né aveugle : de vous dire com-
» ment il voit maintenant , & qui lui a
» ouvert les ieux , c'est ce que nous igno-
» rons. Il est en âge , interrogez-le lui-
» même ; qu'il rende compte de ce qui
» le regarde. Ces bonnes gens parlerent
» de la sorte , parce qu'ils craignoient
» les Juifs. Ceux-ci , en effet , étoient
» déjà convenus de chasser de la Syna-
» gogue quiconque avoueroit que Jésus
» étoit le Christ. C'est ce qui fit dire à
» ses parens ; il est en âge ; interrogez-
» le lui-même. Ils rappellerent donc le
» mendiant qui avoit été aveugle , &
» lui dirent ; rends gloire à Dieu : nous
» sçavons que cet homme est un pé-
» cheur. Si c'est un pécheur , dit-il , je
» n'en sçais rien : tout ce que je sçais ,
» c'est que j'étois aveugle , & que je
» vois aujourd'hui. Que t'a-t-il fait , re-
» prirent-ils ? Comment t'a-t-il ouvert
» les ieux ? Il leur répondit ; je vous l'ai
» déjà dit ; vous l'avez entendu ; pour-
» quoi voulez-vous l'entendre encore ?

» Avez-vous envie de devenir aussi les
 » disciples ? Ils le chargerent alors de
 » malédictions. Sois son disciple toi-mê-
 » me , dirent-ils : pour nous , nous som-
 » mes disciples de Moïse. Nous sçavons
 » que Dieu a parlé à Moïse ; mais ce-
 » lui-ci , nous ne sçavons d'où il vient.
 » L'aveugle repartit : c'est une chose
 » bien singulière que vous ne sçachiez
 » d'où il vient , & qu'il m'ait ouvert les
 » yeux. On n'ignore pas que Dieu n'é-
 » coute point les pécheurs , & qu'il
 » n'exauce que ceux qui l'honorent &
 » qui font sa volonté. On n'a jamais en-
 » tendu dire que quelqu'un ait rendu
 » la vue à un aveugle-né. Si cet hom-
 » me ne venoit de Dieu , il ne pour-
 » roit rien faire de semblable. Tu n'es
 » que péché depuis ta naissance , repli-
 » querent les Juifs , & tu t'avises de nous
 » enseigner ? Et ils le chasserent aussi-
 » tôt. Jésus fut instruit de ce traitement ;
 » & l'ayant rencontré , il lui dit , croyez-
 » vous dans le fils de Dieu ? Faites-le
 » moi connoître , Seigneur , répondit
 » l'aveugle , afin que je croie en lui ?
 » Vous l'avez vu , reprit Jésus , & c'est
 » lui-même qui vous parle. Je crois ,
 » Seigneur , s'écria-t-il alors ; & tombant
 » à ses genoux , il l'adora. » Le stile

naïf a plus que tout autre l'avantage de peindre avec la plus grande vérité les inclinations & les sentimens des hommes, par le détail de leur conduite & de leurs discours. Est-on déterminé à ne point croire quelque chose qui déplaît, on se tourmente pour chercher des prétextes; on chicane l'évidence elle-même; on demande cent fois la même chose, afin de trouver dans les réponses des raisons de douter & de se faire illusion à soi-même. N'est-ce pas là ce que nous voyons dans les procédés des Juifs? Ils interrogent à plusieurs reprises le même homme, sur le même objet, jusqu'à l'importuner, parce qu'ils voudroient l'amener à penser & à parler comme eux. Quelle candeur au contraire, quelle franchise dans les discours de celui-ci! C'est qu'il n'a d'autre intérêt que celui de la vérité. *Je ne sçais*, dit-il, *si c'est un pécheur; tout ce que je sçais, c'est que j'étois aveugle & que je vois aujourd'hui.* Voilà certainement ce qu'on peut appeller des portraits d'après nature, ou plutôt la nature elle-même, dans toute sa vérité.

Les livres saints poursuivit Timagene, ne se proposent pas de nous donner des règles pour bien raconter. Néan-

moins il s'y rencontre des modèles excellens en ce genre. Au reste, il me semble, tout bien considéré, que le récit naïf doit se renfermer dans les petits sujets, dans la fable, dans la conversation & les lettres.

Vous avez raison, repartit Euphorbe, de réunir ces deux derniers objets; car une lettre n'est qu'une conversation écrite. Même liberté dans l'une & dans l'autre; l'une & l'autre doit être simple & ennemie de toute affectation. Trop d'esprit, trop d'imagination dans ces deux genres sont insupportables. De-là naissent les mauvaises plaisanteries & les équivoques.

Pline le jeune, qui écrit si bien une lettre, répliqua Timagene, laisse pourtant échapper quelquefois des jeux de mots, témoin celui-ci en parlant des courses du Cirque : (1) *Capio aliquam voluptatem, quod hac voluptate non capiar.* Je trouve un certain plaisir à n'en point trouver dans ces divertissemens. Voilà de quoi vous mettre en colere, & vous ne manquerez pas de censurer l'Auteur.

(1) Lib. 9. Ep. 6.

Je ne suis pas si sévère que vous pensez, reprit Euphorbe. Le stile des lettres de Plin est badin & léger. Cette plaisanterie seroit trop recherchée dans le naïf ; mais ici elle a des graces. J'y vois un homme d'esprit qui sent tout ce que vaut le jeu de mots qu'il hasarde, & qui ne se donne cette liberté, qu'à cause de l'espece d'ouvrage qu'il écrit. D'ailleurs cette plaisanterie renferme un grand sens : elle ne roule point sur une équivoque ; elle ne dénature point la signification des termes.

Quoi qu'il en soit, continua Timagene, le stile naïf me plaira toujours plus que tout autre, dans la conversation comme dans les lettres. Cette façon de s'exprimer met la compagnie à son aise : elle est à la portée de tout le monde. On est humilié par les propos d'un homme qui prétend toujours à l'esprit. Je l'admirerois davantage, s'il bleffoit moins mon amour-propre.

Il est un autre espece de gens, ajouta Euphorbe, plus redoutables encore dans la conversation, que les faiseurs d'esprit. Ce sont ces importans qui croient toujours mieux savoir & mieux dire les choses que les autres. La Bruyere a parfaitement bien peint un de ces person-

nages. (1) « S'il conte une nouvelle ,
 » dit-il , elle devient un roman
 » entre ses mains ; il fait penser les gens
 » à sa manière , leur met en la bouche
 » ses petites façons de parler , & les fait
 » toujours parler long-temps : il tombe
 » ensuite en des parenthèses , qui peu-
 » vent passer pour épisodes , mais qui
 » font oublier le gros de l'histoire & à
 » lui qui vous parle & à vous qui le
 » supportez. » Que de personnes en ef-
 fet ne s'apperçoivent pas qu'elles en-
 nuyent ceux qui les écoutent , dans le
 temps qu'elles s'imaginent les amuser !
 L'un traite comme un objet de consé-
 quence un fait particulier , auquel je ne
 prends pas le moindre intérêt. Dans
 cette idée , il s'appesantit sur cent détails
 minucieux , sur cent intrigues de mé-
 nage. Il fait l'histoire de tous ceux qui
 ont eu quelque part à l'événement qu'il
 me fait attendre. Mon air distrait n'ob-
 tient autre chose de lui , que de fré-
 quens avertissemens de l'écouter , qui
 allongent encore son récit. L'autre , pour
 mieux éclaircir ce qu'il veut raconter ,
 remonte bien au-delà de la source des

(1) Caract. t. 1. chap. 5.

choses , détaille des circonstances que je connois auffi bien que lui , & par des descriptions inutiles s'écarte tellement de son but , qu'il a peine à se retrouver lui-même dans le labyrinthe qu'il s'est formé.

A ces traits , reprit Timagene , je reconnois bien des gens que j'ai fréquentés , des gens même connus dans la société par des talens rares. « Disons donc , » avec Costar , que comme les meilleurs » pays ne sont pas toujours les plus beaux » pour le plaisir de la promenade , auffi » les esprits les plus fertiles en grandes » pensées , ne sont pas toujours les plus » agréables pour le divertissement de la » conversation. » Je mettrai au même rang ceux qui dans un entretien familier , étudient scrupuleusement leur expression & leur prononciation. Ils sont moins choqués d'une pensée fausse , que d'un tour de phrase , qui s'écarte tant soit peu des règles de la grammaire. Cette attention fatigante est auffi à charge aux autres , qu'à eux-mêmes. Cela s'appelle , selon la Bruyere , *parler proprement & ennuyeusement*. Il en est qui vous tiennent en suspens , un temps infini , avant d'en venir au fait dont il est question. Ils prétendent peut-être

animer la curiosité : mais ils ne s'aperçoivent pas qu'ils font naître l'impatience , & bientôt après le dégoût. C'est un art de faire désirer à ceux qui nous écoutent ce que nous allons leur dire ; mais il faut se donner de garde de porter trop loin leur attente , sur-tout pour un objet qui n'en mérite pas la peine. Je connois des enthousiastes en ce genre , qui ne raconteroient pas le fait le plus ordinaire , sans y mettre quelqu'un de ces préambules , *je vais bien vous faire rire ; voici quelque chose de bien plus singulier ; vous n'imaginerez jamais ce que je vais vous dire.*

Ennuyer dans un discours académique , poursuit Euphorbe , cela peut bien se passer ; mais dans une conversation , c'est d'un amusement faire un supplice. J'imagine que la marquise de Sévigné étoit charmante dans la société. Un Auteur se peint d'ordinaire dans ses écrits. Il y a long-temps que Sénèque l'a dit. (1) A juger de cette femme aimable par cette règle , quelle candeur dans ses mœurs ! Quelle douceur , quelle

(1) Talis est hominibus oratio , qualis vita.

Ep. 114.

Oratio vultus animi est.

Ep. 115.

aménité dans le commerce de la vie ! Par-tout dans ses lettres le cœur se montre plus que l'esprit , quoiqu'elle en ait infiniment. Raconte-t-elle un fait ? On fuit de l'œil toutes les circonstances : elles naissent l'une de l'autre : un enfant , ce semble , raconteroit comme elle , & l'académicien le plus versé dans la littérature désespère de l'égaliser. Sa touche légère & naturelle donne des graces & de l'intérêt aux événemens les plus simples & les plus étrangers. Écoutons la rapporter à Madame de Grignan, sa fille , un incendie dont elle avoit été le témoin. « Avant-hier , à trois heures » après minuit, j'entendis crier au voleur , » au feu , & ces cris si près de moi & » si redoublés, que je ne doutai point que » ce ne fût ici ; je crus même entendre » qu'on parloit de ma petite-fille : je ne » doutai point qu'elle ne fût brûlée. Je me » levai, dans cette crainte , sans lumière, » avec un tremblement qui m'empêcha » quasi de me soutenir ; je cours dans son » appartement , qui est le vôtre ; je trouve » tout dans une grande tranquillité ; » mais je vis la maison de Guitaut toute en feu : les flammes passaient par-dessus la maison de M. de Vauvineux ; » on voyoit dans nos cours & sur-tout » chez M. de Guitaut , une clarté qui

» faisoit horreur : c'étoient des cris, c'é-
 » toit une confusion, c'étoient des bruits
 » épouvantables de poutres & de soli-
 » ves qui tomboient. Je fis ouvrir ma
 » porte ; j'envoyai mes gens au secours ;
 » M. de Guitaut m'envoya une cassette
 » de ce qu'il avoit de plus précieux ;
 » je l'a mis dans mon cabinet, & puis
 » je voulus aller dans la rue *bayer* com-
 » me les autres ; j'y trouvai Monsieur
 » & Madame de Guitaut, quasi nuds,
 » Mad. de Vauvineux, l'ambassadeur de
 » Venise, tous ses gens, la petite Vau-
 » vineux qu'on portoit toute endormie
 » chez l'ambassadeur ; plusieurs meubles
 » & vaisselle d'argent qu'on sauvoit chez
 » lui : Mad. de Vauvineux faisoit dé-
 » meubler : pour moi, j'étois comme
 » dans une isle, mais j'avois grande pi-
 » tié de mes pauvres voisins. Madame
 » Gueston & son frere donnoient de
 » bons conseils : nous étions tous dans
 » la consternation. Le feu étoit si allu-
 » mé qu'on n'osoit en approcher, & l'on
 » n'espéroit la fin de cet embrâsement,
 » qu'avec la fin de la maison de ce pau-
 » vre Guitaut. Il faisoit pitié ; il vou-
 » loit aller sauver sa mere qui brûloit
 » au troisieme étage ; sa femme s'atta-
 » choit à lui & le retenoit avec violence ;

» il étoit entre la douleur de ne pas se-
» courir sa mere , & la crainte de blef-
» ser sa femme , grosse de cinq mois ;
» enfin il me pria de tenir sa femme ;
» je le fis ; il trouva que sa mere avoit
» passé au travers de la flamme & qu'elle
» s'étoit sauvée ; il voulut aller retirer
» quelques papiers , il ne put approcher
» du lieu où ils étoient : enfin il revint
» à nous dans cette rue , où j'avois fait
» asseoir sa femme. Des Capucins pleins
» de charité & d'adresse travaillèrent si
» bien , qu'ils couperent le feu : on jetta
» de l'eau sur le reste de l'embrâsement ,
» & enfin le combat finit , faute de com-
» battans. » Tout affreux qu'est l'objet
dépeint dans cette lettre , on éprouve ,
en la lisant , je ne sçais quel plaisir
qu'on doit tout entier à cette aimable
naïveté dont nous parlons. Quelle clarté ,
quelle netteté dans les détails ? La per-
sonne à qui elle est adressée connoissoit
les lieux ; ainsi il étoit inutile de les dé-
crire : mais le récit est si clair , que nous
appercevons presque la situation & l'or-
dre des maisons sans les avoir jamais
vues. C'est un grand art de faire ainsi
deviner ce qu'on ne dit pas. Quelques
expressions qu'on ne peut hasarder que
dans la conversation , achevent de don-

ner un air tout-à-fait naturel à cette narration. Telle est celle de *bayer* empruntée du patois picard, & placée ici fort à propos.

Je crois, ajouta Timagene, qu'on peut appliquer à la marquise de Sévigné ce que l'Auteur des mœurs de ce siècle a dit des femmes en général par rapport au stile épistolaire. (1) « Ce sexe » va plus loin que le nôtre dans ce » genre d'écrire : elles trouvent sous » leur plume des tours & des expres- » sions qui souvent en nous ne sont l'ef- » fet que d'un long travail & d'une pé- » nible recherche : elles sont heureuses » dans le choix des termes qu'elle pla- » cent si juste, que tout connus qu'ils » sont, ils ont le charme de la nou- » veauté, & semblent être faits seule- » ment pour l'usage où elles les met- » tent. Il n'appartient qu'à elles de faire » lire dans un seul mot tout un senti- » ment, & de rendre délicatement une » pensée qui est délicate. Elles ont un » enchaînement de discours inimitable, » qui se suit naturellement, & qui n'est » lié que par le sens. Si les femmes

(1) Mœurs de ce siècle, chap. 1.

» étoient toujours correctes, j'oserois
» dire que les lettres de quelques-unes
» d'entr'elles seroient peut-être ce que
» nous avons dans notre langue de mieux
» écrit. » En réfléchissant sur ce talent
propre à Mad. de Sévigné, je pense
qu'elle en étoit redevable à l'usage où
elle étoit d'écrire sans étude, & dès-lors
sans gêne & sans contrainte. Assise à son
bureau elle s'imaginoit voir la personne
à qui sa lettre étoit adressée, l'entrete-
nir, lui répondre, & dans cette idée
elle jettoit sur le papier toute l'aisance
& tout l'enjouement qui lui étoit natu-
rel dans la conversation. Que de gens
font mal, parce qu'ils s'étudient trop à
bien faire !

A peine Timagene finissoit ces mots,
que le jardinier d'Euphorbe entra & lui
dit ; Monsieur, quelqu'un demande à
vous parler. Quel est ce quelqu'un, reprit
Euphorbe. C'est un de ces Messieurs, ré-
pondit le bon-homme en s'en allant,
qui ont plus de pain qu'ils n'en peuvent
manger, tandis que j'en ai à peine ce qu'il
m'en faut. Voilà assurément du naïf, s'il
en fût jamais, dit alors Timagene en
riant. Mais allons voir ce mangeur de
pain. Nous continuerons dans un autre
moment.

DOUZIEME ENTRETEN.*Du Roman & du Conte.*

SUR LE SOIR du même jour, Timagene voyant son ami occupé avec ses gens d'affaire, étoit allé se promener, un livre à la main, sur les bords d'un canal assez étendu qui formoit un agréable miroir, sous les fenêtres du fallon.

Euphorbe ne fût pas plutôt débarrassé de quelques détails qu'entraîne nécessairement le soin d'une terre, qu'il vint le joindre. N'est-ce pas une indiscretion, lui dit-il en l'abordant, de vous demander quelle lecture occupe ici votre loisir ?

Celle d'un livre, répondit Timagene, que vous regarderez sans doute comme bien frivole, & que j'ai pourtant trouvé parmi les vôtres : c'est ce qui doit me servir d'excuse auprès de vous. Vous en rirez, si vous voulez ; je lisois les aventures du fameux Don - Quichotte de la Manche. A cette occasion, je me proposois de vous demander, par quelle raison ce roman est le seul qui se rencontre dans votre bibliothèque ? Il me

semble , qu'il n'en faudroit point avoir du tout , ou qu'il en faudroit avoir une collection plus complete.

C'est parce que je n'en veux avoir aucun , reprit Euphorbe , que j'ai fait l'acquisition de celui-là. J'aurois pu placer à côté le prince Fanferedin du P. Bougeant. L'un & l'autre est une critique ingénieuse des romans , & peut servir de préservatif contre l'envie même de les lire.

Le roman , répliqua Timagene , paroît cependant tenir un rang *distingué* dans la littérature. Son antiquité n'est pas douteuse. Dès les premiers âges du monde on aimoit à feindre & même à revêtir la fiction des ornemens de la poésie.

Ne confondons point , repartit Euphorbe , le roman avec la fiction & la poésie. Il est peut-être né de l'une ou de l'autre : mais il est difficile de reconnoître à ses traits ceux qui lui ont donné le jour. Tout roman est une fiction, j'en conviens : mais toute fiction n'est pas un roman. L'antiquité de celle-là remonte jusqu'à l'origine du monde. Nos anciens ayeux , & sur-tout les orientaux avoient un goût décidé pour l'allégorie & l'emblème ; nos livres saints sont remplis de paraboles. Prétendra-

t-on trouver dans tout cela des romans? J'y vois des hommes qui veulent instruire leurs semblables d'un fait, ou même d'une vérité importante, & qui cherchent à le faire d'une manière ingénieuse; & vous pensez, sans doute, comme moi, qu'un Auteur romancier ne s'occupe pas beaucoup d'un pareil objet. Quant à la poésie, elle n'est nullement essentielle à l'ouvrage dont il s'agit. Il semble même qu'elle ne lui convient en aucune façon. Le stile du roman doit plus approcher de la simplicité de l'histoire, que des chants harmonieux de la lire. Cette raison suffiroit seule pour empêcher de confondre le Télémaque avec aucune espèce de roman.

Néanmoins, reprit Timagene, nous avons de vrais romans de la plus haute antiquité. Les naissances des différens empires, ne sont-elles pas à proprement parler autant de romans? Témoin l'histoire de la louve, qui allaita Rémus & Romulus : témoins les faits du grand Artus, des Chevaliers de la table ronde & tant d'autres.

Convenons d'abord, s'il vous plaît, repartit Euphorbe, de l'idée précise que nous devons nous faire du roman. Je crois l'avoir trouvée dans un orateur la-

tin du commencement de ce siècle.
 « (1) C'est , dit-il , un composé de
 » fiction & d'amour , où l'Auteur ne se
 » propose d'autre objet que cette pas-
 » sion. » Un écrivain moderne , dans le
 discours qu'il a mis à la tête d'un (2)
 de ses romans , reconnoît la vérité de
 cette définition , lorsqu'il assure que l'a-
mour fait la base de ces sortes d'ouvra-
ges. Sur ce principe , vous voyez que
 ces récits merveilleux dont on a enve-
 loppé l'origine des empires , sont plutôt
 des fables que des romans. Néanmoins
 si vous voulez leur donner ce nom , je
 ne contesterai point avec vous là-dessus :
 j'avouerai même qu'il en est à qui ce ti-
 tre est incontestablement dû , & qui re-
 montent à des temps fort reculés : tel
 est celui d'Achilles Tatius & quelques
 autres. Mais cette ancienneté ne m'ins-
 pirera pas plus de respect pour leur nom.
 Je leur appliquerois volontiers ce
 que le fameux Marius disoit des grands
 de Rome , que leur noblesse étoit un
 flambeau qui ne servoit qu'à éclairer

(1) In quibus & fingitur & amatur ; nec
 alius , præter amorem , finis intenditur. *Porei*
orat. de lib. Rom.

(2) Toni & Clairette.

leurs vices. Si de tout temps il y a eu des romans, je vois aussi que de tout temps on a réclamé contre ces sortes d'ouvrages : je vois que les beaux siècles d'Athènes & de Rome les ont ignorés, où, s'il les ont connus, qu'ils n'en ont pas fait grand cas, puisqu'aucun n'a mérité d'arriver jusqu'à nous.

Il est vrai, répliqua Timagene, que dans la généalogie du roman, cet intervalle forme une lacune assez considérable. Cependant on peut distinguer dans cette espèce de composition trois différens âges ; celui des premiers romans, qu'on peut appeller les romans grossiers & que je vous abandonne ; le second, est celui des romans de chevalerie, tels que ceux de l'archevêque Turpin, les Rollands ; les Artus & tant d'autres ; le troisième est le nôtre, où le roman est devenu honnête & poli, & s'est dégagé de ce merveilleux absurde & gigantesque, qui le défiguroit autrefois. Croyez-vous que ces derniers soient si condamnables ? Il me semble avoir lu quelque part, que Photius lui-même dans sa bibliothèque, approuvoit la lecture de ces sortes de livres.

Vous avez raison, interrompit Euphorbe ; mais de quels romans permet-

il la lecture? (1) « De ceux qui nous
 » présentent deux objets également uti-
 » les ; là un scélérat puni enfin de ses
 » forfaits, après avoir échappé mille fois
 » au châtimement qu'il méritoit ; ici un
 » homme vertueux éprouvé par les plus
 » grands revers, par les dangers les plus
 » pressans, & qui retrouve contre toute
 » espérance le bonheur & la paix. » A
 ces traits reconnoissez-vous les nôtres?
 Retrouvez-vous ces héros dont la vic-
 toire la plus éclatante consiste à triom-
 pher de l'honneur d'une princesse, &
 à répandre le sang d'un rival?

Mais enfin, ajouta Timagene, vous
 ne condamnez pas un délaslement hon-
 nête, qui puisse de temps en temps
 faire diversion à des occupations sérieu-
 ses. Combien de gens à qui le goût,
 les circonstances, l'état, la fortune mê-
 me ne permettent pas de prendre part

(1) Ex quibus duplicem fructum, neque
 cum mediocrem, consequi licet: tum quod
 maleficus & facinorosus quivis, etsi millies
 effugisse videatur, tandem aliquando meritis
 pœnas inducatur dedisse: tum quod ostendan-
 tur infantes quam plurimi, cum in maximum
 periculum & propinquum discrimen venerint,
 præter spem omnem plerumque servati.

S U R L E R É C I T. 675

aux divertissemens ordinaires du reste de la société ! Ils n'ont donc d'autre ressource que la lecture de ces livres, qui paroissent d'ailleurs convenir à tout homme de lettres, par la manière dont ils sont écrits.

Avouer qu'un ouvrage n'a d'autre but que le simple amusement du lecteur, poursuit Euphorbe, c'est en donner une idée bien mince, pour ne rien dire de plus. Eh ! pourquoi ne seroit on pas utile en amusant ? N'est-ce pas là l'objet naturel de tout ce qui mérite le nom de belles-lettres ? J'en appelle encore ici au suffrage d'un Auteur de romans que j'ai déjà cité. (1) « Le roman, dit-il, est peut-être aujourd'hui le genre de littérature que les Anglois cultivent le plus avantageusement. Il est devenu entre leurs mains une production utile, ingénieuse, souvent même une production raisonnable. ... C'est un secret que nos romanciers français ignorent où dédaignèrent trop long-temps. Nous avons, il est vrai, le roman comique de Scarron & le roman bourgeois de Furetiere ; nous

(1) Disc. sur les Rom. Préf. de Toni & Clairette.

» avions même le Gilblas de le Sage :
» mais tous ces romans peignoient des
» ridicules , sans attaquer les vices , sans
» même nous faire bien appercevoir le
» danger de certaines passions , sans ins-
» pirer aucun sentiment louable. On
» sçait qu'un roman ne doit pas être un
» sermon ; qu'il ne doit rien présenter
» d'austere , où du moins qu'il doit met-
» tre à l'écart l'enveloppe de l'austérité :
» mais le vase entouré de miel doit of-
» frir au tempéramment le plus délicat
» un breuvage salulaire. S'il ne renfer-
» me que du miel , il pourra ne faire
» qu'affadir celui qu'on prétendoit sou-
» lager. » Ce témoignage ici ne peut
» être suspect. C'est celui d'un Auteur ,
& d'un Auteur de Romans. Sans exa-
miner si les Anglois ont mis autant d'u-
tilité dans les leurs , que le dit cet écri-
vain , & si une production peut-être
utile , sans être raisonnable , comme il
paroît l'avancer , je m'arrête seulement
au principe qu'il suppose & qu'il établit
par ces mots ; *Le vase entouré de miel
doit offrir un breuvage salulaire. S'il ne
renferme que du miel , il pourra ne faire
qu'affadir.* C'est dire bien clairement
que le roman n'atteint point son objet ,
s'il se contente d'être amusant ; s'il peint

des ridicules , sans attaquer les vices. Mais que sera-ce donc si le miel renferme du poison ?

Je suis tout-à-fait d'accord avec votre Auteur , reprit Timagene , sur ce qu'il dit de l'inutilité du roman. Je ferois volontiers le même reproche au théâtre comique. Il se propose pour unique objet le ridicule ; & par-là il ne fait aucune impression pour la réformation des mœurs. Quelques-unes de nos comédies nous présentent des affectations , des minauderies , des foiblesses de caractère , que nous plaignons , plus que nous ne les haïssons : telles sont l'étourdi , le distrait , les femmes savantes : d'autres semblent déclarer la guerre à des vices plus essentiels ; mais en ne les attaquant que du côté du ridicule , leurs efforts sont presque toujours sans fruit. D'ailleurs il en est des caractères dramatiques comme de ces statues faites pour être placées dans un point de vue éloigné. On les porte toujours au-dessus des proportions naturelles , afin qu'elles produisent leur effet. De même l'Auteur dramatique charge les couleurs & grossit les traits de ses principaux personnages pour les rendre plus plaisans & plus ridicules. Que le misantrope soit moins

brusque, moins bourru; ce sera presque un homme vertueux : on auroit quelque envie de lui ressembler : ôtez au glorieux un peu de cette morgue, de cette arrogance outrée avec laquelle il traite tout le genre humain, nous ne verrons plus en lui qu'un de ces fils de la fortune que nous rencontrons tous les jours. Qu'arrive-t-il de-là ? Que le spectateur, ne trouvant point en lui-même cet excès où le personnage comique porte sa passion, rit avec les autres, sans s'appercevoir qu'il rit de lui-même, & sans penser à se réformer.

Votre reproche me paroît fort juste, répartit Euphorbe. C'est le moindre de ceux qu'on peut faire au roman. S'il n'étoit qu'inutile, il mériteroit le mépris : mais il est à craindre, par l'influence qu'il a toujours eue sur toutes les parties de la société. Quel désordre vos romans de chevalerie n'ont-ils pas jeté dans l'histoire, en mêlant leurs chimères aux véritables événemens, en bouleversant les temps & les lieux où ils se sont passés ? Vous en conveniez tout à l'heure, quand vous disiez que l'origine de chaque empire est une espèce de roman. Quel tort n'a-t-il point fait à la tragédie, où tous les héros même de l'antiquité

la plus reculée sont devenus des Amadis, & quelquefois des Céladons ? Le farouche, l'indomptable Achille, en venant jusqu'à nous, a bien changé de caractère. Nos françois éclateroient de rire, si on lui mettoit aujourd'hui dans la bouche, en parlant à Iphigénie, ce que lui faisoit dire sur le théâtre d'Athènes le Racine des Grecs : *Madame, je n'eus jamais que du respect pour vous. Ce n'est point l'amour qui anime mes transports contre votre père ; c'est l'injustice de ses procédés, & l'abus de mon nom, dont il se sert pour vous traîner au pied des autels.* Voilà, s'écrieroit-on, un cavalier bien peu galant ! Pourquoi aussi Euripide n'avoit-il point lu de romans ? Au reste, ces inconvéniens sont peu de chose en comparaison du préjudice qu'ils apportent aux mœurs. Ces sortes d'ouvrages se proposent bien plus d'émouvoir le cœur par le ressort des passions, que d'amuser l'esprit par les grâces du stile. De-là ces intrigues entrelacées, pour ainsi dire, les unes dans les autres, ces situations touchantes, ces révolutions subites & attendrissantes, où l'on passe de l'excès de la misère au comble du bonheur, où de l'état le plus brillant à la plus cruelle in-

fortune. Dans ces agitations, pour qui ménage-t-on l'intérêt & la sensibilité du Lecteur ? Pour un prince, ou une princesse, dont souvent tout le mérite & toute la vertu se réduisent à aimer. Quel est le personnage odieux ? C'est un pere, un époux, un oncle tout occupés de conserver l'honneur d'une femme, d'une fille, d'une parente. Par-tout il est question de l'amour : par-tout on s'étudie à peindre sa naissance, ses progrès, les inquiétudes, ses joies, ses tristesses ; & on a soin de répandre sur tout cela le plus de fleurs qu'il est possible. Je vous laisse à penser quels effets doivent produire ces portraits sur un jeune cœur, encore sans défiance, & qui par son propre penchant est d'intelligence avec ses ennemis.

Ne pourroit-on pas vous dire, répliqua Timagene, que ces descriptions familières aux romans, sont plus faites pour guérir la passion de l'amour, que pour l'inspirer ? Quoi de plus propre à en dégoûter que le détail des malheurs qu'il entraîne, des vicissitudes qu'il éprouve, des chagrins auxquels il expose ?

Eh ! mon cher ami, répondit Euphorbe, faut-il mettre le feu à sa maison,

pour la préserver de l'incendie ? Si les Auteurs de romans se propofoient le but que vous leur prêtez , nous présente- roient-ils l'amour sous les dehors les plus enchanteurs ? Ses blessures , ses larmes auroient-elles des charmes ? Son esclavage feroit-il un empire ? Ses fers feroient-ils des roses ? On représente hideux , ce qu'on veut faire haïr. Un feul exemple , choisi parmi cent autres , vous prouvera plus efficacement encore , que dans ces écrits on fonge bien peu aux intérêts de la vertu. Je vais vous donner en deux mots un précis fidèle d'un roman que je ne vous nommerai point. Après l'avoir entendu , vous en jugerez comme il vous plaira. Une jeune perfonne , nommée Cécile , pour éviter de fuivre fon pere dans un gouvernement en Amérique , & de s'éloigner par-là du comte d'Egremont fon amant , de concert avec ce dernier , fe déguife en page , & fort de la maifon paternelle , accompagnée d'un certain nombre de gens , que fon amant lui avoit donnés. De toute cette escorte les uns meurent en chemin , les autres font mafacrés par les voleurs dans le paffage des Pyrénées. Cécile échappe à ce carnage & refte feule dans une cabane , au milieu de ces

montagnes. Elle y exprime de la manière la plus touchante son désespoir & sa douleur de se voir séparée de son amant. Dans cette solitude, elle est rencontrée par un françois, qui, trompé par son habillement, l'emmene avec lui, & la place chez sa sœur en qualité de page. Ce déguisement donne lieu a des scènes bizarres. La sœur devient d'abord amoureuse du prétendu page, & lorsqu'elle est informée de son sexe, elle se permet des libertés qui font naître des soupçons dans l'esprit de son frere, & le portent enfin à mettre un jour l'épée à la main, & à blesser légèrement Cécile, dont il devient amoureux à son tour, après qu'on l'a instruit de son histoire. Cécile prend le parti d'entrer dans un couvent. Elle y trouve la sœur du comte d'Egremont. Celui ci arrive à Paris quelques jours après. Sa sœur l'instruit du lieu où est son amante : il lui rend visite & apprend que le françois, dont nous avons parlé, est son rival. Il l'appelle en duel ; ils se battent : l'un & l'autre périt dans le combat, & Cécile, en apprenant la mort du comte, expire de douleur. Voilà l'esquisse de cette aventure romanesque. Je vous demande maintenant quelle impression elle doit faire sur nos mœurs ?

Je ne peux pas disconvenir, répondit Timagène, qu'elle n'est pas capable d'en produire une bien bonne. L'exemple d'une jeune personne qui sacrifie à sa passion, son honneur, les devoirs que lui imposent le nom de fille, & le respect pour les loix, n'est pas un trop bel exemple à suivre. Son déguisement, & les aventures qu'il fait naître, me paroissent avoir quelque chose d'indécemment. Ce seroit, je pense, une mauvaise excuse de dire, que les malheurs & la mort de Cécile inspirent de l'horreur pour sa conduite. On sent que tout l'intérêt est pour elle, & que ses infortunes ne font que l'augmenter : on est attendri par ses plaintes : on est plus porté à gémir sur son sort, qu'à la condamner. Si on veut qu'elle meure de douleur, n'est-ce pas pour rendre plus admirable cette constante fidélité dont elle est la victime ? En un mot, il me semble que tout l'art de l'Auteur tend à nous faire répandre des pleurs sur le tombeau de cette espèce d'héroïne, d'un nouveau genre.

Vous ne dites rien, poursuivit Euphorbe, de cette catastrophe sanglante, où les deux rivaux s'arrachent la vie, pour le digne objet de leur passion. Il est peu de romans qui ne présente

quelqu'un de ces cartels, proscripts par toutes les loix, & si funestes à la France; & l'on peut dire que s'ils n'ont pas donné naissance aux duels, ils n'ont pas peu contribué à les accréditer. Ils ont substitué le point d'honneur au véritable honneur; & tel qui trembleroit peut-être sur la brèche, en servant son prince & la patrie, affronte la mort en champ clos, pour les beaux jeux d'une femme, ou pour venger une injure, souvent plus imprudente que criminelle.

Ce que vous venez de dire, reprie Timagene, me rappelle quelques vers de M. Arnaud d'Andilly, qui ont bien du rapport avec votre façon de penser. Voici comme sa muse apostrophe les romans.

Enchanteurs des esprits, qui par de fausses
peines

Allumez un vrai feu dans le fond de nos
veines;

Plus vos discours trompeurs paroissent inno-
cens,

Plus leur poison pénètre, & leurs traits sont
perçans,

Et moins l'esprit résiste à l'effort de leurs
charmes.

Vous troublez la raison par de mortels plaisirs ;

Vous flattez notre erreur , & lui donnez des armes

Pour combattre en nos cœurs les plus chastes desirs.

Si cette poésie n'est pas des plus brillantes, vous en trouverez assurément les pensées sages & vraies. Enfin je vois bien qu'il faut prendre ici le parti de faire main basse sur tous les romans & sur tous les contes ; car je ne crois pas que vous fassiez plus de grace à ceux-ci qu'aux premiers.

Le conte , répartit Euphorbe , a beaucoup d'affinité avec le roman. Il est à ce dernier , à peu-près , ce que la comédie est à la tragédie ; avec cette différence , que le roman renferme plus de matière que le conte , & par conséquent est bien plus étendu. Le premier nous donne le détail de toute la vie , ou d'une grande partie de la vie de ses héros : le second est le récit d'une action particulière , qu'on peut attribuer à des personnages de tout état & de toute condition. Je n'aurai pas en effet plus d'égards pour les uns que pour les autres , quand ils se trouveront dans la même classe.

Accorderiez-vous votre suffrage, exigeriez-vous que je donnasse le mien, à des aventures capables de faire rougir la vertu la plus équivoque ? Ils sont bien écrits, sans doute : tant pis. Ils n'en sont que plus pernicioeux. Et je ne parle pas ici seulement de ceux qui portent, pour ainsi dire, sur le front l'empreinte de leur infamie, mais aussi de ceux qu'on prétend faire valoir de nos jours, en disant qu'ils couvrent les objets d'une gaze légère ; gaze infidèle, qui ne voile rien, & qui ne sert qu'à irriter la curiosité & les passions. Si l'objet est honnête, il doit paroître dans tout son jour ; s'il ne l'est pas, il faut l'enfouir dans les ténèbres les plus profondes. Cependant vous me prêtez plus de rigidité, que je ne veux en avoir moi-même. Je ne prétends point proscrire tous les romans & tous les contes, tels qu'ils puissent être. Pensez-vous qu'on n'en puisse pas composer qui soient favorables à la vertu & aux mœurs ?

Je crois tout le contraire, répliqua Timagene. Eh ! qui pourroit empêcher, qu'on ne prit pour sujet d'un roman les actions d'un grand homme qui intéresseroit par ses malheurs, & plus encore par ses vertus & son mérite ? Cela n'est

pas plus difficile à feindre qu'un héros amoureux. Il passeroit par mille traverses ; il éprouveroit les revers les plus accablans ; il se trouveroit exposé aux dangers les plus affreux ; & toujours il échapperoit, tantôt par son intrépidité, tantôt par son adresse, quelquefois par des conjonctures heureuses & imprévues. Dans la suite de ces événemens, je ne vois pas qu'il fût impossible de ménager ces révolutions frappantes qui étonnent l'esprit du lecteur, ces situations délicates, intéressantes, qui le tiennent en suspens, & lui causent une espèce de trouble délicieux. On mettroit en jeu le ressort des passions, mais ce seroit pour arriver au bien.

Des gens d'esprit, ajouta Euphorbe, ont désiré que le théâtre fût mis à la portée de tous les citoyens, & qu'en conséquence on en bannit l'amour, où du moins qu'on n'y donnât accès qu'à celui qui est consacré par les loix divines & humaines. Il semble qu'alors, avec quelques autres précautions encore, la scène rentreroit dans ses droits naturels, & reviendrait à sa première origine. A en juger en effet par quelques tragédies des anciens, ce spectacle étoit, & devoit être une école de vertu. Cette idée

qui a paru chimérique a bien d'autres ; a pourtant été appuyée en partie par l'expérience. Nos grands maîtres ont prouvé qu'elle n'étoit point impraticable. Polieucte , Athalie , Mérope font verser des pleurs , qu'on a point à se reprocher. Cinna n'intéresseroit pas moins , quand la passion du héros pour Emilie n'auroit pas lieu. On y verroit toujours un grand homme prêt à périr sous le poignard d'un furieux , qu'il avoit comblé de biens. On le verroit avec transport découvrir le complot , & ne s'en venger que par un pardon général , & de nouveaux bienfaits. Ce qui réussit dans l'action théâtrale , seroit-il impossible dans le récit ? Parmi les contes moraux , j'en lisois un ces jours-ci qui peut servir de preuve à ce que nous disons , si l'on en excepte certains détails d'amourettes , qu'on auroit pu aisément supprimer. En voici une courte analyse. Une mere reste veuve avec deux enfans. Elle montre une prédilection aveugle pour l'aîné , jeune homme sans mérite & sans talens. Le cadet , poussé à bout par la dureté de sa mere , passe dans les isles , où il fait en peu de temps une fortune brillante. Cependant la mere , toute occupée de son aîné , lui fait conclure

un mariage avantageux, & lui cède tous ses biens. Le jeune homme ne tarde pas à se ruiner par la débauche & le jeu. Il meurt, sans être regretté de personne, & laisse sa mere dans la dernière misere. Le cadet apprend en Amérique le triste état de celle qui lui avoit donné le jour. La nature fait taire chez lui tout autre sentiment ; il vend ses fonds, en fait de l'argent, arrive en France, & vient partager ses biens avec sa mere, qu'il détermine enfin à le suivre dans le nouveau monde. Quel intérêt plus vif, que celui qui nous attache à ce jeune exilé ? Mais quel fond d'instructions pour les meres, & pour les enfans ?

Vous commencez à me rassurer, répliqua Timagene en riant, & je vois que nous pourrions bien un jour trouver dans votre bibliothèque une centaine de contes & une douzaine de romans à côté de celui-ci. En attendant, voyons s'il vous plaît, à quelles règles ils sont assujettis l'un & l'autre. Vous m'avez fait entendre, il n'y a qu'un moment, que le roman étoit né de la fiction & de la poésie. Je crois en effet qu'il est, pour ainsi parler, le singe du poëme épique : mais il me semble qu'il s'est

affranchi de toutes ses règles. Si l'on y voit un héros, ce qui n'arrive pas toujours, l'unité d'action n'y est nullement observée. C'est un tissu d'événemens enchaînés les uns dans les autres, & dont aucun ne peut être appelé le fait principal. Souvent l'incident a plus de saille & d'étendue que le fond même du récit, au point de le faire entièrement oublier. On y chercheroit vainement l'unité de temps. La vie entière d'un héros, est la carrière que se prescrit l'Auteur; encore n'est-il pas bien sûr qu'il soit tenu de se renfermer dans ces bornes. Je ne vois pas que l'on fasse état ici de la réflexion d'Horace.

In medias res

Non secus ac notas auditorem rapit.

On raconte tout de suite les choses; comme on suppose qu'elles se sont passées & selon l'ordre naturel des temps. A quoi donc se réduisent les préceptes de cette espèce d'ouvrage?

Je n'en connois presque point d'autres, répondit Euphorbe, que ceux qui concernent l'intérêt & le stile. Le merveilleux & la fiction sont admis dans le roman. Il les a, sans doute, empruntés

de l'épopée : mais dans l'un & dans l'autre il s'est étrangement écarté de son modèle. C'est bien ici qu'on a profité de la liberté de tout oser, qu'Horace accorde aux poètes & aux peintres : malheureusement, contre l'avis de ce poète critique, on l'a fait sans réserve. Tantôt ce sont des fées bonnes ou mauvaises, qui d'un coup de baguette changent toute la nature : tantôt ce sont des antropophages, qui dévorent leurs semblables : là ce sont des géants d'une grandeur énorme, où des hommes subitement métamorphosés en bêtes, en arbres : ici ce sont des pays qui ne ressemblent en rien aux nôtres ; & pour enfanter tant de prodiges, on n'a pas même recours au pouvoir des Dieux, dont l'intervention les rendroit plus supportables. Ce reproche tombe sur-tout sur la plupart des anciens romans. Ceux d'aujourd'hui ne sont pas sujets à ce défaut. Notre siècle n'est pas ami du merveilleux. Il a bien de la peine à croire celui qui est incontestable : jugez s'il doit s'accommoder de celui qui est imaginaire. On s'est donc un peu plus rapproché de la vraisemblance, mais on ne l'a point encore parfaitement atteinte. Dans nos romans modernes, aucun des

événemens en particulier , ne sort communément des loix de la nature & de l'ordre des choses ; mais ces événemens sont si singuliers , leur enchaînement est si rare , qu'il seroit moralement impossible d'en trouver un exemple , & que s'il s'en rencontroit un seul , il passeroit pour un prodige. On peut supposer quelquefois qu'une mere est assez dénaturée pour substituer un enfant à celui que le ciel lui a donné : il n'est pas impossible qu'un jeune homme quitte ses parens , qu'il leur soit inconnu long-temps , qu'on le croye mort : il se peut faire qu'une personne éprouve des malheurs , qu'elle coure des hasards : il peut arriver qu'un pere par une heureuse rencontre reconnoisse un fils qu'il croyoit perdu. Mais est-il bien naturel que ces circonstances se réunissent , s'accumulent , toutes à la fois , toutes en même-temps dans la même personne ; que cette reconnoissance imprévue arrive précisément dans le moment où le pere , après s'être opposé long-temps à une alliance avantageuse pour celui qu'il ne connoissoit point encore , se trouve sur le point de le condamner à mort ? Voilà cependant quelques-uns des bizarres assemblages que nous offrent les romans. Sont-ils bien

dans les règles de la vraisemblance ?

Ce que vous condamnez dans le concours des événemens, ajouta Timagene, se rencontre au moins aussi souvent dans les qualités qu'on attribue aux différens personnages. Ils ne sont jamais ou bons ou méchans à demi. Si l'on peint un scélérat, c'est un monstre composé de tous les vices imaginables. Les héros au contraire, où les héroïnes, ont communément toutes les vertus & tous les talens, sans mélange d'aucun défaut. Comme ces derniers portraits sont plus ragoutans que les autres, je veux vous en mettre un sous les yeux, que je me rappelle encore. Il est tiré de Voiture. C'est le portrait de Zélide, dans le roman qui porte son nom. « Zélide étoit » le plus parfait ouvrage, que le ciel » ait jamais fait. . . . Depuis que le soleil faisoit le tour de la terre, il n'y » avoit point vu une beauté si accomplie que la sienne, & dans le plus » beau corps du monde, elle avoit un » esprit qui ne peut être imaginé des » nôtres, & qui sembloit être de ceux » qui ne doivent pas gouverner d'autres corps, que ceux de la haut, & » qui ont été faits pour conduire les astres. En un âge où à peine les autres

» sçavent proférer quelques paroles, elle
» disoit des choses qui eussent été ad-
» mirées en la bouche des plus sages.
» Personne n'eut jamais une naissance
» plus heureuse que la sienne. Toutes
» les étoiles s'étoient accordées ensem-
» ble pour lui donner ce qu'elles avoient
» de meilleur, & le ciel avoit mis tant
» de choses en elle, que la moindre par-
» tie qui y fût, étoit celle qu'elle tenoit
» de la terre, & elle sembloit une per-
» sonne céleste, tombée ici par miracle.
» Ses inclinations la portoient si puis-
» samment au bien, que pour ce qui
» étoit de faillir, il sembloit qu'elle n'eut
» point de libre-arbitre, & toutes les
» vertus lui étoient si naturelles, qu'il
» eût fallu qu'elle se fût fait violence, pour
» n'en pas exercer quelqu'une. Jamais il
» n'y eut de combat en son ame. Ja-
» mais elle ne fut en doute entre le bien
» & le mal, & elle suivoit toujours la
» justice & la bienséance, en suivant
» toutes ses volontés. La moindre
» part des perfections qui étoient en elle,
» étoit celle qui se pouvoient dire. » Je
vous le demande, avez-vous jamais ren-
contré la copie d'un pareil original ?
Pour moi, je crois que ce n'est point là
la marche de la nature. Je ne connus

jamais de caractère si vicieux qui n'eût quelque chose de bon , ni de vertu si parfaite , qui n'eût quelque tache. Mais revenons à l'intérêt qui doit regner dans le roman. Est-il bien aisé de le produire ?

Il l'est plus , sans doute , répartit Euphorbe , dans cette espece de récit , que dans l'histoire & dans tout autre qui s'appuye sur la vérité. L'écrivain étant maître de sa matiere , il seroit bien maladroit , s'il ne disposoit pas les événemens & les caractères d'une manière propre à nous attacher. Il faut donc qu'on nous fasse estimer & aimer un , ou plusieurs personnages. On les supposera dans différentes conjonctures critiques , capables de nous faire appréhender pour leurs biens , leur honneur , ou leurs jours , & qui seront l'effet du hasard , de quelque imprudence ou de quelque faute excusable : un scélérat n'a point de droit à notre attachement. On entretiendra nos alarmes , en faisant briller de temps en temps des rayons d'espérance , qui disparoîtront ensuite. On soutiendra cette douce agitation , pendant tout le cours du récit , jusqu'au dénouement , qui doit mettre le comble à l'intérêt , en nous procurant une satisfaction pleine

de charmes. Plusieurs autres moyens particuliers peuvent contribuer encore dans le détail des faits à échauffer l'intérêt : tels sont les discours pathétiques , les suspensions adroites, les descriptions vives & animées ; en un mot , tout ce qui peut mettre en mouvement les passions. Mais il faut qu'elles soient honnêtes & légitimes , comme la compassion , la terreur , l'admiration du beau & du sublime. Plus l'intérêt sera vif , plus il sera dangereux , s'il tombe sur un objet condamnable.

Je vois que l'intérêt du roman , poursuit Timagene , a beaucoup de rapport avec celui de l'Epopée & du poëme tragique ; & j'en conclus que celui du conte doit avoir quelque ressemblance avec ce qui nous attache au poëme comique. Les défauts des particuliers , leurs caractères , leurs intrigues , leurs querelles même , doivent produire à proportion dans celui-ci les mêmes effets que sur la scène. Je soupçonne même que , pour le stile , le conte a de la conformité avec la comédie & le roman avec la tragédie & l'épopée.

Je ne suis pas tout-à-fait de votre avis sur cet article , interrompit Euphorbe. La muse épique embouche la trompette ;

pette ; celle de la tragédie chauffe le cothurne : leur air doit toujours être grand & magnifique , & se soutenir par toutes les richesses de la poésie. Le roman , il est vrai , a quelque conformité avec ces deux poèmes par la fiction & l'intérêt : mais il n'est que le récit d'une suite d'événemens vraisemblables , placés dans leur ordre naturel ; il est communément écrit en prose ; & par-là il se rapproche d'avantage de l'histoire. Il doit donc imiter son stile ; c'est-à-dire , que l'écrivain doit se laisser oublier , pour n'occuper son lecteur que des faits qu'il raconte , & produire plus sûrement l'illusion nécessaire à l'intérêt. Il faut qu'il s'exprime d'une manière noble , sans enflure , serrée , sans obscurité , & sur-tout qu'il évite la recherche de l'esprit , & l'affectation des grands mots. Par rapport aux caractères qu'il présente , il est nécessaire qu'ils soient aussi soutenus que dans le poème épique. Ce sont des enfans de son imagination ; il peut les former à son gré : il doit donc les rendre semblables à ceux de la nature. Le caractère d'un personnage doit se montrer jusque dans ses discours. Don Guichotte ne parle qu'avec emphase & d'un ton ridiculement empoulé : Sancho ne dément

Jamais cette ingénuité grossière & triviale, qu'il avoit dû puiser dans sa première origine. Il en est tout autrement du conte. Le principal mérite de son stile consiste dans cette aimable naïveté, dont nous faisons l'éloge ce matin. Il a cela de commun avec la fable : composé avec beaucoup d'art, il n'en laisse presque point paroître.

C'est apparemment là, ajouta Timagene, ce que veut dire l'Auteur des contes moraux, par ces mots que j'ai lus dans sa préface : « Quand c'est moi qui raconte, je me livre à l'impression actuelle du sentiment ou de l'image que je dois rendre : c'est mon sujet qui me donne le ton. Quand je fais parler mes personnages, tout l'art que j'y emploie est d'être présent à leur entretien, & d'écrire ce que je crois entendre. » En effet, je pense que le meilleur moyen pour réussir dans le conte, est d'étudier plus son sujet, que ses termes, de se mettre à la place de ceux qui agissent, & de laisser alors la nature nous fournir les expressions, comme elle les dicte dans la conversation familière. Ne diroit-on pas que ces vers de la Fontaine, dans le conte de Béalphégor, ont coulé d'eux-mêmes sous sa plume ?

Un Intendant ? Qu'est-ce que cette chose ?
Je définis cet être , un animal
Qui , comme on dit , sçait pêcher en eau
trouble :

Et plus le bien de son maître va mal ,
Plus le sien croît , plus son profit redouble ;
Tant qu'aisément lui-même acheteroit
Ce qui de net au Seigneur resteroit :
Donc , par raison bien & dûment déduite ,
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état , s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devint l'Intendant à son tour ;
Car regagnant ce qu'il eut étant maître ,
Ils reprendroient tous deux leur premier
être.

Voilà assurément du simple & du naïf ;
où je me trompe fort.

Vous avez bien raison , reprit Euphorbe : mais je suis en état de vous citer ici quelques autres exemples , dont la naïveté est encore plus sensible. J'ai sur moi un recueil des poésies de la Monnoye : permettez que je vous lise quelques-uns de ses contes. Ils ne sont pas longs ; ils nous divertiront.

Un gros coquin , veille de fête-Dieu ,
Chez un barbier fut présenter sa face ,

Le suppliant de lui vouloir , par grace ,
Faire le poil pour l'amour du bon Dieu.
Fort volontiers , dit le barbier honnête ;
Vîte , garçon , en faveur de la fête ,
Dépêchez-moi cette barbe gratis.
Aussi tôt dit , un de ses apprentis
Charcute au gueux le menton & la joue.
Le patient faisoit piteuse moue ,
Et comme il vit paroître en ce moment
Certain barbet navré cruellement ,
Pour vol par lui commis dans la cuisine ;
Ah ! pauvre chien , que je vois en ce lieu ,
S'écria-t-il , je connois à ta mine
Qu'on t'a rasé pour l'amour du bon Dieu.

La plaisanterie est fort bonne , répliqua Timagene ; mais il y a dans ce conte quelques façons de parler , qui me semblent au-dessous du naïf , & approcher un peu du trivial. Il étoit possible de mettre plus de noblesse dans l'expression , sur-tout du premier & du neuvième vers.

Dans celui-ci , poursuivit Euphorbe ; vous ne trouverez pas le même défaut.

En certain bourg au bonhomme Lucas
Messire Artus passoit un bail à ferme ,
Et prétendoit au bout de chaque terme ,

Outre le prix , avoir un cochon gras.
 Pour un cochon , je n'y répugne pas ,
 Dit le fermier , mais gras , c'est autre chose.
 Que sçais-je moi ce qu'il arrivera ?
 Le grain peut-être , ou le gland manquera.
 Point ne me veux soumettre à telle clause.
 Artus répond que point n'en démordra.
 Messieurs , leur dit le Notaire équitable ,
 Vous pouvez prendre un milieu , l'on met-
 tra ,
 Qu'au sieur bailleur le preneur donnera ,
 Bon an , mal an , un cochon raisonnable.

Je vois dans cette historiette , ajouta Timagene , un stile clair , aisé , simple ; mais qui n'a rien de bas & de bouffon. C'est le ton de la conversation. La naïveté qui termine ce conte , dans la place où elle est , produit une surprise très-agréable.

En voici encore un , continua Euphorbe , dans un genre un peu différent , mais qui ne vous plaira pas moins. C'est un dialogue entre deux amis qui se rencontrent le matin dans une Eglise.

Bon jour , compere André. Bon jour , compere Gile.

Comment vous portez-vous ? Bien , & vous ?
A souhait.

Puis-je ouir cette Messe ? Elle est tout votre
fait ;

Le Prêtre n'en est pas encore à l'Evangile.

Voulez-vous qu'au sortir nous déjeunions en
ville ?

Tope. Nous en mettrons sire Ambroise & Ro-
lait.

D'accord. Il ne nous faut qu'un bon cochon
de lait.

Ha, vous n'y songez pas , c'est aujourd'hui
vigile.

Vigile ? A demain donc , je suis pour les jours
gras.

A propos ; on m'a dit que le voisin Lucas
Epouse votre. . . . Point. J'ai découvert ses
dettes.

Où vend-on de bon vin ? Tout proche l'Hôtel-
Dieu.

Grand merci. Prêtez-moi, de grace, vos lu-
nettes.

Oh , oh , la Messe est dite ; Adieu , compere,
adieu.

Voilà assurément, reprit Timagene ,
beaucoup de légèreté , une simplicité

charmante, & même une satyre très-fine : mais prétendez-vous nous donner cela pour un récit ?

Sans doute, répondit Euphorbe, & pour un récit très-adroit. Il est aisé de vous en convaincre en le remettant dans sa forme ordinaire. Voici à peu près à quoi il pourroit se réduire. *Un jour Giles rencontra dans l'Eglise son compere André. Après avoir donné & reçu le bon jour, il lui demanda s'il pouvoit entendre la messe, à laquelle il assistoit lui-même. Vous le pouvez, répondit André ; elle n'est pas encore à l'Evangile. Voulez-vous, reprit l'autre, que nous déjeûnions aujourd'hui ensemble ?*

Je ne pousse pas plus loin cette narration qui deviendrait insupportable & par sa longueur & par sa monotonie. L'Auteur évite habilement cet inconvénient en introduisant tout-à-coup les personnages. Nous entendons leurs propos, comme si nous étions dans le temple. La suppression sur-tout de toutes les liaisons donne à leur conversation une vivacité, qui ne porte aucun préjudice à la clarté.

Excusez, repartit en riant Timagene : c'est cette vivacité qui m'a trompé. J'imaginois presque être présent à l'entretien des deux compères, pendant la

messe, & je ne songeois pas que c'étoit la Monnoye qui me le racontoit. Je trouve, comme vous, que c'est un artifice très-utile de retrancher les liaisons, lorsqu'on peut le faire sans jeter de l'obscurité dans le dialogue. Mais selon moi, on ne doit pas se croire à l'abri de cet inconvénient, en substituant à ces liaisons des traits d'impression formés par la presse, comme on le pratique souvent aujourd'hui. Ces signes typographiques ne parlent qu'aux yeux, & non point aux oreilles. Ils avertissent le lecteur; mais moi qui ne suis qu'auditeur, je suis en danger de me méprendre, si la suite du discours ne suffit pas pour m'apprendre le changement des interlocuteurs: & si celle-ci est suffisante, le trait devient inutile.

Nos écrivains modernes, poursuit Euphorbe, ont cru par cette invention se tirer d'un embarras assez commun dans les dialogues indirects. La nécessité où l'on est d'avertir le lecteur toutes les fois qu'un personnage prend la parole, allonge la diction, & la rend souvent traînante. Ils ont cru pouvoir remplacer les expressions usitées dans ce cas, par un signe arbitraire: mais la remarque que vous venez de faire, en montre

l'insuffisance. Je pense donc que tout dépend ici du jugement & de l'attention de l'Auteur : il employera les liaisons, partout où leur suppression pourroit induire en erreur une oreille attentive : il les omettra , lorsque la suite du discours fera suffisamment appercevoir la différence des interlocuteurs. Le bon goût est le seul juge qu'il doit écouter dans cette circonstance.

Vous êtes un homme admirable , pour trouver des tempéramens , reprit Timagene : mais je vois que vous ne ménagez pas beaucoup notre paresse. Comme la nuit approche , je veux mettre à profit le reste du jour. Je vais me rendre dans votre cabinet , & parcourir les poësies de la Monnoye pour voir si partout il a aussi bien réussi, que dans les endroits dont vous m'avez fait part.

F I N.

TABLE

DES ENTRETIENS.

P	PREMIER Entretien. <i>Nature du Récit,</i>	page 1
	Second Entretien. <i>Qualités du Récit,</i>	27
	Troisième Entretien. <i>Ornemens du Récit,</i>	68
	Quatrième Entretien. <i>Suite des ornemens du Récit,</i>	160
	Cinquième Entretien. <i>Suite des ornemens du Récit,</i>	236
	Sixième Entretien. <i>Narration historique. Qualités de cette narration,</i>	294
	Septième Entretien. <i>Ornemens de l'Histoire,</i>	345
	Huitième Entretien. <i>Narration oratoire, ses qualités & ses ornemens,</i>	411
	Neuvième Entretien. <i>Narration poétique & ses ornemens,</i>	465
	Dixième Entretien. <i>Narration badine,</i>	535
	Onzième Entretien. <i>La Fable ou l'Apologue & le Récit naïf,</i>	578
	Douzième Entretien. <i>Du Roman & du Conte,</i>	662

Fin de la Table.

T A B L E

DES MATIERES

ET DES NOMS PROPRES

EMPLOYÉS DANS CET OUVRAGE.

*On n'a point compris dans cette table,
ce qui n'est cité que dans les exemples.
Les chiffres marquent les pages.*

A

A BDALONYME, <i>Page</i> 288.	Ajax, 234, 258.
Abregés chonologi- ques, historiques, 11, 101.	Aiguille (d'), 421, 428.
Aceste, 75.	Alexandre-le-Grand, 94, 221, 277, 288, 330, 613.
Achemenides, 74.	Amadis, 679.
Achille, 87, 234, 471, 502, 551, 679.	Amand (S.), 232.
Ænée, 73, 116, 248, 468, 471, 490.	Amelot de la Houf- faye, 263.
Ænéide, 42, 74, 92, 93, 115, 248, 471, 490, 524.	Andromaque, 74, 501, 524.
Agamemnon, 87, 234, 551, 588.	Anecdotes, 350, 379, 390, 391, 396, 397.
Agricola, 399.	Annales, 11, 321.
Agrippine, 173.	Anne. Reine, 81, — de Boulen, 328.
	Annibal, 175, 221,

238, 527, 528.	Armide, 271, 468,
Antigone, 389, 491.	506, 509.
Antiloque, 474.	Arnaud d'Andilly,
Antiochus, 243, 245.	684.
Antoine, 172, 221.	Artevelle, 342.
Apollon, 466, 521.	Artus, 671, 673.
Apologue, 22, 174,	Astyanax, 501.
578, 579, 580, 588,	Athalie, 240, 281,
592, 603, 614, 615,	500, 504, 688.
616, 625.	Aubert, 615.
Apostrophe, 19, 128,	Auguste, 116, 146,
684.	170, 235, 286, 367,
Arbate, 476	524, 614.
Aristophanes, 94, 537	

B

Badinage, 245, 272,	488, 510, 525,
285, 296, 536,	533.
337, 542, 551,	Bologne, (de) 529.
562, 577, 591,	Bossuet, 33, 218, 227,
631, 660.	242, 253, 285.
Balzac, 565.	Bouffoneries, 536,
Basile (S.), 287.	537, 538, 631,
Bayard, 394, 397.	701.
Bedmar (de), 77,	Boufflers, (de) 551.
367.	Bougeant, (le P.)
Béelphégor, 698.	670.
Benjamin, 148.	Bouhours, (le P.) 33,
Berruyer (le P.) 149.	241, 319, 398,
Bocchus, 86.	590.
Boccoris, 231.	Bourbon, (le conné-
Bodin, 302.	table de) 394.
Boëce, 244.	Boursault, 598, 600
Boileau, 69, 167, 211,	Brantôme, 632
296, 481, 484,	Brébœuf, 229

DES MATIERES. 709

Briéveté, 27, 42, 43, 561.
 44, 61, 62, 63, 68, Bruyere (la) 33, 162,
 171, 414, 472, 198, 219, 277,
 535, 563, 625. 318, 323, 660,
 Brumoi, (le P.) 491. 662, 667.
 Brutus, 10, 114, 270,

C.

Caligula, 23.	Catrou, (le P.) 79,
Calypso, 513.	122.
Camille, 331.	Catulus, 86.
Caninius, 571, 576.	Cécile, 681, 682,
Canus, 640.	683.
Canut, 394, 395.	Cécilia, 452, 454.
Caractères, 21, 22,	457.
80, 84, 92, 119,	Céladon, 679.
173, 197, 198,	Céphise, 501.
216, 219, 221,	Cerbere, 505.
259, 340, 347,	César, 9, 84, 114,
350, 365, 371,	173, 221, 228,
375, 393, 410,	230, 317, 318,
431, 451, 467,	320, 330, 334,
493, 512, 554,	373, 399, 401,
557, 559, 621,	410, 411, 432,
624, 628, 677,	613.
679, 695, 696,	Chapelle, 558.
697.	Charlemagne, 303,
Cartouche, 341.	330, 488.
Catastrophe, 10, 131,	Charles-Quint, 129.
189, 328, 348,	Charles VII, 406. —
683.	VIII, 320. — XII,
Catilina, 83, 219,	260. — de Bourgo-
224, 225, 334,	gne, 246, 540.
342, 351, 621.	Charolois, (Comte
Caton, 173, 335,	de) 192.
373.	Chroniques, 11.

Chryfogonus , 433 ,	664 , 694.
451 , 452 , 453 ,	Citations , 100 , 101.
454.	Clarté , 27 , 31 , 33 ,
Cicéron , 82 , 91 , 92 ,	34 , 230 , 360 , 411 ,
117 , 190 , 191 ,	414 , 566 , 568 ,
192 , 221 , 222 ,	572 , 666 , 701 ,
224 , 225 , 243 ,	703.
245 , 274 , 284 ,	Claude , 189.
296 , 298 , 334 ,	Cléopâtre , 172.
406 , 414 , 415 ,	Clodius , 190 , 417 ,
416 , 417 , 419 ,	433.
420 , 431 , 432 ,	Clorinde , 468 , 509 ,
433 , 450 , 451 ,	525 , 526.
453 , 454 , 455 ,	Clovis , 305 , 306 ,
458 , 459 , 637.	307 , 308.
Cinna , 146 , 170 , 283 ,	Cluentius , 459 , 463.
614 , 688.	Clytemnestre , 234.
Cinqmars , (de) 396.	Cochin , 421.
Circé , 504 , 533.	Cœlius , 225.
Circonstances , 6 , 9 ,	Collatinus , 328.
10 , 12 , 13 , 15 ,	Comédie , 20 , 76 ,
20 , 21 , 22 , 25 ,	189 , 272 , 328 ,
44 , 53 , 54 , 60 , 61 ,	558 , 677 , 685 ,
120 , 162 , 171 ,	696 , 700.
172 , 173 , 175 ,	Comparaison , 34 , 228 ,
188 , 189 , 191 ,	250 , 251 , 252 ,
192 , 193 , 214 ,	253 , 254 , 255 ,
310 , 316 , 362 ,	256 , 258 , 259 ,
376 , 377 , 385 ,	401 , 528 , 543 ,
388 , 420 , 429 ,	562 , 598 , 614 ,
432 , 452 , 459 ,	615 , 616 , 617 ,
464 , 472 , 495 ,	625.
496 , 497 , 500 ,	Condé , (le prince)
501 , 503 , 538 ,	81 , 226 , 227 , 242.
543 , 549 , 550 ,	Conrad III , 378.
557 , 574 , 662 ,	Constantin , 303 , 330 ,
	402 ,

DES MATIÈRES. 711

Conte, 20, 161, 669,	Cordemoi, (de) 345.
685, 686, 688,	Coriolan, 79, 331,
689, 696, 698,	377.
699, 701.	Corneille, 33, 146,
Conteurs, 4, 11.	196, 282, 491,
Conversation, 272,	492, 493.
289, 293, 397,	Cornélius Cossus, 337.
536, 577, 578,	Créon, 491.
595, 600, 602,	Crésus, 378, 579.
613, 628, 659,	Cromwel, 219, 227,
660, 663, 666,	330, 342.
668, 698, 701,	Cyrus, 378.
703.	

D.

Dacier, (Mad.) 116,	Denis d'Harlicarnasse,
258.	345.
Damasippe, 288.	Derby, (le comte de)
Daniel, (le P.) 44,	131, 145.
53, 353.	Desbillons, (le P.)
Darès, 75.	631.
David, 580.	Descartes, 93.
Définition, 63. — de	Description, 53, 74,
la fable, 588. — de	77, 79, 81, 106,
l'intérêt, 105. — du	197, 198, 205,
naïf, 630. — du	206, 207, 208,
poëme épique, 486,	214, 215, 216,
511. — du récit,	217, 349, 350,
23. — du roman,	351, 353, 360,
672. — du sublime,	364, 365, 402,
276.	403, 411, 413,
Déjanire, 491, 493,	474, 497, 503,
496, 497.	506, 512, 513,
Démétrius Poliorce-	521, 530, 559,
tes, 389, 390.	572, 662, 680,

	696.	340 , 379 , 385 ,
Dialogue ,	249 , 287 ,	388 , 391 , 412 ,
	288 , 289 , 290 ,	413 , 415 , 416 ,
	293 , 557 , 701 ,	418 , 419 , 455 ,
	704.	459 , 466 , 518 ,
Diane ,	479.	520 , 602 , 658 ,
Didon ,	116 , 248 ,	663 , 696 , 697 ,
	490.	704 , 705.
Digression ,	35 , 38 ,	Domitien , 400.
	79 , 80 , 82 , 85 ,	Don Guichotte , 471 ,
	234 , 518 , 589.	564 , 669 , 697.
Diomede ,	234.	Dubos , 104 , 107.
Discours ,	335 , 338 ,	Dupuy , 493.

E.

Edouard I ,	40 , 41 ,	Eschile , 503.
	246. — IV , 354.	Esope , 13 , 15 , 18 ,
Eginard ,	303.	579 , 581 , 591 ,
Egremont ,	681 , 682.	627.
Electre ,	212.	Especies différentes de
Emilie ,	688.	récits , 5.
Encelade ,	522.	Esther , 249.
Entelle ,	75.	Etna , 74.
Epopée ,	20 , 22 , 376 ,	Euridice , 491.
	470 , 485 , 487 ,	Euripide , 479 , 679.
	510 , 511 , 526 ,	Euryale , 74 , 167 ,
	689 , 691 , 696 ,	239 , 252.
	697.	Eusebe , 303.
Episode ,	73 , 90 , 558.	

F

Fabert ,	396 , 397.	96 , 235 , 246 , 248 ,
Fable ,	13 , 20 , 22 ,	272 , 273 , 288 ,
	27 , 87 , 90 , 95 ,	533 , 577 , 578 ,

DES MATIERES. 713

579 , 580 , 581 ,	512 , 513 , 621.
584 , 586 , 588 ,	Fin de l'apologue, 580,
589 , 591 , 592 ,	581 , 589 , — du ré-
594 , 596 , 598 ,	cit, 5. — du roman,
600 , 601 , 602 ,	679.
607 , 610 , 611 ,	Fléchier , 196 , 283.
612 , 613 , 614 ,	Fleury , (le Card. de)
615 , 616 , 618 ,	106.
620 , 621 , 622 ,	Fleury , (l'abbé) 311,
624 , 625 , 626 ,	313.
628 , 629 , 631 ,	Florus , 403 , 523.
641 , 643 , 659 ,	Folard . 432.
672 ; 698.	Fontaine , (la) 13, 16,
Fabuliste, 15, 18, 102,	19 , 27 , 84 , 102 ,
162 , 273 , 582 ,	235 , 246 , 248 ,
583 , 588 , 592 ,	272 , 288 , 533 ,
596 , 610 , 617 ,	562 , 583 , 592 ,
618 , 627 , 631 ,	596 , 600 , 601 ,
652.	607 , 626 , 628 ,
Faërne , 631.	630 , 631 , 641 ,
Fanferedin , 670.	643 , 698.
Fénélon , 227 , 252 ,	Fosse , (de la) 550 , 563.
265 , 298 , 510 ,	François I , 247 , 636.

G.

Galba , 404.	Goût, 62 , 69 , 74 , 76 ,
Geoffroi , 312 , 316 ,	84 , 87 , 90 , 94 ,
317.	107 , 167 , 215 ,
Germanicus , 286 ,	267 , 277 , 319 ,
385 , 388.	345 , 404 , 459 ,
Glaucia , 457.	481 , 505 , 523 ,
Godefroy de Bouillon ,	538 , 549 , 557 ,
468.	560 , 569 , 578 ,
Gombaud , 630 , 633.	590 , 594 , 601 ,
Gomberville , 345.	674 , 705. — mau-

vais, 6, 40, 100,	Griffet, (le P.) 264,
403.	346, 380.
Grégoire de Tours,	Grignan, (Mad. de)
307, 308, 309.	664.
Greffet, 98, 99.	Guarini (le) 522
Greuze, 520.	Gyas, 74, 91.

H.

Harpies, (les) 73, 75,	163, 167, 172,
232.	193, 207, 218,
Hector, 501, 551.	225, 255, 259,
Hémon, 491.	263, 285, 292,
Hénault, 11, 101,	296, 300, 304,
102, 265.	309, 321, 322,
Henry, <i>Rois de France</i> , III, 404. — IV,	323, 325, 334,
429. <i>Rois d'Angle-</i>	336, 341, 342,
<i>terre</i> . III, 369. —	343, 347, 349,
VI, 354, 406. —	350, 351, 353,
VIII, 328. — <i>due</i>	360, 364, 365,
<i>de Guise</i> , 44, &	376, 377, 379,
<i>suiv.</i> 61.	390, 391, 401,
Henriade, 53, 212,	402, 403, 406,
261.	467, 468, 513,
Hercule, 490, 493.	536, 652, 653,
Hérodote, 410.	661, 671, 678,
Herminie, 509.	695, 697.
Hésiode, 233.	Homere, 38, 42, 90,
Hyppolite, 169, 170,	211, 232, 234,
472, 496.	257, 258, 472,
Histoire, 11, 20, 21,	474, 476, 488,
24, 25, 32, 40, 44,	489, 510, 523,
55, 67, 70, 81, 83,	530.
88, 90, 92, 109,	Horace, 12, 21, 22,
120, 121, 154,	26, 35, 42, 86,
	88, 123, 162, 174,

DES MATIERES. 715

214, 232, 239, 633, 645, 652,
 276, 285, 288, 690, 691.
 298, 471, 505, Horaces & Curiaces,
 511, 513, 515, (les) 63, 193, 201,
 520, 523, 537, 245.
 558, 560, 561, Hyllus, 490, 493,
 562, 567, 579, 496, 497.
 602, 608, 629, Hyppias, 198.

I.

Idamante, 252. 479, 487, 488,
 Idomenée, 170. 492, 496, 509,
 Iliade, 22, 90, 471, 510, 549, 550,
 588. 572, 554, 557,
 Intérêt, 7, 12, 40, 551, 658, 661,
 54, 55, 103, 104, 664, 680, 683,
 105, 106, 107, 686, 687, 688,
 108, 109, 110, 689, 690, 695,
 112, 114, 115, 696, 697.
 116, 118, 122, Invention, 19, 20,
 128, 146, 200, 162, 166, 167.
 347, 348, 350, Iphigénie, 233, 234,
 376, 379, 388, 480, 492, 679.
 452, 455, 474, Ismen, 468.

J.

Jacob, 148. Jofabeth, 500.
 Jagellon, 391. Joseph, 147, 148,
 Jacques Pierre, 77. 154.
 Jean, 353. Juda, 148, 154.
 Jésus, 165. Julien, 328.
 Joad, 240. Jupiter, 55, 61, 471,
 Joas, 500. 489.
 Joinville, 101, 167, Justin, 339.
 632.

L.

Laocoon, 96, 233.	23, 192, 246, 320,
Larrei, 81, 83.	469, 632. -- XIII,
Léolyn, 40.	264, 269, 304,
Lettres, 95, 536, 548,	524. -- XIV, 265,
568, 569, 570,	290, 353, 405,
577, 659, 660,	524, 543, 632.
664, 666, 668.	Lucain, 55, 76, 228,
Livoi, (le P. de) 554.	317, 318, 629.
Longin, 233, 246,	Lucien, 296, 299, 322,
277, 488, 503.	349, 365.
Louis IX, (S.) 271,	Lucrèce, 325, 327. --
330, 632. -- XI,	<i>Le Poète</i> , III, 127.

M.

Mahomet, 96.	265.
Maimbourg, (le P.) 237.	Mécène, 567.
Maître, (le) 419.	Médicis, 303.
Manué, 165.	Ménénius - Agrippa, 580.
Marguerite, 354.	Mentor, 484.
Marie - Madeleine, 165. -- de Médicis,	Mercure, 55.
524. -- Stuart, 310.	Mérope, 688.
Marius, 85, 86, 454,	Merveilleux, 470, 480,
672.	481, 485, 486,
Maroboduus, 235.	487, 510, 672,
Marot, 247, 636.	673, 690, 691.
Mathan, 240.	Messaline, 189.
Maxence, 402.	Métaphore, 34, 281.
Maxime, 146.	Métellus, 91, 453.
Maynard, 28.	Michel de Cervantes,
Mazarin, 81, 261,	564.
	Milon, 190, 191, 192,

DES MATIERES. 717

417, 418, 431,	Monotonie, 23, 39,
432.	74, 248, 344, 703.
Milton, 468, 506,	Montcalm, (de) 395.
510, 513.	Montécuculli, (de)
Minerve, 484.	189.
Mirabaud, 507.	Montmorenci, 379,
Mithridate, 113, 169,	388.
339, 414, 476.	Mothe, (la) 592,
Modeste, 287.	594, 602, 608.
Moine, (le P.le) 345.	Mothe le Vayer, (la)
Moluc, 356, 359.	345.
Monnier, (le) 588.	Moyse, 528.
Monnoye, (la) 699,	Muret, 30.
704, 705.	

N.

Naïf, 190, 245, 320,	417, 420, 421,
431, 577, 578,	455, 456, 458,
629, 630, 631,	459, 463. -- Plai-
632, 633, 635,	fante, 274, 293,
636, 640, 643,	535, 538, 560,
652, 658, 660,	566, 572, 577,
666, 668, 698,	600, 608. -- Poë-
699, 700, 701.	tique, 259, 465,
Narration, 24, 40, 43,	467, 511. -- Tra-
87, 88, 161, 335,	gique, 90, 467.
413, 703. -- Epi-	Nathan, 580.
que, 90, 467. --	Nature, 24, 61, 62,
Historique, 163,	70, 71, 73, 154,
294. -- Naïve, 637,	161, 163, 165,
645, 653, 659,	166, 171, 190,
667, 701. -- Ora-	215, 234, 236,
toire, 88, 90, 163,	238, 301, 310,
190, 411, 412,	330, 348, 431,
414, 415, 416,	451, 459, 464,

466 , 468 , 469 ,	603 , 612 , 615 ,
472 , 474 , 479 ,	630 , 644 , 652 ,
480 , 487 , 489 ,	654 , 658 , 689 ,
497 , 506 , 512 ,	692 , 694 , 697 ,
513 , 515 , 520 ,	698. --- du Récit ,
521 , 523 , 526 ,	1 , 5 , 6 , 19 .
532 , 549 , 557 ,	Néron , 23 , 32 , 125 ,
559 , 560 , 576 ,	172 , 173 .
577 , 581 , 590 ,	Nessus , 496 .
591 , 594 , 595 ,	Nestor , 38 .
596 , 598 , 600 ,	Nisus , 74 , 239 , 241 .

O.

Œgine , 64 .	l'Histoire , 344 , 345 ,
Œdipe , 491 .	346 , 349 , 350 ,
Olinde , 509 .	376 , 401 , 402 .
Olivarès , (d') 264 .	--- Oratoires , 349 ,
Ordre , 344 , 345 , 346 ,	411 , 455 , 456 ,
348 , 350 .	459 , 464 . — Poë-
Oreste , 212 .	tiques , 349 , 465 ,
Orléans , (le P. d') 40 ,	487 , 488 , 520 ,
131 , 317 , 354 ,	526 , 530 , 670 .
360 , 362 , 406 .	--- du Récit , 5 , 9 ,
Ornemens , 41 , 43 ,	40 , 54 , 68 , 71 , 82 ,
61 , 69 , 74 , 154 ,	160 , 161 , 165 ,
207 , 236 , 251 ,	171 , 198 , 205 ,
280 , 281 , 364 ,	236 , 253 , 267 ,
413 , 457 , 514 ,	288 , 557 , 565 ,
525 , 527 , 563 ,	574 , 635 .
564 , 581 , 601 .	Orphée , 244 , 268 .
609 . --- de la Fable ,	Ovide , 55 , 63 , 65 ,
588 , 591 , 592 ,	100 , 208 , 213 ,
596 , 617 , 643 . --- de	538 .

P.

- Pacuvius**, 238. 350, 401, 402,
Panegyrique, 403, 403, 521, 525,
 456. 526, 536, 549,
Panthée, 248. — *fem-* 590, 662, 685.
me d'Abirate, — affectées, 271,
 377, 378, 388. 403, 510, 522,
Parallele, 259, 260, 564. — agréables,
 361, 262, 325, 564, 565, 572.
 331, 373, 396, — brillantes & in-
 528, 600. génieuses, 168, 267,
Pasquier, 311. 413, 456, 512,
Pathétique, 284, 350, 521. — délicates,
 376, 377, 380, 267, 268, 269,
 388, 389, 390, 270, 272, 402,
 402, 455, 458, 404. 405, 456,
 459, 487, 488, 458, 515, 526,
 493, 497, 500, 538, 565, 576.
 501, 512, 696. — naïves, 633. — na-
Patric, 293. turelles & simples,
Patrocle, 588. 267, 270, 271,
Paul Jove, 303. 272, 282, 359,
Peintures, 6, 19, 39, 515, 520, 521.
 81, 190, 193, 199, — nobles, 267, 272,
 206, 207, 217, 273, 284, 402,
 226, 233, 237, 521. — poétiques,
 238, 377, 455, 526, 527.
 493, 505, 509, **Perse**, 31, 32.
 515, 559, 565. **Petau**, (le P.) 313.
Pelisson - Fontanier, **Phèdre**, 13, 14, 15,
 292, 410. 19, 95, 572, 581,
Pensées, 106, 226, 583, 584, 592,
 253, 259, 272, 596, 631. — *femme*
 276, 279, 293, *de Thésée*, 496, 532.

Philémon & Baucis ,	55.	Polydore ,	73.
Philippe Auguste, 353.		Polyeucte ,	688.
— duc d'Anjou ,		Polyphême ,	74, 75.
371 , 372. — de		Pompée ,	91, 92, 113,
Comines, 101, 102,		196 , 282 , 317 ,	
167 , 192 , 246 ,		399 , 403 , 411 ,	
320 , 321 , 334 ,		414, 418 , 492.	
632.		Porée , (le P.)	672.
Photius ,	673.	Portraits ,	16, 18, 20,
Pierre-le-grand ,	260.	22, 32 , 80, 81, 83,	
264.		90, 106, 166, 168,	
Plaifanteries ,	89, 90,	197 , 198 , 214 ,	
92 , 93 , 94, 192 ,		215 , 216 , 217 ,	
283 , 328 , 342 ,		218 , 219 , 225 ,	
397 , 465 , 536 ,		226 , 230 , 231 ,	
537 , 538 , 540 ,		232 , 233 , 234 ,	
562 , 659 , 660 ,		259 , 260 , 265 ,	
700.		334 , 350 , 365 ,	
Planude ,	581.	367 , 372 , 454 ,	
Plaute ,	94, 629.	483 , 503 , 515 ,	
Pline le jeune ,	324 ,	518 , 521 , 529 ,	
456 , 568 , 569 ,		559 , 576 , 645 ,	
571 , 577 , 659 ,		680, 693.	
660. — le natura-		Protogène ,	389.
liste ,	389.	Ptolomée Auletes ,	
Plutarque ,	318.	215.	
Pollion ,	302.	Pyrrhus ,	501, 503.
		Pythagore ,	397.

Q.

Qualités de la com-	353, — du récit his-
paraïson, 253, 257.	torique, 294, 295 ,
— de l'Epopée, 511.	342. — du récit ora-
— de la Fable, 581,	toire, 411. — du récit
588. — de la des-	poétique, 486. — du
cription historique,	récit,

DES MATIERES. 721

récit, 5, 27, 28, 42, 414, 471, 551, 612, 631. — du sticle, 343, 405, 406, 410. — des transitions, 40.

Quinte-Curce, 207, 288, 335, 340. Quintilien, 7, 30, 34, 38, 43, 63, 88, 90, 415, 431, 432, 450, 456.

R.

Racine, 169, 240, 249, 278, 282, 472, 475, 479, 500, 501.

Rapin, (le P.) 343, 353, 402.

Réal, (de S.) 76, 84, 129, 215, 347, 367, 391.

Reboulet, 353, 371.

Réflexions, 310, 331, 333, 347, 350, 390, 397, 398, 399, 416, 420, 430, 572, 600, 608, 618, 631.

Rémus & Romulus, 671.

Renaud, 468.

Rêts (de) 271.

Richard II, 131, 145, 146, 362.

Richelieu, 261, 263, 264, 265, 304, 396.

Richer, 584, 611, 618, 626.

Riviere, (de la) 81.

Roderic, 328.

Rolland, 673.

Rollin, 65, 66, 215, 289, 336, 339, 466, 483, 491.

Roman, 20, 23, 24, 472, 513, 564, 669, 670, 671, 672, 673, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 683, 684, 685, 686, 689, 690, 691, 692, 696, 697.

Roscius, 451, 452, 453, 455, 457.

Rousseau, 269, 504, 550, 551, 563, 636.

Rubens, 524.

S.

- Salluste, 28, 44, 83, 84, 219, 221, 225, 334, 335, 340 351, 373.
 Samson, 165.
 Sancho, 697.
 Sannazar, 485.
 Santeuil, 565.
 Sarbiévius, 276.
 Sarrafin, 365.
 Scarron, 128, 538.
 Scipion, 194, 453.
 Sébastien, (D.) 356, 400.
 Segrais, 233.
 Séjan, 303.
 Sempronie, 351.
 Sempronius, 82.
 Sénèque, 28, 65, 125, 127, 254, 335, 629, 663.
 Sentimens, 105, 107, 119, 170, 193, 197, 267, 276, 318, 331, 332, 338, 379, 388, 455, 459, 481, 487, 492, 501, 506, 526, 613, 625, 658, 660.
 Sertorius, 91, 92.
 Servilius, 453.
 Sevigné (de) 205, 543, 549, 631, 663, 667, 668.
 Sextus - Tarquinius, 328. — Roscius, 433, 452.
 Silius - Italicus, 189, 527.
 Simplicité, 70, 165, 190, 289, 320, 362, 402, 412, 413, 430, 431, 455, 463, 588, 539, 591, 592, 594, 595, 598, 600, 603, 629, 635, 640, 653, 954, 671, 699, 701, 702.
 Sophocle, 490, 491, 493.
 Sophronie, 509.
 Spectacles, 7, 54, 73, 75, 92, 104, 112, 114, 171, 200, 294, 360, 481, 487, 489, 492, 506, 612, 687.
 Spinosa, 77.
 Strada, 255, 523.
 Sublime, 246, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284.

DES MATIERES. 723

285, 286, 287, 538, 560, 608.
 349, 402, 413, Suspension, 124, 129,
 488, 490, 492, 509, 662, 687,
 493, 512, 609, 696.
 696. — ironique, Sylla, 85, 301, 433,
 274, 275, 285, 451, 453, 454.

T.

Tableaux, 8, 133,	Thersites, 90, 232.
193, 200, 205,	Thésée, 472, 496,
215, 216, 224,	497.
235, 236, 247,	Thiestes, 170.
253, 621, 347,	Thucydide, 348, 410.
373, 461, 479,	Tibere, 82, 235, 303,
251, 520, 528,	351.
558, 565, 574.	Tigranes, 399.
Tacite, 30, 31, 32, 82,	Titans, 522.
189, 263, 286,	Tite Live, 63, 84,
295, 319, 335,	175, 193, 201,
340, 348, 351,	245, 270, 300,
399, 404, 405, 569.	302, 325, 335,
Tancrede, 509, 525.	340, 353, 377,
Tarquin le Superbe,	467.
255.	Tobie, 165.
Tasse, (le) 271, 468,	Tragédie, 20, 21, 22,
507, 510, 525,	341, 342, 348,
529.	376, 486, 487,
Tatius, 672.	678, 685, 687,
Tavernier, 559.	696, 697.
Télémaque, 198, 227,	Trajan, 456.
231, 251, 484,	Transitions, 39, 40,
510, 529, 671.	246, 248.
Tempanius, 82.	Troque Pompée, 339.
Térence, 243, 629.	Turenne, 188, 197,
Théramène, 496.	279, 393, 621.

Turnus,

257. Tyrtée,

121

Turpin,

673.

V.

Vadé, 536.

Valere Maxime, 318,

399, 401, 402.

Valette, (de la) 546.

Variété, 71, 72, 73,

85, 86, 89, 94,

98, 99, 101, 103,

105, 213, 214,

253, 335, 346,

348, 350, 486,

558.

Vasconcellos, 242,

379.

Vassor, (le) 304.

Veſtius-Valens, 189.

Velléius - Paternulus,

235, 284, 299,

303, 403.

Vérité de la fable, 581,

584.

Verrès, 91, 243, 245,

274.

Vertot, (de) 77, 79,

81, 85, 91, 242,

286, 348, 400.

Vida, 154, 159, 257,

258, 458, 469,

470, 476, 498,

500.

Virafel, (de) 421,

427, 428, 429.

Virgile, 42, 73, 90,

91, 96, 98, 99,

115, 116, 120,

159, 166, 210,

213, 232, 233,

239, 241, 251,

252, 257, 258,

268, 476, 489,

490, 498, 500,

506, 510, 520,

524, 530, 533,

538, 616.

Virginie, 377, 388.

Ulysse, 87.

Voiture, 538, 540,

543, 546, 549,

564, 565, 577,

693.

Volcens, 239.

Volufan, (de) 428,

429.

Vossius, 345.

Vraisemblance, 20,

22, 172, 173,

175, 301, 431,

450, 467, 468,

469, 470, 472,

476, 481, 486,

612, 613, 614,

618, 621, 624,

691, 693.

DES MATIERES. 725
Walstein, 365. Vulcain, 471, 524.

Y.

Yves de Chartres, 311, 312, 313, 317.

Z.

Zelide, 693. Zisca, 536.

Fin de la Table des Matieres.

E R R A T A.

PAGE 63, lig. 25, à l'Auteur; *lisez*, au poëte.

Pag. 73, lig. 12, l'Anteur; *lisez* l'Auteur.

Pag. 91, lig. 8, ces; *lisez*, ses.

Pag. 116, lig. 3, prennent, *lisez*, prenne.

Pag. 148, lig. 20, suivie, *lisez*, suivis.

Pag. 405, lig. 22, beauté stîle, *lisez*, beauté du stîle.

Pag. 486, lig. 26, on y assiste, *lisez*, on n'y assiste.

Pag. 526, lig. 26, rappelle, *lisez*, rappelle.

Pag. 913, lig. 25, on est point, *lisez*, on n'est point.

A P P R O B A T I O N.

J'AI LU, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit, intitulé : *Essai sur le Récit, ou Entretiens sur la maniere de raconter*, &c. L'Auteur y développe avec avantage les vrais principes qu'une étude approfondie des règles du Récit, jointe à une lecture réfléchie des Auteurs de tous les siècles, lui fait établir pour les différentes espèces de narrations. Les jugemens qu'il fait porter par ses interlocuteurs sur plusieurs modèles de Récit qu'ils examinent, sont d'autant plus solides, qu'ils sont éclairés par une saine & judicieuse critique, & je crois que cette production de son génie lui méritera, aux plus justes titres, les suffrages de tous les gens de goût. Donnée à Paris, ce 27 Août 1775.

Signé, LOURDET, Professeur Royal.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres, nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le Sieur BERARDIER DE BATAUT, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer

& donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Précis de l'Histoire Universelle , avec des Réflexions , & Essai sur le Récit , ou Entretien sur la maniere de raconter* , s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège , pour ce nécessaires. A CES CAUSES , voulant favorablement traiter l'Exposant , Nous lui avons permis & permettons , par ces Présentes , de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera , & de le vendre , faire vendre & débiter partout notre Royaume , pendant le temps de six années consécutives , à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs , Libraires & autres Personnes , de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer , ou faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter , ni contrefaire ledit ouvrage , ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce puisse être , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant , ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , & l'autre tiers audit Exposant , ou à celui qui aura droit de lui , & de tous dépens , dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite

dans notre Royaume , & non ailleurs , en beau papier & beaux caractères ; conformément aux Réglements de la Librairie , & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq , à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente , le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France , le Sieur HUE DE MIROMENIL ; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France , le Sieur DE MAUPEOU , & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL ; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant , & ses ayans-causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûement signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire , pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de haro , chartre normande , & lettres à ce contra-

res : Car tel est notre plaisir. **D O N N É** à Paris, le vingt - huitieme jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent soixante-seize, & de notre regne le deuxieme. Par le Roi, en son Conseil.

Signé, **LE BEGUE**.

Registré sur le Registre XX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o 252, fol. 109, conformément au Règlement de 1723, qui fait défenses, article IV, à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre huit exemplaires prescrits par l'article 108 du même Règlement. A Paris, ce 7 Mars 1776.

Signé, **LAMBERT, Adjoint.**

- Je fais cession du présent Privilège à M. **BERTON** Libraire, comme de chose à lui appartenante, suivant les conditions faites entre nous. A Paris, ce 11 Mars 1776.

Signé, **BERARDIER DE BATAUT.**

*LIVRES nouveaux ou sous presse , qui se
trouvent chez le même Libraire.*

Histoire véritable des tems fabuleux de l'Histoire d'Egypte , dévoilés par l'Histoire Sainte ; par M. l'Abbé Guérin , 3 volumes *in 8^e*, sous presse.

Catéchisme sur les fondemens de la Foi , pour les jeunes gens , vol. *in-18*. tiré du livre des Fondemens de la Foi , mis à la portée de toutes sortes de personnes , dédié à Monseigneur l'Archevêque de Cambray , par M. l'Ab. Aimé, Chanoine d'Arras, 2 v. *in-12*.

Homélies pour tous les Dimanches de l'année , en formes de Prônes , par M. Jean-François Brunet , Docteur en Théologie de la Faculté de Paris , de la Maison & Société Royale de Navarre , 2 vol. *in-12*.

Recueil des Discours de l'Académie de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge , tenue à Rouen pour les années 1772 , 1773 , 1774 , 1775 , vol. *in-8^o*.

L'Imitation de la très-Sainte Vierge , sur le modèle de l'Imitation de Jesus-Christ , dédiée à Madame , par M. l'Abbé *. *in-12*.**

La même, volume *in-18*. avec la manière d'entendre la Sainte Messe , jolie édition.

— Du même, l'Esprit Consolateur ou Réflexions sur quelques paroles de l'Esprit-Saint, très-propres à consoler les âmes affligées; distribuées pour chaque jour du mois, volume *in-12*.

• Traité de la Confiance en la miséricorde de Dieu, pour la consolation des âmes que la crainte jette dans le découragement, augmenté d'un Traité du faux Bonheur des gens du monde, & du vrai bonheur de la vie Chrétienne, par feu Monseigneur l'Archevêque de Sens, ci-devant Evêque de Soissons, de l'Académie Française, vol. *in-12*.

• Histoire & Parabole du Père Bonaventure, par le Père Giraudeau, vol. p. *in-12*.

• L'Ecolier vertueux, ou Vie édifiante d'un Ecolier de l'Université de Paris, par M. l'Abbé Proyart, nouvelle édition, augmentée de plusieurs traits intéressans, vol. *in-18*.

• Les tomes 33 & 34, & suivans, des Lettres édifiantes, vol. *in-12*.

• Explication des premières vérités de la Religion, pour en faciliter l'intelligence aux jeunes gens; Ouvrage utile aux personnes qui sont chargées de leur instruction. Nouvelle édition, par M. Collot, Curé de Chevreuse, & Docteur de la Maison de Sorbonne, à l'usage des Paroisses, vol. *in-8°*.

— Du même , Conversations sur plusieurs sujets de Morale , propres à former les jeunes Demoiselles à la piété ; Ouvrage utile à toutes les personnes qui sont chargées de leur éducation, dédiées aux Demoiselles de la Maison Royale de Saint-Louis , à Saint-Cyr , volume *in-12*.

— Du même , Instructions sur les Dimanches & les Fêtes qui se célèbrent dans le cours de l'année ; Ouvrage utile à toutes les familles Chrétiennes , sur-tout aux personnes qui sont chargées de l'instruction de la jeunesse , 2 vol. *in-12*.

Lavraie Philosophie, par M. l'Abbé Moncstier, 2 vol. *in-8°*. sous presse.

Précis de l'Histoire Universelle , avec des Réflexions , par M. l'Abbé Bérardier de Bataut, ancien Professeur d'Eloquence en l'Université de Paris , *in-12*.

Censure de la Faculté de Théologie de Paris, du Livre qui a pour titre : Emile ou de l'Éducation , latin françois , volume *in-8°*.

De l'Imprimerie de la Veuve HÉRISANT,
Imprimeur du Cabinet du Roi ; 1776.

1875

Verde 319

opérations / a histoire 321

enfant de l'avocat 330

920783

N^o 8. T. 1 vol. 35^{er}

175-

VOE
49





